

JOURNAL RELIANCE



Chaque numéro tenant en une seule page format A4 recto et verso comme ci-dessus

Pierre Persat a commencé ce petit journal en juillet 1996. Il l'a écrit totalement seul, sans recourir à aucune aide ni collaboration, surtout amicales, car il en aurait été plus ou moins influencé. Aucun article n'a été lu à quiconque avant sa parution. Ainsi a-t-il assuré sa parfaite indépendance. On peut l'aborder à n'importe quel numéro. Un système de renvois permet de se reporter à tout numéro antérieur. Il faut replacer chacun à la date où il a été écrit pour suivre l'évolution de la pensée de l'auteur au cours des cinq années de sa parution et la confronter aux événements survenus depuis.

Titres des articles contenus dans chacun des numéros dont la liste suit. Les numéros ou les titres permettent de s'y reporter directement par Edition Rechercher.

N° ↓

001 - QUELLE IDÉE ? - VIVRE OU ETRE VECU ? - L'EUROPE A L'ENVERS - NOS MAITRES A PENSER - ILS SAVAIENT DEJA - SI ON LEUR AVAIT DIT -

002 - LE FRANC OU LE TRAVAIL ? - LE POUVOIR DE BRISER - LE CŒUR ET LA RAISON - EVASION - QUI DIT LE CONTRAIRE ?

003 - CONQUERANTS, CRIMINELS ? - PETITS OU GRANDS ? - CASSANDRE AVAIT RAISON - LE FAIT RELIGIEUX - EMOUVANT -

004 - LE FRANC FORT - LA LEÇON DE LA PLAGE - AMERE ADOLESCENCE - J. O. L'AVENIR - L'ERREUR DE HITLER - LE CRIME D'OBEIR -

005 - L'EPARGNE, UNE VERTU ? - INIMAGINABLE MAIS VRAI - OU SONT LES VALEURS ? - LA LOUPE FINANCIERE - L'EGLISE ET L'AMOUR - LE CHEMIN QUE TU N'AS PAS SUIVI

006 - CALVAIRE D'ENTREPRENEUR - L'EUROPE DANS LA JOIE - APRES DES SIECLES, ENFIN - FLASH ! - LE PLUS IMPORTANT -

- 007 - UN DOGME FINANCIER - PRINCIPE - LE FANATISME - LA MUSIQUE ET LA RAISON -
- CODE CIVIL - QUI EST QUI ?... - LE SHUTTLE - AMERE RETRAITE... -**
- 008 - LA BASE DE TOUT - ET TU SERAS UN HOMME - LA VACHE FOLLE - LE JEUNE VIEIL
HOMME - L'HOMME ET LA PEUR - LE GARDE-FOU - LE CHEMIN DE LA RAISON
- LA QUESTION SANS REPOSE - LA CATHEDRALE DE CHARTRES -**
- 009 - LA VIE SUR MARS - COMMERCE ET POLITESSE - LA JUSTICE ET LA JUSTICE - POUR
COMPRENDRE - LES LIMITES DE LA RAISON -**
- 010 - L'EUROPE A L'ENVERS - LE TOURMENT DE L'INDECIS - UNE EVIDENCE REDOUTABLE
- LES RATIONALISTES - LES LIMITES DE LA RAISON - LA PETITE NAZAREENNE -**
- 011* - ESPOIR OU TRAGEDIE - UN HEUREUX MONSIEUR - LES MATHEMATIQUES - LE
SUICIDE - L'INSAISSABLE BONHEUR - DIAGNOSTIC DE PRECISION -**
- 012* - QUELLE ECONOMIE FUTURE ? - CODE CIVIL : Article 1832 - LA PRESSION DE LA VIE -
- CACHEZ ÇA, ON A HONTE - NOEL -**
- 013 - L'ETIQUETTOMANIE - TOUJOURS PLUS HAUT - L'ILLUSION DE L'HISTOIRE - LES
LIMITES DE LA RAISON - 1 9 9 7 -**
- 014 - L'AMITIE - MILLE SOCRATES - MAIS LA RAISON, ELLE ?... - LA PAROLE DONNEE -
DRAME DE LA RUPTURE -**
- 015 - UNE JUSTICE OMNIPOTENTE ?... - QUELLE SIGNIFICATION ?... - LA RICHESSE ET
L'AMOUR - ON M'A DIT... - A UN DEMOLISSEUR - PLAISIR ET BONHEUR - LA SUISSE
PROFONDE -**
- 016 - POUVOIR ILLUSOIRE - PLUS D'IMPOT SUR L'ESPOIR - L'ORGANISATION - MONSIEUR
L'ORDINATEUR -**
- 017 - LE FAILLI ! - REFORME D'AVENIR - PROPOSITION - MISE AU POINT - DEFENSE DE
PENSER - QU'EST-CE QUE LA LIBERTE ? -**
- 018 - ECONOMIE ET RACISME - A UNE ŒUVRE D'ART - LE FOND DE L'ABIME -**
- 019 - VERITE INEXPUGNABLE - BOURSE ET CHOMAGE - PIONEER 10 - LA MATIERE - LA
CONSCIENCE - LES DEUX CHEMINS -**
- 020 - L'EURO... LA COLERE - DECHEANCE D'UN DROGUE - L'ETRE PARADOXAL - QU'EST-
CE QUE LA VIE ? - LA LUTTE POUR LA VIE - RETOUR A LA VERTE VALLEE -**
- 021 - ALERTE A LA SURCHAUFFE - OUIË ET VUE MENACEES - IMAGINATION ET VERITE -
DE LA JUNGLE A L'HOMME - PAR LA PRIME JEUNESSE -**
- 022 - MAT PAR LA MACHINE - POLITIQUE ET COMPETENCE - SENSIBLERIE - LA LOI DE
L'HOMME - LA REVOLUTION HUMAINE -**
- 023 - LA PEUR DE L'AN 2000 - L'INTIME CONVICTION - CROYANCE ET ILLUSION - M A I 6 8**
- 024 - PLOUF - PEDOPHILIE, LA BARBE ! - PROTEGEONS LE FRANÇAIS - LES DEUX CHE-
MINS - INDISPENSABLE GAIETE -**
- 025 - RIEN NE VA PLUS - PRINCIPE UNIVERSEL - LOI MONDIALE - CYNISME SOCIAL - CE
QUI CHANGE TOUT - ET MAINTENANT ?... - NOTRE POINT DE DEPART - SIMPLE BON
SENS - LA PETITE TETE -**
- 026 - LUMIERES DE LA-HAUT - TERRIBLE ROUGEOLE - LA FORMULE PERSONNELLE - LA
MEMOIRE - LA PERSONNALITE SAUVEE -**
- 027 - CSG QUI MONTE, QUI MONTE - ANTISEMITISME FRANÇAIS - PROCES PAPON - LA
REVOLTE HUMAINE - LA CINQUIEME SYMPHONIE - CONTRACEPTION PLUTOT
QU'AVORTEMENT**
- 028 - L'EURO L'EURO - ILS N'AVAIENT QU'A... - ... QU'A DEMISSIONNER - CONSCIENCE ET
VIE - LE PARADOXE DE JULES - QUE D'IMPOSSIBLES !... -**
- 029 - SEISMES BOURSIERS - BIBLIOGRAPHIE - UN PIEUX SILENCE - NATUREL ET SURNA-
TUREL - ENTRE MORT ET NAISSANCE - UN UNIVERS COHERENT -**
- 030 - SEISMES BOURSIERS - UN PROCES BANCAL - LA COMMUNICATION - L'ISOLEMENT
HUMAIN -**

- 031 - USINES A VIANDE - LES HARKIS - LE PROBLEME DE LA MORT - INTERNET - GALILEE ET LE CARDINAL - HAUTE PHILOSOPHIE -**
- 032 - LES 35 HEURES - LA HONTE DU SILENCE - LA BIBLE, CODE SECRET - LES FAUSSES DIRECTIONS -**
- 033 - SEISMES BOURSIERS - MORTE, LA POESIE ? - MYRIAM ET JULIE - RECHERCHE EXTREME : DANGER -**
- 034 - L'AUTRE FACE - SA PLUS BELLE CONQUETE - OPTIMISME COSMIQUE - NOTRE RAYON DE LIBERTE - EGO ... EGOISME - PEUT-ETRE DEMAIN -**
- 035 - VERS L'UNION MONDIALE ? - LA VRAIE DISCUSSION - UNE DICTATURE MONDIALE ? - QUE FAIRE DE NOUS ? - APPROCHE PAR PARABOLES - LA GRANDE FAMINE -**
- 036 - LE PEUPLE ET LES ROBOTS - PRISE DE CONSCIENCE - COINCIDENCE = PREUVE - LE CLONAGE HUMAIN - L'ORGANISATION SOCIALE -**
- 037 - LA PARABOLE DES EXCLUS - COEFFICIENT D'IMPORTANCE - POURQUOI CHERCHER SI LOIN - SORDIDE VENGEANCE -**
- 038 - LES MENOTTES - L'ARGENT LEGITIME - LE CARRE DE LA VITESSE - LES RISQUES A VOIR VENIR - LA SOUFFRANCE - LA MORALE -**
- 039 - LE REFUS DE VOIR - ÇA MARCHE TROP BIEN - LE RESPECT DES CADAVRES - $E = M c^2$ - LE DESHERITE -**
- 040 - LE ROLE DE L'ETAT - BENI SOIT LE STRESS - LA DEGRADATION DU SPORT - LA DUALITE PREMIERE - A QUI SONT LES DEUX ? - DUR ORIGINAL : BETE COPIE -**
- 041 - PROCES PAPON - FIN - ATTENTION, L'EURO ARRIVE - PUISQUE LA VIE... RELATIVITE ET QUANTIQUE - $E = M c^2$ encore -**
- 042 - L'EUROPE DE L'EURO - CE QUE C'EST QU'AIMER ? - L'APPEL A LA RELATIVITE - DEBILORACISME - REFORME SCOLAIRE -**
- 043 - REPLIQUE A L'EURO - L'EUROPE DE L'ESPRIT - L'APPEL A LA RELATIVITE - DOULEUR SALVATRICE -**
- 044 - LE PREMIER DEVOIR - A LA GLOIRE DU SPORT - QUELLE AUTRE ISSUE ?... - L'APPEL A LA RELATIVITE - VERS LA CONNEXION -**
- 045 - L'ALCOOL, DROGUE N° 1 - MON DIEU, L'HUISSIER ! - L'APPEL A LA RELATIVITE - ET C'ETAIT VRAI - VERS LA CONNEXION -**
- 046 - ON A GAGNE !! - AU TRIBUNAL DE L'HISTOIRE - MEME SI... - HEPATITE B - L'APPEL A LA RELATIVITE - LA PYRAMIDE -**
- 047 - L'INESTIMABLE ECHANGE - EGAUX DEVANT LA LOI - LE DEVOIR D'ETRE HEUREUX - L'APPEL A LA RELATIVITE - RETOUR EN ARRIERE - VOILA LE HIC -**
- 048 - SANCTION NATURELLE - SEUL DANS LA MONTAGNE - OH, LE PRESIDENT ! - L'APPEL A LA RELATIVITE - L'AMOUR, PREMIERE PUISSANCE - J'ETAIS LA -**
- 049 - QUE CELUI D'ENTRE VOUS... - LA NOBLESSE D'UNE MORT - HOMMES D'ABORD - L'APPEL A LA RELATIVITE - LA LOI DES SERIES - UNE QUESTION DE METHODE -**
- 050 - OMAR M'A TUER... - INDISPENSABLE LEGISLATION - L'APPEL A LA RELATIVITE - - JE T'AIME -**
- 051 - SPECULATION ENNEMIE N° 1 - JOLIES VOLUTES NOCIVES - L'APPEL A LA RELATIVITE - SES TROIS PILIERS -**
- 052 - PAR SIMPLIFICATION - UNE BIEN MOROSE COUTUME - LA SI JOLIE PETITE FILLE - - QUE PENSER DU BIG BANG ? - SCIENCE ET CROYANCE -**
- 053 - L'ENIGME RUSSE - LA NOBLESSE D'UN PERE - L'APPEL A LA QUANTIQUE - - LETTRE A NADINE -**
- 054 - LA MALADIE D'ARGENT - A QUOI TU REVES ? - SURPOPULATION = DANGER ? - LETTRE A NADINE - L'APPEL A LA QUANTIQUE -**
- 055 - EURO - LA FIN DU SALARIAT - L'APPEL A LA QUANTIQUE - QUEL EST VOTRE CAMP ? - - LES SYMPHONIES DE LA VIE -**

- 056 - L'AN 2000 - LA SI JOLIE PETITE FILLE - LE NUCLEAIRE OU PAS ? -**
- 057 - TONNERRE DE DIEU - INATTAQUABLES PRIVILEGES - L'AUTRE ERREUR DE HITLER -
- VERS L'UNION MONDIALE - LE POISSON DU GRAND FOND - ET POURQUOI PAS ?**
- 058 - LA S. A. - ESCHYLE ET LA TORTUE - FRELE MONICA - LA FOLIE DE TCHERNOBYL -
- ESTHETIQUE INDUSTRIELLE - L' APPEL A LA QUANTIQUE -**
- 059 - LE SOLEIL D'AUSTERLITZ - LE HASARD DANS LES COMPETITIONS - QUANTIQUE DE
LOURDES - L'APPEL A LA QUANTIQUE - SEUL MAL INGUERISSABLE ? -**
- 060 - LEUR ERREUR SUBLIME - RIEN QUE DEUX MILLIARDS - PAS FINI D'EN PARLER -
- L'APPEL A LA QUANTIQUE - FAISONS LE POINT - RELATIVITE PRATIQUE -**
- 061 - PARADISE LOST - SOUVENIR D'ENFANCE - $E = M c^2$ - L'APPEL A LA QUANTIQUE -
- SA MAJESTE L'EQUATION - N'ALLONS PAS TROP VITE -**
- 062 - KOSOVO KOSOVO KOSOVO - L'APPEL A LA QUANTIQUE - LES ESPRITS S'OUVRENT -
- LE CIEL D'EN BAS - DEPASSONS L'IMAGINATION - PHILOSOPHIE REALISTE -**
- 063 - CE QUE VAUT UN HOMME - UN GRAND DIRECTEUR - LIRE LENTEMENT = LIRE BIEN -
- ET MAINTENANT ?**
- 064 - NOTRE RAYON DE LIBERTE - L'INJUSTICE DU SORT - LA PEUR D'UNE OMBRE -
- ETAIENT-ILS RATIONNELS ? - UNE ERE NOUVELLE -**
- 065 - LE TUNNEL DU MONT- BLANC - DEJA LA BAISSSE DE L'EURO - ELECTIONS EURO-
PEENNES - UNE EXPERIENCE DE Pensee - ASTROLOGIE OU ILLUSION ? -
- LA TELEPATHIE -**
- 066 - NON-INGERENCE ENFIN OUT - ALERTE A LA DIOXINE - LA SOLUTION PAR L'AMOUR -
- SOLVAY 1927 - CROYANCE FONDEE OU NON -**
- 067 - L'EDUCATION EN PANNE - SUR LE TROISIEME POUVOIR - LA LIAISON HUMAINE -
- HYPOTHESE ET LA FOI -**
- 068 - UNE MEDECINE EQUILIBREE - L'EPOPEE LUNAIRE - LA RELIANCE -**
- 069 - COMBATS DE DINOSAURES - JUSTICE MALADE - CE NE FUT PLUS LE MEME -
- CONCORDANCES A SALUER - LA QUETE PERPETUELLE -**
- 070 - LOGIQUE D'UN SYSTEME - PETITE BOULE DE PLUMES - UNE AUDACE LEGITIME -
- UNE THEORIE INACHEVEE -**
- 071 - HOMO JURIDICUS - L'AGE DE LA RETRAITE - LES DEUX MOYENS - NE JAMAIS
S'ARRETER - MEFIONS-NOUS DES RECLS -**
- 072 - POUR UNE PAILLOTE ! - L'INFLATION JUGULEE ? - L'AUBE INDISCERNABLE -
- LA MORALE -**
- 073 - LES HYPERREACTIONS - LA JUSTICE OU LA VERITE ? - CURIEUSE QUESTION -
- LE PASSE EST-IL PRESENT ? - LA VERTU DE L'OPTIMISME -**
- 074 - CRIME OU ACCIDENT ? - MONTAGNE ET LIBERTE - LE PASSE EST-IL PRESENT ? -
- LA LIAISON ACCELEREE -**
- 075 - HEUREUSEMENT LE SPORT - REDOUTABLES CONVERGENCES - LE VIDE DE LA VIE -
- REPOSE A UN CROYANT - IMMORTELS INFUSOIRES - PUISQUE... -**
- 076 - REACTION SEATTLE ENFIN - TOUS DES LACHES ! - JUSTICE A TOUS POUVOIRS -
UN DEPART VOLONTAIRE - ENTHOUSIASME 2000 -**
- 077 - VOICI LES ANNEES 2000 - DU HAUT D'UN PONT - ESPOIRS ET PREVISIONS -**
- 078 - PACS BOITEUX - BLOCAGE MENTAL - REMARQUABLE CONVERGENCE -**
- 079 - UNE JUSTICE INFORMATIQUE - AUTRE CONCORDANCE - LE BEL ETALAGE -
- DEFENSE DE RIRE ! -**
- 080 - LES DEUX MEDECINES - LE VIDE Russe - AU PETIT JOUR SUR LA MER ROUGE -**
- 081 - REMANENCE DE BARBARIE - PAS DE RETOUR EN ARRIERE - CE QUI DOIT ARRIVER -
CONTINGENCE ET GRANDEUR - UNE CERTITUDE MAJEURE - INVINCIBLE OPTIMISME**
- 082 - VERS PLUS DE JUSTICE ? - LE SYNDROME DE L'ENTETEMENT - MEDECINE ET SOUFFRANCE -
L'OBSERVATEUR CREATEUR ? - MEMOIRE SANS LIMITE - L'HOMME DANS SON UNITE - INCONNU
MAIS PAS NEANT - CONTINGENTS ? ET APRES ? - LIAISON ACCELEREE -**

- 083 - CHASSE ET CULTURE - OU EST LA CIVILISATION ? - FACILE PROPHETIE - EGOÏSTE
ENVERS SOI-MEME - LA POSITION DU RAMEUR -**
- 084 - POUVOIR TOUT SE DIRE - REPONSE A UNE OBJECTION - LA LEÇON DE CALAIS
- LA SEXUALITE HUMAINE -**
- 085 - LA SANTE, PREMIER DEVOIR - DIEU - LA LIAISON VERTICALE -**
- 086 - LA BONNE INTENTION ! - POURQUOI MANDAT LIMITE ? - LA DEMISSION DES
PARENTS - DIEU - L'INEFFAÇABLE BONHEUR -**
- 087 - MORNE SOLITUDE - IN CAUDA VENENUM - A MARCHES FORCEES - PREMICES DE
LIAISON -**
- 088 - L'ILLUSION QUOTIDIENNE - CE FAUX CORDON OMBILICAL - DIEU - SOMMES-NOUS
SEULS ? - L'ARGUMENT A POSTERIORI -**
- 089 - DIS-MOI CE QUE TU MANGES - MORALE - LA GESTION DU BONHEUR - "LE BOUTON
DU MANDARIN" -**
- 090 - CHETIF EURO - QUEL TROISIEME AGE ? - CHAMP DE BATAILLE - DESARROI 2000 -
REDOUTABLES QUESTIONS -**
- 091 - LE PARLER SNOB - DIEU - NIXON, CLINTON ET AUTRES - CONTRE L'EFFET DE SERRE**
- 092 - LA POLLUTION DE L'ARGENT - MAJESTUEUX PYLONES - DIEU - L'ESPRIT DE LA
MONTAGNE - PRUDENCE ET TOLERANCE -**
- 093 - TOUR EIFFEL DE LUMIERES - COURAGE, CONCORDE ! - VINCENT SCOTTO DISAIT -
- ULTIMA VERBA - BLAISE PASCAL -**
- 094 - RETRAITE SI ATTENDUE - CONFIDENTIEL 2001 -**
- 095 - L'INDEPENDANCE D'ESPRIT - QUI EST LA VACHE FOLLE ? - LA VRAIE MONDIALI-
SATION - LA SEXUALITE HUMAINE -**
- 096 - QUEL HOMME A POIGNE ? - ETRANGES DESTINS - TREPASSES, OYEZ OBSEQUES
- LA SOUFFRANCE - LA SEXUALITE HUMAINE -**
- 097 - LA VRAIE FAMILLE - LE CULTTE DE LA PEUR - PLUS VITE QUE LA LUMIERE-
- L'INTENABLE ISOLEMENT -**
- 098 - TRISTES TALIBANS - LA VALEUR DES PRINCIPES - ECOLOGIE ET JUSTE MESURE
- O. G. M. -**
- 099 - LA LIBERTE DE PENSEE - UN POUVOIR SANS CONTROLE - L'HABIT FAIT LE MOINE-
- L'INDEPENDANCE D'ESPRIT - RAISONS DE MODESTIE**
- 100 - HISTORIQUE - ET REVOICI DIEU**

QUELLE IDEE ?

Quelle idée de vouloir se lancer, ne serait-ce qu'à titre d'essai, dans l'édition d'un journal, de plus un mini journal, sans doute le plus petit au monde, et sans argent, sans moyens, un journal de plus dans la foule de ceux qui végètent aujourd'hui ?

D'abord ce n'est pas un journal de plus mais un journal à part, assimilable à nul autre, un journal qui se veut sans limites, pouvant traiter tous les sujets sans exception, même les plus audacieux ou les plus avancés, à un point dont on ne se doute pas.

Nous avons pour nous qui ne dépendons de personne l'avantage d'une totale liberté d'expression. Or aucun journaliste, même s'il jouit en principe d'une liberté absolue, ne peut par simple déférence chagriner qui le paie. Nous n'avons, nous, à ménager personne.

Si nous nous lançons dans cette expérience, avec une chance sur cent de réussir, et nous sommes optimistes, c'est sans doute parce que nous avons quelque chose à dire, peut-être même à crier.

En premier lieu, la situation économique et sociale en ce moment est telle qu'on ne peut l'accepter sans révolte. Des tensions croissent qui peuvent éclater sans prévenir, comme un tremblement de terre. Rien de concret n'est fait et ne peut être fait pour y remédier. Les vérités dans ce domaine ne sont pas bonnes à dire. Elles se heurtent à de trop grandes puissances politiques et financières. Mais se révolter ne veut pas dire tout casser. La colère est mauvaise conseillère.

Se révolter, c'est ne pas admettre, faire connaître la vérité, et obliger qui en a le pouvoir d'agir dans le sens de l'intérêt commun. La seule révolte efficace est une révolte intelligente, seul moyen de faire un bout de chemin sur ce terrain truffé de mines mais ce serait déjà une grande victoire.

En second lieu, bien au-dessus d'une actualité qui nous tourmente, l'humanité vit en ce moment une révolution telle qu'elle n'en a jamais connu de toute son histoire et les gens ne s'en rendent pas compte. Les perspectives, entendons rationnelles et non pas de science-fiction, sont là ébouriffantes, incroyables. Il s'agit de regarder l'avenir bien en face avec ses risques mortels et ses immenses espérances.

Liberté donc sans limites. Arts, droit, économie, histoire, morale, philosophie, politique, religion, sciences, société, spectacles, sports, vacances, vie et mort ... (ordre alphabétique), et j'en passe, à qui veut sortir des sentiers battus, un vaste domaine est ouvert. C'est lui qui nous intéresse. Pour qui a des choses à dire, il y a de quoi puiser à pleines mains. Nous ne nous en priverons pas.

VIVRE OU ETRE VECU ?

Naguère, quand vous passiez un soir d'été dans un village, vous trouviez les gens assis sur le pas de leur porte à discuter, plaisanter, jouer, rire ou polémiquer. Chaque village avait sa fanfare, sa troupe de théâtre, sa société de gymnastique, ses anciens combattants qui racontaient Verdun, son histoire, ses traditions, son amitié ou son hostilité avec le village voisin : en un mot, le village vivait.

Aujourd'hui vous traversez le soir des villages déserts. Les gens sont figés devant leur poste de télévision. On connaît moins ses voisins que les vedettes du spectacle, du sport, de la politique, des grands faits divers. Les liens qui unissaient les gens du village, y compris lorsque l'hiver les enfermait dans leur maison pour des veillées chez les uns ou chez les autres, ces liens se sont distendus.

Ne parlons pas des villes où maintenant chacun se referme sur soi, où on ne communique plus facilement, où souvent on ne connaît même pas son voisin de palier, où on se sent seul dans la foule.

Radio, télévision, vidéos déversent jour et nuits à torrents informations, jeux, variétés, films, matches, commentaires de toutes sortes, devant des gens qui n'ont qu'à écouter ou regarder sans participer directement. Combien passent le plus clair de leurs loisirs devant leur écran ?

La puissance des médias aujourd'hui est énorme. Ce sont eux qui façonnent la mentalité du public en flattant ses goûts pas toujours les meilleurs. L'échange qui est la base de la relation humaine ne se fait pas. On subit. On avale. Il n'y a pas de retour. Si bien que de moins en moins les gens vivent par eux-mêmes. Ils sont vécus, vécus par les médias.

Jamais les gens n'ont été autant reliés collectivement et autant isolés personnellement.

Prenons-nous le chemin de cette termitière qui effrayait tant Saint-Exupéry ? L'humanité sera-t-elle formée de foules passives et uniformes, sans pensée personnelle, confortablement installées dans leur médiocrité, l'esprit formé, guidé par un petit nombre de cerveaux dominateurs, esclavage doré plus asservissant que l'esclavage antique ?

Nous ne le pensons pas. Il faut faire confiance en l'Homme qui réagit toujours, même si souvent c'est bien tard. Nous vivons une époque de transition qui nous permet à bien des signes de prévoir une société où les personnes seront reliées entre elles comme jamais jusqu'ici il n'aurait été possible de le prévoir. L'ordre social en sera transformé dans sa substance même. Nous en reparlerons.

L'EUROPE A L'ENVERS

Le monde tend vers l'organisation, vérité universelle qui sera souvent reprise ici. Qui ne voit la progression constante des peuples à s'organiser, à réaliser leur unité ? Constante statistiquement s'entend, car cette marche est chaotique. Rien que pour notre pays, combien a-t-il fallu de conflits pour que nous puissions vivre en paix entre Armagnacs et Bourguignons, entre Paris et Dijon, pour que la France soit enfin une nation ? On y est parvenu à force de guerres et de souffrances parce qu'il n'y avait pas moyen d'y parvenir par l'intelligence mais on y est parvenu.

Or, voici qu'instruits par les conflits qui l'ont déchirée, on veut essayer d'unifier l'Europe par l'intelligence. C'est un progrès immense. Mais comment s'y prend-on ?

Il semblerait logique que le but étant d'unir des hommes, il faille commencer par là. Non, on commence l'union de l'Europe par l'argent au détriment du travail qui le fait naître. Illogisme néfaste qui sera souvent dénoncé dans ces pages.

NOS MAITRES A PENSER

Devenus sceptiques à l'égard de la religion et de la philosophie, beaucoup de personnes s'en remettent maintenant à la science dont ils attendent toutes les lumières. La place que tenait autrefois prêtres et philosophes, ils la donnent aux scientifiques et les prennent pour leurs maîtres à penser, En cela ils ne font pas mieux que d'abandonner à d'autres, comme avant, leur liberté de penser en croyant que ceux-ci détiennent les secrets de leur destin. A l'acte de foi envers la religion ils substituent l'acte de foi envers la science. Refusant de penser par eux-mêmes, ils renoncent à leur dignité d'hommes.

Or sur ce chapitre les savants les plus éminents ne sont pas plus avancés que nous, même si certains tendent à se considérer un peu trop comme les détenteurs exclusifs de la recherche humaine. Descartes était de ceux-là.

La simplicité du biologiste Jean Rostand est admirable. S'agissant du problème de la mort, lui qui pourtant n'avait cessé d'y réfléchir, avouait honnêtement qu'il n'en savait pas plus que les autres.

Plutôt que de s'en remettre même à des surdoués, fussent-ils les plus éminents savants du monde, ne renonçons jamais à l'autonomie de notre pensée, la plus haute faculté qui soit donnée à l'Homme. Point n'est besoin d'être savant pour réfléchir.

Il y a deux sortes de raisonnements, le raisonnement quantitatif et le raisonnement qualitatif, "l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse", disait Pascal.

Le rôle des savants est de chercher, de découvrir, puis de nous apporter le résultat de leurs travaux, pas de nous dicter ce qu'il faut penser.

Qu'ils se mettent eux-mêmes à y réfléchir, quoi de plus normal ? Mais en cela ils sortent de leur science pour exercer leur raison comme tout esprit ouvert à tous les problèmes. Du jugement quantitatif qui est de leur domaine ils passent au jugement qualitatif qui est du domaine de tous.

Jugement quantitatif : tous les corps s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance. Voilà qui est une découverte fondamentale et singulièrement précise puisque, hormis le cas lointain où entre en jeu le phénomène relativiste, la gravitation peut être calculée avec une précision telle qu'elle nous permet d'envoyer des hommes sur la Lune à la seconde près.

Raisonnement qualitatif : cette découverte bien établie nous permet d'en déduire que tous les corps de l'univers sont de quelque façon que ce soit reliés entre eux, que chacun porte en lui quelque chose de la substance des autres, que les théories et calculs fondés sur le pur hasard qui par définition implique indépendance des corps et des événements doivent être maniés avec prudence. Rien que cette constatation incline au doute sur la validité universelle qu'on attribue au second principe de Carnot, duquel on part pour affirmer, calculs à l'appui, la progression indéfinie de l'entropie, dégradation de l'énergie menant à la désorganisation inéluctable de l'univers.

Autre exemple : si la Relativité, fruit du raisonnement quantitatif, est exacte, sans jamais avoir été prise en défaut, elle n'a jamais été expliquée d'une façon satisfaisante alors qu'elle date du début du siècle. Le raisonnement qualitatif n'a pas eu de prise sur elle, du moins pas encore.

Que de domaines où le calcul fait merveille mais où l'intelligence se heurte à trouver une interprétation logique : temps, espace, vide, infini, gravitation, hasard, quanta. . .

A notre époque on se précipite trop vite sur le calcul avant d'avoir réfléchi à ce qu'on allait calculer. L'ordinateur fait merveille mais aussi fiable soit-il, si on lui injecte une ânerie, il ne peut accoucher que d'une ânerie.

Le plus sûr est de toujours procéder par l'alternance : raisonnement quantitatif, raisonnement qualitatif. On découvre, on calcule puis on réfléchit sur le résultat, sachant bien que le critère de fausseté n'est pas l'inimaginable mais la contradiction. Si ce résultat est une aberration, on recommence. Sinon on poursuit recherche et calcul. Puis de nouveau on réfléchit. Et ainsi de suite. A chaque pas on s'assure du bien-fondé de l'avancement des connaissances.

Or pour bien réfléchir il n'est pas besoin d'être un spécialiste comme l'est tout homme de science dont le rôle est de nous fournir des informations sur lesquelles nous exercerons notre raison. Tout esprit qui raisonne juste en est capable.

Voilà un processus qui nous servira grandement.

ILS SAVAIENT DEJA

Cinq siècles avant Jésus-Christ, les auteurs hindous des Upanishads savaient que les océans changeaient de place, que les montagnes s'érodaient, que la position de l'Etoile Polaire variait. Kanada écrivait qu'il n'y avait pas de solution de continuité entre le minéral, le végétal, l'animal et l'homme. Toute la théorie de l'évolution était en place. La notion d'atomes était déjà nettement formulée bien avant le grec Démocrite. Empédocle, le grec, écrivait : "La lumière a besoin d'un moment pour venir à nous du soleil". La nuit est l'ombre de la Terre sur sa face opposée au soleil". Pour Aristote les grands corps célestes sont sphériques, y compris la Terre comme le montre son ombre portée sur la Lune pendant les éclipses.

Eratosthène calcula la circonférence de la Terre d'après l'inclinaison d'un rayon de soleil à Alexandrie à l'heure où ce rayon était vertical à Syène. S'il avait cru la Terre plate, il aurait trouvé le soleil ridiculement proche. Mais il savait qu'elle était ronde et que le soleil était si loin qu'on pouvait considérer ses rayons parallèles et il a trouvé pour cette circonférence une longueur de 38.349 km ! Aristarque découvrit que la Terre tournait autour du Soleil, Hipparque calcula le diamètre de la Lune à 8 % près, l'année solaire à 6 minutes près, le mois lunaire à une seconde près. Il découvrit même la précession des équinoxes et l'estima à 39 secondes par an.

Elle est de 50. Il affirma qu'on pouvait atteindre l'Inde par l'ouest en suivant le même parallèle, ce qu'a cru Christophe Colomb. Archimède inventa l'hélice, Ctésibius la pompe, Héron d'Alexandrie la première machine à vapeur. Seize siècles avant Harvey, Hérophile avait découvert la circulation du sang. etc., etc. . .

Or il y a quatre cents ans nous n'étions guère plus avancés. Alors pourquoi, passé le même temps, les trains n'ont-ils pas roulé d'un bout à l'autre de l'Italie à la fin de l'empire romain ? Pourquoi a-t-il fallu attendre deux mille ans ?

La réponse se devine. On en reparlera.

SI ON LEUR AVAIT DIT

Si en 1900 un conférencier scientifique avait dit : "Au cours de ce siècle, des centrales tireront d'un gramme de matière des millions de fois plus d'énergie que d'un gramme de charbon. Nous enverrons des hommes sur la Lune. Nous lancerons des engins qui photographieront de près les planètes. Nous aurons des machines qui effectueront des millions de calculs à la seconde, étudieront et prendront de multiples décisions à notre place. La plupart des familles verront directement chez elles sur un écran ce qui se passe dans le monde. Nous aurons des avions de cinq cents places et on traversera l'Atlantique en deux heures. On se parlera, on se communiquera instantanément des documents d'un bout à l'autre de la planète, etc... " la plupart l'auraient pris pour un visionnaire mais les autres, les convaincus, se seraient écriés :

- Nos petits enfants auront tout cela ? Comme ils vont être heureux !

Or nous avons tout cela et notre société est une société de mendicité, avec quatre millions de chômeurs, d'exclus, de S. D. F., de désespérés, preuve éclatante d'une organisation sociale démentielle. Pouvons-nous supporter cela sans nous révolter ?

LE FRANC OU LE TRAVAIL ?

Les entreprises exportatrices se plaignent de la "concurrence déloyale" que nous font les entreprises italiennes avec une Lire au cours dévalué par rapport à celui du Franc.

Les Italiens sont plus réalistes que nous. Nos dirigeants, qu'ils soient de gauche ou de droite, n'ont eu d'ambition que de maintenir le cours du Franc au plus haut, oubliant que la monnaie n'est qu'une valeur de passage véhiculant les échanges et que ceux-ci dépendent du travail des hommes, autrement dit de l'activité économique. C'est la santé d'une économie qui fait la valeur d'une monnaie et non l'inverse. Avec une économie qui tourne, la monnaie n'a pas besoin d'être soutenue, elle se fait son cours elle-même. Aussi longtemps que possible ces malins asiatiques que sont les Japonais ont maintenu leur yen au plus bas, favorisant ainsi leur remontée économique après une guerre qui les avait laissés exsangues.

Notre étonnement fut grand quand, parvenant au pouvoir en 1981, les socialistes n'ont pas tout de suite dévalué le Franc. Ils pouvaient le faire sans perdre la face, arrivant tout neufs devant une situation dont ils n'étaient pas responsables. En 1969, en plein mois d'août Pompidou et Giscard d'Estaing avaient opéré une dévaluation de 14 %.

Les socialistes n'ont pas voulu faire ce que leurs adversaires auraient fait aussitôt les élections gagnées. Résultat : cette dévaluation, ils ont été obligés de la faire en trois fois, comme si c'était une honte.

En maintenant à tous prix notre monnaie au plus haut, nous pénalisons nos entreprises, nous fabriquons des chômeurs, nous avantageons l'étranger.

Mais pourquoi cette erreur a-t-elle la vie aussi dure ? Pas difficile à comprendre : comme l'inflation, une dévaluation fait fondre sans y toucher la valeur de l'argent entre les mains qui le détiennent et ne veulent pas le lâcher.

LE POUVOIR DE BRISER

Un juge d'instruction qui est souvent en début de carrière a devant lui un homme qu'il pense coupable. Celui-ci s'est défendu mais il n'est pas convaincu. Il signe un bout de papier, le tend à un policier qui passe les menottes à ce brave père de famille, l'emmène dans une voiture cellulaire, destination la prison. Là on lui enlève sa ceinture et ses lacets de soulier et il se retrouve en cellule seul ou avec d'autres. Qu'y fait-il ? Supplice de la prison : rien.

Ainsi l'honneur d'un homme tient-il à une présomption de culpabilité dans l'esprit d'un autre homme qui a tout pouvoir pour agir seul.

Ah, s'il s'était agi d'argent, quelles précautions n'aurait-on pas prises ! Aucun juge d'instruction n'a pouvoir sur lui. L'argent, il faut l'intervention de plusieurs juges, il faut un jugement pour décider de son sort. Si l'honneur d'un homme n'est que broutille, l'argent, lui, c'est sacré.

Cet homme est donc en prison. Quelque temps après, il se voit libéré. Non-lieu. La justice n'a rien à lui reprocher.

Voilà donc désormais un homme marqué pour la vie parce qu'il se verra toujours à chaque moment de déprime, à chaque cauchemar, menottes aux poignets, incarcéré comme un vulgaire malfaiteur. Il aura honte devant ses enfants dont on aura sali le père parce qu'un juge d'instruction l'a un jour soupçonné d'un méfait qu'il n'a pas commis.

Or celui-ci a-t-il eu conscience du mal qu'il a fait ? Après sa décision il sera peut-être allé tranquillement jouer au billard avec des copains. Il n'encourra pas la moindre sanction, pas la moindre critique, pas le moindre reproche. Aux yeux de la Loi, il est irresponsable.

Qu'est-ce qu'un irresponsable ?

C'est une personne, enfant, vieillard, malade mental, qui n'a pas conscience de ce qu'il fait. La dignité d'un homme sain d'esprit est de s'estimer au contraire responsable de ses actes et de leurs conséquences. S'entendre dire qu'on est irresponsable à quelque chose d'insultant. Mais curieusement cela ne l'est pas pour des juges qui ont une rare responsabilité, celle de la bonne

marche de la société. C'est pourquoi un petit juge d'instruction peut en signant son bout de papier détruire à tort l'honneur d'un honnête père de famille sans encourir le moindre reproche car il est classé irresponsable.

Les juges sont faits pour protéger la société et les individus contre quiconque veut leur nuire et pour que les conflits se règlent autrement que par la force. Ils exercent donc une fonction de haute responsabilité. Plus que d'autres ils ont le devoir d'être sérieux, attentifs, prudents.

Or cette responsabilité éminente, elle se traduit curieusement dans la Loi par l'irresponsabilité de ceux qui l'exercent.

On prétendra que l'irresponsabilité des juges a pour but de leur assurer une totale liberté de jugement, que cette liberté pourrait être altérée par la crainte d'une sanction, voire d'un simple reproche en cas d'erreur. C'est oublier que quand on donne à quelqu'un une responsabilité, on lui donne par là même un certain droit à l'erreur. Il a une obligation de moyens, pas de résultat. Mais entre se tromper et agir à la légère ou parce qu'on aura des préjugés ou des phobies, autrement dit manquer à l'obligation de sérieux dans l'exercice de ses fonctions, il y a une marge dont le législateur ne tient pas compte.

Chaque être humain a son appréciation propre de telle situation. Donner à un seul homme pareil pouvoir régalien sur la liberté et l'honneur d'un autre est terriblement dangereux. Ce risque serait considérablement diminué si ce pouvoir était réparti entre trois personnes différentes. C'est le bon-sens même. Comment le Législateur a-t-il pu l'ignorer ?

LE CŒUR ET LA RAISON

Nous en étions restés sur notre étonnement à constater que dans l'Antiquité Hindoue et un peu plus tard en Grèce des esprits supérieurs avaient atteint un niveau de connaissances étonnamment proche de celui qui régnait encore au temps de Copernic et Galilée ? (*Voir N° 1*)

Pourquoi dès les premiers siècles de notre ère cette régression générale vers des ignorances dépassées ? Pourquoi pendant plus de mille ans les hommes ont-ils stagné dans un Moyen Age qui fut sur le plan scientifique, social et culturel soumis à une dictature de pensée qui n'admettait pas le doute, la critique, la question libre, la communication des idées autres que celles prescrites par la théologie, chrétienne ou musulmane ?

Or ce sont des philosophes grecs qui les premiers sont revenus au géocentrisme. Déjà à la fin de la Grèce antique les forces d'inertie ont joué.

Comme à chaque étape du progrès des connaissances, il y a eu et il y aura toujours des crânes retardataires qui ne voudront pas déranger leurs conceptions périmées et laisser remettre en question leur autorité. Ils défendront leurs privilèges de pensée contre toute idée nouvelle par l'étouffement d'abord, par la dérision ensuite et, si cela ne suffit pas, par l'attaque, par la persécution, par le bûcher. Nous en serons un exemple nous aussi quand nous en arriverons à lancer des idées par trop dérangeantes.

Il ne faut pas faire porter le seul poids de cet obscurantisme sur une religion mal comprise. Certes celle-ci a donné beau jeu aux mentalités sclérosées. Mais le mal dépasse largement son domaine. On trouve partout des esprits bornés qui partout défendent avec acharnement leurs évidences confortables pour conserver les avantages qu'ils en retirent. C'est aussi vrai en économie, en politique, en droit, dans l'enseignement, en morale, comme dans les us et coutumes. Partout il y a des sclérosés d'idées révolues, partout des profiteurs de situations acquises, partout des bornés hostiles à tout progrès.

Cependant jamais ces mentalités n'auraient pu, depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du Moyen Age, maintenir la civilisation dans un obscurantisme à tel point chronique si l'humanité avait été prête à recevoir des idées nouvelles.

L'homme est plus un être de sensibilité que de raison. La primauté reviendra toujours à la sensibilité, ne l'oublions jamais. Celle-ci appellera nécessairement la raison à son aide mais, en cas de conflit, c'est toujours la sensibilité qui aura le dessus. Notre époque qui se veut de science avancée en donne un exemple éclatant. On assiste à un retour des croyances poussé jusqu'au fanatisme.

Pourquoi le progrès des connaissances s'est-il arrêté à l'aube de notre ère ?

Parce que l'homme a plus besoin de sécurité morale que de science, parce qu'il aspire au bonheur plus qu'au savoir, parce qu'il redoute la mort. N'ayant pas le temps d'attendre la réponse aux grandes questions qui le tourmentent depuis l'aube de sa conscience, les philosophes et les savants étant incapables de lui apporter les vérités rassurantes dont il était altéré, il était prêt à les accueillir de prophètes qui s'adresseront à son cœur plus qu'à sa raison et nourriront d'abondance ses aspirations les plus profondes.

Parce qu'il n'avait pas le temps d'attendre l'avènement d'une science supérieure, l'homme chinois, hindou, grec, romain, l'homme parvenu en somme à un certain degré d'évolution, s'est donné les grandes religions qui, pendant des siècles, lui assureront sa sécurité de pensée, fonderont un sens à sa vie, orienteront son comportement, combleront son goût de la poésie et du mystère. Aux âges de la foi, on n'a que faire de recherche pure, de cogitation sans but spirituel. La foi a réponse à tout, ne laisse place à aucune autre forme de pensée que la sienne car elle se veut la synthèse de toute connaissance. C'est à ce prix qu'elle assure une sécurité morale parfaite.

L'insuffisance de la foi ne commencera à se faire sentir que lorsque le développement de l'esprit humain aura atteint une certaine capacité de critique. Alors des penseurs s'élèveront de la religion elle-même pour lui en établir un fondement rationnel. Dans la religion chrétienne ce seront par exemple des esprits comme Thomas d'Aquin ou Theillard de Chardin.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Nous avons bien peur de voir s'amorcer une phase de régression comparable à celle de la fin de l'Antiquité. Nous avons tiré l'énergie des noyaux atomiques et notre première réussite fut Hiroshima. Nous courons à la productivité et des millions d'hommes sans travail meurent de faim. Nous lançons des engins aux confins du système solaire mais nous sommes incapables de vaincre cancer et sida qui meurtrissent tous les âges. Nous partons dans les profondeurs de l'espace et de l'infiniment petit et nous n'y trouvons que déserts. Et surtout nous avons démolis nos repères traditionnels sans rien leur substituer, si bien que, privé de boussole, l'homme de cette fin de siècle se trouve en plein désarroi spirituel et moral.

Ne sachant quel sens donner à sa vie, ressentant plus que jamais l'angoisse de sa condition, il s'étourdit d'activités fébriles et de loisirs bruyants qui le préservent de penser, ou alors il se précipite tête baissée dans l'irrationnel. Jamais l'homme n'avait connu une telle désespérance.

Si aujourd'hui la raison devait faire faillite, si la science ne trouvait pas de réponse aux aspirations humaines mais multipliait le savoir et la puissance matérielle sans améliorer la conscience et répondre à l'espoir, si toutes les utopies sociales s'écroulaient dans l'abus croissant des faibles par les forts, dans l'amoncèlement des fortunes face aux immenses misères, les hommes se détourneraient alors de la science pour se réfugier à nouveau dans la foi parce qu'elle seule donne un sens à leur vie, la paix à leur âme et les aide à traverser les souffrances du présent en leur promettant ici ou ailleurs un futur qui désaltèrera leur soif de bonheur. La science n'y pourra rien car, à mesure qu'elle avance, elle est limitée par l'inconnu qu'elle repousse sans cesse devant elle. Et c'est cet inconnu qui, rationnellement, permettra toujours la croyance.

Aux grandes questions millénaires, avons-nous aujourd'hui de meilleures réponses que par le passé ? Allons-nous vers un nouveau Moyen Age parce que l'homme se sera détourné de la science ou s'y sera enferré ? Cela mérite réflexion.

EVASION

Il était parti seul dans la haute montagne et il avait atteint le sommet qu'il s'était fixé. Le ciel des quatre mille était bleu foncé, le soleil éclatant. Un petit vent glacé soufflait des profondeurs du Glacier Noir mais il avait trouvé une place tiède de ce côté de l'arête exposé au Midi et il s'était assis pour contempler au-dessous de lui une assemblée de sommets lumineux se perdant au loin dans une brume de beau temps.

C'était la plus majestueuse salle d'audition dont un chef d'orchestre puisse rêver.

Alors il prit ses écouteurs et fit appel au concerto pour violon de Beethoven. Et il restait là, écoutant la superbe musique que l'immense panorama de montagnes lui renvoyait en le comblant d'une joie aussi pure que le ciel.

Mais le temps passait. Il reprit son sac et désescalada la paroi jusqu'au glacier sans cesser de goûter une œuvre qu'il aimait entre toutes.

Merveilleux Beethoven, quand tu dirigeais l'orchestre, te serais-tu douté qu'un jour un homme isolé dans la montagne t'écouterait avec la même perfection que s'il s'était trouvé près de toi ?

QUI DIT LE CONTRAIRE ?

*Ainsi que l'écrivait Pascal dans une de ses Pensées dont la profondeur n'échappera à personne :
"Comme l'Homme est petit quand il évalue sa taille en décimètres mais comme il est grand quand il l'évalue en millimètres !"*



CONQUERANTS, CRIMINELS ?

Depuis toujours les relations à l'intérieur des groupes humains, familles, tribus, clans, états, ont été régies par des lois, écrites ou verbales.

Que celles-ci fussent plus ou moins bien faites, souvent établies par les puissants pour exploiter les pauvres, n'empêche qu'il y avait des lois et que par exemple tout crime reconnu était puni.

Par contre entre les groupes aucune autre loi que celle du plus fort. La guerre décidait de tout. Point de critique, point de punition pour qui la décidait. Le vainqueur avait les droits qu'il s'arrogeait, le vaincu subissait le joug du vainqueur. Toute l'Antiquité a admis le massacre des prisonniers. Depuis toujours l'impunité des auteurs d'une guerre a été totale. Au contraire les vainqueurs étaient acclamés. Leur nom avait une place d'honneur dans l'histoire.

"Tuez un homme, vous êtes un assassin, écrivait Jean Rostand. Tuez-en un million, vous serez un conquérant" et il ajoutait, amer, " Tuez l'humanité entière, vous serez un dieu".

Pourtant quel crime plus abominable que celui de provoquer délibérément l'assassinat, mot juste car il y a ample préméditation, de dizaines de milliers d'hommes autrefois, maintenant de millions ?

Cette injustice monstrueuse aurait pu au moins être dénoncée par les gens de religion. Des prophètes ont payé de leur vie leur indignation pour bien moins. L'Eglise entre autres aurait pu juger les auteurs de guerres, même si elle ne pouvait rien faire d'autre. Mais non. La guerre n'était pas de son domaine. Le christianisme est une religion de l'individu. Il ne se mêle pas de l'organisation du pouvoir politique comme l'Islam. C'est pourquoi l'Eglise s'est toujours accommodée de la guerre considérée à l'égal des fléaux naturels, pestes, famines, tremblements de terre... Elle aidait de tout son pouvoir spirituel l'individu à la traverser. Mais jamais elle ne condamnait qui l'avait déclarée.

De même parmi les gens de bonne volonté, et il n'en manque pas dans l'histoire, aurait pu se constituer en tribunal international pour juger les auteurs des guerres afin qu'au moins une voix s'élève de la conscience humaine et prononce une condamnation, même si celle-ci était inapplicable. Dire, c'est déjà agir.

On peut toujours rêver de ce qui se serait passé depuis un siècle s'il y avait eu une autorité judiciaire européenne pouvant se faire respecter. Exemples : Napoléon III déclarait la guerre à la Prusse ? Tout empereur qu'il était, il couchait en prison. On eut tenu compte des circonstances atténuantes de la dépêche d'Ems et puni aussi son auteur. Mussolini attaquait l'Ethiopie ? Il se retrouvait menottes aux poignets. Hitler entrait en Pologne ? Il était aussitôt arrêté. Utopie certes.

Or voici que cette impunité millénaire des responsables de guerres, des auteurs de massacres à grande échelle, car à petite échelle un massacre reste encore un crime, est en train de changer.

Déjà Nuremberg avait marqué un tournant mais ce procès était fait par les vainqueurs, d'où son ambiguïté. Il est dommage, n'en déplaise à Winston Churchill que Mussolini ait évité un procès par son exécution sommaire. Il y aurait eu un Nuremberg italien qui aurait aussi servi d'exemple. Il n'y a pas eu, non plus, de Nuremberg japonais car les Américains se sentaient eux-mêmes gênés par l'emploi de la bombe nucléaire. Ils se sont contentés de procès personnels tel celui de Tojo.

Comme on ne peut être à la fois juge et partie, il aurait été préférable que soit constitué un tribunal indépendant mais il n'empêche que, faute de mieux, pour la première fois dans l'histoire les auteurs d'une guerre étaient condamnés.

Enfin commence aujourd'hui à se constituer un droit pénal international avec un tribunal indépendant à la Haye pour juger les auteurs de massacres en ex-Yougoslavie et ailleurs.

A-t-on conscience que c'est là une innovation de premier ordre dans l'histoire de l'humanité ?

Pourquoi les médias n'en ont-ils pas fait leurs gros titres ? Toujours pour la même raison, parce que l'événement heureux pour le genre humain ne paie pas. La découverte d'un vaccin pouvant sauver des millions d'hommes fera moins de bruit que la chute d'un avion en tuant deux cents. L'argent, toujours l'argent. L'homme passe après.

Mais quand bientôt ceux qui projettent délibérément une guerre sauront qu'ils passeront en jugement comme des criminels au lieu d'être assurés comme par le passé d'avoir pour le moins, s'ils sont vaincus, une place d'honneur dans l'histoire, ils y regarderont à deux fois.

Le monde heureusement évolue. Il y a là malgré les éternels sceptiques un solide espoir pour les générations futures.

PETITS OU GRANDS ?

Les petits esprits voient partout des contradictions, les grands esprits partout des concordances. Les petits esprits opposent, les grands concilient. Les petits esprits se bloquent, les grands cherchent des explications. C'est à cette faculté de pénétration que vous reconnaîtrez la valeur réelle d'un homme et non aux tests de Q. I. qui ne servent qu'à évaluer, souvent par des âneries, telle capacité partielle d'un sujet. Un calculateur prodige peut n'être en fait qu'un crétin.

Quand une opinion s'introduit dans une cervelle étroite, elle y fait des dégâts. Si c'est une idéologie, une croyance, elle y génère le fanatisme qui est capable de tout casser. Méfions-nous toujours des purs, des sectaires, des ultra. Ils sont d'autant plus dangereux qu'ils sont sincères. Dépourvu de toute mesure, même le plus doux est sans pitié.

En économie, en droit, en politique, comme en sciences, l'analyse est à la portée de beaucoup mais la synthèse de bien peu. Le petit esprit se précipitera dans les chiffres et les formules et n'en démordra pas, le grand esprit réfléchira avant le calcul et surtout après. Il ne s'en fera jamais l'esclave.

Cicéron a fort bien stigmatisé le petit esprit de certains juges de son époque...et de la nôtre : "Summum jus, summa injuria" Traduction littérale : La loi à la virgule près, bonjour l'injustice !

Et maintenant chacun de nous peut se demander sans rire dans quelle catégorie d'esprit il se range. Cette distinction va beaucoup nous servir.

CASSANDRE AVAIT RAISON

Il n'y a que deux façons de se procurer de l'argent : ou en fournissant aux autres ce dont ils ont besoin ou en les spoliant. C'est clair ?

Le premier cas est celui des métiers, lesquels forment la base de l'économie, le second celui de tous les gains sans contrepartie et ils sont nombreux, tellement nombreux que le sous-paiement de ceux qui travaillent n'arrive plus à compenser.

Autrefois l'argent économisé servait à créer du travail. On l'investissait dans le travail. La bourse était faite pour cela et, si le travail qui bénéficiait de cet investissement marchait bien, on en recevait la récompense.

Aujourd'hui on assiste à une course effrénée à la spéculation. L'argent, qui est par essence la valeur de passage d'un travail à un autre et doit par conséquent correspondre à ce travail, on veut qu'il se multiplie de lui-même sans contrepartie. On place. On joue. Les gros manœuvrent et amassent toujours plus. Les petits se font voler.

Quand on sait que la monnaie reçue sans contrepartie d'un travail est une monnaie factice donc nocive à l'économie, que celle-ci réagit contre ce mal par l'inflation, que la dictature des banques centrales inféodées aux gros capitaux et sur lesquelles les gouvernements ont peu de prise, empêche cette réaction de jouer, provoquant partout le chômage, alors que l'économie des autres pays sort rapidement du sous-développement et va bientôt, si on ne réagit pas, submerger la nôtre, on ne peut que frémir devant un inévitable craquement monétaire et social, inévitable mais aussi imprévisible qu'un tremblement de terre. Il sera d'autant plus redoutable qu'il frappera ensemble les nations qui s'allient par leurs finances.

Cassandra avait raison. On n'a pas voulu l'écouter. Troie a été prise et détruite. Les vraies prophéties se font avant l'événement, pas après.

LE FAIT RELIGIEUX

Lorsque au cours de son évolution, comme les enfants qui grandissent, l'homme s'est éveillé à la réflexion, il a eu très vite le sentiment de la précarité de sa propre vie. Un animal ne se pose pas de question sur sa naissance, sa jeunesse, son vieillissement qui est d'ailleurs la plupart du temps réglé par un prédateur, et sa mort. Cela se passe ainsi, c'est tout. Le cormoran jouit du soleil et des eaux bleues de la mer, de ses plongeurs qui lui valent sport et nourriture. Il a plaisir à s'accoupler, à faire son nid, à choyer ses petits. et puis un jour sans se poser de question il meurt dans le creux d'une falaise.

Quand chez l'animal survient la souffrance, il la subit, il crie, mais sans se demander pourquoi. Quand il est attaqué il se défend. S'il succombe, il expire sans penser injustice. Le règne animal est basé sur le système qui oblige chacun à vivre aux dépens d'autres vies. Chacun est à la fois dévoreur et dévoré. La gazelle qui vient d'échapper aux griffes du lion se remet à brouter tranquillement. Point de réflexion, point de problème.

Cela ne veut pas dire que l'animal soit incapable d'apprendre. L'oiseau qui picore seul dans la prairie lève la tête et inspecte les environs avant chaque coup de bec, sachant que lorsqu'il picore, le prédateur qu'il n'aura pas vu venir va foncer sur lui. Beaucoup d'animaux savent se camoufler en prenant l'aspect et la teinte du support sur lequel ils vivent. Le castor protège son gîte en construisant son entrée sous l'eau. Les terriers ont souvent deux issues pour permettre une sortie rapide si l'une des deux est assiégée par le renard.

Mais tout cela n'est que stratégie et tactique. Attaquer, se défendre ne pose aucun problème existentiel ou moral. Telle est la vie, c'est tout.

Il n'en a plus été ainsi pour l'homme. Dès son éveil à la réflexion, comme un adolescent, il a vite senti qu'il ne tenait plus dans les limites de sa propre vie. Bien vite il a étouffé dans son maigre destin d'homme. Bien vite il a cherché à savoir pourquoi.

Restait à comprendre la maladie, la souffrance, et tous les maux causés par les forces de la nature, orages, inondations, tremblements de terre, et les défaites imprévisibles de la guerre. Les premiers penseurs commencèrent par projeter leur propre personnalité sur les êtres, vivants ou non, qui les entouraient, comme font les enfants qui donnent une personnalité aux objets qui leur plaisent ou leur font mal et qu'ils caressent ou dont ils ont peur. Là aussi c'était bien l'explication la plus facile à concevoir. Il y eut des dieux et des démons. On mettait tout à leur compte.

Puis, au cours des âges, les réflexions s'affinant, l'homme se sentit de plus en plus mal dans sa peau. Il fallait qu'il trouve une issue à son destin qu'il constatait plus que jamais misérable. Imagination et logique s'épaulant donnèrent naissance aux premières philosophies, aux premières religions. Puis les connaissances, au lieu de se contenter pour expliquer les faits des fantaisies faciles de la simple imagination, trop souvent démentie par les événements, et parfois cruellement, feront appel à leur tour au raisonnement logique et deviendront sciences.

L'évolution progresse par bonds en avant, longues stagnations, retours en arrière, constamment mêlés. L'histoire des sciences depuis deux mille ans en fournit un exemple éclatant. Celle du fait religieux, entendons par là des réponses que se donnent les hommes sur leur existence et des comportements qui en découlent, progresse de même.

Or, moins que jamais, à son niveau actuel d'évolution, alors qu'il lance des engins vers les planètes lointaines et décrypte sa propre génétique, l'homme ne peut vivre sans religion, sauf à ne plus penser, donc à renoncer à être un homme.

"Dieu est mort". Facile à dire. En réalité on se détourne non pas de lui mais de la représentation qui nous en est faite. On se détourne du Dieu traditionnel parce que les religions apparaissent sur tel ou tel point de croyance en contradiction avec les progrès des connaissances.

Mais quand on veut tourner le dos à Dieu, on le voit réapparaître de l'autre côté. Sous quelque angle qu'on regarde la réalité, on rencontre sa face. Dieu n'a pas de soucis à se faire. Les hommes ne sont pas prêts de l'abandonner. Ils ont trop besoin de lui. Les athées sont des croyants comme les autres et il n'y en a pas un seul qui, malgré ses dires, poussé dans ses retranchements, en soit véritablement un.

Le fait religieux est trop de tous temps, de tous pays, de toutes races, de toutes civilisations pour qu'il ne soit pas intégré à la nature humaine. Le plus sceptique des hommes ne sera dans le vrai que s'il l'incorpore, avec la philosophie et la science, à la recherche millénaire de l'humanité sur son destin.

C'est pourquoi les gens qui le rejettent d'un air supérieur ne sont que des têtes de linottes. Nous verrons qu'il ne peut être abordé qu'avec la plus profonde circonspection car, sous un couvert de croyances, de rites, et surtout de déviations abominables commises en son nom, il recouvre une intuition singulièrement pénétrante.

L'avenir de l'homme passe par la confluence de ces deux fleuves : la religion et la science.

EMOUVANT

L'interprétation était sublime mais le chef d'orchestre regardait constamment sa montre. Il avait un train à prendre et il agitait de plus en plus nerveusement sa baguette. Si bien que, sans le vouloir, il battit le record de vitesse de la Neuvième Symphonie de Beethoven, record qui fut aussitôt homologué dans le Guinness.

LE FRANC FORT

"La domination de notre économie par un dollar sous-évalué" (Europe N° 1). Tiens, tiens ! D'habitude c'est le fort qui domine le faible. L'économie d'un pays dont la monnaie est maintenue au plus haut niveau par les sacrifices qu'on impose aux entreprises qui l'engendrent devrait dominer les économies étrangères à monnaie plus faible. Logique non ? Tel est le principe sur lequel se fonde la classe dirigeante en France et qu'on présente au peuple comme une évidence.

Mais tout change quand on reconnaît que la monnaie est une reconnaissance de dette, donc une charge. et alors logiquement c'est celui qui a la charge la plus légère qui domine celui qui a la charge la plus lourde. Voilà pourquoi des gouvernements éclairés ou qui n'ont pas peur de contrer les puissances financières dont l'intérêt évident est de préserver leur argent de toute érosion monétaire s'emploient à tenir la monnaie de leur pays au niveau compatible avec son économie. Si celle-ci est prospère, ils seront obligés de rehausser la valeur de cette monnaie s'ils veulent continuer à réaliser des transactions avec leurs voisins, sinon ceux-ci s'adresseront ailleurs.

Le Franc fort, le Franc fort ! On marche sur le travail pour tenir le Franc élevé à bout de bras. En attendant nos entreprises exportatrices en crèvent et les autres aussi.

LA LEÇON DE LA PLAGE

Par un beau matin un grand-père envoie ses deux petits enfants jouer sur une nouvelle plage.

- Vous me direz comment elle est.

Au retour le premier dit :

- Elle est blanche.

Et il apporte dans ses deux mains du sable et des galets blancs, preuve irréfutable pense-t-il.

Le second arrive à son tour et dit :

- Elle est noire.

Et il apporte dans ses deux mains du sable et des galets noirs, preuve irréfutable pense-t-il.

Le grand-père sourit et dit :

- Elle est donc grise.

Chacun des deux enfants était pourtant sincère et il apportait des preuves réelles mais il avait ramassé les grains de sable et les galets de la couleur qu'il voulait bien voir.

La morale de cette histoire est que la réalité est infiniment plus riche que ce qu'on peut en saisir et que les théoriciens les plus opposés y trouveront toujours des preuves réelles et irréfutables de ce qu'ils avancent.

N'oublions jamais la leçon de la plage.

AMERE ADOLESCENCE

Une classe spéciale d'adolescents à problèmes parce que la vie ne les a pas gâtés : parents séparés ou pas de père ou pas de parents du tout, faim, vols, dégradations, bandes où règnent les caïds, bientôt la drogue... On voit l'ambiance.

Le professeur, une jeune femme remarquable qui les comprend, sait les intéresser, les instruire alors que les bien-pensants aux revenus confortables ne voient en eux que de la graine de voyous.

Un jour elle a l'idée de les brancher sur l'expédition partie à la conquête du Gosainthan, un 8.000 dans l'Himalaya. Cela prend sur eux, leur apporte, à ces prisonniers jamais sortis de leurs banlieues, un rêve vécu d'évasion. Chaque jour ils suivent sa progression, ils font des dessins, des maquettes. Enfin le sommet est atteint mais à la limite de ses forces par un seul.

Au retour elle obtient du vainqueur qu'il leur fasse faire de l'escalade et nous demande d'y participer. Or cela se passe admirablement. Pas de chahut. Joie au contraire, enthousiasme même chez ces adolescents turbulents. Une irréductible est conquise à son tour. Elle participe, et après son escalade réussie, elle est toute rayonnante.

Que ne ferait-on pas avec ces garçons et ces filles si on pouvait continuer à s'occuper d'eux ?

- Ils vont bientôt se disperser, nous dit tristement le professeur, et la plupart vivent dans des conditions telles qu'il y en aura inévitablement qui feront de la prison.

Pauvres gosses. Un noyau minoritaire de possédants mais qui commandent tout, égoïstes, avides de toujours plus de capitaux, bien installés dans leur confort, les rejette, et les lueurs d'espoir d'une journée exaltante s'éteindront. L'économie libérale sans frein aura raison de ces déshérités.

- Ce qui me tourmente, écrivait Saint-Exupéry, c'est Mozart assassiné.

J. O. L'AVENIR

Les Jeux Olympiques sont le seul rassemblement authentique de l'humanité entière. L'ONU, malgré de bonnes volontés évidentes n'est trop souvent que la foire aux intérêts internationaux. Seuls les Jeux rassemblent les hommes de toutes les nations sur une valeur admise par tous : la joie de vivre par la santé, la jeunesse, l'esthétique et la performance du plus merveilleux organisme de l'univers connu, le corps humain, joie qui retentit si heureusement sur l'esprit qui l'anime.

Les Jeux : les nations rassemblées concourant aux plus réussis de leurs citoyens avec les mêmes règles pour tous. Une atmosphère de liesse et d'émotion. Des triomphes sans haine qui ne tuent et n'humilient personne. L'humanité enfin unie.

Les Grecs l'avaient bien compris au niveau non pas encore de l'humanité mais de toute la Grèce.

Chez eux, sans cesse en guerre cités contre cités, les Jeux étaient sacrés. On suspendait les conflits. Seul reproche à leur faire : ne pas être allés jusqu'au bout de l'avance de leur civilisation en y admettant les femmes.

Il faut dire que depuis les temps les plus reculés, les mâles considéraient en quelque sorte les femmes comme des organes complémentaires destinés à les reproduire. Les Grecs appréciaient pourtant la beauté du corps féminin comme le montrent leur sculpture et leur littérature. Mais ils n'étaient pas encore parvenus à reconnaître l'égalité des sexes. Ne leur jetons pas trop la pierre : quand donc y sommes-nous parvenus nous-mêmes ?

Ici encore plus de mille ans ont passé jusqu'à ce qu'un jour un homme les rétablisse. On ne dira jamais assez ses louanges. Peut-être que d'autres avaient déjà essayé. Mais la civilisation n'avait pas encore retrouvé le niveau de la Grèce antique.

Quant au parasitisme financier, ne soyons pas naïfs. Il est inévitable. L'essentiel est que les Jeux aient lieu et que les athlètes poussent sans cesse leurs performances. Toujours plus haut, les hommes. Que ce soit par le corps ou par l'esprit, telle est leur vocation : se conquérir soi-même et conquérir le monde. Ceci entraîne cela.

Dans l'histoire de l'humanité, les Jeux compteront beaucoup plus que ne le laissent penser et l'enthousiasme des foules et les dithyrambes des médias qui n'ont pas l'air de s'en douter.

Pour la première fois, l'humanité divisée par les frontières, les races, les religions, les antagonismes commerciaux, se retrouve unie sur les stades où elle exprime en toute liberté sa force physique et sa joie de vivre.

Il est plus important de savoir ce qu'il ne faut pas faire que de savoir ce qu'il faut faire.

L'ERREUR DE HITLER

Juin 1940 : surpris par la rapidité et l'éclat de son triomphe, lui qui avait plus de vingt fois remis l'attaque contre la France, Hitler vit un illustre maréchal lui demander l'Armistice à lui simple caporal de la dernière guerre où son pays avait été humilié et même accepter que cet armistice soit signé dans le wagon où l'Allemagne vaincue avait dû elle-même renoncer à la lutte. Pour son orgueil, c'était la consécration suprême à la tentation de laquelle il ne résista pas. Le spectacle de la France à ses genoux, bientôt celui de l'Angleterre, et déjà se profilant à l'horizon la conquête de la Russie, son rêve de toujours, son triomphe était absolu. Il ne pouvait laisser passer cette heure de gloire. L'armistice entre l'Allemagne et la France fut signé comme fut signé l'armistice entre la France et l'Italie.

Il ne se rendait pas compte qu'en acceptant cet armistice il se barrait la route à lui-même.

En effet quelle était la situation à cette date ?

Il n'avait plus aucune force devant lui. En quelques jours il atteignait les rivages de la Méditerranée. En quelques semaines par l'Italie avec Mussolini, son ami et cobelligérant, il occupait sans grande résistance les ports français d'Afrique du Nord et par la Libye italienne il entraînait en Egypte et parvenait aux pays pétroliers dont les souverains menaient une lutte sourde contre la colonisation française et britannique. Staline, toujours prêt à fondre sur le faible mais respectant le fort, n'aurait pas bougé, comme le prouve son incroyable aveuglement jusqu'au matin même de l'attaque allemande. Tout était terminé en quelques mois. Les deux compères se seraient partagé les ressources du Moyen Orient comme en Pologne, dans les pays baltes et en Roumanie. Mussolini en aurait eu sa part. La suite ? Elle est plus difficile à conjecturer. Comme Hitler avait toujours rêvé de s'emparer des fabuleuses ressources de l'immense Russie en matières premières et en sous-hommes, logiquement il l'aurait attaquée et alors avec beaucoup plus de forces qu'en 1941.

Mais l'armistice signé avec la France créait une situation de fait qui l'empêchait d'atteindre la Méditerranée. L'armistice franco-italien également. Mussolini qui avait participé à la victoire à bon compte était surtout préoccupé par son fragile empire colonial, seul point où l'Angleterre, trop faible encore, pouvait frapper. Il n'aurait eu aucun intérêt à dénoncer cet armistice, ce qui l'aurait fait rentrer de nouveau dans une guerre qu'il croyait à cette date, comme beaucoup d'Allemands d'ailleurs, terminée.

Hitler ne mit pas deux mois à se rendre compte de son erreur. En juillet il demanda au gouvernement français la disposition de bases en Afrique du Nord. Celui-ci refusa au nom de cet armistice fraîchement signé. Ecarté de la Méditerranée, il ne pouvait tenter un coup de force que d'ailleurs Mussolini et Franco auraient désavoué. Comme il n'était plus possible d'obtenir de Mussolini la traversée de son territoire, restait seul ouvert le passage par l'Espagne et Gibraltar grâce au général Franco qu'il avait soutenu dans sa longue lutte contre les républicains espagnols. Il alla rencontrer celui-ci le 23 octobre 1940. Mais là une terrible déception l'attendait. Franco, en relations étroites avec Pétain, tout récemment encore ambassadeur de France à Madrid, lui opposa des conditions telles qu'elles équivalaient à un refus. Ulcéré par une telle ingratitude, Hitler qui "aurait préféré se voir arracher deux dents", rencontra le maréchal Pétain le lendemain à son retour. Rencontre fâcheuse sur le plan politique, mais revanche d'amour-propre pour Hitler à qui Pétain joua la comédie alors qu'il avait envoyé le jour même Rougier à Londres pour prendre des accords secrets avec Georges V et Churchill.

Hitler avait ainsi laissé passer l'occasion historique de la route grande ouverte sur le Moyen Orient, route que plus tard Rommel ne parvint pas à forcer. Plus tard encore quand les Alliés débarqueront en Afrique du Nord, il se précipitera sur les côtes de France, mais trop tard.

Pétain eut-il conscience de l'immense service qu'il rendait par anticipation aux Alliés et de sa contribution à la victoire ? Sûrement pas.

Surpris plus que tout autre par l'effondrement de l'armée française, ému par la détresse de quarante millions de Français qui s'accrochaient à sa gloire, n'ayant pas encore eu le temps matériel d'ébaucher une politique quelconque vis-à-vis du vainqueur, il n'avait d'autre but que de sauver ce qui pouvait encore être sauvé en France et en Afrique en obtenant l'arrêt des combats.

En demandant l'armistice, Pétain, sans s'en rendre compte, a fait commettre à Hitler une faute majeure qui modifia le cours de l'Histoire.

Ceci personne ne le dit et pour cause. "La page n'est pas encore tournée", écrit Henri Amouroux et nous ajoutons " parce qu'elle n'a pas encore été écrite avec cette impartialité rigoureuse que permet seule la liberté absolue de l'historien".

LE CRIME D'OBEIR

Verdun 1916. En plein assaut, un dieu fige tous les combattants et les interroge.

- Pourquoi vas-tu égorger celui-là ?

- C'est un ennemi.

- Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

- Rien.

- Alors ce n'est pas ton ennemi.

- Mais c'est un ennemi de la France.

- Lui ? Un brave paysan bavarois qui ne s'est jamais occupé de politique. Tu n'as pas vu l'autre qui te met en joue ? Tu ne lui as rien fait non plus. C'est un ouvrier de Bonn qui ne te connaît même pas. Et pourtant, méfie-toi, il va t'abattre.

Et le dieu interroge les gars de tous les régiments qui se combattent dans une tuerie acharnée.

Il n'y en a pas un sur cent mille qui ait une raison personnelle de tuer celui qui lui fait face. Evidemment, quand on est menacé de mort, on est bien obligé de prendre les devants. Nous ne pouvions laisser Hitler écraser les nations les unes après les autres en attendant notre tour. Cela, les combattants sont capables de le comprendre.

Mais relisez l'histoire et vous verrez que la plupart du temps ce sont seulement quelques chefs qui par idéologie, par intérêt, par passion ou pour se couvrir de gloire décident de lancer des masses d'hommes les unes contre les autres et ces braves gens s'entretuent en toute bonne foi alors que, s'ils pouvaient se parler entre eux, ils comprendraient vite et refuseraient de marcher.

C'est bien parce que tout contact entre combattants de camps opposés risque de leur inspirer une sympathie réciproque que le crime d'intelligence avec l'ennemi conduit au poteau d'exécution.

Et cela durera jusqu'à ce qu'un moyen de communication direct et secret relie les combattants adverses. La guerre telle que nous la connaissons depuis l'Antiquité deviendra enfin impossible.

L'EPARGNE, UNE VERTU ?

L'épargne est une vertu quand elle a pour but de parer aux aléas de la vie, de préparer des achats futurs ou de laisser une aide aux êtres que vous aimez. Elle est un vice quand elle est pratiquée par avarice ou ne vise que la spéculation.

Mais dans les deux cas, elle se constitue soit en monnaie, valeur fiduciaire, soit en biens, valeur réelle. Economiquement le résultat n'est cependant pas le même.

La monnaie est le véhicule presque exclusif des échanges. Elle est par nature une valeur de passage. Si on entrave sa circulation, on paralyse les échanges. L'épargne monétaire ne mérite donc pas la vertu qu'on lui attribue trop souvent dans le public et les milieux financiers intéressés.

S'il est toujours nécessaire de disposer d'une réserve de monnaie pour aplanir toutes sortes de fluctuations qui surviennent sans cesse, l'accumulation de l'épargne au-delà de ce nécessaire a de fâcheuses répercussions sur le commerce car elle freine les achats de qui la pratique. Psychologiquement elle traduit l'inquiétude du lendemain et ses effets néfastes accentuent cette inquiétude.

Elle peut même, au-delà d'un certain seuil, conduire à la déflation, phénomène redoutable qui enrichit encore plus les riches et appauvrit encore plus les pauvres, ce qui ne peut aboutir qu'à une révolte sociale.

Toute autre est l'épargne en biens réels durables, immobiliers par exemple. L'argent épargné est alors échangé contre du travail. Il a donc atteint son but : la fourniture d'un bien (ou d'un service) en échange de la fourniture antérieure d'un autre bien ou service. Encore faut-il que ce bien ait une utilité. Dépenser de l'épargne pour édifier des bâtiments publics qu'on n'utilisera pas est un odieux gâchis administratif. Acheter de l'or en lingots est un investissement stupide car, si l'or est un bien réel, il est totalement inutile et même nuisible parce qu'il bloque dans une impasse une réserve de valeur considérable soustraite à la circulation monétaire. La hausse du cours de l'or est toujours de mauvais augure.

On objectera que si l'argent épargné est prêté à qui achètera un bien réel, il aura atteint son but. C'est exact, à part que celui qui l'a prêté aura toujours une créance en monnaie et assumera les risques d'une valeur qui n'est que fiduciaire. Mais qui vous dit que cet argent placé chez un organisme financier n'ira pas grossir les masses destinées à une spéculation qui ne connaît pas de frontière et porte un préjudice considérable à la bonne marche des échanges mondiaux ?

L'excès d'épargne cependant ne serait pas redoutable si on laissait jouer contre lui l'inflation, cette réaction spontanée de l'économie contre les déséquilibres survenant dans les échanges. En faisant fondre progressivement la valeur de l'argent, elle pénalise sa rétention, dissuade ses possesseurs de le garder et les incite à le transformer en biens réels par des achats. Par là elle rétablit la circulation de la monnaie, principal véhicule des échanges. (*Voir numéros 2,³ et 4*)

C'est pourquoi la politique actuelle de nos dirigeants qui, ne visant que la monnaie unique de l'Europe des portefeuilles, freinent à mort l'inflation pour obliger citoyens et entreprises à acheter et vendre à des prix de plus en plus bas, mène droit à l'aggravation du chômage. Echaudés par l'expérience des promesses électorales constamment trahies, loin d'être rassurés par toutes les réformes contradictoires avec lesquelles on les amuse, les gens restreignent encore plus leurs achats pour économiser davantage.

Quand on part d'un principe faux, toute mesure qu'on prend à partir de ce principe ne peut avoir que des résultats négatifs. Pas besoin d'être prophète quand la logique vous dicte ses prévisions.

INIMAGINABLE MAIS VRAI

Les problèmes que pose l'avenir de l'humanité sont trop graves et trop immédiats pour n'intéresser qu'une élite. Tout citoyen qui réfléchit se trouve immanquablement un jour ou l'autre en face des grandes questions et il est anxieux de leur trouver au moins un début de réponse.

Contrairement à ce que pourrait croire une certaine aristocratie de la pensée, le simple citoyen n'est pas désarmé devant les inconnues contre lesquelles buttent toujours la science et la philosophie. Il a même sur leurs grands noms un avantage considérable, celui d'une totale liberté car il n'a pas de réputation à ménager.

Si le Verrier aux temps de sa plus grande renommée après la découverte de Neptune avait prévu qu'un siècle plus tard les hommes débarqueraient sur la Lune et enverraient des engins vers les planètes lointaines, il n'aurait pu le dire sans ruiner son crédit dans les milieux scientifiques de son temps. On l'eut pris pour un visionnaire. A l'époque, de telles prévisions auraient été qualifiées de farfelues, indignes d'un grand savant. Bien des découvertes récentes, impensables il y a un siècle, sont devenues si courantes qu'on n'y prête plus guère d'attention. Le premier spoutnik avait soulevé une émotion considérable. A présent on en est à discuter du nettoyage des épaves de satellites qui tournent au-dessus de nos têtes.

Retenons ceci : ce n'est pas parce qu'une prévision semble inimaginable qu'elle est fausse. Elle ne sera fausse que si elle contredit un fait acquis. Il faudra alors soit la rejeter si elle contredit formellement, soit l'amender si elle contredit partiellement. Tant qu'une prévision, aussi inimaginable soit-elle, suit la logique et ne contredit pas un fait connu, elle doit être acceptée. L'inimaginable n'est pas une preuve de fausseté. L'incompatibilité avec un fait d'expérience en est une.

Nous nous en tiendrons à cette règle d'or dans nos développements ultérieurs qui pourront aller loin, autrement plus loin qu'on imagine.

OU SONT LES VALEURS ?..

L'homme ne peut vivre sans ces valeurs qui justifient la vie et lui donnent un sens.

Le vide angoissant devant lequel il se trouve aujourd'hui le laisse désorienté et il ne peut que s'enfouir la tête dans le quotidien tel qu'il se présente. Métro, boulot, dodo, mille choses à faire, télévision, cinéma, vacances, remplissent les intervalles où il aurait le temps de penser à sa condition, sinon il deviendrait fou. La pire des situations pour la plupart : être seul avec soi-même. Exemples : la prison, l'isolement de la vieillesse et surtout le chômage. L'homme ne peut vivre sans valeurs pour peu qu'il relève la tête.

Quelles sont ces valeurs qui donnaient autrefois un sens à sa vie malgré des conditions matérielles pourtant bien plus dures que les nôtres ?

La famille, valeur la plus générale, plaçait une hiérarchie naturelle devant tous. L'enfant était élevé par des parents à qui il tenait compte de leur devoir son existence même. On les respectait. On leur obéissait ou on leur désobéissait mais on ne contestait pas leur autorité. On honorait le père et la mère et plus encore les grands-parents dont l'expérience était plus longue. La vénération des anciens était générale. Leur avis avait partout force de sagesse. Aujourd'hui cet ordre familial est mis à mal par la rapidité avec laquelle monde évolue. L'enfant en sait vite en tous domaines tellement plus que ses parents que ceux-ci, se sentant dépassés, renoncent trop facilement à leur suprématie naturelle. Quant aux grands-parents ils font figure d'antiquités. Caricature sans doute mais pas tellement, avouons-le.

La société ? Elle offrait un schéma solide dès l'école. Devant le maître on se tenait sage. Son bureau était sacré, jamais on ne se serait permis de l'ouvrir. Les enseignants, bons ou médiocres, étaient respectés et tout manquement contre eux était sanctionné. Et si un enfant allait se plaindre à son père d'avoir reçu une claque de son instituteur, il en recevait une autre. Aujourd'hui il n'est pas rare de voir des parents déposer une plainte parce qu'un professeur a osé toucher à leur précieuse progéniture, ni même cette progéniture flanquer une rossée à l'enseignant qui lui a donné une mauvaise note. La police aussi était la police. Le vol n'était pas une banalité comme aujourd'hui. La société se défendait avec rigueur.

En dessus de la société, la religion apportait aux croyants une certitude absolue. Elle leur ouvrait des perspectives qui dépassaient largement les limites de leur propre vie. Elle fondait généralement une morale qui servait de référence universelle. Cette morale, on la suivait ou on ne la suivait pas, mais elle était là. Le bandit vivait de ses rapines mais il se savait bandit et il ne lui venait pas à l'idée de se proclamer bienfaiteur de l'humanité. La religion servait souvent de

moyen de soulever dans un but criminel des masses contre d'autres masses mais, si cela marchait, c'était bien parce qu'elle reliait ses adeptes dans une croyance commune et cette croyance orientait leur vie et justifiait leur mort, même pour des causes abominables.

La patrie, au sens large allant de la tribu à la nation constituée, offrait elle aussi une référence admise par l'ensemble de ses sujets. On la prônait, on l'aimait, on en faisait son orgueil, on combattait sous son drapeau dans des guerres le plus souvent lancées par des chefs avides de gloire ou poussés à l'action par une situation économique intenable. Mais elle aussi était une valeur forte au point qu'on lui sacrifiait sa vie.

La montée en flèche de l'hitlérisme ? A une population désemparée par la défaite, à la jeunesse surtout qui ne savait à quelle valeur se vouer, Hitler a offert le patriotisme retrouvé, l'enthousiasme d'être allemand, le mythe insensé mais porteur d'avenir de la supériorité d'une race aryenne qui avait pour mission de dominer le monde. Son secret ? A la jeunesse il demandait tout. Et quand on lui demande tout, l'attrait de ce dévouement total est irrésistible, elle donne tout.

Le communisme aussi demandait tout et, s'il a réussi à s'imposer malgré tant de sacrifices et de crimes, c'est que, dominant l'hitlérisme qui limitait sa vocation à une seule race, il se voulait universel. Là était sa supériorité qui à travers mille avatars l'aurait fait tôt ou tard l'emporter sur le racisme. Si le communisme en tant que valeur de référence s'est vu abandonner par la faute de ceux qui l'ont accaparé et exploité, par son universalité précisément il peut renaître ici ou là sous une autre forme.

A part l'amour, souvent galvaudé, pourtant la plus forte valeur du monde, mais qui ne concerne que deux êtres, que reste-t-il donc des valeurs d'autrefois ? Bien peu de choses. L'humanité évolue trop vite et les valeurs ont du mal suivre si bien que l'homme, le jeune surtout, est désemparé et prêt à se lancer vers n'importe quelle lueur.

Seule valeur reconnue, la pire, celle de l'argent, valeur empoisonnée qui, par l'égoïsme qu'il injecte à ses possédants, condamne les autres à l'exclusion, au chômage, à la délinquance, à la drogue et finalement à la révolte. Ce qu'on nomme la réussite, c'est toujours celle de l'argent et par l'argent le fort exploite le faible et sans qu'aujourd'hui celui-ci puisse s'accrocher à une compensation humaine ou morale comme autrefois.

Il n'y a donc vraiment plus aucune valeur qui tienne ? Nous n'en trouverons donc vraiment plus qui au moins ressusciteraient les anciennes mais cette fois dans une certitude sans faille ? Si. *(A suivre)*

Tu veux réussir ta vie ? Réussis ta journée.

LA LOUPE FINANCIERE

Le célèbre professeur katave Qwsvitrxl (le i ne se prononce pas) vient de révéler une découverte capitale. On sait que tous les corps sont plus ou moins cancérigènes depuis le benzopyrène jusqu'au trou de macaroni. Or voici qu'après l'amiante, la plus forte action cancérigène revient au béton.

De formidables marchés en perspective.

L'EGLISE ET L'AMOUR

L'homme apporte son dépassement humain à toute action animale dont il a conscience. Comme il est un être éminemment social, il donne couramment à des actes purement fonctionnels une valeur de relation avec autrui. Ainsi la respiration, fonction biologique d'oxygénation, lui sert à parler avec ses congénères, la marche, fonction biologique de déplacement, sera souvent une occasion de communication sociale par une sortie en commun, la prise de nourriture, fonction biologique d'alimentation, est par le repas pris en commun l'occasion quotidienne de vivre la vie de famille. Ainsi inviter à boire ou à manger ensemble

permet d'innombrables contacts de tous ordres, affectifs, commerciaux, scientifiques, politiques et autres.

Or est-il une relation humaine plus forte, plus intime, que la relation d'amour, fonction biologique de reproduction ? Si les animaux ne vont jamais très loin dans leurs parades amoureuses, rares d'ailleurs sont ceux qui s'y livrent, deux êtres humains font de l'union de leurs corps une communication affective incomparable lorsque leur amour est sincère.

Alors pourquoi l'Eglise ne veut-elle voir dans la relation d'amour que sa fonction biologique et interdit-elle l'acte d'amour sans but procréateur mais profonde union des âmes par union des corps ?

Interdire l'acte d'amour quand on n'a pas d'enfant à désirer, c'est obliger les époux à une réelle séparation de corps, à une rupture de fait de leur mariage. Elle qui a élevé le mariage au rang de sacrement, comment peut-elle priver les époux qu'elle a unis en toutes choses pour la vie de cet acte si naturel qui renforce précisément cette union et la récompense de tant de plaisir ?

Ne voir dans l'acte d'amour que sa fonction biologique force à conclure que si le Christ n'avait vu dans l'acte de se nourrir que sa fonction biologique il n'y aurait pas eu d'Eucharistie.

*Le chemin que tu n'as pas suivi t'apparaîtra toujours pavé d'or
parce que tu ne sauras jamais
quel imprévisible malheur il pouvait te réserver.
Ne regrette jamais rien du passé
mais tiens compte de son enseignement pour l'avenir..*

VOTRE HOROSCOPE DU JOUR

Bélier : mort

Balance : trahi

Taureau : écrasé

Gémeaux : massacré

Cancer : carbonisé

Lion : dévoré

Vierge : épousée

Scorpion : empoisonné

Sagittaire : exécuté

Capricorne : asphyxié

Verseau : englouti

Poisson : noyé

Sur ce, bonne journée.

CALVAIRE D'ENTREPRENEUR

Voilà des mois qu'on lutte pour s'en sortir, où chaque jour est un fardeau. Avant, l'entreprise avec courrier, les coups de téléphone, les rendez-vous, les commandes et les ventes, les repas expédiés en vitesse, les réunions, les bagarres même, trépignait de vie. On appréciait les week-ends et les vacances pour souffler un peu mais on avait hâte de reprendre le chemin de l'entreprise.

Aujourd'hui on redoute l'arrivée du facteur. On sursaute aux coups de téléphone. On devient anxieux, irritable. On s'isole. Et voici que volent autour de vous les oiseaux de mauvais augure avec leur papier bleu. Ils font leur métier, comme les oiseaux de la brousse font le leur. Les relevés bancaires flottent dans le rouge. Rappels sévères du chef de l'agence, lui qui vous courtisait aux temps heureux. Il faut remonter le compte, sinon la direction coupe le crédit. Bon Dieu mais alors la paie ? Les clients qui réglaient à jours fixes maintenant font attendre. Il faut sans cesse les relancer. On leur avait pourtant accordé des prix bas, parfois à perte pour combler une urgence de trésorerie. Il faut les menacer. On sait bien que ce n'est pas de leur faute mais on est soi-même talonné.

Des mois que ça dure, avec des hauts et des bas, des angoisses et des soulagements. On attend maintenant le week-end, cette oasis de calme où on ne recevra ni lettres, ni coups de téléphone, ni visites menaçantes, où on pourra souffler et rattraper le retard car on remorque le travail comme un boulet alors qu'avant c'est lui qui vous poussait. Mais bien vite on est lundi. Quand tout marchait bien, c'était fête de retourner au travail le premier, de remettre les machines en marche, de voir arriver ses compagnons avec le sourire. A présent on avance à pas lourds, en tâchant malgré tout de faire bonne figure. Le toubib vous a ordonné des anxiolytiques. Un moment d'oubli le soir mais au matin tout semble perdu. Or il faut tenir coûte que coûte. On s'est bien tiré plusieurs fois de passages difficiles, on s'en tirera bien encore cette fois. Un crédit est négocié qui sauve tout. Caution personnelle ? D'accord si c'est le moyen de renflouer le navire. On la donne.

Mais soudain Martin S.A. vient de déposer son bilan. Sa dette, la plus importante rentrée sur laquelle vous comptiez, que vous aviez annoncée à vos créanciers et à la banque pour les faire patienter, évanouie. Vite, la rentrée de l'autre client. Pas possible. Il est à bout lui aussi. Un autre également. La firme Rati, pénalisée par le franc fort, annule sa commande et s'adresse à une entreprise italienne. Informée, la banque décide de mettre fin à tout appui. Cette fois le comptable est formel. Il faut déposer le bilan. C'est fini.

Rien de plus simple que de déposer un bilan. Et tous vous diront que sur le coup, le silence soudain du téléphone, des visites, des réclamations, des menaces, amène un soulagement, une sorte d'anesthésie dans laquelle on se réfugie un moment.

Mais cela ne dure pas. Car c'est maintenant que commence le calvaire. Aux temps où tout marchait bien, on signait des cautions sans discuter, pure formalité inoffensive. Mais depuis, les économies engagées fondant vite, on avait accepté pour stimuler les ventes de laisser croître momentanément les dettes. Et maintenant il faut les rembourser. Un long chemin juridique où on se bat pied à pied pour retarder l'échéance. Puis un jour cette maison qu'on avait fait construire, qu'on avait aménagée soi-même les week-ends, où les enfants ont grandi, à laquelle vous attachent tant de souvenirs heureux, cette maison est saisie.

Alors là, on se tirerait une balle dans la tête, tellement on a honte, tellement les remords vous hantent jour et nuit. J'aurais dû, j'aurais dû ...

Après coup on voit toujours ce qu'il aurait fallu faire. Oui, mais après coup. Toute une vie de travail pour en arriver là. Chef d'entreprise ? On aurait mieux fait de rester ouvrier. Eux, ils ont au moins leurs indemnités. Soi-même, alors qu'on a payé de lourdes charges sociales, parce qu'on est classé capitaliste, on n'a droit à rien.

Les amis ? La plupart, envolés. Ceux qui vous restent vous comblent de paroles généreuses. Quant à une aide concrète, il ne faut pas y compter et on ne s'aventure même pas à leur en demander.

Mais le fond du gouffre est atteint quand celle que vous aimez, celle qui aux temps prospères prétendait vous aimer, celle avec qui vous avez tant travaillé, celle en qui vous aviez une confiance absolue en cas de coup dur pour vous aider à vous relever, quand celle-là incroyablement vous lâche.

Tout le reste était supportable. Cette fois-ci c'est au plus intime de vous-même que le poignard vous atteint.

Etonnons-nous du nombre des suicides entraînés par les dépôts de bilan et que les familles transforment pudiquement en disparitions subites. La guerre économique aussi fait des morts.

L'EUROPE DANS LA JOIE

Le genre humain est en marche vers son unité et celle de l'Europe n'en est qu'une étape.

L'Europe unie, elle se fera, mais pas cette Europe de vieux qu'on nous propose aujourd'hui, une Europe de la monnaie unique des portefeuilles à laquelle on sacrifie des milliers de chômeurs.

L'argent qu'on gaspille pour réaliser celle-là serait mieux employé à réaliser celle des hommes, alors que l'Europe actuelle apparaît plutôt comme celle des drogués, des exclus, des S. D. F, des millions de chômeurs, de l'égoïsme d'une minorité de grosses fortunes face à une multitude de démunis.

Vous voulez faire l'Europe ? Alors mettez vos cultures en commun, échangez vos enfants pendant les vacances, apprenez à vous connaître, mixez villes et villages, voyagez à votre mutuelle découverte, apprenez vos langues, parlez, faites la fête ensemble, dansez, chantez, riez, prenez-vous par la main, aimez-vous, épousez-vous par-dessus les frontières. L'Europe est affaire de jeunesse.

Quand vous aurez balayé les haines et préjugés entre peuples et religions, quand vous n'aurez d'autre politique que d'admettre toutes vos opinions pour partager ce qu'il y a de meilleur dans chacune, quand vous ferez assaut de générosité, alors l'argent suivra, bon serviteur des échanges mais maître impitoyable si on le place au-dessus de tout, comme en ce moment. *(Voir N° 1 et 2)*

La véritable Europe, c'est précisément celle de l'Hymne à la Joie, en attendant que cet Hymne devienne celui de l'humanité.

Nous cherchions des valeurs nouvelles. En voilà une qui tient : l'union de l'humanité devant un univers à conquérir en même temps qu'elle se conquière elle-même.

APRES DES SIECLES, ENFIN !

Lorsque Jean-Paul II, au cours de sa récente visite en Allemagne, a reconnu que l'Eglise avait commis des erreurs envers Luther et d'autres contestataires du XVI^e siècle, cette nouvelle n'a pas été appréciée à sa juste valeur.

Jusqu'à Pie XII, l'Eglise avait la rigidité du cristal mais aussi sa fragilité. Tout contact avec les autres religions était proscrit. Elle détenait non seulement la vérité absolue mais son comportement n'admettait pas la contestation.

Depuis l'origine, la théologie catholique a dit l'Eglise divine par son essence mais humaine par ses membres. Humaine, donc les autorités qui la dirigent, le pape en tête, pouvaient, comme tous les hommes, se tromper. Encore devait-on en tenir compte. Si oui, bien des querelles, bien des hérésies lui auraient été épargnées.

Si le concile de Trente ouvert en 1545 s'était tenu un peu plus tôt, le protestantisme qui a tellement affaibli l'unité chrétienne n'aurait pas existé. Le grand schisme d'Orient, lui, est parti d'une querelle d'hommes et il a provoqué la séparation de l'Eglise Orthodoxe.

Parce que ses dirigeants se sont écartés du premier commandement du Christ : "Aimez-vous les uns les autres"... elle s'est laissée aller à des conflits qui auraient pu la perdre si elle n'avait pas reposé sur les deux besoins fondamentaux de l'esprit humain : savoir et aimer.

Rigide, elle fut jusqu'à proclamer, en 1870, au premier concile du Vatican, l'infaillibilité pontificale. Bien que ne jouant que dans des cas limités, celle-ci risquait de bloquer aussi bien toute marche en avant que tout retour aux sources.

La rigidité de l'Eglise s'explique par le fait que son organisation s'est constituée à l'époque de l'apogée du droit romain. Son juridisme l'a incitée à légiférer, à tout réglementer par le menu. C'est ainsi qu'on sclérose et c'est la décadence.

D'où, par réaction de croyants sincères et dynamiques, les conflits qui ont constamment agité son histoire. Elle mania les excommunications et les condamnations tellement contraires à l'amour et à la tolérance que son fondateur vouait à tous les hommes. Voit-on le Christ allumer un bûcher ?

Après le long règne de Pie XII, le dernier des anciens, le brave Jean XXIII provoqua une véritable révolution en convoquant Vatican II. Même si certaines de ses résolutions sont contestables, celui-ci marqua un tournant capital dans le comportement de l'Eglise. Elle s'ouvre peu à peu sur d'autres pensées que la sienne. Pour la première fois de l'histoire, un pape Paul VI, se rendit en Palestine et embrassa le patriarche Athenagoras, autorité de l'Eglise schismatique orthodoxe.

Mais toujours elle avait reconnu la validité de la foi orthodoxe tandis que le protestantisme restait une hérésie. Or voici qu'un pape qui a connu à la fois la persécution de l'hitlérisme et celle du stalinisme et dont beaucoup de chrétiens critiquent des positions morales encore rigides vient de reconnaître les torts de l'Eglise vis-à-vis de chrétiens qui, d'accord avec elle sur l'essentiel, ne pensaient pas exactement comme elle sur le secondaire.

C'est en marchant en sens inverse du fanatisme qu'ainsi l'humanité se construit.

FLASH !

En visitant une maison de retraite, il découvre dans l'antichambre quatre vieilles femmes assises et restant visiblement ainsi toute la journée jusqu'à ce qu'on vienne les assister. Faces ravagées, paroles incohérentes, existences inertes, inconsciences de leur déchéance, de la fin qui approche.

Tout à coup il découvre à travers un vitrage au-dessus d'elles sur un écran de télévision l'étourdissante performance d'une patineuse superbe qui soulève des applaudissements.

Flash saisissant.

Comment se peut-il que cette si belle sportive, heureuse, débordante de santé, symbole de jeunesse et de vie, puisse devenir un jour l'une de ces vieilles dames impotentes ? Si oui, une différence aussi criante n'appelle-t-elle pas cette question :

- Est-ce que ce sera vraiment la même personne ?

Question posée, votre réponse. . .

LE PLUS IMPORTANT

Vous estimez utile d'aller consulter un spécialiste, mettons un neurologue. Celui-ci vous examinera sous tous les angles de sa spécialité. Or le responsable de vos ennuis est peut-être votre estomac. Mais l'estomac n'est pas de son domaine. Pour lui il n'existe pas. Dans ce cas il vous donnera un traitement pour atténuer, sinon supprimer les effets nerveux de votre mal mais il en ignorera les causes. De son côté un spécialiste du système digestif n'aurait rien trouvé d'anormal à votre estomac s'il ne trouble pas votre digestion.

Le corps humain avec son émergence spirituelle est la plus grande merveille de la nature. Il réunit avec une étonnante économie de place des organes qui accomplissent quantité de fonctions et pratiquent entre eux des échanges incessants et d'une extrême finesse. Nous sommes encore loin d'en connaître toute la complexité mais ce dont nous sommes sûrs, par expérience et

par science, c'est que cet organisme est une remarquable unité où *tout retentit sur tout*, au point que quelques milligrammes de sécrétion influencent le comportement d'un homme. Que la glande qui la produit se dérègle et le caractère de cet homme ne se reconnaîtra plus.

Devant cette complexité les médecins se sont fort sagement partagé le travail. Ils ont découpé l'organisme en tranches fonctionnelles et se sont dit : Moi, je m'occuperai de celle-ci. Toi, de celle-là. Mais par une organisation défectueuse de la fonction médicale, avec ce système, on en vient à perdre de vue l'unité de l'organisme et on ne soigne que ce qui est circonscrit au champ de la spécialité, ignorant les influences de toutes sortes qui retentissent dans tout le corps.

Ce système est tellement enraciné que si, par exemple, un neurologue écrivait "*La schizophrénie, maladie du foie*", il serait vertement conspué. Et si c'était vrai ? Si cette usine chimique sans égale qu'est le foie sécrétait anormalement des molécules perturbant le fonctionnement du cerveau ? Le neurologue pallierait les effets de la maladie mais il ne pourrait jamais en déceler la cause.

Or le seul qui puisse avoir une vue d'ensemble et relier les spécialisations est le généraliste.

Logiquement le premier rang devrait donc lui appartenir. Mais, comme il ne peut acquérir des connaissances sur tout, il est normal qu'il utilise le concours de confrères qui, au lieu de pousser leurs études en surface, les auront concentrées sur telle partie du corps, y compris le cerveau et ses manifestations mentales.

C'est donc à lui que revient la responsabilité d'aiguiller son malade sur le spécialiste capable de lui fournir les informations nécessaires et avec qui il étudiera le traitement à prescrire.

Les spécialistes sont les auxiliaires du généraliste, lequel sur la foi de leur travail doit avoir le dernier mot. C'est lui qui doit être le mieux considéré et le mieux payé car il est le mieux placé pour guérir et doit, ou devrait avoir, les connaissances médicales les plus étendues.

Or la conception médicale et populaire place le spécialiste au-dessus du généraliste et le gratifie d'honoraires supérieurs.

Mais ce n'est pas demain qu'on changera les mentalités, surtout dans le corps médical où l'amour-propre est particulièrement chatouilleux.

Au fait, et l'intérêt du malade ?

Excusez-moi, Mesdames, mon car ne sera prêt que dans une heure. Mais partez sur la route avec vos valises. Je vous prendrai au passage. Ce sera toujours du temps de gagné

UN DOGME FINANCIER

Quand un gouverneur de banque centrale est prié de parler à la télévision, comment cet homme d'excellente présentation comme il se doit, à la voix suave, au langage calme, aux gestes retenus, pourrait-il dire autre chose que de solides vérités ? S'il prône une monnaie forte pour, dit-il, défendre les intérêts du pays, pour ranimer l'activité des entreprises, pour parvenir avec ses collègues européens à la monnaie unique afin d'opposer aux Etats-Unis et aux autres nations la première puissance économique du monde, il a forcément raison.

La crise ? Seule, une monnaie forte permet de la combattre. On a déjà remporté une victoire sur l'inflation, cette pelée, cette galeuse, d'où provient tout le mal. Il faut poursuivre les efforts pour la tenir sous pression.

Victoire sur l'inflation ? Donc sur la hausse des prix. Parce que, faute d'argent, les ménages se serrent la ceinture et achètent aux prix les plus bas, ça, c'est une victoire. Parce que beaucoup d'entreprises, prises à la gorge, sont obligées de vendre à prix tendus, parfois à perte, c'est une victoire. Parce que le travail, si on veut s'en tirer, on le fait faire par des smicards ou des assistés qui se contentent de peu, c'est une victoire. Ou parce qu'on va le porter à l'étranger aux salaires les plus bas, c'est une victoire. Parce qu'on se ratatine sur une croissance minime contrairement aux pays qui émergent de leur sous-développement et bientôt nous coloniseront, c'est une victoire. Dans une économie qui étouffe, les prix ne peuvent que rester sages. Victoire, vous dis-je, victoire sur toute la ligne.

Mais pourquoi la crise ? Là, pas d'explication parce qu'il n'y en a pas. La crise est une calamité naturelle tombant des cieus tout comme la sécheresse ou la vague de froid. On n'y peut rien. On ne peut que la combattre. Comment ? Par les sacrifices demandés aux entreprises, aux salariés, aux organismes sociaux, aux retraités, à l'enseignement, au bâtiment, aux travaux publics, à tout le monde quoi, sauf aux puissances d'argent.

Le franc au plus haut, vous voyez, c'est nécessaire. Il ne faut surtout pas y toucher. Qu'une personnalité politique ose chuchoter sur lui, le voilà immédiatement "attaqué", ce qui veut dire que les capitaux, attentifs à ce qu'ils prévoient, s'envolent vers une autre monnaie. C'est surtout cela qu'il faut éviter. Par tous les moyens. Les répercussions sur l'emploi ? Pas la peine d'en parler, c'est secondaire.

Le malheur est qu'aux yeux des braves gens qui le regardent et l'écoutent un homme si haut placé, si instruit, si rassurant, si peu politicien, ne peut dire que des vérités inattaquables.

Il est plus facile de résister à qui vous agresse que de résister à qui vous paie

PRINCIPE

Lorsqu'un principe est faux, toutes les études entreprises à partir de ce principe, aussi belles, aussi savantes, aussi minutieuses soient-elles, sont fausses. Inutile de les retenir.

Les performances éblouissantes des ordinateurs nous poussent, chaque fois qu'un problème se pose, à trop vite leur demander de le résoudre à notre place sous prétexte qu'ils ne peuvent se tromper. Ils ne se trompent pas en effet mais si vous leur injectez une ânerie, avec une logique sans faille ils vous restitueront une ânerie. Et comme cette ânerie sera fournie par un ordinateur infaillible, elle prendra force de vérité absolue.

Nos machines sont trop neuves. Nous n'avons pas encore eu le temps de les apprivoiser. Elles nous dominent plus qu'elles nous servent. Aujourd'hui on se précipite vers le calcul sans prendre assez le temps de réfléchir. Le raisonnement qualitatif qui doit toujours précéder le raisonnement quantitatif et ensuite contrôler ses résultats est dangereusement négligé.

(Voir N° 1 verso)

LE FANATISME

Le fanatisme est un cancer qui pousse sur toute idéologie, qu'elle soit religieuse ou antireligieuse, patriotique ou antipatriotique, raciste ou antiraciste, et qui la détruit par l'intérieur.

Il est démente là où triompherait l'intelligence. Il ne peut servir de test pour juger de la valeur d'une idéologie.

LA MUSIQUE ET LA RAISON

L'homme est à la fois sensibilité et raison. La raison seule laisserait aussi sec qu'un bois mort. Elle serait invivable. Même dans les mathématiques, domaine de la raison par excellence, si le mathématicien ne les aimait pas, elles n'existeraient pas. A l'opposé, si la sensibilité était seule, elle serait invivable car sans la retenue de cette raison élémentaire qu'on nomme le bon-sens, elle déborderait jusqu'à la démente.

Mais la raison, cette raison qui voudrait tout savoir, tout comprendre et tout gouverner, a des limites et en beaucoup de domaines elle capitule.

Prenons l'exemple de la musique.

Comment se fait-il qu'une simple succession de quelques notes soit belle alors qu'une autre est neutre ou même laide ? Si vous passez de la tonalité d'ut à celle de fa, vous avez l'impression de passer de plain-pied d'une couleur à l'autre et ce passage est harmonieux. Pourquoi ? Comment se fait-il que dans telle mélodie une note répétée émeut alors que, simple, elle affadirait la mélodie toute entière ? En musique la marge est mince entre le sublime et le vulgaire et les grands compositeurs sont ceux qui savent ou sentent que seule la perfection atteint son but : allumer en nous un sentiment et nous donner l'enchantement de l'entendre, oui, de l'entendre.

On peut toujours essayer de raisonner, dire que le rythme binaire évoque l'alternance des pas et le rythme ternaire la rotation d'une danse, attribuer à telle mélodie une origine dans un bruit de la vie. Cela n'explique pas grand-chose. Les tentatives de musique descriptive sont d'ailleurs le plus souvent vulgaires, à peu d'exceptions près.

Pas plus que la connaissance de la longueur des ondes lumineuses ne nous explique pourquoi nous voyons rouge ou vert, celle de la longueur des ondes sonores, de leur durée et de leur périodicité ne nous explique pourquoi nous sommes saisis, parfois profondément émus, par telle œuvre ou tel passage. Joie ou tristesse, amour ou révolte, passion ou sérénité, colère ou pardon, consolation, adoration, extase, tous les sentiments peuvent se transmettre par la musique sans passer par la parole qui, elle, a besoin de mots dont il faut apprendre le sens. C'est pourquoi la musique n'a pas de frontière. Elle touche directement la sensibilité des auditeurs par-dessus les langues qui les si parent.

Si la technique est nécessaire pour permettre à l'inexplicable de nous enchanter, la sensibilité seule nous permettra d'éprouver cet enchantement.

Qu'une même œuvre puisse susciter des émotions différentes chez les personnes qui l'écoutent n'y change rien. Chacun ressent la musique selon ses propres sentiments sans que sa raison intervienne, sans même qu'il connaisse une seule note.

Or, si la musique échappe au raisonnement, elle ne doit rien au hasard car elle est avant tout un mystérieux enchaînement de sons et de rythmes qui n'atteindra son but que s'il forme une unité, une construction parfaite, cette perfection fut-elle spontanée. Mais la raison ne dit pas pourquoi et au fond cela ne vaut-il pas mieux ?

CODE CIVIL
(Proposition)

Art 4 - Lorsque dans un cas particulier et limité, l'application d'une loi aboutit à une injustice évidente et grave, cette loi est réputée nulle pour ce cas uniquement.

Art 5 - Les juges doivent alors rechercher et appliquer une ou plusieurs autres lois qu'ils jugent plus conformes à l'équité.

QUI EST QUI ?...

Dans le numéro précédent nous nous étions demandé si une vieille dame impotente de corps et d'esprit pouvait être la même personne que la belle patineuse qu'elle avait été dans sa jeunesse et nous avions laissé la réponse en suspens.

Aujourd'hui nous imaginons une autre hypothèse qui nous pose un étrange problème.

Soit une personne simple et pleine de bons sens à qui nous proposons le jeu des répliques.

- Voyons, Jules. Si on dispersait tous les atomes de ton corps et qu'on te reconstitue intégralement et avec les mêmes atomes dans la seconde qui suit, l'homme ainsi reconstitué serait-il encore toi ?

- Idiot comme question.

- Soit mais réponds.

- Bien sûr que ce serait moi.

- Et si on te reconstitue avec d'autres atomes mais absolument identiques ?

- Peu importe, ce sera toujours moi.

- Et si on fait ça un siècle après ?

Temps de réflexion car il est troublé.

- Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas moi.

- Et si en une seconde, ou un siècle après, on ne reconstitue pas un Jules mais deux, deux à la fois, lequel sera toi ?

Le Jules plein de bon-sens va éclater de rire car il sera diablement embarrassé. En effet pourquoi être l'un plutôt que l'autre ?

Il serait moins perplexe si on lui proposait de le reconstituer d'abord, auquel cas il se reconnaîtrait comme il l'a fait dans ses réponses précédentes, et qu'ensuite on lui fabrique un double. Il se verrait dans la même situation qu'avec un frère jumeau. Il lui serrerait la main à ce frère jumeau mais il n'en serait pas le moins du monde troublé.

D'où vient la difficulté de répondre à la dernière question ?

Quatre réponses seulement sont possibles : je serais l'un, je serais l'autre, je serais les deux à la fois, je ne serais ni l'un ni l'autre.

La première et la seconde réponse en fait n'en font qu'une car elles sont indiscernables, et on ne voit pas pourquoi l'une serait plus valable que l'autre. On aboutit là à un non-sens. La troisième est comique, vraie source de gags. Seule, la quatrième est logiquement acceptable... Sauf pour Jules qui ne sera pas content.

Les conséquences de cette expérience de pensée, car c'en est une, sont étonnantes. Elles soulèvent le problème de l'identité. Nous y reviendrons.

Restons-en donc là pour le moment, non sans sourire, car elles vont nous emmener fort loin.

Il faut toujours semer. On oublie la semence et puis un jour surgit l'arbre qu'on n'attendait pas.

LE SHUTTLE

Un constructeur privé qui se lance dans un chantier important sait que, s'il se trompe seulement de dix pour cent dans le calcul de ses prix de revient, il met en péril son entreprise. Aussi y regarde-t-il à deux fois et même davantage.

Lorsqu'il s'agit de chantiers de dimension nationale, ou même régionale, dont le financement est assuré par d'autres que par les décideurs, il n'est pas rare de voir des dépassements de cinquante pour cent, ou plus, des prix de revient initialement prévus et sur la foi desquels les décisions ont été prises.

Qui fait les frais de ces erreurs ? Pas ceux qui les ont commises. Ici, contrairement aux modestes entreprises privées, les décideurs ne sont pas les payeurs et les décisions sont l'affaire de plusieurs étages de responsables, si bien que chacun est personnellement à l'abri. Le principe tacite mais bien observé dans les grands groupes et les administrations est de bien éviter d'assumer seul une responsabilité. Ainsi en cas d'échec personne n'en portera le chapeau. L'intérêt personnel prime celui de l'organisme qu'on sert.

Le tunnel sous la Manche était attendu depuis plusieurs générations. Quoi de plus naturel qu'on relie l'Angleterre à la France par un moyen aussi traditionnel qu'un tunnel alors que les échanges entre nos deux pays sont importants et que géologiquement aussi bien que géographiquement le projet ne présente guère de difficultés ?

Les Français avaient bien été échaudés par l'affaire du canal de Panama. L'estimation des coûts et surtout de la faisabilité s'était révélée une erreur ahurissante au point que le chantier qui engloutissait des sommes énormes avait dû être abandonné, anéantissant l'épargne des braves gens qui avaient fait confiance à ses promoteurs dont la figure représentative, Ferdinand de Lesseps, s'auréolait de la réalisation du canal de Suez.

Mais l'affaire était loin. Depuis, on avait réalisé de tels progrès techniques qu'une erreur de cette envergure était impensable, d'autant moins que celle-là avait servi de leçon.

Il y avait bien eu la catastrophe de l'emprunt russe mais elle résultait d'une révolution et aucune comparaison n'était possible.

Pour tous les braves gens la souscription aux actions du tunnel présentait donc toutes les garanties d'un placement de père de famille. Le trafic sous la Manche ne pouvait que marcher et se développer avec le temps, au point que déjà on envisageait la nécessité d'un second percement.

C'était raisonner juste sur un processus normal d'études menées par des gens compétents comme il se doit dans toute entreprise de cette envergure.

Qui aurait pu penser que l'erreur sur le coût de cette réalisation atteindrait des proportions colossales au point que la valeur de l'action chuterait à presque rien, causant souvent, là encore, la perte des économies d'une vie de travail ? Si une affaire ne laissait place à aucune inquiétude, c'était bien celle-là.

Les responsables, comme toujours dans de telles affaires, sont évanescents, autant dire tout le monde, depuis les États jusqu'aux organismes de contrôle. Autant dire personne.

Seules les banques tirent leur épingle du jeu.

Seules elles réalisent des bénéfices sur un gouffre de pertes pour les épargnants. Les puissances d'argent ne sont pas près d'être démolies.

AMERE RETRAITE . . .

. . . que celle de Napoléon quand il regardait tristement ses canons voguer à la dérive sur les flots tumultueux de la Bérézina ?

LA BASE DE TOUT

On est submergé de théories, d'explications et de commentaires sur les dysfonctionnements économiques au point que bien malin qui s'y retrouve.

Or tout tient dans cette vérité inexpugnable : La base de l'économie étant l'échange, seul l'équilibre de l'échange de biens et services assure par la voie d'une monnaie saine du travail à tous car le travail à faire est illimité.

La question, la grande question, la question capitale qu'il faut donc se poser universellement chaque fois qu'une valeur monétaire sous quelque forme que ce soit est acquise par un agent économique quel qu'il soit, salarié, commerçant, artisan, entrepreneur, profession libérale, société petite ou grande, banque, trésor public, armée, hôpital, organisme social, que ce soit entre nationaux ou étrangers. . . La question à se poser en somme toujours et partout :

L'argent gagné correspond-il à un bien livré ou à un service réel rendu et à la juste valeur de celui-ci ?

Mais qui fixe cette juste valeur ? Personne car elle s'établit d'elle-même par le libre jeu de l'offre et de la demande. Tout ce qui donc perturbe ce jeu et procure des gains iniques parce que sans contrepartie aucune, interventions étatiques, politiques, idéologiques ou autres, dictature des banques centrales sur le crédit, alliances souterraines, corruption par l'argent, les faveurs, les honneurs, etc... fausse cet équilibre et engendre des calamités comme celles dont nous souffrons aujourd'hui.

Si l'équilibre de l'échange est partout observé, il ne peut y avoir de dysfonctionnement dans l'économie. Quant à l'aide aux démunis qui n'ont pas la possibilité intellectuelle ou physique de travailler, donc de fournir une contrepartie, mais à eux seuls, elle ne la perturbera pas si elle est puisée dans l'argent ainsi légitimement gagné.

ET TU SERAS UN HOMME

Ne va pas faire à ton ennemi le cadeau d'une injustice ou d'une parole blessante. Laisse-le désarmé de tout grief valable contre toi.

LA VACHE FOLLE

Un éleveur achetait du fourrage pour ses vaches et il en tirait du lait qu'il revendait deux fois le prix du fourrage.

Un jour où il avait besoin d'argent il leur retint la moitié du fourrage qu'il revendait par ailleurs. Ce prélèvement génial avait résolu son problème et il s'en frottait les mains.

Mais les vaches ne donnèrent plus que la moitié du lait et toute l'étable beuglait.

Alors, n'y comprenant rien, il se mit à pleurer.

"Bouhou ! sanglotait-il, je suis pas un imbécile, je suis dou... , je suis aux Finances, moi".

Tout rapport entre cette anecdote et la réalité ne serait que pure coïncidence.

LE JEUNE VIEIL HOMME

Un vieux monsieur, le dos courbé, avance à pas lourds, gravit péniblement les trois marches du podium et va s'asseoir lentement devant le piano.

Là, il tient un instant les mains au-dessus du clavier, les yeux fermés pour se recueillir, puis il se met à interpréter sans effort un programme de valse, nocturnes et mazurkas de Chopin.

A voir ses doigts courir sur le clavier avec une agilité déconcertante, comme si ses mains caressaient nonchalamment les touches, on croit au miracle. Pas une des notes qui pleuvent dru n'est manquée, pas un trille n'est ralenti, toutes les

nuances sont rendues à la perfection. Puis, pris par l'intérieur, on oublie vite le miracle pour se laisser emporter par cette musique brillante et passionnée si personnelle au grand Chopin.

Et quand le dernier morceau se termine, que le crépitement des applaudissements exprime la joie de l'assistance, aucun signe de fatigue ne se lit sur les traits du génial interprète qui salue, le visage heureux.

Entre le monsieur âgé qui gravissait l'estrade et la jeunesse de l'artiste, le contraste est saisissant. Mais est-ce étonnant ?

Un artiste vit pour son art. C'est sa raison de vivre, sa joie de vivre, sa pensée prioritaire.

Notre pianiste n'a jamais cessé de jouer, toujours altéré de rendre encore plus belle la musique qui passait par ses doigts, si bien que ceux-ci, ses mains et la fonction de son système nerveux qui les gouverne, n'ont encore rien perdu de leur vitalité.

Quand on connaît l'union étroite qui relie l'esprit et le corps et l'influence prépondérante du premier sur le second, on comprend que la joie de l'interprète et sa volonté constante de se surpasser puisse renforcer le bénéfice physiologique de la pratique constante du simple exercice.

Mais alors pourquoi son corps tout entier n'en aurait-il pas fait autant s'il l'avait entretenu avec la même passion ? Et ne peut-on pas se demander si le vieillissement ne commence pas par l'acceptation résignée de la fatalité de vieillir ?

L'HOMME ET LA PEUR

A part le mont Blanc conquis dans un but scientifique, la conquête des grands sommets alpins en vue du seul prestige et par dépassement de soi revint à des étrangers, surtout aux Anglais.

Nos voisins alpins habitaient pourtant près des cimes, connaissant leur accès, leur climat, leurs dangers objectifs. Certains s'y aventuraient même à la recherche de cristaux. Alors pourquoi laissèrent-ils passer la gloire des grandes conquêtes ?

Parce que, justement, ils vivaient trop près et ils avaient peur. Les histoires de morts sous les avalanches ou les chutes de pierres, dans les crevasses ou le blizzard, hantaient leur imagination, peuplant la haute montagne d'esprits malfaisants, de dragons, de diables, accumulant pour le moins des risques imaginaires : une nuit sur un glacier était mortelle, le sang se figeait là-haut quand on avait soif, la neige était un poison, éternuer déclenchait des chutes de séracs, la foudre des avalanches de pierres... si bien que ce domaine était maudit. Il y eut même des Monts Maudits.

Les Anglais arrivaient, eux, sans ce fardeau de peurs et, n'ayant à vaincre que des difficultés objectives, ils ravirent les glorieuses premières.

La mer et le désert ont, semble-t-il, beaucoup moins effrayé les découvreurs que la montagne. Simple exemple parmi tant d'autres montrant que dans tout ce qu'il veut conquérir la première conquête à réaliser par l'homme est celle de sa peur.

LE GARDE-FOU

Quand un homme de sciences fait porter ses recherches sur des sujets extérieurs à l'homme, son psychisme ne risque pas d'en être perturbé. Quand il étudie le corps humain, sa sensibilité se met déjà à intervenir. Les étudiants en médecine se trouvent souvent l'une ou l'autre des maladies qu'ils étudient ou même plusieurs. Lorsqu'ils en viennent au cerveau, là, beaucoup angoissent. Les psychiatres qui travaillent dans une ambiance de pathologie mentale sont particulièrement exposés à la déformation professionnelle et une plaisanterie douteuse s'amuse à dire que plus d'un devrait se faire soigner.

(Eh bien, nous en faisons du propre !)

Encore leur action porte-t-elle sur les autres. Une étude sur sa conscience à soi est autrement plus délicate et elle exige un parfait équilibre mental. Mais que dire des audacieuses études portant sur les possibilités d'évolution, de liaison, de transformation de la personnalité ? Sur un

tel terrain on ne peut avancer qu'avec une extrême prudence, sinon on tombe vite dans une morbidité qui peut causer de graves perturbations dans des têtes fragiles.

Si on veut se protéger de toute dérive sur un sujet aussi dangereux, le meilleur moyen est de placer devant soi ce postulat comme garde-fou : Toute étude sur sa propre personnalité, toute introspection, toute réflexion sur soi-même qui a tendance à engendrer de la morbidité est fautive et doit être rejetée sans délai.

Ou plus simplement : au moindre signe de morbidité s'arrêter car on fait fautive route. C'est une évidence dictée par le bon-sens : une étude ne peut être considérée comme sérieuse si elle perturbe son auteur.

MORBIDITE = STOP : ERREUR

Voici donc la règle absolue qu'il faut observer quand on veut se lancer dans une entreprise aussi dangereuse mais aussi riche d'avenir qu'une étude sur l'évolution future de la personnalité humaine.

LE CHEMIN DE LA RAISON

Le vrai rationaliste est un homme farouchement épris de vérité, qui ne veut s'en laisser conter par aucune fable, par aucune théorie imaginaire, fussent-elles sa seule consolation, qui donnerait sa vie plutôt que de refuser une certitude, même si cette certitude entraîne la ruine de ses espérances et son anéantissement. Une telle attitude est la plus haute à laquelle puisse prétendre un homme doué de raison. Elle entraîne notre admiration et notre respect sans la moindre restriction.

A quoi en effet servirait une illusion si elle devait être démentie par la suite ? Qu'on ne le sache pas parce qu'on n'est plus en état de le savoir donne à cette illusion un air d'escroquerie, et d'escroquerie impunie. Répondre comme font certains au nom du réalisme : "Elle sert toujours à vivre" prend un aspect de malhonnêteté comme si la vie reposait sur un mensonge.

Le croyant sincère, qu'il ait raison ou qu'il se trompe, échappe à tout reproche car il est conséquent avec lui-même. Lui aussi mérite l'estime et le respect à condition bien entendu que sa croyance ne l'amène pas à nuire aux autres, plus encore si elle l'incite à leur faire du bien. A ses questions, il a des réponses qu'il estime vraies et personne n'a le droit de le mépriser pour cela, encore moins de le persécuter. Tout simplement sa démarche n'est pas la même que celle du rationaliste, encore qu'en certains points elle puisse rejoindre.

Si nous éprouvons une telle estime pour le vrai rationaliste, en retour nous attendons de lui un accord parfait avec ses propres convictions.

Mieux, nous allons faire le chemin ensemble.

LA QUESTION SANS REPONSE

Depuis des années la médecine a fait ce qu'elle a pu. L'homme est à sa fin. Mais la technique est là et on va l'employer pour prolonger sa vie par tous les moyens. Ses parents et ses amis veulent le garder le plus longtemps possible. On arrive à calmer ses souffrances et on lui administre des calmants chaque fois qu'il se réveille car il supplie qu'on le laisse mourir. On ne l'écoute pas. On écarte pieusement de sa portée tout instrument, tout remède dangereux. On le défend contre lui-même.

Les médecins d'ailleurs refuseraient de débrancher les appareils qui maintiennent son pouls et sa respiration. La médecine a pour mission de préparer la vie, de la protéger, de la guérir, de la prolonger au maximum, pas de la tuer.

Et puis, si on ouvrait la porte à l'euthanasie, jusqu'où ne risquerait-on pas d'aller ?

Mais, d'un autre côté, a-t-on le droit de refuser de laisser partir quelqu'un qui le demande en toute lucidité ? N'est-ce pas une atteinte à la liberté humaine ? N'est-ce pas au fond égoïste de vouloir conserver pour soi l'être qu'on aime au prix de ses tourments et de ses cauchemars ?

Et nous sommes-nous demandé si nos descendants ne nous traiteront pas de barbares pour avoir prolongé inutilement les souffrances et les délires de nos parents alors que nous assurions une fin plus douce à nos chiens ?

Question troublante à laquelle nous n'avons pas de réponse.

LA CATHEDRALE DE CHARTRES

Merveille d'architecture qui témoigne d'une foi sans laquelle des générations n'auraient pu mener à bien pareil projet tant spirituel que matériel.

Quand on sait que les bâtisseurs ne disposaient que de l'énergie musculaire, on est stupéfait de voir ces piliers s'élaner à pareille hauteur jusqu'aux voûtes qu'ils supportent comme sans effort, ces arcs-boutants équilibrer une poussée latérale dont on devine la puissance, ces colonnades et autres détails architecturaux s'intégrer harmonieusement à la structure générale. Par la complexité des forces qu'un tel ouvrage met en jeu, on reste ébahi par la science des bâtisseurs qui n'avaient que la pierre pour tout matériau, une pierre qui devait tenir uniquement par son poids, alors que nos moyens actuels n'accouchent que de monuments souvent laids malgré un béton qui permet pourtant de faire ce qu'on veut, même le pire, ce dont on ne se prive pas.

Les rosaces et vitraux aux innombrables miniatures à transparences multicolores étaient pour l'époque des livres qu'on pouvait parcourir sans savoir lire. Les œuvres d'art abondantes, les statues notamment, animaient comme un film les divers personnages de la Bible et des Evangiles jusqu'au Jugement Dernier. Dans une cathédrale l'art n'est pas une fin en soi mais un moyen de communication visant un but qui le dépasse. Désintéressé, il n'en est que meilleur.

Comment, au temps des chaumières, où les plus à l'aise n'avaient pas ce minimum de confort dont dispose le simple cultivateur d'aujourd'hui, comment toute une population pauvre a-t-elle pu pendant plusieurs générations, consacrer son temps et son travail à une œuvre d'une telle richesse ? Que des notables aient pu commander le projet n'y change rien.

Sans cet amour qui est le plus puissant moteur de l'homme, sans le sentiment de se construire pour l'avenir un palais que tous possèderaient en commun, la seule richesse des petites gens en somme, sans l'intention d'offrir à Dieu son travail comme preuve concrète de son attachement et de matérialiser son espérance en une vie future bienheureuse, il est difficile d'admettre qu'un édifice de cette ampleur eut été réalisable. La vue de sa cathédrale par-dessus les champs où il peinait, la voix de ses cloches, apportaient à l'homme du Moyen Age une sérénité toute simple qui l'aidait à traverser en paix sa rude existence.

On prend toujours l'escargot pour un symbole de lenteur. Encore une idée préconçue. L'autre jour j'en ai vu un sur l'autoroute qui faisait bien du cent à l'heure tellement il y avait du vent.

LA VIE SUR MARS

Tout récemment encore, vu les conditions innombrables qu'elle devait réunir pour apparaître, la vie n'avait qu'une chance infime d'exister dans un univers au nombre d'astres pourtant incommensurable. Notre humanité était désespérément seule.

Ce calcul qui se voulait scientifique ne nous avait jamais convaincu car par le passé toutes les fois que l'homme s'était mis sur un piédestal, il s'était cassé la figure : la Terre centre du monde, le soleil centre de la galaxie, la galaxie centre de l'univers et maintenant notre planète la seule dotée de la vie sous le règne de l'homme. C'était trop d'honneur dans notre désespoir rationnel.

Or voici que les conditions d'existence de la vie se sont singulièrement élargies. Au début de la chimie, seule la vie pouvait engendrer des composés organiques, affirmation vite démentie avec la synthèse de l'urée et, depuis, avec une monumentale chimie organique.

Les célèbres expériences de Miller ont prouvé que de simples décharges électriques produisaient les éléments de base de l'organisme vivant et on en a découvert depuis avec surprise dans l'espace.

On croyait que la vie ne pouvait exister qu'entre des températures très étroites. On découvre avec stupéfaction des êtres vivants très évolués à des profondeurs de 2.500 mètres et à des températures de plusieurs centaines de degrés.

Vient aujourd'hui la nouvelle encore fragile de la découverte de traces de vie provenant de Mars.

Qu'est-ce à dire, sinon que la matière, contrairement aux calculs de nos savants, s'organise par elle-même et peut aboutir à des êtres pensants.

Nos religions ne sont donc pas si périmées car, par une intuition très fine, elles ont su nous enseigner que notre vision simpliste du monde était trop courte et en nous en promettant un autre aux couleurs bien sûr imaginaires, elles ne faisaient qu'anticiper la réalité de demain.

En attendant ce demain dont nous n'avons pas encore la moindre idée, sans cesser notre recherche bien au contraire, il serait rationnellement bien imprudent de lâcher les croyances qui donnent un sens à notre vie car elles nous apportent, nous le croyons, un fond de vérité qui n'apparaîtra que plus tard.

COMMERCE ET POLITESSE

Interrompre une émission pour y introduire une publicité que personne ne demande, c'est manquer à la plus élémentaire courtoisie à l'égard des millions de téléspectateurs qui la regardent.

LA JUSTICE ET LA JUSTICE

Tel avocat est réputé défendre les causes difficiles, voire désespérées. Il le fait parce qu'une Société civilisée doit permettre au pire assassin d'avoir un défenseur mais aussi, croit-on, parce qu'il estime qu'il y a au fond du plus grand criminel une part de bonté qu'il faut mettre à jour, que tout homme est rachetable et que le plus dégénéré peut toujours accomplir quelque acte d'humanité, voir d'héroïsme, se jeter à l'eau et sauver quelqu'un par exemple. Cet homme a donc une vocation splendide, aider ceux que la société unanime réprouve, et d'autant plus méritoire qu'il sait que des gens bien ne lui pardonneront pas de défendre des monstres.

Or voici que l'avocat des meurtriers, des criminels, des braqueurs, se trouve un jour l'avocat des parties civiles et qu'il se met à enfoncer un accusé en Cour d'Assises, le présentant comme un gibier de potence susceptible de la plus sévère condamnation.

On ne comprend plus. Bien entendu un avocat est au service de celui qui le prend pour défenseur. En adoptant des positions totalement opposées suivant ses clients, il ne fait que son métier et il le fait le plus souvent avec dévouement. Mais on est tout de même gêné car si c'était pour lui une vocation de défendre les criminels, il ne pourrait accepter de se porter contre eux en tant que défenseur des parties civiles.

Un médecin défend son malade mais il ne le fait pas contre un autre malade. Un gendarme défend la société en verbalisant les excès de vitesse mais il ne va pas soutenir la cause de celui qui en a embouti un autre. Un soldat combat pour son camp et ne passe pas d'un côté ou de l'autre selon qui le paie.

Mais un avocat, lui, a ce privilège de pouvoir passer par sa fonction même à des causes opposées. Etrange mission que celle d'avocat, comme celle de juge d'ailleurs avec cependant une différence. L'avocat, ne serait-ce que pour gagner sa vie, se doit d'être indépendant des causes exactement inverses de celles qu'il a défendues précédemment. Mais il peut toujours refuser s'il sent qu'il n'a pas le cœur d'en défendre une contraire à ses conceptions, alors que le juge doit juger, et le faire en double indépendance, d'abord des influences extérieures qui tendraient à infléchir son jugement, ensuite et surtout de ses convictions personnelles, politiques, religieuses ou autres.

Les juges peuvent sortir d'une situation morale inconfortable en s'estimant au service du pouvoir établi quel qu'il soit et des lois en cours sans avoir à tenir compte de ce qu'eux-mêmes pensent de ce pouvoir et de ces lois.

C'est ainsi que certains juges ont pu successivement condamner des pro nazis ou des communistes avant juin 1940, inversement des résistants sous Vichy et derechef inversement des collaborateurs sous de Gaulle.

Que la Justice et ses auxiliaires ont donc du mal à parvenir à cet idéal de justice pure et simple qui la rendrait universelle et la même en toutes circonstances ! Encore faudrait-il que la Loi soit elle-même parfaite, laissant des facultés d'adaptation. En effet si la Loi est la même pour tous, les cas sont tous particuliers et si tous les hommes sont égaux, ils sont tous différents. Mais pour les examiner tous, il faudrait y passer un temps impossible. La justice idéale est donc dans l'état actuel de la société une utopie. Cela changera dans l'avenir quand la justice sera remplacée par un système de régulation de la société totalement différent de celui que nous utilisons depuis l'Antiquité mais, pour le moment, le système judiciaire en pays de droit est celui qui se rapproche le plus d'une authentique justice. On a trop vu ce qui se passait dans les pays où juges et avocats ne sont que les exécutants du pouvoir.

On ne peut juger équitablement un criminel que si on découpe son crâne avec un ouvre-boîte pour regarder ce qu'il y a dedans.

POUR COMPRENDRE

Parce qu'un inconnu avait de nuit déjoué la surveillance des prêtres et odieusement souillé son idole, Zarr punissait la cité d'une terrible sécheresse. On avait bien immolé sur son autel les bœufs les plus gras, son soleil implacable continuait à griller les récoltes sur pied. L'herbe était roussie, une boue craquelée pavait les mares et la Bar-Héna qui de mémoire d'homme avait toujours alimenté la cité en eau abondante n'offrait qu'un vague suintement. Les vaches squelettiques beuglaient. Des mères gémissaient en tenant dans leurs bras leurs enfants amaigris. Une dysenterie se déclara bientôt dans les ruelles et un air pestilentiel se répandit jusqu'aux jardins du temple. On se hâtait d'enterrer les morts loin des murs.

Comme la colère montait contre les prêtres qui avaient annoncé la pluie, le Grand Prêtre ordonna de scruter à nouveau, en observant avec vigilance le rituel ancestral, les entrailles des truies sacrifiées et le vol des oiseaux de passage. Ils y lurent cette fois avec terreur ce que jamais Zarr n'avait encore exigé. Fallait-il que le sacrilège l'ait autant offensé ! On assembla le peuple.

Zarr, clama le Grand Prêtre en larmes, exige le sacrifice d'un nouveau-né pour pardonner l'offense et libérer la pluie.

On choisit alors en hâte le nouveau-né d'un misérable fossoyeur et on l'immola sans tarder sur l'autel de Zarr. Mais le lendemain une maison brûla et les voisins ne purent éviter un incendie général qu'à coups de branches et de seaux de terre car ils manquaient d'eau. C'est

alors que, pris de peur, le peuple se souleva et escalada la porte du Grand Conseil, s'en prenant à ses membres car eux seuls étaient assez riches pour aller acheter de l'eau à trente jours de marche chez les Amkras au bord du Grand Fleuve. Cette fois la garde n'avait pas bougé et les membres se crurent perdus.

Mais Touzzou, le Chef du Grand Conseil, parvint à les apaiser en leur faisant distribuer de l'eau et en convoquant le Grand Prêtre devant eux.

C'est toi qui es responsable des malheurs qui nous accablent en ayant négligé de veiller sur le temple. Obtiens sa clémence de Zarr avant la pleine lune, sinon ta famille sera frappée de mort.

En ma qualité de Grand Prêtre du Zarr tout-puissant, il est sacrilège de me donner des ordres. Avec mes acolytes, je le consulterai de nouveau cette cette nuit où le quartier de Lune est favorable.

Et le Grand Prêtre se retira dignement, sous la protection des gardes du Grand Conseil car c'est sa vie à présent que le peuple menaçait.

Or voici qu'à minuit le gong appela au temple peuple surpris et le Grand Prêtre apparut sur le balcon des prières éclairé par la Lune.

Ecoutez tous. Zarr, le Dieu des dieux, vient de me faire entendre sa voix dans un songe inspiré par l'Herbe de Feu. L'offrande d'un enfant de pauvre qui fut votre choix l'a offensé de nouveau. Il n'ouvrira sur notre cité la fontaine des eaux vives de la fécondité que si nous apaisons sa justice par le sacrifice du fils de Touzzou lui-même.

Terrifié, le peuple se rua néanmoins sur la riche demeure de Touzzou, en enfonça les portes, se saisit de son fils et le posa sur l'autel de Zarr.

Oh divin Zarr, proclama le Grand Prêtre en levant les mains au ciel, Zarr, Dieu des dieux, maître du soleil brûlant et de la pluie nourricière, voici le sacrifice suprême que ta justice exige pour laver l'offense qui nous a mérité ta juste colère et conduits aux portes de la mort. Daigne l'accepter pour que ton peuple te voue une reconnaissance éternelle et soit digne de recevoir ta pluie féconde sur son front et sur ses récoltes.

Et d'un coup sec il trancha la tête de l'enfant et la jeta dans le bûcher sacré.

Emu, le peuple se dispersait tristement dans la nuit chaude quand un éclair scintilla au couchant, puis quelques autres. On n'osait croire à un pardon divin aussi rapide. Mais le ciel se couvrait et bientôt il cacha la Lune. Zarr fit alors entendre son tonnerre. Une clameur de joie y répondit de partout dans la nuit. Puis de grosses gouttes tombèrent dans les bouches altérées. Puis ce fut un déluge qui se déversa sur la ville et alentour. Les gens chantaient, dansaient et riaient sous la douche tiède et ils acclamèrent le Grand Prêtre lorsque celui-ci parut au petit matin porté par ses acolytes sur son siège d'or. Touzzou s'était donné la mort mais Xitanos, son rival, était déjà désigné à sa succession par les autres membres du Grand Conseil. Et voici que vers le soir Zarr confirma sa magnanimité par un vif arc-en-ciel qu'il illumina un moment en laissant un rayon de son soleil percer les nuages.

Ce jour-là les prêtres gravèrent sur leurs Tables : "Lorsque Zarr, le Dieu de notre cité, a subi une grave offense et dans son courroux l'abandonne à sa perte, commandement est prescrit de lui offrir l'enfant du plus noble afin d'apaiser sa justice et d'obtenir son pardon pour le salut de tous".

LES LIMITES DE LA RAISON

Le premier devoir du rationaliste qui veut rester conséquent avec lui-même est de bien explorer le territoire de sa raison et ses limites, sinon en s'aventurant au-delà il se dupe lui-même.

Ce serait bien la peine de vouloir farouchement rester en accord avec la raison si la même démarche aboutit, sans qu'on s'en rende compte, au pur imaginaire qu'on voulait précisément éviter.

Des notions comme le zéro et l'infini, l'être et le néant, l'espace et le temps, le limité et l'illimité, la matière et la conscience, méritent attention si on veut savoir de quoi on parle.

Le zéro et l'infini par exemple semblent des notions mathématiques parfaitement claires et pourtant elles posent d'insolubles problèmes.

Regardez la tangente. En partant du point zéro, au fur et à mesure que l'angle s'ouvre, elle monte de plus en plus vite pour bondir vers l'infini positif et sans la moindre solution de continuité resurgir à l'opposé depuis l'infini négatif. Infini positif et infini négatif sont indissociables. Comment les plus infiniment opposés peuvent-ils se toucher ? Et pour passer de l'un à l'autre il a bien fallu que la tangente passe par le zéro. Ici la raison cale. Nous marchons en sécurité entre les deux infinis mais ceux-ci nous sont interdits.

Au lieu de dire "infini", terme qui n'a pas de sens, mieux vaudrait dire "indéfini", c'est-à-dire direction dans laquelle il est inutile de poursuivre car elle échappe à notre entendement.

Les mathématiciens savent d'ailleurs qu'ils ne peuvent rien tirer du terme "infini" quand il surgit dans leurs calculs ou leurs équations.

On ne peut rien faire non plus avec zéro quand, seul, il signifie "rien".

Ce terme de zéro est d'ailleurs ambigu. Il peut marquer simplement un point de départ, c'est un repère en somme. Il peut marquer aussi un point d'équilibre, le zéro d'une balance ou celui d'une équation. Il peut marquer un rang, comme dans la suite des nombres entiers. Mais il peut aussi signifier ce "rien" dont on ne tirera jamais rien. Or ce zéro-rien est, lui aussi, inséparable de l'infini.

Un exemple concret découvert par hasard : la crevasse en V est la plus redoutée des alpinistes car plus l'angle du V est fermé, plus celui qui y tombe est comprimé par la glisse idéale des parois selon une fonction de cotangente. Au fur et à mesure que l'angle que forment les parois se ferme, la compression augmente jusqu'à l'infini à l'approche de l'angle zéro degré pour cesser sans la moindre discontinuité à zéro-rien, preuve ahurissante que l'infini et le zéro sont inséparables.

On est bien obligé de conclure que des notions mathématiques aussi opposées que l'infini positif, l'infini négatif et le zéro ne font qu'un.

Ici la raison atteint ses limites. Quand on en approche, il faut toujours s'en méfier.

L'EUROPE A L'ENVERS

(Suite)

La monnaie européenne unique est devenue une panacée dans la bouche de nos dirigeants. A les en croire, elle réalise l'union européenne, nous met en position de force devant les grands de la planète et bien entendu elle signifie la fin du chômage, car il n'est pas de meilleur argument pour la faire accepter par la population.

Ceux qui ont lu "Le Pain et la Monnaie", savent que la monnaie est une reconnaissance de dette de la banque centrale nationale seule, pas de trente six, même si d'autres banques pourraient accorder leur garantie. La monnaie européenne unique ne peut sainement être émise que par une banque centrale unique laquelle ne peut exister que si l'Europe est une nation, même fédérale ou confédérale, mais une nation, comme les Etats-Unis, sinon le système sera incapable de tenir debout. Qu'on élabore une monnaie reconnaissance de dette commune munie de multiples signatures ou, ce qui revient au même, signée par un mandataire commun, que se passera-t-il en cas de conflit ? Une des nations participantes va-t-elle se sacrifier si un avatar la rend incapable de faire face à ses engagements ? Certainement pas. Il faudra procéder alors à des révisions urgentes sinon tout le système s'écroulera dans une catastrophe monétaire massive car les capitaux qui ont tant cru faire leurs profits en réclamant cette hérésie qu'est l'indépendance des banques centrales s'enfuiront en un instant vers des cieux plus fertiles. L'Europe serait en état de faillite.

Le système tiendrait mieux la route si on accordait à la banque centrale allemande les prérogatives de banque centrale européenne mais ce serait en fait mettre nos finances entre les mains de l'Allemagne, pays souverain entouré de colonies monétaires soumises et par voie de conséquence serait réalisée en plus civilisé une partie essentielle du rêve de Hitler.

L'union de l'Europe est une nécessité que nous devons appeler de tous nos vœux, comme, aussi rapidement que possible, l'Union Mondiale, seule capable de permettre à l'humanité de sortir de son âge barbare et de commencer sa véritable histoire.

Mais il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs. Si on veut un système monétaire unique, il faut d'abord faire de l'Europe une nation tout au moins confédérale, avec un minimum d'égalité entre ses états, notamment en matière fiscale et sociale, sinon nous allons au devant de calamités qui retarderont, peut-être pour longtemps, cette union si nécessaire pour nous et surtout pour nos enfants, lesquels en ce moment ne savent plus à quel saint se vouer.

L'union des hommes doit passer avant celle des portefeuilles. *(Voir N° 1 et 6)*

LE TOURMENT DE L'INDECIS

L'indécis est une personne qui, devant un choix, mettons à deux composantes pour simplifier, n'arrive pas à se décider. Les deux possibilités de choix sont symbolisées par des feux A et B qui au départ sont tous deux allumés. Il est tout à fait raisonnable d'examiner avec soin les avantages et les inconvénients de chaque alternative car s'il n'y avait pas d'incertitude la question du choix ne se poserait pas.

Une personne décidée finit vite par appuyer sur l'un des deux boutons, ce qui éteint aussitôt le feu opposé. Du coup les raisons qui militaient en faveur de ce dernier n'existent plus. Seul brille feu choisi et il n'y a plus de problème.

L'indécis, lui, quand il appuie sur le bouton A voit au contraire son feu s'éteindre et le feu B briller du plus vif éclat, car toutes les raisons qui militaient en faveur du choix B apparaissent les meilleures et il regrette son premier choix.

Alors il rectifie et appuie sur B. Mais aussitôt c'est le feu A qui s'illumine car, cette fois, ce sont les raisons qui militaient en faveur du choix A qui étaient sûrement les meilleures. Mon Dieu, quelle erreur allait-il faire !

Alors il appuie vite sur le feu A, lequel aussitôt s'éteint alors que le B se remet à briller de plus belle. Les raisons qui militaient en sa faveur étaient décidément celles qui s'imposaient.

Et il revient au choix B lequel éteint aussitôt le feu B. Il n'en sort plus, perd un temps considérable et, lorsque de guerre lasse il se sera enfin décidé à fixer son choix, il ne cessera de se tourmenter sur les raisons qu'il avait de faire le choix opposé.

Voilà quelqu'un de bien malheureux. Finalement le plus sage, tant pis si on se trompe, est de décider au mieux car ce seront les événements qui feront après coup que cette décision aura été bonne ou mauvaise. Il est vrai qu'*avoir à décider est plus pénible que de décider.*

UNE EVIDENCE REDOUTABLE

L'évolution des êtres vivants a progressé en majeure partie par le jeu de la sélection naturelle. Seuls les plus forts qui dévoraient les plus faibles se reproduisaient en transmettant leur force à leur descendance et, n'en déplaise aux contempteurs de Lamarck, leurs rejetons héritaient bien de leurs caractères acquis, si ce n'est par leurs gènes, en tous cas par l'imitation de leurs géniteurs dont ils recevaient protection et même enseignement.

La transmission des caractères acquis se faisait bien, mais de l'extérieur. Et ce sera le cas de tous les humains. Seuls aussi les plus résistants aux intempéries parvenaient à l'âge de se reproduire et leur descendance héritait de leur adaptation, les autres périssaient. Seuls également les malades qui résistaient aux virus et bactéries pouvaient se reproduire et transmettre leur immunité à leurs petits alors que les autres crevaient, épargnant à une descendance le mal dont ils avaient souffert.

Jeu cruel certes que celui de la sélection naturelle mais il n'y avait personne pour apprendre aux êtres vivants à court-circuiter intelligemment ces massacres permanents qui ensanglantent l'histoire de la vie où la presque totalité périssait prématurément laissant la place aux plus forts de telle sorte que seuls les meilleurs donnaient les meilleurs rejetons.

Mais si l'homme en développant son intelligence et l'amour du prochain, progrès d'une valeur inestimable et porteur d'avenir, vient interrompre ce processus de la nature, la conclusion logique et humanitaire est incontournable : c'est à lui seul à prendre en charge sa propre sélection. En protégeant à bon droit les faibles, les malades, les tarés irrécupérables, il ne doit pas pour autant abâtardir son espèce et il a le devoir de trouver un moyen respectueux de la personne pour éviter la mise au monde d'enfants promis aux mêmes souffrances que leurs parents ou pire, enfants qui n'auront pas demandé à naître.

Or pourquoi ne pas regarder les choses en face ?

L'eugénisme est pour l'avenir un devoir sacré, un devoir grave mais exigeant une extrême prudence car il serait atroce de le voir servir de justification à des monstres qui mériteraient d'être eux-mêmes éliminés.

Le sujet est tellement vaste qu'il concerne non seulement l'humanité entière mais sa descendance.

Comment ne pas y revenir ?

LES RATIONALISTES

Lorsque vint le "Siècle des Lumières" qui reprit le cours interrompu de la science antique en rejetant la pensée du Moyen Age dont les hommes avaient vécu pendant des siècles mais en laquelle ils voyaient de plus en plus un monument d'affabulation, apparut cette sorte d'esprits qui condamnait sans appel tout ce qui n'était pas constaté et scientifiquement établi : les rationalistes.

Il y en avait bien eu de tous temps mais ils étaient noyés dans la masse des croyants et il ne faisait pas bon pour eux d'exprimer leurs idées.

L'évolution politique permit à des personnages audacieux comme Voltaire et les Encyclopédistes de s'élever contre une dictature de pensée qui réprimait toute liberté d'expression. Les grands navigateurs, les astronomes en renouvelant l'image que les hommes se faisaient de la Terre, les philosophes cartésiens, les mathématiciens eux-mêmes, en montrant le

chemin de la logique avaient préparé la voie. La Révolution vint, non sans quelques exceptions, achever la conquête de la liberté de dire tout haut ce qu'on pensait tout bas.

Au XIXe siècle, la science triomphante fit penser aux esprits éclairés qu'elle était parvenue à maturité et qu'il suffisait de la poursuivre pour répondre à toutes nos questions au lieu de nous en remettre trop naïvement aux croyances.

On peut choisir comme type de rationalistes Auguste Comte avec son positivisme, Renan qui, lui, avait pu réfléchir sur une instruction religieuse très poussée, puis plus tard au XXe siècle Jean Rostand, le biologiste, dont l'honnêteté intellectuelle est sans faille et tout récemment Jacques Monod, également biologiste, dont la pensée proche de celle de Rostand va plus loin parce qu'il bénéficie de découvertes nouvelles.

Une différence cependant entre eux : si Auguste Comte et Renan sont optimistes et confiants dans les pouvoirs de la science, les deux derniers y voient au contraire une désespérance pour l'humanité à venir.

Mais parce que ce sont, quoi qu'il en soit, des esprits épris de vérité, refusant de s'en laisser détourner par une sensibilité toujours altérée de consolation et de bonheur, non seulement ils méritent notre estime mais nous voulons précisément prendre leur pensée pour base de réflexion et de recherche.

Il nous est apparu en effet que tous s'étaient arrêtés en chemin et n'avaient pas poussé leur démarche jusqu'au bout, qu'en somme ils n'avaient pas été assez rationalistes. C'est parce que nous partageons leur souci de vérité que nous allons essayer de poursuivre le chemin nous-mêmes.

On verra bien où il nous mènera. (*Voir N° 8*)

LES LIMITES DE LA RAISON (Suite)

Nous demander d'admettre avec la foi du charbonnier tout ce qu'affirme un auteur, fut-il savant, c'est s'arroger une aristocratie de la pensée qui n'est pas plus tolérable aujourd'hui que l'aristocratie de la richesse sous l'Ancien Régime.

On ne peut ainsi s'empêcher de se demander comment raisonnent certains vulgarisateurs d'astrophysique qui font partir l'histoire de l'univers de l'instant du Big Bang, date marquant le point zéro du temps, ou qui se posent la question de savoir si l'univers est limité ou illimité.

On comprend qu'on puisse prendre l'instant du Big Bang pour point de repère zéro du temps et se poser la question de savoir si l'univers est en expansion ou non mais concevoir qu'avant le Big Bang il n'y avait pas d'avant ou que si l'univers est limité il n'y a pas de "plus loin" déroute la plus élémentaire réflexion.

Une limite en effet n'a de sens que si un autre espace se distingue de celui qu'elle inclut. Il n'y a de frontière que s'il y a un autre pays derrière. On ne peut non plus parler de commencement sans sous-entendre un avant, ni de fin sans sous-entendre un après.

L'univers ne peut donc être fini car s'il n'y a pas un plus loin ce fini se confond avec l'infini. Il ne peut avoir un commencement car s'il n'y a pas d'avant ce commencement se confond avec l'antique notion d'éternité.

On a beau réfléchir, impossible d'admettre ces limites de temps et d'espace qu'on nous présente comme absolues. Elles ne sont que des postulats de principe, des enveloppes "faute de mieux" permettant d'évoluer à l'intérieur, là où seulement elles ont un sens, comme l'est depuis l'Antiquité le postulat d'Euclide, lequel est indémontrable mais sert paradoxalement de base à une géométrie type même de parfaite rationalité. Au delà de cette enveloppe, heureusement vaste... comme le monde et qui dure autant, la raison perd son pouvoir.

Mais cela ne nous interdit pas de concevoir des réalités indépendantes du temps et de l'espace car alors le problème des limites ne se pose plus.

Quant à nous, si nous parlons des limites de la raison elle-même, c'est bien parce qu'au-delà il y a un immense domaine à explorer. (*Voir N° 8 & 9*)

LA PETITE NAZAREENNE

Des fillettes s'amusaient à se jeter de l'eau à la fontaine de Génésareth quand vint à passer la vieille Rébecca qui prédisait l'avenir.

- Dis-moi, lui demanda par jeu la plus jeune et la plus mignonne, si quand je serai grande j'aurai un gentil mari.

- Comment tu t'appelles ?

- Myriam.

La vénérable prophétesse posa ses mains sur la tête de la fillette, ferma un instant les yeux et la regarda.

- Myriam, non seulement tu auras le plus dévoué des maris mais dans les siècles à venir tu seras honorée comme la mère du Messie que les prophètes ont annoncé. Les nations te proclameront bienheureuse et elles imploreront ta protection. Partout on bâtira pour toi des temples plus beaux et plus grands que celui de Jérusalem. Et jour et nuit le peuple innombrable du Très-Haut invoquera ton nom.

- Tu en as de la chance ! s'exclama une voix moqueuse et elles s'égaillèrent toutes en riant.

La gracieuse fillette se mit à rire aussi mais elle attendait que sa cruche soit pleine.

- Garde-toi de rire, Myriam, car tu connaîtras la souffrance mais ta beauté et ta gloire seront reconnues dans les âges à venir. Attention, l'eau déborde de ta cruche. Ne va surtout pas la casser. Tes parents ne sont pas riches.

Troublée cette fois, la fillette restait debout près de la margelle, tenant sa cruche de ses deux mains et elle ouvrait des yeux étonnés. Tout ce qu'avait prédit Rébecca par le passé à sa famille s'était réalisé : le jour de la mort de son grand-père, le tremblement de terre la nuit de la Pâque, la naissance de Jean, l'entrée des Romains dans la ville. Elle regardait la vieille femme s'éloigner à petits pas après une caresse affectueuse. Sa prédiction la bouleversait.

- Qu'est-ce que tu as, Myriam ?

C'était Joseph, un petit copain, qui lui enleva aussitôt la cruche des mains.

- Viens au lieu de rêver. Elle est bien lourde, cette cruche. Je vais la porter jusque chez toi.

Certains vaniteux sont comme les girafes. Quand ils se voient si grands, ça leur donne le vertige.

ESPOIR OU TRAGEDIE

Où va notre monde en cette fin de millénaire ?

Tout ce qu'on peut dire, c'est que nous sommes en plein désarroi. Rien ne s'est passé comme nous le pensions il y a seulement un demi-siècle.

Après la plus ravageuse des guerres, cinquante années de paix et de progrès auraient dû procurer de toute évidence un bien-être général jusque là inconnu, mettre la science et la culture à la portée de tous, voir apparaître de nouvelles valeurs guidant nos vies sans même avoir à renier les anciennes, faire cesser l'exploitation des faibles par les puissants, des pauvres par les riches et surtout disparaître à jamais la barbarie...

Or l'exploitation des masses par les seigneurs persiste encore. Au contraire les nouveaux riches sont de plus en plus riches et les innombrables pauvres de plus en plus pauvres.

L'esclavage qui se pratiquait autrefois par la servitude se pratique aujourd'hui par l'argent et le chômeur d'aujourd'hui envierait sur pas mal de points la sécurité de l'esclave antique. Oui, on en est venu là.

Quant à la barbarie, aucun siècle par le passé n'avait vu comme le nôtre des massacres aussi massifs, des centaines de milliers d'hommes tués en une seconde, des populations entières exterminées industriellement. Or les barbares sont encore là et les nations hypocritement les laissent faire.

Difficile aujourd'hui de s'y reconnaître dans les raisons aussi bien d'espoir que de désespoir. Les progrès fulgurants de la science nous ont mis en mains une puissance formidable mais pas la notice de son utilisation pour le bien général et le massacre universel devient réellement possible.

Si aujourd'hui on s'interroge sur l'avenir, tout se mêle, tout s'embrouille, tout se contredit.

Une chose toutefois se confirme : l'évolution a remis le sort de l'homme entre ses mains et il en prend de plus en plus conscience. C'est là que gît à la fois notre espoir et notre crainte car tout peut en découler, le meilleur comme le pire.

Des deux voies du progrès, souffrance ou intelligence, souhaitons que la terreur de la première et la force de persuasion de la seconde poussent les hommes vers un avenir meilleur.

Mais la partie n'est pas gagnée d'avance. Il sera dur le chemin pour parvenir à une organisation mondiale qui ne fera plus dépendre de quelques privilégiés le sort de tous, comme il en fut toujours par le passé, mais d'eux-mêmes.

Le chemin à suivre est donc évident : celui de l'optimisme, de l'optimisme en action. Il serait même bon qu'il puisse devenir enthousiasme.

UN HEUREUX MONSIEUR

Un monsieur marche dans la rue, le visage tragique. Il va verser au percepteur un acompte qui le met dans une situation pas possible.

- Vous rendez-vous compte de la chance que vous avez ? lui dit une voix.

- De la chance ? Vous vous fichez de moi ?

- Vous marchez. Ce n'est pas une chance, cela ? Vous êtes en bonne santé. La preuve, vous râlez alors que vous pourriez être indifférent à la vie dans un asile. Vous voyez ces arbres ? N'est-ce pas magnifique de voir un arbre ? Et de voir tout simplement. Vous pourriez être aveugle. Et sourd par-dessus le marché. Vos organes fonctionnent si bien que vous n'avez pas à vous en occuper, sauf le cerveau qui en ce moment tourne de travers. En somme vous existez. Vous rendez-vous compte que votre existence est due à une chance inouïe : que la chaîne de la vie, depuis des millions d'années jusqu'à vous, n'ait pas été interrompue une seule fois, sans cela vous ne seriez pas en train de râler comme un pou. Vous rendez-vous compte que votre organisme est le plus perfectionné de tous les organismes vivants ? Que vous habitez la plus belle planète du système solaire ? Que vous êtes protégé des rayonnements UV nocifs par une atmosphère qui vous offre aussi de l'oxygène à chaque pas et déploie sur votre tête un beau dôme bleu ? Regardez un peu là-haut. Je mettrais des heures à énumérer les chances que vous

avez dans votre vie. Car vous vivez, pas vrai ? Osez dire le contraire. Vous croyez que ce n'est pas rien ça ?

- Ben merde alors !

- Vous avez dit le mot juste. Et maintenant allez payer votre acompte avec le sourire en disant au percepteur que vous êtes l'homme le plus heureux du monde. Il en sera ravi.

LES MATHEMATIQUES

Les mathématiques sont l'étude a priori des relations de nombre et d'espace entre des objets distincts. A sa base l'arithmétique repose sur le postulat que les objets sont anonymes et totalement indépendants les uns des autres.

Les mathématiques ne manient en fait que des évidences. Encore faut-il les accrocher solidement pour forger entre elles des chaînes incassables.

Pour calculer il faut compter, c'est-à-dire prendre l'unité autant de fois que nécessaire.

Compter par unités, autrement dit par paliers discontinus, apporte une sûreté absolue. Quand on a besoin d'une détermination intermédiaire, on divise chaque unité en dix paliers, les décimales, entre lesquels il y a totale discontinuité, donc sûreté absolue. Si on a encore à déterminer une grandeur intermédiaire, on divise encore l'unité en dix paliers discontinus et ainsi de suite. Ainsi aboutit-on à des certitudes.

Pas tout à fait cependant. Certaines grandeurs sont rebelles à toute mesure exacte par paliers discontinus, le nombre π par exemple. Avec elles on approchera indéfiniment de la vérité absolue sans jamais y arriver. Les décimales de π se perdent dans l'infini et la raison avec.

Toutes les mathématiques depuis l'addition jusqu'au calcul intégral, et plus savant encore, procèdent par voie de certitude à certitude. On n'en finit pas d'essayer toutes sortes de combinaisons pour calculer ce qu'elles donnent. But de la recherche mathématique pure : trouver la ou les solutions à chaque problème qu'on leur soumet.

Science de l'a priori sans s'occuper des corps autrement que formant des unités, les mathématiques permettent, lorsqu'on peut accrocher une question matérielle à tel processus mathématique, notamment dans les sciences, de savoir d'avance la réponse ou comment la trouver.

Mais alors on peut se demander si l'univers entier depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand en passant par le plus complexe qu'est la vie, ne se résout pas à des combinaisons mathématiques. Autrement dit si les mathématiques, y compris leurs valeurs imaginaires, ne préfigurent pas tout ce qui peut arriver dans l'univers.

Or si à partir d'un postulat, les mathématiques sont le domaine idéal de la raison pure, ses limites sont aussi celles de la raison. Tout simplement parce qu'elles ne relèvent pas du domaine de la spéculation arbitraire mais qu'elles sont construites sur la réalité concrète et le prouvent.

Ainsi, quand elle entre dans un domaine où elle ne voit plus rien avec sa logique simple, la raison continue-t-elle à progresser avec les mathématiques comme on marche avec une boussole dans le brouillard. Elle ne comprend pas mais elle se fie à la boussole qu'elle a construite. La Relativité n'offre encore pour le moment aucune explication satisfaisante mais cela n'a pas empêché Einstein d'avancer. Pas plus Louis de Broglie avec la théorie rivale des Quanta à laquelle lui-même disait ne pas accorder un total acquiescement.

Touchant ces théories qui reposent pourtant sur des faits incontestables et des calculs exacts, on se croirait revenu aux temps où, pour toute explication, les prêtres nous disaient : croyez.

Mais ce n'est pas la première fois qu'on utilise quelque chose sans savoir ce que c'est. Les alternateurs tournaient, on mesurait avec précision les courants électriques bien avant de savoir que la banale électricité était un flux d'électrons.

Instrument forgé par la raison, les mathématiques lui ouvrent le chemin qu'elle-même, réduite à sa réflexion logique primitive, ne pourrait poursuivre.

Elles nous seront sans doute utiles, ne serait-ce déjà que par la leçon de prudence qu'elles nous donnent dans notre souci du rationnel que nous serions un peu trop facilement tentés d'outrepasser.

LE SUICIDE

Le suicide a longtemps provoqué une réaction de peur et de réprobation. La tradition catholique promettait au suicidé la damnation et elle privait de funérailles religieuses sans tenir compte, jusqu'à une date récente, des maladies ou des malheurs qui pourtant, selon sa propre doctrine, auraient dû l'exonérer de toute culpabilité.

Cependant trouvaient grâce devant elle le chrétien qui provoquait ostensiblement l'autorité païenne dans le seul but d'être un martyr, (elle l'a vite interdit mais sans punir pour autant), le capitaine qui refusait tout secours pour couler pavillon haut avec son navire, le soldat blessé qui porté par ses camarades et les voyant cernés par l'ennemi se tirait une balle dans la tête pour assurer leurs chances de se sauver, celui qui se jetait dans l'eau pour périr avec son enfant impossible à sauver... Par contre elle envoyait en enfer les malheureux qui, à bout de souffrances ou de désespoir, mettaient fin à leurs jours. Elle ne voulait rien savoir de la dépression nerveuse, excusant seule la folie.

Aujourd'hui le suicide fait toujours peur, mais on ne le réprouve plus et l'Eglise lui montre enfin un visage chrétien. En effet comment le juger ?

Il peut résulter d'une crise dépressive irrésistible qui fait prendre brusquement la décision suprême sans réfléchir pour vite en finir. Mais souvent, ce qui n'était, plus ou moins consciemment, qu'une approche de l'extrême limite, a mal tourné. "Il voulait seulement sentir un instant son doigt sur la gâchette pour concrétiser son désespoir et le coup est parti". Bien des suicides sont des simulacres dramatiquement dépassés. Les détenteurs d'armes comptent parmi les plus vulnérables.

Mais à l'inverse le suicide peut résulter d'une décision qui se veut sage et longuement réfléchie. Plutôt que de finir sa vie dans un état de déchéance qui s'annonce et d'être à la charge de ceux qu'il aime et qui ont tant de mal à vivre, et puisque de toutes façons il faut bien mourir un jour, pourquoi ne pas s'en aller de soi-même, honorablement, dignement, quand on a encore sa lucidité au lieu de laisser sa fin survenir au hasard dans un hôpital anonyme, ou même dans un mouiroir quatre étoiles ? Pourquoi être avare des ultimes miettes d'une vie dégradée ? Pourquoi ne pas se montrer plus grand que soi-même et là comme ailleurs prendre en charge son propre destin ?

Nous voici encore devant une question morale redoutable qui dépend d'une conception personnelle de la vie, de ce qu'on croit ou ne croit pas, de ce qu'on espère ou non, finalement de la connaissance qui nous manque sur notre destin, alors que, sauf découverte imprévisible mais pas pour autant impossible, la fin est de toute façon inéluctable.

Encore une question qui n'a pas de réponse.

L'INSAISSABLE BONHEUR

- Pourquoi travailles-tu ?
- Pour gagner de l'argent ?
- Pourquoi veux-tu gagner de l'argent ?
- Pour acheter ce dont nous avons besoin, ce qui nous plaît, partir en vacances... bien vivre quoi !
- Pourquoi veux-tu tout cela ?
- Mais... parce qu'on en est heureux !
- Pourquoi veux-tu être heureux ?

Blocage. Question stupide. Là est le sommet, le but, le point final. La question contient en elle-même sa propre réponse. Les religions promettent le bonheur. Personne ne leur demanderait pourquoi.

Le bonheur, voilà le mot clé, la raison de vivre et pourtant l'indéfinissable. Il épouse toutes les formes, toutes les situations, tous les visages. Il n'est pas le plaisir, même s'il coïncide souvent avec lui car il peut aussi bien coïncider avec la souffrance, avec l'exigence la plus sévère, avec le renoncement total.

Le bonheur, on le recherche partout, dans une position sociale où on place sa fierté, sur le sommet qu'on escalade au prix d'efforts intenses, au milieu des tempêtes sur des mers nouvelles. On le recherche dans un foyer qu'on fonde en sachant bien que les enfants s'envoleront. On va le chercher souvent où il n'est pas.

Le bonheur est rarement dans le présent. Rares sont les moments où on peut se dire : vraiment je suis heureux. Le bonheur est dans le passé où il se révèle soudain avec une intensité qui avive nos regrets de n'avoir pas su le saisir. Le bonheur se projette dans l'avenir toujours, toujours plus loin. Il resplendit dans les projets, dans les voyages, dans les rencontres nouvelles. On prend l'avion toute sa vie à la recherche du bonheur sans s'apercevoir qu'il est là sur le quai vous regardant partir.

Quel est donc ce bonheur, grand moteur de nos actions, aliment de nos rêves, réalité toujours imparfaite, toujours fuyante ? L'accomplissement de nous-mêmes ? L'exaltation de nos tendances les plus profondes ? Un bien suprême contre lequel nous vendrions notre liberté pour l'acquérir définitivement ?

Désirs et illusions, soif de sensations, pour suite des plaisirs, marche forcée vers un but qui nous fascine, espoir insensé mais confus d'êtreindre l'être idéal, d'aimer, d'aimer toujours plus, comment trouverions-nous la paix ?

Cette paix, la plupart l'achètent après les premières désillusions de l'adolescence au prix d'une nécrose de l'âme, d'un recroquevillement dans un terre-à-terre de vieux qu'on justifie du nom de sagesse. On se suffit de la vie comme elle est.

Mais il est des êtres qui ne renonceront jamais à laisser grandes ouvertes les portes sur l'infini et ses mystères, le regard toujours fixé vers un avenir dont ils attendent un bonheur inconnu, non pas un bonheur qui n'aurait pas de fin mais un bonheur qui serait préservé du temps, ce qui est tout autre chose.

Ainsi toute sa vie, sans même se l'avouer, s'il n'a pas tari en lui ce qui fait à la fois sa grandeur et son tourment, l'être humain sera en quête du bonheur. Il le trouvera souvent dans les triomphes de la raison mais la raison ne sera jamais qu'un instrument pour atteindre plus haut car le bonheur n'est pas de son domaine mais de celui de la sensibilité. Il apparaît comme le but suprême de l'existence, que la raison suive ou non.

DIAGNOSTIC DE PRECISION

C'était bien une carence, me déclara mon médecin d'un air grave. On vient de m'apporter le résultat de vos analyses : il vous manque un électron.

QUELLE ECONOMIE FUTURE ?

Economie humaine ou économie de Jungle ? De ce choix dépend le sort de l'humanité.

L'économie moderne n'a pas encore accompli sa mutation. Elle en reste à l'évolution des espèces qui repose sur l'égoïsme total. C'est encore son principe. Mais l'égoïsme des espèces, microscopiques, végétales et animales était régulé par leur degré d'évolution et, loin de mettre la vie en péril, elle en était au contraire un moteur.

Le mécanisme de l'évolution fonctionne par le massacre universel et permanent des proies par les prédateurs, massacre qui entretient la chaîne alimentaire. C'est au prix de la souffrance qui pousse les proies à se défendre et les prédateurs à tuer pour survivre que la sélection naturelle des mieux adaptés a peuplé progressivement la planète d'oiseaux, d'animaux, d'insectes, de poissons, de crustacés et de l'immense foule des êtres microscopiques, au sein d'une végétation aquatique et aérienne. Ainsi s'est constituée l'extraordinaire richesse du milieu vivant qui nous a fait naître.

Mais aujourd'hui l'homme s'est doté d'une puissance qui change tout. La situation s'est inversée : la lutte pour la vie auparavant bénéfique à l'homme lui-même devient maintenant une menace de mort pour la planète entière.

L'évolution qui progressait jadis par millions d'années dépend maintenant de l'intelligence qui court-circuite la souffrance et propulse l'humanité avec une rapidité sans commune mesure avec le système ancien vers un futur inconnu mais, espérons-le, plus heureux puisqu'il dépend en grande partie de nous. (Voir N° 10)

A condition que l'égoïsme élémentaire le cède à l'intelligence qui ne peut être que générosité.

Or, en fait d'intelligence, que voit-on ? On rejette les fumées et les gaz d'échappement dans l'atmosphère alors que celle-ci, aussi mince sur la Terre que la peau sur une pomme, forme un vase clos où on va finir par s'asphyxier.

On déboise un pays, on massacre la forêt tropicale et l'humus fertile est entraîné sans retour, des cultures sacrifiées, des plaines inondées et l'air que nous respirons appauvri.

On barre le Nil et l'évaporation concentre les eaux de sels stériles, la fécondité du delta du Nil se réduit de plus en plus et les pêcheurs ne trouvent plus de poisson.

On utilise des antibiotiques au moindre bobo et les microbes, se reproduisant à toute vitesse, ont vite trouvé la parade et nous risquons de ne plus être protégés contre les maladies graves.

On arrête à juste titre la sélection naturelle coûtant des douleurs et des morts mais on refuse un eugénisme qui serait une œuvre d'amour.

La radioactivité à peine découverte, c'est par deux gigantesques massacres et un Tchernobyl qui en fait craindre d'autres que s'ouvre l'ère nucléaire. Le terrible plutonium qui n'existait pas sur Terre se fabrique par tonnes. Jamais depuis qu'elle existe l'espèce humaine n'avait affronté pareil danger et provenant d'elle-même ! ...

L'évolution a deux moteurs : la souffrance primitive et maintenant la jeune intelligence, dont d'ailleurs les prémices apparaissaient déjà chez les animaux supérieurs. La souffrance a été le prix à payer pour que, moyennant ce massacre universel tout au long de son histoire, la vie peuple la terre, les airs et les eaux de créatures splendides et suscite enfin l'être supérieur capable par son intelligence de prendre en charge lui-même son évolution avec bonheur et non dans la souffrance et en allant autrement plus vite.

Mais l'intelligence n'est pas encore au rendez-vous. L'économie repose toujours sur l'égoïsme de l'argent à tous prix quelles qu'en soient les conséquences, but de toutes les firmes du monde, et la souffrance qui joue de moins en moins son rôle de moteur risque de faire payer cher, très cher le retard de l'intelligence, celle du bien commun, celle qui devrait être le fondement même d'une économie vraiment humaine.

Tout le système économique mondial est à réformer sur une base humaine. Mais à voir ce qui se passe actuellement il y a peu de chances que cette réforme s'opère autrement que par l'aiguillon de casses sévères, c'est-à-dire de la souffrance.

Et si l'économie de l'homme ne prend pas rapidement la place de l'antique économie de la bête, eh bien, c'est une humanité de plus qui tout simplement disparaîtra de l'univers.

CODE CIVIL : Article 1832
(Proposition)

La société est un contrat par lequel deux ou plusieurs personnes conviennent de mettre en commun des biens ou leur industrie en vue de procurer à autrui des biens ou services et en retirer en échange un bénéfice ou une économie dont ils profiteront en commun.

La base de l'économie est l'échange. Tout argent qui ne provient pas d'un échange est illégitime, sauf secours bien entendu. (Voir N° 8) Le but d'une société est de réaliser un bénéfice en échange d'un bien fourni ou d'un service rendu. L'article 1832 actuel n'attribue à la société qu'un rôle égoïste, oubliant son rôle social.

LA PRESSION DE LA VIE

Un parasite, le bothriocéphale, a trouvé un extraordinaire moyen d'assurer sa survie. Habitant l'intestin d'un mammifère, il pond des œufs qui sont évacués avec les déjections. Ceux qui arrivent en eau douce donnent des embryons. Un petit crustacé, le cyclops, en avale avec l'eau. Ceux-ci, le pénétrant par toutes les voies, s'y transforment en une première sorte de larves, les procercoïdes. Quand un poisson mange des cyclops, à son tour il avale aussi ces larves, et celles-ci infiltrant ses tissus s'y transforment en une seconde sorte de larves, les plérocercoides. Quand à son tour un animal, homme compris, déguste le poisson, il avale aussi ces larves lesquelles deviendront les nouveaux adultes ayant retrouvé leur habitat ancestral, un tube digestif.

Passer dans un autre animal pour se reproduire au lieu de le faire sur place est déjà une étrange complication. En utiliser trois, et si différents les uns des autres, dépasse l'entendement.

Comment ce parasite a-t-il pu découvrir tout seul les cheminements les plus ingénieux lui permettant de se reproduire ? Comment a-t-il su passer de l'espèce où il vivait à une autre puis encore à une autre et rapatrier sa descendance dans son milieu d'origine ? Le biologiste le plus savant s'y retrouverait-il dans un tel labyrinthe ?

Dans un labyrinthe un homme se creuse la tête, utilise un décamètre, une boussole, un crayon et un papier pour faire le plan de ce qu'il a déjà parcouru. Il essaie de deviner les ruses du concepteur. Il hurle pour étudier l'écho... Bref il met en œuvre toute son intelligence.

Or le parasite s'est débrouillé tout seul et on reste à se demander si le monde n'est pas gouverné par quelque mystérieuse intelligence.

En fait la réponse est d'une grande simplicité et c'est l'exemple du labyrinthe qui la donne.

Ce que l'intelligence ne trouvera qu'à grand peine, un simple courant d'air le trouve. Il suffit qu'on insuffle de l'air dans l'entrée pour que celui-ci trouve aussitôt la sortie, aussi compliquée soit-elle. Il a donc suffi à la vie d'être pression. Repoussée des impasses comme l'est la pression de l'air, elle trouve l'issue à ses problèmes simplement parce qu'elle est pression.

Mais pourquoi le parasite n'a-t-il pas utilisé des moyens tellement plus simples pour se reproduire ?

Il les a sûrement essayés mais si ces moyens ont été abandonnés, c'est qu'il a été probablement une proie facile et il aurait disparu comme tant d'autres si sa prodigieuse fécondité n'avait pas laissé à un certain nombre d'individus la chance d'échapper au carnage, lui permettant de se comporter comme pression statistique à la recherche d'une survie. Et avec le temps, un jour, après sans doute une suite incalculable d'essais simultanés, il a débouché sur ce système. C'est cette complication qui doit le protéger des prédateurs.

Mais alors, au lieu d'aller chercher des explications dans les étages supérieurs de la science, ne peut-on pas concevoir la vie simplement comme une pression dans l'univers et en conclure que partout elle finit par trouver une issue. On a vu avec stupéfaction qu'elle s'épanouissait dans une eau à température déjà capable de fondre certains alliages métalliques, ce qui était tellement impossible que l'idée n'en venait même pas à l'esprit. Les barrières de températures, de radiations, de pression, d'oxydation etc. que nous lui opposons ne doivent pas l'arrêter, et encore moins nos théories dont elle doit se moquer tant nous les tenons pour absolues.

Nous avons déjà écrit qu'en dépit de celles-ci, l'univers marchait manifestement vers l'organisation. (N° 1).

La vie s'inscrit donc logiquement dans l'ordre des choses et nous pouvons raisonnablement penser aujourd'hui que l'univers se peuple de vie et que dans la même logique l'humanité, la plus avancée des organisations connues, poursuit à travers mille avatars sa marche vers une organisation supérieure dont le moment n'est pas encore venu de parler ici. L'important est de ne jamais se laisser arrêter dans le cours du raisonnement. Si ses prédécesseurs ne s'étaient pas laissés arrêter par les curieux résultats de leurs calculs tant ils paraissaient aller contre la vraisemblance, la gloire de la Relativité ne serait pas échue à Einstein. (Voir N° 5).

CACHEZ ÇA, ON A HONTE

France, pays de mendicité ! Tel est le progrès que notre pays a fait depuis la guerre. L'écart des fortunes s'est tellement creusé que bien des gens honorables en sont réduits à tendre la main. Le possédant se crispe sur son argent et en veut toujours plus, bloquant à tous prix l'inflation ou une dévaluation qui le fait fondre entre ses mains. Son but, une Europe des trusts. Le film "Le Président" dont Jean Gabin est le principal acteur en donne à sa manière une frappante idée.

Or cette Europe des trusts qui s'est constituée progressivement ces dernières décades se verra définitivement consacrée par la mise en place de la monnaie unique.

Pour y arriver aucun sacrifice ne sera épargné.

A qui ? Comme toujours : aux plus vulnérables et on restructure en licenciant à tours de bras, jetant sur le pavé des intelligences et des capacités de travail qui seraient bien utiles partout car le travail à faire est illimité.

Pendant ce temps des pays sortent de leur sous-développement et nous les verrons bientôt comme New York hérissés de gratte-ciel, symbole d'une puissance économique en face de laquelle celle de l'Europe qu'on nous prépare ne pèsera pas lourd.

France, pays de mendicité, comment peut-on accepter cela ? A ce mal pour certains le remède est simple, il suffit de le cacher. La mendicité est un scandale ? On lui interdit de se montrer.

NOEL

Aux siècles où la France était en grande majorité paysanne, les familles partaient à travers la campagne, les lampes-tempête éclairant la neige, jusqu'à l'église du village. Les cloches, la messe en latin, les ornements, la crèche, l'encens, la lumière des cierges, les chants, apportaient d'autant plus de joie aux gens que dans leurs fermes la vie était rude.

Jamais aucune fête n'a inspiré autant de cantiques et de chansons, des plus naïves aux plus orchestrées. Ce sont les plus connues que les gens entendent quand ils évoquent Noël.

Noël était aussi bien la fête de la naissance de Jésus que la fête des enfants, que la fête de tout ce qui est promesse d'avenir, de tout ce qui naît, de tout ce qui est genèse. Elle touchait tout le monde, croyants et incroyants.

A l'entrée de l'hiver, avec ses froidures, ses campagnes silencieuses, ses petits jours tristes, ses brouillards, Noël symbolisait ces bourgeons, promesse de renouveau, annonce lointaine du printemps, tout cela peu exprimé sans doute mais profondément ressenti par les assistants qui s'en retournaient à leurs fermes à la lueur de leurs lampes et le plus souvent en chantant les cantiques les plus connus.

Une fois rentrés, il fallait bien se restaurer et c'était ce repas extraordinaire au milieu de la nuit : le réveillon.

Il était joyeux, bien arrosé par des gens dont le luxe était avant tout une bonne table.

Avec sa tendresse pour un enfant né dans une étable, ce qui ne devait pas être si rare à l'époque romaine, enfant qui allait pendant au moins deux mille ans orienter la vie de centaines de millions d'hommes, Noël avec sa ferveur et son folklore de toutes provinces, Noël était avant tout une fête religieuse, sans quoi elle perdait toute signification. Si on avait dit aux paysans :

vous vous lèverez à telle nuit de l'année pour aller traire les vaches et manger, imaginez leur tête. Pas fous pour quitter des lits bien chauds.

Pour trop de gens aujourd'hui, Noël se réduit au repas, aux cadeaux aux enfants. Chez eux son sens premier a été perdu pour la même raison que celui de la religion. Heureusement Noël reste la fête des enfants et une fête de famille, en même temps qu'une fête commerciale. Mais Noël amputé de sa tradition et de son caractère religieux a perdu beaucoup de son sens.

Si Noël, fête de la naissance et de l'enfance, y compris cette part d'enfance qui dort toujours plus ou moins au cœur de l'adulte, venait à disparaître, la perte serait irréparable, car nulle autre fête ne l'égale. Mais cela n'arrivera pas de sitôt car à son degré d'évolution l'homme exige une vie plus digne que celle que lui impose un monde moderne en crise. Le besoin de se libérer de l'exploitation économique et de cet isolement moral dans lequel l'enferment les médias le pousse à revenir se réfugier dans les grandes religions qui l'ont abrité pendant des millénaires. Mais les pontifes sauront-ils répondre à la fois aux exigences de sa sensibilité et de sa raison, car désormais l'une n'ira pas sans l'autre ?

Voilà encore une question vitale pour l'avenir mais à laquelle Noël apporte un solide espoir.

Penchée sur sa petite-nièce, en minaudant :

- Tu m'en donnes un ? Tu es si, si, si, si gentille !

- NAN !!

Vexée, la digne demoiselle se relève et soupire :

- C'est bien ça, l'ingratitude des enfants. Vous leur donnez la vie et ils vous refusent un bonbon.

Le 1^{er} janvier 1997

N° 013

L'ETIQUETTOMANIE

La réalité est si riche que toute opinion politique ou sociale, toute idéologie, toute théorie, toute croyance y trouvera des arguments valables sur lesquels s'appuyer. (*Voir N° 4*)

Chacun choisit dans l'immense complexité des êtres et des choses ce qui justifie sa pensée et ferme les yeux sur le reste.

Un grand esprit (*Voir N° 3*), autrement dit un homme intelligent saura discerner dans toute opinion de quelque nature qu'elle soit ce qu'il y a de bon et de vrai et rejeter ce qu'il y a de mal, de faux, d'inacceptable ou même de criminel.

Mais par faiblesse mentale ou par paresse d'esprit la majorité des gens, même haut placés, ne jugent que par étiquettes.

En matière politique notamment, vous ne pouvez exposer vos idées sans que la plupart du temps votre interlocuteur vous colle aussitôt le qualificatif de droite, de gauche, de socialiste, de communiste, de lepeniste, de fasciste, etc... Et même plus d'une fois à ses yeux l'étiquette changera au cours d'une seule conversation.

En matière religieuse aussi, on vous classera tout de suite sous l'étiquette de croyant, d'incroyant, d'athée, de superstitieux, de clérical, d'anticlérical, même souvent de pauvre naïf !

Ce qui est désolant, c'est que par indigence d'esprit ou par paresse de réflexion beaucoup de gens s'installent eux-mêmes sous une étiquette et cela leur tient lieu d'opinion personnelle.

"Lorsque quelqu'un me dit : Je suis de gauche ou je suis de droite, je pense : Tiens, voilà encore un hémiplégique". L'inconnu qui a exprimé cette vérité par une comparaison aussi frappante mériterait d'être décoré.

Dieu, que les gens ont vite fait de vous cataloguer sous une étiquette qui ne partira plus !

Et c'est triste car nous manquons de ces intelligences libres qui dominent les situations. Un dirigeant politique devrait n'être d'aucun parti pour n'être asservi à aucun. Mais la démocratie ne marche pas sans partis et une vérité, une proposition ne peut guère être émise par l'un d'eux sans se voir systématiquement rejetée par les autres, si bien que la juste mesure est impossible.

Qu'il y ait au moins dans le nombre quelques personnes de bon-sens et intelligentes, car les deux vont de pair, qui soit capables de juger en toute indépendance ! Ce ne sera déjà pas si mal.

TOUJOURS PLUS HAUT

Les animaux se dépassent quand ils doivent lutter contre un prédateur ou s'enfuir pour sauver leur vie, quand la fin ou la soif les tenaille, quand ils ont peur du feu, de l'eau, de la foudre, ou quand le froid se fait durement sentir, en un mot quand ils y sont obligés.

Seul l'homme se dépasse en plus par unique besoin de se dépasser, même, et surtout, lorsqu'il a tout ce qu'il lui faut.

Pourquoi cherche-t-il à conquérir des sommets nouveaux, à ouvrir des voies encore plus dures sur les anciens, à se lancer sur les océans avec toujours plus d'audace à la voile ou à la rame, à atteindre les pôles en solitaire, à descendre aux plus grandes profondeurs en apnée, à sauter dans les airs en s'enivrant pendant la chute de vent et d'espace... à battre record sur record ?

Le sommet atteint, l'océan traversé, le record battu n'apporteraient pas tant de joie s'ils n'avaient pas exigé des efforts dépassant la limite précédemment atteinte..

Et cette joie une fois savourée en appelle aussitôt une autre, puis une autre. C'est par la marche en avant, par le dépassement que l'homme est heureux. Le futur l'attire de ce qu'il en attend.

L'homme ne tient plus dans sa peau parce qu'il a franchi le stade de l'animal. Et la vocation religieuse, elle-même, prend place dans ce désir humain de dépassement en ce qu'elle offre tout de suite le but suprême qui pour certains court-circuite du coup tous les dépassements du monde. Pourquoi chercher une pathologie dans ces conversions soudaines ? Elles sont dans la

nature de l'homme. Celui qui un jour découvre tout à coup le sommet qui répond au but de sa vie et marche aussitôt vers lui ne fait que suivre sa logique.

Mais quand nous n'avons nous-mêmes ni le temps, ni le courage, ni la force ou le talent de nous dépasser, nous confions alors à d'autres le soin de le faire pour nous. Pourquoi les sportifs passionnent-ils tant de monde si ce n'est parce que les gens les prennent pour leurs champions dans leurs propres besoins de dépassement.

Comme tout cela est logique ! L'univers marche vers son organisation matérielle, l'organisation de la matière marche vers la vie, la vie marche vers l'homme et l'homme n'a de cesse de poursuivre cette marche en tous domaines. (*Voir N° 12*)

Il y a une remarquable continuité dans cette pression universelle vers encore on ne sait quoi.

L'ILLUSION DE L'HISTOIRE

On nous enseigne l'histoire comme si les événements se déterminaient les uns les autres. Les causes de la chute de Rome, les causes de la Révolution, les causes des guerres de 1914 et de 1939, etc. . . Il semble que l'histoire ne pouvait se dérouler que telle que nous l'avons apprise.

Or que d'événements infimes auraient pu en bouleverser le cours et à grande échelle !

Le nez de Cléopâtre peut-être, mais qu'Hitler se soit arrêté comme prévu devant un stand où un complot l'attendait, que Princip ait été bousculé à Sarajevo, qu'un Anglais ait légèrement modifié sa ligne de mire quand il visait Bonaparte à Toulon, que Louis XVI ait mieux répondu aux doléances des Etats Généraux de 1789 et notre nation n'aurait probablement connu ni la Révolution, ni l'Empire, ni les guerres de 1914 et de 1939. Des millions de morts auraient été épargnées.

S'il est un domaine où le déterminisme devrait éviter de se montrer, c'est bien en Histoire.

Or nous savons à combien peu tient souvent le sort d'une existence. Notre rencontre avec celle dont l'amour nous comble de bonheur ne se serait pas produite si elle n'avait pas raté son métro.

N'importe, l'histoire nous apparaît trop souvent comme une pièce de théâtre où tout devait se passer comme écrit d'avance. On tient injustement rigueur à tel homme politique ou militaire de décisions dont seuls les événements survenus par la suite ont fait qu'elles étaient malheureuses.

Au lieu d'enseigner l'Histoire bêtement comme une succession rigide de causes et d'effets, les professeurs devraient s'appliquer à démontrer à quel point celle-ci dépend du fortuit. On serait plus juste envers ceux qui l'ont faite.

LES LIMITES DE LA RAISON

(*Presque fin*)

L'espace et le temps apparaissent comme les deux cadres fondamentaux de notre univers. On les prend pour des principes premiers, ceux qui ne peuvent se définir que par eux-mêmes.

C'est dire qu'ils échappent à toute définition.

Or ils se mesurent avec une précision de plus en plus fine mais ces mesures s'appliquent à des corps matériels. Sans ces corps, ont-ils une réalité propre ? Que sont-ils au juste ?

Le temps est-il comme le pensaient les Anciens ce fleuve universel qui coule d'une allure constante et sans fin du passé vers l'avenir ?

Après des milliers d'années de réflexion, un premier élément de réponse concret nous est venu de la Relativité dont les calculs montrent qu'il passe plus ou moins vite selon la vitesse relative de chaque corps sur lequel vit l'observateur.

Voilà déjà un début de réponse. Le temps n'est pas absolu, mais relatif. Il peut donc varier. L'espace, lui, est-il le vide ? Et le vide est-ce quelque chose ? Depuis les Anciens l'espace avait toujours été un vide homogène, sans orientation, sans mouvement, sans limite. Mais tour à tour on lui a accordé ou refusé une réalité.

La Relativité est venue lui rendre une réalité. La gravitation lui impose une courbure et, comme on ne courbe pas ce qui n'existe pas, l'espace est bien quelque chose de réel et non une création de l'esprit.

Mieux, on gagne à lui donner la priorité sur la matière. Chaque corps peut être conçu comme une déformation de l'espace, comme une vague sur une mer plate. Cette conception résout le paradoxe de la théorie des Quanta qui assimile onde et particule, contradiction que pourtant impliquent les calculs effectués sur des expériences réelles. L'onde est par son mouvement de l'énergie, la particule est par sa masse, ou plus exactement par son inertie, de la matière. On avait peine à concevoir que particule et onde puissent être une seule et même chose ? Or cette façon de voir répond au paradoxe. Par son poids une vague est matière. Par son mouvement elle est énergie. La logique est rétablie.

On élimine ainsi pas mal de difficultés en donnant la priorité de l'être à l'espace et non aux objets qui l'occupent. Toute particule n'est en effet qu'une condensation, une modification de l'espace, modification qui ne peut se concevoir que par mouvance, donc énergie, donc impliquant le temps. Au lieu de concevoir l'espace comme un vide rempli de rien, non-sens absolu, il faut le concevoir comme un plein total qui rend possible mouvement, un peu à la façon du métal qui permet le passage de l'électricité.

Cet espace a même une densité. Il résiste proportionnellement à la vitesse à laquelle on le traverse. Pour accélérer un corps il faut lui fournir de l'énergie. Or si on applique une énergie de plus en plus forte à une particule de masse ultra faible, telle le photon, la particule de la lumière, on atteint une vitesse limite qui est précisément celle de la lumière.

Si dans la fameuse équation $E = Mc^2$ qui relie énergie et matière on voit paraître curieusement la lumière, c'est parce que les mesures se sont effectuées sur ce cas limite. On pourrait aussi bien prendre la vitesse du son à des conditions parfaitement définies et la formule resterait valable au prix simplement de nombres différents.

Aujourd'hui on pourrait même se servir de ces neutrinos, de masse encore plus faible que celle des photons, si faible qu'ils peuvent traverser le globe terrestre sans être déviés. On trouverait une différence par rapport à la vitesse de la lumière, mais si minime qu'elle se mesurerait par une décimale à perte de vue. (De fait la vague des neutrinos provenant de la récente supernova est arrivée une heure avant celle de la lumière après un voyage de millions d'années).

Il serait plus satisfaisant pour notre raison d'accorder au temps comme à l'espace la priorité dans l'être dont chaque corps est emporté par la vague de l'instant présent qui passe. On conçoit mieux alors que la vitesse de la lumière soit celle même du temps, donc que la lumière emporte avec elle l'instant présent arrêté.

On serait plus à l'aise encore de penser qu'il n'y a qu'une vérité première : le mouvement dont les deux composantes sont l'espace et le temps, son recto et son verso. Mais on ne fait que déplacer le problème et on ne peut guère voir plus loin sans l'aide de découvertes dont on ne peut même pas prévoir le genre.

Les conceptions actuellement les plus avancées permettant de comprendre ce que sont le temps et l'espace ne sont qu'hypothèses serrant au plus près la réalité. Là s'arrête pour l'instant le pouvoir de la raison et nous n'avons d'autre ressource que de poursuivre notre recherche en les admettant comme deux réalités premières au sein desquelles doivent s'exercer nos raisonnements, ce qui ne nous interdit en rien au contraire de compter sur l'avenir pour y voir plus clair.

Maintenant, pourquoi avoir pris tant de peine à explorer les limites de notre raison ? Parce qu'il était de la plus haute importance de bien cadrer ces limites pour nous éviter de nous laisser emporter vers des débordements inconscients, comme l'ont fait un peu trop facilement certains philosophes scientifiques dans un passé encore récent. Cela nous servira de stop par la suite.

Déjà 1997 et bientôt la fin d'un millénaire, un millénaire commencé dans la peur et que nous terminons dans un brouillard d'incertitudes. Le progrès technique nous apporte paradoxalement le chômage, la mendicité, la misère, les exodes massifs et surtout la perte des valeurs morales qui donnent un sens à la vie.

Un optimisme de principe nous commande malgré tout de nous souhaiter une bonne année et c'est très bien car notre brouillard actuel n'est que provisoire.

Si individuellement nous avons en effet des excuses à nos doutes et même à nos désespoirs, par contre nous pouvons être rassurés sur l'avenir de l'humanité. Pour cela il suffit de prendre de la hauteur et regarder son histoire.

Elle a connu au cours des siècles des famines, des pestes, des tremblements de terre, des effondrements de civilisations, des massacres, des génocides, dont les pires sont de notre époque par suite d'une puissance technique indifférente au bien et au mal, et elle est toujours là, et même plus que jamais comme le prouve son étonnante fécondité qui pose par ailleurs tant de problèmes.

Sous tous les avatars dont nous souffrons, ses connaissances progressent plus discrètement dans tous les domaines et nous avons des raisons valables d'espérer qu'elle retrouvera de nouvelles valeurs qui engloberont celles que nous croyons avoir perdues.

Si depuis longtemps l'homme ne tient plus dans sa peau, l'humanité ne tient déjà plus sur sa planète et elle cherche maintenant à s'en évader. Que Mars par exemple offre des ressources suffisantes pour lui permettre de s'y installer et demain nous y verrons s'y construire des stations permanentes comme on est logiquement conduit à penser que vivre dans une vaste station orbitale puisse être aussi agréable que sur l'une de ces îles luxuriantes où beaucoup passent d'heureuses vacances.

Cessons donc de ne voir que nos seules vicissitudes quotidiennes à la lueur de nos veilleuses blafardes pour regarder l'avenir à pleins phares jusqu'à l'horizon et nous nous sentirons mieux.

Malgré tout ce que nous avons à souffrir, souhaitons-nous alors une bonne année en attendant que dans un millier de jours seulement nous n'ayons aucun effort d'optimisme à faire pour nous souhaiter un bon millénaire.

L'AMITIE

La relation humaine la plus précieuse, c'est l'amitié, la vraie.

Si vous êtes riche ou influent, vous en aurez des amis et des amis, c'est incroyable. Mais que vous subissiez un revers de fortune et vous les verrez s'enfuir comme une volée de moineaux.

A un niveau supérieur vous trouverez l'amitié verbale, celle des gens qui vous estiment et manifestent pour vous une certaine sympathie. Si vous rencontrez des difficultés ou des chagrins, ils vous prodigueront de bonnes paroles et ne lésineront pas sur les conseils, conseils sincères, mais qu'ils y regarderaient à deux fois à suivre s'ils étaient eux-mêmes dans votre situation.

C'est à ce niveau que vaut le proverbe : les bons comptes font les bons amis. Il signifie que l'argent prime l'amitié et la détruit s'il n'est pas d'abord honoré.

Plus haut il reste à sa place quels que soient les problèmes et ces amis ne se fâcheront pas pour autant. Il est un test de véritable amitié.

Au troisième étage, vous trouverez deux, trois, quatre amis, guère plus. C'est la sorte d'amitié la plus élevée qu'on rencontre généralement, celle de l'échange de services désintéressé. Or, pour rendre un service, il faut se gêner. Ces amis vous suivront, interviendront pour vous et vous en ferez autant pour eux. De tels amis sont rares et heureux serez-vous si vous en avez quelques-uns autour de vous.

Au sommet vous rencontrerez alors l'ami, celui qui en vaut mille autres, le vrai.

Un entrepreneur qui, après avoir failli couler, s'était relevé grâce à l'aide de son ami voulut lui rendre son argent. Il se fit vertement recevoir : *"Espèce de con ! Je ne t'ai pas donné ça pour que tu me le rendes. Je sais bien que si ça m'arrivait à moi tu en ferais autant pour moi et cela n'aurait rien à voir avec ce que je t'ai donné. Entre amis, il n'y a ni dette, ni créance. Marine pense comme moi.. Et maintenant ne va pas m'emmerder avec tes remerciements."*

Si vous avez de la chance, vous rencontrerez cette amitié-là une fois dans votre vie, amitié pure comme le diamant et dominant tous les biens.

Le plus démuné apportera sa présence, si c'est tout ce qu'il possède, et cette présence vaudra de l'or. Il arrivera même qu'elle sauve la vie à l'ami en détresse qui a tout perdu et tente de disparaître car celui-ci sait bien que cet ami aurait tout donné pour lui s'il avait eu quelque chose comme lui l'aurait fait si la situation avait été inverse.

Rien ne viendra briser cette amitié-là, aucune dispute, aucune divergence d'opinion, ni la distance, ni le silence, ni la différence de situation, ni surtout les peines et les échecs.

Chacun doit porter sa part de fardeau dans la mesure où il peut le faire seul. Mais ce serait renier l'autre que de ne pas faire appel à lui lorsque ce fardeau devient trop lourd ou qu'un danger menace. Dans ces cas-là, le conventionnel "Ça va très bien merci" est un manque de confiance, une porte qu'on ferme à la face l'autre, ou un amour-propre petit, indigne de son amitié.

Il n'y a pas de différence de nature entre l'amitié et l'amour, nous y reviendrons souvent car ils ont la même racine : aimer.

"Aimer, c'est ne pas lâcher la corde quand l'autre tombe et qu'on sait qu'on ne pourra pas le retenir". Quand on aime, on réussit l'impossible.

MILLE SOCRATES

Il y eut certainement mille, dix mille Socrates dans l'Antiquité. Un seul est parvenu à se faire écouter et à rester dans le patrimoine culturel de l'humanité.

Ensevelis dans leur condition d'esclaves, d'artisans, de soldats, combien de génies ont pu apprendre à lire et connaître les démarches d'esprit des autres penseurs et même parmi les rares qui ont eu cette fortune, combien ont été admis à s'exprimer devant une école, un aréopage, une assemblée, un public éclairé ?

Les chances de percer du génie sont minimales.

Combien aujourd'hui de Socrates ne trouvent pas à s'exprimer parce qu'ils sont pris par leur travail, leurs déplacements, les obligations de toutes sortes qu'une société monstrueusement compliquée leur impose, ou sont S.D.F. Les enseignants sont plus favorisés parce qu'ils connaissent les œuvres des autres et peuvent en profiter.

Ceux qui parviennent aujourd'hui malgré tout à édifier une œuvre de valeur se heurtent au barrage des éditeurs. Combien d'œuvres de valeur ne voient jamais le jour et sont jetées à la poubelle parce qu'un éditeur est d'abord un commerçant et qu'il doit écouler sa marchandise, donc éditer ce qui se vend. Le grossier, le sanglant, le scandaleux se vend mieux que la noblesse, les idées neuves, les sentiments élevés.

La découverte que l'un n'a pas faite, un autre la fera, dit Jean Rostand, mais le livre qui n'a pu voir le jour manquera à jamais à l'humanité.

Si Darwin n'avait pas publié sa découverte de la sélection naturelle, un autre était prêt à le faire. Si Beethoven n'avait pas eu les moyens de se faire écouter, personne après lui n'aurait pu composer son Concerto pour Violon ou la Neuvième Symphonie. La perte aurait été irréparable.

Le barrage des éditeurs est un génocide mental car, tenant plus aux médiocrités lucratives, ils condamnent des œuvres de génie à la destruction.

L'argent, toujours l'argent, ce serviteur dont on a fait un tyran. Le livre minable qu'un homme riche a pondu trouvera toujours son éditeur. Combien de prix aux retombées commerciales massives survivent au bout de dix ans ?

Le succès immédiat n'est pas un critère fiable permettant de juger de la valeur d'un auteur ou d'un artiste car celui-ci peut très vite être oublié sans retour. Il est même de mauvais augure.

C'est le temps qui fait la valeur d'une œuvre. Quand elle lui résiste ou ressuscite, quand elle vit et se propage, c'est qu'elle apporte quelque chose de vital aux hommes qui en ont besoin.

Il en est du génie comme de ces graines produites à profusion mais dont une sur mille, sur un million ou plus, une seule, portera son fruit.

C'est ce qui se passe encore aujourd'hui dans toutes les sphères de la pensée et de l'art. Combien de génies égaux à Rembrandt, Newton, Pascal, Racine, Montesquieu, Mozart, Pasteur, ou même supérieurs, resteront à jamais inconnus ?

Il y avait mille, dix mille Socrates dans l'Antiquité. Un seul a pu se faire écouter. Et peut-être que l'esprit supérieur qui aurait pu faire faire un bond de mille ans à l'humanité est mort anonyme au milieu de ses compagnons d'esclavage.

MAIS LA RAISON, ELLE ?...

A voir les limites auxquelles se heurte la raison dès qu'elle veut s'aventurer loin du domaine local où pourtant elle connaît tant de réussites, on en vient à s'interroger sur ce qu'elle est.

Question difficile : faire juger la raison par elle-même. Heureusement son siège, le cerveau humain, a des fonctions innombrables qui s'interconnectent et se visionnent les unes les autres.

Auguste Comte, dans le savoir de son époque, se trompe quand il nie l'introspection, comme si on pouvait, dit-il, de sa fenêtre se voir passer dans la rue. S'il avait seulement pu prévoir les moyens vidéo d'aujourd'hui ...

Comment s'est formée la raison ?

Au départ, la mémoire du nouveau-né, du fœtus même car celui-ci commence déjà à apprendre, est une page blanche. Pas tout à fait cependant car son cerveau est "formaté", au sens informatique, pour apprendre beaucoup plus et comprendre beaucoup mieux qu'un animal. Dès sans doute le sein de sa mère, il saisit des informations qui s'assemblent selon les affinités qu'il perçoit entre elles et à partir desquelles il découvre cette logique qui guide nos pas dans notre monde local.

Le bébé apprendra d'abord la distinction entre les êtres. L'être qu'il voit se pencher sur son petit lit et qui le cajole a tantôt un visage et tantôt un autre. Vient un jour où il s'aperçoit que ce sont deux êtres qui le poussent dans son landau, et non un. Quand on est témoin de cette découverte, quand on voit ce petit regard étonné aller de l'un à l'autre, on sourit de tendresse.

Il apprendra vite en cherchant un objet que celui-ci ne peut pas se trouver en deux endroits à la fois, apprentissage de l'UNITE, qu'il peut en placer un mais pas deux dans une boîte qui n'en

contient qu'un, apprentissage du OU. Si la boîte peut en recevoir deux, il fera l'apprentissage du ET. Quand il ne parviendra pas à y placer un seul objet, il apprendra le NI. Se heurtant à la réalité, parfois avec colère, il apprendra que les objets résistent du fait qu'ils sont objets.

Ainsi s'édifient très vite en lui les bases de la logique : les notions d'addition, d'exclusion, de substitution, de cause et d'effet, etc. Et immatériellement, inconsciemment, d'espace et de temps. Peu à peu de l'ensemble naît la raison.

Que ces exemples ne soient peut-être pas les meilleurs, peu importe : l'essentiel est de comprendre que notre logique ne nous est pas tombée du ciel mais qu'elle s'est formée d'après notre monde environnant, plus exactement qu'elle a été formée par lui, dans la mesure de la capacité intellectuelle à laquelle nous sommes parvenus.

La conscience de cette logique est la raison.

On comprend que la raison fasse merveille dans notre monde local où elle a édifié notre science première et notre industrie car elle est née de lui, ce monde local... de milliards de milliards de kilomètres et de milliards d'années-lumière, tel que nous le percevons, monde local aussi des phénomènes de tous les jours tant que ceux-ci ne se mesurent pas avec une précision qui le dépasse.

Inversement on comprend aussi que, par un insatiable besoin d'en savoir plus sur les questions qui la tourmentent, lorsqu'elle s'aventure au-delà de ce monde qui l'a formée et tente de s'exercer sur le fini et l'infini, sur l'espace et le temps, sur l'être et le non-être, sur la matière et la conscience, sur la vie et la mort, toutes réalités qui la transcendent, cette raison perde pied dans l'incompréhensible car ce ne n'est pas sur ces réalités premières qu'elle s'est formée mais sur celles seulement qui en découlent.

Faut-il alors désespérer ? Faut-il comme beaucoup d'esprits qui se croient réalistes regarder avec un haussement d'épaules les avancées de la science et de la raison sous prétexte qu'au-delà de notre monde on ne saura jamais rien ? Est-ce à dire que notre raison est définitivement figée, qu'elle ne peut pas faire de progrès ?

Erreur absolue ! Toute la marche de l'univers, l'ascension de la vie, le progrès des connaissances contredisent une telle position. Car logiquement, si la raison est née des réalités de notre monde local, en s'aventurant hardiment dans un univers plus vaste, ou même différent, elle sera amenée à son contact à développer ses capacités.

Si pour le moment le respect de la raison nous commande de ne pas lui demander plus qu'elle ne peut nous donner, ce n'est pas par capitulation mais par exigence de vérité. (*Voir N° 8 & 10*)

Progressant de succès en succès dans un monde par lequel et pour lequel elle était construite, si la raison au siècle dernier avait des excuses à se croire toute puissante, maintenant qu'elle se heurte à ces problèmes déconcertants qu'elle découvre, elle en revient à plus de modestie parce qu'elle voit qu'elle a beaucoup à se perfectionner et qu'elle en aura bien davantage à l'avenir.

C'est pourquoi quand nous ne lui demandons pas de sortir de ses limites actuelles, quand nous l'utilisons dans son domaine, la raison est le guide intellectuel le plus fiable qui soit.

Mais au-delà elle est grosse d'avenir. Par la montée en puissance de ses performances elle est appelée à nous ouvrir des chemins encore insoupçonnables sur des futurs stupéfiants.

Heureux ? Malheureux ? Ce n'est pas d'elle que dépend la réponse, mais de la sensibilité, autrement dit de la conscience même de l'homme. Le rôle de la raison est de la servir sans erreur

LA PAROLE DONNÉE

Naguère lorsqu'une parole était donnée, on n'y revenait pas. Deux maquignons se tapaient dans la main et le marché était conclu. La parole valait contrat. Un code d'honneur régnait dans les esprits : "Cochon qui s'en dédie". Celui qui ne l'aurait pas respectée se serait vu éjecter par ses compagnons professionnels et ses concitoyens.

La parole d'honneur ajoutait une valeur encore plus forte à l'engagement. On ne la donnait pas à la légère. Quant au serment, souvent prêté sur une tête ou sur un livre sacré, il était l'engagement suprême dont la violation était un crime.

Aujourd'hui pour trop de gens la parole donnée n'engage à rien parce que juridiquement elle n'a pas de valeur, n'étant pas une preuve écrite.

Un vendeur assure de son accord formel l'acquéreur de sa maison pour un prix convenu. En attendant la signature, celui-ci, confiant, évacue le logement qu'il occupe. Si entre temps quelqu'un offre au vendeur un prix plus élevé, celui-ci au lieu de lui répondre qu'il a donné sa parole, informe l'acquéreur qu'on lui propose un meilleur prix et qu'il n'est plus vendeur au prix convenu.

- Mais vous m'avez donné votre parole formelle !

- Ah, pardon, je n'ai rien signé.

Réponse classique. La parole donnée ne compte pas. Le plus fort, c'est que le vendeur s'estimera avoir été habile en affaires alors qu'il n'a été qu'un malhonnête homme.

Une société où le juridique tient lieu de morale est une société en décadence. Il s'ensuit une méfiance généralisée qui freine le commerce par toutes les précautions qu'il faut prendre. Que de gens de bonne foi se voient condamnés par les tribunaux parce qu'ils n'ont pas d'écrit pour se défendre. Ils en deviennent méfiants à l'extrême et, de proche en proche, c'est toute une société qui en est infectée. Et cela peut aller loin.

Un procédé de fripouille consiste à pousser sa victime par des paroles alléchantes dans une souricière juridique pour la saigner au maximum.

- Quand j'apprends un crime, disait quelqu'un, je me dis toujours que le mort ne l'a peut-être pas volé et que la vraie victime, c'est l'autre.

Cela ne justifie pas le crime mais l'explique.

Les tribunaux ne jugent que sur preuves écrites. Et c'est ainsi que rendu fou par une canaille un brave homme pas méchant peut devenir un criminel.

DRAME DE LA RUPTURE

- Oh chérie, je t'en supplie, ne me quitte pas ! Tu verras. Je saurai si bien attacher ton âme à la mienne que tu pleureras d'avoir voulu partir !

- Attacher une âme ? On peut pas. C'est un gaz.

UNE JUSTICE OMNIPOTENTE ?...

Une démocratie est une nation majeure qui se gouverne elle-même par l'intermédiaire des représentants qu'elle s'est élus.

La France donne le premier pouvoir à son Président de la République gardien de la Constitution et chargé de définir les directives orientant le présent et l'avenir de la nation.

Au-dessous de lui, trois pouvoirs officiels : le législatif, l'exécutif et le judiciaire.

- Le pouvoir législatif est partagé en deux chambres, l'Assemblée Nationale et le Sénat, la priorité restant à la première dont les citoyens élisent directement les membres, ceux de la seconde étant élus indirectement.

- Le pouvoir exécutif dont le chef est choisi par le Président et qui est contrôlé par le pouvoir législatif. Jusqu'ici donc la nation se gouverne elle-même.

- Le pouvoir judiciaire, lui, n'est contrôlé pratiquement par personne.

Il existe bien face aux précédents un pouvoir de fait, la presse, qui reflète, du moins en théorie, l'opinion du public, pouvoir mouvant mais qui s'équilibre par la diversité de celle-ci.

Or ce pouvoir contrôle très bien le législatif et l'exécutif mais il est désarmé devant le pouvoir judiciaire car il lui est interdit de critiquer ses décisions.

La Justice ne fait pas la Loi mais chaque juge a le redoutable pouvoir de l'appliquer selon ses vues qui peuvent être plus ou moins orientées.

L'erreur d'un juge est certes contrôlable par le juge de l'appel, l'erreur de ce dernier par la Cour de Cassation chargée de rétablir toute dérive des tribunaux selon le droit, pas selon les hommes, qui seront de nouveau jugés.

Mais si c'est le corps de la Justice en entier qui se met à errer au détriment de la nation, si lui-même transgresse la Loi, si ses décisions sont influencées par les opinions politiques ou idéologiques de ses membres, personne n'aura le pouvoir d'intervenir et il faudra changer la Loi pour remettre les choses en place.

Or voici qu'on veut rendre la Justice, un des corps les plus puissants de la nation, indépendante de tout contrôle, lui donner un pouvoir absolu non seulement sur les citoyens mais sur les gouvernants, abolir toute possibilité de directives de la part du gouvernement qui perdrait son droit de lui demander de moduler ses décisions avec plus de fermeté ou d'indulgence selon les nécessités auxquelles il a à faire face.

Prétendre que du fait qu'elle est rendue en public, le peuple contrôle sa Justice, est débile.

Au procès d'assises dont parle la presse cette surveillance joue plus ou moins mais la Justice qui compte pour les citoyens est celle des innombrables procès au pénal et surtout au civil dont le public n'entend pas parler, auxquels n'assistent guère que les justiciables, qui se traitent à la hâte parce que les tribunaux sont surchargés et qui aboutissent à des jugements souvent bâclés provoquant parfois des drames.

Parent pauvre des budgets, débordée, aux procédures interminables, aux nominations échappant à tout contrôle du peuple ou de ses élus, très mal connue du public, parlant un jargon qu'il ne comprend pas, privant le citoyen du droit élémentaire de se défendre lui-même, soit parce que la procédure l'interdit, soit le plus souvent parce qu'il ne sait pas faire autrement que de dire ce qu'il a à dire et, sentant des pièges partout là où il devrait trouver sécurité, même celui qui sait s'exprimer a peur de le faire et doit avoir recours à un avocat, et plus encore celui qui panique devant un système judiciaire obscur dont il a tout à redouter.

Les avocats sont là pour rétablir précisément l'égalité. Le malheur est qu'ils ne sont pas égaux eux-mêmes. Sinon pourquoi le résultat d'une procédure est-il différent si la cause est plaidée par un grand avocat qu'une partie plus fortunée a pu se payer alors que l'autre a dû se contenter d'un petit débutant pas cher ? Qu'est-ce que c'est que cette Justice qui tourne aux vents de l'éloquence ?

Non, la Justice est chose trop grave et trop peu fiable pour qu'on la laisse entièrement aux mains des juges. Plus que tout autre pouvoir, il est indispensable qu'elle soit contrôlée par le

peuple au service duquel elle est. Or en fait ce contrôle n'existe ni dans le choix des juges, ni dans la surveillance des audiences dont l'ouverture au public est un leurre.

Or voici qu'on projette de lui concéder encore plus d'indépendance alors qu'il est déjà imprudent qu'un corps aussi puissant dans une société puisse régner sans direction, ni sanction. La liberté de jugement, indispensable à une bonne justice, ne va tout de même pas jusqu'à l'impunité de fautes ou de négligences graves commises par ceux à qui elle est accordée.

(Voir N° 2)

L'indépendance d'une Justice qui pourrait s'arroger un pouvoir sans frein sur les citoyens et leurs représentants, véritable état dans l'état, est absolument incompatible avec un régime démocratique où tout pouvoir émane du peuple. On est déjà allé trop loin dans ce sens. Le pire serait que la nation dont la Révolution a proclamé les Droits de l'Homme devienne maintenant une Judicocratie. A "Summum jus, summa injuria" correspondrait alors "Summum judicium, summa servitudo".

LA RICHESSE ET L'AMOUR

Dans les milieux où l'argent est tout-puissant, on recherche pour l'enfant le riche parti et généralement cela marche parce que cette société sans amour y trouve son compte. Le jeune prince amoureux d'une bergère belle et intelligente est un conte de fée qui fait rêver dans les chaumières. Mais il faut une singulière élévation d'âme chez ce jeune prince non encore dégradé par son milieu pour aimer sincèrement une bergère et l'épouser contre l'avis de son entourage. Le véritable amour ignore le rang et la richesse.

Le danger vient de son vieillissement moral qui risque de le ramener au niveau de son entourage. A ses yeux alors devenus aveugles sa bergère s'éteindra et redeviendra une fille pauvre dont il ne verra plus les qualités intellectuelles et morales qui la plaçaient au-dessus des riches partis qu'on lui offrait.

Et, par un retournement classique, il répètera, comme les autres, que l'amour est aveugle alors que sans l'amour sa vision autrefois largement ouverte sur la richesse humaine se réduit à la seule valeur du bien matériel.

C'est en prévision de cette dégradation morale fréquente et de ses tristes conséquences que la sagesse bourgeoise s'oppose souvent à ce qu'elle appelle les mésalliances. La cohésion sociale et l'intérêt financier maintiennent les couples alors que l'amour est depuis longtemps nécrosé.

Quand un roi abandonne sa couronne parce qu'il estime que, sans la force que lui donne la femme qu'il aime, il ne pourra pas remplir autant qu'il le voudrait la mission qui le place au premier rang de son royaume, ce n'est pas lui qu'il faut condamner, mais la classe politique qui l'a contraint à ce choix douloureux. Sans porter aucun jugement sur son successeur, une telle noblesse de caractère promettait d'en faire, surtout dans un régime où régner n'est pas gouverner, le plus humain et le plus apprécié des rois.

ON M'A DIT...

Lorsque quelqu'un vous rapporte les propos que son ennemi a tenus sur vous, vous ne risquez pas de vous laisser influencer car vous êtes prévenu.

Si votre informateur a des idées ou des goûts différents des siens ou des vôtres, même s'il se méfie de lui-même parce qu'il est scrupuleux, il y aura toujours si peu que ce soit altération en cours de transport.

Un ami qui vous rapporte les propos d'un autre ami, donc bien intentionné à votre égard et au sien, les modifiera sans s'en rendre compte, par sympathie pour vous, souvent en y rajoutant. Et nous, tant que nous sommes, nous ne pouvons nous empêcher de rapporter les propos d'un autre sans y glisser involontairement quelques nuances.

Le mot pour mot n'est pas lui-même un critère d'exactitude car une simple intonation peut en changer le sens. "Si elle refuse, je l'étrangle" est textuellement une menace de mort. Or les mêmes mots, se rapportant à un cadeau par exemple, sont signe d'affection.

L'idéal serait donc l'enregistrement qui restitue les paroles exactes avec leurs intonations et aussi l'ambiance. D'où une authenticité incontestable ayant grande force de persuasion.

Or c'est précisément en cela que le procédé se révèle terriblement dangereux car un enregistrement ne vaut que pour un instant isolé.

Un homme malhonnête peut faire écouter un enregistrement qui compromet gravement quelqu'un et cacher celui qui le suit, peut-être d'une minute seulement, et qui rectifie le premier ou exprime le regret d'un mouvement d'humeur contraire à la pensée réelle de l'auteur.

Le magnétophone est d'autant plus trompeur par ce qu'il n'a pas enregistré qu'il est persuasif par ce qu'il fait entendre. Avec raison la Justice ne l'admet guère en tant que preuve juridique mais dans l'opinion du juge qui l'aura entendu le mal sera fait.

Qui prend argent comptant tout ce qu'on lui raconte ou lui fait écouter se met en danger. Même les hommes les plus dignes de foi modifient inconsciemment peu ou prou la vérité. Faire confiance à quelqu'un ne signifie pas prendre tout ce qu'il dit au pied de la lettre. Le magnétophone est suspect, lui, par tout ce qu'il n'a pas enregistré.

Sans tomber dans la méfiance qui pollue les relations, prudence et vérification sont de précieux garde-fous chaque fois qu'on part d'un témoignage ou d'un enregistrement pour agir.

A UN DEMOLISSEUR

Vous faites un mal terrible à quelqu'un en lui enlevant sa religion sans rien lui apporter en échange. Vous lui dérobez ce qu'il y a de vrai dans cette religion pour le laisser complètement vide dans un univers de non-sens.

Vous le libérez, dites-vous ? On ne tire pas quelqu'un de prison pour le laisser nu dans le désert. Si on le libère de ses barreaux, on lui procure au moins de la nourriture, des vêtements et un toit. Or vous, vous le dépouillez de tout. Vous feriez mieux de lui apprendre à se délivrer des surcharges et des déviations de sa croyance pour en discerner les espérances valables, les consolations réelles et l'amour qui le désaltère et dont vous allez le priver sans remords.

Détruire est à la portée du premier venu mais construire, et du solide, demande une forte dose de bon-sens et un minimum d'intelligence et de cœur. Or vous n'avez rien de tout cela, sinon vous ne lui feriez pas ce mal. Alors laissez votre prétendu prisonnier bénéficier de la chaleur et de la nourriture que lui offre ce que vous appelez sa prison puisque, en dehors d'elle, vous n'avez rien à lui offrir. En réalité vous êtes plus pauvre que lui.

Le jour où vous aurez du solide à lui apporter parce que vous-même vous l'aurez trouvé, allez-y alors hardiment. Ce sera fête pour tous les deux.

PLAISIR ET BONHEUR

A la différence du bonheur, le plaisir décroît au fur et à mesure qu'on le satisfait. On a perdu ce trésor de la faim et de la soif maintenant qu'on mange à heure fixe ou que pour un rien on va prendre un verre. Qu'elle était succulente la pomme de terre à l'eau pendant la guerre !

Après avoir cru mourir de soif dans le Sahara Saint-Exupéry parle de l'eau comme d'un "bonheur infiniment simple". Les gorgées qui le ramenaient à la vie valaient tous les Champagnes du monde

Le roi peut ne tirer qu'une maigre satisfaction des menus les plus fins alors que le berger salive de plaisir en portant le pain à sa bouche.

La poursuite des plaisirs sombre vite en effet dans la satiété. Le goinfre finit par vomir et le noceur effréné par ne plus rien ressentir.

Le bonheur se distingue du plaisir en ce qu'il est, lui, insatiable.

Insatiable le savant dans ses recherches, l'explorateur dans sa découverte de terres inconnues, le compositeur dans sa création musicale. On est stupéfait par l'œuvre que Mozart a pu réaliser au cours de sa courte vie. Il n'arrêtait jamais.

Le plaisir est fermé sur soi et se tarit vite.

Le bonheur est orienté vers l'extérieur et vers les autres. Pour atteindre son but, il renoncera souvent au plaisir. Le grimpeur serait frustré si un hélicoptère le déposait au sommet car sa conquête ne vaut que par les efforts accomplis pour la gagner. Celui qui se dévoue vraiment aux autres rayonne toujours d'équilibre et de joie.

L'homme ne tient pas dans sa peau, c'est exact. Sans autre but que son plaisir égoïste, il est triste et seul car le bonheur qu'il recherche, il ne le trouvera jamais qu'en dehors de lui.

LA SUISSE PROFONDE

Magnifique Suisse où du fond des vallées, on admire les sommets neigeux se reflétant, là-haut, dans la surface bleue des lacs d'altitude. (Où est la plaisanterie ?...)

POUVOIR ILLUSOIRE

"Monsieur Tazieff, vous savez bien qu'un Président ne peut rien contre son administration" dit un jour le Président Pompidou. Il aurait pu ajouter : "ni contre les puissances d'argent".

Beaucoup de gens croient que ceux qui nous gouvernent ont tous les pouvoirs et ils les accusent de ne rien faire contre le chômage, contre la précarité de l'emploi, contre le désordre qui s'installe de plus en plus à tous les niveaux de la société. C'est être bien naïf.

Personne ne peut commander s'il n'a l'appui de la force qui le tient, ici l'argent, ou celui de ses troupes, le plus important étant alors pour ce dernier de conquérir ses troupes par son prestige, sinon il ne pourra que dire : "Je suis leur chef, il faut bien que je les suive". Ce serait ici le peuple.

Ce n'est pas que nos dirigeants ne voudraient pas supprimer la crise et ses redoutables conséquences. Oh non ! Ils y pensent sans cesse, ne serait-ce que par souci électoral. Mais quel pouvoir ont-ils sur l'économie ?

Celle-ci fonctionne par la satisfaction des besoins de tous les agents économiques, depuis le petit ouvrier jusqu'à l'Etat lui-même. C'est le besoin qui oblige les hommes à faire quelque chose pour le satisfaire. Tel est le moteur de l'échange, de cet échange aux innombrables aspects mais qui dépend presque exclusivement de l'argent.

Et c'est là que tout se coince car qui détient l'argent détient le pouvoir sans avoir besoin de gouverner. Les dirigeants sont faits pour ça.

Et nos dirigeants ne peuvent rien contre les puissances d'argent, d'autant moins maintenant que celles-ci ont acquis une dimension mondiale comme jamais l'humanité n'en avait connu.

Alors on essaie mesures sur mesures, lesquelles ont toutes en commun le caractère d'un emplâtre sur une jambe de bois. Car jamais nos dirigeants n'auront le pouvoir de répartir équitablement la richesse. Qu'une décision efficace tende à cette équitable répartition et les capitaux s'envolent.

Les gouvernants perdent de plus en plus les leviers de commande. Ils ont perdu celui de la monnaie depuis que leur autorité sur la banque centrale leur échappe et c'était bien le plus efficace. Mais agir sur la monnaie, c'était toucher à ces puissances et elles ont tout fait pour le leur ôter. Ils perdent un peu plus le levier de commande sur la Justice et "selon que vous serez puissant ou misérable"... Les grandes affaires ressemblent étrangement à des règlements de comptes. Avec la monnaie commune ils sont contraints de suivre les impératifs du traité de Maastricht et de pressurer les imposables, quitte à classer imposables des pauvres gens qui ne l'étaient pas. Mais que faire d'autre ?

Ce n'est pas qu'ils ne voudraient pas fournir des emplois à cette foule inquiétante des sans-travail et des exploités sociaux aux salaires de misère. Elle leur fait peur. Mais comment ? Depuis qu'est devenu caduc le vieil argument selon lequel si le capitaliste paie moins ses ouvriers, il aura moins de clients, du fait que le progrès des moyens de production diminue progressivement le besoin de main-d'œuvre, cette masse résignée mais plus pour longtemps, pèse tellement lourd qu'on ne serait pas fâché de la voir éliminer.

Ainsi de plus en plus faibles nos gouvernants, Président de la République en tête qui peut-être croyait en ses promesses mais qui en matière économique ne peut guère que régner, impuissant.

Alors on fait ce qu'on peut, comme à la météo. S'il fait beau, on s'en attribue le mérite. S'il pleut, on a toujours en réserve des excuses ou des responsabilités remontant à la préhistoire tandis que l'opposition, elle, en fait ses choux gras. Heureux qui est au pouvoir quand survient une éclaircie. De même avec le chômage, alors que, sauf à prendre des mesures aussi génialement médiatiques qu'inefficaces et à tripoter les modes de calcul, ceux qui nous gouvernent n'ont pas de pouvoir sur lui. Mais ils ne l'avoueront jamais.

Le malheur est qu'à pouvoir faible répond une féodalité tyrannique. Aujourd'hui il faut parler au pluriel car tous les pays sont touchés.

Maintenant que tombent devant l'argent les forces morales qui hier freinaient les excès de la propriété privée, un égoïsme cynique s'installe aux commandes de l'économie mondiale. Encore

C'est bien parce que ces lettres et ces signes sont disposés de manière à leur donner un sens qu'ils récitent cette jolie fable.

On objectera qu'ils n'ont pas de sens pour qui ne parle pas français. C'est vrai. Mais le motif de réflexion serait le même devant un amoncellement de pierres sans ordre, lesquelles, une fois agencées suivant un plan, formeront une maison, un château, une cathédrale.

Les scientifiques parlent ici d'information.

Plus une structure est complexe, plus elle contient, disent-ils, d'information. Mot impropre parce que trop anthropocentrique. Mieux vaut celui d'organisation. L'information est relative à l'homme, l'organisation tient par elle-même, que l'homme y soit ou non. Recourir, faute de mieux, à l'anthropocentrisme pour tenter d'expliquer ce qu'on essaie de comprendre, porte préjudice à cette explication même. Cela dessert par exemple la compréhension de la Relativité et des Quanta même auprès du physicien, ce qui heureusement ne l'empêche pas d'avancer. Chez lui le philosophe ne cesse de courir après le savant.

Ce simple exemple de la fable de La Fontaine n'est qu'une façon de faire comprendre que tout dans l'univers est fonction de l'organisation depuis la plus infime des particules jusqu'aux milliards sans fin de galaxies. La science consiste à la découvrir.

Regardez ce petit caillou du chemin. Il semble inerte, indifférent au soleil, à la nuit, au gel, à la boue. Un rien en somme qu'on envoie distraitement promener d'un coup de pied.

Or il est formé de cristaux, eux-mêmes formés de molécules, elles-mêmes formées d'atomes, eux-mêmes formés d'électrons et de noyaux, ces derniers, car à ce niveau nous devons lâcher l'électron, de protons et de neutrons et nous pouvons pousser plus profond encore. Or toutes ces particules sont organisées. Tout bouge, tout tourne à une vitesse fulgurante dans ce petit caillou qui ne nous dit rien. Et l'énergie totale dont il est constitué pourrait faire sauter la montagne car elle dépasse de loin celle des bombes nucléaires dont seule une modeste partie est libérée.

Qu'est-ce donc qui relie la fable, le caillou et tout ce qui existe dans l'univers ?

L'organisation.

Même si nous admettons la théorie du Big Bang, nous constatons, en dépit des théoriciens de l'entropie, dont les calculs sont exacts mais partent d'une base fautive, que l'histoire de l'univers est une marche vers l'organisation. L'évolution biologique en particulier, par le minéral, le végétal et l'animal monte vers ce sommet d'organisation qu'est, à ce jour, le cerveau humain.

Mais cette montée n'est pas linéaire. Elle est en fait chaotique. Partout organisation et désorganisation sont mêlées. Il faut croire que ce mélange de constructions et de destructions, de proliférations et de carnages, de vie et de mort est nécessaire, comme si la moindre organisation se payait au prix d'innombrables ratages. Mais tel est le résultat. Du chaos naît paradoxalement l'organisation universelle.

Avec pour nous un autre résultat qui n'est pas mince. Alors que la conception descendante selon laquelle l'univers s'enfonce vers sa désorganisation finale conduit au pessimisme absolu, la conception ascendante selon laquelle il marche vers une organisation de plus en plus élevée à laquelle nous appartenons conduit logiquement à l'optimisme pur. Ici raison et sentiment vont de pair.

Mais au départ qu'y a-t-il au bas de l'échelle ?

La réponse la plus approchée est de dire qu'il y a l'espace, l'inorganisé par excellence mais réalité tout de même, un espace qui s'organise avec le temps, ce qui concorde avec le Big Bang.

Nous rejoignons là la pensée de Thomas d'Aquin, dans la lignée de Platon et d'Aristote, pensée selon laquelle l'être se compose de deux entités : la matière première et la forme substantielle.

Cela n'éclaire pas tout mais observe la raison.

La matière première est de l'indéterminé pur auquel la forme substantielle donne une structure. Thomas d'Aquin fait de l'âme, au sens religieux, la forme substantielle du corps qui joue vis-à-vis d'elle rôle de matière première.

En traduisant forme substantielle par organisation, telle celle qui donne un sens aux lettres et signes de la fable, nous disposerons du moyen rationnel de comprendre, autant que possible, ce qu'est la conscience, ce qu'est la personnalité.

MONSIEUR L'ORDINATEUR

Lorsque après la guerre, on s'est aperçu qu'on pouvait faire exécuter à des machines à calculer des opérations de logique, on a compris le formidable intérêt de cette découverte. Ainsi est né l'ordinateur, révolution naguère inimaginable, comme autrefois celle de la machine. Mais inimaginable ne signifie pas impossible. (*Voir N° 5*)

Outre son énorme capacité de mémoire, l'ordinateur comporte des aiguillages dont le nombre de combinaisons est pratiquement illimité, si bien qu'en organisant ces combinaisons selon tel programme conçu pour résoudre tel problème ou obtenir tel résultat, il réalisera ce programme sans faute et à une vitesse phénoménale.

Ainsi effectuera-t-il en quelques secondes ou en quelques minutes des calculs qui auraient exigé un temps énorme pour les mener à bien ou sera-t-il capable de donner des ordres selon la survenue de conditions qu'on lui aura préétablies.

En somme l'ordinateur est au cerveau ce que la machine est au muscle, un puissant exécutant.

Mieux, il nous aide à comprendre dans une certaine mesure comment fonctionne le cerveau. Mais entre eux il y a un abîme : la conscience.

L'ordinateur s'ignore lui-même autant qu'un outil s'ignore, qu'une locomotive s'ignore, qu'un téléviseur s'ignore. C'est une machine remarquable qui reproduit l'intelligence de l'homme qui l'a conçue, mais une machine, rien de plus.

Or beaucoup de gens parlent maintenant de l'ordinateur comme d'une personne qui pense, réfléchit, conseille, alors qu'il serait déjà ridicule de l'égaliser à un animal, cet animal en qui Descartes ne voyait qu'une machine... au grand rire de La Fontaine. Pour lui le porc qu'on saigne crie par simple réflexe. Il ne sent rien ! S'il avait connu l'ordinateur, il aurait eu sous la main l'exemple idéal pour illustrer sa théorie,

Quelle que soit la merveille de l'outil, ne tombons pas dans le langage d'admirateurs écervelés. Il est facile d'attribuer à une touche une réaction sonore de douleur. Chaque fois qu'on appuie sur elle, même involontairement, l'ordinateur se met à hurler. Ou de lui faire jouer l'Hymne à la Joie. Ce n'est pas pour cela qu'il en éprouve de la douleur ou de la joie.

Il n'y a personne dans l'ordinateur.

Notre région a connu hier des conditions météorologiques rarement aussi mauvaises. On signale de nombreux accidents sur les routes à cause du verglas. On a même dû aller récupérer le dernier train égaré dans la campagne à cause du brouillard

LE FAILLI !

Après la Révolution, la montée de la bourgeoisie engendra une génération très dure qui pour blason ne se donnait pas les titres de noblesse mais l'argent. On connaît la tendance hautaine, et souvent ridicule, de gens qui, partant du bas de la société, se trouvent nouvellement enrichis, même si c'est légitimement par leur travail ou leur savoir-faire. Il n'y a pas plus impitoyable et hypocrite que celui qui se conduit en parvenu. Beaucoup heureusement conservent leur simplicité.

Au XIX^e siècle, siècle des parvenus, le maître de fabrique ou le commerçant qui se trouvait contraint de déposer son bilan se voyait refoulé au ban de la société. Perdre de l'argent, en faire perdre aux autres alors que l'exploitation de la main-d'œuvre était si facile, alors que toute une génération d'enfants à cette époque travaillait dans les mines et dans les usines au grand honneur des patrons, c'était un grave déshonneur.

Le failli perdait du coup toute considération. On le montrait du doigt. Les tribunaux le traitaient comme un voleur et le privaient de bien des droits qu'on accorde à tout citoyen. Il n'était pas rare qu'il soit mis en prison et on parlait avec mépris du père failli dans les écoles.

C'est ainsi que nombre de braves gens n'ont trouvé d'issue que dans le suicide. Balzac, Emile Zola et d'autres nous ont dépeint cette société impitoyable qui aujourd'hui nous répugne.

Puis, avec le temps et les avatars des guerres, cette sévérité est souvent apparue injuste. Les tribunaux de commerce formés de juges à qui cela pouvait arriver se sont montrés plus indulgents. Mais jusque vers les années 60, celui qui avait déposé son bilan, même en tout bien tout honneur, était encore tenu à l'écart. Les clubs huppés le priaient discrètement de présenter sa démission.

Aujourd'hui, où tant de chefs de grandes entreprises qui hier encore regardaient de haut leurs confrères malheureux se voient forcés d'en faire autant, l'esprit a changé. Les médias ont parlé de tant d'entreprises placées en redressement judiciaire ou en liquidation qu'on commence à regarder ceux qui ont traversé cette épreuve avec des yeux dits "américains".

Là-bas, paraît-il, avoir déposé son bilan est estimé vous protéger du retour de pareille mésaventure car vous êtes mieux capable de la prévenir.

Ce n'est pas de plonger qui est grave, mais de ne pas savoir remonter à la surface. Au lieu de regarder avec méfiance celui qui a perdu son entreprise, on le considère comme quelqu'un d'expérimenté et, s'il sait redresser la tête, il inspire plus confiance que celui qui n'a vécu aucun avatar et on lui accorde la préférence.

La personne est plus importante que la situation. On ne l'a pas encore compris chez nous.

REFORME D'AVENIR

L'esclavage consiste à posséder un être humain pour s'approprier son travail. Son maître a intérêt à lui fournir des aliments et à l'entretenir de façon à en obtenir le meilleur rendement.

Le machinisme consiste à posséder une machine pour utiliser son travail. Son propriétaire a intérêt à lui procurer de l'énergie et à l'entretenir de façon à en obtenir le meilleur rendement.

Le salariat consiste à s'approprier le travail d'un être humain moyennant un salaire par lequel celui-ci se procurera lui-même aliment et entretien. Son employeur a intérêt à obtenir de lui le meilleur rendement par rapport à son salaire.

L'association, elle, consiste à mettre en commun le travail de chacun pour en obtenir dans l'intérêt de tous un meilleur rendement. Son principe est : $1 + 1 = 3$

Seule cette dernière formule est humaine. Il est de moins en moins acceptable qu'un être humain ne considère pas celui qu'il appelle à travailler avec lui comme un collaborateur de valeur économique comparable à la sienne et que ce dernier se comporte comme une machine indifférente au sort de celui pour qui il travaille.

En tous domaines les hommes doivent avoir conscience qu'ils sont tous solidaires sur une même planète. L'antique organisation sociale actuelle est de plus en plus dangereuse et doit être

intégralement refondue pour éliminer l'exploitation des pauvres par les possédants, sinon les écarts qui se creusent vont rapidement mettre en danger aussi bien les uns que les autres. (Voir N° 7, 12)

PROPOSITION

Article n - Quiconque utilise le travail d'une autre personne d'une manière permanente et moyennant salaire la rend par le fait son associée.

Article (n+1) - Cette qualification est acquise au bout d'un an de travail sans interruption du chef de la personne employée sauf pour une cause indépendante de sa volonté.

Article (n+2) - Cet associé est qualifié d'associé salarié majeur s'il participe aux pertes et aux bénéfices du travail commun. Il est qualifié d'associé salarié mineur s'il participe aux bénéfices mais non aux pertes.

Article (n+3) - L'associé salarié majeur détient des parts ou actions temporaires supplémentaires aux parts ou actions de l'entreprise et participe aux décisions collectives en proportion de sa rémunération annuelle par rapport au montant du capital de l'entreprise.

Article (n+4) - L'associé salarié mineur détient des parts ou actions temporaires supplémentaires aux parts ou actions de l'entreprise en proportion de moitié de sa rémunération annuelle par rapport au montant du capital de l'entreprise. Il participe aux décisions collectives avec voix seulement consultative.

L'article capital et universel est le premier.

Lorsque son principe sera admis, non sans mal, à lui seul il changera profondément la société.

MISE AU POINT

Nous avons dit que contrairement aux théories actuelles l'univers progressait dans le sens de son organisation et notamment dans le dernier numéro. Or nous avons eu la surprise de découvrir dans le numéro de Science et Vie de mars dernier, un article de Roman Ikonicoff qui dit des choses si semblables qu'on pourrait les croire copiées, parfois mot pour mot, comme si nous en avions eu connaissance avant.

C'était évidemment impossible.

DEFENSE DE PENSER

Autrefois les gens avaient le temps de penser, de réfléchir, de méditer, de rêver, de se raconter des histoires. Qu'ils en aient usé pour divaguer, possible. Mais ils existaient surtout par eux-mêmes bien plus que maintenant. Les soirs de moisson le paysan rentrait à sa ferme et vivait de ses entretiens, de ses amitiés, de ses querelles mêmes, avec ses parents, sa femme, ses amis, ses enfants. Il vivait une vie personnelle dont beaucoup trop de gens sont privés aujourd'hui.

Le travail, les déplacements, les mille et un tracas de la vie moderne emplissent les journées. Métro, boulot, dodo, c'est bien le sort de la majorité des gens. Et quand ils ont un instant de loisir, le cinéma, le sport, la télévision viennent le boucher sans leur laisser la moindre possibilité de penser par eux-mêmes. Les croyants assistent aux cérémonies qui viennent leur apporter des réponses toutes prêtes, s'ils se posent toutefois encore des questions.

Les animaux vivent au jour le jour, luttant en permanence pour trouver leur nourriture mais profitant aussi des plaisirs immédiats que leur dispense la nature. Puis ils périssent victimes d'un prédateur ou ils agonisent et meurent sans même le savoir.

C'est ainsi que beaucoup de nos contemporains traversent l'existence... ou le voudraient : en se bouchant les yeux.

Mais inévitablement certains événements tout à coup leur rappellent leur condition d'hommes, la naissance d'un enfant pour quelques-uns, l'amour vrai qui pour les plus évolués dépasse largement la personne et cherche sa pérennité bien au-delà, la souffrance pour la plupart, surtout la perte d'un être aimé et par-dessus tout, tout le reste, l'approche de leur propre mort.

Et alors resurgit *l'éternel pourquoi ?*

Sans réponse qui vaille, le seul recours pour la majorité des gens est de ne pas y penser : on ne sait plus regarder la mort en face.

Voyez comme la société moderne l'élimine au maximum et cherche à l'ignorer. On meurt techniquement bardé d'appareils mais plus guère chez soi au milieu des siens. La mort est présente dans la plupart des spectacles mais sous une forme de passion, de violence, plus rarement de sentiment, mais jamais sous forme de problème. Le roman policier ne l'utilise que pour exciter la perspicacité à trouver le criminel, le mort n'étant rien de plus que la source du problème. Les films de far-west trucident à tour de bras mais ne sont qu'un genre de divertissement qu'on ne prend jamais au sérieux. Les scènes de guerre présentent la mort en masse mais à un degré tel qu'on ne se sent plus concerné, même si on s'y passionne. La télévision, le cinéma, les journaux, nous présentent partout la violence. On réagit avec horreur contre les génocides, contre les cadavres qu'on enterre à la pelleuse. Mais jamais on ne donne à réfléchir sur le destin de tous ces êtres humains disparus dans le mystère.

Lorsque la mort frappe parmi les amis ou dans la famille, on en fait souvent un peu trop vite son deuil, avant même parfois que le malade ait disparu, façon de se protéger. Après, vite on se dit : il faut que la vie continue et c'est vrai.

Mais cela signifie aussi qu'il faut vite ne plus y penser. La pensée de la mort est insoutenable.

Et quand vient votre tour, si votre esprit est pleinement lucide ?... Alors, là... on est seul, sans autre assistance qu'un être aimé, qui vous fait don de sa présence et ne vous distille pas de pieux mensonges ou des réponses toutes faites.

Bien peu de gens sont capables aujourd'hui de regarder la mort en face, pas la société en tous cas. A peine mort, elle vous aura vite fossilisé aux rangs des disparus, ou dans l'histoire... ou dans l'oubli. Mais vous, comment la verrez-vous ? Si votre esprit est encore allumé, vous vous demanderez une dernière fois, mais la plus pénible : la mort est-elle pour moi la suppression de ceux que j'aime et de la terre, du ciel, de l'univers, du temps, de l'espace, de moi-même, en somme le retour au néant ? Pourquoi alors cette aventure de ma vie que je n'ai pas demandée et dont je ne vois pas de sens ?... Ou alors : Vais-je revenir sous une autre forme, dans ce monde ou un autre, ma mémoire remise à zéro ?... Ou alors : Vais-je comparaître devant Dieu ou quelque nom qu'on lui donne pour une vie parfaitement heureuse dans un au-delà meilleur où je retrouverai ceux que j'ai perdus et d'où j'aurai vision, sans pouvoir être atteint, de tout ce qui se passe en ce monde ?

Et, si vous n'avez pas une foi à toute épreuve, si vous n'avez pas une présence digne de ce nom, vous sombrerez dans un trou de désespoir jusqu'à l'inconscience qui efface tout problème. Fini de promener partout ce centre du monde que je suis. Je serai enfin débarrassé de moi-même.

C'est pourquoi on escamote la mort alors que nous y sommes tous condamnés dès notre naissance et qu'il n'y a pas moyen d'y échapper.

Regarder la mort en face exige un sacré caractère. Mieux vaut toute la vie ne jamais y penser, ne jamais lever la tête du présent ou du proche avenir, et profiter au maximum de ce qu'ils nous nous apportent de bon et de beau et même de très beau mais sans penser que tout cela est éphémère.

Question : Et si nous, nous regardions la mort bien en face, sereinement, sans morbidité, même avec le sourire ? Qu'est-ce que cela donnerait ?

QU'EST-CE QUE LA LIBERTE ?

Un certain nombre de philosophes, et parmi eux des scientifiques, pensent que l'homme n'est pas libre, qu'il est déterminé dans chacune de ses actions, qu'il est "une machine". (Jean Rostand).

D'abord on peut se demander pourquoi une machine se poserait une question aussi saugrenue pour une machine. Mais passons.

Un prisonnier n'est pas libre de sortir, c'est évident. Il est relâché. Le voilà donc libre.

- Il ne l'est pas, répondra le philosophe, car il est toujours déterminé par ses gènes, son caractère, son éducation, son vécu antérieur, etc. . .

- Déterminé ou influencé ? Influencé signifierait qu'il lui reste tout de même une part plus ou moins grande de liberté.

- Non, déterminé, maintient le philosophe.

- Donc vous, monsieur le philosophe, vous êtes déterminé depuis quinze milliards d'années, date du Big Bang, pour me faire cette réponse.

- Euh ?... Oui.

- Autrement dit, si on ramenait l'univers à l'instant zéro du Big Bang et qu'on attende, on se retrouverait là à tenir la même conversation, ce petit nuage serait exactement le même et tous les grains de sable sur toutes les plages du monde seraient exactement à la même place ? Vous en êtes sûr ? Vraiment sûr ? A mettre votre tête à couper ?

- ? ! ...

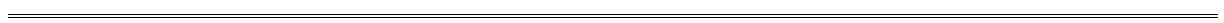
Introduisez dans vos réflexions les notions de hasard et de nécessité, de liberté et de déterminisme et vous les verrez vite se gripper si vous les poussez à bout. Ce sont des notions qui dans l'absolu dépassent la raison. (*Voir N° 9, 10, 13*)

"Libérer une pierre ne signifie rien s'il n'y a pas de pesanteur" (Saint-Exupéry). Or qu'est-ce que la pesanteur sinon une force qui attire la pierre, qui agit donc contre sa liberté. N'est libre que celui dont la liberté est entre totale et nulle car la liberté totale n'a pas de sens.

La liberté en fait se définit clairement comme la possibilité d'agir selon sa nature.

On ne dira pas qu'un poisson n'est pas libre parce qu'il ne peut pas grimper aux arbres. Il n'est pas fait pour ça. Qu'un tigre n'est pas libre parce qu'il ne peut pas manger des radis. Le tigre est un carnassier.

En un mot, la liberté est un relatif, pas plus, mais qui nous laisse... libres de parler d'elle à notre aise, preuve qu'elle existe. (*A suivre*)



ECONOMIE ET RACISME

Il faut vraiment tenir fermement la rampe dans une opinion où la passion se mêle à la réflexion, où la politique brouille tout, confond tout, monte les têtes les unes contre les autres au grand bénéfice de ceux qui savent profiter de toute occasion qui passe pour servir leurs desseins, surtout électoraux.

L'économie devrait être une science : celle de l'échange des biens et des services entre tous les agents économiques, qu'ils soient simples citoyens, sociétés, nations ou continents, dans le seul but d'assurer le bien-être à tous. La loi universelle de son bon fonctionnement est l'équilibre de l'échange.

Or il ne peut y avoir équilibre de l'échange quand on fait imprudemment communiquer des pays aux niveaux sociaux différents. Simple à comprendre à l'école dans l'exemple des vases communicants, le déversement de l'économie des nations développées dans celle des nations en retard est un sujet d'étonnement et on en voit le résultat.

Comment voulez-vous empêcher un entrepreneur qui fabrique des casseroles par le travail de la main-d'œuvre de son pays de n'être pas tenté de les faire fabriquer dans un pays étranger où la main-d'œuvre revient beaucoup moins cher ? Même si c'est un patriote, il ne pourra lutter contre un concurrent qui le fera et devra disparaître.

Est-ce quelque chose d'impossible à comprendre ?

Il est bon que tombent les frontières. Les nations doivent fusionner les unes avec les autres, ce qui n'empêchera pas chacune de préserver son patrimoine culturel et social. Le salut de l'humanité est à ce prix. Mais leur inégalité d'avancement économique, leur différence de passé historique, l'exploitation, la servitude même que beaucoup ont subi sous la force de pays plus évolués, les placent à des niveaux de productivité très divers. On peut les comparer à des plateaux de hauteurs inégales. On ne peut passer de l'un à l'autre sans se casser la figure. Il faut prendre une échelle. En matière économique, des précautions, qui sont d'ordre politique.

C'est ce qu'on n'a pas fait, soit parce qu'on n'a pas vu, soit plutôt parce que les puissances financières égoïstes qui ne visent que le profit immédiat ont manœuvré pour s'y opposer.

Que fallait-il faire ? Aider généreusement ces pays à rattraper le niveau des pays avancés mais chez eux et par tous les moyens, l'enseignement surtout, culturel et pratique. C'est cet échange-là qui est primordial et non l'attirance d'une main-d'œuvre à laquelle on n'aura à offrir que le chômage. (*Voir Le Pain et la Monnaie, page 136*)

Tel est le principe. Mais pourquoi introduire le racisme et la haine là où il devrait y avoir générosité ? Et pourquoi rejeter des solutions efficaces sous prétexte que certaines ont été avancées par des gens qui sentent à plein nez les régimes totalitaires de si cruelle mémoire ?

Celui qui n'a d'autre morale que le Droit ne vaut pas cher.

A UNE ŒUVRE D'ART

Oh, monument immortel qui ornes ce lieu béni ! Je voudrais chanter un hymne en l'honneur de l'artiste qui t'a conçu. Une cabane de chantier renversée posée en équilibre par la faite de son toit sur celui d'une autre, posée, celle-là, curieusement à l'endroit et le tout peint en jaune cru, plus deux bidons à essence peints en bleu cru. A pleurer d'émotion tellement c'est beau.

Voulez-vous passer aujourd'hui pour un grand artiste ? Allez dénicher dans une décharge une carcasse de voiture ou une vieille machine à coudre, une ferraille, n'importe quoi. Vous plongez ça dans la peinture. Ce n'est pas encore une œuvre d'art. Placez-le sur un socle. Oh, miracle ! L'œuvre d'art est née. Car c'est le socle qui fait l'œuvre d'art et la signature l'auteur.

Et si vous trouvez le moyen de l'installer dans un lieu public, de le faire inaugurer par un édile moyennant un de ces discours qu'on vend au kilo dans n'importe quel ministère, vous êtes assuré de passer à la postérité.

En peinture, c'est le cadre qui fait l'œuvre. Peu importe l'intérieur. Collez sur la toile une vieille chaussette, sale de préférence. Ou débarrassez-vous sur elle de vos fonds de peinture ou plus simplement faites-y un point au milieu, non, au bord, ça fait plus inspiré. Ou même n'y peignez rien du tout et dites que vous interprétez par là la grande misère de la condition humaine. Et surtout signez, c'est essentiel. On saura le nom de l'auteur qui a enfanté dans la souffrance et vous aurez des chances qu'un "amateur éclairé" vous l'achète très cher.

Quelqu'un visitait un musée d'art moderne. Une poubelle avec détritrus traînait dans un coin. Il voulut la sortir. Un gardien se précipite. "On ne touche pas aux œuvres exposées".

Je ne sais pas si un amateur a acheté l'œuvre d'art, mais s'il l'a rapportée chez lui j'aurais voulu voir la tête de sa femme et de ses gosses. Il est vrai qu'ils n'y connaissaient rien.

Que tu étais donc sot, toi, le peintre des cavernes qui t'usais les yeux à la pâle lueur des lumignons pour nous laisser des peintures millénaires et vous tous, Phytagoras, Polyclète, Phidias, Myron, Rembrandt, Le Titien, Léonard de Vinci, toi, Michel-Ange qui vécus quatre années à peindre le plafond de la Chapelle Sixtine... et tous et tous qui avez consacré votre vie à exécuter des chefs d'œuvre avec une perfection jamais satisfaite !

Aujourd'hui vous n'auriez pas à vous donner tant de mal. Nos décharges sont bien fournies !

Allons, un peu de sérieux ! Bien entendu toute recherche, en art comme ailleurs, est nécessaire, soit par inspiration, soit méthodiquement en partant de l'art minimal quand il est bien compris.

Mais c'est prendre les gens pour des imbéciles que de proposer à leur contemplation des imbécillités. Si heureusement l'art n'a pas de limite, malheureusement l'imbécillité n'en a pas plus et le plus ahurissant, c'est que ça marche.

Au fond, après tout, pourquoi ne pas profiter de l'imbécillité dans un domaine où elle ne fait de mal à personne ? Le déboussolage actuel fait tellement de victimes par ailleurs que celui-là paraît bien innocent. Tenons-le pour un exutoire.

Et nous pouvons nous rassurer. L'art ne meurt jamais. Pendant ce temps, modestement, les vrais artistes travaillent dans l'ombre, pauvres, ignorés, qui seront ceux que demain reconnaîtra pour avoir édifié l'art de notre époque. Le vrai.

(Cet article est un bon moyen de se faire des amis!)

LE FOND DE L'ABIME

A toucher les limites de notre raison et notre misère d'informations sur les sources premières de notre savoir, tel penseur aujourd'hui ne voit plus d'où il pourrait tirer la moindre justification à notre existence, le moindre espoir en une destinée qui la dépasse. (*Voir N° 10, 13, 14*)

A quoi bon entasser milliards d'années-lumière sur milliards d'années-lumière ou descendre toujours plus profond dans l'indéfiniment petit ? Plus l'homme s'éloigne de l'homme, plus il s'égare dans un désert sans fin, totalement stérile à ses aspirations intellectuelles et affectives. Il ne rencontre partout que son propre isolement. Maintenant que, pour beaucoup de gens, se sont évanouies les croyances ancestrales qui avaient guidé leur vie et lui avaient donné un sens, ou bien on revient se réfugier les yeux fermés dans les anciennes religions, ou bien on se protège du désespoir rationnel en détournant les regards aussi longtemps que possible, sûr de ne jamais trouver la moindre réponse aux questions millénaires : Qui suis-je ? Pourquoi suis-je né ? Que signifie ma mort ? Y a-t-il un après qui la justifie ? Vers quoi l'humanité est-elle emportée ?

Il est indéniable que l'humanité traverse actuellement une crise morale sans précédent, comme l'explique si bien Jacques Monod, qui en cela rejoint Jean Rostand dans ce que celui-ci appelle ses "noires certitudes".

Après Auguste Comte, Renan avait conservé des dépouilles de la religion une conception du monde où l'Homme tenait sa place. Avec Jean Rostand et Jacques Monod, de lui, il ne reste plus rien.

Accident parmi les accidents, flash de vie surgi au hasard dans un univers indifférent, mort vite oublié, même plus poussière dans le vide sidéral, en quoi lui trouver quelque importance ?

Jacques Monod cache mal sa désespérance. Jean Rostand avec une sincérité touchante l'expose au grand jour. C'est l'homme dans toute son étendue, déchiré entre ses sentiments et son absolue fidélité à la vérité. Nul auteur scientifique connu n'a révélé aussi franchement l'abîme dans lequel se débat un savant d'aujourd'hui et qui s'y voit enfermé, semble-t-il, sans retour. Écoutons-le :

"L'une des choses que je crois avec le plus de force (...) c'est que nous sommes de même étoffe, de même substance que la bête"... "C'est en vain que le sentiment réclame pour l'homme le privilège de la liberté. Si l'animal n'est qu'une machine, il faut bien que l'homme en soit une".

"Je dirais que je ne crois pas à la liberté car pour moi toute action humaine est strictement déterminée, au moment qu'elle s'accomplit, par le concours de l'hérédité et du milieu".

"Il (l'homme) naquit sans raison et sans but, comme naquissent tous les êtres, n'importe comment, n'importe quand, n'importe où (...). Il est seul, étranger à tout le reste. Nulle part il ne trouve un écho, si discret soit-il, à ses exigences spirituelles. Et le monde qui l'entoure ne lui propose que le spectacle d'un morne et stérile charnier".

Jean Rostand fait partie de ces hommes *"qui ne parviennent pas à discerner dans la nature aucun souci de l'homme"*. Il dit que *"rien n'avait prévu, n'avait voulu le lourd et anfractueux cerveau de l'homo sapiens (...) que l'homme n'est que celui qu'il est, qu'il n'incarne d'autre pensée que la sienne (...), qu'il n'a d'autres droits que ceux qu'il s'arroge, d'autres devoirs que ceux qu'il s'impose, d'autres missions que celles qu'il s'assigne"(...)* *"Si, comme je le crois, la conscience est liée indissolublement à son substrat cérébral, on ne voit guère comment quoi que ce fut de la personnalité spirituelle pourrait survivre à la désagrégation du tissu cérébral"*.

"Tel est, semble-t-il, le message de la science. Il est aride. La science n'a fait jusqu'ici, on doit le reconnaître, que donner à l'homme une conscience plus nette de la tragique étrangeté de sa condition en l'éveillant, pour ainsi dire, au cauchemar où il se débat".

Pour Jacques Monod également l'homme est un accident presque invraisemblable survenu dans un univers qui l'ignore. La vie elle-même est le résultat d'une chance voisine de zéro.

Il craint que l'humanité, maintenant instruite de son néant, ne survive pas à un mal redoutable :

"Je ne parle pas ici de l'explosion démographique, de destruction de la nature, ni des mégatonnes mais d'un mal bien plus profond et bien plus grave, un mal de l'âme. Celui-là, c'est le plus grand tournant de l'évolution idéale qui l'a créé et sans cesse l'aggrave. Le prodigieux développement des connaissances depuis trois siècles contraint aujourd'hui l'homme à une révolution déchirante de la conception enracinée depuis des dizaines de milliers d'années qu'il se faisait de lui-même et de l'univers... Aucune autre société n'a connu pareil déchirement... Il sait maintenant (...) qu'il est en marge de l'univers où il doit vivre, univers (...) indifférent à ses espoirs comme à ses souffrances et à ses crimes. . .

"C'est alors qu'il se retourne vers ou plutôt contre la science dont il mesure le terrible pouvoir de destruction non seulement des corps mais des âmes elles-mêmes".

"Les sociétés modernes tissées par la science (...) en sont devenues dépendantes comme un intoxiqué de sa drogue. Elles doivent leur puissance matérielle à cette éthique de la connaissance et leur faiblesse morale au système de valeurs, ruinées par la connaissance elle-même, auxquelles elles tentent encore de se référer. Cette contradiction est mortelle. C'est elle qui creuse le gouffre que nous voyons s'ouvrir sous nos pas".

Ce qui nous gêne dans pareils propos, ce n'est pas leur agression contre notre sensibilité. Faire souffrir n'est pas une preuve de fausseté. Ce qui nous gêne, c'est précisément leur atteinte à l'intelligence. Si on les admet tels quels, on aboutit à cette conclusion effarante :

L'homme est là, sans raison d'exister, aussi dénué de liberté qu'une machine ou qu'un caillou. Mais alors on ne voit pas pourquoi l'univers aurait davantage de raison d'exister. Or il existe.

Et puisque l'homme n'est qu'une machine, que ses raisonnements sont élaborés par elle, voilà donc un univers qui a fonctionné pendant quinze milliards d'années dans un espace de quinze milliards d'années-lumière pour se construire, pour rien, comme ça, par hasard, un cerveau conscient, merveille stupéfiante de complexité, par lequel il se juge lui-même sans aucun sens, sans valeur, sans raison et sans but. En un mot : absurde.

L'Absurdité érigée en vérité universelle !

L'univers démentant son plus pur joyau, la raison : nous touchons le fond de l'abîme. Quelque chose ne va pas là-dedans. Et l'on s'interroge.

Ces propos, sous une apparence impartiale, sonnent horriblement faux. Voilà donc, lorsqu'elle s'exerce sur ce qui la dépasse, où nous mène cette raison qui réalise dans son domaine des prodiges, en mathématiques, en sciences, en industrie, cette raison qui vaut à l'homme, cette poussière, le pouvoir de sonder les espaces galactiques.

D'autres, plus prudents, diront que de telles questions sont vaines, que cela domine tellement notre raison que nous ne pourrions jamais rien savoir. Mais alors, ne pouvant plus rien enfanter, il ne nous resterait plus qu'à nous stériliser.

Nous pensons le contraire. Nous entendons nous servir de notre liberté d'hommes, de cette liberté que les hommes-machines sont programmés pour nous refuser. Car nous ne voyons pas au nom de quoi il nous serait défendu de chercher toujours plus loin, toujours plus haut et, si nous ne pouvons l'atteindre, d'essayer du moins de toujours nous rapprocher de la vérité, ne serait-ce que par la négative en éliminant tout raisonnement reconnu faux, comme toute hypothèse débile.

Et puisque philosophes et savants n'ont fait jusqu'ici qu'agiter de l'air sans apporter à nos questions quelque réponse qui tienne, nous nous passerons de leurs services pour reprendre notre recherche, tout seuls, avec nos modestes moyens, mais libres, en remettant le compteur à zéro. Nous verrons bien où cela nous mènera.

VERITE INEXPUGNABLE

Une décadence n'est jamais que provisoire mais heureusement, pour s'en relever, il ne faut plus comme par le passé compter par siècles. Aujourd'hui l'accélération des techniques fait qu'une ou deux décades suffisent à modifier l'équilibre économique international et l'histoire apprend que les variations économiques retentissent sur la qualité d'une civilisation, d'où les turbulences que la nôtre traverse en ce moment.

Incontestablement, depuis que prévaut le pouvoir de l'argent sur toute autre valeur, ce pouvoir domine tout. L'argent est devenu aujourd'hui la puissance suprême. C'est pourquoi dans la jungle des affaires tous les moyens sont bons pour s'en procurer. On abandonne toute une population au chômage, on exploite le travail des pays sous-développés, on excite les rivalités ethniques et religieuses, on corrompt pour s'emparer des meilleures parts de marché. Tous signes de décadence.

Les hommes ont toujours dû échanger leur travail. Ce fut autrefois par le troc lequel malgré maints inconvénients avait l'avantage capital de porter obligatoirement sur des biens et des services réels. Aujourd'hui l'échange est véhiculé par la monnaie et c'est par le détournement de la fonction de celle-ci et par sa dénaturation que toutes sortes d'avidités s'en repaissent.

Or il est une vérité qu'on ne répètera jamais assez : seul l'équilibre de l'échange assure par la voie d'une monnaie saine du travail à tous.

Une autorité mondiale devrait donc imposer cette loi universelle et en vérifier l'application :

Chaque fois qu'une valeur monétaire de quelque nature que ce soit est acquise par quelque agent économique que ce soit, salarié, artisan, commerçant, entrepreneur, profession libérale, société petite ou grande, banque, trésor public, service hospitalier, organisme social, que ce soit entre nationaux ou entre étrangers, cette valeur monétaire doit être la contrepartie d'un bien livré ou d'un service rendu et à leur juste valeur.

Tout artifice aboutissant à une multiplication de l'argent par l'argent devrait être sévèrement puni au même titre que l'escroquerie.

Le retour à une situation saine est à ce prix.

BOURSE ET CHOMAGE

Lorsqu'une entreprise cotée en Bourse annonce un plan social, le cours de ses actions remonte. Restructuration, plan social, fusion, tous termes pudiques qui signifient que l'augmentation de la productivité, souvent motivée par la situation de l'entreprise face à la concurrence, impose le renvoi d'une masse d'ouvriers et de cadres. Parfois de telles mesures sont prises uniquement dans le but d'augmenter les bénéfices. D'où logiquement des espoirs de gains en Bourse.

Rien de surprenant dans ce comportement amoral.

Les pillages de la Compagnie des Indes faisaient monter le prix des parts qu'achetaient les bons pères de famille vertueux. C'est le système qui veut ça. Le profit de quelques-uns varie en fonction inverse du coût du travail des autres, soit la grande majorité de la population. Le salaire entre dans les prix de revient au même titre que le prix de l'énergie et des fournitures.

Quand l'entreprise ne pouvait fonctionner sans ouvriers, employés et cadres, il fallait bien rémunérer ceux-ci et un équilibre de forces antagonistes s'installait, pas forcément discourtois.

Mais maintenant que les progrès des techniques industrielles et de l'informatique permettent de plus en plus de se passer du concours humain, la logique de l'argent, ignorant totalement le sort des hommes, amène tout naturellement ces mesures qui jettent sur le pavé des masses de gens dont la misère ne figure pas sur les bilans.

L'économie est l'échange du travail des hommes. Elle est donc faite par les hommes pour répondre mutuellement à leurs besoins matériels ou autres. Cette vérité fondamentale a été perdue de vue.

On ne conçoit plus l'entreprise, productrice de biens et de services destinés aux hommes, qu'en instrument à faire du profit. Du profit pour qui ? Mais pour ceux qui la possèdent, pas pour ceux qui sont payés uniquement pour la faire fonctionner et encore moins pour ceux qui en sont exclus.

Résultat : face à face une minorité de plus en plus riche dont la Bourse est la vitrine et une multitude de plus en plus pauvre, désespérée, révoltée qui tôt ou tard explosera dans une révolution internationale aux malheurs imprévisibles.

Si on veut l'éviter, l'économie libérale doit être refondue entièrement en fonction des hommes et non de l'argent. Mais l'argent a la vue myope et une fois encore ce que l'intelligence n'aura pas su réaliser par des méthodes humaines risque de s'établir au prix de la souffrance tout comme a procédé l'évolution des espèces. (*Voir N° 12*)

PIONEER 10

La Terre a reçu du fond de l'espace solaire le dernier signal perceptible de la sonde Pioneer lancée il y a une trentaine d'années. Quelques dix milliards de kilomètres parcourus !

Maintenant elle fonce vers les étoiles dont la plus proche serait croisée dans onze mille ans.

Elle porte une plaque sur laquelle est gravée la silhouette d'un homme et d'une femme destinée, disait-on, à montrer la forme que l'intelligence a prise sur notre planète. Rectifions, car l'intelligence est le bon fonctionnement logique de toute structure complexe comme celle d'un ordinateur ou d'un cerveau. On aurait dû dire la forme évoluée que la conscience a prise sur la planète.

Peu importe : l'humanité a lancé vers l'infini un message, un message dont elle ne pouvait mesurer les chances d'être capté par un être humain avant sa destruction au bout d'un temps inconnu.

Cette réussite qui dépasse de loin les espérances de ses auteurs est passée presque inaperçue des médias indigents qui ne savent pas présenter au public ce qui est important pour l'humanité, alors qu'il n'y a pas un siècle la prédiction de pareille performance aurait été acceptée d'un romancier mais jamais d'un savant. (*N° 5*)

Nous devons la marche du premier homme sur la Lune en partie à un rêve d'hommes et de savants mais surtout au désir intense de revanche d'un peuple humilié par le succès spatial de l'ennemi.

Ce premier pas qui marque une date de première grandeur dans l'histoire de l'humanité n'a pas été célébré autant qu'il le méritait. Toutes les cloches, toutes les sirènes, tous les klaxons auraient dû ébranler les échos des pays civilisés.

Toujours à la traîne, nos sentiments, notre morale, notre poésie ne sont pas encore adaptés au monde nouveau dans lequel nous entrons.

LA MATIERE

Si rien n'existait, ni nous, ni l'univers, ni l'espace, ni le temps, ni Dieu, ni ces ténèbres qu'on appelle néant, mais vraiment rien, et même pas ce rien, ce serait bien l'état le plus simple, le plus stable qui soit, et qui nous délivrerait de bien des questions. Un état parfait, à remplir d'aise nos nihilistes dits rationnels !

Non vraiment on ne voit pas, mais vraiment pas pourquoi ce qui existe existe alors qu'il serait si normal qu'il n'y ait rien !

Arrêtez-vous un instant pour vous représenter ce que cela signifie. Essayez donc de trouver comment il se fait que ce qui existe existe. Et si cela vous intrigue, passez-y une nuit d'insomnie. Quand vous aurez trouvé une réponse, surtout ne perdez pas une seconde à nous la transmettre, et pas seulement à nous, mais à l'humanité entière.

Car, au lieu de rien, l'univers existe, un univers d'une dimension hors de portée de notre imagination, un univers flamboyant de magnificence.

Et nous aussi, nous existons, nous, les hommes, et, si spatialement nous sommes quasiment rien, nous pouvons légitimement nous reconnaître comme les êtres les plus perfectionnés dont nous ayons connaissance, au point d'être sûrs sans risque d'erreur d'avoir encore beaucoup à découvrir sur nos possibilités intellectuelles et physiques.

Et rien ne nous interdit de nous demander s'il n'existe pas d'autres univers indépendants de la fameuse conception einsteinienne d'espace-temps. D'autres univers en nombre indéfini.

Que l'univers existe, et nous aussi, voilà une vérité absolue, une vérité que nous mettons au défi n'importe quel penseur de n'importe quelle philosophie, n'importe quelle religion, de nier.

Qu'en conclure ?

Que si l'univers existe, c'est que, dans la logique, il ne pouvait pas ne pas exister.

Conséquence incontournable : ce que nous concevons comme le néant n'a aucun sens. On aurait pu s'en douter : le mot contient lui-même sa propre négation. Ce mot, avec l'illusion qu'il exprime, ne doit donc jamais plus intervenir dans aucune des démarches de notre raison sous peine de les rendre stériles. Il est faux par définition.

On peut discuter de l'existence de Dieu, de la réalité de l'espace et du temps, des théories antiques ou actuelles sur le commencement du monde et sa fin, de la distinction subtile entre matière et esprit, des idées qu'on se fait sur la vie, la naissance et la mort, de tout ce qu'on voudra, sauf du néant. C'est un non-sens absolu.

Nous partions à la recherche de certitudes. En voilà déjà une que rien, ni personne ne démolira.

On n'a pas fini d'en tirer les conséquences.

LA CONSCIENCE

Il est une autre réalité que personne ne peut contester, nous-mêmes. Descartes aurait dit plus juste : "Je me connais, donc je suis". Chacun de nous est, par expérience directe, une conscience.

Peut-on accorder la conscience aux animaux ? A voir le comportement d'un chien, indubitablement. Aux plantes, aux microorganismes ? Le plus vraisemblable est de penser, comme fait Jean Rostand, qu'elle "accompagne toutes les manifestations de la vie" Et la matière ? Le caillou de Jacques Monod ? On est tenté de répondre non. Et pourtant ?

Si l'univers n'avait pas connaissance de lui, si donc, pour lui, il n'existait pas, Si aucune conscience extérieure n'existait et n'avait connaissance de lui, voilà une immensité de réalité incontestable qui vivrait dans un éternel coma. Cela reviendrait à ne pas exister. Et nous retombons dans cette fumeuse idée de néant, dans l'absurde.

Ici, il faut s'arrêter et prendre largement le temps de réfléchir. Oui, largement.

De même que la logique impose que l'être soit, de même la logique impose l'existence d'une conscience, interne ou externe, qui donne sa réalité à l'univers et, comme l'univers n'a pas attendu que nous soyons là pour exister, on ne peut éluder une conscience universelle. Une conclusion à laquelle nous mettons chacun au défi d'échapper.

Cette conscience nécessaire, plus ou moins perçue par les hommes au cours des âges, pose un problème que l'intuition a cherché à résoudre. Par le panthéisme : l'univers est à lui-même sa propre conscience. Par le déisme : "au-dessus" il y a Dieu et Dieu a créé l'univers et le maintient dans l'existence.

La conscience, l'esprit si on préfère, serait donc universelle et hors de l'espace et du temps. Elle se manifesterait ponctuellement dans l'espace et le temps en chacune de nos personnalités.

Il serait même plus satisfaisant de concevoir qu'elle s'incarne en consciences personnelles.

Quoi qu'il en soit, on ne peut échapper à la logique d'une conscience universelle. Qu'il soit connu ou inconnu de nous, le monde est une unité.

En conséquence conscience et matière, celle-ci prise également sous sa forme d'énergie, ne sont que les deux aspects d'une même réalité.

Nous atteignons là, semble-t-il, l'ultime avancée actuelle de nos possibilités de connaissance. Mais cette acquisition il ne faut plus la lâcher. Elle gouverne tout le reste. Son intuition est à la base des religions, quels que soient les ornements, interprétations, histoires, concrétions de toutes sortes par quoi on les accrédite et on les surcharge dans des buts souvent intéressés.

On n'a pas fini d'en tirer les conséquences.

LES DEUX CHEMINS

La vérité est l'accord de notre pensée avec la réalité. Mais celle-ci ne se révèle guère que si nous la cherchons. C'est le but de la science.

Pour mener à bien cette recherche nous avons à notre disposition le raisonnement et l'intuition.

Le raisonnement est la démarche logique qui, à partir d'un fait évident ou d'une proposition démontrée, permet de découvrir avec le maximum d'exactitude un autre fait ou une autre proposition.

La connaissance qui en découle peut être loin de la certitude absolue. Souvent nous ne pouvons approcher de la vérité que par une probabilité. Mais celle-ci se définit aussi et peut être objet de raisonnement.

Le raisonnement est sûr et nous lui faisons habituellement confiance. "Un câble qui peut porter un poids donné peut en porter un plus léger. Or ce câble porte cinq mille kilos et j'en pèse seulement soixante, donc..." et personne n'hésite à confier sa vie à un ascenseur.

Mathématiques, sciences, techniques n'existent que par la sûreté du raisonnement, qu'il traite des nombres ou des données expérimentales.

Mais au-dessus du raisonnement qui monte lentement marche par marche vers la certitude, il est une autre façon d'accéder à la vérité qui le survole et fonce en éclaireur beaucoup plus vite et beaucoup plus loin : l'intuition.

L'intuition est l'intégration de jugements innombrables palpant en permanence les degrés d'importance que présentent une foule d'informations disparates, mouvantes et participant de tous les domaines, allant des plus apparentes aux plus finement perceptibles et même à celles qu'on soupçonne à peine, jugements subtils, réagissant les uns sur les autres et se corrigeant mutuellement en regard de la question posée.

Si l'intuition ne s'arrête guère aux démonstrations, elle pulvérise les performances du raisonnement par sa profondeur, par l'étendue de son champ d'action et surtout par sa rapidité.

Combien d'intuitions sont à l'origine de découvertes fondamentales ? L'idée se fait jour lentement puis s'impose mais souvent elle jaillit. Le calcul et l'expérimentation viendront confirmer la découverte, mais seulement après.

Mais ne confondons pas l'intuition et l'imagination. L'intuition cherche uniquement la vérité. La seconde, même si elle emprunte largement à la première, se borne à inventer des histoires.

L'intuition, comme un radar à longue distance, va nous permettre de sonder loin devant nous.

L'EURO... LA COLERE

L'Europe marche vers son organisation comme la planète tout entière. Ce n'est que lorsque l'humanité sera fédérée qu'elle pourra enfin trouver la paix et commencer sa véritable histoire. Des mutations se produiront alors, pour le moment inimaginables, mais dont nous pouvons avoir déjà une intuition raisonnable et nous en reparlerons.

Malheureusement au lieu de commencer par bâtir l'Europe des hommes, on s'empresse de faire l'Europe de l'argent, ignorant que ce dernier est un moyen et non un but. En fait si on commence par la fin, c'est parce que les puissances d'argent n'entendent plus se laisser gêner par les frontières avec leurs différentes monnaies alors que la démocratie est le pouvoir de tous de décider du sort de tous. (*Voir N° 1,2,3,4,6,9,10,19*)

L'Euro ! Ils n'ont que ce mot à la bouche et à ne vouloir tenir compte que de l'Euro pour faire l'Europe, on oublie que la monnaie est la reconnaissance de dette du travail qui véhicule son échange entre ceux qui le font car chacun ne peut en faire qu'une partie et il est bien obligé d'échanger le sien contre celui des autres.

Mais ceux qui détiennent la monnaie la dénaturent et la multiplient à leur profit. Leur bête noire qu'est l'inflation, parce qu'elle rétablit l'équilibre en leur reprenant ce qu'ils avaient acquis indûment, est jugulée par tous les moyens.

C'est elle en réalité que vise l'Euro et non pas la paix et le bonheur des nations, notions qui n'ont pour eux qu'une valeur publicitaire. Et pour fonder coûte que coûte cette monnaie unique à leur façon, il faut maintenir le franc à un niveau aussi élevé que possible et pour cela pressurer le contribuable. Quant au chômage qui en résulte, c'est à qui trouvera les mesures les plus astucieuses pour faire croire qu'on cherche à le réduire et leurrera le mieux le public.

Nous avons voté le traité de Maëstricht parce qu'il allait, tant bien que mal, dans le sens de l'édification nécessaire de l'Europe mais nous en sommes maintenant prisonniers car les critères qu'il impose obligent effectivement à pressurer la population et que juridiquement on n'a pas le droit d'en modifier les termes.

Incroyable dictature que celle du droit telle que nous l'avons établie. Incroyable bêtise qui nous interdit, quand le droit se met à fonctionner de travers, d'en déroger. A tout légiférer, on sclérose. Nous l'avons dit et redit. Le droit est au service de la société comme la monnaie et c'est par une même déformation de leur rôle que nous en sommes maintenant les esclaves. "Summum jus, summa injuria" (*Voir N° 3*). Traduction : A interpréter le droit sans discernement, à la loupe, on commet les pires injustices.

L'Euro est bien mal parti. Pour l'imposer malgré tout, on n'est pas prêt d'épargner la sueur et la pénurie du peuple et, si nécessaire, on ne reculera pas devant les grands moyens politiques.

DECHEANCE D'UN DROGUE

Le notaire me dit : Votre acquéreur est malade parce que je ne lui ai pas encore versé le prix du terrain qu'il vous a vendu. Je ne peux quand même pas enfreindre les règles pour lui !

- Ah, s'il n'a pas son argent, peut-être qu'il n'aura rien à manger ce soir !

Echange de sourires. Nous savons qu'il possède d'autres terrains, la plus importante pharmacie de la ville, un vaste appartement avec terrasse au dernier étage, une villa à Antibes, deux gros immeubles d'une centaine de logements qu'il loue, un hôtel à Lyon, et certainement un portefeuille de valeurs qui ne doit pas inspirer misère. Que le prix de son terrain lui soit délivré dans un mois et non le jour même, ce n'est qu'une broutille. Caprice banal du client riche qui exige !

Je m'apprête à le rencontrer avec une moquerie toute prête mais à sa vue je m'arrête, hésite.

Il est tassé dans un fauteuil, l'air décomposé .

- Vous vous rendez compte des intérêts que je perds ? Vous vous rendez compte ? J'en dors pas.

Je le regarde, n'en croyant pas mes yeux. Il a le visage blême, amaigri d'insomnie. Sa main que je lui serre tremble, brûlante. Mais c'est vrai. Cet homme est réellement malade. Et je

songe: Mon Dieu ! Le centième de sa fortune tombant dans le petit logement où s'entasse une famille ouvrière, quelle fête ce jour-là ! Et aussi pour lui car il connaîtrait un instant de pur bonheur.

Mais non. Cette idée ne lui viendrait même pas à l'esprit. Il est à cent lieues de la joie dont il se prive. C'est un intoxiqué de l'argent. Sa drogue le rend aveugle. "Vous vous rendez compte des intérêts que je perds" ! Et il n'en dort plus. C'est un malade. Il est vraiment à plaindre.

Un cas rare ? Que non ! Un cas extrême, pas davantage. Ils sont légions d'intoxiqués comme lui.

L'ETRE PARADOXAL

Il est plus facile d'aimer l'humanité entière que son voisin de palier et tel qui se dévoue en œuvres caritatives peut laisser son plus fidèle ami périr de froid devant sa porte.

"Tout est paradoxal chez l'homme", disait Saint-Saint-Exupéry. Enrichi, Rimbaud n'existe plus. Il y a de tout dans l'homme, le meilleur et le pire, et on ne peut juger un accusé qu'en fonction de la paix publique.

Nous savons que la liberté n'est que relative et qu'elle ne s'exerce que par consentement ou par résistance aux influences les plus diverses. Que pouvons-nous connaître de celles qui ont agi sur lui alors nous avons bien du mal à mesurer impartialement celles qui nous concernent ? Oui, comment le juger en tant qu'homme ?

"Ce héros est peut-être bien coupable de n'être pas allé plus haut dans la vertu, ce scélérat bien méritant de n'être pas allé plus bas dans le crime" dit Jean Rostand, sans voir que par là il accorde au moins un certain degré d'existence à cette liberté qu'ailleurs il nie farouchement.

Il y a de tout dans l'homme et c'est à lui que revient de choisir dans la mesure du possible ce qu'il veut être. Les gênes, l'éducation, les rencontres le sollicitent dans un sens ou dans l'autre et il sera de naissance fort ou faible. Mais jamais, sauf infirmité totale, il lui sera interdit de penser ce qu'il veut, même s'il n'ose pas le dire. S'il se veut un héros, une circonstance pourra un jour le révéler aux autres alors qu'on le prenait pour un lâche. S'il se complaît dans des idées de meurtre, une guerre peut lâcher la bête féroce qui dormait en lui. Un homme vaut ce qu'il est une fois libéré de toute contrainte.

Le paradoxe est la rencontre chez le même être de deux tendances opposées. *(A suivre)*

QU'EST-CE QUE LA VIE ?

Impossible d'en donner une définition. Le dictionnaire essaie de le faire par une explication embarrassée. Aucun philosophe, aucun savant n'y est parvenu et cela pour la simple raison qu'on ne définit pas ce qui est indéfinissable.

Entre la matière que nous appelons minérale et l'homme considéré comme le sommet de la vie connue, il n'y a pas de frontière mais une progression, plus ou moins suivie, mais une progression.

Traditionnellement on sépare la matière et la vie et dans la vie on place des étages : les virus, les êtres unicellulaires et deux branches : les végétaux en commençant par les lichens pour aboutir aux somptueuses forêts tropicales et les animaux, de l'insecte à l'homme.

On sait aujourd'hui que le minéral n'est pas inerte, qu'il est fait de systèmes moléculaires, atomiques, infra atomiques en perpétuelle activité.

On sait que ce qui semble la principale caractéristique de la vie, la reproductibilité, est déjà réalisée par les cristaux, ce qui entraîne une première classification en matière inorganisée, gaz, liquides, solides amorphes, et matière organisée, les cristaux.

On sait que les réactions chimiques provoquent la formation des premiers composés dits naguère organiques et que ces composés dont notre Terre avait prétendument le monopole absolu ont été détectés tout récemment dans l'espace, dans des météorites et sur des astéroïdes, qu'on en produit artificiellement en milieu stérile sous l'impulsion de décharges électriques pour peu que le milieu offre les molécules pouvant en faire partie, que tôt ou tard devait se produire

la rencontre de composés pouvant se répliquer, faculté pas si nouvelle puisqu'elle avait été amorcée par les cristaux, qu'en somme il n'y avait plus qu'à poursuivre pour que l'organisation vers laquelle marche l'univers amène la matière-énergie à se constituer en organismes dans lesquels nous commençons à reconnaître le vivant.

Si telle est la réalité, la vie n'est pas l'exclusivité de notre seule petite planète parmi la foule innombrable des astres mais elle s'insère dans un processus universel. Sans avoir recours à une intuition supérieure, avec un peu de bon-sens nous aurions pu nous en douter. Seule dans le foisonnement des mondes, notre humanité naïve aurait bénéficié de la vie ? Quel honneur ! Or chaque fois que l'homme, debout au milieu de son minuscule royaume terrestre, s'est pris pour le maître de la création, il s'est cassé la figure.

En fait l'homme n'est ni plus ni moins que le stade le plus élevé de la vie sur la planète qui l'a enfanté et à laquelle il doit reconnaissance.

LA LUTTE POUR LA VIE

Mus par les forces universelles, les corps réagissent entre eux de toutes les manières. Sur la Terre rien que dans le domaine minéral, les antagonismes, les concordances, les alliances mêmes, sont perpétuels. Les plaques soulèvent les montagnes que les torrents et les glaciers détruisent, un éboulement barre un cours d'eau qui se défend en le refoulant, ici les vagues attaquent les falaises, là les alluvions repoussent la mer. Logiquement résistent les structures les plus fortes.

Soleil, pluie, vents, marées, tempêtes, foudre, érosions, séismes, c'est presque du style journalistique que de parler de la lutte des éléments.

Lorsque les corps s'assemblent en systèmes de plus en plus complexes, ces antagonismes vont se multiplier et prendre des voies de plus en plus difficiles à découvrir. La chimie étudie les réactions d'attraction ou de répulsions entre molécules et atomes, individuellement ou en groupes.

Sur Terre, c'est autour de l'atome de carbone qui permet des chaînes de combinaisons complexes et résistantes que s'édifient les premiers corps dits organiques. Leurs structures deviendront de plus en plus individualisées, plus autonomes par le jeu des brassages. Les corps se reproduiront d'abord par le moyen le plus simple, la scissiparité, comme les cristaux, plus tard par la réplication, sorte de reproduction numérique.

Quand apparaissent les premiers organismes vivants, dont le caractère essentiel est l'acquisition définitive de l'autonomie, ceux qui résisteront le mieux aux agressions de la nature et qui pourront le mieux capturer les autres pour s'en nourrir survivront et porteront leur descendance.

Parallèlement apparaît la sensibilité, la plus simple au départ, celle du plaisir et de la souffrance. Ce qui est favorable au vivant lui sera plaisir. Ce qui lui nuit lui sera souffrance. Or la sensibilité implique la conscience. Ressentie dans son seul corps, sa sensibilité circonscrit sur lui la conscience universelle en conscience individuelle, point de départ de la personnalité et qui portera au maximum la lutte pour la vie.

Dès lors ce ne seront plus des réactions insensibles d'automates qui, seules, mèneront le jeu mais le plaisir et la souffrance. (*Voir N° 10*)

Ainsi la lutte pour la vie n'est autre que la suite logique de la poussée organisatrice universelle et cette poussée se réalisera par la souffrance, en attendant le relais de l'intelligence.

C'est pourquoi on ne peut définir la vie qu'en tant que stade actuel de l'évolution de la Terre.

On pourrait toutefois aider les auteurs du dictionnaire : Vie = organisation de la matière en systèmes autonomes conscients.

Celui qui abandonne sa religion agit comme un naufragé qui coule sa barque en pleine mer dans l'attente du navire qui le sauvera.

RETOUR A LA VERTE VALLEE

Le chercheur est comme l'alpiniste qui parsème sa vie de sommets conquis mais ne peut y rester longtemps. Il n'est pas fait pour y vivre tant qu'il ne s'y est pas acclimaté et n'a pas construit une maison pour l'habiter en permanence. Dès le but atteint, il a besoin de redescendre dans la vallée où il retrouvera son épouse, ses enfants, sa vie habituelle, son métier, ses distractions.

Ainsi fait l'astronome qui ne peut rester toutes les nuits en permanence sur ses instruments. Ainsi fait le philosophe, ainsi fait le savant, souvent le même personnage d'ailleurs, ce chercheur des sommets de la connaissance. Il lui faut revenir dans la vallée où il retrouvera une sérénité de croyances ancestrales et l'abri des multiples occupations familiales qui le rafraîchiront pour un moment de sa passion de recherche. Comme dans toute discipline, comme dans tout métier qui exigent une profonde attention, son mental ne peut fonctionner longtemps sans finir par toucher le seuil de fatigue où il risque de raisonner faux. On ne raisonne juste que dans la sérénité.

Et serait-il assez fou, parce qu'il a réalisé certains progrès, pour s'attribuer l'exclusivité de la vérité et balayer sans examen les idées autres que les siennes ?

Mais puisqu'il sait maintenant qu'à la base de la plupart des croyances qui ont fait leurs preuves au long des siècles il y a un fond de vérité, puisqu'il sait discerner de leurs fondements valables les surcharges ridicules et parfois inhumaines que des autorités bornées y ont ajoutées, il peut venir s'y réfugier en toute quiétude et en vivre comme en vivaient ses ancêtres.

C'est pourquoi l'homme intelligent retrouve volontiers la foi du charbonnier et peut, quand le cœur lui en dit, réciter une authentique prière.

Parce qu'il est intelligent. Parce qu'il est intelligent, il ne va pas sacrifier sa foi sereine à sa recherche sans cesse remise en question, insatiable de connaissances sans cesse renouvelées, car chez lui rien ne les oppose. Parce qu'il est intelligent. Ainsi préserve-t-il son équilibre mental hors d'atteinte. (*Voir N° 3*)

ALERTE A LA SURCHAUFFE

La surchauffe, elle leur fait peur et on se demande pourquoi. Pourquoi serait-ce un mal si les usines tournaient à plein, si les affaires marchaient bien, si plus d'abondance régnait sur le marché ? Au contraire, les chômeurs trouveraient du travail, les plus démunis sortiraient de leur misère, les impôts rentreraient mieux. L'augmentation de la productivité qui s'ensuivrait amènerait une baisse des prix. Tout le monde aurait à y gagner.

Tout le monde ? Justement non. Avant que cette baisse se produise, une reprise générale et rassurante permettrait aux entrepreneurs et aux commerçants qui, pour se maintenir au bord de l'asphyxie, pratiquent des prix dangereusement tirés, de les rétablir à leur juste valeur et amènerait les salariés à réclamer des augmentations.

Autrement dit le rétablissement d'un nouvel équilibre serait atteint grâce à une poussée inflationniste, ce que les maîtres financiers qui par politiques interposés mènent le monde ne peuvent tolérer.

Ils ont déjà eu trop de peine à comprimer l'inflation pour maintenir la valeur de leur monnaie, provoquant le chômage et la création de systèmes légalisant maints salaires de misère. Lâcher les freins de la machine économique, la laisser récupérer une nouvelle vigueur par des prix plus réalistes, ce serait voir l'argent leur fondre d'autant entre les mains, surtout pas ! (Voir N° 4)

Le frein, ils l'ont, toujours le même, celui de l'argent. La loi de l'offre et de la demande ne joue plus depuis que les banques centrales fixent dictatorialement les taux de crédit. En ce domaine le libéralisme économique est un leurre. Le système bancaire actuel a pratiquement supprimé la liberté de marchander le loyer de l'argent, sinon dans une marge ridicule. Les gouvernements n'y peuvent rien. On sait qui détient le pouvoir.

Surchauffe ! Alerte, le train s'emballé, il va dérailler ! On raconte n'importe quoi pour faire passer la manœuvre au public. Vite on tire le frein du relèvement des maîtres taux d'intérêts. La machine retrouve sa petite allure qui rassure les profits sans contrepartie, cet argent facile que ne reprendra pas l'inflation. On respire.

OUÏE ET VUE MENACEES

Une sono étourdissante, parfois au-delà du supportable, un baladeur poussé à fond dans les oreilles mêmes d'un auditeur en extase, des motos pétaradant comme des mitrailleuses dans les rues, tout ce bruit pour se persuader qu'on profite de la vie à pleins bords aboutit en réalité à la réduire par le vieillissement prématuré de l'ouïe.

Dans une forêt nous n'entendons que le silence alors que nos ancêtres, l'oreille toujours aux aguets y percevaient le moindre tressaillement, le moindre souffle. C'est qu'il fallait survivre au temps des loups et des tribus rivales. Aujourd'hui à armes égales nous y serions vite écrasés.

Une lumière trop forte, comparable à celle du soleil, éclaire en permanence nos intérieurs et nos lieux de travail et jaillit agressive de nos écrans, si bien que nous ne sommes plus en état de nous orienter la nuit dans la campagne.

Nos ancêtres qui passaient leurs veillées à la lueur des lumignons à huile ou festoyaient à la faste lueur de la cire devaient voir dans leurs chaumières ou leurs palais aussi bien que nous sous l'éclat de nos puissants éclairages.

Comme ils passaient chaque jour de la vive lumière du soleil à la pâle clarté de leurs nuits, leurs yeux devaient avoir acquis une souplesse d'adaptation que nous avons probablement perdue.

La lutte pour la vie nous avait ancestralement rendus résistants à la pénurie. L'abondance est maintenant le danger qu'il faut savoir surmonter.

IMAGINATION ET VERITE

Encore une fois : l'inimaginable n'est pas un critère de fausseté. Quand la raison la laisse libre, l'imagination invente n'importe quoi. Nul ne l'arrête et elle peut même réaliser des chefs-d'œuvre. La littérature en est pleine. Mais la raison ne s'y trompe pas. C'est pure fiction.

Il arrive cependant que la raison se laisse prendre à son jeu. C'est le cas de beaucoup de croyances où la raison emboîte si bien le pas à l'imagination qu'elle lui apporte une charpente logique qui rend véridique ce qu'elle a inventé. L'imagination s'asservit alors la raison.

Mais, inversement, quand c'est la raison qui demande à l'imagination d'envisager un futur rationnellement possible mais qui la dépasse, elle doit venir à son aide et elle a souvent du mal à y arriver.

Les exemples abondent et de plus en plus. Si on avait expliqué à Newton avec tous les détails techniques comment on pouvait parvenir à envoyer des hommes sur la Lune grâce notamment à sa découverte mathématique de la gravitation, il aurait peut-être d'abord été convaincu sur le papier. Mais, en sortant dans la nuit, levant les yeux vers le croissant de lune, il aurait haussé les épaules : "Leur système est bien agencé mais je n'y crois pas". Et trouvant le point brillant de Mars, il se serait écrié : "Oh oh, la théorie, c'est facile mais la réalité, c'est autre chose. Les boulets de nos canons ne dépassent guère la demi lieue. Croire pouvoir lancer leurs fusées tellement plus lourdes à des millions de lieues pour atteindre Mars parce que leurs calculs prouvent que c'est possible, pour moi c'est de la folie douce" Rien n'y aurait fait. Son imagination n'aurait pas suivi.

Voici guère plus d'un siècle qui aurait cru qu'on converserait, qu'on se verrait d'un bout à l'autre de la planète, que des machines prendraient à notre place des décisions dans des domaines qui ne nous sont pas accessibles, qu'on grefferait des organes, qu'on transplanterait des cœurs ? Aucun homme de sciences, aucun professeur n'y aurait risqué sa réputation. On aurait rejeté ses élucubrations au nom même de la raison parce qu'alors c'était imaginable.

Jusqu'à une date récente nos ancêtres avaient des excuses. Leurs connaissances variaient tellement peu d'un siècle à l'autre. Mais nous devant l'abondance des choses imaginables hier et bel et bien réalisées aujourd'hui et même banalisées, nous ne sommes plus pardonnables. L'imagination avait de tous temps dominé la raison, souvent à notre avantage. Maintenant, c'est la raison qui doit passer par-dessus le mur de l'imagination.

Reliance avait déjà parlé de cette difficulté pour l'imagination à admettre la véracité de découvertes et d'inventions à venir. Nous serons obligés d'y insister sans cesse : l'inimaginable n'est pas un critère de fausseté. (*Voir N° 5*)

DE LA JUNGLE A L'HOMME

Quand l'organisation de la matière en arrive au stade du système autonome, celui-ci est fermé sur lui-même, ne sent et ne vit que pour lui. Telle est la condition sans laquelle la sélection naturelle ne pouvait fonctionner, l'égoïsme.

Insensible à la peur et à la souffrance des autres, poussé lui-même par l'impérieuse nécessité de vivre, chacun pourra ainsi sans entrave ni pitié entrer en lutte avec eux. (*Voir N° 20*)

Dès qu'on a compris que la nature n'avait pas été créée de toutes pièces par une action divine mais que tout le règne vivant était la poursuite de l'organisation de la matière, autrement dit de son évolution, on a cherché à l'expliquer.

La transmission des caractères acquis était le processus le plus simple qui vienne à l'esprit mais l'observation a montré que cette transmission se réalisait mal, sinon pas du tout. Par contre la sélection naturelle cadrait aisément avec la réalité, du moins dans une succession de transformations n'exigeant pas un grand saut plus difficilement explicable. Chaque être vivant ne pouvant vivre qu'aux dépens d'un autre, soit en mangeant son cadavre, soit en le dévorant vivant, soit en lui volant quelque chose, ils étaient tous nécessairement en compétition et c'était forcément les plus forts qui l'emportaient. Même les végétariens y étaient contraints pour défendre leur gîte et leur subsistance ou parce qu'ils convoitaient la même femelle.

Une lutte analogue mais moins visible sévissait chez les minuscules, les insectes, les végétaux. Sur un point d'eau, sur une fente de roche, les plantes qui germaient ne pouvant toutes se nourrir, il fallait bien que certaines disparaissent, les moins vivaces. De même quand l'ennemi n'était autre que la nature : froid, chaleur, pluie, vent, sécheresse... Partout les êtres vivants ont dû lutter pour se sauver ou vaincre et survivre, seuls les plus forts parvenant à la procréation.

Si la sélection naturelle paraît évidente dans sa logique, son explication l'est beaucoup moins. Un être mieux adapté, plus résistant, plus fort ne transmet malheureusement pas ses qualités à sa descendance. Les biologistes sont assez affirmatifs sur ce point. Peu transmissibles par voie génétique, les caractères acquis peuvent cependant l'être par l'exemple. Chez les animaux supérieurs on parlerait déjà d'éducation, un peu comme celle qui allait jouer un rôle de première importance chez l'homme, mais cette éducation paraît encore bien limitée chez eux et elle ne vaut rien pour les plantes et les animaux qui ignoreront leurs rejetons.

Une explication plus solide réside au niveau des gènes par lesquels les êtres se reproduisent.

Parmi les informations en nombre énorme que ces gènes transmettent, il se produit inévitablement à un moment ou à un autre des anomalies. La plupart bien entendu seront néfastes à l'être futur mais statistiquement il s'en trouvera certaines qui lui seront favorables. Une lignée améliorée alors en naîtra qui supplantera les autres.

Or la marche de l'organisation ne suit pas une ligne droite mais diverge en un nombre considérable de cheminements, chacun en ouvrant d'autres. Si bien que de toutes les lignées qui en proviennent, impitoyablement triées par la sélection naturelle qui ne retient que la meilleure sur un million ou plus, est née une vie extraordinairement riche et diversifiée et dont le génie découvre parfois des solutions qui confondent l'imagination, chez les parasites par exemple.

Et c'est pourquoi nous sommes, à notre échelle, émerveillés de voir aujourd'hui des forêts recouvrir des plaines et des montagnes, des cormorans planer au-dessus des vagues, des saumons sauter des chutes de rivières, des lézards courir dans le sable brûlant, des ours affronter le blizzard, des sternes, petites boules de plumes, traverser les océans... Et de nous découvrir, nous, au milieu d'une vie innombrable, immense et belle.

Or, comment aurait-elle pu réussir si ce n'est que parce que chaque être vivant est indépendant, au point qu'il ne ressent rien de ce qu'endurent ses victimes. Si le tigre sentait la souffrance de la gazelle quand ses crocs s'enfoncent dans sa gorge, le rapace celle de la poule quand ses serres lui percent les poumons, ou même le parasite celle de son "hôte" quand il lui dévore lentement un organe, il n'y aurait sur terre qu'une vie frustrée, genre lichens, qui n'entre en compétition avec aucune autre. Nous, les hommes, nous ne serions pas là. Quel étrange paradoxe !

Y avait-il une autre méthode qui aurait permis à la matière d'arriver à moindres frais à pareil résultat ? On n'en voit pas. Faute d'une intelligence qui eut tout organisé avec sagesse, la souffrance a été le prix qu'il a fallu payer pour la construction des bêtes et des hommes.

Et les hommes à leur tour ont continué à pratiquer entre eux la loi de la Jungle mais avec une férocité que leur permet leur intelligence neuve pas encore dégagée de la bestialité, si bien que l'histoire humaine est la pire qu'ait connue le monde vivant. Malgré des progrès vers la civilisation dont il s'enorgueillit, notre siècle a vu les massacres les plus massifs de tous les temps. C'est fini. Chez l'homme, la sélection naturelle, n'ayant plus sa contrepartie de vie, est devenue source de mort. La loi de la Jungle doit être extirpée de l'humanité sous peine d'anéantissement. Il est temps que règne enfin la loi de l'Homme.

PAR LA PRIME JEUNESSE

L'âge de l'adolescence et de la prime jeunesse est le plus fécond de la vie, celui par lequel l'humanité progresse. Portant un jugement neuf sur ce qu'ils apprennent, pas encore entravés de mentalités sclérosées et d'idées reçues, pas encore rebutés par le scepticisme généralisé des adultes sur une amélioration des rapports humains, ils voient la société telle qu'elle devrait être et naturellement ils aspirent à la réaliser. Ils sont volontiers révolutionnaires.

C'est à cet âge que l'intuition est la plus lucide, que naissent les belles vocations, que germent les grandes découvertes, parce qu'il est en avance par nature sur l'évolution humaine.

Rien de tel que les adolescents pour maintenir sur le chemin du progrès des parents qui se laisseraient dépasser. Rien de plus heureux pour un homme ou une femme que de conserver tout au long de leur existence cette soif d'apprendre et l'ardent désir, sinon la colère, de secouer le passé pour bâtir un monde plus intelligent, plus généreux, plus juste, plus joyeux, plus libre.

Les os croissent en un endroit particulier, le cartilage de conjugaison. Le cartilage de conjugaison de l'humanité se situe au moment de l'adolescence et de la prime jeunesse.

Mais cet âge béni ne tarde pas à se meurtrir à la réalité d'une société moins avancée. Alors, parce qu'il faut bien vivre, on rétrograde pour s'adapter. Cette remise à niveau n'est autre que de l'intérêt bien compris, un acte de réalisme.

Mais il y a deux façons de le faire : Soit en traitant de naïves ses idées de jeunesse pour se rabattre sur les anciens principes d'égoïsme comme étant les seuls valables et qu'il faut mettre en pratique sans faire de sentiment. Soit, tout en adoptant une défense de Jungle pour ne pas se laisser dévorer par les autres, en les réservant pour l'avenir bien vivantes, avec le souci constant de les réaliser chaque fois que s'en présentera l'occasion. Ce sont souvent les périodes de turbulences qui suscitent le plus d'opportunités qu'il faut savoir saisir.

Garder intactes ses vertus de jeunesse, lutter contre les préjugés retardataires, croire malgré le triste présent en un futur lumineux, c'est se maintenir dans la vérité.

La souffrance finira bien en effet par obliger les hommes à s'organiser, s'ils veulent survivre, à moins que l'intelligence n'arrive la première.

MAT PAR LA MACHINE

La machine a battu l'homme aux échecs ! Elle devient plus intelligente que l'homme ! Et d'imaginer aussitôt un monde de robots qui réduirait les hommes au rôle d'esclaves et de cobayes.

C'est oublier que cette machine, c'est l'homme qui l'a construite et pour quoi ? Sinon pour lui faire réaliser ce qui dépasse ses propres forces, pour qu'elle soit précisément plus forte que lui.

Nous avons inventé la locomotive pour tracter des charges que nous sommes bien incapables de déplacer nous-mêmes. On ne s'étonne pas qu'elle nous batte sur ce point ? C'est sa raison d'être.

Nous avons inventé les calculettes qui, en un éclair, extraient la racine carrée d'un nombre sur lequel nous aurions passé une demi-heure. Est-ce à dire qu'elle est plus intelligente que l'homme ?

Les échecs ont la réputation méritée d'être le jeu qui demande le plus de réflexion.

Si on arrivait à mettre dans l'ordinateur l'énorme totalité des suites possibles de coups, il gagnerait infailliblement, sauf dans le cas possible où obligatoirement celui qui commence joue telle suite déterminée menant à l'échec et mat.

Cela semble réalisable pour le jeu de dames où celui qui commence et joue telle suite gagnerait obligatoirement car il n'y aurait pas d'autre issue, ce que la machine aurait enregistré.

Non, ce n'est pas demain que nous serons devancés par nos propres créatures sur notre terrain, celui de l'esprit, quelle que soit sa matérialisation biologique dans notre cerveau, parce que nous sommes des êtres conscients et les plus évolutifs de la création.

Le véritable danger vient de nous-mêmes, celui de nous rendre esclaves de nos machines car déjà la machine ne sert que trop dans les mains d'une infime minorité à exploiter les populations.

S'il n'y a personne dans l'ordinateur, il y a des hommes derrière lui comme derrière un canon.

Ce n'est pas l'outil qui est dangereux. C'est celui qui l'emploie et l'outil que nous forgeons en ce moment peut conduire l'humanité au suicide par le seul fait de quelques-uns. (*Voir N° 16*)

Réellement notre sort est entre nos mains. Pas dans celle des robots les plus perfectionnés.

POLITIQUE ET COMPETENCE

Lorsqu'un poste à grandes responsabilités doit être pourvu, vous pensez qu'on choisit avec soin la personne la plus capable de l'assumer. Erreur. Un président choisit ses ministres selon un subtil dosage tenant compte de la proportion électorale de chaque parti. Qu'ils soient capables, la question passe après. Effarant, mais il en a toujours été ainsi dans notre démocratie française.

- Avant de monter dans l'avion, je veux savoir si le pilote est de droite ou de gauche.

Ce serait un éclat de rire général. Qui se soucie de la couleur politique du pilote ? Ce qu'on lui demande, c'est de savoir piloter et nous lui accordons notre confiance car nous savons qu'il a suivi une instruction théorique et surtout pratique qui nous garantit notre sécurité.

Quand donc aurons-nous un président qui claque une bonne fois du poing sur la table ?

- Assez ! Droite, gauche ou rien, je m'en fous. Je veux, moi, des responsables compétents et je les prendrai là où j'en trouverai. Point final !

Alors bien des choses changeraient mais ce critère de sélection n'a guère cours en politique.

SENSIBLERIE

- Trajan aujourd'hui nous a comblés de jeux magnifiques. Le défilé des compétiteurs, les condamnés dévorés par les lions, la course de chars et surtout le combat des gladiateurs, tout fut à sa hauteur. A ce propos, Galius, tu me dois cent sesterces. Padrilis a été vaincu par Chrios.

- Galius n'a qu'une parole. Mon intendant les fera porter à ta banque dès demain.

- Honneur à toi, Galius, et à tes pères de qui tu as hérité la bravoure et la loyauté. Levons nos coupes à ton honneur.

Et les invités de ce festin nocturne, se soulevant de leur couche, crièrent d'une seule voix :

- Honneur à toi, Galius Mancius et à tes pères.

- Oui, quels jeux ! Le défilé des gladiateurs me fait toujours frémir par sa grandeur : Aououé, Khéssar. Quoui morrritouourri té salououtannt.

Et Galius, debout, imitait de la main levée le salut rituel des gladiateurs.

- Un combat terrible. Le peuple hurlait. Sauf Padrilis, au nom réputé, tous les vaincus furent égorgés au grand plaisir de la foule. L'entraîneur des gladiateurs a révélé qu'il a perdu dans l'arène près de trois cents hommes et une soixantaine de blessés. Et maintenant il doit payer le festin des vainqueurs indemnes et les femmes qu'ils réclament comme d'habitude. Trajan n'a pas lésiné pour l'anniversaire de sa pourpre. Le peuple de Rome s'en souviendra.

Et les convives de commenter les scènes de ce jour faste, le son répercuté des trompettes, les hurlements des criminels sous la dent des fauves, le grondement des chars, le choc des glaives sur les casques, les applaudissements quand un petit rétiaire a pris dans son filet un bel adversaire qui se débattait en vain, et le fascinant spectacle d'une arène en délire, puis à la fin les acclamations du peuple tourné vers Trajan se retirant, fier de son triomphe, quand un homme aux cheveux blancs se leva, réclama le silence et dit :

- Comment admettez-vous que des êtres humains puisse tirer un plaisir de voir la souffrance et la mort d'autres êtres humains qu'ils pourraient être eux-mêmes. Le destin nous a placés sur les gradins de l'amphithéâtre mais il aurait pu nous placer aussi bien dans l'arène et c'est nous qui aurions été les victimes expirant dans leur sang.

- Oh, toi, le philosophe, arrête tes inepties. On ne paie pas les gladiateurs pour qu'ils s'envoient des fleurs. A t'écouter, le peuple deviendrait vite efféminé et il serait vite vaincu par les barbares. Rome a bâti son empire par le glaive, pas par des caresses... sauf aux femmes.

Rire feutré des invités. Galius reprit du vin :

- Si le peuple perdait sa virilité, Rome n'en aurait plus pour longtemps. Mais pour parler de la sorte, eh, eh, il faut que tu n'en aies pas !

Et tous de rire aux éclats, les femmes surtout.

- Alors ne viens pas nous ennuyer. Cours vite enseigner plutôt les barbares de Germanie. Si tu arrives à les convertir, Rome, par Jupiter, n'aura plus rien à craindre. Va-t-en, pleurnichard.

Et quand l'homme se fut retiré dignement, indifférent aux quolibets qui pleuvaient sur lui :

- C'est Karios, le Grec, un philosophe farfelu qui fait rire tout le monde avec sa sensiblerie.

LA LOI DE L'HOMME

Emergeant de la bestialité par l'acquisition d'une intelligence supérieure, l'homme commence à connaître l'autre et à éprouver dans sa propre sensibilité ce que ressent son semblable.

Autrement dit, sa sensibilité déborde de plus en plus de lui-même pour entrer en liaison avec celle des autres. Ainsi naissent la solidarité, la pitié, l'amour, et leur contraire comme le sadisme et la haine. L'animal tue sans haine car sa victime n'est jamais que nourriture ou menace. Le chat qui torture la souris ne lui en veut pas. Il n'a pas idée de la souffrance qu'il lui cause. Il ne fait que jouer. La haine par contre est déjà un sentiment envers autrui. (*Voir N° 21*)

La bande sait depuis longtemps se protéger par son union des prédateurs ou du froid. Mais c'est là plutôt un égoïsme qui a trouvé une solution.

Chez les insectes il est plus difficile de discerner entre un automatisme centralisé et une véritable sensibilité commune.

A vrai dire, le véritable débordement sur l'autre avait déjà commencé avec le dévouement des animaux évolués pour leur progéniture. La femelle ressentait dans sa propre chair la morsure faite dans la chair de ses petits. Elle les alimentait, les défendait comme faisant partie d'elle-même.

Il s'agissait bien cette fois d'un véritable altruisme car elle n'en retirait aucun profit pour elle. Dire qu'elle était récompensée par sa propre satisfaction n'a pas de sens car l'altruisme est

précisément le plaisir d'apporter aux autres ce dont il ont besoin sans attendre de retour. N'est pas généreuse l'âme charitable qui donne dans le seul but de gonfler son avoir au paradis.

Le jour où le premier être humain a senti sa propre sensibilité entrer en connexion avec la sensibilité d'un autre, ce jour-là a commencé la grande révolution de la vie.

La loi de la Jungle reposait sur l'égoïsme pur, seul moyen de progresser. Disposant de l'intelligence et d'une sensibilité étendue, l'homme voit sa puissance multipliée et son intérêt personnel et collectif à éliminer l'antique souffrance comme moteur horriblement coûteux de son évolution.

Aparavant la vie lançait mille trains sur mille aiguillages. Un seul, avec de la chance, trouvait la bonne voie, les autres allant s'écraser. Avec l'intelligence qui discerne d'avance la bonne voie, que de catastrophes épargnées.

Nous vivons l'instant de la transition, un instant de quelques milliers d'années, tout au plus, où l'intelligence prend progressivement le relais de la souffrance et propulse l'évolution sur ce que sera l'humanité de demain. *(Voir N° 13 fin)*

Tel est le sens de l'histoire de l'homme.

LA REVOLUTION HUMAINE

Passer de la nature animale où chaque individu est isolé dans un égoïsme total, indifférent aux autres, même dans l'activité sexuelle dont le moteur est le seul plaisir, à la nature humaine où s'éveille la perception de l'autre, où les personnalités gravitent les unes vers les autres au point d'arriver à n'en faire qu'une seule, représente une révolution qui dépasse l'imagination.

La nature égoïste de l'animal qui va engendrer l'homme lui cèdera son individualité. Ce sera là l'origine de la personne humaine, une conscience supérieure mais totalement fermée sur elle-même.

Chaque être humain va se voir isolé dans une unité qu'on appellera l'âme ou l'esprit, consciente d'être seule face au monde comme face aux autres. Il sera seul en lui-même. Il ne tiendra que de lui seul sa propre connaissance, ressentira seul son propre plaisir, sa propre souffrance. Il n'y aura pour lui que deux réalités, lui et le reste de l'univers, y compris tous les êtres qu'il aime sans exception, et même en grande partie son propre corps.

Toute sa vie il traînera partout son centre du monde et, aussi entouré soit-il des affections les plus profondes, il mourra seul. Aucune religion, aucune philosophie, aucune science, jamais ne s'aviseront à le nier. Mais ceci ne durera qu'un moment sur le cadran de l'histoire biologique et nous en reparlerons.

Au stade actuel de notre avancée, retenons que la loi de l'animalité fondée sur l'hostilité, sinon l'indifférence envers les autres, indispensable à l'évolution des espèces, passe progressivement à la loi de l'homme, loi fondée sur l'union des uns avec les autres car tel est désormais le seul moyen d'évoluer vers le véritable début de l'humanité, début qu'auront préparé les millions d'années de loi de la Jungle.

Comme si un être supérieur, genre traditionnel, venait nous dire : vous avez durement payé pour accéder à l'intelligence et à l'amour. A présent ça suffit. Si vous savez profiter de cette intelligence et de cet amour, vous avez le pouvoir de réaliser une humanité autrement plus heureuse et plus passionnée d'avenir. Vous n'avez d'ailleurs pas le choix, sinon c'est votre histoire entière avec vos efforts et vos peines, depuis le début de la vie jusqu'au stade où vous êtes maintenant parvenus, qui sera perdue. A vous de prendre en mains votre propre destin. *(Voir N° 10)*

L'histoire de l'humanité, de la préhistoire à nos jours, n'est intelligible que dans ce schéma. "Un jour cessera la loi de la Jungle pour la loi de l'Homme". C'est Léopold Senghor qui nous l'avait souligné. Il avait compris. *(Voir N° 21)*

L'histoire de l'humanité se révèle ainsi cohérente et permet de comprendre les contradictions et les tourments dans lesquels celle-ci se débat.

De siècle en siècle la transition de l'animalité à l'humanité progresse lentement, péniblement, à travers mille avatars dont les plus graves proviennent de l'homme lui-même. *(Voir N° 11)*

Au fur et à mesure que s'augmente sa puissance, ses actes malfaisants augmentent en horreur. Les Hébreux, selon le Livre de Josué, ont conquis la Terre Promise en massacrant hommes, femmes et enfants mais c'était peu de choses à côté de l'embrassement dans lequel on a brûlé massivement les habitants de Hiroshima et Nagasaki, encore moins à côté de l'extermination industrialisée par les Nazis pendant la guerre et qu'ils auraient consciencieusement poursuivie s'ils avaient gagné.

Inversement l'accroissement de cette puissance permet pendant les périodes de paix une vie plus confortable, des joies et des plaisirs plus faciles, des aventures merveilleuses, une liberté matérielle qui laisse plus de temps pour vivre. La civilisation adoucit les mœurs. On ne va plus se repaître de tueries réelles dans une arène, leur spectacle audiovisuel indolore y suffisant amplement. Face aux troubles régionaux, des personnes se mobilisent pour partir, souvent au péril de leur vie, au secours des malheureux. Partout on tue et on soigne en même temps. Partout on enseigne. L'hypocrisie politique elle-même en prônant par les médias la vertu et la bonté contribue à l'amélioration de cet être socialement capable du meilleur et du pire qu'est l'homme.

La Justice qui doit punir n'a plus besoin pour être efficace d'user de cruauté pour que les hurlements des condamnés arrivent à toucher des crânes endurcis par les batailles et la misère. Nos prisons qui parfois provoquent des suicides sembleraient des résidences de luxe aux brigands de jadis vivant dans leurs repères sous la pluie et la neige en attendant quelques maigres rapines.

Entre temps l'histoire, les arts, les lettres, la musique, les philosophies, les religions, les sciences amassent un terreau sur lequel grandit chaque génération nouvelle qui trouve avantage à s'épanouir dans la paix et apprend à la protéger.

Epoque de transition où s'opposent le meilleur et le pire, le vol et la générosité, le crime et le sacrifice, où l'idéal peut susciter la guerre, où l'exploitation du pauvre se mêle à l'entraide spontanée, où du fumier puant surgit la fleur la plus délicate. Epoque de tous les dangers depuis que la puissance qui peut assurer le bien-être à l'humanité peut aussi la détruire.

Mais l'accélération des progrès de la connaissance permet déjà de lui faire entrevoir une victoire naguère inimaginable. *(A suivre)*

LA PEUR DE L'AN 2000

Nous vivons une époque où tous les clignotants, un à un, passent au rouge. Le mal-être s'étend à toutes les nations par les relations économiques et l'universalité de l'information.

Mal-être moral d'abord. Les progrès fulgurants de la science et des techniques ne sont pas encore assimilés par une humanité encore immature où elle ne découvre que ruine des valeurs fondamentales sur lesquelles elle se repérait à travers la diversité de ses croyances, sécheresse totale devant sa soif de justice et d'amour, absence de réponse à ses questions sur son avenir. Elle marche ainsi au jour le jour dans l'ignorance de sa destination tel un aveugle redoutant l'abîme qui risque à tout moment de s'ouvrir devant ses pas.

C'est là "le mal de l'âme" de Jacques Monod.

Mal-être social surtout. Au lieu d'aider ceux qui travaillent, la montée en puissance de la machine multipliée par celle de l'électronique n'aboutit qu'à réduire des populations entières aux sous-paiements et à la misère au profit exclusif de fortunes colossales qui soumettent le monde à leur rapacité. Si bien que le mal-être social pénètre partout et qu'une explosion est à craindre par blocs entiers de nations pouvant entraîner l'humanité à sa perte. Ainsi renaît la peur de l'An Mille mais en plus grave.

Les âmes de cette époque pouvaient en effet se réfugier dans la foi et, fuyant ce monde en perdition, elles se détachaient des biens matériels pour se préparer à entrer dans un monde meilleur.

Nous n'avons plus ce recours aujourd'hui et la science faisant faillite par son incapacité à apporter aux hommes l'espoir qu'ils en attendaient, c'est l'humanité entière qui vacille, perd pied et se retranche dans le quotidien pour ne plus rien savoir d'un lendemain redoutable ou qui se replonge tête basse dans les anciennes croyances sans ce discernement qui les rajeunirait.

On accuse de tous nos maux l'extension du chômage et des paiements de misère. Rien ne traumatise autant en effet que de se voir repoussé par une société que chaque jour la télévision nous fait croire prospère mais on oublie généralement cet autre mal plus discret, l'esclavage d'un travail qu'on est contraint de faire alors qu'on le supporte mal, qu'on en a parfois horreur.

On dit souvent que celui qui trouve du travail par les temps qui courent a bien de la chance.

Chance ou moindre mal ? Parce qu'ils n'avaient pas le choix, un laveur de vaisselle rêve de grands espaces où il aurait fait merveille à la sortie de l'école d'aéronautique, une caissière de grande surface s'épuise à servir toute la journée des clients qui défilent alors qu'elle a fait des études d'astrophysique, un employé qui baille dans le fond d'une perception en répertoriant les rôles des contribuables aurait fait un heureux professeur de philosophie.

Et tant et tant de vies professionnelles perdues parce que sans autre choix pour échapper au chômage, vies se consumant dans un "mal-emploi" qui déprime et fatigue car il n'est pire fatigue que celle d'un travail qu'on n'aime pas. Le gardien qui regarde sans cesse sa montre est bien plus épuisé à la sortie que l'artisan maçon qui trime sans arrêt parce qu'il aime son métier et peste de voir arriver l'heure de quitter son chantier sans avoir pu finir ce qu'il avait à faire.

Le travail qu'on aime est un moteur. Celui qui ennuie est un boulet qu'il faut traîner.

Cet instituteur est ravi de partir en vacances mais il verra venir sans déplaisir la rentrée où il retrouvera ses petites têtes avides de savoir parce qu'il est un bon instituteur. Cet employé d'assurances qui aurait fait un excellent pédagogue retardera son retour jusqu'au dernier moment avant d'aller reprendre ses ennuyeux dossiers.

En ces temps où il faut s'estimer encore chanceux d'avoir trouvé du travail, quantité de gens sont condamnés au "mal-emploi" et ils en retirent un ressentiment qui leur rend la vie amère. Les voilà prêts avec les chômeurs à courir le risque d'une explosion sociale qui les délivrera.

Chômage, mal-emploi, sous-paiement, telles sont les plaies d'une société dominée par les puissances d'argent, colosses aux pieds d'argile qui finiront par s'écrouler si elles n'ont pas l'intelligence de voir où leur égoïsme les conduit.

Nuit des âmes, chômage, mal-emplois, voilà tous les ingrédients réunis pour une révolution et on ne sait jamais où une révolution s'arrête.

L'INTIME CONVICTION

C'est aux Assises que sont jugées les affaires les plus graves, aux Assises que la Justice s'expose à commettre les plus graves injustices.

L'accusé affirme son innocence. On va le juger sur des témoignages accablants. Des gens sont certains, absolument certains de ce qu'ils ont vu.

Tazzief raconte que lors d'un tremblement de terre des ingénieurs ont vu une grande cheminée d'usine vaciller. Ils en sont tellement certains qu'ils évaluent la longueur d'onde de l'oscillation à six mètres. Il demande à voir avec eux la cheminée. Pas une seule fissure. Ciment intact.

- Quand je pense qu'on condamne des gens à la peine de mort sur de simples témoignages, j'en suis épouvanté.

L'intime conviction ? Imaginez-vous la scène : Des travaux sont en cours dans un tunnel.

- Chef, on peut envoyer le train ?

- Oui. A l'heure qu'il est je suis sûr que les gars sont tous partis. Ils n'attendaient que ça.

Le chef le plus borné ne prendrait pas sa décision avec tant de légèreté. Faute de contact, il se rendrait sur place pour voir ce qu'il en est.

Mais aux Assises c'est sur une pareille intime conviction qu'on décide du sort d'un homme.

Et s'il s'agissait d'argent, agirait-on ainsi ?

Une personne en accuse une autre de lui devoir 100.000 Francs, ce que celle-ci nie. Devant les jurés, le Président les interroge, écoute les témoins, le procureur soutient l'accusation, puis l'avocat la défense. Les jurés se retirent et délibèrent. Ils doivent répondre à la question :

- Avez-vous l'intime conviction que l'accusé doit 100.000 Francs ?

Ridicule. L'intime conviction ne joue pas pour l'argent alors qu'on décide du sort d'un être humain sur un critère aussi fragile et sans appel.

L'argent veut des preuves et il peut faire appel. L'argent est mieux traité que l'homme.

Même si la science les préserve davantage des erreurs, les antiques Assises sont à mettre à la casse avec l'ensemble du système judiciaire qui n'a guère évolué depuis l'empire romain et nécessite une refonte complète. C'est un des tout premiers à compter dans la réforme de la société.

CROYANCE ET ILLUSION

Pour bien des gens, croyance est synonyme d'illusion, de rêve éveillé, de naïveté sans le moindre rapport avec le réel, et même de niaiserie.

Telle est la conception de ceux qui ne voient dans les religions qu'un obscurantisme infantile.

En réalité la croyance est l'acquiescement donné à une vérité qu'on tient pour probable ou proche de la certitude. La foi, elle, est l'accord total, spontané ou voulu, avec une croyance à laquelle on donne la qualité de certitude absolue.

Le croyant qui l'est parce qu'il réfléchit procède plus par intuition que par raisonnement. Il écarte les apparences comme on écarte le feuillage d'un arbre pour trouver ses racines ou, si on préfère, il déblaie tout ce que les imaginations ont accumulé de merveilleux ou parfois de triste sur sa croyance pour en retrouver les fondements qui la justifient aux yeux de la raison.

Le croyant est avant tout un homme épris de vérité, sachant bien que s'il ne cherche pas la vérité il ne saura jamais rien, tout comme n'importe quel homme de sciences, ce qu'il est souvent. Et parce qu'il cherche la vérité, il sera ennemi de toute illusion, surtout si cette illusion se colore de satisfaction facile.

Qui dit croyance, dit part d'incertitude. Tout porte à croire au Big Bang ou aux trous noirs selon la tendance que prennent les observations et les calculs. Mais pour le moment on ne peut qu'y croire, comme on ne peut que croire en l'évolution des espèces en laquelle on est bien obligé de croire parce que seule explication possible.

Le fait religieux est tellement commun à tous les peuples depuis la préhistoire qu'il ne peut qu'être inhérent à la personne humaine. Le rêve l'est aussi, comme à certains animaux

d'ailleurs, mais nul n'a jamais prétendu qu'il était réalité, sauf à servir aux devins ou aux psychiatres pour en tirer des prédictions ou des diagnostics.

Le fait fondamental dont part l'ensemble des religions est le rejet universel par l'homme, parvenu à un certain niveau d'intelligence, de sa nature animale primitive sans question et sans but. Très tôt il s'est senti à l'étroit dans sa brève existence. Très tôt il a cherché à comprendre ce qu'il faisait dans son domaine terrestre et vers quoi il allait, lui et tous ses semblables.

Quelles que soient les réponses plus ou moins naïves qu'il s'est données à travers les âges la moindre attitude qu'un esprit intelligent puisse adopter face à ce phénomène est de l'intégrer à la recherche millénaire de l'humanité sur le monde qui l'entoure et sur elle-même. Scrutant sans cesse la Terre et les cieux, l'homme de sciences remet sans cesse sa recherche en question car il sait que de toute évidence il y a dans l'univers autre chose que ce que lui montre son horizon limité et maintenant tellement plus que jamais. Et par une logique incontournable il ne peut en conclure qu'en l'existence d'une réalité infiniment plus vaste que ce monde et sa propre vie dans laquelle il est embarqué.

A partir de cette certitude, il peut se donner diverses réponses formant autant de religions ou de croyances. Progressivement il a été conduit à reconnaître comme plus logique l'existence d'une réalité première à la base de tout qu'il appelle Dieu, sans trop savoir comment la définir. Hors de là, le monde et lui-même ne sont qu'absurdité et aucun esprit sensé ne peut admettre que l'univers soit fondé sur l'absurde. L'absurdité n'est que dans l'esprit de l'homme. Elle est le signal de l'erreur. A lui de la refuser en tous domaines. Tout plutôt que l'absurde.

M A I 6 8

Jeunesse qui d'un coup se libère, repousse les idées reçues, propose des projets des plus sages aux plus fous. Tabous renversés, vieilleries au rancard, embrassades, mains unies, un tohu-bohu de raisonnements réalistes et de rêves. Et cela sous un grand soleil de printemps.

Tout le jour discussions par groupes en pleine liberté pour renouveler le monde. Tous les soirs scènes épiques d'une guerre de rues sans armes, casse de vitrines, incendie de voitures, grilles et pavés arrachés, pétards, bombes lacrymogènes, soirs exaltants de révolte et d'enthousiasme.

C'était l'époque où pour faire bien il fallait se dire incompris, avoir des parents rétrogrades. Celui qui n'avait pas un père rétrograde se trouvait frustré. La génération précédente devait se retirer de la scène avec le grand Charles et ses séides. Finis les mots creux des politicards !

Comme toujours, comme aujourd'hui, les gens au pouvoir n'avaient rien vu venir, alors que tous les éléments d'une révolution étaient réunis. Il fallait qu'un jour cela éclate. Un rien a suffi.

Dans la secousse s'effondrait ce qui était vermoulu. Interdits surannés. Civilités conventionnelles. Mariage qui avait perdu son sens et n'était plus que formalité. Liberté de vie commune qui avait pour beaucoup, non sans raison, l'avantage d'être un essai avant engagement et donc de prévenir les affres du divorce. L'amour de la Patrie se muait en amour de l'Homme, bien plus justifié. On jetait aux orties l'habillement traditionnel pour une tenue décontractée à la liberté de chacun. La politesse : dis bonjour à la dame, filles avec les filles, garçons avec les garçons, on ne parle jamais de sexualité en public, etc... laissait la place à la franchise directe. On dit ce qu'on a dire sur tout, quand on veut et comme on veut. Il est interdit d'interdire.

La première victime de Mai 68 fut l'hypocrisie et elle ne l'avait pas volé.

En fait il y eut deux Mai 68, l'un étudiant et l'autre ouvrier, qui s'épaulèrent sans fusionner.

Celui qui a laissé les traces les plus profondes fut le premier parce que novateur, le second n'étant qu'un épisode du conflit permanent entre patrons et ouvriers pour un plus juste salaire.

Après Mai 68 rien ne fut plus comme avant.

Il n'est qu'à regarder la diversité des façons de s'habiller dans la rue, la tenue décontractée des sorties de classe, la facilité d'expression des élèves devant leur maître, la simplicité des rapports entre filles et garçons, et de comparer avec la rigidité des conventions d'autrefois.

Comme dans toute révolution il y eut des excès et il fallut tout de même y remettre de l'ordre.

Heureusement Mai 68 se déroula dans une économie sans chômage, ce qui lui évita bien des horreurs.

Révolution non sanglante en effet, qui changea la société alors que, par exemple, celle de 1830 fit couler le sang et se vit récupérer par l'oligarchie que précisément elle voulait chasser.

Les vraies victimes de Mai 68 furent comme souvent les cervelles fragiles qui se laissèrent emporter par ses excès parce qu'incapables de discernement. Beaucoup voulurent quitter métros et universités pour aller élever des chèvres. Intention sympathique mais bien peu réussirent parce qu'à la campagne comme ailleurs on ne fait rien sans travail. Fuir le travail, c'est tourner le dos à la vie. A se vouloir un Eden où on ne fout rien, on ne récolte qu'ennui mortel et échec. Le bonheur ne se conquiert qu'en avançant. Ils voulaient, eux, rétrograder à l'âge des cavernes en rayant d'un trait tout l'acquis des millénaires passés, et à quel prix !

C'est pour eux que le réveil fut pénible. Les autres qui avaient bien digéré Mai 68 firent plus tard leur chemin dans la vie, parents mieux avertis, professionnels plus intéressés par leur emploi, plus à l'aise dans les rapports sociaux, plus capables de résister aux aléas des avatars économiques.

Certains se moquent du Mai 68 ouvrier dont les hausses de salaire furent vite reprises par l'inflation. Oui mais cette inflation réinjecta dans l'économie une partie de la valeur de l'argent qui commençait à s'entasser dans les mêmes mains et les affaires reprirent. Ce n'est qu'en 1974 que commença à s'envenimer la plaie du chômage avec son cortège de désespoirs et de misères.

On racontera ce qu'on voudra de Mai 68, de ses excès, de ses bêtises, mais de toutes les révolutions, ce fut la moins coûteuse, la plus réussie.

Le 15 juin 1997

N° 024

PLOUF

*Plouf ! Il est retombé à l'eau l'étrange animal
Aux nageoires articulées, à la face de grenouille
Poisson ? Amphibien ? Je ne sais. Pas beau en tous cas.
Le voici qu'il fait quelques tours dans l'eau trouble
Puis il revient un peu plus loin attiré par la berge.
De ces moignons écailleux il se hisse à l'air libre
Racle les cailloux qui s'effritent, dérape, s'accroche,
Retombe une fois encore dans l'eau hospitalière.
Les fonds bleus offrent dans la douceur du soir
Des espaces limpides où il s'élançe avec aisance.
Dans sa lagune la vie est facile... Trop facile
Car soudain un éclair, un jaillissement vers la surface.
Il a, une fois de plus, esquivé son pire ennemi,
Le long poisson vorace aux triples rangées de dents
Qui depuis peu infeste les parages familiers
Et dévore un à un ses frères moins agiles.
Non, ces fonds de sable fin ne sont plus son domaine.
Leurs couleurs chatoyantes cachent un péril mortel
Qui de tous côtés l'enveloppe et se resserre sur lui.
L'animal est revenu en vitesse vers la rive,
Il s'élançe sur la pente, s'y accroche un moment,
Respirant avec peine, la bouche grande ouverte.
Tout à coup la glaise qu'il a mouillée s'affaisse
Et le voilà de nouveau dans son nuage d'eau trouble.
Mais la peur l'aiguillonne et plus loin le bord escarpé
Laisse voir une autre pente de terre plus abordable.
Rampant sur son ventre, s'accrochant de ses moignons
En fouettant l'eau de sa nageoire caudale
Il cherche un équilibre sur ce sol incertain.*

*Ici, en ce soir désolé, une formidable partie se joue
Sans que personne soit là pour espérer ou frémir. . .*

*Il faut que tu réussisses à conquérir ce coin de terre
Il faut que tu sauves ta vie, ô mon lointain ancêtre,
Et celle de ta descendance. Il le faut ! Il le faut !
Car de ta réussite dépend la plus incroyable aventure :
Celle de milliards d'hommes construisant leur avenir.
Sais-tu qu'à l'endroit précis où maintenant tu peines
Ta victoire nous vaudra, ô conquérant anonyme,
Un aérodrome immense tout vibrant d'avions ?*

Sans que personne soit là pour espérer ou frémir... Personne. Et pourtant on sait quelle en fut la suite : toute la civilisation depuis l'âge de pierre jusqu'à la conquête de l'espace, et cela grâce à la réussite anonyme d'un amphibien. Est-ce à dire que pour nous l'avenir aurait été tout autre ?

Probablement pas car dans le nombre renouvelé d'essais de tous genres, tôt ou tard l'un d'eux aurait tout à coup trouvé l'issue vers l'être pensant. Qu'un temps suffisant lui soit laissé, la pression de la vie trouve toujours un chemin. (*Voir N° 12*)

Nous n'étions pas au bord des mares et des lagunes quand se jouait si banalement notre destin, et c'est en l'apprenant que nous en frémissions, mais d'émerveillement.

Nous valons ce que nos ennemis ne peuvent nous dénier.

PEDOPHILIE, LA BARBE !

Nous en sommes saturés. A priori il est nécessaire dans une démocratie que le public soit prévenu des dangers qu'il court et que les malfaiteurs soient punis.

Mais l'occasion est trop belle pour les médias qui ont intérêt à vendre du papier et de l'audimat en forçant la dose. Information ? Non, inondation d'eau polluée.

Un journaliste sait très bien qu'un certain nombre de détraqués ne vont pas s'informer mais se délecter, ce qui en poussera plus d'un à l'acte.

Ces jours derniers dans le métro un personnage nettement anormal traita un homme qui le regardait de pédophile sur petites filles. Le même, en d'autres temps, l'eût traité de terroriste, de collabo, de corrompu, de pousseur de métro selon l'actualité journalistique du moment.

Certains médias en font trop, excitant dangereusement les phantasmes des vicieux et surtout jetant une opprobre indélébile sur des innocents simplement soupçonnés, parce que cela leur procure des profits.

Au lieu d'assainir la société par une information impartiale, on lui insuffle une odeur pestilentielle. Plus que jamais aujourd'hui l'argent passe avant l'homme.

PROTEGEONS LE FRANÇAIS

La barrière des langues a toujours aggravé les divisions entre les peuples. Elle résulte directement de la loi de la Jungle, condition même de l'évolution des espèces. Maintenant que cette dure loi se retourne contre la progression de l'humanité et doit être éliminée si on veut survivre, il faut que la communication passe directement à tous les niveaux entre nous sans appareil de traduction, aussi perfectionné soit-il. (*Voir N° 22*)

Autant il est nécessaire de protéger les langages des peuples parce qu'ils sont porteurs de la tradition et de la culture de chacun, autant il est nécessaire que tous les hommes de la planète aient un langage commun.

L'espéranto n'a pas réussi parce qu'il n'avait pas de passé, ne véhiculait aucune histoire, aucune culture, aucune littérature. Il avait la logique pour lui mais pas ce contenu affectif dont l'homme a besoin pour être séduit.

Les échanges internationaux se multipliant, il était fatal qu'une langue traditionnelle finisse par s'imposer, non pas en fonction du nombre de ceux qui la parlent mais de son importance internationale. Toute l'Afrique francophone parle français grâce à un millième de nos compatriotes seulement en regard du nombre de ses habitants.

Le français, l'anglais, l'espagnol auraient pu jouer ce rôle. C'est l'anglais qui est en train de devenir la langue internationale. A part l'inconvénient de la variation de prononciation des voyelles, il a pour lui l'attrait d'une morphologie et d'une syntaxe très simples. Mais il n'est guère capable de bien exprimer les nuances.

Le français est une langue difficile, dont les mots gardent leur étymologie dans leur orthographe, ce qui exclut nombre de lettres de leur prononciation. Sa grammaire est complexe, toute en subtilités. C'est le prix de sa richesse en nuances qui fait merveille chez les philosophes, les intellectuels, les poètes, les diplomates.

Un peu comme le latin, assez sommaire, manchot d'articles, mais plus pratique dans le commerce, et le grec ancien plus apte à exprimer la pensée.

Tenons au français pour les relations de choix, celles qui unissent plus profondément les hommes.

LES DEUX CHEMINS

Depuis son avènement, l'homo sapiens, cet être qui réfléchit, cherche à comprendre ce qu'il est.

Sa première démarche est l'explication intuitive, celle qui se révèle spontanément à l'esprit.

Puis vient le besoin de construire un édifice de connaissance plus solide bâti pierre par pierre sur l'observation méthodique et la logique pure.

Ainsi le savoir avance-t-il par deux chemins : celui de l'intuition qui court-circuite tout raisonnement par-dessus les limites mêmes de la raison et celui du raisonnement qui procède par une chaîne de certitudes guidé chaque fois que possible par les mathématiques. (*Voir N° II*)

Ce sont là les deux voies de la connaissance, les deux sources de la religion et de la science.

Il y a encore des nihilistes qui au nom de la science dénie la moindre valeur à la "croyance" sans se rendre compte que leur foi négative est une croyance comme les autres.

A l'opposé certains croyants ont cherché à crédibiliser leur religion par des explications pouvant passer pour scientifiques.

Ainsi un cyclone vint à point séparer les eaux devant les Hébreux, un tremblement de terre abattre les murailles de Jéricho, une chute d'aérolithe embraser Sodome, une comète guider les rois mages vers la crèche etc. etc. Plus savant mais pas plus sage, la suite infinie des décimales du nombre prouvait l'infinité de Dieu.

On peut chercher parmi les récits anciens des réminiscences historiques mais les utiliser pour prouver la véracité d'une religion est ridicule car toute religion procède par intuitions globales en vue d'apporter des réponses urgentes.

"Au commencement Dieu créa le ciel et la terre", dit la Bible. Impossible à nier mais vite dit alors qu'on attribue à l'univers quinze milliards d'années depuis le Big Bang.

Le sixième jour Dieu créa l'homme "à son image". Vite fait alors qu'il fallut un million d'années aux primates pour devenir des êtres à son image, c'est-à-dire dotés d'une personnalité consciente.

Et ainsi de suite.

En somme la religion saute d'un coup d'un bout à l'autre de la chaîne parce qu'elle perçoit directement que telle est la vérité. Mais en aucun cas et quel que soit leur habillement, rien ne permet de dire que ses réponses soient fausses. Il est plus raisonnable de penser qu'elles sont par leurs vastes coups de filet assurées de tenir au moins une part plus ou moins grande de la vérité.

La démarche religieuse ne peut guère enseigner ce qu'elle obtient que par symboles car, si elle décèle directement la vérité finale, elle ignore le long et dur chemin qui mène à cette vérité.

Par exemple la Bible dit que Dieu créa l'homme et vit qu'il n'était pas bon qu'il restât seul : la scissiparité est en effet un procédé primitif de reproduction. Et il créa la femme : la sexualité est

le procédé qui assure le mieux la pérennité des espèces. Mais il fallut combien de temps pour en arriver là ? Elle ne pouvait s'en douter et elle a accueilli les légendes mésopotamiennes.

Si bien que dans beaucoup de cas, à la lumière de ce nous connaissons aujourd'hui, nous pouvons suivre à la trace l'intuition des rédacteurs des livres sacrés, intuition qu'ils traduisaient par des images ou du merveilleux. A nous d'y discerner ce qu'elles comportent de fondamental et de rejeter le reste ou l'assimiler en ornementation, symboles ou poésie, cette part d'affectivité tellement essentielle à la sensibilité des hommes.

Affirmer qu'on doit prendre ces textes au pied de la lettre est donc une ânerie, ânerie égale à celle de vouloir supprimer d'un revers de manche toute forme de religion car on est alors certain de n'avoir que du néant, l'erreur absolue.

Le moins qu'on puisse dire est que si les religions se sont montrées efficaces pendant des millénaires pour orienter la vie mentale des hommes, c'est que d'un certain côté elles étaient justes.

L'homme qui réfléchit a bien des raisons de ne pas voir dans la croyance religieuse un bateau qui prend l'eau et auquel on s'accroche faute de mieux mais un ensemble complexe contenant une vérité que l'avenir confirmera. Au lieu de la prendre pour une respectable vieillerie, il comprend qu'elle est à l'avant-garde du futur par la même intuition que celle des êtres qui comme lui, dès l'aube de la raison, se sont mis à réfléchir.

Il comprend que cette vérité, il a bien fallu l'habiller de merveilleux, de rites et de morale selon le niveau des populations auxquelles elle s'adressait pour répondre à leur besoin de s'évader de leurs misères vers une vie heureuse et assurer par l'intérieur d'eux-mêmes l'ordre social.

Ainsi s'explique-t-on que la même intelligence participe des deux sans voir de contradiction entre elles. Des astronomes, des chimistes, des médecins, des physiciens, des paléontologues, sont restés des croyants sans que leurs recherches en soient altérées.

Si des âmes bien intentionnées ont vu dans les expériences de Pasteur, un croyant, la nécessité d'une création divine de la vie, ce qu'il n'a jamais dit, et ne furent heureusement pas suivies, l'abbé Lemaître, le père du Big Bang, très lucidement, n'a jamais admis qu'on assimile cette théorie à la création biblique. La tentation pourtant était grande, mais il avait compris le danger de mettre la religion à la remorque de la science alors qu'elle la précède de cent lieues.

Aujourd'hui il serait proprement insensé qu'un chercheur à qui la religion apporte un sens à la vie et abreuve sa soif d'infini et de mystère la rejette au nom de sa recherche. Si la vérité est indivisible et universelle, elle ne se manifeste pas de la même façon dans les deux domaines. Même si la recherche rejoint la religion par certains côtés, elle doit en rester indépendante.

Inévitablement la science et la religion se rejoindront dans un avenir encore impossible à prévoir mais au niveau présent de nos connaissances les accrocher l'une à l'autre serait puéril.

C'est pourquoi le chercheur qui tient à sa religion sans la mêler à sa recherche est vraiment un homme libre. D'autant plus libre qu'il peut à tout moment venir s'y retrouver. Et c'est cette totale liberté qui nous permettra d'avancer très loin dans notre propre recherche.

INDISPENSABLE GAIETE

Ce n'est pas parce que notre vie pose de redoutables problèmes qu'il faut la traverser avec un air d'enterrement. Si nous savons reconnaître la chance que nous avons d'exister, nous ne pouvons qu'être heureux par-dessus tous les désagréments que chaque jour ou presque nous apporte.

Les grands sanglots que poussent certains lors du décès d'un de leurs proches nous semblent suspects quand on les voit bien vite oublier le disparu. Plus respectable est la peine discrète qui n'oublie jamais mais n'empêche pas de vivre, qui associe la présence du disparu aux joies de l'existence, à tous les amusements, à tous les rires.

Le rire est le propre de l'homme. Celui qui ne sait pas rire est un handicapé mental. Le remède le plus efficace à la morosité actuelle est d'oublier de temps à autre tous ses soucis pour rire avec les autres, des amis de préférence, de s'éclater avec eux dans un sport, un spectacle,

une danse, une folie démesurée mesurée, dans quelque aventure bien choisie, ou de goûter l'évasion de l'amour dans son exubérance et sa diversité.

On ne peut pas rester équilibré si on ne joint pas l'exercice physique au travail mental, le rire et le sourire aux soucis et aux peines. C'est être fort que connaître le fou rire dans les situations désespérées. C'est souvent ce qui sauve.

Autrefois on chantait en travaillant. Pourquoi ne pas rétablir la gaieté en affichant " : Défense de fumer. Rire obligatoire sous peine de prison" ?

-
- *Non ! Z'aime pas les carottes ! Z'aime pas !*
 - *A midi tu as bien aimé les beignets rouges ?*
 - *Oh vouiii !!*
 - *Eh bien, c'était fait avec des carottes.*
 - *Ouuuahhh !!!*
-
-

RIEN NE VA PLUS

La salle de jeux de Monte Carlo. Un religieux silence. Des gens assis autour des tables. D'autres penchés vers eux. La rotation est lancée.

- Rien ne va plus.

La raclette a déplacé des jetons, a déplacé de l'argent d'un joueur à l'autre. On chuchote. D'une autre table parvient la formule rituelle:

- Rien ne va plus.

Les visages sont impassibles. L'émotion se dissimule. Il n'est pas de bon ton de la montrer.

- Rien ne va plus.

Des joueurs quittent leur place et vont se faire échanger leurs jetons, tantôt des piles, tantôt des rescapés. Et on reste songeur devant tout cet argent livré aux caprices du hasard.

- Rien ne va plus.

A quel sort, grands dieux, confie-t-on le soin d'en disposer ? A un pari sur un exploit valable par lui-même, la réussite d'une ascension, d'une traversée d'océan, d'un traitement médical attendu, ou plus simplement sur une course cycliste ? Non. Au lancement d'un corps banal pour voir où il va s'arrêter, jeu de gamins et si bête que même un gamin s'en laisserait vite.

- Rien ne va plus.

Cet argent qu'ils jouent aussi légèrement combien l'ont réellement gagné ? L'argent étant le fruit du travail, ont-ils travaillé eux-mêmes ou ceux dont ils ont hérité pour le gagner ? Sinon qui a travaillé pour eux, pour qu'un jour ils se mettent à le risquer sans scrupule sur les tapis des tables de jeux ?

- Rien ne va plus.

L'argent, fruit du travail des hommes, mérite le respect. L'exposer au hasard n'est certes pas un crime, pas même un délit, mais vis-à-vis des pauvres gens privés de tout, une indécence.

Car voici qu'en fondu enchaîné apparaissent à travers cette salle des ouvriers trimant sur des machines, des caissières énervées servant sans arrêt des clients qui défilent, des chauffeurs routiers éreintés, des enseignants s'évertuant à tenir une classe difficile, des maçons bétonnant sous la pluie, des cultivateurs à bout de forces, des licenciés, des chômeurs, des sans-abri...

Et voici que cette foule grandit, gronde, éclate, et passe alors en cyclone de colère qui renverse toutes ces tables et jette à la mer toutes proche tous ces gens fortunés qui osent jouer entre eux du fruit du labeur et des privations des autres.

Mais n'ayez crainte. Ce n'est qu'un cauchemar. La société est ainsi faite que rien n'arrivera à ces joueurs d'un argent qu'ils n'ont pas gagné.

Ceux qui travaillent n'ont guère accès aux salles de jeux. Une fois peut-être pour voir. Mais que l'un d'eux se risque à dire un peu trop haut ce qu'il en pense et il se verra prestement vidé.

Messieurs les joueurs et mesdames les joueuses endiamantées n'ont pas de soucis à se faire : la société a prévu des policiers pour protéger leur fortune. Rien ne va plus ? Si, de mieux en mieux.

PRINCIPE UNIVERSEL

Face aux théories les plus sophistiquées, tout tient dans cette vérité inexpugnable : Seul l'équilibre de l'échange assure par le canal d'une monnaie saine du travail à tous. La question, la grande question, la question capitale qu'il faut donc se poser universellement chaque fois qu'une valeur monétaire quelle qu'elle soit est acquise par quelque agent économique que ce soit, banque, salarié, artisan, commerçant, entrepreneur, profession libérale, société petite ou grande, organisme social, trésor public, armée, hôpital, que ce soit entre nationaux ou avec des étrangers ... question à se poser en somme toujours et partout :

L'argent gagné correspond-il à un bien livré ou à un service rendu et, à la juste valeur de celui-ci ?

Si l'équilibre de l'échange est partout observé, il ne peut y avoir de dysfonctionnement dans l'économie. Quant à l'aide sans contrepartie, elle ne perturbe pas l'économie si elle est puisée dans l'argent ainsi légitimement gagné.

LOI MONDIALE

Les gisements du sous-sol sont propriété de la collectivité des nations. Leur exploitation est gérée en leur nom et leur rapport est réparti entre elles en fonction du nombre de leurs habitants.

CYNISME SOCIAL

Nous en avons assez d'échos de plusieurs côtés pour que l'information soit crédible mais pas de texte écrit et il serait douteux qu'il en existe. Donc sous toutes réserves.

Est-il vrai qu'à partir d'un certain âge consigne est donnée de refuser aux malades des soins coûteux. Qu'il soit bien compris qu'il s'agit de soins efficaces et non de soins inutiles. Si tel est le cas, notre réaction est sans bavures. Un tel cynisme pour réaliser des économies est tout à fait digne du système nazi.

Tout d'abord l'état civil n'est pas une référence. Des alpinistes de soixante-quinze ans font l'ascension du Mont Blanc en des temps plus courts que ceux de la moyenne des alpinistes expérimentés. Des personnes de quatre-vingt, quatre-vingt-dix ans, gardent leurs pleines capacités de réflexion et d'innovation, alors que de plus jeunes les perdent ou n'en ont jamais eu.

Mais même altérée par l'âge, toute personne mérite le respect et nous ne serons jamais assez durs pour stigmatiser ces dirigeants sans scrupules et bornés car leur tour viendra, qui auraient osé donner pareilles consignes comme moyen de résoudre le déficit social.

Notre pays aurait-il atteint ce point de décadence où on ne compte plus dès lors qu'on ne rapporte plus ? Que n'ont-ils pas encore pensé à résoudre le problème social en faisant piquer tous les vieux, tous les handicapés, tous les malades incurables comme on se débarrasse des chiens qui ne sont plus utiles.

Stop ! Ne leur donnons pas trop des idées.

Mais bien entendu, cette information est fausse.

CE QUI CHANGE TOUT

On dit souvent, et à juste titre, qu'une entreprise n'est pas une œuvre philanthropique. Son but est de réaliser des bénéfices en échange des produits ou services qu'elle vend aux personnes ou groupements qui en ont besoin. Ces bénéfices sont répartis entre les associés en fonction du nombre de leurs parts, *associés parmi lesquels doivent figurer tous ceux qui y travaillent, soulignons : tous ceux qui y travaillent.* (Voir N° 17)

ET MAINTENANT ?...

Et maintenant, faisons le point.

Nous avons bien pris conscience des limites de la raison et de notre savoir. (Voir N° 9,10,13,14)

Nous avons bien vu que plus on s'enfonce tant dans l'infiniment grand que dans l'infiniment petit, plus on s'éloigne de l'homme. La vérité de l'homme ne peut être que l'homme lui-même. C'est dans l'homme seul que nous devons chercher la nature de notre propre identité.

On peut décider, avec Auguste Comte, que c'est impossible et s'en arrêter là. Blocage définitif.

En effet, n'ayant jamais rencontré que limites et vide de sens au-delà, il semblerait que, pour nous comprendre et pour avoir quelque indication sur notre destin, tout moyen rationnel nous soit définitivement interdit et que nous n'ayons pas plus de raison valable de croire en notre intuition religieuse que de ne pas y croire.

Tant de chemin parcouru pour rien par tant de cerveaux passionnés qui réfléchissent depuis des millénaires pour aboutir avec Jean Rostand à la conclusion que le cosmos est absurde et entraîne un désespoir sans appel. (Voir N° 18)

Mais il y a des gens qui ne se laissent pas arrêter par des murs qui ne sont peut-être que des préjugés et nous sommes de ceux-là. (Voir N° 21)

Nous allons, nous, poursuivre notre route quel que soit l'inimaginable où elle peut nous mener, étant bien avertis que l'inimaginable n'est pas un critère d'erreur mais une indigence d'esprit.

NOTRE POINT DE DEPART

Pour ne pas nous faire d'illusions, reprenons du point le plus bas, le plus désespéré que nous ayons trouvé, celui qu'atteint Jean Rostand.

Pour lui, l'homme n'est que *"accident entre les accidents... Il naquit sans raison et sans but... Impossible, pour lui, de se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoi que ce soit qui le dépasse. Nulle part il ne trouve un écho, si discret soit-il, à ses exigences spirituelles"*.

Comme d'autres il pense *"que l'homme n'est que celui qu'il est, qu'il n'incarne d'autre pensée que la sienne, qu'il ne vaut que pour lui à proportion de ce qu'il se croit et se fait, qu'il n'a d'autre droit que ceux qu'il s'arroe, d'autre devoir que ceux qu'il s'impose, d'autre mission que celle qu'il s'assigne"...*

Et il en conclut à ce noir pessimisme. Suscité par un *"miracle sans intérêt"*, fruit d'un hasard hautement improbable, l'humanité est condamnée à retourner pour toujours à *"la ténèbre infinie"*.

Soit ! Mais rien ne nous empêche d'en tirer la conclusion inverse. Absolument rien.

Mais oui ! Quelles que soient nos origines, et on peut en discuter à perte de vue tout en les recherchant, le fait est là et c'est de ce fait qu'il faut partir : nous existons et, à travers mille dangers dont nous prenons de plus en plus conscience, nous progressons vers toujours plus de connaissances du monde et de nous-mêmes, vers toujours plus de puissance. Et si nous n'avons vraiment d'autre devoir que ceux que nous nous fixons, d'autre mission que celle que nous nous assignons, c'est donc à nous d'en décider, c'est donc bien que nous sommes libres.

Nous sommes libres ! Libres de prendre en charge notre propre destin, libres jusqu'à la folie d'espérer pouvoir un jour maîtriser notre survie collective et personnelle.

Oui, au négatif absolu qui ne peut en toute logique que mener à rien, nous opposons le positif absolu qui peut mener à tout, traduisons : à un avenir illimité. Folie ?... On verra bien. Folie pas plus en tous cas que la folie négative.

On voit ici l'importance des interprétations car elles sont autant d'aiguillages. Le plus sot se gardera de prendre celui qui ne mène à rien.

Partant de là, laissant comme hors du sujet la perspective religieuse, nous repousserons toute peur d'aller de l'avant, nous examinerons toutes les démarches rationnelles, nous renverserons le mur de l'inimaginable car toutes les portes nous sont ouvertes.

C'est cela, Jean Rostand, qui est merveilleux au sens le plus fort du terme. Pourquoi, ayant déblayé ce qui ne tenait pas des anciennes idées, vous êtes-vous arrêté en chemin ?

Et vous aussi, Jacques Monod, prix Nobel, plutôt que de vous enterrer dans votre *"mal de l'âme"*, pourquoi n'avez-vous pas vu que vous nous libériez devant un avenir à construire nous-mêmes ?

SIMPLE BON SENS

Comme un montagnard cherchant son chemin dans le brouillard ne distingue ses repères qu'au fur et à mesure qu'il en approche, l'homme ne marche dans l'inconnu que d'une découverte à une autre sans pouvoir imaginer celle qu'il fera demain.

Il ne peut donc éluder aucune hypothèse, aussi inimaginable soit-elle, dès lors que par quelque endroit elle s'appuie sur une certitude acquise.

LA PETITE TÊTE

Une mère s'avance vers son enfant qui fait ses devoirs et lui prend la tête dans ses mains pour déposer un baiser sur son front. Arrêtons ce geste et pensons à ce qui se passe.

Qu'on le veuille ou non, quelques soient les idées de chacun, sa religion ou son antireligion, cette maman tient entre ses mains, dans cette petite tête blonde, son jeune cerveau, sa conscience avec tout ce que cela implique, un assemblage déjà énorme d'informations de toutes sortes, des affections, des aversions, des joies, des peines, une intelligence qui s'éveille altérée de savoir, en un mot tout ce qu'est pour elle son enfant.

Bien entendu, cette petite tête a un corps qui forme un tout avec elle et sans lequel elle n'aurait aucun moyen de fonctionner mais le fait est là : cette maman tient entre ses mains une unité merveilleuse de matière et de conscience.

Pas de matière seulement car n'importe quel objet est matière. Pas de conscience seulement car celle-ci exige un substrat matériel pour se manifester et un substrat matériel ultra organisé que nous commençons à peine à étudier. Ce sont la matière et la conscience qui font la personnalité de l'enfant. Le corps et l'âme diront les philosophes traditionnels, ce qui revient au même.

On sait donc sans la moindre exception que la conscience est liée à un fonctionnement cérébral et que le sommeil l'éteint, comme l'éteint un anesthésique. Mais alors si le cerveau est détruit, comment pourrait-elle subsister ?

Mais il faut se méfier de ce qu'on sait sans la moindre exception. C'est ce qui avait égaré les Grecs qui savaient sans la moindre exception, vraiment sans la moindre exception, que tout les corps pesants lâchés dans le vide tombaient.

Il en va de même pour la question que nous sommes en droit de nous poser. Dans quelle mesure notre conscience est-elle liée à notre cerveau ? Ou ce qui revient au même, comment apparaît-elle dans cet organe qui pourrait aussi bien fonctionner sans personne dedans, comme un ordinateur ?

Là, nous n'avons pas encore la moindre réponse.

Toujours est-il qu'une certaine organisation de la matière, lorsqu'elle est en fonctionnement, fait apparaître la conscience et que, dans le cas de l'homme tout au moins, cette conscience forme une unité isolée des autres, la personnalité.

Mais est-il besoin de connaître ce qu'est une chose pour étudier ses caractéristiques et s'en servir ? Les moteurs tournaient depuis longtemps, les lampes brillaient lorsqu'on a enfin connu la nature de l'électricité, un flux d'électrons.

Une seule certitude : notre conscience, notre moi est lié au fonctionnement d'une organisation de matière. "Lié" ou "est ce fonctionnement" ? On ne sait. Lié est plus prudent et nous va mieux. "Un organisme en fonctionnement... vous vous y reconnaissez, vous ? Pas trop. C'est plutôt la définition d'une machine. Nous, nous nous sentons plus qu'une machine. Pourtant ces données toutes simples mais sûres vont nous être utiles car elles nous ouvrent des perspectives inattendues.

LUMIERES DE LA-HAUT

Qu'y avait-il de plus évident vers la fin du XIXe et le début du XXe siècle que la désertification assurée de la montagne ?

L'industrialisation attirait dans les villes pour une existence plus facile les jeunes des hameaux et villages perdus dans les hauteurs où la vie était rude. Là-haut les hivers étaient interminables et le travail jamais fini alors que là-bas toute l'année dès la sortie de l'usine on était libre, que les distractions y abondaient et les possibilités d'aventure aussi.

Et il y avait le prestige des villes. Les gens de la campagne et surtout de la montagne se sentaient des rustres dépassés par le progrès. Ils avaient hâte d'aller le rattraper.

Il était évident que la montagne allait se dépeupler et que des anciens villages peu à peu vidés de leur jeunesse ne resteraient plus que des ruines envahies par les orties et des cimetières à l'abandon où les noms gravés sur la pierre eux-mêmes s'effaceraient.

A cette prévision de désertification désolante et inéluctable la fabuleuse extension des sports d'hiver apporte un démenti éclatant.

S'il vous arrive de vous arrêter la nuit dans le fond d'une vallée obscure pour regarder tout là-haut en pleine montagne briller dans la neige les mille lumières d'une ville, vous ne manquerez pas d'être impressionné. Non, jamais les prévisionnistes ne s'étaient imaginés que la population urbaine retournerait en foule dans la montagne pour y faire du ski, retrouver l'air pur des altitudes, s'y délasser, s'y distraire, que des installations transporterait vers les hauteurs au froid intense des flots de skieurs qui passeraient leurs vacances à dévaler les pentes enneigées, grisés par le vent de la vitesse.

Cette multitude de lumières en pleine montagne nous apprend à nous méfier de ces maîtres es prévisions qui se contentent de voir l'avenir dans le prolongement du présent.

C'est ainsi que dans un siècle l'humanité va étouffer sous le poids de sa surpopulation, (mea culpa de l'auteur qui a écrit cela), que par suite du CO² dégagé de moteurs forcément de plus en plus nombreux elle verra fondre les glaces polaires et la mer envahir les pays de plaine, que le fameux trou d'ozone, de plus en plus grand, laissera les U.V. anéantir toute forme de vie sur la totalité des continents...

C'est oublier que dans la nature, la nature vivante surtout, chaque évolution rencontre tôt ou tard son système régulateur, soit chez l'animal par la force des choses, ce qui signifie souvent mort et souffrances, soit chez l'homme par cette intelligence qui épargne bien des maux en aiguillant directement sa propre évolution vers un avenir heureux. Encore faut-il qu'il use de ce don merveilleux s'il veut s'épargner le sort commun.

Le retour à la montagne ou simplement à la campagne, le recours à des énergies plus saines, la maîtrise des naissances, tout cela se fera naturellement parce que les populations finiront par comprendre où est leur salut et leur bien-être.

Peut-être faudra-t-il que la misère, les accidents et les conflits leur apprennent la sagesse mais à n'en pas douter le correctif viendra conjurer les catastrophes promises par les futurologues de malheurs.

L'homme est égoïste et borné mais il tient à sa peau et quand celle-ci est menacée alors l'intelligence lui vient comme par enchantement.

TERRIBLE ROUGEOLE

Bébé ce matin a de la fièvre, reste inerte, rechigne à prendre son biberon. Maman est inquiète mais elle connaît bien les enfants, elle patiente, puis quelques heures plus tard voit apparaître sur son visage deux ou trois boutons rouges. Elle respire, radieuse : la rougeole !

La fièvre n'est pas trop forte, une bonne fièvre tranquille qui aura raison de cette banale maladie d'enfance. Bébé est calme, son pauvre petit visage à présent tout piqué de points rouges, les yeux larmoyants. Elle sait ce qu'il faut faire : attendre. La maladie passée, l'enfant au joli visage retrouvé, sautera dans son lit, voudra qu'on le lève, redeviendra insupportable. Sa victoire sur la maladie l'aura rendu plus vigoureux.

D'autres mamans auraient voulu faire tomber la fièvre et réclamé piqûres, antibiotiques et tout pour couper court à cette redoutable maladie.

Elles n'ont donc pas compris que ces maladies d'enfance dont les petits organismes bien constitués guérissent spontanément les rendra pour la vie mieux armés contre des maladies plus graves ?

Donner des antibiotiques à tour de bras plutôt que de laisser l'organisme des enfants s'exercer à lutter contre la maladie, c'est un cadeau fait aux virus et microbes. Se reproduisant à grande vitesse, dès que l'un d'eux, de l'ordre d'un sur des millions, a trouvé la parade, aussitôt il engendre une foule de descendants qui supplantent leurs congénères. L'antibiotique sera neutralisé.

Qu'on vaccine les personnes à risque est justifié mais refuser au merveilleux organisme qu'est le corps humain le soin de triompher de la maladie, quand elle n'est pas grave, c'est le priver d'une résistance accrue aux agressions.

Les plaies et les bosses de l'âge tendre sont un apprentissage contre les dangers usuels de la vie. Les petites maladies d'enfance aussi. Vouloir remplacer l'organisme dans sa lutte contre les infections est aussi inconsidéré que vouloir écrire soi-même la dictée à la place de l'enfant.

Cette conception de résistance naturelle à la maladie n'est pas nouvelle. Elle est dans la tradition d'Hippocrate pour qui l'intégrité des humeurs était le facteur essentiel de guérison tandis que la médecine moderne a tendance à s'attaquer au mal sans trop tenir compte des capacités naturelles du corps, capacités qu'il faudrait au contraire fortifier en faisant appel à celles-ci et non affaiblir en voulant s'y substituer.

Vacciner systématiquement une population contre la grippe ne se justifie pas. Outre que le virus contourne aisément les obstacles qu'on lui oppose, bien rares sont les organismes sains qui en meurent. La sagesse paysanne regarde même la grippe avec une certaine faveur, jugeant qu'elle effectue périodiquement une sorte de nettoyage.

Nous bénéficions de l'organisme le plus perfectionné de la nature. Si nous évitons de l'abîmer avec le tabac, l'alcool, la drogue, la pollution et les excès de toutes sortes, nous pouvons lui faire confiance. Il saura se défendre lui-même.

LA FORMULE PERSONNELLE

Nous avons évoqué une scène où une maman tient dans ses mains la tête de son enfant et dans celle-ci son merveilleux cerveau, autrement dit une structure en fonctionnement qui fait de ce petit garçon un être vivant, un petit être qu'on aime avec tendresse, un petit être formé de toute évidence selon une formule personnelle qui fait de lui ce qu'il est, un enfant unique entre tous.

Ceci n'est pas une hypothèse, c'est un fait.

Mais pour nous y retrouver par la suite, définissons par "formule personnelle" l'ensemble des informations définissant la structure matérielle dans laquelle s'incarne la personnalité de quelqu'un lorsque cette structure entre en fonctionnement.

Ce n'est pas cette structure en fonctionnement, aussi compliquée soit-elle, qui est consciente mais c'est en elle qu'apparaît la conscience. Il ne faudra jamais l'oublier. (*Voir N° 16*)

Jusqu'à preuve du contraire, la conscience personnelle est donc conditionnée par une structure matérielle, le cerveau, et peut-être un peu plus, et une structure en fonctionnement sinon nous aurions un encéphalogramme plat.

Partant de ce fait, nous allons maintenant explorer les hypothèses qui en découlent sans nous laisser arrêter par la notion d'inimaginable.

Cette structure, nous ne la connaissons pas mais, si nous arrivons à la décrypter et si, par la suite, nous parvenons à la reconstituer, nous ferons réapparaître cette conscience dans cette structure nouvelle, une fois l'ancienne disparue.

Démentiel, eut-on crié naguère. Utopique, dira-t-on aujourd'hui. Pour le moins, concéderont les plus évolués, perdu dans un futur si éloigné que cette perspective aura changé du tout au tout.

Pas si sûr car les progrès de la biologie appuyés par ceux de l'informatique et de la physique raccourcissent singulièrement les délais de passage d'une prétendue utopie à la réalité.

Comment cette reconstitution peut-elle se réaliser ? Impossible encore de l'imaginer concrètement, mais nous avons de plus en plus de raisons de penser que ce sera par voie biologique et non pas seulement physico-chimique.

C'est pourquoi nous avons tout à attendre des recherches biologiques qui soulèvent nos espoirs les plus ardents mais suscitent aussi nos angoisses les plus terribles car les risques sont énormes qu'elles en arrivent à détruire les esprits alors que les armes atomiques ou bactériennes ne peuvent guère détruire que les corps.

Tenons-nous en là pour le moment car la portée de telles réflexions est énorme et les questions qu'elles soulèvent particulièrement complexes.

LA MEMOIRE

Si nous donnions la conscience à un piano sans lui donner la mémoire, il n'entendrait qu'une note ou qu'un accord, ceux qui ne vibrent plus étant instantanément oubliés.

Une mélodie nous touche parce qu'au moment où nous entendons telle note, résonnent encore dans notre mémoire la suite des notes précédentes et c'est le mouvement de l'ensemble de la mélodie qui nous apporte son message affectif.

Chez le piano on peut même dire qu'il n'aurait pas conscience de l'accord qui est une suite de vibrations mais seulement de chaque vibration et même moins. Finalement nous aboutissons au temps zéro et devons admettre que sans mémoire il n'aurait conscience de rien.

Conclusion : la conscience ne peut exister sans la mémoire, si brève soit-elle.

Or la mémoire est un fait universel, qu'elle soit consciente ou non.

Tout l'univers est le résultat de son passé, à dire vrai, sa mémoire. De ce fait, ce passé est virtuellement reconstituable dans son intégralité jusqu'aux confins, inaccessibles à la raison, de son origine.

La mémoire proprement dite est celle dont nous avons conscience, soit parce que nous la vivons, soit parce que nous enregistrons continuellement ce que nous vivons et pouvons le faire réapparaître en nous à des degrés divers selon la qualité de cet enregistrement et le temps écoulé.

La conscience ne peut donc exister sans une mémoire au moins immédiate et il est des anomalies pathologiques qui la réduisent au temps présent, tout le passé de la personne étant du non vécu.

Dans le cas d'une amnésie ponctuelle qui a supprimé totalement le passé de personne, il n'est pas impensable de dire qu'il y a eu dans le même corps deux personnes différentes qui se sont succédées, la précédente étant morte. L'amnésique peut ne pas voir autrement celui qu'il était.

Tout être humain est le produit de l'union de deux lignées qui se sont engendrées sans une seule interruption depuis le début de la vie, sinon il n'existerait pas. Il est donc la mémoire matérielle ou plutôt biologique de ces lignées mais il n'en a pas souvenance. Si on lui injectait la mémoire consciente de ses deux parents au moment de la conception il aurait une double mémoire de son passé. Mais la mémoire de chaque embryon est page blanche. Une nouvelle vie commence, personnelle, isolée, qui formera une unité pure par sa mémoire qui la suivra sans interruption jusqu'à sa mort. Ce sera la mémoire interne.

Mais la mémoire se transmet aussi par voie externe. L'enfant apprend de ses parents et de son entourage ce qui s'est passé avant lui, puis par l'enseignement et par lui-même ce qui s'est passé dans le monde au cours de l'histoire, ce qui s'est passé aux temps préhistoriques et dans l'univers en remontant jusqu'à ses débuts.

Il est curieux que nous ayons l'impression de revoir la Rome de César, d'avoir assisté à la bataille d'Austerlitz, supporté les obus de Verdun, un peu comme si nous avions vécu en ces temps-là.

La mémoire étend même notre minuscule vie à des millions, des milliards d'années et plus.

Or la mémoire est aussi affaire d'informations, informations qui pourront certainement dans un avenir peut-être pas si lointain être transférées directement dans notre cerveau. On ne voit pas encore comment mais rien ne nous interdit de prévoir aujourd'hui que ce sera possible.

Et rien n'interdit de réfléchir sur ce qui est possible et d'en prévoir les conséquences.

LA PERSONNALITE SAUVEE

Lors d'un accident, les chirurgiens reçoivent deux victimes, l'une dont le corps est mortellement atteint, sauf la tête, l'autre dont la tête est écrasée avec encéphalogramme plat mais dont le corps est intact. Le premier va mourir, le second l'est cliniquement.

Les chirurgiens tentent alors le tout pour le tout. Ils greffent la tête de la première sur le corps de la seconde et l'opération réussit.

Laquelle des deux aura survécu ? La première indubitablement car la personnalité réside dans la structure cérébrale qui a été conservée, d'autant plus que dans le cerveau intact la mémoire le sera aussi.

Mais supposons qu'ils n'aient pas eu de corps à greffer et qu'ils aient, en attendant, conservé la tête dans un appareil où celle-ci aurait reçu tous les éléments nécessaires à sa survie.

Ceux qui crient à l'impensable sont les mêmes qui, à la prévision de la greffe d'un cœur sain, prélevé sur un donneur mort, à la place du cœur malade d'un autre, auraient crié à l'utopie pour la raison évidente que sectionner le cœur d'un homme, c'est le tuer instantanément.

A supposer qu'il ne soit pas anesthésié, nous aurions donc une tête qui penserait, verrait, entendrait, éprouverait toutes les sensations d'un corps virtuel, aimerait ou non, conserverait sa personnalité. Situation inconfortable certes jusqu'à ce qu'il reçoive le corps d'un donneur mais pas impensable du tout.

Ce numéro soulève des problèmes troublants si on accorde crédit à ces prévisions. Mais est-on bien sûr que l'avenir n'en dépende pas ?

CSG QUI MONTE, QUI MONTE

"L'aide sociale étant offerte à tous, tous doivent y contribuer, chacun selon ses moyens".

Ce fut et demeure encore en partie la plaie de l'économie française d'en faire reposer le financement sur le travail des chefs d'entreprises et des salariés. Les revenus financiers, ceux qu'on perçoit sans rien faire, en étaient exonérés, injustice criante qui a sévi durant un demi-siècle.

Or voici qu'un changement s'opère et que ce financement sera élargi à la C. S. G.

Cette C.S.G., prélèvement bâtard dont ne sait s'il est un impôt ou une cotisation sociale, et donc conforme ou non avec la réglementation européenne, rapporte donc davantage à l'aide sociale. C'est mieux que prévu et nous n'allons pas nous en plaindre. Ce glissement du financement social à d'autres revenus que ceux du travail constitue une amélioration, timide encore, mais réelle.

Reste que la C.S.G. calquée sur l'impôt sur le revenu en a tous les défauts. Les revenus peuvent circuler en sous-main, se cacher, venir discrètement de l'étranger. Certaines professions permettent facilement des rentrées occultes, d'autres, les plus humbles, les rendent impossibles. Comme toujours ce sont les petits, les salariés qui ne peuvent rien soustraire. Il en est de même de la fortune laquelle se dissimule sans trop de peine.

Il eût été plus juste d'en appeler à la T.V.A. qui repose sur tous les biens et services et qui est proportionnelle aux dépenses de chacun, lesquelles sont proportionnelles au train de vie.

Certes elle n'atteint pas les revenus de l'argent mais celui-ci étant destiné par sa nature à aboutir en fin de parcours à l'achat de biens et de services, soumis, eux, à la T.V.A., ce n'est que partie remise. En cela la C.S.G. anticipe et double la T.V.A. Ce qui n'est pas si mal.

Ne nous plaignons donc pas trop de cette amélioration boiteuse même si par certains côtés elle lèse des gens modestes et souhaitons que l'abolition d'un système pervers aille jusqu'au bout.

La nuit porte conseil, oui, mais à condition qu'on dorme, sinon on se retrouve au petit matin blême plus désemparé qu'avant.

ANTISEMITISME FRANÇAIS

Quand les foules furent touchées par la parole de Jésus et se mirent à le suivre, les autorités craignirent la réaction de l'occupant et cherchèrent à s'en débarrasser. Jésus non plus ne les avait pas ménagées, les traitant d'hypocrites et de race de vipères. Sa rentrée triomphale à Jérusalem n'avait pas arrangé les choses. En hâte et de nuit, ils le firent arrêter, traduire devant leur tribunal pour un procès bâclé et, avec l'accord légal du douteux Ponce Pilate, procureur de Judée, condamné plus tard pour malversations, ils le firent crucifier par les soldats romains, le tout expédié en vingt-quatre heures.

Le peuple fut vraiment pris de court. Les partisans de Barrabas qui avaient réclamé la mort de Jésus à la place de leur chef n'étaient qu'un petit groupe facilement manipulable. Par contre au pied de la croix se pressaient les gens qui avaient appris au matin la condamnation de celui dont cinq jours plus tôt la foule acclamait l'entrée dans la ville.

Rien n'autorisait donc à rendre le peuple juif responsable de ce déni de justice. Rien ne justifiait les chrétiens de le qualifier plus tard de peuple déicide. Jésus, Marie, tous les apôtres étaient juifs. Paul lui-même à qui, après sa conversion, on contestait cette qualité s'en réclamait hautement.

Or pendant près de vingt siècles l'Eglise a tenu cette position et l'a transmise aux diverses nations d'obédience chrétienne, à ceci près que l'antisémitisme a glissé de son aspect religieux à un aspect racial.

La tendance des Juifs à se renfermer entre eux, leur absence de prosélytisme, rare pour une religion, ce qui les aurait poussés à mieux se faire connaître, ont laissé cette impression largement répandue qu'ils formaient une obscure communauté interlope soudée par leurs

propres intérêts au sein des diverses communautés nationales dont ils faisaient partie. Quand un malheur frappait un pays, la tentation était trop belle d'en accuser aussitôt ces sales Juifs.

La France n'a pas connu de pogroms, le nombre des Juifs y étant faible, mais l'antisémitisme a sévi chez nous jusqu'à la dernière guerre. L'affaire Dreyfus a divisé les Français pendant huit ans. Les catholiques étaient en majorité antisémites et nous ne sommes pas fiers de relire leur presse de l'époque tant elle était tendancieuse et de mauvaise foi. Le célèbre "Minuit Chrétiens" était qualifié d'ignoble parce que composé par un Juif. Aux années trente les missels portaient encore la "prière pour l'infâme peuple juif."

Bien entendu tout le monde n'était pas antisémite, loin de là, et de nombreuses voix se sont élevées pour s'y opposer. Mais ceci explique que des influences perverses n'aient pas attendu Hitler pour faire prendre contre les Juifs des lois odieuses qu'elles réclamaient depuis longtemps.

PROCES PAPON

Franchement nous n'attendons rien de bon de ce procès qui vient à la fois trop tôt et trop tard.

Trop tôt parce que l'histoire de cette période ne peut encore être écrite en toute impartialité. Trop de rancunes, trop de partis pris, trop d'informations encore secrètes, la seule histoire déformée de ces années sombres que connaissent les gens nés après la guerre, les préjugés que fige toute politique tant à gauche qu'à droite qui se réclame du gaullisme, le temps n'est pas encore venu pour le public d'avoir une connaissance objective d'une époque d'extrême complexité, où le silence était plus efficace que la parole, où le comportement démentait constamment l'écrit, cet écrit preuve de l'historien. Tenir une fonction sous l'armée d'occupation et surtout sous la suspicion d'une Gestapo féroce exigeait de grandes qualités de prudence, de discrétion, de finesse, de diplomatie, de risques calculés.

Tout ce qui s'est passé dans l'ombre est d'une telle importance que ce n'est pas demain qu'on pourra le mettre au grand jour. Or on sera amené à juger un homme seul sur une époque mal connue.

Trop tard parce que l'accusé a été chargé de hautes fonctions par des présidents qui savaient et qu'au bout de cinquante six ans la mémoire devient lacunaire. Mais ce n'est pas lui qu'on jugera, c'est un régime. D'où l'ambiguïté malsaine dans laquelle vont se débattre public et justice.

LA REVOLTE HUMAINE

La résignation n'a jamais résolu les problèmes, ni arrangé les situations, ni amélioré personne. Elle est lâcheté quand elle signifie abandon de l'autre ou de soi-même. Il est trop facile de capituler dès qu'on peut invoquer la fatalité. Une doctrine de résignation abaisse ses adeptes.

Le seul comportement efficace et digne est la révolte, mais la révolte réfléchie, intelligente, tenace contre tout ce qui menace ou détruit l'humanité aussi bien dans son ensemble que dans chaque personne. Tout, donc y compris la vieillesse et la mort, fatalités s'il en fut !

A l'opposé de la révolte l'obéissance parfaite à des supérieurs incapables d'évoluer ne peut mener qu'à la sclérose de la communauté à laquelle ils appartiennent. Obéissance librement acceptée n'est pas infantilisme mais acquiescement lucide à des ordres qu'on juge orientés vers le bien matériel et moral de chacun et de tous.

Toute autre est l'humilité, reconnaissance de ses limites et action en conséquence. L'humilité n'a rien à voir avec l'aplatissement devant ceux qui commandent ou dominant, ni avec cette fausse modestie qui sait si bien s'y prendre. Humilité est synonyme de vérité. Elle n'empêche pas la révolte lorsque celle-ci est nécessaire. Elle lui assure plus de prudence, donc plus d'efficacité.

Dans son histoire l'humanité a progressé parce que toujours et en tous lieux des hommes se sont soulevés contre ce qu'ils jugeaient inacceptable. Donner sa vie dans une juste révolte est plus digne que la perdre lâchement sans réagir. A celui qui ne peut rien faire, reste au moins la parole.

Depuis qu'il pense, l'homme n'a jamais accepté son destin. Il s'est toujours révolté contre la mort. Mais comme il n'a jamais pu se délivrer de la fatalité de cette mort, alors il lui a opposé une autre existence soit en ce monde, soit dans un autre, où d'après la plupart des doctrines il serait heureux s'il le méritait en cette vie.

Mais jamais il ne serait venu à l'idée d'un devin ou d'un prophète, encore moins d'un moderne futurologue, d'annoncer qu'on arriverait un jour à la vaincre, à réellement ne plus mourir. Passe encore la maladie mais la mort ! Qui aurait osé proférer pareille énormité se serait vu qualifié de fou, naguère d'hérétique passible du bûcher.

Nous verrons qu'aujourd'hui il n'est pas tellement insensé d'y croire. Le réflexe d'utopie est bien naturel. Sans la mort l'humanité aurait tôt fait d'étouffer sur sa planète, son évolution serait vite stérilisée, sa vieillesse insoutenable.

Que d'objections valables à cette idée saugrenue ! Et pourtant cette idée-là n'est pas tellement impensable si on l'approche sous d'autres critères. *(A suivre)*

LA CINQUIEME SYMPHONIE

Jamais œuvre n'a exprimé aussi puissamment la révolte de l'homme contre son destin que la célèbre Cinquième Symphonie de Beethoven, révolte à laquelle devait le pousser sa surdité croissante.

L'auteur avait déjà noté de sa main sur la partition : "Ainsi le destin frappe à la porte". Il avait donc lui-même cette idée de destin en tête quand il l'a composée et nous ne pensons pas trahir son inspiration en prenant cette œuvre pour la Symphonie de la Révolte.

Mais alors il faudra l'interpréter d'une toute autre manière.

Le premier mouvement doit s'attaquer avec rage : première et quatrième note claquées et le point d'orgue non pas égal mais allant crescendo. Puis chaque première note sera nettement accentuée. A la reprise du motif redoubler d'insistance comme l'a voulu l'auteur en le plaçant sur un ton supérieur. Le second thème bien que plus modéré maintiendra cette insistance par une accentuation de la note supérieure. C'est ainsi que par la suite on rendra à ce premier mouvement toute sa force.

Le second traduit la fatigue, le tourment, les questions qu'on se pose, avec des passages de reprise de la lutte, puis d'incertitude. Le thème du début se jouera les notes les plus basses appuyées, lourdes. Par la suite tantôt la lutte reprend, tantôt revient le découragement notamment dans le passage en la bémol mineur qui sera joué avec une expression plaintive, mais l'insistance, grâce aux quatre notes répétées, ne faiblira pas.

Le troisième sera martelé, agressif, toujours insistant par ces quatre notes sans cesse renouvelées qui contribuent à la remarquable unité de l'œuvre. Le découragement est dépassé. C'est la course vers la victoire qui, après un passage de calme pour souffler, va préparer l'éclatement du quatrième avec une puissance étonnante.

S'il est dans la musique un mouvement qui doit être joué en tonnerre, rageur, triomphant, martelé au possible, c'est bien ce dernier qui se déroule sans désespérer sauf quelques moments bien naturels pour souffler et court se précipiter à l'assaut de la finale.

Le déchaînement de cette finale est un sprint accéléré vers la victoire. Et si Beethoven répète tant de fois le dernier accord, et fortissimo, c'est pour le faire exploser dans une ultime violence allant crescendo jusqu'au bout et résonner encore longtemps après à nos oreilles.

Ceux qui connaissent bien cette œuvre peuvent l'écouter mentalement en lui donnant ces caractéristiques. Ainsi exécutée, elle prend un aspect de révolte saisissant confirmant l'idée qu'elle a bien été conçue dans cet esprit-là.

CONTRACEPTION PLUTOT QU'AVORTEMENT

L'homme évolué est conduit à prendre en charge son propre destin et la naissance de ses enfants est l'une de ses plus graves responsabilités.

La conquête de la maîtrise de sa fécondité est un événement majeur de son histoire. Il est maintenant en mesure de décider de la venue au monde de ses enfants dans le cadre du bien-être

qu'il leur a préparé, au lieu de la laisser au hasard des rapports sexuels comme les animaux dont les petits ne survivront que s'ils ont de la chance.

Comment l'Eglise peut-elle aujourd'hui ignorer ce devoir et interdire la contraception à ses fidèles ? L'abstinence totale est-elle viable, surtout chez les jeunes ? N'est-ce pas perturber le couple uni par le sacrement du mariage ?

Dès les premiers siècles, l'Eglise s'est enfermée dans un syndrome antisexuel dont elle n'est pas encore remise. D'où des contraintes pénibles pour les croyants qui veulent lui rester fidèles.

Pour elle, le seul but de l'acte sexuel est la procréation. Mais elle l'autorise pourtant en évitant la procréation par la méthode "naturelle", dite d'Ogino, dont on connaît le fiasco, et elle l'autorise pendant la période où la femme est enceinte, alors que cet acte sera stérile.

Elle s'élève aussi contre l'avortement et avec raison car celui-ci est toujours un échec, échec souvent rendu inévitable. Mais alors pourquoi interdire la contraception volontaire obtenue médicalement et sans préjudice pour la femme ? Elle persiste là dans une position intenable et qu'un grand nombre de fidèles sincères n'éprouvent aucune objection de conscience à outrepasser. Pour eux qui sont dans le vrai, parce que les acteurs, l'acte d'amour est d'abord un incomparable moyen de communion entre deux êtres dont l'amour est authentique et c'est au sein de cet amour qu'il est procréateur. A juste titre, ils estiment que toute procréation laissée au hasard est incompatible avec la dignité humaine et qu'on couple se doit de décider des suites de sa vie amoureuse.

La maladie sexuelle de l'Eglise est une longue histoire et il faut remonter à ses origines pour la comprendre. Le catholique le plus strict sait que la théologie a toujours reconnu que l'Eglise était divine dans son essence mais humaine dans ses membres. Or ceux-ci ne sont pas parfaits et peuvent se tromper ou tout au moins évoluer dans l'interprétation de la doctrine du Christ. Il serait temps qu'ils le fassent sur ce chapitre qui leur éloigne beaucoup de fidèles. *(à suivre)*

L'EURO L'EURO

Une forte pression des milieux financiers pousse à la réalisation rapide de la monnaie unique. Mais beaucoup de gens en Allemagne et en France ne cachent pas leur crainte de se voir embarqués dans un système rigide que seuls dirigeront ceux dont le but unique est de garantir et faire grossir leur fortune. L'argent n'a pas de cœur. Que pèsent les problèmes sociaux dans ce montage ? A part un mot pour la forme, rien. Contre cette bastille financière à l'échelle européenne, les mouvements nationaux auront du mal à se mobiliser.

C'était déjà une grande imprudence que de laisser tous pouvoirs à une banque centrale. Les gouvernements abandonnaient ainsi aux financiers un important levier de commande. Il n'y a pas d'économie libérale sans la liberté de la concurrence.

Or une banque centrale forte de son indépendance peut fixer les taux d'intérêts à sa guise selon son plus grand profit. Même Jacques Delors vient récemment de s'en inquiéter quand la nôtre a relevé arbitrairement les siens.

Restait tout de même pour une banque nationale la concurrence des banques étrangères. Ce ne sera plus le cas pour la banque centrale émettrice de la monnaie unique qui disposera sans concurrence de l'Europe entière avec pour but de voir l'euro se libérer de la primauté du dollar.

Mais, malgré les discours euphorisants, l'Euro n'est pas encore au bout de ses peines. Depuis Maëstricht, l'Allemagne a rencontré des difficultés imprévues et vu s'installer chez elle en peu de temps un chômage qui paraît durable. Pas plus pour elle que pour nous, les fameux critères de Maastricht, établis par de savants économistes à faire rêver les financiers, ne sont tenables. On se montre maintenant plus réaliste et plus indulgents pour les pays candidats. Reste qu'unir des systèmes économiques aussi divers que ceux de la Hollande, de la France, de l'Allemagne, de la Suède, de l'Angleterre à vrai dire assez réticente, est une gageure.

La construction de l'Europe se fait à l'envers. Au lieu de commencer par proposer aux peuples un idéal d'unification pour leur bien commun, d'encourager financièrement des échanges culturels à grande échelle, de rendre compatibles les systèmes sociaux et fiscaux afin que l'émulation économique se fasse entre tous à égalité de chances, on se préoccupe d'abord de bâtir l'Europe de l'argent à grands renforts de sacrifices imposés à la base, au forceps, alors que si on avait commencé par faire l'Europe des hommes, la monnaie unique serait venue après comme un fruit mûr.

Souhaitons que ce départ à contresens par l'intérêt des financiers au lieu de l'être par le désir des peuples de vivre ensemble ne compromette pas l'avènement de l'Union Européenne, la vraie, celle des hommes et non celle de l'argent. Alors sera en vue l'objectif ultime : l'Union Mondiale.

ILS N'AVAIENT QU'A...

Après l'armistice les fonctionnaires restèrent en place et constituèrent un tampon entre les autorités allemandes et les Français. Appeler cela de la collaboration est scandaleux. Chez eux, le comportement général était une opposition habile aux ordres et consignes venant de l'occupant. Si on ne pouvait rien faire, on usait de ce pouvoir négatif que constitue l'inertie.

Ainsi coexista une attitude officielle bien voyante avec une attitude souterraine bien cachée, protégée par le silence. Dans maints journaux la première page présentait de gros titres que les articles de l'intérieur démolissaient avec cette finesse qui échappait à l'occupant.

S'il fut une époque où l'écrit fût trompeur au point d'égarer tout historien superficiel, on ne peut pas trouver mieux.

Il y eut comme partout de vrais collaborateurs, des pro nazis, qui faisaient les titres ronflants mais les gens dans leur immense majorité les détestaient, tout en se taisant. Se taire, parler entre amis sous le manteau, se signaler d'odieux mouchards, se faire passer documents et tracts anonymes en sous main, veiller à son courrier que la censure ouvrait, car une appréciation défavorable aux occupants ou aux politiciens collaborateurs pouvait coûter cher, c'est toute une activité souterraine qui s'était rapidement établie.

Que des gens qui condamnent l'armistice prétendent aujourd'hui que les fonctionnaires auraient dû démissionner, autrement dit capituler et laisser le champ libre aux agents de

l'occupant, est non seulement contradictoire mais odieux envers ces résistants discrets qui n'avaient pas eu besoin de de Gaulle pour avoir spontanément l'attitude digne et surtout efficace.

Les fonctionnaires de police avaient la tâche la plus délicate car ils étaient spécialement en butte à la Gestapo. Certains se trouvèrent déchirés par des problèmes délirants.

Nous vous posons une question : deux soldats allemands sont abattus dans un attentat. Le chef de la Gestapo veut faire un exemple. Il exige la livraison de cent détenus destinés au peloton d'exécution. L'officier de police français désavoue cet attentat, tempore, plaide l'excès de la répression, l'ignorance du type des tueurs, la situation de certains détenus. Il obtient que cinquante seulement soient exécutés mais il atermoie encore sa réponse, fait intervenir un officier allemand avec qui il a lié sympathie et le nombre est réduit à vingt-cinq. Mais un autre attentat est signalé. Furieux, le chef de la Gestapo exige la remise immédiate des vingt-cinq convenus, sinon il considérera l'accord comme rompu et fera exécuter les cent du début.

Dilemme : refuser et démissionner et cent personnes mourront, signer la livraison et soixante-quinze seront sauvées mais il sera devenu le complice de la Gestapo pour les vingt-cinq autres.

Qu'auriez-vous fait à sa place ?... Ne répondez pas à la légère. Ne cherchez surtout pas d'échappatoire. Qu'auriez-vous fait à sa place ?

... QU'A DEMISSIONNER

Pour une fois je cite un cas personnel.

J'ai moi-même été sauvé des camps de concentration par un inspecteur de police qui était resté en place après l'armistice et qui m'a fait transmettre ensuite des conseils de prudence.

Il y eut, comme partout, des traîtres et des lâches mais dans l'ensemble l'administration placée entre l'occupant et les Français a "collaboré" de cette façon. Qu'on ne vienne pas maintenant nous raconter des histoires pour stigmatiser au profit du gaullisme tous ceux qui ont servi sous Vichy.

Quand une hypothèse, aussi stupéfiante soit-elle, se présente, elle doit être explorée à fond pour que, ou bien, si elle conduit à une impasse, les autres n'aillent pas y perdre leur temps, ou bien, si elle ouvre des perspectives, aussi étonnantes soient-elles, on s'y avance résolument sans se laisser arrêter par l'impuissance de l'imagination.

CONSCIENCE ET VIE

Si, comme l'estime fortement probable Jean Rostand, la conscience accompagne toutes les manifestations de la vie, et même réside à l'état latent dans la matière même, il nous faut parfaire la définition de la vie comme une organisation de matière autonome consciente.

A partir de cette conception, bien des problèmes paraissent surmontables.

Les micro-consciences des micro-organismes unicellulaires qui s'unissent pour former un être pluricellulaire plus évolué fusionnent par là en une conscience unique plus évoluée.

Et toute formation vivante plus évoluée encore sera la synthèse d'une multitude de cellules en un seul être vivant unique et corrélativement la synthèse de leurs consciences individuelles en une seule à la sensibilité unique assurée par un système nerveux, en ébauche d'abord puis de plus en plus perfectionné.

Chacun de nous n'est-il pas issu de l'union de deux organismes vivants ayant fusionné en un organisme à la personnalité unique ?

Inversement, la scission d'un organisme vivant en deux autres s'accompagnera de la scission de sa conscience en deux autres. C'est même la première forme de la reproduction.

Quel sera des deux êtres celui qui aura subsisté ? La question ne se pose pas. Il y aura deux êtres nouveaux.

Coupé en deux, un ver de terre en produit deux autres ? De ces deux quel est l'ancien ? Le bout qui a conservé la tête ? Mais peut-on parler de tête si elle n'a pas de cerveau ?

Les mille-pattes sont formés d'anneaux, autant d'individus ayant fusionné en un seul.
Cette malléabilité de la vie incluant la conscience nous fait découvrir des possibilités qu'on aurait autrefois rejetées comme invraisemblables.

LE PARADOXE DE JULES

La seule réponse possible au problème de Jules posé au numéro 07 était qu'il y aurait deux Jules ayant réellement vécu le même passé et possédant la même mémoire de ce passé, mémoire personnalisée aussitôt pour chacun par sa différence de localisation avec l'autre et son actualité désormais indépendante.

Il en serait de même si Jules n'avait pas été désintégré et qu'on en ait reconstitué un identique à lui. Le nouveau Jules aurait vécu le même passé que le premier mais il se serait aussitôt distingué de lui par sa localisation et son vécu immédiat.

Il faut donc concevoir la conscience à la fois comme une réalité discontinue qui se renouvelle à chaque instant un peu à la façon des images fixes de cinéma qui en défilant rapidement rendent à la perfection le déroulement continu de la scène filmée, seule solution au paradoxe de Jules, et à la fois comme une réalité continue qui par la mémoire se maintient tout au long de la vie.

La vieille dame du numéro 06 à la fois ne peut plus être l'éblouissante patineuse qu'elle avait été au temps de sa jeunesse, c'est évident, mais elle l'est toujours par l'évidence que lui donne sa mémoire d'être la même personne qu'autrefois.

Seule, la mémoire assure pendant toute une vie la continuité de la conscience personnelle alors que celle-ci se comprend mieux comme une suite continue de consciences instantanées.

Ce n'est pas le premier cas où l'on ne peut approcher la vérité qu'au prix d'une contradiction apparente. Ainsi la contradiction qui assimile onde et particule et qui gênait tant Louis de Broglie.

Lorsqu'on ne peut avancer dans la connaissance d'une réalité qu'au prix d'une contradiction, cela signifie que cette contradiction n'est qu'apparente et résulte d'une insuffisance provisoire de notre raison dans sa façon d'appréhender les faits. Il est plus satisfaisant d'en déduire que la vérité n'est ni dans l'un ni dans l'autre des deux termes de la contradiction mais au-dessus.

Rien n'interdit cependant d'utiliser en toute connaissance de cause ou l'une ou l'autre de deux explications apparemment contradictoires selon les besoins, ce qui permet de progresser. Les contradictions conceptuelles de la physique ne l'empêchent pas d'avancer à pas de géant.

Il s'agit-là bien entendu de contradictions entre deux interprétations possibles d'une même réalité et non de contradictions entre une théorie ou une hypothèse et un fait constaté. Leur incompatibilité avec lui les condamnerait sans appel.

Conscience continue ou conscience discontinue ?

La question ne se poserait plus si nous placions la conscience en dehors du temps et de l'espace auxquels sont soumis tout les corps matériel, le corps humain compris. Mais est-ce détectable ?

En tous cas, cette dualité est la meilleure approche que nous puissions faire dans un domaine où tout est à reprendre et à reconstruire. Ce sera l'œuvre des chercheurs de demain.

Mais déjà nous pouvons pressentir beaucoup de choses sur ce que peut être l'avenir de l'homme.

QUE D'IMPOSSIBLES ! ...

Il était naguère évidemment impossible aux humains de voler dans les airs et de nager pendant des heures au fond de l'eau.

Impossible de transmuter un métal en or, comme tentaient vainement de le faire les alchimistes.

Impossible en optique de corriger l'aberration chromatique des lentilles.

Impossible contrairement au visage qu'on garde par la peinture de conserver la voix.

Impossible de savoir le sexe d'un enfant avant sa naissance.

Impossible de survivre une nuit sur un glacier.

Impossible de voyager à la vitesse de soixante kilomètres à l'heure, car le corps humain n'y résisterait pas.

Impossible de faire passer des trains dans des tunnels car on ne pourrait y respirer.

Impossible pour une fusée de dépasser l'atmosphère car elle n'aurait plus l'air pour appui.

Impossible de connaître "la face cachée de la Lune à jamais inconnue aux hommes".

Impossible pour un avion de dépasser les mille kilomètres à l'heure, la résistance de l'air augmentant comme le carré de la vitesse.

Impossible de satelliser un engin transportant un homme à cause du rapport de masse qui dépasse toute possibilité industrielle.

Impossible pour l'homme de vivre en apesanteur sans de graves perturbations mentales, tout son psychisme ayant été formé depuis l'origine dans le champ de gravitation de la Terre.

Impossible de transplanter le cœur d'un homme puisqu'on ne peut le lui enlever sans le tuer immédiatement

Impossible de greffer un organe sur tout autre corps que celui d'un jumeau, car il serait inexorablement rejeté à bref délai.

Quelques exemples de ces nombreux impossibles tous avancés à un moment ou à un autre comme absolus et définitifs.

Le mur de l'impossible ne se franchissait que dans l'imagination par le merveilleux des contes et romans, dans la réalité que par le miracle ou la sorcellerie.

Sans compter tous les impossibles inconnus touchant des réalisations dont on n'avait même pas la moindre idée il y a moins d'un siècle, le vaste domaine de l'électronique par exemple.

De quoi vous rendre prudent devant les impossibles à venir concernant des hypothèses dont l'ampleur défie l'imagination.

Le rationnel a bien changé depuis les temps de Renan et d'Auguste Comte. Hors des mathématiques et des sciences de la matière, il fermait toutes les portes. Il les ouvre toutes grandes aujourd'hui.

SEISMES BOURSIERS

L'argent étant la reconnaissance de dettes par laquelle s'effectue l'échange des biens et services, il ne devrait jamais disparaître avant d'avoir atteint son but, la fourniture équivalente de biens et services, à moins qu'on le brûle.

Comment se fait-il alors que des milliards partent en fumée du jour au lendemain dans un crack boursier, car enfin les maisons, les usines, les bateaux, les marchandises n'ont pas disparu d'un coup en une nuit, ni les créances et les dettes ?

Jadis l'entreprise était simple. Un patron employait des ouvriers qu'il payait directement selon un barème fixé très souvent par la tradition de sa corporation. Le circuit de l'argent était court, à flux tendu dirait-on aujourd'hui, la richesse portant sur la propriété de biens réels et non sur la propriété de la monnaie.

L'avènement de la société anonyme provoqua un changement radical. La propriété de l'entreprise se trouvait morcelée en une multitude d'actions détenues par une multitude de gens dont le seul but était le plus grand rapport possible, sans aucune considération pour les travailleurs dont ils ignoraient l'existence.

Les actions étant négociables par simple transmission contrairement aux biens réels dont la négociation impliquait, dans le cas le plus simple, au moins le transport de ces biens, elles permirent la réunion en masse des capitaux qui donnèrent son essor à la grande industrie.

Mais cette fluidité que concrétisait la Bourse facilita toutes sortes de manipulations par des fluctuations artificielles des cours. Des fortunes boursières s'édifièrent que ne justifiait aucun travail. L'argent engendrait l'argent dans un petit nombre de mains. Mais cet argent qu'ils croyaient tenir finissait par dépasser tellement la valeur réelle des entreprises qu'un crack survenait soudain provoquant un affolement général qui précipitait à l'inverse le cours des actions bien en dessous de leur valeur réelle. Ainsi se déclenchait une crise économique dont, comme toujours, étaient victimes les entreprises et leurs salariés. Les temps ont-ils changé ?

(A suivre)

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie qui s'accumule à la fin de certains ouvrages d'histoire nous laisse perplexes.

Il est facile de citer une foule d'ouvrages de référence, dont certains n'ont servi qu'à donner une seule information, telle une date, mais qui laissent croire que l'ouvrage a été lu en entier.

Le procédé bibliographique est risqué. Un historien ne peut éviter de donner une certaine touche personnelle à sa façon de relater la période qu'il étudie et sa relation sera reprise par qui veut s'y référer. A son tour, celui-ci apportera peu ou prou son interprétation personnelle des événements qu'il étudie et ainsi proche en proche on en arrive à une distorsion faussant la vérité.

La réalité est toujours nuancée, à composantes multiples et autrement plus riche que ce que chacun peut en percevoir. Un tri inévitable s'insinue dans l'esprit de qui veut la recueillir. Souvenons-nous des enfants de la plage du numéro 4.

Mais ce qu'il y a de plus grave c'est que l'erreur ou, pire, le mensonge peuvent s'introduire dans un premier ouvrage d'histoire ou une lettre authentique servant de source à l'historien. Et alors par ce procédé bibliographique de recopie l'erreur sera reprise de proche en proche et ira fausser la connaissance que la postérité aura de tel personnage ou de tel événement historiques.

Et quand, au lieu de l'objectivité absolue de l'historien, intervient l'affectivité comme dans une ambiance religieuse ou politique, on est sûr qu'une déformation importante se glissera plutôt plus que moins dans la relation des faits.

Une autre cause d'erreur est de travailler uniquement "sur documents" qui sont la source fondamentale des historiens. C'est oublier que l'écrit est loin de toujours traduire la réalité.

L'intérêt personnel ou collectif, l'amour ou la haine, la tactique diplomatique ou militaire, la nécessité surtout de sauver sa vie ou celle d'autrui, poussent à rédiger de faux documents.

Finalement, seule est totalement fiable l'histoire racontée par des hommes intègres qui l'ont vécue, celle de Vichy par exemple.

C'est pourquoi le métier d'historien est un métier fort difficile. Il exige une grande intelligence, beaucoup de perspicacité, une extrême prudence, allant rechercher la vérité le plus haut possible dans le temps et dans les sources, vérifiant et entrecoupant les informations qu'il recueille, n'hésitant jamais à recourir aux moyens scientifiques les plus performants de datation, d'analyse, de sondage, de fouilles et autres, rejetant sans amour-propre toute erreur personnelle aussitôt qu'elle se confirme, épris avant tout de vérité. La vérité, ce but suprême de l'historien.

C'est pourquoi il faut se garder de tenir pour preuves les bibliographies de référence. Tout dépend de la façon loyale dont l'historien informe son lecteur du degré de certitude qu'il attribue à ses descriptions et aux faits qu'il rapporte.

UN PIEUX SILENCE

L'histoire du général de Lattre de Tassigny embarrasse beaucoup les gens qui tiennent le général de Gaulle et tous ceux qui l'ont servi pour d'héroïques patriotes qui ont toujours bien agi et le maréchal Pétain et tous ceux qui l'ont servi pour d'ignobles traîtres qui n'ont eu qu'un seul but, livrer la France aux Nazis.

Peu de gens se rappellent, et on se garde bien de le leur dire, que de Lattre de Tassigny a servi Pétain en tant qu'officier de l'armée d'armistice pendant plus de deux ans, jusqu'en novembre 1942, date du débarquement en Afrique du Nord.

Farouchement antiallemand, comme de la Porte du Theil, comme Huntziger, comme Weygand et l'ensemble des militaires, Pétain compris, comme également la majeure partie des fonctionnaires, pro américain plutôt que pro anglais, il jouissait auprès des jeunes d'un très grand prestige.

Lorsque les Allemands réagirent par l'invasion de la zone libre et qu'il ne fut plus possible de leur résister de l'intérieur, il réussit à gagner l'Afrique du Nord pour servir les Alliés.

On connaît la suite de son histoire glorieuse, mais seulement la suite, alors qu'il a eu l'attitude exacte : résister en France tant que ce fut possible et en dehors quand cela ne le fut plus.

Mais sur ses débuts on garde "un pieux silence". Cela dérange trop de fausses idées bien établies.

NATUREL ET SURNATUREL

Il n'y a pas un monde naturel et un monde surnaturel mais ce que nous connaissons et ce que nous ne connaissons pas. C'est tout.

Pour nous, il n'est qu'une réalité, pas trente-six, qu'une vérité, pas trente-six. Affirmer que deux réalités existent, s'excluant l'une l'autre, est une absurdité et le refus de l'absurdité est la base évidente de tout raisonnement.

Rien n'est plus nuisible en effet aux avancées de l'intelligence que cette division entre le naturel et le surnaturel présentée comme l'explication facile de ce que nous ne comprenons pas.

Il y aurait donc deux réalités opposées, le naturel englobant tout ce qui est matériel, ce qui se touche, ce qui est objet de science, le monde matériel en somme, et le surnaturel, celui qu'on appelle "l'autre monde", le monde de l'esprit auquel appartient notre âme, accessible seulement à la foi qui nous relie à Dieu. Les croyants se justifient souvent par cette opposition-là.

Le résultat est que pour les autres le surnaturel est synonyme d'imaginaire, d'illusion, de rêverie, de naïveté, pour le moins un artifice qui aide à vivre, à supporter la souffrance, surtout la mort, celle des autres mais d'abord la sienne.

De même le classement en rationnel et irrationnel. Seul le rationnel serait vrai. Ce que nous ne comprenons pas, une utopie. Or prétendre que la raison actuelle puisse tout englober est une ânerie. Il n'est rien de plus irrationnel que de prendre la raison à témoin pour nier tout ce qui la dépasse. Si certaines théories scientifiques aujourd'hui la désorientent, c'est qu'elle a comme toute faculté humaine des progrès à faire.

N'allons donc pas chercher des notions trop faciles qui ne servent qu'à nous égarer nous-mêmes.

Expliquer par le surnaturel n'explique rien du tout. Il n'est qu'une seule vérité correspondant à une seule réalité, à la fois matérielle et spirituelle, dont l'étendue dépasse à l'évidence ce que notre imagination peut concevoir.

Ce que nous cherchons ? La vérité, c'est tout.

Quelle soit exaltante ou désespérante, peu importe, pourvu qu'elle soit la vérité. Cherchons la en nous aidant de notre raison, au besoin contre notre imagination, mais en ayant bien conscience des limites actuelles de cette raison.

Quant à la religion, nous ne sommes tout de même pas assez fous pour la déclarer pure illusion et la sabrer au nom du rationnel. Elle est un refuge dans le brouillard qu'on explore, un bon et brave refuge qui a fait ses preuves et qu'on n'a pas le droit de traiter avec dédain car sous des habillages séculaires il peut nous réserver dans un avenir pas si lointain bien des surprises.

ENTRE MORT ET NAISSANCE

Beaucoup de gens se représentent comme sortis du néant à leur naissance ou, mieux, à leur conception et devant retourner au néant à leur mort. Ils placent sur le même pied ces deux extrémités de la vie qui ainsi à leurs yeux s'équilibrent.

Dans un domaine où règnent tant d'incertitudes, nous tenons au moins une vérité absolue et définitive, l'absurdité de l'idée de néant. (N° 19)

Ensuite un minimum de réflexion interdit cette sorte de symétrie entre la naissance et la mort.

L'être qui naît n'est pas le fruit de rien. Il est la suite d'une prodigieuse histoire ininterrompue depuis des milliards d'années qui remonte à ce début de l'univers qui échappe à la raison.

Chacun de nous est issu de deux parents, issus chacun de deux parents mais l'éventail arithmétique du nombre de nos ancêtres cesse vite d'être un multiple de deux car en remontant le temps la foule de nos aïeux allant croissant attribue par recoupements de plus en plus d'ancêtres communs à la fois à notre père et à notre mère.

La mémoire du nouveau-né heureusement ne garde plus le souvenir de cet immense passé. Elle est remise à zéro, indissociable de sa personnalité pendant toute sa vie. Mais une partie importante de ce passé lui sera restituée par la voie externe et constituera sa seconde mémoire. (Voir N° 26)

C'est ce départ à zéro de la mémoire qui donne à l'homme l'illusion d'être né du néant. En fait il n'est pas né de rien et de combien s'en faut !

Les mêmes gens font le même raisonnement à propos de l'autre bout de la vie. Nés du néant sans savoir pourquoi, ils y retourneront et tout sera dit. Malheureusement leur idée de néant est la plus absurde qui soit. (Voir N° 19)

Eux-mêmes ne croient pas que leur corps retourne au néant. Ses molécules se dispersent en bloc au lieu de le faire une à une comme tout au long de la vie, ce qui est tout autre chose.

Le corps d'un homme mort lui est devenu en réalité plus étranger que le dernier grain de sable d'une plage d'Océanie. On pourrait écrire au chevet de son lit ce conseil : "Ne vous attardez pas sur mon visage. Vous voyez bien que je n'y suis plus. Allez plutôt me retrouver dans ce que je laisse de vivant". Ce serait tellement plus vrai.

Ensuite la personnalité, réalité oh combien irréfutable puisque c'est nous-mêmes, ne retourne pas au néant, absurdité absolue. Mais alors, n'ayant plus le cerveau par lequel elle s'incarnait, que devient-elle ? Là est l'inconnu. Va-t-elle retourner à son origine dont nous ne savons rien ? (Dieu, dira le croyant). Passer à une autre vie ? (métempsycose). Ou alors choisir elle-même son avenir ? Ce n'est pas impossible. On y reviendra.

UN UNIVERS COHERENT

L'univers est d'une unité remarquable qui nous rassure sur la validité de nos raisonnements.

Le soleil est à huit minutes-lumière. L'étoile la plus proche à quelques trois années-lumière. Andromède, la galaxie la plus proche, à environ deux millions. Mais l'univers renferme des milliards de galaxies qui nous emmènent à des milliards d'années-lumière.

Or, aussi loin que portent nos instruments, jamais les lois physico-chimiques que nous connaissons n'ont été prises en défaut et de notre invisible petite terre nous embrassons de nos mesures et analyses les immensités insondables à travers lesquelles roule notre infime planète.

Cette permanence des lois cosmiques nous donne raison de croire que la vie est apparue ailleurs dans des conditions semblables aux nôtres et que des êtres à peu près comme nous, parce que soumis aux mêmes exigences naturelles, soient parvenus à notre stade de civilisation à quelques dix mille ans près. Mêmes plus avancés que nous, s'ils ont lancé des messages dans le cosmos, ceux-ci cheminant à la vitesse de la lumière n'ont pas encore eu le temps de nous parvenir.

On comprend alors pourquoi nous n'avons pas encore pu capter des signaux provenant d'autres humanités dont certaines sont probablement très en avance sur la nôtre, mais depuis peu car la constance des lois cosmiques permet de croire que la vie est apparue à peu près partout en même temps à un stade déterminé de l'évolution de l'univers.

Si nous croyons de plus en plus à l'existence de la vie ailleurs que sur Terre, les conditions qu'elle doit réunir pour apparaître sont telles qu'elle est tout de même rare et, au sein de cette vie, celles que doit réunir un être de niveau humain pour en émerger sont aussi telles que les humanités sont très largement dispersées dans le cosmos. C'est pourquoi nous risquons d'attendre encore longtemps, ce qui ne nous interdit pas de rester à l'affût d'un signal inespéré.

Cette constance des lois de la nature nous donne à penser que, soumis à des conditions proches des nôtres, les gens d'ailleurs ne doivent pas être tellement différents de nous et leurs engins encore moins différents de nos engins pour des usages à peu près identiques.

Alors laissons de côté ces représentations grotesques de visiteurs extraterrestres qui ne font que ridiculiser les hypothèses les plus sensées.

SEISMES BOURSIERS

(Suite)

Nous avons souvent dit que la monnaie est une reconnaissance de dettes, qu'elle ne tient sa valeur que du travail dont elle est le véhicule de l'échange, que toute monnaie sans autre origine qu'elle-même est une monnaie folle. (N° 2,7,19. . .)

Partant de là le prix d'une action à la Bourse est celui de l'entreprise dont elle est un titre partiel de propriété et sa valeur varie en fonction du résultat du travail de cette entreprise.

Le jeu de la Bourse consiste à acheter des actions à un prix qu'on espère voir grimper demain. Une action vaut 100 Frs. On l'achète à 105 parce qu'on estime qu'elle en vaudra bien davantage un peu plus tard, 130, 150, 500... en se basant sur des informations souvent confidentielles, ou sur des bruits, qui prédisent un accroissement de la productivité de l'entreprise qui l'a émise.

La plus-value qu'on paie aujourd'hui revient à consentir du crédit au futur.

Mais ce futur peut très bien ne pas rembourser cette espérance et alors cette plus-value n'aura été que de l'argent dépensé sans contrepartie.

Une nouvelle qu'on amplifie, une prévision d'économiste, un bruit qu'on fait courir, la simple rumeur, peuvent faire souffler un vent de folie sur telle valeur, voire sur tout un groupe de valeurs nationales ou industrielles qui vont alors grimper vers des sommets.

Tant mieux si la prospérité soudaine de l'entreprise confirme cette prévision de hausse. L'argent prêté au futur sera légitimé et remboursé.

Mais si cette prévision ne se réalise pas, cet argent versé en plus-value ou la surévaluation accordée à la Bourse au prix des actions ne reposera sur rien. Ce sera de l'argent fictif qui se maintiendra autant que l'illusion de sa valeur mais qui s'effondrera le jour où cette illusion se dissipera. On y perd des milliards, dira-t-on, mais des milliards qui en fait n'existaient pas.

Tant pis pour ceux qui auront acheté à prix fort. Ils n'auront acheté en survalue que du vent.

A l'inverse un mouvement de panique peut provoquer un effondrement des cours au-dessous de la valeur réelle des titres. Ceux qui par peur s'en débarrasseront ne feront qu'agir comme ces particuliers ou commerçants qui bradent leur bien ou leur marchandise. Ce seront leurs acquéreurs qui bénéficieront du sous-paiement et qui feront aux dépens des premiers un bénéfice légitime parce que rétablissant la valeur réelle et non fictive en négatif des produits qu'ils auront achetés.

Qu'est-ce qui provoque ces variations irraisonnées des cours ? Mais comme toujours l'âpreté au gain, la frénésie à se procurer de l'argent sans travailler ou l'anxiété d'en perdre.

On comprend que cette fragilité psychologique de la Bourse soit facilement manipulable par les puissances d'argent pour faire des bénéfices sur le dos des masses d'actionnaires. Il leur est facile de lancer des bruits ou d'user de bien d'autres moyens pour faire fluctuer les cours. Jour après jour on achète à la baisse et on vend à la hausse. C'est si simple quand on a une influence sur le marché. On ne s'en prive pas.

UN PROCES BANCAL

Le génocide massif et industrialisé des Juifs est un crime qui n'a pas eu son pareil depuis le début de l'histoire. On ne peut tolérer pour lui de prescription et on ferait bien de s'en souvenir dans d'autres cas, même si le génocide n'est pas causé par un motif racial mais politique.

Lorsqu'on veut juger un fonctionnaire de Vichy face à cette monstruosité, la seule question qui se pose mais capitale, est de savoir si ceux qui avaient un lien avec cette affaire :

1°- Ont cédé à leur antisémitisme traditionnel ou à toute autre perversité, la cupidité par exemple, pour aider les Nazis à exterminer les Juifs.

2°- Ou ont exécuté sans scrupule les ordres reçus en s'en lavant les mains.

3°- Ou se sont mis à l'abri au lieu de rester à leur poste et d'essayer de faire ce qu'ils pouvaient pour sauver des innocents.

4°- Ou ont tenté de s'opposer au génocide mais mollement par crainte de la Gestapo et des S.S.

5°- Ou se sont efforcés malgré tous les périls et par tous les moyens, double jeu compris, d'entraver la rafle des Juifs et surtout des enfants.

6°- Ou sont allés jusqu'à se faire arrêter et déporter pour avoir voulu à tous prix les sauver.

Les premiers ont commis des crimes contre l'humanité et doivent être traités comme génocides.

Les seconds doivent être accusés de complicité avec de possibles circonstances atténuantes.

Les troisièmes sont des fuyards encourageant l'accusation de non-assistance à personne en danger.

Les quatrièmes échappent à cette accusation du fait d'un certain péril mais ils méritent d'être traités de lâches si le risque était peu élevé.

Les cinquièmes ont droit à félicitations et décorations, même s'ils n'ont pu tous les sauver.

Les sixièmes sont à compter parmi les héros nationaux, qu'ils aient été gaullistes ou non.

C'est d'après cette graduation, sans doute perfectible, qu'il faut juger, non d'après une indignation populaire justifiée mais qui réclame un coupable à tout prix sans aucun discernement.

Papon, coupable ou non ? Nous n'en savons rien.

Mais par souci tenace d'équité nous refusons net de prendre parti avant de savoir.

Malheureusement, comme nous le redoutions, ce procès met en pleine lumière le vice de fonctionnement du système des jurés en Cours d'Assises.

Ceux-ci sont désignés un peu au hasard parmi les citoyens et ils baignent dans l'opinion publique qui les influence inévitablement. Ils devraient partir ignorant l'affaire qu'ils auront à juger et être isolés jusqu'au verdict pour que leur intime conviction se fasse hors la pression de l'opinion publique. Dans ce procès elle est énorme.

La présomption d'innocence, indispensable à la justice, n'existe pas dans un tel procès. L'holocauste des juifs, la cruauté nazie contre ces enfants au petit menton tremblant qui vont être gazés, ne peuvent que faire bouillir d'indignation le public contre quiconque a eu affaire avec le pouvoir de l'occupant, qu'il s'y soit opposé autant que sa fonction périlleuse le permettait ou qu'il en ait été criminellement complice.

Or les informations et les commentaires des médias adoptent chez la plupart une couleur tendancieuse pour tenir compte de l'opinion du public qui déclare Papon coupable d'avance.

Espérons, espérons que nous aurons malgré tout des esprits d'une indépendance de rocher et d'un courage à toute épreuve pour savoir si Papon est coupable, et dans quelle mesure, ou pas du tout.

LA COMMUNICATION

Tous les corps de l'univers ont quelque chose en commun, ne serait-ce que parce qu'ils sont reliés, même d'une valeur infinitésimale, par l'attraction universelle. (*Voir N° 1*)

Lorsqu'ils se rapprochent, il le deviennent de plus en plus par la gravitation elle-même, puis par les forces électromagnétiques et nucléaires. A la limite, la gravitation devenant sans limite, ils se confondent dans un état qui dépasse notre savoir actuel et que nous appelons un trou noir parce que leur liaison est si intense que la lumière elle-même ne s'en échappe pas.

Mais entre ces états extrêmes, partout où sont réunies les conditions favorables, ces diverses liaisons engendrent l'organisation majeure qu'on nomme la vie. (*Voir N° 12,16,20. . .*)

Qui dit organisation, dit communication entre tous les éléments qui la constituent et dans le cas de la vie la communication interne est telle qu'elle prime toutes les autres. Chaque être vivant devient autonome, ne vivant que pour lui et ne sentant les autres qu'en tant que proies pour se nourrir ou prédateurs dont il faut se sauver.

L'essentiel de l'évolution repose sur ce total égoïsme qui a systématiquement sélectionné les plus forts et sacrifié les plus faibles, le plaisir des premiers étant totalement ignorant de la souffrance des seconds. Méthode efficace, mais à quel prix, et il n'y en avait pas d'autres.

La première communication s'est établie par la sexualité, la mère tout au moins devant protéger sa progéniture. Puis par l'expérience, fortuite sans doute au départ, d'un intérêt commun. Ainsi durent se produire les premières communications qui fondèrent les

communautés primitives, bandes, meutes, agglomérations contre le froid ou contre les prédateurs, nidifications groupées, puis les communautés évoluées, ruches, termitières. . .

Les primates durent subir la règle générale du plus fort, mais aussi du plus habile, ce qui fut sans doute l'amorce de l'intelligence depuis les insectes jusqu'aux grosses bêtes. Communiquer devint utile, agréable même.

Ecoutez le chant des oiseaux ou celui des cigales, l'aboïement des chiens. Admirez la lumière des lucioles, les teintes éclatantes de beaucoup de mâles. Vous sentirez moins les odeurs qui servent aussi de moyens de communication. La communication s'est établie partout dans le monde animal. Mais c'est chez l'homme qu'elle atteint son plus haut niveau.

Avec l'avènement de la conscience supérieure, à l'aube de la raison et de l'affectivité humaine, le besoin et le plaisir de communiquer devinrent impérieux. Ce fut la voix qui acquit la priorité.

Ainsi naquit le langage. Mais les distances entre les groupes humains firent que chacun édifia spontanément son propre idiome. Puis quand ceux-ci furent réunis en nations, ce fut au tour de chacune d'avoir sa langue. Les frontières nationales furent trop souvent des frontières de langage, plus fortes qu'elles encore, qui nuisirent aux communications entre les peuples et maintinrent les antagonismes, sources de conflits.

Ce fut l'invention de l'écriture et de l'imprimerie qui apporta le premier grand développement de la communication. Mais on pouvait arrêter les écrits aux frontières. Des pays pouvaient entrer en conflit sans que leurs citoyens puissent être informés de leur cause autrement que par ce que voulaient bien laisser passer leurs dirigeants.

Vint la découverte des ondes hertziennes, une bénédiction. Pour la première fois l'information ne pouvait plus être arrêtée par les frontières.

Pendant toute la guerre nous avons pu savoir par la radio ce qui se passait ailleurs que dans notre pays emprisonné dont la presse était muselée.

Depuis, un demi-siècle a passé et c'est la planète entière qui peut maintenant recevoir des informations de tous les peuples ou presque. Radio, télévision, télécopie, téléphone portable, Internet, il ne reste plus qu'à se libérer des relais de transmission pour que chacun puisse entrer en contact direct avec n'importe qui dans le monde et partager avec lui informations, opinions, sentiments, ce qui ne saurait tarder. La grande révolution de la communication entre tous les êtres de la planète est en train de se réaliser.

Se rend-on compte de son impact sur l'avenir ?

L'ISOLEMENT HUMAIN

Et pourtant jamais les hommes n'ont été autant reliés collectivement et isolés individuellement.

Autrefois le clan, la tribu, le village réunissait dans un univers familial un petit nombre de gens vivant ensemble, qui se connaissaient tous, se parlaient, s'aimaient ou se détestaient, mais qui étaient vitalement reliés les uns aux autres.

Aujourd'hui, en raison de l'urbanisation et de la mobilité de l'emploi, c'est dans la foule que vivent la plupart des individus et des familles.

Rien n'isole plus que de se sentir un anonyme au milieu d'une cohue d'indifférents qui passent à côté de vous sans vous regarder. Dans la plupart des immeubles, bien des gens ne connaissent même pas leur voisin de palier. (*Voir N° 1*)

Or il est impressionnant de méditer devant ces dizaines d'écrans alignés dans les grandes surfaces et qui transmettent le même programme. Mêmes gestes, mêmes coups de feu, mêmes sourires, tout au même instant. Et l'on songe que des milliers, parfois des millions et pour certains événements des milliards de téléspectateurs vivent ensemble isolément le même spectacle. Et, comme Saint-Exupéry, effrayé devant la future "termitière" nous pourrions redouter que les hommes, reliés et asservis par le haut, "soient vécus" au lieu de vivre par eux-mêmes et finissent par s'ignorer les uns les autres et perdre ainsi leur raison d'être.

Mais nous n'y croyons pas, parce que la véritable richesse pour nous, êtres sociaux par vocation naturelle, est celle des relations humaines.

Les mêmes progrès peuvent être aussi bien utilisés au contraire à nous découvrir les uns les autres et, cette première vague d'isolement passée, nous reconnâtrons que notre avenir dépend de notre union en vue du bien-être de tous.

Mais il est un autre isolement bien plus cruel qui nous tourmente depuis l'aube de notre raison, celui de notre personne même. (*Voir N° 22*)

Si nous nous plaçons pour cette recherche dans la seule voie rationnelle, que constatons-nous ?

Nous nous voyons chacun isolé, unique au monde, coincé dans un court espace de temps entre notre naissance et notre mort comme si personnellement il n'y avait rien eu de nous avant nous et qu'il n'y aura rien de nous après nous. Nous nous faisons de nous à la fois un tout et un rien, sorte de flash de vie dans un océan de ténèbres infinies. Un seul recours, négatif, ne pas lever les yeux, ne pas penser car notre destin d'homme est insupportable et ne fait que l'être de plus en plus.

Ou alors, tête baissée et yeux fermés, nous replonger dans la croyance religieuse, ce que font beaucoup de gens qui ne sont guère religieux que par peur, non par amour. Rien à voir avec la foi.

Faut-il désespérer et conclure que nous ne saurons jamais rien de ce qui nous importe le plus, notre pourquoi et notre destin ? Ainsi font les sceptiques de principe, les négativistes prétendument réalistes qui placent au nom de la raison des murs d'impossibilités devant toute recherche extrême. Ce sont des vieux devenus stériles.

Comme ce renoncement au savoir est contraire à la nature de l'homme, à son histoire, à son évolution en cours, à son avidité intellectuelle et affective de découvertes, contraire à sa soif inextinguible d'accomplissement et de bonheur !...

Notre nuit rationnelle n'est que provisoire en ces temps primitifs où la recherche sur notre nature ne fait que commencer. Déjà nous voyons une lueur annonciatrice de l'aube qui nous permettra de savoir si bientôt le jour va se lever où nous pourrons avancer en pleine lumière à la découverte des hommes et du monde, seule condition de ce bonheur authentique qu'on nomme l'amour.

Nos réflexions antérieures nous aideront peut-être à entrevoir comment ce sera possible.

USINES A VIANDE

Les vaches et leurs veaux broutaient la bonne herbe des prés, les poules picorait à volonté dans les cours de ferme, les blés mûrissaient au soleil dans une terre fécondée par la luzerne et le fumier naturel. Les animaux étaient sains, et les récoltes, les légumes, les fruits, le blé. . .

On ne connaît plus guère ce pain savoureux qui à lui seul avec quelques œufs ou fromages constituait la base d'une nourriture équilibrée. On réclamait du pain autrefois aux temps de disette. Le pain était le symbole de la nourriture.

Aujourd'hui la rapacité mercantile a construit ces camps de concentration que sont ces longues batteries de cases étroites où sont enfermés les poulets, ces rangées serrées où croupissent des veaux dégénérés qui ne s'ébattent jamais sur le délicieux herbage et dans l'air pur des prairies.

Les animaux sont des êtres sensibles. Ces usines à viande nous déshonorent. Que ceux qui nous accusent de sensiblerie se reportent au N° 22 de Reliance. Ils y trouveront leurs égaux.

Mais le pire, c'est que par souci de rentabilité, on leur donne à manger une mixture infâme de poudre de déchets cadavériques. Par souci de rentabilité, on leur injecte des hormones, des anabolisants et d'autres drogues pour les vendre au plus grand poids marchand possible.

Comment voulez-vous que ces pauvres herbivores obligés de se nourrir de pareilles cochonneries n'attrapent pas de maladies ?

Les céréales, les fruits, les légumes, ne sont pas épargnés non plus. Dans un but de rendement, toujours, on introduit dans la terre nourricière force produits chimiques ou biologiques que nous retrouverons dans notre nourriture et notre eau.

La radioactivité qui fait si peur est moins nocive que l'exploitation dégénérante des animaux et des plantes car celle-ci se fait en silence.

Or voici qu'on commence maintenant à se servir des découvertes biologiques pour modifier les gènes des animaux et des plantes sans souci du risque que font courir à notre patrimoine génétique nos apprentis sorciers de la finance.

La cupidité généralisée, la concurrence entre les grandes entreprises internationales déshumanisées, le profit par-dessus tout, vont détruire l'homme et la nature si on n'y met pas un terme.

Mais pour mettre fin à ces abus, comme à tant d'autres, il faudrait des gouvernements forts et surtout indépendants des puissances d'argent, et cela en tous pays, car ceux qui usent de pareils procédés obligent les autres à en faire autant.

Un cas de plus qui montre l'urgence de l'avènement de l'Union Mondiale avec la puissance nécessaire pour faire respecter ses lois car, sous la dictature grandissante de l'argent, notre époque prend un bien mauvais chemin.

LES HARKIS

L'histoire de la sécession de l'Algérie, elle non plus, n'est pas près d'être écrite en toute connaissance de cause avec l'impartialité de l'historien. Trop de ressentiments, trop de préjugés opposés brouillent tout et, comme dans chaque événement de ce genre, chaque opinion trouve quantité de faits exacts qui la justifient. Souvenons-nous des enfants de la plage. (Voir N° 4)

La crise se voyait pourtant venir de loin. Si nos politiciens avaient eu une vision étendue de l'évolution du monde, ils auraient vu que ce peuple aspirait à son autonomie comme l'avait prévu Lyautey pour le Maroc. Une entité confédérale aurait pu être créée entre l'Algérie et la France, siège Alger, même si le pouvoir réel était à Paris, capitale de la France. Les Algériens ne voulaient pas du tout voir partir les Français dont beaucoup établis depuis des générations étaient pratiquement leurs compatriotes. Ils aspiraient simplement mais fortement à sortir de leur position inférieure de colonisés, et cela de plus en plus jusqu'à un point de rupture. Mendès-France voyait juste mais l'imbécillité et les intérêts financiers ont prévalu.

Chez de nombreux Algériens l'attachement affectif et l'estime pour la France était si vrai que, lorsque la violence éclata, beaucoup la réprouvèrent et se placèrent du côté des Français et une

importante fraction combattit avec eux contre un adversaire qui allait tout gâcher. Le 13 mai dut son succès au fait que beaucoup ne voyaient leur avenir qu'avec la France. Quand de Gaulle revint au pouvoir tout un mélange d'Algériens d'origine et de Français algériens comptaient qu'il allait rétablir la situation. Lui aussi sans doute car son fameux "Je vous ai compris" nous semble avec le recul avoir été sincère, sans arrière pensée.

Mais le mal était fait et de Gaulle, qui avait toute la responsabilité et des pouvoirs rarement accordés à un chef d'Etat, comme Pétain au début, ne fit que s'embrouiller dans cette situation et accumuler maladresse sur maladresse, prolongeant et aggravant une guerre perdue d'avance.

Le résultat fut catastrophique : le désespoir des Français fuyant en masse l'Algérie, celle-ci désemparée soumise à une dictature, une sorte de guerre civile chez nous. Des hommes clairvoyants comme Mendes-France s'en seraient mieux sortis.

On doit toutefois à de Gaulle d'avoir donné au monde une apparence de grandeur à ce qui fut en réalité une cuisante humiliation pour notre pays.

Mais là où nous avons touché le fond de la honte, ce fut l'abandon des Algériens qui avaient combattu et versé leur sang pour nous.

De Gaulle dans son réalisme avouait son dédain pour la reconnaissance, poids lourd qu'il faut traîner. Son plus lourd, c'était Churchill, à qui à ses débuts il devait tout. Aussi parlait-il de lui sur un ton de condescendance à faire sourire : "Ce brave Churchill". Il fut égal à lui-même en abandonnant purement et simplement ces harkis à leur sort, sans un mot de reconnaissance, alors qu'il étaient condamnés à l'égoûtement au fond du bled ou à la fuite sur des bateaux français, le plus souvent grâce à l'initiative personnelle de quelques hommes d'honneur.

Ces combattants, qui avaient tout perdu au service de la France, on les parqua tels des prisonniers dans des camps minables où ils pouvaient à peine survivre. Tant que de Gaulle fut là, leur sort resta le même et sous ses successeurs guère mieux. Ils vécurent de longues années au milieu de l'indifférence des autorités françaises qui n'eurent que peu d'égards pour eux.

Mais à présent leurs enfants se rendent compte de l'ingratitude de la France envers leurs pères et ils réclament une juste compensation, non sans violence. On les comprend. En face de ces fils de harkis, on n'est pas fier d'être Français.

LE PROBLEME DE LA MORT

Il n'est pas de problème à la fois aussi clair et aussi grave que celui que pose la mort.

Comment résoudre cette contradiction tragique entre ces deux faits aussi fondamentaux l'un que l'autre : la mort est bénéfique à l'espèce mais terrifiante pour l'individu. Or l'homme, parce qu'il a conscience de cette contradiction, s'y trouve enfermé et ne voit pas comment en sortir.

On sait qu'il est absolument nécessaire qu'aux vivants succèdent d'autres vivants et donc que les premiers disparaissent. Sinon il n'y aurait pas d'évolution, pas de progrès. Sans la mort la Terre aurait tôt fait d'être étouffée par la vie, victime de sa propre réussite. La mort est donc biologiquement et socialement un bien.

Certes, mais à l'opposé, pour la personne, comme dit Jean Rostand, "la mort est une chose affreuse".

Les êtres aimés la ressentent comme une injuste souffrance contre laquelle on ne peut rien. Nous sommes tous des condamnés à mort. Pour masquer l'implacable réalité, que de religions, que de philosophies, que de fausses sciences, que de mises en scène au cours de l'histoire ! Jusqu'au spiritisme qui veut démontrer matériellement que les disparus vivent près de nous sous une invisible présence.

La mort est une douloureuse séparation. Quoi de plus poignant qu'une maman caressant son enfant froid sur ses genoux, qu'un petit menton qui se plisse devant le visage de son papa endormi pour toujours ? Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ? Oui, comment réconcilier ce bien et ce mal ?

On est surpris de constater que devant la mort les hommes n'aient eu que deux explications : ou la mort est l'anéantissement de la personne dans la totalité de son être ou la mort est la

séparation de l'âme et du corps, l'âme partant pour un au-delà indéfini, paradis, enfer au sens grec, lieux mystérieux où se retrouvent les ancêtres.

En somme, face à la mort il n'y a que croyants et incroyants. N'est-ce pas un peu court ?

Quelles sont donc alors les diverses possibilités que nous sommes capables de concevoir aujourd'hui au destin de l'homme après la mort ?

D'abord la plus vite réglée. L'homme disparaît pour toujours, comme s'il n'avait jamais existé. Pour lui il n'est plus ni ciel, ni enfer, ni croyances, ni univers, ni êtres aimés, ni lui-même. Retour au néant. Son corps retournera simplement à sa dispersion biologique et minérale d'origine. Telle est la conception matérialiste.

Si par contre la conscience et la matière sont deux réalités indissociables tant que l'être est en vie, une fois celui-ci mort, l'âme séparée du corps réintègre la conscience universelle dont elle est issue. Telle est la conception spiritualiste, celle qu'ont adoptée, avec maintes variantes, la plupart des religions, avec cependant le correctif de la résurrection de la chair dans la religion chrétienne ou la métempsycose dans certaines religions orientales.

Mais nous avons choisi au départ de nous en tenir à la seule voie rationnelle, laissant librement ouverte la voie religieuse à laquelle notre recherche rationnelle ne nous empêche pas de rester attachés. (*Voir N° 24*)

Il faut reconnaître que la conception matérialiste concorde le mieux avec les faits tangibles. Elle ne laisse à l'homme aucun espoir. D'autant moins que certains de nos maîtres à penser vont la justifier en s'appuyant sur la science. Qu'on touche au cerveau et la conscience vacille. Que le cerveau soit détruit et la conscience ne peut plus jamais se manifester. La mort sans appel.

Si nous émettons des doutes sur leur assurance, c'est parce que leur raisonnement pêche dans son premier terme. La conscience est liée au cerveau, oui, mais dans quelle mesure ? Peut-elle en être déconnectée ? La question reste en suspens.

Nous avons vu que la conscience apparaissait dans une organisation en fonctionnement dont on ne sait rien, sinon qu'elle existe. Mais qui dit organisation dit information. Et c'est de là que nous en avons déduit que si cette organisation était reconstituée identique, on ne voit pas pourquoi cette conscience n'y réapparaîtrait pas.

D'où l'intérêt de chercher à décrypter l'information qui pourra permettre cette réorganisation, et que nous avons appelée la formule personnelle.

Si nous transmettons cette formule personnelle à un cerveau en début de formation ou à un clone, nous aurons reconstitué la personnalité disparue à laquelle nous aurons eu soin de conserver intégralement sa mémoire. (*Voir N° 25 et 26*)

Et pourquoi serait-il impensable de parvenir à enregistrer la formule personnelle de quelqu'un sur un support autre que biologique pour pouvoir la transmettre plus tard à une autre personne en toute liberté de sa part, ce qui serait un magnifique acte d'amour ? (*Voir N° 21*)

Nous prenons là une voie qui peut nous emmener très loin et que nous allons explorer lucidement, sachant bien que nous sommes en pleine hypothèse. Mais selon le principe énoncé au N° 28 toute hypothèse doit être examinée à fond, sans ce préjugé d'invraisemblance qui bloque toute recherche.

INTERNET

En 1962, alors qu'on ne soupçonnait pas encore l'explosion de l'informatique, un utopiste, Paul Brans, proposa d'unir la planète entière d'un réseau de communication directe. C'est fait.

GALILEE ET LE CARDINAL

Le brave cardinal se reposait dans un fauteuil au milieu de son jardin. Il faisait beau. Les rosiers sentaient bon. Pas un souffle d'air. Aucun nuage dans le ciel bleu au-dessus de la colline piquée de cyprès épars qui domine Florence au Midi. Un calme de matin de printemps.

Le cardinal avait fermé son bréviaire et il méditait sur le procès en Cour de Rome que l'Inquisition intentait contre l'hérétique.

- Comment Galilée peut-il avancer que la Terre tourne ? Un homme sensé, même s'il n'a pas lu la Bible, n'a qu'à regarder autour de lui. Quoi de plus étendu, de plus stable, de plus central que cette Terre que Dieu nous a créée pour y préparer notre salut éternel ? Comment ces étendues de plaines, ces masses énormes de montagnes, ces immensités de mer pourraient-elles tourner ? Comment croire que le Créateur ait pu faire tourner le Paradis Terrestre comme un manège ?

Il regardait l'ombre du platane qui peu à peu découvrait la haie de lauriers.

- N'est-il pas évident que le soleil se meut ? Que la lune parcourt tout le ciel nuit et jour à la rencontre du soleil, que les étoiles se déplacent ensemble comme une mer qui s'écoule tout au long de l'année ? Et ces astres errants, Jupiter, Saturne, Vénus, Mercure qui, eux, glissent entre les étoiles, ne confirment-ils pas que Dieu veut nous montrer son firmament en le faisant tourner autour du monde ? Vraiment ce Galilée a perdu la raison. Il refuse de voir le ciel tel qu'il est. Et il fait du mal en contredisant les Ecritures. Si encore il gardait pour lui ses fantaisies, on le laisserait rêver, mais il parle, il écrit, il enseigne et alors là, nous ne pouvons permettre qu'il porte ainsi atteinte à la foi et perturbe les consciences des gens incultes, eux qui n'ont pas l'instruction nécessaire pour faire un sort aux bilevisées impies. Menacer la foi, mais qu'y a-t-il de plus grave ? Il faut arrêter l'erreur.

En ce matin calme où pas un souffle de vent ne faisait bouger la moindre feuille, le brave cardinal, bien assis dans son fauteuil au milieu de son jardin tranquille, ne se doutait pas que c'était lui qui fonçait à plus de 100.000 kilomètres à l'heure autour du soleil, et plus vite encore parmi ces étoiles qui scintillaient sagement aux places que le Créateur leur avait assignées dans le ciel nocturne de sa douce Toscane.

HAUTE PHILOSOPHIE

- Ça fait 35 Francs... Ben oui, ma brave dame, à voir tout ce qu'on voit de nos jours et que tout ça Il le laisse faire, vous avez ben raison. Moi, je dis que Dieu, c'est une erreur de la nature.

LES 35 HEURES

- Si 39 heures de travail d'un salarié lui permettent de fabriquer 39 casseroles, en réduisant son travail à 35 heures, l'employeur sera obligé d'embaucher 1 salarié sur 9 ($9 \times 4 = 36$, soit un salarié environ) pour produire le même nombre de casseroles, ce qui réduira forcément le chômage.

Ce n'est pas exprimé de cette façon bien entendu. On présente avec diplomatie ce projet de loi aux entrepreneurs en l'accompagnant de raisonnements élastiques concluant à ses retombées positives sur le pouvoir d'achat dont ils vont forcément bénéficier en retour. Mais tel est bien le raisonnement de base.

Cette réforme est, dans l'abstrait, un bien en soi. Il est juste que les salariés puissent bénéficier de l'accroissement de la productivité, ce que nous proclamons nécessaire au bon fonctionnement de l'économie. Le malheur est que nous ne sommes pas seuls et qu'il faudrait que les pays concurrents, sinon tous, en fassent autant.

En 1936 l'institution des congés payés pouvait réussir parce qu'elle touchait à égalité toutes les entreprises en France et que nous étions protégés de la concurrence étrangère par un système frontalier assez étanche et par le coût encore onéreux des longs transports.

Aujourd'hui, une telle décision isolée équivaudrait à nous obliger à augmenter les prix de nos pommes de terre sur un marché où les producteurs de tous pays sont présents. Le résultat serait que nous les vendrions avec peine et que même nos propres salariés, bien qu'avantagés par la diminution de leur temps de travail, iraient les acheter chez les autres !

Dans un monde où les frontières deviennent symboliques, où les transports sont rapides et de moins en moins chers, où la rivalité commerciale est féroce, il n'est pas possible d'augmenter le prix de revient et par conséquent celui de vente de nos produits sans diminuer notre résistance à la concurrence.

Ceux qui nous gouvernent ne sont pourtant pas dénués à ce point de bon sens et ils savent bien ce qui va arriver. Alors pourquoi le font-ils ?

Idéalisme pur : du moins chez quelques-uns qui estiment que, tant pis, il faut forcer la chance.

Raisons politiques : 35 heures payées 39, cela ne peut que plaire électoralement aux salariés.

Précaution : en plaçant un long délai avant la mise en œuvre, beaucoup d'eau a le temps de passer sous les ponts. D'ici là sans doute bien des choses auront changé, et même des hommes.

Espérance : une telle mesure peut être contagieuse et amener les salariés des autres pays à en exiger autant. Ainsi le gouvernement actuel prendrait figure de précurseur, espérance légitime.

Arrière-pensée : si des entreprises étrangères s'installent chez nous, elles seront sollicitées à pratiquer le régime des 35 heures, ce qui incitera les entreprises nationales à les imiter.

Oui, mais arrière-pensée cette fois des étrangers : en amenant ainsi notre pays au régime des 35 heures pendant que chez eux ils maintiennent leur temps de travail élevé, ils provoquent chez nous une perte de concurrence à leur profit.

Plus encore qu'en politique, en matière commerciale, le non-dit, l'arrière-pensée sont plus importants que les paroles et les écrits. Nous sommes devant un jeu d'échecs où il faut voir loin.

Des mesures à répercussion hors frontières, même excellentes, prises par un pays comme s'il était seul sur la planète, sont risquées car elles peuvent avoir un effet contraire à celui recherché.

LA HONTE DU SILENCE

Une bande cerne un petit village et c'est encore une abominable boucherie humaine qui commence.

Sans se presser, les couteaux bien aiguisés tranchent les gorges des femmes qui hurlent. Les haches cassent des têtes d'enfants épouvantés. Les hommes qui se débattent sont torturés. Les vieux, hommes et femmes, sont abattus un à un, pire que des bêtes. Après une nuit de massacre, laissant derrière elle partout des cadavres ensanglantés et des maisons en feu, la bande se retire et les médias annonceront demain ce nouveau fait divers.

Autrefois il fallait attendre des jours et des mois pour savoir ce qui se passait en Afrique ou en Chine. Aujourd'hui nous sommes informés dans l'heure même des événements qui surviennent partout dans le monde. Et même nous y assistons visuellement. Nous vivons le monde au quotidien.

Or devant ces scènes d'horreur qui se renouvellent presque journallement tout le monde devrait hurler, manifester spontanément, inonder ministères et ambassades de protestations, les gouvernements agir avec vigueur et menacer d'employer la force pour les faire cesser mais au moins, comme disent les braves gens, faire quelque chose.

Eh bien, non. Le public finit par s'y habituer.

Les gouvernements, hypocritement, s'abritent derrière le principe de non-ingérence. Comme si le respect de la vie personnelle vous empêchait de pénétrer dans la maison de votre voisin pour y éteindre l'incendie qui s'y déclare. Il n'y a pas de principe de non-ingérence quand des innocents, quand des femmes et des enfants sont quotidiennement massacrés, ni d'excuse diplomatique. Il n'y a ni plus, ni moins que du cynisme.

La grande menace sur l'humanité vient moins de ceux qui font le mal que de ceux qui le laissent faire. La leçon de la montée du nazisme n'a donc pas suffi. Alors qu'il était évident aux petits adolescents que nous étions que de reculade en reculade nos gouvernants "fabriquaient" eux-mêmes Hitler, alors que celui-ci les avait informés par "Mein Kampf" de sa mégalomanie et de ses ambitions, alors qu'une escouade aurait suffi à l'arrêter, parce qu'elles l'ont laissé faire, la France et l'Angleterre portent devant l'histoire une lourde responsabilité dans le déclenchement de la seconde guerre mondiale et celle-ci leur a coûté terriblement cher.

Nous risquons nous aussi de le payer très cher si nous n'avons pas la volonté de veiller avec une extrême attention sur tous les pays du monde. Car ces massacres massifs d'innocents prouvent que ceux qui les commettent sont capables de massacrer des populations entières. Un beau matin nous apprendrons avec terreur qu'une bombe nucléaire a été lancée sur une grande ville, faisant des millions de morts.

A voir la dissémination du plutonium et autres matériaux fissiles, un expert du Pentagone s'étonnait que ce ne soit pas encore arrivé.

Laissé à ses démons, l'homme peut dépasser en cruauté le pire des animaux. Quand il se manifeste ainsi quelque part, il n'y a pas de frontière. Il faut intervenir sous peine d'y passer tous.

LA BIBLE, CODE SECRET

La Bible recèlerait depuis trois mille ans un code secret destiné dès l'origine à être décrypté par nos appareils informatiques.

En supprimant dans ce texte sacré les intervalles entre les mots et en lisant les lettres, qui représentent aussi des chiffres, tantôt dans le sens normal d'écriture, de droite à gauche, tantôt en sens inverse, tantôt verticalement en descendant ou en montant, tantôt suivant toutes les diagonales, en un sens ou en l'autre, tantôt en sautant dans chaque cas une lettre sur deux, sur trois ou plus, tantôt en marches d'escaliers, on découvre des mots dont l'assemblage forme d'étonnantes prédictions sur des événements réellement survenus plus tard, qui surviennent actuellement ou qui surviendront demain.

Un assemblage horizontal avait donné le nom de Izchac Rabin se croisant avec un assemblage vertical dont le sens hébreu était tuera. Aussitôt des exégètes y avaient vu l'annonce de son assassinat et l'avaient alerté. Or un an plus tard il fut tué de plusieurs balles dans le dos par un jeune israélite. La preuve était faite de la vérité de ce code. On trouva même le nom du tueur non loin des mots qui annonçaient le crime : Amin.

Une autre prédiction plus grave fut décelée où il était promis à Israël une guerre à bref délai.

Mais celle-ci ne se réalisa pas. On en eut l'explication par la découverte, non loin de l'assemblage prophétique, du mot signifiant "retardé".

Bien mieux, par cette méthode on retrouve parmi les 800.000 caractères environ que contient la Bible de plus en plus de prédictions qui se sont effectivement réalisées depuis son écriture.

La seule explication possible : Dieu qui avait inspiré Moïse et les auteurs du livre sacré leur avait fait insérer à leur insu un message destiné à la génération des siècles futurs qui serait capable de le déchiffrer grâce à ses ordinateurs.

Pour preuve rationnelle, des mathématiciens avaient calculé qu'il n'y avait qu'une chance sur un nombre astronomique de possibilités pour que le hasard ait pu assembler les lettres formulant de telles prophéties. Et leurs calculs réalisés sur ordinateurs ne pouvaient être pris en défaut.

Dieu seul avait pu réaliser un tel miracle, ce qui prouvait à nos exigences modernes sa réalité.

Cette découverte était d'une telle importance que nous avons voulu en avoir le cœur net. Nous avons placé sur un modeste ordinateur un ouvrage sur l'alpinisme, donc fort loin des questions religieuses, en opérant de la même façon que celle utilisée par les découvreurs du code de la Bible.

Nos moyens étaient malheureusement trop réduits. On ne pouvait lire que par lignes horizontales à sens unique, à la rigueur en sautant une ou deux ou trois lettres. Mais impossible de lire verticalement ou en diagonales, encore moins en sens inverse, encore moins en marches d'escalier.

Après quelques essais encourageants nous avons entrepris de retrouver dans ce texte loin de toute ambiance religieuse la prière fondamentale du Christ et voici ce que nous avons obtenu en suivant l'ordre de ce livre de 400 pages environ.

Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit ? (sanctifié,... pas trouvé), que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour, pardonne-nous nos offenses (sans l's) comme nous pardonnons à ceux qui nous ont ? (offensés, pas trouvé, le mot offense étant déjà pris), et ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre nous du mal. Ainsi soit-il.

Nous avons alors tenté de trouver un texte stupide : *Le chien croit en Dieu*. Echec. Mais succès avec : *Le chat croit en Dieu*.

La cause était entendue mais alors le mystère passait de la Bible sur ces esprits cultivés qui avaient soutenu la thèse d'un codage d'intention divine ou qui s'y étaient ralliés.

Ils tenaient déjà la preuve de l'exactitude de leur thèse puisque Rabin avait réellement été assassiné comme lu à la verticale croisant son nom.

Mais la preuve irréfutable ne se trouvait-elle pas dans leurs calculs. Oserait-on les dire faux ? Absolument pas. Ils sont parfaits.

Mais reportons-nous au N° 7 de Reliance qui met en évidence un principe général.

Les calculs les plus exacts sont ruinés par ce principe. Ces exégètes sont partis sur l'application mathématique des lois du hasard (les deux mots sont contradictoires, mieux vaudrait parler des effets du hasard, mais l'habitude est prise) à un texte qui n'était pas écrit au hasard, tant s'en faut. Il aurait fallu partir d'un texte de 800.000 caractères tirés au hasard d'une urne de mots hébreux les contenant tous en nombre égal. Remarquons qu'il n'y aurait pas eu de Bible ! . . .

Or un texte a un sens donné par un assemblage de lettres et de mots qui ne doit rien au hasard.

En outre le but religieux de la Bible amène la répétition de mots privilégiés : Iahvé, promesse, péché, punition, prophétie, prière, adoration... Si on prend les mots de la Bible au hasard, ceux-ci reviendront donc plus souvent et pas par hasard.

Egalement une langue favorise le retour de certaines lettres. Le e français revient cinq cents fois plus que le w. Les deux n'ont donc pas des chances égales et ce ne sera pas par hasard dans un tirage au hasard si les e écrasent les w.

Inutile d'aller plus loin. Tout cela n'est pas sérieux. Encore moins habillé de savants calculs.

Mais comment des esprits cultivés ont-ils pu s'y laisser prendre ? Là est le mystère. Au fond que cherchaient-ils ? L'article *Les deux chemins du N° 24* aidera à le comprendre.

Il serait bon aussi de se reporter au N° 1 relatif aux deux sortes de raisonnement. La tendance actuelle est en effet de s'en remettre un peu trop vite à celui qui devrait passer en second.

Problème tout simple posé à un ordinateur. Chacun de nous a 2 parents. Age moyen des parents à une naissance : 30 ans. Combien chacun de nous avait-t-il d'ancêtres en l'an 1000 ?

Réponse de l'ordinateur : 4.294.967.296 ! Avant de recourir à l'ordinateur, on n'a pas soumis la question au raisonnement qualitatif. Aussi simple qu'elle paraisse, elle comporte pourtant une grosse erreur. Elle saute aux yeux.

Mais tous comptes faits, que cette histoire de code biblique ne tienne pas, cela ne vaut-il pas mieux ? N'est-ce pas en effet pour des croyants manquer de respect envers Dieu que de l'imaginer s'amusant à confier son message à cette sorte de mots croisés hasardeux ? Einstein refusait de croire que Dieu joue aux dés le sort du monde.

Si nous nous sommes étendus sur cette histoire, c'est qu'elle est typique de l'erreur fréquente citée au N° 24 qui nuit à la voie religieuse sans conforter pour autant celle que nous suivons ici.

LES FAUSSES DIRECTIONS

Beaucoup d'esprits et non des moindres vont rechercher des justifications à leurs croyances ou à leur espoir ou à leur scepticisme dans des directions où ils ne trouveront jamais rien.

Jean Rostand lui-même qui écrit que, nulle part dans l'univers qu'il découvre, l'homme "ne trouve de réponse, si discrète soit-elle, à ses exigences spirituelles".

Mais quelle réponse spirituelle, grands dieux, l'homme peut-il bien attendre de ses télescopes et de son astrophysique alors que la seule réponse qu'il peut trouver est en lui ? (*Voir N° 18*)

C'est de l'homme que part toute déduction, toute croyance, tout sens à donner à l'univers et à lui-même, en un mot toute réponse spirituelle.

Si nous rencontrions d'autres humanités, nous ne serions, tels ces découvreurs du nouveau monde, pas plus avancés qu'avant, sauf si elles avaient atteint un niveau de raison supérieur au nôtre. Mais même alors c'est en elles-mêmes qu'elles auraient trouvé la réponse à nos pourquoi.

Nous n'avons rien à attendre de ces preuves hétéroclites qu'on nous donne de l'au-delà, signes, fantômes, voix, tables tournantes, codes. La foi religieuse qui suit une autre voie que celle que nous avons adoptée ici n'a rien à voir non plus avec ces fantasmagories. C'est dans une autre direction que nous devons chercher. (*Voir N° 24*)

SEISMES BOURSIERS
(Fin)

Il s'est produit dans les pays asiatiques exactement ce qui s'est passé chez nous. Ruinés après la guerre, ils se sont mis au travail, travail acharné comme savent le faire les Japonais ou les Coréens et ce travail a d'abord été employé à redresser leur économie.

L'argent, véhicule de l'échange du travail, a circulé au même rythme conformément à sa destination sous forme de monnaie saine dont la valeur était non seulement pas surévaluée mais réduite de façon à favoriser la vente à l'exportation en comprimant la vente aux consommateurs de l'intérieur qui fournissaient ce travail. A ce régime les entreprises devinrent vite prospères et l'argent n'étant plus utilisé à flux tendu comme aux temps de la pénurie s'amassa dans les banques.

Quand l'argent n'a plus son emploi immédiat de reconnaissance de dette, il devient par lui-même source de profit par de nombreux moyens. On crée des sociétés dont on vend les actions au prix le plus élevé possible ou on en achète en visant la plus-value la plus rapide et de même pour les autres titres.

En somme en donnant aux actions une valeur supérieure à celle de la fraction de propriété industrielle ou commerciale qu'elles représentent, on leur fait jouer le rôle d'une monnaie folle. Il s'ensuit une création monétaire proprement dite pour répondre aux transactions sur les valeurs en cours.

Or la monnaie n'est pas un bien réel mais une valeur fiduciaire qui ne doit son existence qu'à la réalité des biens et services qui la font naître. Sans sa contrepartie de travail, elle perd sa validité et ne reposant sur rien elle devient une monnaie folle sans limite définie.

Cela ne se ressent pas tant que sa valeur, fiduciaire justement, et celle des titres, sensiblement fiduciaire elle aussi, restent crédibles aux yeux de ceux qui les utilisent normalement. Dans l'océan des mouvements financiers, aux milliards sains s'ajoutent les milliards vains, jusqu'au jour où leur excès éclate au grand jour.

La réaction n'est pas immédiate car toute une batterie de mesures entre en jeu pour maintenir les valeurs illusives. Chaque craquement est immédiatement colmaté par une intervention sur le marché d'une réserve de valeurs faite pour cela et par toute une action psychologique tant est vrai qu'en matière fiduciaire la psychologie joue un rôle d'autant plus important qu'il est discret. Une simple rumeur chuchotée agit sur les cours.

Mais ce jeu ne peut durer indéfiniment. Vient un jour où les tensions accumulées finissent par provoquer, comme dans la tectonique des plaques en géologie, de plus en plus de sinistres. Que la Bourse s'alarme, amplifiant le désarroi fiduciaire, et voilà que soudain se produit alors un séisme boursier qui va se répercuter dans l'économie mondiale, car maintenant la grande finance a tissé son réseau autour de la Terre et ne veut plus être gênée par les frontières des monnaies nationales, témoin l'institution de l'Euro.

Le nettoyage progressif de cette valeur indue de l'argent représenté par la monnaie et par les valeurs boursières ne pouvant s'opérer naturellement par l'inflation qu'on freine à mort au prix de nombre de sous-paiements et de licenciements économiques, le déséquilibre croissant qui en résulte finit par l'imposer brutalement par un séisme boursier. Les milliards s'évanouissent, pour la bonne raison qu'ils n'étaient que des chiffres sans valeur, au détriment de tous ceux qui ont échangé des biens réels contre des titres surévalués et qui se retrouvent ruinés avec toutes les conséquences économiques et sociales qui en résultent. Des pertes jusqu'à 80 % sur certaines places, effarant ! On n'a rien vu venir. L'appât du gain rend les gens aveugles au profit des forces d'argent aux aguets qui profitent de tout.

Aussi longtemps qu'une autorité financière saine n'aura pas imposé un frein légal efficace au libéralisme sauvage qui estime avoir le droit de tout faire, la rapacité en col blanc continuera de se repaître du fruit du travail des autres.

MORTE, LA POESIE ?

Un avion déroule dans le ciel bleu une traînée éblouissante. Un enfant s'émerveille : oh, maman comme c'est joli. Il n'a pas perdu le sens de la poésie que la vie se chargera vite de stériliser.

A cette vue quel beau poème eût fait Victor Hugo !

Naguère la poésie tenait la place que tient aujourd'hui la chanson. Elle était populaire et un poète était autant apprécié qu'un chanteur actuel.

Dans l'Antiquité c'est par le poème, cette forme esthétique du langage, qu'on faisait passer à la fois le message scientifique auquel on tenait le plus et les sentiments qu'il pouvait inspirer.

Voit-on aujourd'hui Einstein ou Louis de Broglie exposer leurs théories en alexandrins ?

La poésie est essentiellement d'ordre affectif. Il semble que ce qu'a gagné la raison, le cœur l'ait perdu et c'est une erreur car la nature de l'homme est d'abord affective. Les grandes découvertes, les grands succès techniques ne vont pas sans enthousiasme mais les poètes sont encore incapables de l'exprimer et nous de le comprendre.

Nous sommes à peine installés dans notre monde de machines et de paysages nouveaux.. Nos idées sur la poésie sont restées en arrière dans les temps passés et elles sont encore incapables de nous ouvrir à la beauté de la vie moderne.

Combien de poètes expriment l'émerveillement à découvrir au décollage nocturne d'un avion le parterre de lumières d'une ville, l'élégance de ce grand pylône bien placé sur une colline, la courbe harmonieuse d'un barrage, la beauté d'un pont suspendu enjambant d'une travée le grand fleuve, les lignes idéales d'une voie ferrée, la silhouette parfaite d'un avion ou d'un navire, le spectacle tel qu'il est de hautes tours blanches laissant nonchalamment sortir des vapeurs diaphanes qui s'évanouissent au-dessus de la campagne, la flamme de la fusée fonçant vers les étoiles. . .

Pourquoi les hommes ne lèvent-ils pas les yeux de temps à autre sur le panorama de leur travail simplement pour s'en détacher et s'offrir le luxe de se dire : C'est beau tout de même ce que nous avons fait là.

Cela les changerait de tant d'horreurs que se plaisent à décrire les médias. Les ingénieurs et les techniciens nous apportent sans le savoir un flot de beautés réelles que seules les mentalités arriérées sont incapables de reconnaître. Le culte de l'horreur s'installe partout, jusqu'aux jeux d'enfants. Ouvrons sur notre monde nouveau un œil neuf. C'est ce qui nous manque le plus.

("Plus haut, les hommes" P. Persat, éd. Grassin)

MYRIAM ET JULIE

Pour mettre la charrue avant les bœufs, car cela nous servira plus tard, nous avons imaginé le sketch suivant, amusant et naïf, mais approchant ce qui deviendra peut-être réalité demain.

Myriam accepte sa fusion avec son amie, Julie, décédée un mois après un accident de la route.

- Morte ?

Le chirurgien fit un signe de tête affirmatif. Bien qu'habitué à voir des agonies il ne pouvait s'empêcher d'être triste. Les gens attendaient encore trop souvent de souffrir jusqu'à la fin par peur de recourir à la fusion.

- Vous avez sa formule cérébrale ?

- Sa F. P. ? Oui. Elle figure dans le Récepteur Européen de Paris.

- Et qui est le receveur ?

- Une amie, Myriam Robin. C'est ce nom, je crois.

- Il faudra prévoir la fusion.

- Tout est prêt. Cette fille a été réexaminée et elle s'est préparée.

- Elles étaient connectées ?

- Non.

- Cela m'aurait étonné. A cet âge on veut vivre sa vie individuelle. Eh bien, on peut pratiquer l'opération demain.

- Est-ce si pressé ? demanda un étudiant.

- *Quelle question ! Vous n'avez donc pas appris qu'il ne faut pas tarder pour un tas de raisons ? Les proches oublient vite leur peine et puis ils oublient les disparus purement et simplement. On les priverait d'une grande joie. L'amitié aussi se distend et le receveur est de moins en moins motivé ou même plus d'accord du tout. Il faut surtout éviter des fluctuations temporelles trop importantes qui finissent par provoquer des distorsions mentales pénibles à remonter.*

- *Mais, professeur, dit une infirmière, avant, il me faut le temps d'informer les familles. J'ai à peine commencé à téléphoner à Myriam.*

- *Merde, où avais-je la tête ? Allez vite, et annoncez leur que nous pourrions réaliser la fusion mardi si la receveuse est toujours d'accord.*

- *Oh, ça ne risque rien. Elle m'a eu l'air tellement émue. Elle en pleurait de joie.*

- *Très bien. Alors contactez la Préfecture pour avoir de suite l'autorisation et la F. P. De cette fille. Elle avait déposé son rememberact ?*

- *Heureusement oui. Sa compagnie d'assurances le lui avait demandé pour des questions juridiques.*

- *C'est une chance. Sinon on n'aurait eu que la sauvegarde qu'on pratique à l'entrée à l'hôpital. On ne sait jamais si la mémoire n'a pas déjà été détériorée. A cet âge, on ne s'en préoccupe pas tellement. Tout devrait donc aller pour le mieux.*

Plus tard, dans la clinique du professeur.

- *Dites moi, Myriam . . .*

- *Je préfère qu'on m'appelle Julie.*

- *Alors Julie, dites-moi. Quand vous avez sombré dans le coma, vous avez dit une phrase que nous n'avons pas comprise, quelque chose comme : il a une tête de... une tête de quoi ?*

Julie-Myriam se mit à rire.

- *Oui, je me suis sentie partir. Je croyais à un banal étourdissement et je vous en voulais de ne pas l'avoir prévenu en calmant mes blessures.*

- *Alors c'était moi qui avais une tête de quoi ?*

- *Je n'ose pas vous le dire.*

Eclat de rire chez les infirmières.

- *Pas besoin. Alors, Julie, comment allez-vous ?*

- *Moi, très bien. Mes parents, eux, sont paumés.*

- *Fini. Je les ai vus. Aucun problème. Heureuse ?*

- *Très. Cette double mémoire qui m'a troublée au début, maintenant elle m'enchant. J'enviais Myriam qui jouait si bien du piano. Je joue maintenant du piano comme avant. Et j'enviais Julie si bonne skieuse. Je me sens toujours bonne skieuse. Myriam avait tant voulu voir mon île de vacances. Maintenant j'y suis allée tant de fois. Au début j'avoue que j'ai été désorientée par pas mal de pagaille dans ma tête mais maintenant ça se met en ordre et je me sens en pleine forme.*

- *C'est pourquoi on ne réanime pas tout de suite les deux composants de la personnalité. Avant on comptait un mois d'assistance avant de réanimer. Maintenant cinq jours suffisent. Bientôt on n'aura plus à attendre et la fusion s'opèrera directement sans suspension de conscience pour aucune.*

- *La seule chose qui m'ennuie, c'est que j'ai le mauvais caractère de la Myriam que j'étais. Mais l'héritage de Julie va me l'améliorer. A propos, qu'avez-vous fait de mon corps ?*

- *On voudrait savoir ce que vous voulez en faire.*

- *Bof. On a films et photos. Quand j'étais Julie, j'enviais Myriam plus belle que moi. Je suis toujours belle et j'en suis heureuse. Par contre Myriam avait parfois la migraine et cela m'arrive encore. Mais, étant Julie, j'avais besoin de lunettes. Eh bien, maintenant j'y vois clair comme avant. Il y a encore pas mal de détails qui s'entremêlent dans ma mémoire. Mais ça va bien s'arranger tout seul. Est-ce que je peux voir mon ancien corps ?*

On l'emmena dans la chambre froide.

- *C'est vrai, j'étais moins belle que moi... que Myriam. J'y ai gagné... Oh, mes cheveux arrachés quand je suis tombée de moto. Je ne m'en étais pas rendu compte. C'est cela qui m'avait frappée le plus, cette horrible blessure, quand je suis venue voir Julie à l'hôpital. J'étais effondrée. Et je n'avais pas pensé du tout à une fusion.*

- Allons, je vois que ce transfert s'est pas mal passé. Les derniers troubles se dissiperont vite. Chaque jour de vécu complète la consolidation de votre nouvelle personnalité. On est loin maintenant des tempêtes psychologiques du départ. On peut dire que si la connexion a été dès le début une réussite, la fusion, elle, n'a pas été enfantée sans douleur mais on a finalement réussi. Un événement majeur comme une sorte de seconde création de l'homme, vraiment. Reste à savoir si on sera plus heureux. C'est une autre question.

- Oh, professeur, pourquoi dites-vous cela ?

- Ma foi, j'en sais rien. Pourquoi certains refusent-ils obstinément la fusion avant de mourir ?

- Chacun est libre. L'important, c'est qu'on ait le choix. Ceux qui refusent, ils verront bien.

- Oui, l'important, c'est qu'on ait le choix. Et on en revient toujours à la seule chose qui compte pour l'homme, que soit sans cesse abreuvée sa soif de bonheur. Seul, le progrès est là. Parce que fusionner deux hommes malheureux ne fait pas un homme heureux. Et alors on n'insiste pas.

- Mais je suis heureuse, docteur, très heureuse.

- Allons, le vieux sceptique que je suis est content de se voir de temps en temps démenti.

(Oui, c'est complètement fou ! . . . Provisoirement)

RECHERCHE EXTREME : DANGER

Quand on veut aborder la recherche extrême, on risque de dévier dans deux erreurs opposées.

Ou bien tout prendre à la légère, déclarer que c'est de la science-fiction, naïf, inutile, sans réalité et que dans la vie il n'y a qu'une chose qui compte, gagner sa croûte.

Ou inversement dérailler de la raison pour tomber dans la morbidité. Les idées de mort, d'éternité, de conscience, d'inconnu, peuvent devenir obsessionnelles dans certains cerveaux fragiles.

Pour savoir et comprendre au-delà des sciences les plus avancées, parce qu'en dépend notre sort, nous devons nous aventurer dans un territoire immense, inexploré, dépourvu de repère, sans autre boussole que la raison pure, mais avec calme et lucidité, sans nous laisser arrêter par l'inimaginable, car ici l'imagination à peine à suivre.

La mort surtout fait peur et suscite des précipitations vers des illusions sans fondement. Les témoignages de rescapés qui ont vécu des moments enchantés sont des expériences mais pas des révélations sur l'au-delà. Leurs conditions de lucidité sont loin d'être incontestables. Quant aux autres, s'ils se sentent mal à l'aise, ils n'ont qu'à recourir au garde-fou placé au N° 8.

Règle idéale à proposer : On ne peut réfléchir valablement sur la mort qu'à vingt ans par un matin de printemps sous un cerisier en fleurs.

L'AUTRE FACE

Nous avons bien des raisons de considérer notre fin de siècle avec une réaction de découragement.

Ici on égorge froidement, avec une barbarie inouïe, au milieu des hurlements de souffrance et d'effroi, des hommes, des femmes, des enfants dont le seul crime est d'être de pauvres gens sans défense ! Et on laisse faire, ce crime négatif généralisé.

Là on casse, on pille, on brûle au hasard par révolte contre cette société qui abandonne à elle-même, sans travail, sans ressources, toute une jeunesse qui veut vivre.

Partout sans aucun travail des fortunes s'amassent entre les mains d'une petite minorité de riches qui s'étalent sans pudeur devant des foules de pauvres, de chômeurs, d'exclus qui n'attendent plus rien.

Et, par-dessus tout, des engins de destruction massive comme on n'en avait jamais vu depuis que les hommes se font la guerre.

De quoi désespérer du genre humain.

Mais en face de ce noir tableau il ne faudrait pas oublier ceux par qui l'humanité progresse. Les médias en parlent peu parce que le drame rapporte plus que le bonheur, la fantaisie que le sérieux. Ils oublient leur rôle d'informateurs selon l'importance réelle des événements. Ils répondent qu'ils ne sont pas là pour éduquer le public mais pour lui fournir ce qu'il paie pour entendre. Encore et toujours l'argent.

A trop voir tout ce qui ne va pas et contre lequel il faut bien lutter, on risque de déséquilibrer sa vision qu'on désire exacte de la réalité.

C'est pour rétablir cet équilibre que nous rapportons ici un poème de jeunesse, sans doute par trop idéaliste, mais qui entre dans la ligne de pensée de Reliance. Pour parer à trop de raisons d'être pessimistes, il est plutôt rafraîchissant.

Je t'aime, ô mon époque

*Toi qui resplendis de lumières au front des grandes villes
Toi qui nous transportes dans les airs avec tant de naturel
Toi qui nous ouvres le profondeurs bleues des océans
Toi qui nous donnes la puissance qui pulvérise les montagnes
Toi qui nous lances dans les espaces pour les peupler*

Je t'aime, ô mon époque

*Les usines tournent, les trains roulent, les ports bourdonnent
Les cités neuves se parlent par-dessus mers et continents
Les nations échangent leurs richesses et leurs chansons.
Comme cette terre autrefois déserte, triste, démesurée,
Comme cette terre est aujourd'hui peuplée, joyeuse et petite*

Je t'aime, ô mon époque

*Toi qui suscites sans douleur des enfants bien nés
Toi qui fais reculer la faim, la maladie et la mort
Toi qui modèles nos corps pour rendre notre espèce plus forte
Toi qui nous ramènes à la nature en nous la soumettant
Toi qui construis l'homme plus libre et plus généreux*

Je t'aime, ô mon époque

*Les arts nouveaux se cherchent à travers des essais barbares
Les idées bouillonnent où fondent les vieilles doctrines
Bon gré mal gré, tout est remis en question et si parfois
Notre espèce se brûle les doigts sur un restant de bêtise
Invinciblement s'établit le triomphe de l'intelligence*

*Je t'aime, ô mon époque
Fruit des efforts millénaires de tant de vies bien remplies
Epoque redoutable, époque débordant d'optimisme
Epoque où se joue le sort des siècles passés et futurs
Toi qui peux nous rejeter à l'instant dans la nuit originelle
Mais qui nous souris par tant de motifs d'espérance*

("Plus haut, les hommes". P.Persat, éd. J. Grassin. 1960)

SA PLUS BELLE CONQUETE

L'homme a conquis sa caverne sur l'animal. Il s'est fait des outils, des moteurs, une informatique. Il a débarqué sur l'astre voisin et va en conquérir d'autres. Il a déjà en main le pouvoir de régler lui-même le sort de son espèce. Maintenant sa plus belle conquête, la plus difficile, la plus dangereuse, mais la plus exaltante, car tout le reste en dépend, c'est celle de lui-même.

OPTIMISME COSMIQUE

L'univers est ainsi fait que l'optimisme par quelque endroit en sort toujours vainqueur. Quels que soient les catastrophes, quels que soient les carnages dans tout le règne animal, homme compris, quels que soient dans le genre humain les horreurs, les génocides, les génosuides commis par ceux que ne maîtrisent pas encore leur intelligence et leur sensibilité à autrui, quels que soient le temps et l'espace qui devront se consommer, nous sommes fondés, au vu de ce que nous connaissons, à penser que, immanquablement, la vie y apparaîtra sans cesse et que si nous sommes là, c'est que tôt ou tard il ne pouvait en être autrement.

L'univers n'est fait ni de hasard, ni de nécessité, deux concepts trompeurs qui n'éclaircissent rien, mais de l'Etre, ce que nous ne pouvons récuser, qui se comporte en singulière indépendance des concepts laborieux que nous échafaudons pour nous l'expliquer et qui de toutes façons nous laisseront toujours sur notre faim.

Certes nous avons toujours intérêt à avancer dans nos connaissances car au fur et à mesure qu'elles se développent, elles nous apportent la possibilité de nous trouver des valeurs solides, d'améliorer notre bien-être, de vaincre la souffrance et la mort, de nous grandir par notre intelligence et notre cœur, toutes choses qui s'appellent le bonheur.

Nous ignorons tout de l'avenir, et même de sa signification première, mais si l'univers est là avec toute sa magnificence, si nous sommes là même pour une fraction de temps avant un ailleurs que nous ne pouvons encore deviner, c'est que de toutes façons il y a quelque chose d'immense que nous sommes bien incapables d'appréhender par notre raison, mais quelque chose de positif. C'est ce qui nous donne le droit d'être optimistes.

NOTRE RAYON DE LIBERTE

Un nageur se met à l'eau et nage jusqu'à la fatigue qui l'oblige à remonter sur le bateau. Tel est son "rayon de liberté à la nage". Il sait que si un jour il fait naufrage, toutes conditions égales, il pourra atteindre un point de sauvetage situé dans le cercle de ce rayon.

Un marcheur peut en faire autant pour mesurer la distance qu'il peut parcourir en une journée. Un adulte peut marcher en moyenne de quarante à cinquante kilomètres en un jour en plaine. Mais s'il est entraîné, il peut réaliser une distance bien plus considérable.

Chacun peut chercher à savoir selon des critères de son choix quel est son rayon de liberté en n'importe quel domaine. Essayez vous-mêmes.

Un comptable qui se connaît sait que son attention ne peut dépasser six heures d'affilée. S'il continue, il fera erreur sur erreur et il n'avancera que très péniblement dans son travail.

N'importe quel étudiant sait qu'il ne peut travailler plus de tant d'heures ou de minutes sans que son attention décroche. Inutile d'aller plus loin : cela ne rentrera pas ou alors avec un rendement dérisoire.

Le rayon de liberté d'attention est très court chez un enfant. A la maternelle, pour un jeu donné, il va d'un quart d'heure à une demi-heure.

Quand l'homme prend de l'âge, il perd sur ses divers rayons de liberté, mais trop souvent par sa faute car c'est par la tête généralement que débute la vieillesse en apportant des excuses à la démission. Il est navrant de voir un retraité en bonne santé se résigner facilement à sa lente déchéance, y trouvant même une certaine délectation. Le jour viendra prématurément où il n'aura plus dans son rayon de liberté que son quartier, puis que son jardin, puis que son logement, puis que sa chambre, puis... alors que la dignité de l'homme est dans la révolte contre tout ce qui l'abaisse, imbecillité, égoïsme, haine, maladies, et vieillesse et mort comprises. (*Voir N° 27*)

Heureusement on rencontre à l'inverse des exemples remarquables. Un homme de 89 ans a atteint l'année dernière le refuge de l'Aigle, dans les Ecrins, en remontant un dénivelé de 1.788 mètres. Or pour monter au refuge du Goûter, première étape du Mont Blanc, dénivelé : 1.430 mètres. Pour avoir conservé un tel rayon de liberté, cet homme a su ne pas se laisser vieillir prématurément.

Le rayon de liberté intellectuel, lui, est celui sur lequel on a le plus de prise. Il peut se garder intact jusqu'au bout comme certains centenaires l'ont prouvé et il suivra la durée de vie.

L'homme est un être insatiable, ne trouvant sa joie que toujours plus haut. (*Voir N° 13*)

Qu'est-ce donc que cette passion de l'opinion publique pour tous ces records qu'elle veut voir sans cesse améliorer, sinon ce besoin essentiel, congénital de l'humanité d'étendre toujours plus loin ce rayon de liberté que lui a généreusement accordé son créateur, quel que soit son nom ? ..

EGO ... EGOISME

Le rayon de liberté de l'individu, (mot comique signifiant : qui n'est pas coupé en tranches), ne peut satisfaire celui qui s'estime une personne.

Encore soumis à la loi de la Jungle, beaucoup passent de l'ego, état naturel, à l'égoïsme, ce défaut quand il affecte l'homme, qui le fait rétrograder vers l'isolement animal.

Que le comportement d'un égoïsme absolu, sans aucune considération humaine, puisse apporter la réussite en affaires, dénonce le retard pris par l'humanité dans le domaine économique, en contradiction avec ses avancées scientifiques et culturelles. Par conséquence logique, ce cannibalisme provoque la misère, l'humiliation et la révolte de la masse grugée par l'avidité de quelques-uns.

Qu'on ne vienne pas nous dire que cette guerre économique oblige les rivaux à accélérer des progrès en tous genres car elle seule peut le faire. Vrai pour les progrès, faux pour l'exclusivité, car, en voulant suivre la loi de la Jungle, elle ne réalise ces progrès qu'au prix de multiples souffrances alors que l'utilisation de l'intelligence au service de tous aurait obtenu les mêmes résultats à moindres frais.

Utopie ? Non. Retard, oui. Car des deux voies de l'évolution : la souffrance ou l'intelligence, à force de suivre la première qui suscite crises, misères, révoltes et menaces de pire encore, cette guerre archaïque finira bien par faire place à une émulation concertée à moins qu'avant, elle ne règle tout par élimination de la race humaine.

Le jour où les hommes suffisamment reliés finiront par comprendre à force d'expériences cuisantes qu'ils ne forment qu'une seule humanité face à l'univers, ils se rendront à l'évidence que la sécurité économique de tous et de chacun dépend de leur aptitude à travailler en concertation.

A entendre aujourd'hui les craquements de l'économie mondiale, on prend la mesure des risques de toute nature que sa faillite entraînerait. La révolution économique est, à n'en pas douter, la plus urgente à réaliser, et à l'échelle mondiale.

Si nous savons réussir cette révolution libératrice, le travail de chacun ne s'opposera plus à celui des autres. Né de l'initiative personnelle, organisé selon une règle du jeu mondiale, guidé par une information permanente, il verra son rayon de liberté s'étendre à la planète entière.

PEUT-ETRE DEMAIN

On sait maintenant prélever, conserver et greffer des organes. On déchiffre l'ADN. Les progrès Les plus importants pour l'humanité ne sont pas ceux des engins qu'on envoie aux confins du système solaire, ni ceux des nouvelles particules à la fois si infiniment petites et si fantastiques en énergie. Ce sont ceux qui affectent l'homme.

Qu'on arrive, et on y arrivera, à prélever et à maintenir en bon état de fonctionnement un cerveau et ce cerveau continuera de fonctionner. On aura dans une enceinte appropriée un être humain, éprouvant, pensant, jouissant, souffrant, heureux ou malheureux. On pourra le greffer dans un crâne qui aura perdu le sien mais faisant partie d'un corps resté intact, dans un accident de voiture par exemple, et c'est un être humain qui pourra poursuivre son existence.

Cette éventualité a de quoi nous effrayer comme tout nouveau pouvoir conquis par l'homme et dont il peut faire un usage terrifiant. Le bâton n'a jamais fait la morale à qui le tient. Mais cette puissance qui s'est révélée si terrible à Hiroshima et à Nagasaki, si terrible qu'elle semble avoir servi de leçon, peut être utilisée au plus grand bien de l'humanité.

Dans la même ligne de progression la connexion des cerveaux entre eux n'a rien d'utopique. On y arrive à grands pas avec les moyens de communication en perfectionnement accéléré. Mais ils sont encore extérieurs à l'homme. Quand on parviendra à relier les hommes de l'intérieur même de leur cerveau ou, puisque le cerveau en est le relais, de leur conscience, c'est l'humanité entière qui pourra entrer en connexion.

On y arrivera, et sans doute plus tôt qu'on ne pense, et c'est dès maintenant que nous devons nous y préparer pour orienter ce progrès dans le sens positif.

Soyons vigilants. Cette connexion est une hypothèse, pas une utopie. Le moyen de communication, nous ne le connaissons pas encore, sauf qu'il relèverait de la Quantique. Mais n'allons surtout pas faire comme les zélés du paranormal qui se sont précipités sur les ondes, dès leur découverte par le grand public, pour asseoir leur pouvoir. Nous sommes totalement étranger à leur art.

Tout ce que nous pouvons prévoir, c'est que ce moyen de communication devra être instantané et nous dirons pourquoi.

En attendant, nous convenons qu'il y a dans de telles prévisions de quoi nous tourner la tête comme la prévision raisonnée des réalisations de notre siècle aurait eu de quoi tourner la tête aux scientifiques du siècle dernier. Mais l'inimaginable n'est pas un critère d'impossibilité.

VERS L'UNION MONDIALE ?

L'Union Mondiale se réalisera nécessairement. Notre planète est devenue trop petite, trop vite parcourue avec des moyens de transport trop faciles pour que ses habitants restent séparés.

Hier les Européens découvraient les peuplades d'Amérique aux langues, aux meurs, aux coutumes, aux religions, à la vision du monde aussi distantes des nôtres que l'océan qu'ils traversaient.

Aujourd'hui l'Européen qui passe en Amérique y retrouve les mêmes industries, les mêmes panoramas urbains, les mêmes sports, les mêmes façons de penser, les mêmes religions que chez lui. Les différences ne portent que sur des rivalités traditionnelles qu'on peut qualifier d'internes.

La science surtout est universelle par nature. Déjà fortement amorcée par une tumultueuse histoire toujours orientée vers la formation d'empires de plus en plus grands, l'Union Mondiale qui en est l'aboutissement est près de se réaliser.

Le problème est de savoir comment.

L'Union Européenne est un palier qui mène vers cette Union. Nous l'appelons de tous nos vœux. Mais commencer à la faire par la coalition des puissances financières oppressives alors qu'elle sera par nature l'union de populations libres et souveraines est un vaste complot qui ne dit pas son nom pour accaparer l'histoire à son profit.

Pour ce faire on a étouffé l'inflation et on a ainsi institutionnalisé le chômage et la misère. Pour notre économie en piteux état, la disparition des frontières entre pays aux systèmes fiscaux et sociaux si disparates représente une grave menace qu'il faudra contrer en hâte comme toujours par le sacrifice des plus faibles.

Ce n'est pas ce que nous attendons de l'Union Européenne qui doit être une relation à la fois concrète et sentimentale, comme le fut le patriotisme capable de soulever les citoyens pour défendre leur pays, une union qui rende chacun protecteur de la patrie commune, c'est-à-dire de la vie et du bien-être des autres comme des siens.

Mais si c'est pour en faire une lice où se battent, pour partager le butin, des rivalités financières, aussi impitoyables qu'avant, nous aurons perdu la partie et pour un bon bout de temps.

LA VRAIE DISCUSSION

Deux ingénieurs s'interrogent sur le meilleur emplacement d'un pylône. Tel est le type de discussion pure consacrée uniquement à la recherche d'une solution sans intervention d'amour propre.

Le but de toute discussion est la mise en commun d'informations et d'opinions différentes en vue de trouver à une question une vraie réponse.

Cette définition est souvent mise à mal.

Lorsque par exemple un groupe politique est invité à la radio ou à la télévision, on y assiste souvent à une joute verbale où chacun cherche à avoir raison, où on veut parler plus fort que le partenaire, où on se coupe la parole, où les arguments saisis au vol volent bas, où plus d'une fois on frise la limite de la courtoisie. Elle a bien de la chance la Vérité si elle arrive à sortir à quatre pattes de dessous la bagarre.

La discussion publique à deux est mieux lotie. On s'y parle plus posément, sachant que les auditeurs jugeront aussi par la bonne tenue et le ton employé. Mais, à la différence du cas des ingénieurs, le jeu est détourné par la présence du public. On ne cherche pas la vérité, on ne cherche pas une solution. On défend une opinion, une théorie, un système préétablis. On veut d'abord ne pas perdre la face, ensuite prendre le dessus devant le public sur son partenaire.

Ce n'est plus une discussion, mais une joute oratoire devant un public qui marquera les points. Il s'agit de bien parler, de faire preuve de répartie, de ne pas manquer ses mots, car une parole maladroite ne se rattrape guère. Quand on est surpris, la solution est de répondre à côté. Ici l'expression prime la réflexion. La valeur de la réflexion n'y a pas forcément le dessus.

Même la discussion privée n'est pas exempte de cet esprit de joute. Chacun cherche en général à imposer sa façon de voir plutôt que de se mettre du côté de l'autre pour voir plus clair. Il faut une grande intelligence pour reconnaître un tort.

C'est pourquoi le meilleur moyen pour discuter consiste à le faire par écrit. Seul, devant une docile page blanche, on choisit ses mots, on marque une pause pour réfléchir, on prend du recul si c'est nécessaire. Là on est vraiment soi-même.

UNE DICTATURE MONDIALE ?

Il faut être obtus pour ouvrir les frontières entre pays aux systèmes fiscaux et sociaux différents. Ainsi, à comparer les prélèvements en Angleterre et en France, il faut s'attendre à une délocalisation massive de nos entreprises derrière la Manche et, la réglementation européenne ne nous permettant pas de nous y opposer, à trouver après cela notre économie dans un bel état.

L'établissement prématuré de la monnaie unique comporte pour nous un autre danger.

Quand l'argent ne correspond plus au travail, l'économie s'arrête. L'accumulation induite de cet argent aboutit à l'affaiblissement de la valeur réelle de la monnaie. Il s'ensuit une situation intenable dont un pays n'émerge que par une dévaluation soudaine. Discrètement, il peut en profiter pour opérer une émission de monnaie consécutive à l'inflation, mal certes, mais moindre mal. Cette manipulation a conjuré bien des crises.

En sacrifiant sa souveraineté fondamentale sur sa banque centrale pour souder celle-ci à un système rigide, l'Etat se prive d'un puissant moyen de redressement. La disparition de notre monnaie nous cimente les pieds dans un bloc d'où nous ne pourrions plus sortir. Ce sera l'asservissement total aux puissances d'argent et cela fait peur.

Comment parer à ce danger, et vite ?

A la puissance de l'argent, seule, peut s'opposer la puissance du nombre.

Déjà nous voyons les chômeurs, ces sans-moyens, ces inoffensifs, ces rebuts d'une économie inhumainement libérale, prendre conscience de leur force et s'unir pour un but précis. C'est cette évolution qu'il faut encourager mais bien canaliser pour qu'elle ne déborde pas dans des actions malheureuses ou ne se laisse pas récupérer. Heureusement, à qui n'a pas d'argent, reste l'intelligence et c'est par elle que nous pourrions conjurer la dictature de l'argent qui ferait de l'Union Mondiale un système d'esclavage comme l'humanité n'en a jamais connu, car usant des progrès des sciences psychologiques, ce système serait en mesure d'asservir directement les mentalités.

Mais ce danger que nous voyons à fond n'est pas fatal. L'intelligence peut toujours tout sauver.

QUE FAIRE DE NOUS ?

Nous sommes comme la grande majorité des utilisateurs d'une voiture, d'un appareil de radio ou de télévision, ou d'un ordinateur, y compris ces informaticiens qui élaborent des logiciels particulièrement performants, et tous ceux qui savent se servir de merveilleux engins, même très bien, mais qui ne savent pas comment ils sont faits, ni comment ils fonctionnent.

Nous marchons, nous travaillons, nous mangeons, nous pensons, nous dormons, nous jouons, nous aimons, bref, nous accomplissons tous les actes de notre vie sans savoir au juste comment nous sommes faits, ni comment fonctionne cet organe cérébral par lequel s'exerce notre esprit.

Nous sommes aux commandes macroscopiques de notre organisme corporel, mais ce corps met en jeu des milliards de phénomènes microscopiques sur lesquels nous n'avons aucune prise. Notre simple digestion fonctionne avec une complexité qui confond l'imagination. Or nous ne nous occupons même pas de l'ouverture de notre pyllore. Nous sommes seulement chargés par notre organisme de manger et d'évacuer. Il s'occupe du reste. Et il en est ainsi de tout notre fonctionnement interne. Nous ne commandons pas notre naissance, notre adolescence, notre jeunesse, notre vieillesse, sauf à tenter d'intervenir sur elles avec plus ou moins de bonheur car

c'est à peine si nous commençons à nous connaître nous-mêmes. Si nous manœuvrons à volonté notre corps, c'est lui qui nous entraîne dans un cycle vital sur lequel nous ne voyons encore aucune possibilité d'intervenir.

Tel est l'homme, pilote d'un appareil mis à sa disposition physiquement et mentalement pour son travail et toutes les démarches de sa pensée, comme pour ses joies et ses rêves, mais qui ignore ce qui se passe à l'intérieur. Il sait seulement qu'il finira avec lui dans un crash définitif.

"Au nom de quoi revendiqueriez-vous l'immortalité pour votre seule espèce ? " s'écriera le philosophe. "Vos corps s'usent et il faut laisser la place à vos enfants qui seront plus évolués". A quoi chacun répondra : "Je veux bien qu'on mette mon corps à la casse, mais, hé ! je suis dedans".

Je suis dedans, voilà bien le malheur. Mais ce malheur est-il définitif ? Comme l'automobiliste, ne pouvons-nous pas changer de voiture pour poursuivre notre fascinant voyage sans être frustrés de sa suite, une suite qui peut être exaltante ?

Depuis le fond des âges jamais personne n'a pu envisager la fin de la mort. On mettait sa seule espérance dans une autre vie après, car il était évident que jamais personne ne pourrait échapper à une fatalité aussi fondamentale ... Mais si aujourd'hui on commençait à en douter ? *(La suite ?)*

APPROCHE PAR PARABOLES

Surtout en recherche extrême, toutes les prévisions sont légitimes à condition qu'elles soient rationnellement possibles. Cette légitimité nous ouvre un vaste champ de travail. Mais pour admettre une hypothèse il serait débile d'en réclamer la démonstration par les connaissances actuelles.

Un explorateur devant qui s'ouvre un canyon infranchissable peut très bien étudier le trajet à parcourir de l'autre côté d'après ce qu'il aperçoit du terrain ou ce qu'il en prévoit. Cela lui servira quand le canyon pourra être franchi.

Dans la recherche extrême au terrain inexploré par excellence, on est obligé d'employer souvent la même méthode, quitte à se contenter, pour se faire comprendre, de paraboles ou de récits imagés, sous réserve d'en informer qui vous écoute.

C'est ce que nous avons fait dans le N° 33 .

Pour faire comprendre la jonction de deux personnalités, imaginer comme dans l'histoire de Myriam et Julie un moyen chirurgical, est délibérément naïf. Il y a toutes chances que dans la pratique cela ne se passerait pas ainsi.

Au XVIIIe siècle, le siècle des Lumières, un esprit supérieur aurait pu prévoir par déduction logique que dans un avenir très lointain on pourrait se parler à volonté directement de Paris à Rome. Il aurait donc eu raison.

S'il avait essayé de savoir comment, il aurait imaginé quelque tuyau capable de conduire très loin sans perte d'énergie les vibrations de la parole.

Mais alors il se serait heurté à un mur, la vitesse du son dans l'air qui imposait un décalage d'environ une heure et demie entre l'émission de la parole à Paris et son audition à Rome. Il n'avait, à cette époque, aucun moyen d'imaginer nos communications par fil électrique ou ondes radio.

Qu'en aurait-il alors conclu ? A l'impossible ? A un rêve, parce que d'autres l'auraient pris pour un illuminé ? Non, car pour avoir élaboré une telle prévision, il fallait qu'il appartienne à cette catégorie d'esprits supérieurs dont parle le N° 3.

Il en aurait plus intelligemment conclu que cela se ferait par un moyen encore impossible à concevoir et il aurait poussé plus loin sa recherche.

Retenons cet exemple car il nous servira.

LA GRANDE FAMINE

On est stupéfait de voir des intellectuels munis d'une instruction qui semblerait les mettre à l'abri de pareille mésaventure adhérer à des sectes dont la bêtise défie le bon sens, ne parlons pas de celles qui poussent à la folie.

C'est oublier l'extrême pauvreté de la pensée en cette fin de millénaire. (*Voir N° 2,5,11,23*)

Nous parlons souvent de nos nouveaux pauvres qui expriment la belle réussite de notre économie d'égoïsme économique déshumanisé. Mais il est parmi les intellectuels des gens ayant perdu tous leurs repères moraux, toute croyance, tout espoir en des valeurs qui tiennent la route. Leur aisance matérielle, leur confort leur semblent dérisoires en regard d'une vie qui n'a plus de sens.

Ayant éprouvé la fragilité des croyances dont ils ne comprennent pas le sens profond, trouvant que la morale n'est ni plus ni moins qu'un modus vivendi arbitraire, que le crime et le massacre ne sont pas plus condamnables dans la société humaine que chez les animaux carnassiers, mais surtout que la raison, moteur d'une science qui n'a fait jusqu'ici qu'engendrer la désillusion, n'apporte rien qui vaille à leur besoin impérieux de repères solides, d'espérance et d'amour, ils se jettent par défi rageur les yeux fermés, dans le gouffre de l'irrationnel, s'affirmant qu'au fond il n'est pas plus irrationnel que le reste.

C'est là le vrai mobile des gens cultivés qui bazardent toute raison pour s'enfermer avec leur cœur dans un cocon de croyances et de rites qui leur apportera une liaison avec d'autres pensant comme eux. Ils découvrent une fraternité dans la désespérance et ils s'y tiennent. Point final.

Qu'on se reporte au N° 02 où nous exprimions la crainte que nous inspire un détournement général de la science par des hommes comme Jacques Monod, prix Nobel, cette faillite de la raison qui nous ramènerait pour mille ans à un nouveau Moyen Age que n'éclairerait plus le visage du Christ ou celui du Prophète.

Or ceux qui ne voient en cette fin de millénaire que d'innombrables motifs de défiance contre le genre humain, ceux pour qui désormais le ciel est désespérément vide, ceux qui ne voient d'autre issue qu'un chambardement général, raison inconsciente de ces adolescents qui cassent et pillent et brûlent sans mobile apparent, ne peuvent que précipiter la société "dans l'abîme qui s'ouvre sous nos pas", comme l'écrit Jacques Monod.

Et il faut reconnaître que c'est vrai. Jamais l'humanité, décharnée de tout espoir en un monde plus heureux qui justifierait son existence, dépouillée de toute morale qui tienne, exposée au risque d'une disparition soudaine par le pouvoir maléfique dont elle s'est emparé, jamais l'humanité n'avait connu pareil désarroi.

A ce pessimisme effrayant qui ne manque pas de fondement, s'oppose un optimisme qui n'en manque pas non plus. C'est dire que rien n'est joué sur la planète des hommes, qu'une formidable poussée de gens qui voient clair peut renverser du tout au tout ces noires prévisions et faire que notre époque nous sourie enfin de solides espérances.

LE PEUPLE ET LES ROBOTS

Il était une fois dans une île un pays composé de deux castes, les nobles avec le roi à leur tête et le peuple des parias. Pauvres et nombreux étaient les parias, riches et bien réduit le nombre des nobles qui pourtant détenaient la quasi-totalité des terres de l'île. Les parias travaillaient pour eux et recevaient du maître juste ce qu'il leur fallait pour acheter leur part de la production avant qu'elle ne soit vendue dans les îles voisines.

Un jour le roi d'une île lointaine vint rendre visite au roi de cette île pour lui proposer, à lui et à ses sujets, de lui vendre des robots capables de remplir toutes les tâches des parias pour cinq galons d'alcool par jour. Il suffisait d'apprendre aux plus doués des parias à les conduire. Marché conclu, le roi bien conseillé s'empessa d'anoblir ces derniers pour les isoler de leur caste. Bientôt les nobles virent avec jubilation leur richesse augmenter car ils n'avaient plus de salaires à payer.

Mais les parias désormais dépourvus de salaire et acculés à la famine se révoltaient et un jour ils s'assemblèrent, tous en foule, devant le château du roi. Un héraut fut dépêché vers eux.

- Nous voulons travailler pour avoir un salaire.

- Nous n'avons maintenant plus de travail à vous donner. Débrouillez-vous. C'est votre affaire.

- Nous voulons vivre, nous et nos familles.

- En quoi cela nous concerne ? Adressez-vous aux maisons de la charité qui sont faites pour cela.

- Nous ne sommes pas des mendiants. Nous voulons du travail, pas une aumône, car nous sommes tous citoyens de l'île, nous, les vôtres et le roi.

Devant ces propos offensants, le héraut partit rendre compte au roi assisté de ses ministres.

- Ne pourrait-on pas, suggéra le roi, leur accorder un peu de l'argent que les robots rapportent ?

- Dangereuse politique, lui répondit le Premier ministre. Ce serait les encourager à réclamer encore et encore plus. Nous n'allons tout de même pas les laisser entamer nos fortunes. Les robots nous appartiennent et tout ce qu'ils produisent. Tel est notre droit absolu. Nous n'avons plus besoin de ces gueux qui maintenant menacent et nos biens et notre vie. Il faut agir vite, sire. Ils escaladent déjà les grilles.

- Et que me conseillez-vous en ce péril extrême ?

- Ce que la nécessité commande, si nous tenons à sauver nos biens et notre vie : exterminer tous ces inutiles pour que votre royaume vive en paix.

PRISE DE CONSCIENCE

Les chômeurs embarrassent tout le monde, y compris les syndicats. Ceux-ci ont pour vocation de défendre les salariés contre les licenciements abusifs mais ils semblent bien peu motivés devant les chômeurs comme s'ils étaient hors course. Il n'y a donc rien d'étonnant à leurs réserves sur l'occupation des locaux des Assedic.

Or c'est un événement important que la prise de conscience de leur force par les exclus, les chômeurs et tous ces sous-payés du travail, ces sans-moyens, ces humiliés, ces privés de parole, ces abandonnés du progrès et de la finance.

Nous parlons depuis longtemps de leur problème, (*Voir N° 1, 16, 18, 19, 20, 23, 25*), de la force qu'ils représentent et qui peut sauver le peuple d'une tyrannie financière le menant droit à l'esclavage. Contre la puissance de l'argent ils ont la puissance du nombre lorsque guidée par l'intelligence.

S'ils savent s'unir, comme ils découvrent aujourd'hui qu'ils en sont capables, s'ils ne glissent pas dans la violence, ils auront la force de renverser un système économique qui détourne la machine de son rôle libérateur pour en faire le moyen d'une domination physique et surtout mentale comme l'humanité n'en avait jamais connu.

Heureusement la population est plus renseignée qu'autrefois sur ce qui se passe dans les autres pays. L'information circule par-dessus tous les obstacles qu'on veut lui opposer et les victimes de la richesse comptent dans leurs rangs bon nombre d'esprits instruits et éclairés.

Le salut est là entre leurs mains s'ils savent s'unir autour d'une élite aux idées généreuses qui les organisera pour une action réaliste.

Alors il sera possible de refaire une économie qui ne soit plus sous le joug capitaliste et la monnaie remplira enfin son rôle de relais dans la répartition solidaire des ressources mondiales.

C'est, dira-t-on, voir bien loin mais le monde se transforme tellement vite et la nécessité de renouveler un système économique dépassé devient tellement pressante que, faute d'intelligence et de générosité, des événements graves peuvent survenir à tout moment qui régleront comme toujours pareil problème par une révolution douloureuse.

COINCIDENCE = PREUVE

Un crime vient d'être commis. Un homme se trouvait juste à ce moment dans les parages. Interrogé pendant l'enquête, il sait bien qu'il sera en mauvaise posture s'il dit la vérité alors qu'il est totalement étranger à ce crime. C'est ainsi qu'il déclare en bonne conscience s'être trouvé ailleurs à l'heure du drame.

Si son alibi se révèle faux, quoi qu'il puisse dire, il sera le suspect et envoyé en prison. Coïncidence plus fausse déclaration égalent preuve. Son dossier suivra la filière de la procédure en s'alourdissant puisqu'il est dossier de coupable. Le voilà embarqué pour longtemps et, même si des mois ou des années après, son innocence est finalement reconnue, il en restera traumatisé à vie.

"Post hoc, ergo propter hoc", disait-on chez les Latins pour réprover pareil raisonnement. C'est pourtant bien ce qui se passe trop souvent. La coïncidence citée au N° 32 en est un exemple. Celle du N° 9 a des conséquences plus dramatiques. On se doute des réputations qui se font de la sorte chez les charlatans. La preuve par coïncidence se nourrit de la crédulité des gens. C'est la plus terrible en Justice quand l'intime conviction décide. On frémit en songeant au nombre inévitable d'innocents condamnés à mort avec un tel système, surtout aux temps où n'existait aucune recherche de preuve scientifique.

En politique, la coïncidence jouera de bons ou mauvais tours aux gouvernements. Ceux-ci ne sont pas plus maîtres du fonctionnement interne de la nation que nous-mêmes de notre propre organisme comme l'explique le N° 35. Toute coïncidence heureuse ou malheureuse sera portée au mérite ou au démérite du pouvoir en place.

Mais un esprit lucide ne cessera jamais d'être méfiant devant la preuve par coïncidence sachant combien elle peut trahir la vérité.

LE CLONAGE HUMAIN

Le clonage utilisé à la reproduction d'un être humain n'est pas défendable. Faire naître un enfant sans père seulement à titre d'expérience relègue déjà l'homme au rang de cobaye. Le clonage en masse aboutirait à une régression gravissime de l'humanité. Ce serait revenir à la reproduction asexuée des êtres primitifs qui ne sert encore que pour celle des êtres inférieurs.

On sait que des mammifères peuvent naître de cette façon mais pas encore si ce procédé n'aboutit pas à la longue à une détérioration de l'espèce. La supériorité biologique hétérosexuelle a l'immense avantage de réunir les informations de deux lignées, ce qui permet une vérification mutuelle de ces informations. Ainsi les erreurs de codage peuvent être réparées et l'homogénéité de l'espèce assurée, ce qui renforce son efficacité sur le champ de bataille de l'évolution.

Sur le plan humain, le clonage aboutirait à la multiplication des enfants n'ayant qu'un seul parent. En privant la plus belle, la plus fondamentale des relations humaines, l'amour sexuel vrai, de son accomplissement suprême qui est de donner la vie, le clonage interdit à tout nouvel enfant d'être heureux entre un papa et une maman. Or on ne guérit jamais d'une enfance malheureuse.

Déjà les unions consanguines laissent passer des anomalies génétiques communes. Autrefois, la communication étant difficile, on se mariait souvent de génération en génération au sein du même milieu. Le simplet, l'idiot du village faisaient partie du folklore. Avec les mixages génétiques de parents d'origine éloignée, ce risque a considérablement diminué. Pourquoi travailler en sens inverse de l'évolution, sachant bien qu'on aboutirait à un abâtardissement de notre espèce ?

Même à titre de pure expérience, hasarder à ce point la vie d'un être humain est inadmissible. Nous savons que notre avenir dépend de la prise en charge par nous-mêmes de notre propre évolution et que pour y arriver nous devons engager une partie pleine de périls car de graves déviations peuvent se produire justifiant toutes nos craintes. (Voir N° 11)

En voilà déjà une.

Tourné vers le passé, démolisseur de relations humaines, alors que celles-ci deviennent de plus en plus essentielles à la progression de l'humanité, le clonage est incompatible avec l'esprit de Reliance résolument orienté vers l'avenir, un avenir que nous voulons construire heureux.

Il n'est pire blasphème satanique qu'on puisse proférer contre Dieu que d'invoquer son nom pour commettre un crime.

L'ORGANISATION SOCIALE

Une société ne peut fonctionner sans organisation. On ne concevait guère jusqu'ici que cette organisation puisse consister autrement que sous forme d'un assemblage vertical d'autorités, de supérieurs et d'inférieurs, de chefs ayant pouvoir sur d'autres qui ont pouvoir sur d'autres jusqu'au dernier qui n'a qu'à exécuter.

Il s'ensuit généralement dans la hiérarchie un sentiment d'importance qui peut être motivant, mais souvent aussi un comportement de vanité qui nuit à l'esprit de coopération qui devrait être le fondement psychologique de l'activité sociale. Il suffit de voir combien aujourd'hui encore certains petits chefs "s'en croient" et avec quelle hauteur ils parlent à leurs subordonnés. C'était cela, paraît-il, tenir la poigne à la bonne marche de l'entreprise. Dans certaines écoles on inculquait aux futurs ingénieurs cet esprit-là.

Cette conception traditionnelle est à rejeter. Il est plus réaliste et plus efficace de concevoir la société comme un ensemble horizontal où chacun a une tâche à remplir envers les autres. La notion d'autorité doit s'effacer devant la notion de service.

Au lieu de parler de commandement, mieux vaut parler de transmission de renseignements. Le chef de gare informe le mécanicien de l'instant où il doit faire partir son train. Un navigateur donne au pilote un renseignement de changement de cap et celui-ci exécute. Plutôt que d'un ordre, il s'agit bien là d'un service.

Le préfet dont le rôle est de prendre telle décision la transmet à son premier fonctionnaire et celui-ci la traite et la transmet à chacun de façon qu'il sache ce qu'il a à faire. Aucun ne se prévaut de domination. Ils font tous leur travail, simplement, chacun à sa place.

La discipline ne doit plus être prise pour une contrainte mais comme une conscience de l'organisation de la société et du rôle bien naturel que tient chacun pour en assurer le fonctionnement.

Là aussi joue la loi universelle de l'échange : bénéficier des avantages de la société oblige en retour à contribuer à sa bonne marche. Du consensus général à lui assurer sa bonne marche dépend une société harmonieuse.

Il faut donc concevoir non pas des supérieurs et des inférieurs mais des gens placés en amont et en aval à chaque étape de ce fonctionnement.

Cela inclut que d'un bout à l'autre de la chaîne chacun soit responsable de l'information en amont qu'il doit transmettre à l'aval pour que le travail, dont tout le monde bénéficie, se réalise.

Il s'ensuit que le premier serviteur de la société est le plus haut placé en amont de toutes les décisions : président de la République, général, premier magistrat, chef d'entreprise . . .

Alors au lieu de parler de monsieur X comme le "supérieur" de monsieur Y, mieux vaudrait parler de monsieur X comme un amont de monsieur Y, de celui-ci comme un aval de monsieur X. On n'a plus besoin de chefs qui ordonnent mais besoin de collaborateurs qui coordonnent.

Cela situe le rôle de chacun dans une égale dignité. La seule hiérarchie s'établit selon le degré d'importance du service rendu. Le directeur qui est très en amont du balayeur et dont les décisions retentissent grandement sur la marche de l'entreprise est un serviteur dont la tâche est plus importante que celle du balayeur. La valeur de son service doit être reconnue par la considération qu'on lui accorde et par une rémunération plus élevée, mais non par l'attribution d'une supériorité humaine. Si le balayeur exécute bien son travail, il domine humainement le directeur qui bâcle sien au détriment de l'entreprise.

Cette conception changerait-t-elle beaucoup de choses en pratique ? Oui : toute une mentalité. Chacun doit se sentir au service de son aval et, en bout de chaîne, de la société. Dans une entreprise, on donne pas des ordres mais des informations sur ce que chacun doit faire et chacun se doit d'avoir conscience de sa responsabilité.

S'il ne remplit pas son rôle, la sanction doit être d'abord une information qu'on lui donne sur son manque de conscience professionnelle. On donnera ensuite à sa sanction un caractère de compensation mais jamais d'humiliation.

Tout le monde peut-il avoir une conception aussi haute de l'ordre social ? Certes pas. Le traditionnel "coup de pied au cul", au moins moral, est encore indispensable envers des êtres qui ne réalisent pas "parce qu'ils n'ont jamais vu les choses comme ça". Mais ce peut être pour eux une révélation, comme pour ces chefs qui se croient tellement au-dessus d'eux.

Changer toute une mentalité, c'est dans cette direction qu'il faut travailler. C'est trop beau, direz-vous. Non, c'est vous qui retardez. Quand on sait le rôle que joue la psychologie dans les affaires, que le système actuel est en passe de faire faillite, une telle conception aidera puissamment à reconstruire une économie plus humaine.

Lorsqu'un écrivain se lamente d'être mal compris, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même, car il se doit d'être compris. Et même de se prémunir contre l'interprétation de mauvaise foi. Un mot, un seul bien placé, suffit souvent à la verrouiller.

Il est plus difficile de raisonner un imbécile que de mettre une cravate à un têtard.

La parabole ne prouve rien mais elle est un moyen de faire comprendre ce qu'on veut dire autrement plus efficace que le meilleur exposé parce qu'elle apporte la vie sous forme d'un conte qui l'illustre. Ainsi la parabole du précédent numéro qui raconte l'histoire d'un conflit entre deux droits qui s'affrontent éclaire mieux qu'un raisonnement la cause de nos maux économiques.

Le droit des parias qui part de cette réalité : "Nous sommes tous citoyens de l'île, nous, les vôtres et le roi" contre le droit des riches qui part de la conception séculaire du droit de propriété : "Les robots nous appartiennent et tout ce qu'ils produisent. Tel est notre droit absolu"

C'est exact. Depuis l'Antiquité la propriété a toujours été reconnue comme un droit, mais on disait déjà "summum jus, summa injuria" (*Voir N° 2*)

Les révoltés de l'île s'appuient sur une réalité fondamentale : "Nous sommes tous citoyens de l'île, nous, les vôtres et le roi", réalité qui entraîne le droit de tout citoyen de pouvoir vivre dans la société dont il fait partie en échange de son travail. Et l'île, pour nous c'est notre pays et plus largement la Terre entière.

La déclaration des Droits de l'Homme proclame que la liberté de chacun s'arrête où commence la liberté de l'autre. Mais elle entraîne son corollaire : le droit de chacun s'arrête où commence le droit de l'autre.

C'est le droit de propriété sans limite qui engendre le mal dont souffre aujourd'hui le monde, ses excès, l'âpreté au profit, l'aveuglement obstiné sur le tort causé aux autres. (*N° 4,12,23...*)

Lorsque le roi suggère : "Ne pourrait-on pas leur accorder un peu de l'argent que les robots nous rapportent ?", Le premier ministre lui répond : "Ce serait les encourager à réclamer encore et encore plus. Nous n'allons tout de même pas les laisser entamer nos fortunes", autrement dit porter atteinte au droit de propriété, ce qui bouleverserait l'économie dont nous profitons. Et, logique jusqu'au bout dans la défense de leur position acquise basée sur un droit établi par leurs aïeux, il lui conseille de les exterminer, persuadé qu'ils sont en situation de légitime défense.

Son ministre aurait pu cependant lui répondre : "Oui, mais juste ce qu'il faut pour qu'ils ne se révoltent pas". Lui ne le fait pas et il en donne la raison, la crainte de voir les révoltés moins démunis de moyens renchérir leurs exigences jusqu'à arracher par la force soit du travail, soit une part équivalente du revenu des robots, début d'une révolution menant droit à une répartition des ressources de l'île en fonction non plus des propriétés mais du travail, car alors il y en aura de nouveau, et des besoins de ses habitants.

Or actuellement tout se passe comme si, faute de pouvoir employer la solution radicale d'extermination, on adoptait la seconde : octroyer généreusement aux exclus "juste ce qu'il faut pour qu'ils ne se révoltent pas". Et pendant que les profits accroissent les fortunes, on neutralise les sans-travail en leur jetant une pincée de RMI, une pincée d'allocations, une pincée de petits boulots sous-payés à durée limitée, une pincée par-ci, une pincée par-là...

Le funeste article 1832 du Code Civil consacre ce droit au profit qu'il établit comme but d'une société (quelle qu'en soit la forme) sans un mot sur la justification de ce profit, la fourniture d'un bien ou d'un service à autrui. (*Voir N° 12*)

Le profit, le profit, le profit !... Que les autres crèvent, on l'ignore. Aujourd'hui l'égoïsme, sans frein de morale, est si avilissant qu'on en devient égoïste contre son propre soi-même futur. On ne veut pas voir à ce jeu ce qui va finir par vous arriver. On veut tout et tout de suite.

Et commence d'arriver ce qui devait arriver. A une situation matérielle et morale devenue intenable, les exclus répondent en se rassemblant et par leur nombre ils prennent conscience de leur force prêts à suivre des chefs reconnus capables.

La petite parabole du N° 36 qui n'a l'air de rien est si peu naïve que le conseil du ministre d'exterminer tous les inutiles peut fort bien se réaliser par l'escalade classique : mécontentement, protestations, manifestations, révolte, violence, recours aux armes, guerre, car le changement nécessaire de l'économie est tel qu'il faudra une crise majeure pour s'en sortir. Les puissants intérêts mondiaux ne céderont pas si facilement.

Or qui dit guerre dit bien extermination.

COEFFICIENT D'IMPORTANCE

Radio, télévision, journaux nous déversent chaque jour un tel flot de nouvelles que nous avons de la peine sur le moment à juger de leur importance. Un match de football, un accident de ski, une affaire de corruption, un nouveau vaccin, la sortie d'une nouvelle voiture, un prix de beauté, un massacre en Afrique, une hausse de l'essence... tout défile en vrac, l'important et le futile.

On ne peut juger d'un fait que si on lui attribue un coefficient d'importance. L'importance se définit par l'action bénéfique ou maléfique que tel fait a ou aura sur la société. Qui mettrait sur le même plan massacre et prix de beauté ?

Or les plus importantes ne sont pas les informations qui font l'actualité. Des actions qui touchent l'humanité entière passent souvent inaperçues. Ici en silence on décrypte l'ADN, là on met au point une arme bactériologique capable de tuer des millions de personnes, ailleurs on trouve le moyen de combattre une pollution, des gens se groupent pour rétablir la justice, des hommes et femmes de réflexion préparent les valeurs spirituelles du monde de demain.

A n'en pas douter, le premier coefficient d'importance doit aller aux relations humaines qu'il est vital de baser sur l'intelligence et l'amour, les seules porteuses de bonheur pour les hommes.

Affecter le premier coefficient d'importance à l'argent jusqu'à ignorer celui de la vie humaine, est une erreur dramatique porteuse de mort.

Voulez-vous connaître quelqu'un ? Tâchez de déceler les divers coefficients qu'il attribue aux événements, au travail, à sa propre santé morale et physique et à celle des autres, à tout ce qui constitue ses centres d'intérêt.

Combien de vaniteux vouent une importance insigne à leur décoration qu'ils voient grosse comme une assiette ? Un esprit équilibré pourra se passionner pour bien des choses mais il sera lucide sur le degré de valeur qu'il doit leur donner.

Le recul est souvent nécessaire pour apprécier un événement à sa juste mesure mais la valeur de toute personne est liée au genre de coefficients d'importance qu'elle attribue à toutes choses et qui lui inspirent ses réactions spontanées

POURQUOI CHERCHER SI LOIN

Pourquoi chercher si loin ? Parce que notre vision du monde a complètement changé en si peu de temps. Nous vivions sur une Terre immense autour de laquelle tournaient le soleil, la lune et les étoiles et planètes, lucioles minuscules qui pouvaient tomber dans la campagne.

Puis l'astronome a pris la place de l'astrologue, souvent chez le même homme, et nous avons connu les véritables dimensions de l'univers.

C'était un immense renversement de valeurs qui retentissait sur notre façon de concevoir l'aventure de l'existence dans laquelle nous étions embarqués. Mais cela restait encore un peu trop intellectuel et touchait peu notre sensibilité.

Le choc majeur fut donné aux hommes quand ils virent de loin leur Terre isolée dans l'espace, si belle mais si petite, si frêle, entraînée par son étoile dans un vide insondable où brillaient des milliards d'autres étoiles.

Jamais l'homme n'avait autant pris conscience de son isolement, du rien à quoi tenait son existence, poussière parmi les poussières, pourtant là, pourtant vivant, mais dans quel aléatoire !

Et aujourd'hui, quand nous nous endormons dans notre lit, havre merveilleux au milieu d'un vide hostile, nous savons qu'il n'y a pas que le ciel au-dessus de notre toit mais que par-dessous notre maison, par-dessous la Terre, à la verticale de notre chambre, luit le même firmament étoilé, partout majestueux, partout immensément lointain.

Nous sommes bien seuls dans notre proche univers et nous ne pouvons guère nous fonder sur des connaissances précises pour savoir si très loin de nous il y a d'autres consciences avec lesquelles nous pourrions entrer en contact. *(Voir N° 9)*

La puissance de cette vision nous a conduits à remettre en chantier nos conceptions fondamentales, comme nous le faisons ici, et elle retentit, qu'on le veuille ou non, sur nos

religions, bien que celles-ci, parce qu'elles reposent sur des bases intuitives passant par-dessus le rationnel, dépendent moins des avatars de la science. *(Voir N° 19)*

On sent, on a besoin, on exige qu'elles aussi évoluent vers plus de concordances avec notre vision nouvelle du monde. C'est donc l'ensemble de notre pensée, à la fois rationnelle et affective, qu'il faut revoir et vite, car nous sommes comme sur un navire égaré en plein océan inconnu et redoutable, sans radar ni boussole, parce que nous avons perdu nos références traditionnelles. *(Voir N° 05)*

Il nous en faut d'autres, et d'urgence, mais d'autres qui tiennent. Nous ne pouvons nous contenter d'affirmations gratuites. Nous ne voulons pas être le jouet d'illusions. Nous voulons des points de repères solides que les découvertes futures ne puissent pas démolir mais que faire évoluer en les complétant. Alors nous connaissons la paix, une paix évolutive certes, mais de plus en plus enthousiasmante.

Est-ce possible ? Dire que non serait insensé. Imposer une limite à la recherche extrême serait aussi stupide qu'en imposer une à la science qui d'ailleurs se confond de plus en plus avec elle. Ce serait limiter l'homme, cet être qui par construction ne peut souffrir de limites. Ce serait autant fermer les portes à la raison que les fermer à notre cœur, bloquer le savoir que bloquer l'espérance.

Quel avantage trouverions-nous à renoncer à la recherche sous prétexte qu'elle nous en a appris encore si peu sur notre sort ? Aucun, sinon une paix d'autruches, non une paix de vérité. Au contraire nous avons tout à gagner à poursuivre nos recherches à travers tant d'inconnus et de mystère, à pousser le plus loin possible notre savoir, à scruter à perte de vue l'horizon devant nous parce qu'il nous réserve, et sur ce point aucun doute n'est permis, car, prétendre qu'au-delà de ce que nous voyons et savons il n'y a rien, relève d'une naïveté impardonnable, parce qu'il nous réserve des découvertes inimaginables, autrement plus ahurissantes que le seraient à nos arrière-grands-pères les découvertes d'aujourd'hui.

Nous n'avons aucune raison de redouter ce que nous savons maintenant du prodigieusement grand, ni du prodigieusement petit. Après tout, c'est nous qui les avons faites, ces découvertes. Donc à nous d'en tirer les conséquences. Or rien dans ces découvertes ne nous donne motif à nous décourager, pas davantage à nous enthousiasmer, parce que notre sentiment ne dépend pas du macrocosme, ni du microcosme, mais de nous, de nous seuls.

Ayant fait des pas de géant, il serait stupide maintenant de nous en arrêter là parce que nous avons trop bien réussi et que cela nous effraie.

Au contraire, plus que jamais nous devons pousser nos recherches avec la passion que mérite notre incroyable aventure. Quant aux sourires imbéciles, ils n'ont jamais été un signe de grandeur d'esprit, est-il besoin de le redire ? *(Voir N° 3)*

SORDIDE VENGEANCE

Sachant combien une personnalité peut se transformer au cours du temps au point qu'on peut penser que, d'une époque à l'autre, ce n'est plus la même personne, l'exécution d'une jeune femme qui autrefois a commis un crime revient à assassiner la fille pour venger les victimes de la mère.

Des personnes restent égales à elles-mêmes toute leur vie. Des criminels nazis n'ont pas varié d'un iota dans leur mentalité lorsqu'ils ont été jugés bien plus tard. D'autres ont accompli une mutation qui leur a fait repousser avec horreur le personnage qu'ils étaient.

Mais, hors de toute question juridique, on assiste parfois à des transformations étonnantes : une jeune femme ardente, d'une bienveillance adorable pour ses élèves, dévouée jusqu'au péril de sa vie pour sauver des juifs, devient, en peu de temps, une femme grossière, venimeuse, insupportable à ceux qui l'ont aimée, adorée. A sa mort tout le monde a dit : Ce n'était plus elle.

On s'étonne souvent de conversions soudaines et on parle soit de faux-semblant, soit de désordres nerveux. Mais il n'est pas besoin d'explications compliquées. La personnalité n'est pas une constante. Au-delà de la personne connue de tous et d'elle-même peut s'en cacher une autre qui se révélera soudain, après une lente maturation, à la faveur d'un événement qui fera disparaître la première. La conversion de Saint Paul sur le chemin de Damas en est le type. Elle

n'a pas besoin d'en appeler au miracle ou à une crise d'épilepsie. La transformation soudaine est fréquente en dehors de toute pathologie. Chez la plupart des gens elle est progressive tout au long de la vie.

Nous abordons là le domaine de la personnalité sur lequel se fonde la théorie de la Reliance et dont nous reparlerons plus tard.

Le rôle de la justice est double et souvent en contradiction avec l'équité : juger un crime en fonction de la société qu'elle doit protéger, et juger ce crime en fonction de son auteur.

Dans le cas de Karla Faye Tucker, il était nécessaire de punir un crime sordide mais il était impossible de juger la criminelle pour la bonne raison que celle-ci avait disparu.

Depuis son crime remontant à quatorze ans, Karla n'était plus reconnaissable. La femme perdue avait découvert l'amour, le vrai, le fondamental, celui des autres, celui de soi, celui d'un homme, et cette rencontre avait changé sa personnalité.

Une métamorphose que révèlent la prise en charge de l'héritage du crime, une auto-condamnation sans réserve et la volonté sans réserve de le réparer.

Tel était le cas éclatant de Karla qui pendant ses longues années de détention avait longuement prouvé sa sincérité. Elle la prouvera encore par sa mort qu'elle accepta, dit-on, avec le sourire.

Ne pas vouloir tenir compte d'une mutation aussi franche pour refuser la grâce dénote la mentalité sclérosée d'une prétendue justice qui, pour venger un crime, en commet un autre, quelle que soit la justification qu'on lui donne, crime qui, lui, collectif et prémédité, restera impuni.

Avec la grande mutation actuelle de l'humanité, il est nécessaire que cette justice soit renouvelée dans sa conception même. Nous en reparlerons.

LES MENOTTES

Nous avons toujours été choqué par la réglementation qui autorisait la mise des menottes à des personnes, souvent honorables, dont des juges ou des policiers s'estimaient en droit de s'assurer de la présence. A se demander leur vrai mobile.

Les menottes se justifient seulement lorsque le policier a de bonnes raisons de croire que le prévenu va chercher à s'échapper. Hormis ce cas, le procédé est dégradant. Comment un respectable père de famille, surtout innocenté par la suite, peut-il se présenter devant ses enfants s'ils le voient ou se le représentent traité de la sorte ? A ses yeux il en restera marqué pour la vie.

Les menottes n'ont rien d'un supplice physique mais elles sont le symbole de l'infamie. Prenez autour de vous la personne la plus honorable et imaginez-la, menottes aux poignets, tirée par un ou deux gendarmes, elle vous paraîtra rabaissée au rang de bandits de grands chemins. Vous serez soulevés d'indignation mais elle fera figure de coupable aux yeux de ceux qui ne la connaissent pas, dont, bien qu'ils s'en défendent, toute la filière des gens de justice qui auront à s'en occuper. Les menottes sont souvent le premier acte concret de l'erreur judiciaire.

"Tout homme est présumé innocent etc..." la rengaine qu'on proclame et qu'on bafoue constamment. Le chef de chantier où s'est produit un accident, le garde-barrière effondré par la mort d'un automobiliste qu'il a obligeamment laissé passer parce que le train avait du retard, l'instituteur dont se venge un garnement vicieux en l'accusant d'actes immoraux, le guide surpris par une rarissime malchance comme l'est le joueur surpris par une rarissime chance, (à ce compte-là tous les guides devraient être placés en détention préventive et plus encore, selon les statistiques, chaque automobiliste qui prend la route), à tous ces braves gens, victimes des aléas de la vie et qui ne songent pas du tout à fuir : menottes, goujaterie réglementaire avant même un examen sérieux, alors que le courtois " : Veuillez nous suivre" serait de même effet et autrement plus digne.

Pour rester dans une juste mesure, disons que la pratique des menottes n'est qu'une chose à côté de tant d'autres bien plus graves qui entrent dans le cadre de la transformation intégrale de la justice, laquelle peut se résumer par une seule expression, le respect de la personne humaine, deux mots dont l'alliance ici n'est pas inutile.

L'ARGENT LEGITIME

Condamner l'oppression des puissances financières n'a jamais été refuser une richesse légitimement acquise. Un artisan, un commerçant, un chef d'entreprise, un agriculteur, un artiste qui parviennent à réaliser sans tricher une fortune par leur initiative et leur travail, ne font que bénéficier de l'apport qu'ils ont fait à leurs partenaires économiques. Il est juste et pleinement légitime que celui qui a pris des risques en fondant une entreprise en soit récompensé, comme le chercheur qui fait une découverte utile à qui en aura besoin. Tous ont donné beaucoup de leur travail, de leur intelligence, de leur temps et ont reçu en échange du service rendu. Car telle est la grande loi de l'échange qui fonde l'économie.

Le mal commence là où l'argent se ramasse sans aucun échange, là où l'argent engendre l'argent par le seul fait qu'il est argent, ce qui n'est réalisable que par des moyens frauduleux ou des manœuvres malhonnêtes, même si elles sont strictement conformes avec la loi, car la loi économique a été faite généralement par des hommes dont l'intérêt n'a pas été sans influence sur son élaboration. Une civilisation se juge par ses lois.

C'est lorsque l'argent s'accumule quelque part qu'il devient capable de se multiplier entre des mains fort honorables, le plus souvent en accord avec la loi, et d'autant plus en accord avec les consciences que celles-ci n'existent pas.

A-t-on jamais vu un magnat de la finance qui abuse de la détresse d'une population pour acquérir à bas prix des biens qu'ensuite il revendra au prix fort ou qui d'un seul ordre en Bourse gagne ce que nombre de travailleurs mettent une année à gagner, se poser un problème de conscience ?

S'il fallait faire du sentiment en affaires, où irait-on ? Et c'est ainsi que tout un jeu permanent de magouilles respectables arrivent à édifier ces puissances d'argent qui mènent le monde.

LE CARRE DE LA VITESSE

Du brouillard. Depuis un moment on roule au ralenti. Rien devant. On est tranquille. Soudain de l'ouate grise surgit l'arrière d'une voiture fonçant droit sur vous. Coup de frein. Trop tard.

On s'en tire avec seulement de la casse car il n'y avait personne derrière. Mais on ne comprend pas. Tel est le scénario de l'accident du conducteur prudent et l'incompréhension classique.

Ce qu'on ne sait pas, ce qu'il faudrait enseigner partout, c'est que l'énergie accumulée par une voiture est fonction du carré de sa vitesse.

Pour s'arrêter, une voiture roulant à 140 km/h parcourt, à freinage égal, une distance double de celle qui lui suffirait à 100 km/h.

Une voiture qui roule à 100 km/h et s'arrête à toucher un obstacle, aurait, si elle avait roulé à 140 km/h, embouti ce dernier non pas à 40 km/h mais à 100 km/h. Cela donne à réfléchir.

Plus impressionnant et plus exact : à 101 km/h la vitesse de votre voiture vous projetterait à 40 mètres de hauteur, soit celle d'un immeuble de 12 étages. A 142 km/h, elle vous projetterait à 80 mètres de hauteur, soit celle d'un immeuble de 24 étages.

Pour mettre en garde contre la vitesse, on dit parfois qu'à cent km/h une tête pèse une tonne. Cela ne correspond strictement à rien et peut même amener le plus mauvais élève de physique à en rigoler et à ne plus croire au danger de rouler vite. Il ira s'en griser sans crainte.

Le mieux est de rendre tout automobiliste conscient de cette notion du carré de la vitesse par des panneaux du genre : "Si vitesse x 2 : danger x 4", ou "Vitesse double = danger quadruple", ou "Doublant la vitesse, c'est multiplier le risque par quatre", etc. . . Et pourquoi ne pas les modifier fréquemment pour que tout conducteur ait constamment ce calcul en tête ?

Nous sommes convaincu que cette pédagogie épargnerait beaucoup de morts sur les routes car un carambolage provient du mauvais calcul collectif des conducteurs, sans compter que le brouillard augmente les distances apparentes et que le confort silencieux des voitures réduit considérablement l'appréciation de la vitesse.

LES RISQUES A VOIR VENIR

Les recherches extérieures à l'homme suscitent beaucoup de risques, entre autres le risque nucléaire. L'existence de l'humanité en dépend. Jamais par le passé, elle n'avait eu le pouvoir de se détruire elle-même. C'est fait.

Les recherches intérieures en biogénétique suscitent un risque encore plus grand, l'extinction de l'espèce humaine par détérioration irrémédiable de son patrimoine génétique.

Mais si nous voulons progresser et parvenir au stade d'une humanité plus sûre, plus responsable de son destin, et surtout plus heureuse, ces risques, nous ne pouvons faire autrement que les accepter, mais en avançant à pas de loup.

Les recherches intérieures par excellence, celles sur la conscience, sont, elles, les plus dangereuses car nous touchons à l'esprit, nous entrons dans le domaine traditionnellement "divin" et nous risquons pour l'humanité la déviation fatale vers la folie, l'enfer, au lieu d'approcher du but de l'aventure humaine sans bien savoir ce qu'il sera, et que, faute de mieux, nous nommons, sans doute naïvement, le bonheur.

En attendant, une longue démarche reste à développer, rationnelle, sereine et claire car il est bien compréhensible que face à de telles perspectives on reste perplexe et on exige des preuves.

LA SOUFFRANCE

La souffrance est un précieux indicateur de ce qu'il faut combattre et cela sans exception dans aucun domaine. La combattre, c'est la dominer si on n'y peut rien, la supprimer, chez soi et chez les autres, mais la prendre essentiellement pour une puissante incitation à tout faire pour en extirper non pas les effets mais les causes.

Donc trois phases dans notre réaction : comprendre ce qu'elle nous enseigne, la supprimer ou l'atténuer, mais seulement ensuite, puis combattre ses causes, ce qui est une progression.

Par contre la rechercher par ascétisme, n'est-ce pas au fond une déviation suspecte qui ferait mieux de s'employer à porter secours aux autres ?

Il ne faut jamais oublier qu'elle fut et reste le premier moteur de l'évolution des êtres sensibles, moteur qui pousse les animaux supérieurs à lui préférer l'intelligence. Incitatrice de progrès, aussi bien en sciences qu'en morale, car à force d'en "baver" l'homme, être sensible par excellence, est contraint de chercher le moyen d'y échapper et de s'en préserver à l'avenir.

Même l'astronomie, science primitivement désintéressée s'il en fut, est certainement née d'une angoisse mystique de nos ancêtres à trouver une issue à leurs épreuves. C'est mus par cet espoir qu'ils se sont mis à lever les yeux vers le ciel.

Sans vouloir toucher au domaine religieux, car telle est notre ferme intention de départ, nous ne pouvons qu'admirer au passage l'intuition qui a donné à la souffrance son caractère rédempteur, donc positif. Elle cessait alors d'être inutile.

A l'avenir, la communication directe entre les hommes des sensations et sentiments de chacun motivera de plus en plus la recherche aussi bien dans le monde matériel que dans le monde spirituel.

Poussés par la souffrance, tirés par l'éternel besoin d'être heureux, anxieux d'être exterminés par l'égoïsme ou la folie de certains, telle est la raison profonde de l'accélération présente de nos progrès physiques et intellectuels, et même, jusqu'à un certain point, physiologiques. Plutôt que d'en avoir peur, par-dessus tous les risques que nous courons, nous devrions en être heureux. Quand on l'a bien comprise, on la voit d'un tout autre œil. C'est elle qui nous rend raisonnable.

LA MORALE

Qui dit ne pas faire ce qui plairait immédiatement commence à parler de morale.

Les animaux semblent suivre leur impulsion du moment. Le tigre qui n'a pas faim reste indifférent au passage de l'antilope. S'il a faim il la prend immédiatement en chasse.

Mais il arrive que l'animal anticipe un besoin futur, l'écureuil par exemple qui fait ses provisions pour l'hiver. Chez les insectes, l'abeille fait son miel aussi pour l'hiver. L'anticipation s'exerce notamment en vue de la reproduction. Un oiseau construit patiemment son nid pour y abriter ses petits qu'il ne connaît pas encore.

Mais peut-on parler ici du renoncement au plaisir momentané qui caractérise la morale ou d'une impulsion instinctive programmée qui aiguille plaisir dans le sens de la survie ? Auquel cas l'animal suivrait bien son plaisir immédiat.

Un primitif est tenté par la nonchalance au soleil de l'été. Mais il se souvient de la morsure de la bise et alors il renonce à son plaisir présent et travaille à sa hutte pour le futur hiver.

Il pourrait ne pas le faire, se désintéresser de ce qui lui arrivera au retour du froid, être égoïste envers son propre lui-même futur. Résultat : à la prochaine froidure, il risquera de périr alors que ceux qui auront observé cette morale sommaire survivront bien au chaud.

Ainsi commence la morale personnelle qui dicte ce qu'il faut faire ou ne pas faire en vue d'un bien à venir, même si cela ne plaît pas sur le moment. Une simple réflexion suffit à montrer que, contrairement à ce que prétendent certains écervelés, la morale n'est pas un système de conventions périmées qui empêchent de vivre et qu'on balance impunément pour faire tout ce qu'on veut.

Morale égale renoncement au plaisir présent en vue d'un bien supérieur futur. Elle est *liberté* vis-à-vis de soi-même. Elle est *intelligence* de l'avenir. Elle est *volonté* tournée vers l'avenir. Cela

ne signifie pas qu'elle soit systématiquement pénible. L'imagination l'aide grandement en faisant ressentir par avance l'avantage retiré. Mais l'imagination aussi peut être volontaire.

Bien dégradé, l'homme qui voit parfaitement où mène sa passion, exemple l'alcool, et qui continue en envoyant promener sa souffrance future. Le malheur est qu'il ne la sente pas au moment présent.

Mais l'homme vit en société et par la société, depuis la famille jusqu'à l'humanité entière, dépendant de cette société, il a intérêt à ce qu'elle soit heureuse, même passionnante, et non pas seulement maintenant mais dans l'avenir pour lui et ses enfants.

Ici, l'intérêt personnel et l'intérêt collectif se rejoignent et la morale, cette loi personnelle qui en découle et qu'on adopte dans son intime liberté, est d'une importance vitale pour soi et le monde.

Parvenus au niveau actuel de notre évolution, nous devons nous prendre en charge nous-mêmes et ne plus être le jouet des aléas de la souffrance. Cela a été dit et redit. (*Voir N° 10, 11, 26, 28, 34*)

La morale, fruit de l'acquisition de l'intelligence et de la liberté, est un vaste domaine sur lequel il nous faudra sans cesse revenir car elle a trop souvent été vue sous un faux jour, et trop d'idéologies et de croyances douteuses s'en sont emparée à leur profit au détriment des autres.

On a proclamé vertu, héroïsme même, ce qui n'était qu'assassinat. On a fabriqué une morale hitlérienne, une morale stalinienne, une morale protestante, une morale catholique, une morale islamique, une morale patriotique,... ou prétendues telles, une morale dite libérale, une morale curieusement anarchiste... que de morales, grands dieux ! mais qui, toutes, ont en commun le but d'assujettir leurs adeptes au service d'un groupement contre les autres. Sans compter les multiples âneries dont on les a pieusement affublées au long des siècles, dans le domaine de la sexualité par exemple.

La morale assurant le bon fonctionnement de la société par le bon comportement individuel justifie une Déclaration Universelle qui en soit la base, *le tronc commun*, valable pour l'humanité entière et d'où pourraient pousser librement des variantes adaptées aux diverses coutumes.

Elle constituera la référence universelle pour les politiques, les croyances, l'éducation et en un mot toutes les relations humaines. (*A suivre*)

LE REFUS DE VOIR

On peut élever sa réflexion jusqu'à se heurter la tête au plafond de ce qui est encore inaccessible, ce n'est pas ce qui empêche d'avoir les pieds sur terre et de voir ce qui se passe.

Chez beaucoup de gens qui sont à l'abri du besoin, et d'abord les profiteurs du système économique actuel dépassé dans lequel se débattent des foules entières, l'égoïsme leur bouche les yeux. C'est si facile, si commode. On profite du présent en refusant de croire au danger. C'est ainsi que se préparent les grands naufrages de l'histoire.

Quel visage présente le monde aujourd'hui ?

Celui d'une contradiction effrayante qui s'aggrave de jour en jour et ne peut que se dénouer par une casse gigantesque : une minorité s'enrichit de plus en plus au prix d'une misère qui atteint un nombre de gens de plus en plus grand.

Les frontières ont disparu devant l'argent souverain maître des peuples et des gouvernants. La vie passe après. Pour lui on abat, on se suicide, on renie, on trahit. La hauteur morale d'un individu se mesure au nombre de zéros qu'il faut lui offrir pour l'acheter. La justice manque de respect pour la dignité humaine, incarcérant le présumé innocent et laissant l'habile fripouille en liberté. On massacre ici, on proteste là pour la forme, ajoutant au crime celui de laisser faire tant que le crime ne lèse pas de puissants intérêts. Les frontières viennent à point justifier l'hypocrisie. Une raison de les conserver.

Comment avec tous nos progrès, avec notre puissance matérielle, avec nos machines, avec nos ordinateurs, comment en est-on arrivé là ?

Grâce à Dieu, parmi les explications avancées par tant de savants spécialistes, le simple principe selon lequel l'économie ne peut fonctionner normalement que par l'équilibre de l'échange n'a jamais été pris en défaut. Dès que cet équilibre est rompu, dès que prolifèrent et le profit indu, et le privilège et l'arnaque et la corruption et la manipulation retorse de la loi, en un mot dès qu'on s'écarte de la morale, cette bizarre crédulité qu'on croyait enterrée, dès qu'il n'y a que des forces en présence, les calamités commencent. Et nous y voici enfoncés.

Quand on comprend, on voit ce qu'il faut faire. Mais pour cela on a souvent besoin d'une force.

Or voici que cette force commence à se révéler. Tout en redoutant d'inévitables dérives, nous voyons enfin s'éveiller cette force du nombre, la seule que possèdent les victimes du profit extorqué, les exploités, les exclus, les humiliés à qui on distribue une pincée d'argent sans contrepartie de travail, procédé vicieux qui viole la loi de l'équilibre de l'échange.

Mais cette force du nombre doit entrer en lice guidée par l'intelligence et heureusement aujourd'hui bien des exclus sont des gens instruits et capables. Prions le ciel qu'il y en ait suffisamment de généreux. Alors nous éviterons le pire.

ÇA MARCHE TROP BIEN

Le procédé est simple. Avec votre argent procurez-vous les machines les plus performantes que vous ferez fonctionner avec le moins de gens possible que vous paierez le moins possible et avec l'argent que cette façon de procéder vous rapportera recommencez ailleurs.

Si tout marche bien, avec ce système parfaitement légal vous amasserez beaucoup d'argent mais d'abord la foule des exclus ne pourra plus acheter votre production et votre argent ne vous servira guère. Tenant sa valeur de la seule possibilité de s'en servir, vous verrez fondre celle-ci dans une de ces crises qui ramènent l'équilibre. Ensuite, et surtout, les exclus puissants par le nombre, viendront vous déposséder de ce que vous avez amassé. Comment ? C'est une autre histoire.

Mais vous pouvez être sûrs qu'ils le feront car ils n'auront pas d'autre moyen de s'en sortir.

Non, ne comptez pas qu'ils se contenteront de la pincée de votre gain que vous donnez pour les faire se tenir tranquilles. Ce que personne tant soit peu digne ne peut accepter, c'est l'humiliation de l'aumône. Ils estimeront, et avec raison, qu'ils valent mieux que ça, et mieux que vous.

Les exclus de votre système ne sont plus comme avant des gens incultes et, la nécessité aiguillonnant les esprits, ils se révéleront parfaitement capables d'instituer une économie saine où chacun, vous compris, aura la part qu'il mérite.

LE RESPECT DES CADAVRES

Depuis la plus haute Antiquité, les hommes ont respecté les morts. Il est bien naturel que ceux qui ont aimé une personne décédée manifestent envers ses restes leur affection par une sépulture honorable. Comme on regarde parfois longtemps le point du ciel où l'avion qui emporte un être adoré a disparu, on vient affectueusement témoigner la fidélité de ses sentiments sur la tombe de celui ou celle qu'on ne reverra plus.

Il s'agit là d'une manifestation de cœur émouvante et respectable mais qui ne correspond à aucune réalité.

D'abord le disparu est plus étranger à son ancien corps en ruine qu'au dernier grain de sable d'une plage ignorée de Patagonie. Ensuite qu'il se soit passé une heure depuis le décès ou vingt millions d'années, il n'y a pour lui aucune différence.

Le souvenir et la peine sont dans le cœur des vivants mais dans les cimetières il n'y a rien.

Si on veut se rapprocher du disparu, il est autrement plus réaliste d'aller le retrouver dans ce qu'il laisse de vivant : ses écrits, ses photos, ses œuvres même modestes comme des meubles, des peintures, des travaux de maçonnerie, et surtout dans l'évocation des souvenirs les plus heureux qu'il laisse toujours actuels.

Qu'était-il plus important, de conserver le cadavre de Mozart ou ses œuvres ? La réponse est évidente. Que resterait-il maintenant du premier ? Alors que dans le monde des générations s'enchantent de sa musique toujours aussi vivante.

Sans compter, comme il est prévu au numéro 26, que ses œuvres peuvent permettre de reconstituer plus facilement sa formule personnelle.

Il y a quelque chose d'un peu triste de voir les gens à se raccrocher à des restes qui n'ont plus rien à voir avec l'être aimé disparu et pas plus de réalité que n'importe quel déchet corporel.

L'exhumation du corps d'un personnage célèbre ou inconnu ne concerne plus le vivant qui s'y incarnait. Si, pour quelque raison que ce soit, il est utile de le faire, cela n'a pas plus d'importance affective que la remontée au jour en cours de fouille d'ossements préhistoriques importants pour la science mais dont ne prend pas le deuil.

$$E = M c^2$$

La célèbre équation est connue du grand public encore que beaucoup ignorent quelles unités elle manie. Un Julot peut demander ce que ça signifie. On lui répondra que l'énergie de sa matraque dépend du poids de la matraque et de la vitesse à laquelle il cogne. Il aura tout de suite compris.

Et même, s'il a fait un peu d'école, on pourra préciser : du carré de la vitesse de la matraque.

- Mais ça veut dire quoi, ce truc c^2 ?

- Et bien que si tu cognes à cette vitesse, il n'y a plus ni ton type, ni ta matraque, ni toi, ni ton quartier, ni ta ville. Alors vas-y molo !

Et notre Julot, dans la position du Penseur de Rodin, se mettra à réfléchir : "Ça alors, je faisais de la Relativité sans le savoir".

Et notre Julot a raison. $E = M c^2$ n'est autre que l'équation relativiste donnant l'énergie que recèle un corps immobile du fait de sa seule masse, énergie et masse n'étant que la même réalité sous deux aspects différents, tandis que l'équation classique $E = M V^2/2$ faisait de la masse et de l'énergie deux entités totalement distinctes, si bien qu'à vitesse nulle l'énergie était nulle.

Or le calcul relativiste montre que, pour accélérer un corps jusqu'à une vitesse dont celle de la lumière est extrêmement proche, il faudrait lui apporter une énergie tendant vers l'infini alors que sa masse d'où cette énergie serait tirée tendrait vers 0. Cette vitesse limite indiscernable de celle de la lumière et jamais atteinte est la constante c reliant masse et énergie.

Une constante est un multiplicateur, une sorte de cheville, qu'on doit insérer entre des unités qui n'ont pas la même origine. Ainsi le poids du dm³ d'eau étant pris pour unité du kg, on n'a pas besoin d'une constante pour calculer le poids en kgs d'un volume d'eau, ou plutôt cette constante est 1. Pour mesurer le poids d'un volume de mercure, il faudra toujours faire intervenir une constante attachée au mercure qui n'est autre que sa densité, parce que le mercure n'est pas à l'origine de la définition de l'unité de poids.

Cette remarque toute simple vaut pour la constante c qui est le multiplicateur à employer chaque fois qu'on voudra relier par le calcul masse et énergie, pour la constante k de la gravitation universelle dans son terme $k \text{ mm}^2/d^2$, pour la constante k dans celui de la résistance de l'air sur un mobile, $k S V^2$, etc. Si on mesurait la hauteur de deux tours, l'une en mètres, l'autre en pieds, il faudrait placer une constante devant ces derniers pour toute évaluation réciproque en mètres.

Tout cela pour en venir à la fameuse constante c, vitesse de la lumière. Évaluée en centimètres/seconde dans l'équation d'Einstein, alors que la lumière va à près de 300.000 kilomètres/seconde, cette constante est un multiplicateur énorme qui montre qu'un rien de matière recèle une énergie capable de fournir un "travail" gigantesque.

Refoulant pour une fois notre résolution de recourir le moins possible aux nombres, disons que l'énergie totale d'un gramme de matière soulèverait à une hauteur de mille mètres une charge de 9.170.000 tonnes. La destruction de Hiroshima et de Nagasaki prouve que ce n'est pas une vue de l'esprit. Or une bombe nucléaire ne transforme en énergie qu'une infime partie de sa masse.

L'équation d'Einstein est une merveille de concision pour exprimer en cinq caractères une découverte phénoménale mais elle est trompeuse par son signe =. Elle veut en effet signifier que la masse et l'énergie sont une seule et même chose sous deux manifestations différentes. Dans ce cas, ce n'est pas le signe = qui convient mais un autre signifiant "c'est de". La matière, c'est de l'énergie. L'énergie, c'est de la matière.

Matière, énergie, une même réalité ? Voilà qui est déroutant. Pour nous, le poids d'une voiture est une chose, sa vitesse en est une autre, les deux engendrant une énergie. Paraît que non.

Et ce n'est là qu'une des difficultés conceptuelles que nous oppose la Relativité.

On comprend que celle-ci tourmente bien des esprits car elle nous oblige à remettre sur le métier nos idées fondamentales, celles qui permettent de comprendre ce que nous découvrons et de progresser sans cesse dans notre recherche sans concession à l'illusion. Vu son importance matérielle et intellectuelle, nous allons essayer de l'aborder selon notre méthode exposée dès le premier numéro de ce journal, méthode fondée sur la priorité du jugement qualitatif. (N°1)verso

Et notre Julot, que devient-il là-dedans ? Eh bien, les lois relativistes gouvernant l'univers, il transforme lui aussi de la matière en énergie - oh si peu ! - et indéniablement il fait bien de la Relativité sans le savoir.

LE DESHERITE

Il était une fois parmi les espèces en compétition une déshéritée de la nature dont rien n'aurait laissé prévoir la prodigieuse fortune.

L'homme se présentait dans un état de faiblesse dangereux pour sa survie. Il était nu, exposé à toutes les intempéries et à tous les coups. Il ne pouvait se défendre que médiocrement par la fuite ou la grimpe aux arbres. Aucun moyen d'attaque, ni cornes, ni crocs, ni griffes, ni carapace, ni vitesse à la course. Vraiment rien d'une force de la nature. Ce qui ne l'empêcha pas de remporter sur ses concurrents une victoire éclatante.

Il était nu. Il a pris la fourrure des nantis, tissé des fibres végétales et synthétiques. Le voilà le plus chaudement habillé de la création.

Dépourvu de crocs et de griffes, il a pris des cailloux et des gourdins, tiré des flèches, des obus et des balles, lancé des bombes, projeté le feu nucléaire. Pas mal pour un être sans défense.

Piètre coureur, il s'est asservi le cheval et il chevauche ses propres coursiers motorisés.

Nageur vite épuisé, il a construit des radeaux et des navires et s'est doté d'organes portatifs lui permettant d'évoluer au milieu des poissons.

Privé d'ailes, il a inventé l'avion et volé au-dessus des plus hauts sommets, ensuite la fusée et il s'est lancé à des centaines de milliers de kilomètres de la Terre.

Pauvre en force musculaire, il transporte seul par ses engins des poids bien plus lourds que ne le feraient les animaux les plus forts du monde.

De vue plus faible que celle de la plupart des animaux, il scrute les atomes et les galaxies.

Pour un délaissé de la nature, quelle réussite !

Cette réussite, il la doit au développement de cet encéphale où brille une intelligence qui lui donne, et de loin, la prééminence sur les autres espèces et lui mérite de plus en plus la liberté de prendre en charge son propre destin. (*Voir N° 10*)

L'homme est en effet un être qui a le pouvoir d'accepter ou de refuser, même à soi. C'est même là le test le plus net de sa liberté : la morale.

Cette intelligence-liberté qui ouvre l'accès à la puissance, il devra en effet en faire pendant des millénaires le dur apprentissage. Acquérir la puissance est une chose, apprendre à s'en servir en est une autre. Et comme celle qu'il a conquise est déjà capable de le détruire totalement et sera sous peu à la portée de chaque individu, qu'il soit fou ou sage, comme une secte entière a prouvé qu'elle pouvait se suicider et donc sacrifier avec elle toute vie humaine, il s'avère à l'humanité urgent d'organiser une surveillance permanente des esprits pour se protéger.

Parti modeste dernier, l'homme en est déjà là !

Mais il sait qu'à défaut d'intelligence, la mort et la souffrance pas plus qu'hier ne lui feront de cadeau. A lui de décider de son propre sort. Heureusement, chez cet être de sensibilité plus que de raison, la terreur est appelée à devenir le meilleur auxiliaire de cette raison.

Mais la garantie la plus sûre pour les hommes est une liaison directe entre eux qui les dotera d'une sensibilité mutuelle. Dès lors que chacun ressentira ce qu'éprouve l'autre, il évitera de le faire souffrir et fera sa joie de la sienne.

Utopie ? Non. Une forme de pensée se construit qui oriente la recherche dans cette direction et engendre une éthique et une morale : nous l'appelons provisoirement la Reliance.

LE ROLE DE L'ETAT

Ce n'est pas le rôle de l'Etat de fabriquer des casseroles pas plus que des automobiles mais c'est à lui d'assurer aux citoyens les services essentiels, comme la justice, la défense, l'éducation, la circulation, la communication de base.

Sa raison d'être est le service, pas le profit.

Mais la concurrence ne pouvant jouer son rôle moteur et régulateur par l'achat libre au meilleur rapport qualité/prix, il est indispensable que la gestion des services publics et surtout leurs dépenses soient contrôlées par un organisme totalement indépendant, telle une Cour des Comptes.

Supposons le contraire : on vend à une Société Anonyme, dont le but est le profit, la communication de base, le courrier. En bonne gestionnaire, elle va privilégier les circuits les plus rentables et éliminer les déficitaires. Un des résultats sera par exemple la disparition du sympathique facteur rural qui dessert à longueur de journées les hameaux isolés et sert de trait d'union entre eux, service financièrement inchiffrable.

Si on vend la Justice à des Sociétés Anonymes concurrentes, celles-ci entreront en compétition pour une justice réalisant une sorte de meilleur "audimat" et donc rapportant le plus. La justice tout court va-t-elle y gagner ? Il est à parier que les financiers ne tarderont pas à s'en mêler pour en tirer les plus gros profits.

S'il se crée une Société Anonyme de Défense Nationale, celle-ci va investir en armements et en troupes et devra logiquement, pour en retirer le profit, pousser à une déclaration de guerre.

Ne sourions pas. C'est bien ce qui se passe inévitablement avec ces conflits régionaux que les fabricants d'armements en tous genres appellent de tous leurs vœux, sinon de leur argent.

La confusion actuelle service-profit qui sévit dans notre système étatique est donc à proscrire. A l'Etat le service, aux entreprises le profit. Le citoyen se chargera de veiller sur le service. Le marché se chargera de décider du profit.

Le rôle essentiel de l'Etat est d'assurer les services nécessaires à la vie de la nation et de contrôler l'économie afin qu'elle tourne rond et pour cela de dominer les puissances d'argent.

C'est bien là le grand problème car, pour dominer une force, il faut disposer d'une force supérieure. Où l'Etat la trouvera-t-il sinon dans le nombre et la volonté des citoyens ? (N° 36)

Encore faut-il que ceux-ci soient correctement informés et en fonction de l'importance des événements et qu'une histoire de pénis présidentiel ne soit pas dévoilée sur deux colonnes alors que la mise au point d'un traitement éradiquant définitivement la lèpre est reléguée en fond de page.

Ce n'est pas ce que les médias intelligents ne seraient pas heureux de faire, mais ils sont eux aussi soumis au critère du profit et le vulgaire se vend mieux que l'important. Encore le profit !

Et pour y remédier nous en revenons à la nécessité d'une liaison directe de plus en plus étroite entre les hommes et totalement étrangère à la notion le profit. Ce sera un des thèmes majeurs de Reliance car l'avenir de l'humanité en dépend.

BENI SOIT LE STRESS

Un chômeur disait à la radio qu'il recherchait avidement un travail qui "l'obligerait" à se lever le matin, à partir à heure fixe, à suivre un programme journalier déterminé. Le mot est significatif. Il avait besoin d'être obligé de valoriser sa vie. Il se sentait comme une pièce au rebut qui ne servait à rien, dont on n'exigeait rien, poids mort qui finissait par ne rien pouvoir obtenir de lui-même à force de regarder passer sans les vivre toutes ces journées inutiles.

Nous nous plaignons du stress. Nous allons consulter un médecin parce que nous n'arrivons plus à supporter les innombrables tracasseries que la vie moderne nous impose et nous rêvons d'un paradis où nous n'aurions qu'à nous laisser vivre. A un trop, nous opposons un rien qui serait pire.

Contrairement à une opinion entretenue pas les médias parce qu'elle plaît, le stress est normal chez les êtres vivants et surtout chez les plus actifs d'entre eux, les hommes.

En obligeant les animaux à réagir, le froid sibérien, la chaleur tropicale, le vent qui hurle, les pluies diluviennes, la sécheresse, le manque de nourriture, soit toutes les agressions de la nature minérale, plus celles des prédateurs, des insectes et des microbes et virus, en somme tout ce qui oblige à lutter pour vivre, aguerrit les espèces et propulse les meilleures à la survie.

Chez les hommes s'ajouteront les conflits courants, les urgences, les obligations, l'arrivée constante de contrariétés et de contraintes, qui seront autant d'agressions nerveuses que nous appelons globalement en faux anglais le stress.

Quand on a compris qu'être pressé, agacé, perpétuellement affronté à de multiples obligations dérangeantes, souvent stupides, plus d'une fois saisi d'inquiétude et de peur, à certains jours "crevé" comme pas possible, c'est être obligé de réagir, de prendre sur soi, c'est être obligé finalement de vivre, on accueille alors le stress avec plus d'indulgence et même avec une certaine complicité.

Contrairement à ce qu'on ressent, il y a loin du stress à l'écrasement qui, lui, dépasse notre capacité de résistance et nous traumatise irrémédiablement. Heureusement notre rayon de liberté est, de loin, le plus vaste des êtres vivants et de fait, après une agression, nous nous étonnons souvent d'avoir pu y résister. (*Voir N° 34*)

Jusqu'à un niveau assez élevé, le stress n'est donc pas vraiment un mal. Même au-delà le stress ne tue pas. Les ressources de l'homme sont plus considérables qu'on croit. C'est parce qu'on l'ignore qu'on désespère et, comme en mer ou en montagne, que trop souvent on se laisse emporter.

LA DEGRADATION DU SPORT

S'il est une activité qui peut rassembler tous les garçons et toutes les filles du monde sans le moindre conflit de race, d'opinion politique, ni de religion, c'est bien le sport. Nous avons repris la tradition antique des Jeux Olympiques où les cités grecques arrêtaient leurs guerres pour les Jeux. Il n'y avait plus sur le stade que des hommes en compétition pacifique qui venaient confronter leurs capacités physiques et morales.

C'est cela le sport et nous avons souligné combien les Jeux Olympiques venaient préfigurer ce que sera, nous en sommes convaincus, le monde de demain. Pour la première fois l'humanité se trouve réunie en tant que telle. (*Voir important N° 4*)

Or nous assistons à une triste régression lorsque des rencontres servent de prétexte à retours à des mœurs qu'on croyait révolues. Ici des voyous déclenchent des bagarres à cause d'un match perdu. Là la brutalité se déchaîne jusqu'au meurtre. On s'insulte de club à club, de pays à pays, de race à race. Qu'est donc devenu l'esprit du sport, esprit de loyauté, du respect de l'adversaire, d'une amitié que le combat même renforce, de ce salut, de ce serrement de mains à l'adversaire plus heureux, plus méritant, même si on a subi soi-même une défaite à en pleurer ?

On répondra qu'il ne s'agit que d'une minorité, que dans l'ensemble les sportifs et leurs supporters sont moralement sains. D'abord à voir se reproduire si souvent de pareils débordements elle ne paraît pas si petite, cette minorité. Ensuite il suffit de quelques-uns pour pourrir la mentalité d'un groupe d'amis, d'une société, d'une copropriété, d'une entreprise, d'un club . . .

Dans ce cas il ne faut pas hésiter à recourir à la méthode chirurgicale de l'élimination, quitte ensuite à secourir ces rétrogrades qui en ont tellement besoin. La défense de l'esprit sportif veut qu'on aie le courage des mesures énergiques.

LA DUALITE PREMIERE

Est-ce sous l'influence des médias qui parlent du corps humain ou par snobisme de se montrer au courant des sciences que de plus en plus de gens disent en parlant d'eux-mêmes : mon cerveau. Mon cerveau arrange ce que je vais dire. Mon cerveau refuse cette façon de voir. Mon cerveau capitule devant ce problème. Mon cerveau ne te suit plus.

Nous avons connu un homme qui remplaçait le *je* par *vous avez devant vous un homme qui* . C'était drôle. Mais les gens qui confondent leur cerveau avec leur personnalité sont tout aussi ridicules.

A-t-on jamais entendu un garçon déclarer avec passion à une fille : Mon cerveau t'aime ! Elle partirait d'un bel éclat de rires.

Il est exact que c'est par le cerveau que sent, connaît, agit la personnalité. Il est exact que si son cerveau est perturbé, l'être humain perd ses références et divague comme un pilote se met à divaguer dans le brouillard lorsque ses instruments de navigation viennent à se détraquer. Personne n'irait en conclure que le pilote est fou.

C'est pourquoi tout être humain mérite le respect, même si son cerveau détérioré l'amène à se conduire d'une manière folle. L'idiot du village, le dément d'un asile psychiatrique, le vieillard inerte d'une maison de retraite sont tout aussi respectables que le professeur d'université, car, desservis par un organe déficient, ils n'en sont pas moins des hommes, et qui méritent le respect.

Reste que tout homme est responsable de sa liberté et qu'un juge équitable doit chercher à savoir de quel degré de liberté il disposait quand il a commis son acte et s'il ne s'est pas rendu responsable auparavant d'une perte de sa liberté en absorbant par exemple des produits dégradants au temps où il était libre de ne pas le faire et par la suite encore capable de s'arrêter.

Nier la personne pour affirmer que le cerveau, c'est l'homme est une énormité aussi massive que d'attribuer une conscience à l'ordinateur. C'est retomber dans l'idée avilissante selon laquelle l'homme n'est qu'une machine. Même Jacques Monod, au matérialisme absolu, reconnaissait nécessaire le maintien de la notion d'esprit.

Sortez de cette dualité et vous bloquerez tout.

Et non seulement vous bloquerez toute compréhension, mais vous irez jusqu'au crime, car logiquement on ne voit pas pourquoi on ne se débarrasserait pas des machines humaines irréparables tout comme on se débarrasse des vieilles voitures.

Vraiment nous n'y comprenons plus rien si nous ne mettons pas une distinction entre l'esprit et le corps, la conscience et la matière, les deux étroitement liées et même si nous pensons que la première ne peut se manifester sans la seconde.

La compréhension de l'homme, sa dignité, sa liberté n'ont aucune assise sans le je, l'âme, la personnalité, appelez ça comme vous voudrez, qui domine le cerveau par lequel cette réalité mystérieuse mais combien évidente se manifeste.

Les recherches sur la nature de l'homme n'ont de valeur scientifique que si elles portent sur cette dualité incontournable : conscience/matière. Voilà au moins une certitude.

A QUI SONT LES DEUX ?

Après la paradoxe de Jules exposé aux N° 7 & 28, après le problème posé par l'accident semi-mortel du N° 26, voici une nouvelle question :

Un accident aussi banal et douloureux que les autres. Un homme a le cerveau droit irrémédiablement lésé mais son cerveau gauche et le reste de son corps sont indemnes. Un autre est tellement traumatisé qu'il va mourir mais son cerveau droit est indemne. Les chirurgiens greffent ce cerveau à la place du cerveau droit du premier. Rien d'impensable. La greffe réussit.

Question : quel est celui des deux blessés qui survit ?... Prière de ne pas se réfugier derrière l'impossibilité chirurgicale actuelle.

Il doit tout de même bien y avoir une réponse.

Vous pouvez inverser les cerveaux si vous estimez que cela change quelque chose. Ils n'ont pas en effet les mêmes fonctions.

DUR ORIGINAL : BETE COPIE

On est stupéfait par le contraste entre la difficulté de l'élaboration d'une structure et l'extrême facilité de sa reproduction.

Le moindre informaticien sait combien l'élaboration d'un logiciel performant exige d'efforts, de recherches, d'essais, de reprises en arrière, alors que sa reproduction est d'une simplicité enfantine, immédiate et renouvelable à volonté. D'où un piratage bien difficile à réprimer.

Le fait est général dans la nature. Regardez un cerisier. Il va produire des milliers de cerises que les oiseaux, les hommes ou même le vent emporteront et dont les noyaux éparpillés seront chacun capable de reproduire un autre cerisier.

Chaque tortue pond dans le sable des centaines d'œufs qui feront chacun une tortue nouvelle si elle échappe par miracle aux nombreux prédateurs.

Pour se reproduire un animal inférieur va émettre une énorme multitude de copies de lui-même de sorte que quelques-unes parviendront à passer à travers le barrage des dangers de disparition.

A la base de la vie se situe l'organisation de l'A.D.N. Combien a-t-il fallu de rencontres aléatoires pendant des millions d'années pour que se construise la première structure du vivant. Mais une fois la bonne structure trouvée, celle-ci se répliquera sans fin avec une facilité désarmante.

Pour l'homme même chose. Combien de spermatozoïdes vont-ils être émis avant qu'un seul pénètre un ovule ? Des millions, porteurs de la même information de base sur laquelle s'édifiera un nouvel être humain. Une vie va s'amorcer avec tout ce que cela signifie, d'abord une conscience qui animera toute une existence avec ses joies, ses peines, ses souffrances, ses angoisses, ses passions, ses montées parfois très hautes dans l'intelligence et dans l'amour, ensuite une nouvelle émission de copies qui perpétueront l'espèce.

Dès que réussit l'autonomie d'une structure organique, définition même de la vie, celle-ci par sa facilité de répllication, à condition que le milieu ne varie pas trop fort, ni trop vite, va se développer sans arrêt et, si rien ne l'arrête, elle va remplir tout l'espace qui lui est offert.

Ainsi, depuis les cristaux jusqu'au cerveau humain, tout progrès de structure, ou, pour parler moderne, toute information plus performante, se reproduit avec une facilité presque banale.

Les techniciens connaissent tous cette facilité de copiage. Les intellectuels aussi.

Il n'est donc pas impensable que l'information par laquelle se révèle la personnalité d'un être humain puisse être recueillie et reproduite.

On en devine les conséquences et pourquoi Reliance se propose d'explorer cette voie.

PROCES PAPON – FIN

Ce procès dont nous avons dit à l'ouverture la stérilité (*Voir N° 27*) est tombé à plat. Après un nombre interminable d'audiences et beaucoup d'argent dépensé, le verdict a soulevé peu de commentaires et déjà on n'en parle plus.

Pourtant les critères sur lesquels reposait la culpabilité de Papon étaient clairs. (*Voir N° 30*)

Mais ce procès était faussé dès le départ. L'histoire de la France de Vichy qu'on raconte aux jeunes générations est d'une partialité désolante. Elle se résume en ce schéma simpliste :

Pétain a signé un armistice illégal et n'avait d'autre but que de livrer notre pays aux Nazis. Tous les fonctionnaires qui sont restés à leur poste sont des traîtres et des complices. De Gaulle a sauvé l'honneur de la France en se révoltant contre Vichy. Si tout ce qu'a fait Pétain n'était que trahison, tout ce qu'a fait de Gaulle était génial.

Voilà comment on caricature l'histoire la plus sombre, la plus complexe que la France ait vécue.

En réalité les deux chefs de cette époque, celui de l'intérieur et celui de l'extérieur, ont rendu d'éminents services à leur pays mais, chez chacun des deux, l'homme a été inférieur au personnage historique, Pétain par son âge qui ne résista pas aux Nazis autant que le lui aurait permis son prestige, de Gaulle par son orgueil et sa rigidité mentale qui l'ont fortement diminué.

L'intelligence commandait une connivence secrète entre eux. Nous sommes nombreux à y avoir cru tant c'était l'intérêt évident du pays. Mais de Gaulle ne pouvait admettre une collaboration quelconque avec son ancien chef. Il se proclamait lui-même seul chef légitime à grand dommage pour son pays.

La vraie histoire de cette époque ne sera pas écrite tant qu'un groupe politique se réclamant du gaullisme aura intérêt à biaiser les événements. C'est bien naturel. La vérité attendra.

Petit exemple personnel parmi tant d'autres :

Des coups aux vitres : "Partez vite, les gendarmes viennent de téléphoner qu'ils arrivent avec la Milice et la Gestapo". Une heure après, nous regardions flamber au loin le moulin de la résistance mais personne ne fut arrêté ce jour-là.

Or que reste-t-il de cet épisode ? Un rapport officiel de la gendarmerie prouvant qu'elle collaborait avec l'ennemi. Pas de trace, ça ne risquait pas ! d'une note quelconque sur le danger qu'avaient assumé les gendarmes, lesquels en cas de dénonciation ou d'écoute, se seraient vu arrêter sur le champ et jeter en prison.

Et les faits de ce genre étaient courants dans toute la France occupée. Ils en ont fait prendre à plus d'un le chemin des camps de concentration.

On frémit en pensant que beaucoup d'historiens travaillent sur documents. Aucune époque n'a été plus faussée par les documents. Ils étaient tous faux, à commencer par notre carte d'identité. Or on a jugé Papon sur quoi ? Sur des documents.

Quand on a vécu tout cela, on voit bien que le procès Papon n'était qu'un procès politique, pas le procès d'un homme, comme doit l'être tout procès pénal. On ne pouvait à travers lui que juger le régime de Vichy.

Or il n'y a pas eu un régime de Vichy mais plusieurs régimes opposés. Le fossé était plus profond entre d'un côté des généraux comme Weggand, de Lattre de Tassigny, de la Porte du Theil, presque tous les ministres et de l'autre les pro nazis violents et gueulards de Paris, qu'entre Pétain et de Gaulle qui, tous les deux, malgré leur rivalité personnelle ne pensaient au fond, différemment peut-être, qu'à la France.

Quitte à faire hurler en anticipant l'histoire, nous disons qu'après l'effondrement de la France, la survie du pays imposait deux voies à suivre à la fois : à l'intérieur la résistance de l'ombre, la plus dure, la plus subtile, la plus ingrate, à l'extérieur la résistance au grand jour, la plus facile, celle destinée à prendre peu à peu le pas sur l'autre.

A de Gaulle échut la voie la plus glorieuse, à Pétain la plus amère. Mais tous deux, malgré des erreurs inévitables, ont bien servi la France.

Dans ce climat obscur, Papon a exercé ses fonctions sous la menace constante de la Gestapo. Il n'a pas arrêté des enfants juifs pour les conduire aux fours crématoires. Nous avons tous ignoré ce qui se passait dans les camps d'extermination. A-t-il fait tout ce qu'il aurait pu ?

Pouvait-il davantage ? On ne sait. Mais quand on a connu en ces années noires la joie et la tristesse des administrations selon les bonnes et mauvaises nouvelles de la guerre, (*Ils l'ont eu ! Quel trépignement au coulage du Bismarck !*) on voit mal Papon ajouter des Juifs à ceux qu'exigeaient les Nazis. Là oui, il aurait commis un crime contre l'humanité méritant la mort, pas dix ans de prison.

Quand les trains emmenaient hommes, femmes et enfants vers ces atroces camps de la mort qu'il ignorait, le chef de gare qui sifflait le départ commettait lui aussi un crime contre l'humanité.

ATTENTION, L'EURO ARRIVE

Miracle de l'Euro ! Grâce à lui l'Europe sera aussi forte monétairement que les Etats-Unis.

Oui, nous appelons de tous nos vœux une Confédération Mondiale et l'Europe Unie peut en être la première étape. Cela ne signifie pas que nous approuvions la façon actuelle de la réaliser.

En premier lieu on ne réunit pas longtemps des nations par la force, fut-elle celle de l'argent.

Cette union se fait par une évolution naturelle qui en amène le besoin et le désir. Mais commencer à faire l'Europe par les puissances d'argent qui sont oppressives est un viol sous anesthésie.

Mais, même sur le plan monétaire, la façon dont on s'y prend est pleine de périls.

C'était déjà une erreur d'enlever à l'Etat son pouvoir sur sa banque centrale car on le démunissait d'un puissant moyen d'action sur l'économie en assouplissant selon les nécessités la valeur de la monnaie. Mais restait la trilogie correcte : Etat, Banque Centrale, Monnaie. Cette fois sans Etat plus aucun moyen de manœuvre pour s'en sortir. Nous serons enfermés dans un corset de fer.

Une monnaie n'est fiable que si elle est émise par la seule banque centrale d'un Etat constitué. Or cet Etat Européen n'existe pas. Nous n'avons qu'une coalition d'Etats et, comme toujours dans l'histoire, une coalition ne dure pas longtemps. Or les coalisés ont des formules sociales et fiscales tellement différentes que nous n'en avons pas fini avec les conflits d'intérêts.

Ne brûlons pas trop vite nos billets de banque. Ils resserviront quand les Etats retireront leur mise. Cette crise monétaire passée, alors pourra naître la véritable Union des Nations Européenne.

PUISQUE LA VIE...

(*Poésie ? Non, leçon de réalisme*)

"Je ne sais pas comment il se fait que nous, les hommes, nous existions, comment il se fait que nous nous trouvions sur cette planète, comment il se fait que nous ayons conscience de nous, ni comment il se fait que je sois là. Mais puisque la vie nous est donnée, je veux la vivre pleinement avec tous ceux qui sont avec moi. Puisque nous savons aimer, je veux étendre le plus loin possible mon amour. Puisque nous avons le choix, je veux que ce soit celui du bonheur le plus pur pour les autres et pour moi. "

RELATIVITE ET QUANTIQUE

La Relativité et la Quantique, que suit maintenant de près l'émergence de la Chaotique, remettent tellement en question le processus même de la démarche intellectuelle qu'il est impossible aux penseurs modernes de les ignorer.

Le relativité ne date pas d'hier puisque dès l'origine on n'a jamais calculé qu'à partir d'un point de départ. Toutes distances, toutes dates ou durées ont toujours été évaluées relativement à un point de départ fixé arbitrairement. Seuls les nombres sont comptés nécessairement à partir de l'unité mais ils ne sont qu'un outil abstrait.

La Relativité, théorie scientifique, remet sur le chantier cette conception de points de départ que nous considérons comme allant de soi et montre que la vitesse ou l'accélération de ces repères modifie les conséquences que nous en tirons. Toute mesure est bien juste comme avant relativement à un repère mais elle n'est plus la même relativement à un autre repère placé dans des conditions de vitesse ou d'accélération différentes.

La Mécanique Classique qui estimait ses étalons de mesure incluant l'espace, le temps et la gravitation comme absolus en a été bouleversée dans les domaines qui dépassent sa portée habituelle.

Mais la Relativité est, elle aussi, relative à l'esprit de qui la manie et, en dépit de ses succès scientifiques éclatants, elle suscite encore tellement de controverses sur le plan conceptuel qu'on peut la soupçonner de contenir à la fois le vrai et le faux. On se demande sur plus d'un point si elle traduit du réel ou du virtuel.

Quoi qu'il en soit son domaine est plutôt l'extrêmement grand en espaces, en durées, en masses, et en vitesses, alors que le domaine de la Quantique est plutôt celui qui descend dans l'extrêmement petit, soit jusqu'au cent millionième de l'angström pour le moment. Et ce n'est pas fini.

(Angström = un dix millionième de millimètre)

A l'échelle des dimensions quantiques, on fait d'étranges découvertes, un monde où règne le discontinu, monde aux énergies colossales, aux forces telles qu'il faut des milliards de degrés et des pressions inouïes pour les rompre. Dans ce monde-là, contrairement au nôtre, plus on est petit, plus on est puissant, plus on s'affranchit des normes à notre échelle d'espace et de temps.

Mais, plus encore qu'à propos de la Relativité, on se demande avec certains scientifiques si les calculs quantiques reflètent bien la réalité ou s'ils nous décrivent seulement un monde virtuel.

Une conception fautive est en tout cas balayée par la découverte de l'indéfiniment petit, celle selon laquelle la dimension n'est que relative, que tout est pareil à n'importe quelle échelle : l'univers ferait partie d'autres univers faisant partie eux-mêmes d'autres univers, indéfiniment, et du côté de l'indéfiniment petit, même schéma de mondes innombrables formés d'autres mondes plus petits, indéfiniment. Dans ce cas, la notion de dimension ne serait que relative.

Si le monde de l'extrêmement petit diffère du nôtre au point que la Quantique et la Relativité n'y font pas toujours bon ménage, c'est que la dimension a bel et bien un caractère absolu. Voilà au moins un point d'acquis avant d'aller aborder les deux théories à leur stade actuel selon notre méthode qualitative.

A ce propos, il convient de rappeler l'erreur de beaucoup de gens cultivés qui se croient tout petits devant les savants bardés de mathématiques et qui renoncent pour cette seule raison à toute réflexion personnelle sur de tels sujets.

Or, dès le N° 1, nous avons balayé ce complexe d'infériorité. C'est le moment de relire dans ce numéro l'article "Nos maîtres à penser", avant de nous accompagner dans notre promenade au jardin des délices scientifiques. *(A suivre)*

$$E = M c^2 \text{ encore}$$

Il est curieux que cette équation soit pour la plupart des gens le sigle de Einstein, peut-être à cause de l'énergie nucléaire qui a tant frappé les esprits au temps de Hiroshima et Nagasaki et qui reste un danger avec lequel il faut vivre.

Mais cette équation qui exprime, pas très clairement d'ailleurs, qu'énergie et matière ne sont qu'une seule et même entité ne fait que modifier sensiblement notre façon de concevoir la réalité. Elle n'entraîne pour autant aucune contradiction qui puisse la faire rejeter au nom de la logique.

Et elle a pour elle un nombre considérable de mesures et d'expériences qui ne l'ont jamais prise en défaut. Sans compter que sans son exploitation le crime nucléaire n'aurait jamais eu lieu.

Einstein n'y est pas parvenu à la suite d'observations directes, difficiles de son temps, mais en reprenant les travaux de ses prédécesseurs qui cherchaient la raison des étranges résultats de nombreuses mesures et expériences sur la lumière, incompatibles avec la Mécanique Classique.

Merveille de déductions qui encourage à croire à la valeur de l'intelligence qui sait passer le barrage de l'imagination pour s'en tenir à la logique pure et qui rectifie des modèles mentaux à partir desquels nous fondions nos conceptions du monde et de nous-mêmes. (*Voir N° 21*)

Rappelons-nous la révolution entraînée par la découverte que la Terre tournait autour du soleil, renversant ainsi la certitude millénaire apparente de notre vision quotidienne.

Mais ce n'est pas sur cette identité matière-énergie que la Relativité nous pose problème.

Ici il est facile de modifier notre représentation ancestrale de deux réalités de nature différente pour les réunir en une seule. (*Voir N° 13*)

Pour nous et pour la Mécanique Classique l'énergie n'allait pas sans mouvement. Comment croire qu'un corps immobile avait une énergie ? Nulle disait celle-ci, énorme dit la Relativité.

Or il est un cas où le mouvement reste au même endroit, immobile pour l'entourage : la rotation.

Imaginons une bille parfaitement lisse en état de lévitation, comme on sait le faire maintenant par électromagnétisme. Elle paraît immobile mais si on regarde bien elle tourne à une vitesse prodigieuse, ce qui constitue une réserve d'énergie énorme. La Mécanique Classique considérait seulement la masse de la bille et ne lui accordait une énergie que si cette masse avait une vitesse de translation par rapport à la masse environnante, sol ou véhicule.

Mais même en rotation, la bille n'est bien que matière ?...Non car elle est entièrement formée de particules ayant chacune leur vitesse de rotation, elles-mêmes formées de sous-particules qui ont aussi la leur et ainsi de suite. A la limite, on conçoit que toute sa masse soit de l'énergie.

Mais il ne s'agit là que d'une meilleure façon de se représenter l'identité matière-énergie et non d'une démonstration. Une comparaison n'est pas une preuve mais une aide à la compréhension, comme la parabole. On ne peut la pousser au-delà sinon on décroche de ce qu'on veut représenter.

Mais ici on peut encore concevoir que si cette bille est trop lourde, elle finit par éclater et faire casser par ses éclats quelques voisines. A la limite, si toutes les boules sont trop lourdes, trop tassées, c'est tout l'ensemble des billes qui va exploser en morceaux gardant chacun leur énergie.

Comparaison qui s'approche du processus de fission des noyaux lourds de la bombe nucléaire. La masse-énergie n'a plus alors autant de mystère.

Cet exemple montre que la réflexion peut aider l'imagination quand celle-ci est trop courte.

L'EUROPE DE L'EURO

La première escarmouche vient de se produire à la tête de la banque centrale européenne. Il s'agissait de désigner son premier dirigeant. Question de compétence ? Non pas. Question de prestige et d'intérêt national. L'Europe va émettre sa première monnaie et on en est encore à parler de suprématie de nations.

Lorsqu'il s'agissait de désigner le gouverneur de la Banque de France, on ne se préoccupait pas de sa province d'origine. Des considérations professionnelles, politiques ou autres, pouvaient influencer son choix mais personne ne faisait valoir l'origine provinciale d'un candidat. Cette considération ne pouvait intervenir dans un pays unifié depuis des siècles où quelle que soit sa région d'origine chacun était d'abord Français.

On ne court pas grand risque à prophétiser pas mal de conflits ouverts ou souterrains parmi les dirigeants dépareillés du système bancaire européen pour la bonne raison qu'une monnaie ne peut fonctionner correctement que si la banque centrale émettrice est celle d'un Etat souverain constitué. Où voyez-vous cet Etat Européen constitué ? On n'a qu'une coalition d'Etats qui n'entendent pas être abaissés au rôle de provinces.

Rien encore dans cette Europe virtuelle de ce que sont les Etats-Unis ou la Confédération Helvétique, laquelle est en réalité une Fédération.

C'est pourquoi l'Euro est une monnaie boîteuse qui peut provoquer des crises encore jamais vues.

Le plus dangereux est qu'on n'a pas prévu de canots de sauvetage en cas de naufrage du navire. Il est réputé incouable. Mais que passera-t-il si une crise oblige des pays à retirer précipitamment leurs billes ?

La moindre prudence eût conseillé de faire un essai de vie commune avant de se lier définitivement. Au lieu d'imposer d'emblée une monnaie unique, il aurait été moins risqué de passer, pour un temps, par une monnaie commune basée de quelque façon sur la moyenne des valeurs monétaires nationales, moyenne modératrice de leurs écarts.

L'avantage était évident. Elle aurait reflété exactement la situation d'aujourd'hui. Existant par-dessus les monnaies nationales, elle aurait servi de monnaie refuge car tous les contrats auraient pu être libellés à volonté en monnaie commune ou en monnaie nationale. Suivant la vigueur ou les difficultés des économies nationales, la libre cohabitation des monnaies nationales et de la monnaie commune aurait préservé la souplesse traditionnelle des parités dont tantôt un pays et tantôt un autre auraient bénéficié, mais avec le frein du recours possible à la monnaie commune.

Les tenants de la monnaie unique sont en fait les puissances d'argent internationales qui vont ainsi faciliter leurs échanges d'un bout à l'autre de l'Europe. Mais c'est oublier la foule des entreprises moyennes qui n'auront plus le refuge de leur monnaie nationale et qui vont se trouver entravées dans un corset de fer.

Que dirait-on d'un mariage forcé liant pour la vie des époux aux caractères, aux habitudes, aux mœurs, aux goûts différents ?

Or on marie dans la même monnaie des systèmes fiscaux, sociaux, juridiques, sanitaires, universitaires etc. différents, parfois inconciliables.

Que peut-il bien arriver à des couples aussi mal assortis ? Mais un âne le comprendrait !

Le malheur est qu'un échec de cette taille refoulerait pour longtemps la véritable Union Européenne, prélude à l'Union Mondiale qui seule est capable de garantir la sécurité de l'humanité en rendant impossibles les conflits nationaux.

Les moyens de destruction sont devenus tels et si faciles à se procurer et à dissimuler que des experts du Pentagone trouvent miraculeux aujourd'hui qu'une bombe nucléaire n'ait pas encore explosé quelque part. Seule l'étroite surveillance mutuelle qu'assurerait l'Union Mondiale pourrait réduire le danger à sa plus faible probabilité.

Certes nul ne peut prévoir l'avenir et un rattrapage est toujours possible, à condition d'en payer le prix. Mais au stade actuel, malgré l'optimisme officiel qu'on fait miroiter à la foule des sous-payés, des sans-travail, des sans-abri, des sans-espoir, ceux-ci savent bien qu'au cours de l'Histoire ce sont

toujours les petits et les pauvres qui sont sacrifiés aux intérêts des puissants et maintenant ils ne veulent plus se laisser faire. L'Europe de l'Euro est l'Europe de la finance et non des peuples. Elle est mal partie.

CE QUE C'EST QU'AIMER ?

En ces temps de misères provenant non pas tant de catastrophes naturelles mais de la généralisation de l'égoïsme que peu de valeurs ne viennent tempérer d'humanité, il arrive souvent qu'un entrepreneur, un commerçant ou simplement un salarié réduit au chômage se voie délaissé par celle qu'il aimait et dont il croyait être aimé. Et ce rejet est aussi bien le fait de l'homme dont l'épouse ou l'amie a le malheur d'être diminuée.

"Unis pour le meilleur et pour le pire", la formule dit bien ce qu'elle veut dire : face au destin imprévisible, nous avons une assurance magnifique qui, elle, ne sera soumise à aucun avatar de l'existence : celle de rester toujours en union avec l'être aimé en dépit de tout événement malheureux et même en cas de disparition de celui-ci ou, pire, de sa trahison. (*Voir N° 14*)

Il n'y a pas de différence de nature entre l'amitié et l'amour, sauf que celui-ci s'étend au vaste domaine de la sexualité ajoutant l'attraction physique dont le but ultime est la naissance des enfants, la poursuite de l'évolution humaine.

Rien ne dément plus l'amour que le rejet, au moment où il aurait le plus besoin de vous, de l'être qu'on prétendait aimer. La pierre de touche de l'amour authentique est l'adversité, même si celle-ci est de la faute de l'autre. On a vu des compagnes de criminels soutenir ceux-ci jusqu'au péril de leur vie. Non qu'elles approuvent leur crime, mais parce qu'elles les aiment et qu'ils ont besoin d'elles plus que jamais.

Aussi est-il répugnant de voir des hommes ou des femmes rompre toute union au moment où l'autre se trouve dans le malheur. A bien des dépôts de bilan ou des mises au chômage s'ajoutent des suicides pour cette seule raison. (*Voir N° 6*)

Un amour qui se dément, ou bien n'existait pas, ou bien la personne n'est plus la même. Mais si l'être aimé a disparu parce qu'il n'est plus le même, cet amour reste intact pour l'être qu'il était avant comme il le resterait s'il était mort.

Dans l'épisode intense où le jeune naufragé du Titanic se laisse couler en faisant promettre à la fille qu'il aimait de lutter pour vivre, nous avons la réponse exacte à ce que c'est qu'aimer.

L'APPEL A LA RELATIVITE

Le raisonnement est une démarche de l'esprit qui, à partir de faits constatés, permet d'en découvrir d'autres. Il doit être universellement fiable et totalement indépendant des sentiments et de l'imagination, même s'il s'en inspire. Un raisonnement juste partant de données justes ne peut en aucun domaine aboutir à un résultat faux.

Il y a deux façons de juger par la méthode qualitative la validité d'une théorie, ou partir de ses prémisses pour s'assurer de leur justesse ou vérifier si les résultats auxquels elle aboutit ne sont pas en contradiction avec la logique ou avec un seul fait établi, car c'est là la preuve d'une erreur qu'il s'agit alors de rechercher en remontant le cours de sa démarche. (*Voir N° 11*)

Pourquoi nous intéresser à la Relativité ? Les raisons ne manquent pas, dont ce besoin de savoir que l'homme éprouve dès son enfance mais surtout pour mettre à l'épreuve la justesse de raisonnement de Reliance dans la recherche extrême, d'autant plus si sa totale indépendance d'esprit l'amène à douter d'idées scientifiques reçues.

Ainsi commençons par examiner une affirmation majeure de la Relativité : aucun corps matériel ne peut avoir par rapport à un autre une vitesse supérieure à celle de la lumière.

Prenons alors une simple règle graduée rectiligne. A son point milieu où nous sommes placés un système de flash et à chaque bout un miroir pour renvoyer la lumière à son point de départ, de façon à s'assurer qu'elle a bien atteint ce miroir.

Flash : deux rayons partent en sens inverse et après réflexion reviennent simultanément à leur point de départ.

L'ensemble flash, règle, miroirs forme bien un ensemble solidaire, un système de référence où toutes les mesures sont compatibles entre elles selon Einstein et tout le monde. La simultanéité de départ et d'arrivée des deux rayons est incontestable. C'est même le seul cas de simultanéité que Einstein admet comme juste : deux événements se produisant au même instant au même endroit.

Les deux rayons se sont donc éloignés puis rapprochés l'un de l'autre à deux fois la vitesse de la lumière. Des observateurs placés en différents points de la règle auraient pu noter l'instant du passage de chaque rayon à chaque graduation et calculer qu'il passait bien à la vitesse de la lumière, donc que les deux se mouvaient entre eux à deux fois cette vitesse.

La Relativité répondra que c'est faux, que les deux rayons se sont éloignés et rapprochés l'un de l'autre à la vitesse de la lumière et non du double comme ses équations le prouvent. La vitesse de la lumière est une limite cosmique absolue.

Cette contradiction entre un fait constaté et une affirmation absolue de la théorie révèle une erreur de raisonnement quelque part.

Nous savons la réponse d'Einstein : du fait de leur vitesse relative le temps passe moins vite entre les deux rayons qu'entre eux et nous.

Faisons un effort pour comprendre et supposons que chaque flash tire derrière lui une règle absolument pareille à celle qui reste immobile. Au point central, repère de simultanéité, l'observateur verra passer devant lui les graduations des deux autres règles à la vitesse de la lumière, mais pour qu'un autre observateur placé sur l'un des deux flashes constate avec sa montre que les graduations de la règle fixe qui passent devant lui ont une vitesse deux fois moindre, il faudra que sa montre tourne deux fois plus vite que celle de l'observateur du milieu. Par contre il verra passer, mais en sens inverse, à la vitesse de la lumière les graduations de la règle tirée par l'autre flash. Mesuré ainsi, Einstein aura raison.

On peut lui répondre que, pour le moment, puisqu'il est d'accord sur le fait que l'émission de deux rayons opposés n'a rien changé ni à nos montres ni à notre règle graduée fixe, sur le fait également que leur départ et leur retour ont été simultanés, nous sommes bien obligés, lui autant que nous, de constater par la règle et la montre que les deux rayons se sont éloignés puis rapprochés à une vitesse double de celle de la lumière.

Einstein répondra : la distance entre les deux rayons ne concerne, par définition, qu'eux seuls. Que vous soyez là ou non, seule compte pour eux leur vitesse relative réciproque et celle-ci évaluée d'après leur montre et les règles graduées identiques à la vôtre est celle de la lumière.

Nous rétorquerons : oui mais nous sommes là et, nos mesures, selon votre théorie même, sont exactes puisqu'elles sont prises sur le même système de référence et, que vous le vouliez ou non, les vitesses respectives des deux rayons constatées et calculées par nous s'additionnent réellement.

Pour que les distances entre chacun et nous et entre eux restent égales, il faudrait que les rayons suivent des droites faisant entre elles un angle de 60° , ce qui donne dans l'espace un cône où ils seraient diamétralement opposés.

Cet exemple est au centre des controverses que soulève la Relativité. Certains auteurs nous commandent quasiment de croire puisqu'elle dit.

Ici, comme souvent, deux positions s'opposent. L'une : le calcul prouve, donc c'est la vérité. L'autre : la vérité, c'est le fait, pas le calcul. Si ce dernier le contredit, c'est, non pas qu'il est faux, mais que ce qu'on lui soumet est faux.

Il y a donc erreur quelque part dans le raisonnement. Nous voulons comprendre. *(A suivre)*

DEBILORACISME

Il est encore bien risqué de parler du racisme sans soulever des préjugés et des passions. Chez les racistes comme chez les antiracistes, on confond tout. Une chose est le racisme sectaire, autre chose est le problème de la cohabitation difficile avec de nouveaux venus qui apportent avec leur langue qu'on ne comprend pas, des comportements, des réactions heurtant les nôtres.

Ce sont les antécédents avec souvent le manque de culture réciproque qui rendent les voisinages pénibles. Mais la race n'y est pour rien. On n'a jamais pu établir biologiquement une différence entre

gènes Blancs et gènes Noirs d'autant moins que le métissage se généralise à vive allure grâce à la facilité des communications.

"Combien de grandes inventions sont à mettre au compte des Noirs ?" Question piège qui ne tient aucun compte de l'infériorité de leur nombre, ni de leur colonisation presque totale aux siècles où en Occident la science se généralisait.

Il est vrai que les grandes découvertes et les inventions majeures proviennent de régions restreintes et pendant au moins trois mille ans les foyers de connaissances furent circonscrits à la Méditerranée et à l'Europe de l'Ouest, au Moyen Orient, au Golfe du Bengale et à la Mer de Chine, la prédominance allant à l'Europe de l'ouest. Cela fait peu, même par rapport aux étendues uniquement peuplées par les Blancs.

Cette sujétion coloniale n'a évidemment pas favorisé les Noirs dont les maîtres craignaient et parfois évitaient l'alphabétisation et il aurait fallu beaucoup de chances aux meilleurs pour parvenir à émerger. Rappelons-nous les mille Socrates que l'Antiquité a ignorés. (*Voir N° 14*)

Il arrive certes que des familles, des populations même dégénèrent, par abus d'alcool souvent, mais cela ne dément pas l'unité de notre espèce et ne justifie en rien la discrimination raciale.

Qu'on mette mille nouveaux-nés Noirs et autant de Blancs dans des conditions favorables à leur épanouissement intellectuel, croit-on vraiment à une inégalité de performances entre eux à l'âge où ils travailleront dans leurs laboratoires ?

Et pourtant Reliance est raciste. Elle divise le genre humain en deux races : celle des braves gens et celle des sales types.

REFORME SCOLAIRE

(Suppression des h aspirés)

- Hé là-haut ! Julot ! Tu m'entends ? Lâche !
 - Hein ? T'es fou ? Si je lâche, je casse tout.
 - Oh crétin ! Lâche ! Lâche que je te dis, nom de Dieu !
Krack-Paf-Zim-Qq°-sin x²-Iatçhvuvv-\$-çu+lalala = là
 - Sacré con ! Je te demandais ton hache !
-

REPLIQUE A L'EURO

Avec l'introduction de l'Euro nous allons nous trouver dans une situation dangereuse. L'Europe des puissances financières va dominer sans frein les foules de travailleurs qui n'ont pour les défendre que des syndicats nationaux, assez peu efficaces, du moins en France, trop administratifs, trop peu crédibles pour que les travailleurs aillent y puiser cet enthousiasme qui va de l'avant.

Les puissances financières vont avoir le champ libre pour restructurer leurs entreprises avec à chaque fois des mises au chômage afin d'entasser sans cesse des profits sans contrepartie de services rendus à la société toute entière. L'égoïsme d'une minorité surpuissante va écraser la foule des exclus, soit une bonne part des Européens.

Situation intenable qui ne pourra aboutir qu'à une rupture, une explosion dont seront victimes, encore et toujours, la masse des petits, des faibles, des sans moyens.

Faudra-t-il qu'une fois de plus la souffrance intervienne pour obtenir à frais cuisants ce que l'intelligence aurait obtenu plus facilement et plus vite ?

A l'Europe de la Finance peut seule s'opposer l'Europe du nombre. Il est grand temps que se manifestent des unions de travailleurs européennes comme il est grand temps que les malgré-nous chômeurs, les sous-payés, les délaissés s'unissent pour former avec les premiers l'union populaire européenne seule capable de faire contrepoids à la redoutable domination des puissances d'argent.

On juge l'arbre à ses fruits. Si les syndicats traditionnels n'entraînent plus leurs adhérents mais ne font que les suivre pour ne pas se laisser distancer par les masses, c'est parce qu'ils ont perdu leur générosité, leur foi, qu'ils sont devenus peu représentatifs, en un mot, usés. Ils doivent faire place à une union de dimension européenne moderne avide de former une société où la richesse produite sera plus équitablement répartie selon le travail et les besoins de chacun.

Faits pour les travailleurs, les syndicats semblent embarrassés quand ils ont affaire aux chômeurs, comme devant une sorte de poids lourd qui vient les importuner, ex-travailleurs hors course.

Plutôt que de compter sur eux, la grande masse des chômeurs et des sous-payés doit ainsi s'organiser pour changer un système économique qui les exploite. Les grands groupes financiers comptent sur leur manque de moyens de réaction lorsqu'ils les font travailler à salaires de misère ou les licencient sans scrupule. Mais à qui veut, tout est possible et les moyens de communication à la portée maintenant des plus pauvres sont prêts à les relier. Qu'attendent-ils ? Un de ces personnages qui surgissent soudain des masses anonymes au cours de l'histoire et se présente devant les puissants avec une foule impressionnante pouvant tout envahir parce qu'elle aura pour elle la force du nombre ? Qui sait si ce ne sera pas là le moyen de leur faire accepter une société où sera réparti plus équitablement le fruit de l'activité de tous qu'elle soit matérielle, scientifique, morale, artistique ou autre car l'activité créatrice de l'homme est sans limite.

Trop beau ? Non, réaliste car au train où nous allons, c'est le désordre, le risque majeur, le génocide qui surviendront et cela durera jusqu'à ce qu'on y arrive, à moins que la crise ne se règle une fois pour toutes par la disparition de notre espèce et la perte du fruit de millénaires d'efforts matériels, intellectuels et spirituels.

Nous sommes persuadés que ce risque ici poussé à fond n'ira pas jusque là, mais une crainte secrète nous hante car ce risque n'est pas nul. Il faut le faire savoir. Un risque connu qui dépend des hommes est un risque neutralisable.

C'est l'ignorance de ce risque qui a permis le déclenchement de la dernière guerre mondiale.

L'EUROPE DE L'ESPRIT

A l'Europe de la Finance il faut aussi opposer l'Europe de l'Esprit. Il est anormal que les universités soient aussi peu reliées, que les diplômés ne dépassent guère les frontières, que la

majorité des étudiants n'aille pas suivre des cours dans les facultés étrangères similaires aux leurs.

Nous qui disposons des moyens de transports confortables et rapides, nous sommes surpris de lire les récits de voyage des étudiants et professeurs du Moyen Age. Une Europe du savoir existait alors.

A cette époque où les chemins étaient pierreux, traversant forêts, landes et marécages, où la rapidité des transports culminait au galop des chevaux, le plus souvent réduite à la marche à pied, un échange incessant de clercs, d'étudiants, de professeurs, de philosophes, d'écrivains, de poètes, d'hommes d'Eglise reliait des universités aussi éloignées que celles de Bologne, de Padoue, de Rome, de Valladolid, de Séville, de Salamanque, de Lérida, de Montpellier, de Paris dont la célèbre université forma la Sorbonne, d'Oxford, de Cambridge, de Cologne, de Fribourg... universités qui susciterent maints philosophes et penseurs, souvent très libres envers la doctrine de l'Eglise et très ouverts à la pensée islamique : Siger, Bacon, Abélard, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Jean de Salisbury, Bonaventure...

Ils avaient l'avantage de tous se comprendre à partir d'une langue commune, le latin. Un latin tellement répandu par le clergé régulier et séculier que les hôteliers, les marchands, les troubadours en connaissaient des rudiments pratiques, latin vernaculaire fait du bas latin de l'Eglise, mais aussi pour les érudits le beau latin classique et surtout le grec, si expressif de l'abstraction.

Les frontières de cette époque étaient faciles à franchir. Ce n'est que bien plus tard avec l'éveil des nationalités, la centralisation des gouvernements, la montée de la bourgeoisie mercantile et l'importance de la maîtrise de la monnaie qu'elles devinrent étanches, sorte de régression dans une société en développement. Il en résulta un certain cloisonnement des lettres et des arts, chaque Etat gardant jalousement sa monnaie, ses prétentions militaires, sa réglementation commerciale, son histoire tendancieuse à souhait pour attiser le patriotisme, nouvelle religion d'Etat qui désormais appelait au sacrifice de leur vie les citoyens enrôlés pour sa défense ou ses conquêtes. Aux batailles féodales incessantes succéda le choc frontal des armées nationales.

C'est cette Europe de l'esprit qu'il faut rétablir au plus vite par une étroite liaison entre les systèmes universitaires. L'avantage d'un Euro prématuré sera d'avancer une réaction de l'esprit contre l'argent et d'opposer à celui-ci un mode de pensée européen exigeant plus de justice.

L'APPEL A LA RELATIVITE

(Suite)

Poursuivons notre promenade au jardin de la Relativité en y cueillant des questions au passage, volontairement détachées de leur contexte.

Cette affirmation par exemple. La simultanéité n'a aucune réalité dans l'univers. Elle n'existe que pour des événements se produisant au même moment au même endroit. Et Einstein lui-même nous en fait une démonstration.

Un homme assis au milieu d'un train en marche croise un autre homme arrêté sur le talus de la voie. A ce moment deux éclairs tombent sur l'avant et la queue du train. Si le second a vu les deux en même temps, il dira qu'ils étaient simultanés. Mais le voyageur, allant par la vitesse du train à la rencontre de la lumière de l'éclair de tête et s'éloignant de celle de l'éclair de queue, verra d'abord le premier, puis le second. Il dira donc que les deux éclairs n'étaient pas simultanés.

Vraie pour l'un, fausse pour l'autre, la simultanéité des deux éclairs n'existe pas en soi, pas plus que pour tous les événements qui surviennent dans l'univers. La simultanéité est seulement relative à la vitesse réciproque des observateurs et varie chaque fois en conséquence.

Dans l'exemple du train, nous voyons, nous, autre moyen de mettre les deux hommes d'accord.

Supposons que ce train très moderne possède un couloir continu d'un bout à l'autre. Pas de courant d'air dans le train, pas le moindre vent au dehors. Les deux éclairs claquent aux deux bouts du train. Les deux bruits arriveront bien en même temps au voyageur par voie intérieure

du fait que l'air du train a la même vitesse que lui et en même temps à l'homme du talus du fait que la vitesse pour lui de l'air extérieur est nulle.

Si nous prenions pour référence de vitesse nulle celle du voyageur, comme le permet la Relativité, l'autre homme avec son air ambiant fuyant alors à la même vitesse en sens contraire, cela ne changerait rien au résultat. Lumière ou son, air ou vide, la simultanéité des deux éclairs sera bien constatée à la fois par les deux hommes. Oui ou non ?

Autre exemple : un astronome observe deux étoiles côte à côte. Il connaît leur position : cinq années-lumière de distance de la Terre pour la première, dix pour la seconde.

S'il voit l'une exploser, puis cinq ans après l'autre, il saura bien que les deux explosions ont été simultanées. Il pourrait aussi le savoir moyennant un simple calcul s'il se trouvait dans n'importe quelle autre position connue de l'espace d'où il verrait les deux astres,

Pour toutes les étoiles dont la distance et la position sont connues, la vitesse de la lumière dans le vide étant invariable quelle que soit la vitesse de sa source selon Einstein, il est bien facile de connaître la date certaine de tous les événements auxquels on assiste sur chacune et savoir ceux qui ont été simultanés.

Ainsi la preuve selon laquelle voyageur du train et l'homme du talus ne peuvent se trouver d'accord sur la simultanéité des deux éclairs ne tient pas. Et on ne voit pas pourquoi, en s'appuyant précisément sur la constance de la vitesse de la lumière, on ne pourrait pas déterminer une simultanéité de deux phénomènes astronomiques.

Alors il y a erreur mais où donc ?

(A suivre)

DOULEUR SALVATRICE

Nous sommes insensibles à la radioactivité, là est le drame. Probablement parce qu'au cours de son évolution, l'être qui allait devenir l'homme n'a jamais été confronté à ce danger.

Le feu est terriblement douloureux, ce qui préserve un enfant qui s'est brûlé une fois de répéter la même sottise. Les écorchures, les piqûres, les morsures, les coups font mal et la douleur oblige les animaux et les hommes à les éviter et à les prévenir. L'âge des plaies et des bosses marque un enseignement efficace dont l'enfant bénéficiera toute sa vie. Ainsi la douleur protège l'intégrité corporelle de l'homme en l'incitant durement à "faire quelque chose" pour l'éviter.

On pourrait dire "bénie soit la douleur" parce qu'elle pousse l'homme à faire des progrès dans sa sauvegarde. C'est le mal de dents plus que la sagesse qui conduit souvent à se faire soigner.

La souffrance elle-même, qui n'est pas douleur physique, ou pas seulement, mais meurtrit la sensibilité supérieure de l'homme, pousse vers plus de perfection. On ne ressent pas de douleur physique à la disparition d'un être aimé, mais une peine autrement insupportable qui exigera l'amélioration de la sécurité si celui-ci a péri dans un accident d'avion.

Un des dangers du cancer est qu'à son début il est indolore. Si, à l'apparition de la plus fine tumeur cancéreuse, une femme ressentait la même douleur qu'une piqûre de guêpe, elle courrait immédiatement chez son médecin et bien des cancers seraient banalement éliminés.

La radioactivité a toujours existé. Elle vient de la terre, notamment de roches éruptives comme le granit. Elle vient de l'espace comme celle de ces rayons cosmiques fortement énergétiques dont les rayons secondaires pleuvent de l'atmosphère continuellement sur nous. Mais la dose de cette radioactivité naturelle n'a pas perturbé l'évolution. Elle y a même participé. Si bien qu'il n'a pas été nécessaire qu'elle soit ressentie.

Mais aujourd'hui l'homme vient de la découvrir et il entreprend de l'utiliser alors qu'il n'est pas encore assez civilisé et n'a pas encore organisé sa planète pour faire de cette énergie un moyen sûr et puissant de progrès. Nous sommes en ce moment dans un avion où quelques instables détiendraient des grenades, Hier il n'existait pas de plutonium sur terre. Il y en a aujourd'hui un nombre inconnu de tonnes et des centrales nucléaires un peu partout, utiles, mais n'offrant pas la sécurité militaire que leur danger exige.

Il est terrible que nous vivions maintenant au milieu de sources inquiétantes de radioactivité alors que nous ne pouvons pas la sentir. On peut recevoir une dose mortelle de radioactivité sans cesser de jouer aux cartes alors qu'une brûlure de cigarette nous fait sursauter.

Si elle provoquait une brûlure lorsqu'on approche d'un wagon contaminé ou qu'on mange des légumes ou des viandes qui le sont, on s'en écarterait bien vite ou on les rejetterait aussitôt.

Quand le nuage d'altitude de Tchernobyl venant du Nord est passé sur l'Aiguille du Midi, les employés et les touristes durement endoloris se seraient immédiatement précipités dans la benne et seraient redescendus au plus vite dans la vallée, ce qui aurait évité la mort par cancer quelques années après d'au moins cinq d'entre eux.

Ne sentant rien, ils ont tranquillement continué à admirer le paysage ou à faire leur travail sans se douter de la destruction qui s'opérait dans leurs cellules. Et comment qualifier l'attitude des autorités qui savaient et qui ont caché la vérité au public par peur de l'affoler ?

Marie Curie avait des excuses à ignorer les effets nocifs sur l'organisme des radiations nucléaires. Elle en fut victime. Quand on s'en rendit compte des années plus tard, un bien étrange silence couvrit longtemps le danger, aussi bien en Amérique qu'en Russie de peur sans doute de voir la population s'effrayer et contraindre les gouvernants à engager les dépenses de protection indispensables. Les gens ne connaissaient guère la radioactivité et surtout ne la sentaient pas.

Pour parer à cette dangereuse carence de notre organisme, comme on distribuait à la population des masques à gaz au début de la guerre, on devrait distribuer au public des compteurs Geiger qui lui permettrait de connaître en permanence la radioactivité de l'air qu'il respire, des objets qu'il touche, de sa nourriture et de sa boisson. D'ailleurs grâce à ces renseignements permanents, bien de ses peurs injustifiées seraient balayées. Mais, si un réel danger se présentait, la population en serait directement avertie et les précautions aussitôt prises. Pourquoi se garde-t-on de le faire ? Encore un intérêt financier.

LE PREMIER DEVOIR

Si l'homme n'a d'autres devoirs que ceux qu'il s'impose, comme le dit Jean Rostand, son premier devoir est celui de maintenir sa santé. Dans un corps en bon état, un cerveau qui fonctionne bien facilite la sûreté du jugement à laquelle un pessimisme maladif peut porter atteinte, ce qui évite un effort pour rétablir le bon ordre mental.

Il faut une volonté de fer pour ne pas se laisser influencer par le mauvais fonctionnement de ses glandes endocrines lorsqu'on aborde des problèmes aussi sensibles à l'affectivité que ceux qui touchent à notre existence, alors qu'ils doivent ressortir uniquement de la raison pure.

La sagesse populaire considère avec raison la santé comme le plus grand des biens, passant largement par-dessus l'argent. Tout est lumineux quand on est en bonne santé, les difficultés surmontables, la peine à la fois plus profondément ressentie et plus sereine, l'amour plus éclatant.

Un alpiniste solitaire montait la face Sud des Ecrins : "Tout fonctionnait à merveille en lui. Sa respiration était forte et régulière sans essoufflement. Il sentait battre son cœur avec une aisance puissante. Toutes les énergies circulaient dans son corps, chacune bien à sa place. La montée était rude, l'effort pénible, et parce que cet effort pénible s'accomplissait avec la sûreté d'un bon moteur à plein régime, il se sentait bien. Etre bien dans sa peau comme en ce moment, pensait-il, c'est une richesse, une vraie". (de *"La Croix de Belledonne"*, Pierre Persat)

Mais si le premier devoir de l'homme est de se garder en bonne santé, ce doit être dans le but de remplir pleinement son rôle auprès des autres, d'abord auprès des siens. Le malade doit veiller constamment sur lui, d'où tendance à moins communiquer. Or nul n'est à lui-même son propre but. On ne vaut que par ce qu'on est pour les autres. Tout ce qui se fait d'utile, de grand, de beau s'adresse aux autres. On ne vit vraiment que d'échange avec les autres, d'abord avec ceux qu'on aime, de travail, de joies, de savoir, de folies, d'amour. Et de peines aussi supportées avec eux.

Heureusement l'homme est ainsi fait que la faiblesse ou la maladie ne l'arrêtent pas toujours.

De grands noms de la pensée, de la littérature, de la science, des arts, de la politique, du service à autrui prirent sur leur handicap la revanche de réaliser une vie hors du commun. N'en citons qu'un : Beethoven, le plus grand selon nous des musiciens, qui composa ses œuvres les plus belles alors qu'il était atteint de surdité et qu'il n'a jamais pu les entendre.

Il n'empêche que tout le monde n'est pas capable d'une telle force morale et que pour la plupart d'entre nous une bonne santé facilite grandement la réussite d'une vie, réussite qui se mesure à la qualité de l'apport fait aux autres.

A LA GLOIRE DU SPORT

Si le sport passionne autant les foules, c'est parce qu'il est synonyme de jeunesse et de santé. Libre de politique, libre de religion, ignorant les races, il relie les hommes et femmes de tous pays et leur communique le même enthousiasme.

On aime voir de beaux garçons et des filles superbes déployer leur énergie à fond et dépasser ce dont on n'est pas soi-même capable. Beaucoup de gens, en s'identifiant à eux, essaient de les imiter, ce qui est une impulsion heureuse.

Le sport est symbole aussi de l'unité mondiale par une discipline comprise et respectée de tous comme devrait l'être celle qui régit la société.

Reste à protéger le sport de l'argent pour que celui-ci n'en devienne pas le maître mais le serve sans le dévoyer, tel est le mot d'ordre qu'il faut maintenir constamment avec un soin jaloux.

QUELLE AUTRE ISSUE ?...

Un petit entrepreneur vient à manquer de trésorerie, chose banale maintenant. Il ne se décourage pas, va trouver sa banque. Celle-ci lui prête l'argent qui lui manque mais elle a exigé la seule garantie qu'il puisse donner, sa maison, construite de ses mains et où il vit avec les siens.

Il sait le risque qu'il a pris mais il n'y avait pas d'autre issue et il est sûr de remonter son creux de vague passager. Il en a vu d'autres.

Neuf fois sur dix et encore le procédé réussit.

Mais il arrive souvent que le dépôt de bilan d'un gros client ou quelque autre avatar ruine ses efforts et alors la banque fait saisir et vendre sa maison sans le moindre état d'âme. (Si on faisait du sentiment en affaires mais où irait-on ?)

Broyé de désespoir et de culpabilité, il se regarde au milieu des gens qui continuent à mener leur vie normale et il se sent complètement perdu dans un monde d'argent où aucun SOS ne touche plus personne. La solidarité n'existe qu'entre parents ou vrais amis sensibles à son malheur si encore il a la chance d'en avoir.

Il n'y a aucune fissure au réservoir d'argent de chacun, un blindage d'acier chez les plus riches. Ils sont bien trop étanches. Il n'en sortira pas une goutte d'eau. La seule aide qui peut venir des autres est celle qu'imposent les lois.

Mais voilà, un entrepreneur, classé capitaliste par une idéologie tenace, n'a pas droit à l'aide sociale sauf à devenir R.M.I. , ce minimum antirévolte, et du travail à son âge il n'y en a pas.

Etonnons-nous de nombre mal connu des suicides qui s'ensuivent car il faut un système nerveux et une volonté de fer pour résister à une telle épreuve où on a follement envie de tout casser.

Le principe universel de la société économique est l'égoïsme : la défense de ses intérêts, peu importe si les autres en crèvent. On trouve même au sein d'une entreprise de ces défenseurs de leurs propres intérêts assez aveugles pour démolir l'entreprise qui fait vivre ses salariés.

En économie la solidarité n'existe pas et trop de gens en sont réduits à la misère au point que doivent se lever des personnalités fortes et généreuses pour entraîner les hommes vers une révolution qui les rendra économiquement solidaires.

Alors l'humanité pourra sortir de son ancestral instinct de Jungle et commencer à vivre la vie à laquelle la recherche de son intérêt à elle tout entière la destine.

Mais les plus forts dévorent toujours les plus petits comme les animaux et c'est loin d'en finir.

Puisque l'intelligence fait défaut, il serait presque à souhaiter cyniquement que la terreur provoquée par un cataclysme d'origine humaine de cent millions de morts force les survivants à hâter précipitamment l'édification d'une humanité solidaire où chacun pourra vivre en sécurité par symbiose avec tous. S'il n'y a pas d'autre issue. . .

L'APPEL A LA RELATIVITE

(Suite)

En attendant de voir ce que nous pouvons tirer de certaines affirmations de la Relativité précédemment recueillies, poursuivons notre promenade et examinons celle-ci : deux cosmonautes s'éloignent l'un de l'autre à une vitesse non négligeable en regard de celle de la lumière. De par la loi relativiste du raccourcissement des longueurs en fonction de la vitesse, l'engin va se trouver, y compris l'homme à l'intérieur, aplati dans un plan perpendiculaire à la direction du mouvement, et plus la vitesse sera élevée, plus cet aplatissement sera prononcé au point qu'à la vitesse de la lumière le tout sera réduit à une surface. Et cet effet vaut pour chacun vis-à-vis de l'autre !

Mais si en chemin nous allons rendre visite à l'un, puis à l'autre, nous serons chaque fois reçus dans un engin tout à fait normal.

Voici donc pour la première fois une réponse à la question de savoir si la Relativité nous fait découvrir un monde réel ou un monde virtuel ?

Virtuel ne signifie pas imaginaire mais présenté à nos sens et à nos mesures selon des calculs obéissant à des lois précises, tels ces hologrammes qui commencent à nous devenir familiers mais qui ne nous trompent pas car nous sommes avertis.

Ici la réponse est nette : il s'agit bien d'un monde virtuel, que Einstein lui-même admet. Mais attention à la tentation de généraliser. Il suffit de savoir qu'un tel cas peut se produire et qu'il est préférable de réfléchir avant de tout admettre comme le font certains vulgarisateurs.

Cet exemple nous apporte aussi une réponse à l'antique question : qu'est-ce que la vérité ?

La vérité est la connaissance exacte des faits tels qu'ils sont, au moment où ils sont, au lieu où ils sont. Donc ici elle est dans chaque engin.

Mais alors le rétrécissement des longueurs est une erreur ? Non. Il résulte des mesures. Et les mesures faites depuis un engin sur l'autre sont des données exactes dont il faudra tenir compte dans tous les calculs qui en dépendront. Le tout est d'être informé de l'impuissance actuelle de ces calculs à nous donner une connaissance directe de la réalité parce qu'ils pèchent encore par quelque endroit qu'une autre théorie révélera.

Ainsi un zoom aplatit un paysage en rigoureuse conformité avec les lois de l'optique. Ce n'est pas lui qui commet une erreur. Ce serait nous si nous regardions le paysage qu'il nous montre comme si nous le faisons de nos propres yeux. Mais nous ne nous y trompons pas parce que nous rectifions sans même y penser. Demain un appareil amélioré nous restituera fidèlement les différences réelles entre les plans des paysages observés.

Mais alors qu'entend-on par "mesure" ? *(A suivre)*

VERS LA CONNEXION

Les animaux, reptiles, oiseaux, insectes, mammifères communiquent par signaux élémentaires allant rarement au-delà d'une simple répétition ou d'une variation constamment reprise, chez les oiseaux par exemple.

Le jour où les hommes primitifs se sont rendu compte que la combinaison de ces signaux pouvait prendre une signification, ce jour naquit le langage et le langage marqua une étape majeure dans l'évolution de l'humanité : la communication de la pensée entre les personnes.

Le langage permettait un flot d'échanges ininterrompu. Il en résultait un enrichissement prodigieux des esprits, enrichissement dans tous les sens au hasard des événements, donc allant aussi bien dans des directions malheureuses que bénéfiques, les conséquences se chargeant ensuite de faire le tri.

Mais, si elle établissait la vie relationnelle de l'humanité, elle disparaissait avec le son de la voix. La mémoire seule assurait une certaine transmission du passé aux générations nouvelles.

Le langage acquit sa permanence par l'écriture.

Il y avait bien les monuments, statues, dessins mais ce n'est que lorsque de nouveau les hommes se sont rendu compte que c'était la combinaison des signes qui assurait la transmission de n'importe quel langage, que naquit l'écriture.

En somme elle fixa la parole dans le temps en lui assurant sa communication différée. Par elle nous héritons la parole de nos parents, nous connaissons notre histoire et les histoires et les travaux et les pensées et les calculs de nos ancêtres. Un nouveau bond en avant fut réalisé par l'invention de l'imprimerie qui répandait largement l'écriture. Ainsi l'humanité accroissait indéfiniment son acquit culturel.

Depuis, la communication n'a fait que s'accélérer. On voit poindre entre les personnes et les peuples une relation plus étroite avec les différents moyens modernes tels les portables téléphoniques et Internet et ce n'est pas fini.

Que va-t-il se passer demain ?

Avec la liberté dont nous disposons, nous émettons une hypothèse aujourd'hui ébouriffante mais qui n'a rien d'impensable et nous la poussons le plus loin possible.

Aussi développées soient-elles, les relations entre les personnes n'ont été jusqu'ici qu'externes. Mais il n'est pas interdit de penser que demain elles pourront s'effectuer par voie interne, autrement dit directement de cerveau à cerveau.

Ce moyen interne, nous l'appellerons la connexion.

La connexion permettra de connaître l'autre intérieurement et pourra, par exemple, servir à un médecin qui se connectera sur son patient et ressentira en lui avec l'intensité qu'il voudra ce que ressent son malade. Verrouillable à volonté, elle permettra à deux êtres de communiquer leurs pensées et leurs émotions dans l'instant présent. Par exemple, deux amants pourront

vivre ensemble leur amour en toute vérité et en partager pleinement le bonheur. Ce sera la première évocation de la prison de la personnalité.

Par quel moyen se fera cette liaison ? Nous ne le savons pas encore. Il serait tentant de répondre : par ondes électromagnétiques comme les professionnels de l'irrationnel l'ont tout de suite fait, trop heureux de trouver une raison pouvant passer pour scientifique auprès de leurs clients.

N'allons pas faire de même et répondons simplement que nous ne savons pas encore comment. Il est nécessaire en effet que cette connexion soit instantanée. Or qu'advient-il si le partenaire se trouve sur une autre planète, ce qui est tout à fait concevable aujourd'hui ?

Cette connexion par ondes serait difficile car elle serait limitée par la vitesse de la lumière.

Bien entendu on vous répondra que celle-ci est une vitesse cosmique impossible à dépasser, ce qui n'est pas prouvé car la vitesse de la lumière est le postulat de départ de la Relativité.

Un postulat peut être fécond comme celui d'Euclide mais par définition, ce n'est pas une preuve et toute théorie est perfectible.

Le moyen de liaison sera donc instantané, sans rapport avec la distance. Et c'est là que les limites de l'espace et du temps devront être dépassées. Rappelons l'effet fantôme selon Einstein : On a trouvé des particules réagissant instantanément de façon identique quelle que soit la distance qui les sépare, donc indépendamment de la vitesse de la lumière. Expérience encore minime mais qui fait penser à ces plumes que les physiciens du XVII^e siècle attiraient avec un morceau d'ambre frotté sous les yeux amusés des dames de la Cour. Qui à cette époque toute récente aurait pu prévoir que cette force électrique minuscule entraînerait un jour de puissantes machines, illuminerait les villes, transporterait les images d'un bout à l'autre de la planète et serait appelée à servir la démarche logique de la pensée ?

Si on ne voit pas encore comment pourra s'établir pareille communication entre les hommes, il n'est pas interdit de prévoir quelles en seront les conséquences. Or ces conséquences sont tellement difficiles à admettre qu'à les examiner, on risque d'être pris pour un dérangé, comme Newton lui-même s'il avait affirmé qu'il était possible qu'un jour on se parle d'un continent à l'autre par un simple petit appareil de poche.

L'ALCOOL, DROGUE N° 1

Enfin l'alcool est reconnu aussi nocif que les plus fortes drogues. Il a fallu combien d'années pour publier cette évidence ? Quand on parlait des ravages de l'héroïne et autres poisons, nous répondions : et l'alcool ? Cet alcool qui depuis des siècles tue partout, dans les campagnes comme dans les villes, garnit les hôpitaux et les asiles, détruit les familles, cause plus de malformations infantiles que les maladies vénériennes.

C'est par l'alcool que les envahisseurs européens ont décimé les populations d'Amérique du Sud et d'autres contrées plus que par les armes.

L'alcool a pour lui l'innocence et même l'avantage d'être bénéfique à faible dose, comme le vin. Mais ce n'est pas une justification. Le feu lui aussi est bénéfique, sauveur même, à température modérée, mais il brûle quand il s'élève et c'est là, une fois de plus, que la souffrance joue son rôle protecteur. (*Voir N° 38 et 43*)

Malheureusement notre organisme n'est pas armé par l'évolution contre ce fléau. Il procure au contraire une sensation d'euphorie. On lui prête à tort un pouvoir aphrodisiaque, alors que très vite il éteint la libido. A plus forte dose, il sert de refuge lorsque la vie devient intenable. D'où une accoutumance qui vire à l'esclavage et, si on le laisse faire, si on n'a pas une volonté d'airain, si on n'est pas appuyé par qui on aime, on tombe, souvent lucidement ce qui est terrible, dans la déchéance.

C'est une supériorité de l'Islam d'avoir interdit à ses adeptes les boissons alcoolisées. Très sévère avec le plaisir sexuel, la religion catholique a regardé l'ivresse comme un péché véniel. Le curé se contentait de sermonner avec indulgence son cher paroissien s'il prenait trop souvent des cuites qui se cuvaient sans violence.

Apéritif, vin, bière, absinthe, rhum, gnole se présentaient chez les adolescents comme preuves de virilité. Dans certaines régions on ajoutait au lait des nourrissons une dose d'alcool pour les fortifier. Les maladies vénériennes étaient regardées comme honteuses, mais pas la cirrhose du foie provoquée par l'abus d'alcool. Devant un tribunal, on plaidait l'ivresse comme circonstance atténuante. Notre civilisation de tradition judéo-chrétienne fut longtemps tolérante à tous les alcools. Des monastères en vivaient. Encore de nos jours, l'alcool fait plus de victimes que les autres drogues réunies.

Et n'oublions pas que les boissons alcoolisées procurent d'abondants bénéfices. C'est parce que leur lobby est puissant qu'on a voilé la vérité.

Pour vaincre ce fléau qui nous coûte cher, les mesures coercitives ne servent à rien. La prohibition américaine a échoué. Une fois encore apparaît l'importance de la communication : informer, informer sans cesse, pour que chacun ressente en lui le danger de l'alcool comme une brûlure morale instinctive dès qu'on dépasse la dose.

MON DIEU, L'HUISSIER !

C'est à tort que cette profession a une si mauvaise réputation. Elle est nécessaire encore que parmi ses nombreuses attributions, il en ait de contestables et donc une charge dont l'assujetti se passerait bien.

Cette mauvaise réputation est à mettre non au compte de la profession mais de certains de ses membres qui se comportent quand leur rôle est coercitif avec un manque révoltant de délicatesse et parfois d'humanité. Ceux-là prétendent que dans leur profession il ne faut pas faire de sentiment.

Or justement, quand on est porteur et souvent exécuteur de décisions pénibles, parfois vitales, on se doit, si on a quelque honneur, d'agir avec le maximum de précautions pour atténuer les réactions dangereuses et la démoralisation de braves gens à qui on apporte de mauvaises nouvelles.

Quand un promoteur qui a la loi pour lui, choisit un huissier énergique (on voit le genre) et lui dit " : Allez, allez, videz-moi tout ça", on a affaire à un requin, car "tout ça", ce sont des familles pauvres qui doivent quitter leur appartement en location et dont la vie va être

perturbée, avec en outre des frais en perspective et souvent un problème d'argent insoluble pour trouver un logement ailleurs. *(Ceci est écrit par un promoteur)*

En général la descente de l'huissier fait peur et les termes qu'il emploie sont prévus de façon à impressionner le destinataire, sans parler des frais, ces frais mal définis qui s'additionnent et enfoncent un peu plus le malheureux débiteur qui se garde de les discuter de peur de les voir s'alourdir encore. La Justice est tellement obscure et la Loi c'est la Loi.

C'est la Loi ! Tout ce que la Loi permet n'est pas forcément honnête et celui qui n'a pour conscience que le droit ne vaut pas cher. *(N° 18)*

Quant à la courtoisie, on ne s'embarrasse pas de scrupules. Le destinataire n'est pas là, qu'à cela ne tienne, on délivre le papier bleu à l'employé qui n'est pas au courant et ne devrait surtout pas l'être ou à l'épouse que son mari, parce qu'elle a une fragilité du cœur, n'a pas avertie.

Au moindre dépassement de délai, à la moindre réclamation, on bloque un compte en banque sans se soucier de l'atteinte à la réputation du client auprès de sa banque, ni de l'asphyxie financière qui en résulte. Ce qui devrait n'être qu'une exception est devenu un expéditif facile qui ne se soucie pas de scrupules. Pas de temps à perdre !

Heureusement tous les huissiers ne sont pas de cet acabit et ils accomplissent leur travail souvent ingrat avec beaucoup d'humanité et arrivent même à de meilleurs résultats. Nous en avons connu un qui, lorsque le sujet n'était pas trop grave, lorsque manifestement les gens étaient sincères, leur prêtait discrètement la somme qui leur manquait, sachant bien qu'il risquait de ne pas être remboursé, ce qui était remarquablement rare. Si c'était impossible, il n'insistait pas.

Sans aller jusqu'à cette exception, il manque à certains huissiers cette valeur humaine qui module leur comportement professionnel suivant l'appréciation de leur conscience. C'est trop facile de laisser de côté sa condition d'homme responsable pour se comporter comme une machine à broyer, trop facile de se laver les mains du malheur des autres sur lesquels on ne fait qu'agir comme un automate sans en évaluer les conséquences, quelquefois le suicide, l'essentiel étant d'en tirer profit, et pas qu'un peu. La crise économique au nombre impressionnant de gens en difficulté est pain béni pour eux. Pour aller vite, on assomme.

Si une profession a besoin d'avoir une éthique, c'est bien celle-là.

L'APPEL A LA RELATIVITE

(Suite)

Quelque part dans l'espace, hors d'un champ de gravitation trop fort qui fausserait tout, deux voyageurs vont à la rencontre l'un de l'autre à une vitesse qui compte par rapport à celle de la lumière. Le temps de l'un par rapport à celui de l'autre est accéléré. Autrement dit, chaque voyageur verrait, s'il avait un télescope assez puissant, l'horloge de l'autre tourner plus vite que la sienne.

Logiquement, si l'horloge de l'un tourne plus vite pour l'autre, celle de ce dernier doit tourner moins vite. Si cette logique n'est pas observée, c'est qu'il s'agit d'une simple apparence, comme deux hommes se voient mutuellement grandir ou rapetisser s'ils se rapprochent ou s'éloignent l'un l'autre. Leur taille réelle ne changera pas pour autant et ils le savent bien. Il est donc normal qu'il en soit ainsi pour la différence de mouvement des aiguilles des deux horloges.

Ainsi supposons que chaque observateur ait le moyen de voir l'horloge de l'autre. La rotation des aiguilles envoie dans l'espace leur image lumineuse sous forme hélicoïdale. En se rapprochant, chacun remonte cette rotation et doit voir les aiguilles de l'horloge de l'autre tourner plus vite que les aiguilles de la sienne.

Banalité même. Quand deux voitures klaxonnant sur un ton égal se rapprochent, chacun des deux conducteurs entend le klaxon de l'autre sur un ton plus aigu et, s'il a des rudiments d'acoustique, il ne s'en étonne pas.

Le problème des horloges se pose quand la Relativité nous affirme qu'il ne s'agit pas d'une apparence mais bien de la réalité à partir de quoi on doit poursuivre tous calculs découlant de ce phénomène. Où est la vérité ? Si on se reporte à la formule du *N° 44*, elle est dans chaque horloge où les aiguilles donnent le temps réel et le phénomène d'accélération réciproque du

temps n'est qu'un phénomène virtuel, sinon nous devrions admettre une contradiction, ce qui est impossible.

Pour qu'il y ait un réel ralentissement d'une horloge par rapport à l'autre, si bien entendu elles ont été réglées ensemble en même temps et au même endroit pour donner une heure exacte, il faudrait une cause concrète, ce qui n'est pas le cas de la différence de vitesse uniforme de deux observateurs. Il n'y aurait plus alors de contradiction et nous saurions admettre sans réticence la réalité de l'accélération ou du ralentissement du temps d'un observateur par rapport à l'autre, et corrélativement une modification de l'espace car l'un n'est pas concevable sans l'autre.

Tout cela demande un sérieux effort de concentration mais en vaut la peine. *(A suivre)*

ET C'ETAIT VRAI

Du haut d'un tertre, ignorant les rayons cosmiques et les neutrinos qui le traversaient, César examinait ces murs d'Avaricum inexpugnables. La lumière du soleil couchant aux longueurs d'onde virant au rouge faisait paraître plus redoutable encore l'enchevêtrement de poutres et de pierres qui résistait au feu et au bélier. Tout à coup comme chaque soir un son de trompe par lequel le narguaient les Gaulois fit monter de nouveau son taux d'adrénaline. Les deux camps s'injuriaient. Mais la pauvreté des photons nocturnes ramena le calme et, moins stressé, il rentra dans sa tente.

- Galba, mon stratagème peut-il réussir ?

- Oui, César, mais il faudra qu'il pleuve dru.

- Alors regarde.

L'électricité atmosphérique faisait jaillir à l'Ouest des éclairs d'avant-garde. L'anticyclone des Açores amenait l'orage sur la ville assiégée.

- Ce sera peut-être pour cette nuit, dit-il.

VERS LA CONNEXION

Toute révolution de la pensée doit être présentée avec prudence car rien n'est plus difficile que d'essayer de changer des idées enracinées depuis des millénaires.

Celle de connexion entre les consciences physiquement réalisable ne manque pas de soulever des problèmes chez les gens intelligents et de faire hausser les épaules aux autres.

Il n'empêche que la course à la connexion a déjà commencé, et par les moyens les plus concrets, les plus commerciaux.

Un spectacle, un défilé réunissent un certain nombre de gens qui mettent sans le savoir leurs réactions en commun dans l'instant présent. Mais ce stade est maintenant largement dépassé. C'est sur des millions de personnes que la télévision étend son emprise. N'avez-vous jamais été frappé par le spectacle de ces dizaines d'écrans côte à côte qui projettent le même programme ? Le même geste, le même plongeon, le même coup de feu, le même baiser est reproduit sur tous ces écrans en parfaite synchronisation mais aussi sur les écrans de millions de gens. Jamais communication aussi massive n'avait été réalisée depuis le début de l'humanité.

Lorsque nous regardons une émission chez nous, nous nous prenons mentalement pour seul téléspectateur sans penser qu'au même moment dans des foyers riches, dans des masures, en plaine, en montagne, à bord de bateaux, dans des hôpitaux, et on en oublie, des personnes de tous âges, seules ou en famille, des joyeux et des dépressifs, des croyants et des non-croyants, soit des millions de gens, assistent avec nous à la même scène au même instant. La même femme sera regardée par un million de téléspectateurs à la fois. Le même discours, la même chanson, la même publicité seront injectés simultanément à une partie non négligeable de l'humanité. C'est par nations entières que nous avons assisté en temps presque réel aux premiers pas d'un être humain sur un autre astre, à une époque qui nous apparaît déjà lointaine.

On ne sent pas l'énorme effet de salle que produirait cette foule immense si elle était réunie. On ne se voit pas reliés tous ensemble par le même spectacle, la même réaction, la même symbiose.

Si au Moyen Age la Terre était en temps de parcours équivalente à une montgolfière, maintenant en temps de parcours elle se réduit à une bille. Si on considère le temps de transmission d'informations, la montgolfière est réduite à un point. Il fallait deux mois pour qu'en France on apprenne une éruption volcanique au Japon. On le sait maintenant en quelques minutes et même on peut y assister en direct si des cameras sont sur place.

En France des coins les plus reculés de la montagne, on peut dialoguer avec un correspondant à l'autre bout du monde. Le téléphone portatif se répand à toute vitesse et va relier individuellement tous les hommes où qu'ils soient. Qui l'eût prédit comme une réalité future à nos proches ancêtres eût été regardé avec un certain sourire.

Tel est le stade de la transmission des informations aujourd'hui. C'est à un brassage rapide de l'humanité entière qu'on assiste. Actualités, opinions, idées, découvertes, croyances, interactions politiques, sentiments généreux ou avilissants, tout ce qui s'échangeait jusqu'ici entre les habitants d'un village s'échange maintenant entre tous les gens de la Terre. Comment le genre humain ne marcherait-il pas en bloc sans s'en rendre compte, à part quelques exceptions, vers une mentalité commune qui faciliterait la compréhension mutuelle à travers toutes les diversités ?

Bien plus. Malgré ces progrès fulgurants, les informations s'échangent encore, comme autrefois, par l'extérieur, c'est-à-dire par la parole, par l'écriture, par l'image animée, peut-être même par le toucher à distance. Une autre révolution va bientôt bouleverser notre système de communication : la connexion de la pensée de cerveau à cerveau, ou plutôt pour être plus juste, de conscience à conscience ou de personne à personne.

Ce sera la communication par voie interne que par facilité nous nommons la connexion.

Nous ne nions pas que cette prévision demande un sérieux effort conceptuel. Il faut y aller à petits pas sans rien heurter. La seule chose que nous demandons aujourd'hui, c'est de reconnaître que cela n'est peut-être pas impossible.

ON A GAGNE !!

Foin des grincheux qui pestent contre les cris de joie qui viennent d'éclater à la victoire de la France à la demi-finale de la Coupe du Monde. Peu importe la motivation si la joie est réelle.

Un ballon passant entre trois montants de bois est en soi un événement insignifiant. Mais quand il mobilise l'intérêt de millions de personnes, il prend une valeur affective et sociale énorme. Comme toujours, c'est l'esprit qui donne une valeur humaine à toute chose. (Voir N° 04 & 44)

Le sport est sain. Il relie les hommes plus efficacement que les partis politiques, les nationalités, les croyances. Sa discipline est admise par tous. Le franc jeu est prisé, la triche huée.

Si on ne limite pas sa courte vue à ne considérer qu'un ballon dans un filet, si on sait nourrir sa réflexion de la réalité des sentiments en jeu et situer les faits dans l'esprit des hommes, on ne peut que se réjouir du bonheur que soulève une victoire à laquelle tout le monde participe.

C'est chez les pauvres que la fête est la plus appréciée et la plus nécessaire, la vraie fête où on oublie sa misère, où on s'amuse follement.

Dans les milieux aisés la fête est plus banale. Dans les milieux riches, elle devient une obligation mondaine qui ne manque pas de charme mais qui n'a pas le prix qu'elle a chez les démunis. Dans les cours royales, la fête peut même devenir à certains une corvée professionnelle.

Le fête spontanée qui se déclenche sur une victoire sportive dans la plus totale improvisation est la plus vraie, la plus sincère, et s'il arrive que des détraqués y sèment la violence, elle n'en est pas touchée car il y a des fous partout.

Le sport révèle aussi la progression de la connexion entre les hommes. (Voir N° 30 33 44 45)

Un coup de pied, un but et à l'instant même la population de pays naguère atteints après des semaines de navigation descend dans les rues en riant, criant, sautant, chantant, dansant de joie, chose inimaginable il y a guère plus d'un siècle.

La preuve est ainsi faite que les hommes s'uniront quand ils découvrent une motivation commune. Ne dénigrons pas ce qui est bel et bon et soyons conscients d'une évolution porteuse d'avenir.

AU TRIBUNAL DE L'HISTOIRE

Au lieu de célébrer les vainqueurs des guerres qu'ils ont déclenchées, on devrait les clouer au pilori de l'Histoire. Mais si tuer un homme est un crime, en faire tuer une centaine de milliers vous donne un titre de grand homme, même s'il est vaincu.

Certes il faut pour juger se replacer dans l'époque où les faits ont été commis. Mais si nous nous qualifions de civilisés, nous pouvons mieux rendre la justice au nom de l'humanité qu'au nom de la bestialité comme dans l'histoire.

Pour remonter la conception de l'histoire dans le sens de l'humain, il serait de la plus haute importance que soit constitué un Tribunal qui jugerait à partir du début de notre siècle les responsables des guerres survenues dans le monde.

Nuremberg était un commencement mais Nuremberg ne pouvait être impartial car les juges étaient les vainqueurs et chez les vainqueurs eux-mêmes on aurait aussi bien pu pendre les responsables de Dresde, de Hiroshima, de Nagasaki. Les crimes de Staline s'apparentaient à ceux de Hitler. Souvenons-nous de Katyn, un exemple parmi d'autres. Mussolini aurait été condamné à mort pour avoir attaqué l'Ethiopie, l'Albanie, la Grèce et, véritable charognard, la France à terre.

La raison d'Etat ne devrait jamais trouver grâce devant ce Tribunal car la raison d'Etat n'est jamais que la raison du plus fort.

Et parmi les responsables d'une guerre devrait figurer chaque dirigeant averti qui aurait eu le pouvoir de s'y opposer mais qui a laissé faire.

Et devraient être jugés ceux qui pouvaient au moins crier et qui ont gardé le silence.

Le seul fait que les responsabilités les plus patentes soient jugées marquerait un revirement de l'opinion publique qui condamne à mort un assassin isolé mais donne une place d'honneur dans l'Histoire à ceux qui, en déclenchant une guerre, en ont fait délibérément tuer des millions.

Et ce Tribunal devrait faire preuve d'une sévérité particulière contre ceux qui ont fait exécuter des innocents en montant contre eux une parodie de justice les salissant pour mieux les tuer. Ainsi jugée selon des critères humains l'histoire de ce siècle serait une véritable révélation.

MEME SI . .

*Même si tu sens la fatigue
Même si tu sens le triomphe t'abandonner
Même si une erreur te fait mal
Même si une trahison te blesse
Même si une illusion s'éteint
Même si la douleur brûle tes yeux
Même si l'ingratitude en reste le prix
Même si on ignore tes efforts
Même si l'incompréhension coupe ton rire
Même si tout a l'air de rien. . .
Recommence. Rien n'est jamais fini.*

Ce petit poème est précieux car il a été composé par une fille toute simple, prisonnière de la drogue et en maison d'arrêt, pour reconforter un parent qui se voyait irrémédiablement perdu.

Et quelle leçon, quand on sait que cette fille s'en est sortie, maintenant mariée avec un homme qu'elle adore, maman d'un joli garçon, à la joie de l'homme qu'elle a soutenu, alors qu'elle-même était plongée dans sa déchéance.

Au milieu d'un monde où triomphent égoïsme et rapacité, c'est l'écrin des circonstances où ils ont été composés qui fait de tels petits poèmes à naïveté de comptines de petits diamants.

Le célèbre poème "IF " de Rudyard Kipling sous une forme plus littéraire ne dit pas mieux et on ne sait pas que, le jour où il l'a écrit, Kipling se soit trouvé au fond d'un puits aussi noir

HEPATITE B

La médecine devrait s'exercer sans pression financière. Mais les lobbies pharmaceutiques sont puissants et grossissent un risque à outrance en vue d'obtenir contre lui des prescriptions lucratives en cachant bien les risques qu'elles-mêmes entraînent. Le vaccin contre l'hépatite B a démoli plus de santés que la maladie même, malgré sa gravité. On en est revenu à plus de modération.

Ainsi va le monde. En pleine crise du bâtiment le faible effet cancérigène bien connu de l'antique amiante a été remis à point dans l'actualité pour semer l'épouvante et obtenir des mesures légales engendrant de fructueux marchés de travaux.

L'APPEL A LA RELATIVITE

(Suite)

Si maintenant nous entrons dans le parterre de la Relativité Généralisée qui relie l'inertie à l'accélération et à la gravitation, nous pouvons nous attendre à des problèmes plus ardues encore.

En voici un nouveau posé par Einstein lui-même et que nous simplifions sans l'altérer pour nous occuper uniquement de ce qui nous intéresse.

Si un homme, enfermé dans une cabine sent son poids appuyer sur le sol, il lui sera impossible de savoir si la cabine est posée sur la Terre et donc soumise à la banale pesanteur ou si elle se trouve dans l'espace, loin du soleil pour rendre son attraction négligeable, tirée par un engin en accélération constante qui lui donne, à lui, le même poids que sur Terre. Et d'en conclure à l'identité de l'accélération et de la pesanteur.

Alors là nous avons le droit d'être sévère. Qu'il regarde par le hublot, il verra bien si sa cabine est accélérée dans l'espace ou si elle est immobile, reposant simplement sur l'herbe.

Tirer argument d'une ignorance est abusif. De cette expérience d'autant plus facile à comprendre qu'elle reproduit ce qu'on éprouve, sans y penser, tous les jours, on n'est pas en droit de conclure à l'identité de l'accélération et de la pesanteur mais seulement à *l'identité d'effet* de l'accélération et de la pesanteur.

Ce qui signifie en toute rigueur qu'il est une réalité qui réagit de façon égale à une action égale soit de l'accélération soit de la pesanteur qui sont deux choses différentes.

Il n'empêche qu'on écrit, qu'on parle même en classe de l'accélération de la pesanteur sans se rendre compte qu'on énonce une contradiction. Si on pèse, c'est précisément parce qu'on est immobile donc pas accéléré. Si on ne pèse pas, c'est qu'on tombe, donc accéléré par la pesanteur.

Autrement dit l'accélération provient d'une vitesse qui augmente, la pesanteur de l'immobilité ou d'une vitesse constante par rapport au corps engendrant la gravitation. Ici la Terre.

Allez dire au brave jardinier qui se repose un moment sur sa chaise pour fumer tranquillement sa pipe qu'il est en état accéléré, vous risquez de la lui faire échapper. Evidemment il pèse sur sa chaise mais de là à lui affirmer qu'il est en état d'accélération par rapport à la Terre, donc à son jardin, sous prétexte que, s'il était dans un ascenseur fermé, il lui serait impossible de faire la différence, il se moquera de vous et il aura raison. Le mouvement de la Terre heurtait une représentation ancestrale, pas la logique.

La réalité commune aux deux cas est l'inertie, cette résistance de la matière à toute force qui tend à la déranger de son état, état immobile ou en vitesse acquise par rapport à ce qu'on voudra cette force est l'accélération dans le cas de la cabine, la gravitation dans le cas du jardinier.

Einstein a-t-il fait une grande découverte le jour mémorable où il s'est rendu compte que masse inerte et masse pesante ne faisaient qu'un ? Il ne s'agit dans les deux termes que de la même réaction de la matière aux diverses forces qui agissent sur elle. Et cette réaction peut même se donner pour définition de la masse quel que soit le qualificatif qu'on donne à cette masse.

Déconnectez le moteur qui tracte la cabine et celui-ci, s'en éloignant à vitesse accélérée, la laissera inerte à la vitesse acquise qui ne sera plus modifiée et le passager n'aura plus besoin de peser sur le sol pour tenir debout. Supprimez la pesanteur et le jardinier n'aura plus besoin de chaise pour fumer tranquillement sa pipe.

On voit ainsi la différence entre la pesanteur qui est stable et l'accélération qui exige dans l'exemple linéaire donné par Einstein une dépense d'énergie, soit de provenance externe, ce qui complique les choses, soit prélevée sur sa masse, ce qui ne les simplifie pas non plus.

Mais il est un cas universel où l'accélération n'exige aucune dépense d'énergie pour se conserver indéfiniment, comme c'est le cas de la gravitation : le mouvement rotatif.

Celui-ci peut-il nous réconcilier avec l'idée selon laquelle accélération et pesanteur ne sont qu'une seule et même chose ?

Cette fois notre homme habite une cabine en rotation constante. Supposons-la assez vaste pour qu'il puisse s'y promener comme sur Terre et que la force, dite centrifuge, soit égale à celle de notre pesanteur. Et voyons ce qu'il en est.

Le poids de l'homme pesant sur la paroi est la résistance centrifuge de son inertie qui réagit à la force centripète qui le maintient solidaire avec l'engin en rotation, cette force n'étant autre que l'ensemble des forces qui assurent la cohésion de l'engin et...celle du bonhomme.

Nous ne voyons dans tout cela ni contradiction, ni même difficulté conceptuelle.

L'accélération est une chose, la gravitation une autre, forces auxquelles l'inertie réagit de façon égale quand elle est sollicitée avec une égale intensité.

Maintenant peut-on par ce nouvel exemple assimiler gravitation et accélération ? Non. L'une est statique, l'autre dynamique. Elles sont même opposées au point que c'est leur opposition qui maintient un satellite sur l'orbite où justement elles sont égales. Tout porte à conclure que la gravitation, c'est-à-dire la pesanteur, est l'inverse de l'accélération.

Tout ceci est simple à notre échelle mais produit des effets inattendus lorsqu'on pousse l'observation à des valeurs extrêmes. (*A suivre*)

LA PYRAMIDE

Le tout-puissant pharaon qui voulait survivre dans les siècles futurs se faisait construire un monument résistant aux tremblements de terre et aux invasions et indestructible comme une montagne, la pyramide. Son calcul était juste puisque cinq mille ans plus tard son fabuleux édifice est toujours là, témoin concret du combat millénaire de l'homme contre la mort.

(Voir N° ° 25 et 26)

Il avait d'autres moyens de perpétuer sa mémoire comme l'embaumement, la statuaire, l'écriture, bien restreinte alors. Et là encore il n'y a pas trop mal réussi puisque aujourd'hui nous connaissons sa vie et que, grâce à nos moyens modernes, il restera dans nos documents d'histoire.

Mais quel n'aurait pas été son enthousiasme si le cinéma avait existé à cette époque ! L'enregistrement audiovisuel à la portée maintenant de beaucoup de gens modestes, restitue la vie comme nul devin n'aurait pu le prédire de son temps.

Il se serait vu et revu dans tous les événements de sa vie. A n'importe quel moment, il aurait pu se regarder agir, enfant, adolescent, montant sur le trône. Il aurait assisté à tous ses triomphes et aussi à ses deuils. Il se serait vu exister dans les âges futurs et sans doute il aurait mieux accepté sa mort, ayant ainsi préservé sa gloire.

De tous temps l'homme a été préoccupé de la pérennité de son souvenir chez ceux qu'il aime, de la préservation de sa gloire si c'est un chef de guerre ou un bâtisseur, de ce qu'il a dit, écrit ou enseigné à ses contemporains si c'est un penseur, un prophète, un poète, un conteur d'histoires. On veut rester en vie chez les descendants. On ne se fie pas à la mémoire qui se dissipe au fur et à mesure que l'actualité empile les faits nouveaux sur les faits anciens. On redoute de se perdre finalement dans le passé. Alors, quand on est puissant, on veut perpétuer sa personne par des moyens indestructibles.

Confîées également à la pierre, les peintures rupestres n'ont-elles pas la même motivation ?

D'un autre côté, l'être humain se tourmente de savoir ce qu'il fut et n'a de cesse de réactualiser son passé et celui de son univers par toutes les disciplines qu'il s'est créées.

Comme si l'homme d'autrefois tendait la main à l'homme d'aujourd'hui qui lui tend aussi la main par la recherche archéologique pour qu'ils se rejoignent et comblent les insuffisances de leur mémoire.

Ainsi l'homme refoulant tout scepticisme étend sa connaissance aussi bien dans l'espace en scrutant l'univers galactique et quantique, que dans le temps en découvrant peu à peu ses origines et en remontant à celles de l'univers.

Comment n'aurions-nous pas foi en l'avenir ?

L'INESTIMABLE ECHANGE

Un tableau d'un peintre miséreux mais dont le génie a été reconnu par la suite, se vend aujourd'hui des millions de dollars. Est-ce économiquement justifiable ?

Oui car c'est son prix naturel qui a été fondé par l'offre, une offre qu'aucun pouvoir n'a manipulée. (Voir "le pain et la monnaie" P. PERSAT)

Cet échange ne fait pas de tort à l'économie. Qu'une somme après la vente d'un tableau se trouve dans une autre poche ne change rien pour elle.

Oui, car l'homme ne vit pas seulement de pain mais aussi de beauté et d'amour. Il y a échange d'une œuvre dont la clientèle artistique bénéficiera partout où elle sera offerte aux regards.

A ce titre l'œuvre de Beethoven aurait dû le rendre l'un des hommes les plus riches du monde. Mais dans ce domaine l'échange ne se paie pas en argent mais en joie désintéressée et la joie n'a pas de prix pour celui qui la procure.

Pour rester au seul niveau de Reliance, le message selon lequel ce ne sera plus désormais la domination impitoyable du plus fort qui sera le moteur de l'évolution mais l'amour entre les hommes, ce qui implique l'intelligence, vaudrait au Christ d'être le plus gros milliardaire du monde, lui le pauvre entre les pauvres qui n'avait même "pas une pierre où reposer sa tête".

Non, le Christ, toujours selon Reliance qui ne veut suivre que la voie rationnelle, tout en respectant la voie religieuse, a reçu en échange la plus belle gloire qu'un homme puisse rêver selon Renan ou, avec moins de vanité, l'adoration constante des foules depuis déjà deux mille ans.

Il n'est pas sain par contre que s'édifient de trop grosses fortunes et on sera obligé un jour d'y mettre un plafond. Si une invention informatique profite au monde entier, l'échange au-delà de ce plafond doit se faire en monnaie morale : par la reconnaissance, l'estime, les honneurs.

Nous arrivons là à une économie supérieure qui dépasse la monnaie, celle où l'échange passe par une valeur inestimable, celle de l'amour.

En échange de son œuvre, Beethoven a été payé par la joie de tous les humains qui l'ont écoutée.

Cette économie supérieure est aussi une réalité.

EGAUX DEVANT LA LOI

Un citoyen a commis un délit de circulation et, qu'il soit puissant ou misérable, et encore ! Il est condamné à 10.000 Francs d'amende. Cet exemple prouve aux yeux du peuple que tous les citoyens sont égaux devant la Loi. N'est-ce pas admirable ? Ne vivons-nous pas en démocratie ?

Oui, mais l'un va nonchalamment donner à sa secrétaire l'ordre de payer cette petite somme tandis que l'autre, modeste artisan, devra renoncer tristement à partir en vacances avec sa famille.

Oui tous les citoyens sont égaux devant la Loi. Mais ils ne sont pas égaux entre eux. Ce n'est pas juste de faire porter la même charge à un géant et à un nain. Et la Loi malgré sa prétention à une justice égale pour tous n'aboutit qu'à rendre les assujettis scandaleusement inégaux entre eux parce qu'elle est mal conçue.

A chacun devrait être attribué un coefficient de fortune qui modulerait les pénalités.

LE DEVOIR D'ETRE HEUREUX

L'expression choque parce que le bonheur ne se commande pas. Il s'obtient, il se mérite, il est souvent gratuit, parfois imprévu mais on ne note pas sur son carnet : de midi à deux heures vingt, être heureux. On ne verrait pas plus un ordre de service portant : Le bonheur est obligatoire sur le chantier sous peine d'amende.

Cette formule cocasse signifie simplement en raccourci que nous ne sommes pas excusables de nous plaindre de ce qui ne va pas, si en toute équité nous ne sommes pas capables d'apprécier les bienfaits de toutes sortes que la vie nous offre. Cette erreur nous gâche trop souvent l'existence, avant, pendant et surtout après, car il faut qu'un bien nous soit enlevé pour que nous connaissions trop tard la chance que nous avons de l'avoir.

On ne peut être heureux que de vérité car l'illusion ne nous ménage qu'un faux bonheur aux lendemains amers. Et nous devons à la vérité de reconnaître honnêtement les richesses que nous possédons en nous et autour de nous et de ne pas dénigrer notre sort, alors que d'une façon ou d'une autre il en est qui en secret nous l'envient.

Règle d'or : N'envions jamais personne.

Le misérabilisme est un défaut qui nous fausse l'esprit et nous fournit de trop bonnes raisons de ne pas aider les autres, de ne pas les aimer. Mais le défaut qui nous rend le plus malheureux, c'est l'envie, ce ressentiment contre tous ceux que nous voyons posséder plus que nous, d'argent, de santé, de talent, de savoir, de beauté, de relations, d'amour, alors que nous avons certainement des choses qu'ils n'ont pas, y compris dans ce que nous leur envions.

Ce jeune berger est profondément heureux dans sa montagne. Le ciel est bleu. Ses moutons paissent tranquillement. Il pense à Fauvine qui l'attend à son retour de l'alpage. Il revoit son sourire. Il sourit. Il chante.

Tout à coup il aperçoit dans la montée de l'alpage une silhouette brune... Fauvine ! Quelle surprise ! Alors il dévale la pente avec son chien. Comme il est facile à imaginer, ce bonheur-là.

"Un roi pourrait-il être, Heureux comme un berger ?" dit la chanson. C'est vrai. Le jeune berger courant au devant de son amie n'échangerait pas sa place avec tous les souverains du monde.

La source du bonheur, c'est l'amour quelle que soit la forme qu'il prenne, que le plaisir l'accompagne ou non. Le plaisir n'a que la valeur de l'amour qui l'enchant. Qu'il est triste le plaisir que se donne celui qui boit pour oublier ou même seulement pour céder à son intoxication. Le plaisir de l'amour sans aimer est aussi étranger au bonheur qu'une bouteille vide au Champagne.

La vie est souvent amère, parfois douloureuse, mais ne soyons pas injustes avec elle, autrement dit avec nous, et précisément, parce qu'elle est pénible par maints côtés, sachons pour compenser lui être reconnaissants de ce qu'elle nous offre d'authentiquement heureux.

Le pessimisme est la déformation négative généralisée de tout ce qui nous arrive, à nous et aux autres. La dépression est une maladie. Dans les deux cas, nous sommes l'esclave d'une impression fautive, donc à rejeter. Si on sait cela, on est plus lucide, plus capable de se libérer soi-même. Pour y arriver, le moyen le plus efficace est de s'imposer le devoir d'être heureux.

Finalement la formule n'est pas si contradictoire.

L'APPEL A LA RELATIVITE

(Suite)

Une des affirmations de la Relativité Généralisée est que la force que génèrent l'accélération et la gravitation ralentit les horloges par rapport à celles qui n'y sont pas soumises.

Les horloges n'étant autres que des rouages en marche, cela revient à dire que tous les mouvements dans le champ de cette force sont ralentis.

Il s'agit bien là d'une différence réelle puisqu'elle respecte la logique qui veut que, si un mouvement ralentit par rapport à un autre, celui-ci accélère par rapport à lui. Une lapalissade mais la Relativité démolit les lapalissades.

C'est le cas ici. On pourrait penser que le ralentissement est dû au fait que les rouages, et c'est vrai, pèsent plus lourd. Il n'en est rien.

Prenons le cas d'une essoreuse qui tourne à vitesse constante. La paroi du tambour presse le linge avec une force donnée. Si on déplace cette centrifugeuse dans un champ de gravitation plus intense, elle tournera moins vite. En bonne logique, la pression sur le linge devrait donc être plus faible. Or elle reste la même. Qu'en penser ?

Cette pression est fonction du carré de la vitesse de rotation et du rayon du tambour.

Pour que la pression sur le linge reste égale, la machine tournant moins vite, il faudrait que le rayon augmente en conséquence. Mais il reste le même. Alors ? Alors force est de conclure que, toutes choses restant égales, c'est le temps qui passe moins vite.

Il en serait de même de tout objet ou organisme qui serait soumis à une force de gravitation ou d'accélération intense. Dans un organisme humain l'effet d'une seule de ces forces antagonistes modifierait bien entendu les rythmes respiratoire et cardiaque, mais dans un état où gravitation et accélération s'équilibrent, par exemple en orbite, les heures passeraient moins vite sur sa montre que sur celles qui sont très éloignées sans que ses rythmes corporels soient perturbés.

L'histoire des jumeaux de Langevin dont l'un est accéléré dans l'espace à l'aller puis au retour, ce qui suppose une dépense d'énergie, et qui retrouve son frère plus vieux que lui, est transposable en celle plus simple d'un jumeau en orbite autour d'un astre dense dont l'attraction n'exige aucune dépense d'énergie et qui à son retour retrouve son frère plus âgé que lui. C'est invérifiable certes. Il n'empêche que le temps passe moins vite dans le champ d'une force plus grande, ce que confirment mesures et expériences.

Ce fait trouble bien des visions cosmologiques.

Pour nous il confirme que nos idées sur le temps et l'espace ne sont valables que dans notre monde local et que nous devons les revoir. *(A suivre)*

RETOUR EN ARRIERE

La recherche est une démarche mêlant audace et prudence, foi, doute et inquiétude, avec de constants retours en arrière parce qu'on s'étonne de ce qu'on devine ou même de ce que pourtant on découvre, parce qu'on a peur de se tromper, d'être le jouet d'illusions aux lendemains amers. Rechercher, c'est courir le risque de se tromper et ce risque, on ne peut faire autrement que de le courir sachant qu'il ne sera jamais nul, quelles que soient les précautions qu'on prenne.

Retour en arrière donc dans notre recherche en vue d'essayer de répondre aujourd'hui à la question qui tourmente les hommes depuis l'avènement de leur raison : qui sommes-nous ? *(Voir N° 3)*

Lorsqu'on tient affectueusement une tête d'enfant entre ses mains, songe-t-on qu'on entoure une organisation matérielle en fonctionnement dans laquelle brille une conscience, pas une machine, une conscience, un petit être que nous aimons, qui nous aime, qui est lui. *(Voir N° 25)*

Aux plus méfiants des penseurs il ne peut être douteux que la personnalité résulte d'une organisation de matière aussi complexe qu'on puisse la concevoir et du fonctionnement de cette organisation, car elle est là, cette organisation, entre nos mains, avec sa splendeur et son mystère.

Organisation, fonctionnement, voilà les deux aspects de la réalité qui conditionnent une conscience. Aucun doute sur ces deux faits. Cette réalité, nous la tenons dans nos mains.

Alors, qu'est-ce que la conscience ? Est-elle produite par ce fonctionnement ou est-elle révélée par le cerveau comme un récepteur révèle l'image qu'il capte d'un émetteur situé loin de lui ? Et dans ce cas où est la conscience captée ? Est-elle dans un "ailleurs", hors de l'espace et du temps, cet irritant problème incontournable sur lequel butte constamment notre raison ?

Nous n'en savons rien. Pour le moment l'essentiel est de partir de faits certains et de s'en tenir là car toute démarche qui part de constructions mentales préétablies est incertaine.

La conscience vient donc d'une organisation matérielle. Or toute organisation matérielle peut être étudiée, décryptée, connue. Ce sera demain ou plus tard peu importe, car nous ne voyons pas ce qui par principe nous interdirait d'y arriver lorsque nous tenons entre nos mains cette petite tête chérie, bijou de la création.

Si donc nous entrons en possession des informations décryptant cette organisation cérébrale et des techniques permettant de la reproduire, nous serons capables de reconstituer sa personnalité.

Ahurissant ! Mais y voyons-nous une impossibilité de nature ? Personne ne peut le soutenir.

Une autre voie se présente : on a appris à prélever des organes et à les conserver en vie. Malgré les difficultés qu'on pressent, il n'y a pas d'impossibilité fondamentale qu'on y arrive pour le cerveau. Nous pouvons parier sans risque que ce sera courant un jour. (*Voir N° 26*)

Or si on prélève un cerveau et qu'on assure sa survie en lui apportant tout ce que le sang lui apportait auparavant et en le maintenant dans un milieu propre à lui permettre un fonctionnement correct, on aura un être humain conscient, éprouvant peines et joies, une personne pensante dont il suffirait de connecter les terminaisons nerveuses pour échanger avec lui toutes les informations qu'on voudra ou qu'il voudra. L'informatique semble désignée pour remplir ce rôle.

Mieux. En reproduisant plusieurs organisations identiques, on pourrait susciter des personnalités nouvelles, de vrais jumeaux. On se verrait alors devant un redoutable aiguillage de voies à prendre car elles décideraient de notre avenir.

Un développement fantastique dépassant les imaginations les plus hardies d'hier, attend l'humanité de demain et demain est là, et, à moins que celle-ci ne se détruise par une ultime folie, la conquête de l'univers, avec sans doute d'autres humanités de son niveau intellectuel ou l'ayant dépassé, lui est grande ouverte.

Etonnante, ahurissante, incroyable aux personnes rassises, trop facilement captable par les fabricants écervelés de science-fiction et diseurs de bonne aventure, complètement folle pour les petits esprits dans lesquels elle ne peut tenir, cette idée, perfectible oh combien, ne présente rien d'irrationnel. Elle appelle de profondes réflexions chez tout penseur avide de vérité. Elle se situe dans la ligne de pensée de Reliance car rien de solide ne peut lui être opposé. Il faut sans cesse rappeler que l'inimaginable n'est pas un critère de fausseté. (*Voir N° 5 et 21*)

Elle indique pour le moins que c'est dans cette direction qu'il faut chercher.

VOILA LE HIC

- Vous êtes ridicule de chercher à comprendre là où il n'y a rien à comprendre. Pourquoi on se trouve sur cette planète, pourquoi on vit, pourquoi on meurt ? Questions absurdes. C'est comme ça parce que c'est comme ça. Au fond ce qui vous pousse, c'est la trouille. Avouez !

- Trouille ou pas, s'il n'y avait rien du tout, pas même vous, vous auriez raison. Il n'y aurait rien à comprendre. Mais voilà, l'univers existe, et pas qu'un peu, avec nous par-dessus le marché. C'est là le hic et on se gratte la tête. Si cela ne vous pose pas de questions, que vous faut-il ?

SANCTION NATURELLE

En sortant sa voiture de son garage en marche arrière, un père de famille irréprochable écrase son petit garçon. On imagine sa douleur, celle des siens et les reproches qu'il doit se faire.

Il passe en Justice pour homicide involontaire.

Alors là, nous ne sommes pas d'accord. A quoi peut servir la Justice en pareil cas ? La Justice a deux objectifs, souvent contradictoires, punir le coupable, protéger la société.

Quelle utilité voit-on à ce qu'elle vienne s'ajouter à la douleur de cet homme, à celle de son épouse et de ses autres enfants ? Elle apparaît ici grossière et sans le moindre intérêt.

Quelle utilité voit-on pour la société à son intervention dans ce malheur ? Il suffit qu'il soit connu pour que par lui-même il serve de leçon au public tout en lui inspirant la pitié.

Avec ses gros sabots la Justice dans une affaire de ce genre ne sert à rien.

Un principe devrait être inscrit au fronton de ses palais : tout ce qui n'est pas humain n'est pas juste. Il en découlerait un second : quand un accident punit cruellement son auteur, la Justice pénale n'a pas à intervenir au motif reconnu de sanction naturelle.

Quand la police a établi formellement que l'auteur d'un accident est habituellement prudent et, dans le cas précis, n'a pas agi autrement, qu'il en est lui-même victime par sa douleur et celle de ses proches et par les conséquences qui en résultent, qu'il en supportera indubitablement le remords toute sa vie, il y aurait lieu de qualifier sa faute de fait accidentel entraînant pour lui une sanction naturelle et la Justice dont on ne voit pas ici l'intérêt ni de la société, ni de l'homme, aurait le devoir de se retirer.

Avant tout la Justice devrait être humaine plutôt que mécanique, ce qui ne l'empêcherait pas d'être sévère quand elle juge nécessaire mais placerait des limites à toute action inadaptée à son but : protéger l'individu et la société.

Ne dénigrons pas cependant pas trop la Justice qui fait ce qu'elle peut avec les hommes qu'elle a et les maigres moyens dont elle dispose, mais elle date d'un autre âge par son manque de formation psychologique et ses méthodes archaïques.

SEUL DANS LA MONTAGNE

(Par une nuit d'été 1993)

J'étais seul, en pleine nuit, dans l'immense montagne à des heures de marche du refuge. La lune transparaisait des nuées d'altitude. De tous les côtés montaient la puissante voix nocturne des torrents. L'air était doux. Je ne sentais pas la fatigue bien que je n'aie cessé de grimper et descendre depuis le matin avant l'aube. Enfin à moitié couché sur une pente de pierraille, appuyé sur un coude, je regardais l'ombre vague des montagnes en face, la pâle lueur du glacier du Sélé et, loin en bas, la plage de neige blanchâtre où finirait cette interminable descente. Je n'étais pas pressé. Cette heure était belle, belle parmi tant d'heures insipides qui m'attendaient en bas. Là, j'étais bien. Là, j'étais à ma place. Là, je vivais. Là, le temps s'était arrêté.

Torrents bruyants, montagnes sombres, pointes noires des rochers sur le ciel obscur, pentes de caillasses croulantes, nuées qui laissaient filtrer vers moi des rayons de lune divergents, ici, seul, loin de tout secours, je me sentais en parfaite sécurité. Ici, rien ne pouvait m'atteindre.

La mort était au fond des vallées. Elle n'avait pas sa place ici. Et m'accompagnaient des présences invisibles, discrètes mais fidèles. Je jouissais d'une sereine sécurité philosophique de chamois. Là était ma vérité.

Heure de solitude enchanteresse en haute montagne, porté par cette planète qui nous accorde un instant béni au milieu d'une éternité de feu et de glace, je saisisais pleinement le bonheur fugitif que nous réservait l'univers. Comme peu de passagers terrestres sur des millions embarqués comme moi, j'en avais conscience. Qu'ils se révélaient petits les gens qui se croient importants avec leur fortune, leurs titres et leurs hautes fonctions, ignorants ceux qui se croient savants. Le berger qui promène son regard tranquille dans le ciel étoilé simplement parce qu'il aime regarder les étoiles, en sait plus long sur l'univers que le savant se tourmentant sans cesse

de questions sans réponse. Et moi en cet instant je goûtais la totale liberté que m'offrait ma solitude, à l'égal de la noblesse de mon berger.

Un moment avant de reprendre ma descente, mais un moment encore, une goutte d'éternité à savourer comme une goutte de liqueur qui tombe d'un alambic, précieuse parce que rare.

- Allons, Pascal, endosse ton sac, ramasse ton piolet et termine cette interminable pente. Deux heures de marche encore avant le refuge. Mais va, ne te presse pas. La montagne abrite ta jeunesse et tu n'as rien à envier aux autres. A ta place, seul dans la nuit, ce sont eux qui t'envieraient.

OH, LE PRESIDENT !

La statue de la Liberté éclaire les Etats-Unis, mais dans cette grande nation la liberté personnelle semble bien mal protégée contre la liberté collective, Le droit d'être informé ne donne pas pour autant le droit de violer la vie privée.

Lorsqu'un homme a des responsabilités dans une communauté quelconque de citoyens, à plus forte raison s'il est chef d'Etat, cette vie privée devrait être particulièrement préservée de la curiosité malsaine d'une presse toujours avide de scandale parce que le scandale rapporte beaucoup d'argent et que cet argent n'est pas alors très propre. L'argent a le pas sur la conscience.

Le seul cas où cette vie privée pourrait être évoquée est celui où elle a eu des conséquences néfastes sur l'exercice de la fonction du responsable et cela dans la mesure de l'importance de cette fonction.

Que signifient donc ces commentaires et ces interrogatoires indiscrets sur le comportement sexuel du Président des Etats-Unis ? Est-il un domaine plus intime que celui-là réservé exclusivement à la conscience de chacun et qui ne regarde personne ? Ce comportement a-t-il nui au bon travail de Clinton dans l'exercice de sa fonction ? Aucun amateur de scandale, à notre connaissance, ne semble être allé jusque le prétendre.

Ce qui nous choque, nous Français, c'est cette hypocrisie qui prend une allure institutionnelle. Si on déballait sur la place publique la vie sexuelle des détracteurs, y trouverait-on beaucoup de saints ? Cela semble un tantinet douteux ! ...

Nous admirons les Etats-Unis sur de nombreux points mais pas sur le respect de la vie privée des hommes publics, des hommes comme les autres.

Félicitons-nous de vivre dans un pays où le public de lui-même fait preuve de plus de maturité.

L'APPEL A LA RELATIVITE

La Relativité prend l'espace et le temps comme un tout, ce qui semble permettre le choix de faire varier l'un ou l'autre pour les besoins de la compréhension. La seule chose qui nous intéresse est de savoir où est la vérité. (Voir N° 44)

Un exemple relativiste : sur un disque en rotation la longueur d'une règle est plus courte sur la circonférence où la vitesse est maximum qu'au centre où elle est nulle, tout simplement parce que le mouvement raccourcit les longueurs. Mais plus courte seulement si on la place tangentiellement à la circonférence mais inchangée si on la place parallèlement au rayon.

Un monsieur habitant le pôle Nord déménage sur l'équateur et veut se servir de sa règle. Il la voit donc plus ou moins longue suivant qu'il la place dans le sens Nord-Sud ou Est-Ouest, ou plutôt il ne s'en rend pas compte car lui aussi est pareillement déformé. Voilà qui nous laisse perplexe.

Où est la vérité ? Le critère est déjà défini au N° 44. Elle est sur place : toutes conditions égales, température par exemple, la longueur de la règle reste ce qu'elle a toujours été.

Contraction donc théorique que Einstein édifie en remplaçant l'espace euclidien tridimensionnel, fondé sur la ligne droite, par un espace courbe. La règle reste aussi longue, c'est l'espace qui se contracte, ce qui ramène au même résultat, autrement dit ne change rien. Quelque chose nous échappe là-dedans, mais quoi ? Et nous voilà de nouveau obligés de remettre sur le métier notre conception de l'espace et du temps. (A suivre)

L'AMOUR, PREMIERE PUISSANCE

Nous abordons ce sujet de la plus haute importance en reproduisant le poème ci-dessous pour bien marquer à quelle hauteur nous situons l'amour. Ce poème dont la trame est simple décrit un amour totalement réalisé. Un idéal certes et, comme tout idéal, celui-ci peut rarement s'atteindre. Mais un idéal est une boussole, un phare qui donne la direction à suivre. Un idéal, à la condition bien entendu qu'il soit humainement élevé, offre ce bien précieux entre tous, un sens à la vie.

Pour certains, l'amour c'est le cul (*trivialité voulue*). Pour d'autres, c'est un sentiment purement spirituel, complètement désincarné, comme si notre substance corporelle n'existait pas. Ils ont tort, tous, malgré leur opposition pour la simple raison que l'être humain est un organisme biologique conscient, ce que ne signifie pas autre chose la conception traditionnelle d'origine religieuse selon laquelle l'homme est formé d'un corps et d'une âme. Chez lui le bonheur et le plaisir ne se confondent pas et peuvent même s'opposer.

Or l'amour est le sentiment fondamental, le plus fort, le plus exigeant. Il veut tout, corps et âme. Il tendra toujours à vouloir l'homme dans sa plénitude et souffrira de ne pas l'avoir tout entier. L'amour fait souffrir, dit-on, oui car il atteint rarement sa perfection.

Sentiment fondamental, l'amour est la source de tous les autres, y compris ses déviations telles l'envie, la jalousie, la haine. Car le contraire de l'amour n'est pas la haine. Le contraire de l'amour nous l'avons hérité de la Jungle, c'est l'indifférence.

L'amour au sens large donne un goût, une saveur, une couleur à la vie. Le travail qu'on fait en l'aimant est plus facile, bien moins fatigant que celui fait par obligation. Ne rien faire, comme en prison, est un supplice, dégradant, et la prétendue justice qui veut défendre la société en avilissant les détenus, coupables ou innocents, se condamne elle-même. Cela étonne mais elle devrait les aimer. C'est pour cela qu'elle est restée si en retard sur l'évolution de la société.

La dépression est une maladie qui fait perdre l'amour de tout et conduit inévitablement au suicide si elle est irréversible. Le remède le plus sûr pour un désespéré est de l'aimer en lui en faisant prendre conscience. Des prostituées au cœur noble ont sauvé des hommes parce que, seules, elles leur ont apporté avec un accueil physique un accueil moral plus fort que la déchéance où les enfonçait le rejet méprisant d'une société bien pensante à la justice d'un autre âge.

L'amour est le sentiment le plus puissant, celui qui suscite les plus beaux dévouements et parfois amène au sacrifice de sa propre vie pour sauver l'être aimé. C'est lui qui est à la base des plus belles réalisations en tous domaines.

Il n'y a pas de différence de nature entre l'amitié et l'amour sauf que le second s'étend au domaine de la sexualité. Une amitié forte égale un amour fort et, comme lui, déborde largement de la personne en faveur l'être aimé.

Mais parce qu'il est une puissance, ses erreurs et ses dérives sont redoutables, comme sont redoutables les détournements d'une puissance matérielle, celle de l'énergie nucléaire par exemple.

Il n'existe pas de mode d'emploi de l'amour. Si cependant on apprend à le connaître, on a plus de chances de le conduire intelligemment à sa destination : le bonheur pour les autres et pour soi.

J'ETAIS LÀ

*Les soirs d'hiver, les soirs de vent, peinant vers quelque refuge
Que jamais, à travers le brouillard, nous ne pourrions atteindre
J'étais là*

*Dans le désert brûlant, titubants de soif, les pieds meurtris
Nous traînant vers un puits sec, puis vers un autre puits sec
J'étais là.*

*Sur la banquise, perdus dans l'enfer blanc, tout couverts de givre
Quand le froid perçait nos vêtements et nous glaçait le sang
J'étais là*

*Les soirs de détresse où le sol se dérobaît sous nos pas
Quand tu divaguais de fièvre, quand le ciel se fermait sur nous
J'étais là*

*Quand il fallait affronter des minables puissants ou canailles
Décider vite, ruser, nous battre, lucides et confiants malgré tout
J'étais là*

*Maintenant qu'éclate à nouveau le soleil des matins généreux
Maintenant que, reposé, tu te sens prêt à tout reconquérir
Je suis toujours là*

*Tu peux m'emmener partout, sur les plus hauts sommets
Sur les mers les plus vastes, et jusqu'au bout du monde
Je suis avec toi*

*La main dans la main, que peuvent contre nous vents et marées
Et les brigands et la guerre et la faim et la mort ? . . .
Toute ma vie, et même au-delà, je serai avec toi.*

*Non, jamais ta gentille pastourelle ne t'enlèvera sa main
Tu entendas toujours près de toi résonner son pas fidèle
Parce que je t'aime*

(Extrait de "La croix de Belledonne" (Pierre PERSAT))

QUE CELUI D'ENTRE VOUS...

Décidément, avec l'affaire Monika Lewinski, la démocratie américaine continue de nous présenter son visage le plus vulgaire et le plus ridicule.

Clinton est Président des Etats-Unis. Que lui demande-t-on ?

On ne demande pas à un pilote quelles sont ses opinions politiques, ni sa religion, ni son comportement sexuel. On lui demande avant tout et uniquement d'être un bon pilote.

Le respect de la vie intime des personnes est un des fondements de la démocratie. Chacune a sa vie privée plus une vie publique sous toutes ses formes, profession, relations sociales ou simple voisinage. Un régime de liberté ne doit jamais sous peine de se renier lui-même empiéter sur la vie privée de qui que ce soit sauf, et c'est évident, si cette vie privée porte gravement préjudice à sa responsabilité sociale ou aux Droits de l'Homme. Un crime n'est jamais du ressort de la vie privée. Un abus d'alcool sort de la vie privée lorsqu'il démolit l'homme public dans la mesure où la fonction de celui-ci est importante, celle d'un pilote de ligne par exemple ou celle d'un chef d'Etat, ce qui est encore plus grave.

Mais hormis le cas où une vie sexuelle entrave l'exercice d'une fonction publique, il est de la plus haute importance que la liberté de tout citoyen soit fermement protégée, sinon c'est l'hypocrisie, les bas règlements de comptes, le chantage qui s'en emparent.

C'est un exemple d'antidémocratie que nous donnent aujourd'hui sur ce point les Etats-Unis et la démocratie américaine n'en sort pas grandie.

Cette affaire met précisément en relief le triomphe de l'hypocrisie et de l'argent.

La parole de Jésus est un pavé historique dans la mare de l'hypocrisie : "Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. "

Tous ces hauts messieurs qui se délectent ou se vengent en exposant à nu la vie sexuelle du Président des Etats-Unis s'abaissent eux-mêmes en commettant un attentat à la pudeur. Quel visage nous offriraient-ils s'ils voyaient leur propre vie sexuelle ainsi exposée au monde entier ? Combien se révéleraient de petits saints ? Le vice privé sait se draper d'un aspect public vertueux.

Triomphe aussi de l'argent, car le scandale se vend bien et quels profits à retirer lorsque ce scandale touche le plus haut dignitaire d'une nation ! Cette ruée fructueuse des médias sur une telle occasion de gain produit un argent d'autant plus sale que, lui, sous couvert de morale, il n'a pas besoin d'être blanchi.

Notre pays plus mûr et plus équilibré est préservé de cette plaie et c'est tout à son honneur.

On aimerait que les Français s'en rendent compte et que les médias soulignent avec doigté mais insistance notre supériorité en ce domaine. Encore leur faudrait-il, pour faire la leçon aux Américains, bénéficier de cette liberté vis-à-vis de l'argent dont bénéficie si heureusement Reliance.

LA NOBLESSE D'UNE MORT

Nuit banale sur une mer grosse. Il sort pour un détail à rectifier sur un bateau qu'il connaît à fond. Pas besoin de harnais pour si peu. Retour de baume. Il est projeté à l'eau qui passe vite. Le bateau fuit. "Hé ! Au secours !" Mais il sait que dans la nuit et au milieu de ces vagues personne ne peut voir sa tête. Là-bas les feux du bord vont et viennent en s'éloignant. L'eau glacée le transperce. Comme tout homme en perdition, il s'affole. Impensable un moment avant, la mort vient soudain l'emmener, idiotement, lui qui affronta tant de tempêtes. Il nage sans espoir sentant l'hypothermie l'anesthésier. Maintenant que le sort en est jeté, la terreur de la bête a soudain cessé. L'homme a reconquis sa primauté farouche et toute sa vie défile en accéléré devant son regard intérieur. Il s'est fait de la mer sa passion. Cette mort soudaine ouvrant d'autres horizons est dans l'ordre des choses. Alors, avant d'abandonner ce corps qu'il ne sent plus le sien, avant que s'éteigne la dernière lucidité qui lui reste, un dernier mot lui monte au cœur : OUI.

(On peut, on aime imaginer qu'il en fut ainsi)

HOMMES D'ABORD

On pourrait penser que jadis les habitants des hautes vallées alpestres où la vie était très dure étaient tellement accaparés par l'impérieuse nécessité de survivre qu'ils passaient tout leur temps à se construire des abris et des maisons, à chasser, à cueillir, à cultiver, à amasser sans arrêt des provisions et du bois pour résister aux longues froidures des hivers d'altitude.

Très proches des autres animaux de la montagne dans cette lutte incessante pour la vie, ils ne pouvaient être que frustrés, ignorants, matérialistes, terre-à-terre, tout comme les marmottes, les bouquetins ou les lièvres blancs.

Ce serait bien mal connaître la nature humaine.

Aussi pauvre et démuné soit-il contre la faim et le froid, l'être humain a d'abord besoin de nourriture spirituelle. Parce qu'il n'est pas qu'un simple animal, parce qu'il est un être pensant.

On est surpris de découvrir dans ces coins perdus les traces d'une vie spirituelle intense. De partout se sont élevés des sanctuaires, des chapelles, des oratoires car les besoins spirituels trouvaient à s'abreuver dans la religion et ils nous en reste de remarquables œuvres d'art.

A-t-on vu bouquetins et marmottes en faire autant ?

Qu'il y ait eu des naïvetés, des niaiseries même, et parfois un certain sadisme subconscient à représenter des martyres ne change rien au fond dans ce besoin humain de spiritualité.

D'origine incontestablement animale, personne ne peut prétendre que l'homme n'ait pas atteint un niveau qui le place largement au-dessus des animaux et il est bien naturel que les religions aient commencé par lui donner un statut à part, un acte de naissance d'origine divine.

A la lumière des premiers enseignements de la science, à la découverte de l'origine biologique de notre organisme, tout un mouvement de pensée, en réaction contre une conception naïve qui ne nous accordait rien de commun avec les animaux, voulait aux siècles derniers réintégrer l'homme dans leurs rangs et nous dénier toute autonomie.

Beaucoup ont ainsi rabaisé l'homme alors que la démarche vraie eût été de relever les animaux du rang de simples machines. Des penseurs, remarquables par ailleurs, se sont ainsi fourvoyés.

Regardons les œuvres de nos aïeux, regardons autour de nous et en nous et soyons réalistes envers nous-mêmes : nous sommes tellement plus que de simples animaux. Ce plus, indéfinissable mais éclatant, il faut être borné pour refuser de le reconnaître et ne pas en tirer les conséquences.

L'APPEL A LA RELATIVITE

(Suite)

Qu'entend-on par le passé, le présent et l'avenir, ces notions conceptuelles par lesquelles se classent spontanément les événements en nous ?

Nier le passé n'est pas raisonnable. Le départ d'un parent a bien eu lieu dans le passé et nul visiblement ne le fera revenir. Un enfant est attendu et on ne peut pas dire qu'il est présentement né. Ces notions s'appuient bien sur une réalité. Une aiguille comme celle d'un cadran parcourt bien les années. On ne le sait que trop.

Mais cette réalité-là est interne. Elle est en nous, pas dans la nature, mais vérité tout de même, car notre représentation mentale est exacte.

Un paysan laboure son champ. Le présent est un fait dans le retournement de la glèbe par le soc de la charrue. Le passé est le sillon qu'on voit retourné. Or il est retourné dans le présent et non pas dans passé. La glèbe devant la charrue et qui sera retournée est aussi un fait présent, pas un fait futur.

Nous vivons de souvenir, d'actualité et de prévision. C'est certain. Mais où voit-on un passé dans la nature ? Où voit-on un futur dans la nature ? Elle n'est que présent.

Ce rayon lumineux qui est parti d'une étoile il y a un siècle nous atteint actuellement dans l'instant présent. Celui qui part de nous et mettra un siècle pour atteindre une autre étoile en part dans l'instant présent. C'est nous qui le savons, les rayons pas. Ils n'ont pas le pouvoir de se représenter le passé et le futur, encore moins de les calculer.

En définitive il n'y a dans la nature que le seul instant présent, mais un instant en mouvement. Le présent est la seule réalité matérielle mais une réalité dynamique. L'univers se meut en restant présent en permanence et il ne peut en être autrement. Passé et avenir ne sont perceptibles que par l'homme.

Beaucoup de scientifiques expliquent la marche du temps par l'effet qui ne peut que suivre la cause. Mais c'est définir le temps par lui-même puisque le temps est contenu dans le mot suivre.

Il est d'ailleurs bien difficile de cadrer le présent. On dit aussi bien "à l'instant présent" que "au siècle présent" Quand on regarde un film d'autrefois, on ne fait qu'assister présentement à des événements présentement fixés sur le film.

On saisit par ces vérités incontestables qu'on atteint vite les limites de notre raison. Et ce n'est pas nouveau. (*Voir N° 9 10 14 19 etc. . .*)

Mais on peut toujours faire au moins un pas de plus sur le chemin de la connaissance.

Reprenons donc notre essai de compréhension de l'espace et du temps comme dit au N° 48.

Nous avons toujours été gêné d'admettre comme réalité unique à la fois l'espace qui est statique et le temps qui est dynamique, réalité que la Relativité exprime par quatre dimensions, les trois de l'espace, formulées d'une façon simple, et celle du temps d'une façon plus complexe, ce qui implique bien une différence.

Non, les trois dimensions par lesquelles nous sommes bien obligés de concevoir et de calculer la position de toute réalité dans l'espace peuvent se concevoir immobiles, donc sans faire intervenir le temps. Mais qui dit temps dit mouvement et le mouvement implique l'espace. Il y a une sorte de différence de nature entre l'espace et le temps alors qu'il n'y en a aucune entre le mouvement et le temps, ce qui nécessite l'espace.

Mais alors pourquoi ne pas inverser et estimer que la réalité première est le mouvement, lequel engendre à la fois l'espace et le temps. L'espace se définit alors comme le mouvement-temps.

Nous avons vu aussi bien que dans l'univers le seul présent était matériellement concevable et qu'il ne pouvait être que dynamique.

On peut éprouver une difficulté à concevoir le mouvement comme une chose en soi. Or la Relativité nous présente bien l'énergie comme une chose en soi alors que nous ne concevions que la matière pour être une chose en soi. Et qui dit mouvement implique l'énergie.

La vitesse, elle, n'est que la mesure du mouvement, lequel, seul, devient réalité première.

Nous semblons naviguer en pleine abstraction sans savoir où cela nous mènera, mais les suites en positif ou en négatif de notre conception approximative de la nature de l'univers, de la vie et de l'homme en dépendent et ce n'est pas rien.

LA LOI DES SERIES

Un malheur, dit-on, arrive rarement seul et on appelle cela la loi des séries. De fait les événements semblent souvent se grouper par paquets alors que rien ne les relie. Mais est-ce si étonnant ?

Supposons qu'un centenaire ait connu vingt malheurs dans sa vie. Il ne pourra en avoir eu un tous les cinq ans. Pour le vérifier, allons relever les deux derniers chiffres des voitures qui passent pour voir comment ils se répartissent, ces chiffres indiquant l'âge où chaque malheur arrive . . .

Les voici au premier et seul essai. (*Choisir entre plusieurs essais eut été tricher*) : 01 46 63 28 52 85 94 61 92 29 88 65 60 12 18 03 91 75 77 55

On remarque les séries 28-29 91-92 60-61-63-65 91-92-94 contre une remarquable période de paix entre 30 et 45 ans. A chaque fois ce sera ainsi.

En fait il n'y a pas de loi des séries. Elles se produisent au contraire parce que précisément aucune loi ne commande l'arrivée d'événements indépendants.

UNE QUESTION DE METHODE

On s'est étonné de notre persistance à refuser autant que possible, tout chiffre, toute formule mathématique, toute équation, alors que l'emploi des mathématiques fait reluire à bon compte le raisonnement, même si elles ne servent à rien..

En effet nous ne le voulons pas. Et pour deux raisons, l'une de forme, l'autre de fond.

La première est notre agacement devant une manie fréquente d'exposer des choses simples en employant force termes savants et formules mathématiques pour en imposer au lecteur.

La seconde est autrement plus sérieuse : comme nous le disions *dès le N° 1*, nous donnons la priorité au raisonnement qualitatif, au jugement en somme, alors que la tendance aujourd'hui est de se précipiter sur le calcul que facilite tellement l'ordinateur sans avoir assez réfléchi à ce qu'on allait lui soumettre.

Si juste soit le calcul, si puissant soit l'ordinateur, qu'on les fasse travailler sur des erreurs, ils ne donneront que de faux résultats.

Nous posons en principe que toute formule, toute équation peut s'exprimer en une phrase simple, claire, logique, sans faire appel à aucune grandeur chiffrée qui ne soit vraiment indispensable. Et que si cette phrase est contradictoire, illogique ou non-sens, inutile d'aller chercher plus loin : le tout est à rejeter.

Exemple classique : tous les corps s'attirent en raison directe de leurs masses et en raison inverse de leur distance. C'est ce qu'a compris Newton. Une fois bien conçue, il pouvait soumettre cette proposition au calcul découlant des mesures, même préexistantes, mais seulement après, calcul qui a précisé "du carré de leur distance".

A quoi il a fallu pour ajuster les chiffres aux unités utilisées ajouter une constante.

Et cela a donné : $F = K \text{ mm}'/d^2$.

Ce principe est valable aussi en aval des calculs : si un résultat ne peut s'exprimer en une phrase simple, claire, logique, il est pour le moins boiteux. S'il ne peut s'exprimer qu'en une phrase renfermant contradictions ou non-sens, ce résultat, aussi mathématiquement bétonné soit-il, est à jeter au panier.

Cette méthode est la seule qui puisse emporter notre conviction. Conviction à tous les degrés : impossibilité, possibilité, probabilité, certitude. Mais conviction cette fois solidement fondée.

*Mais crétin, c'est pas la mort qui pose problème, c'est la vie ! Vivre, c'est bougrement difficile.
Mais mourir, pff, tout le monde sait faire !*

OMAR M'A TUER ...

Nos descendants s'étonneront de notre façon de rendre la justice dans les cas graves par ce procédé aussi prétentieux que déplorable qu'est la Cour d'Assises. (Voir N° 23)

Prétentieux, car c'est toute une mise en scène, tout un théâtre qu'on monte devant le public en vue de lui montrer avec quelle grandeur, quelle sérénité, quelle perfection sont élaborés et prononcés les jugements qui décideront du sort d'un ou plusieurs accusés.

Certes il y a eu auparavant une instruction en vue de recueillir toutes les informations sur le déroulement des faits matériels et moraux qui se trouvent à l'origine ou ont accompagné ce qui le plus souvent est un drame.

Un préjugement s'établit alors qui par maints côtés biaise déjà le jugement proprement dit. Le coupable est tellement présumé innocent qu'on le met en prison. Le secret de l'instruction mainte fois proclamé est si bien tenu que la presse en donne souvent des comptes rendus. Les aveux, ces fameux aveux qui sont qualifiés de preuves, bien que plus extorqués comme naguère par la torture physique, peuvent l'être par la torture psychologique infligée par des policiers ou par un juge d'instruction qui se sont déjà forgé leur intime conviction personnelle. Et l'on fait signer des aveux qui ont été rédigés par d'autres et qui jamais n'auraient été écrits par le justiciable si on lui avait donné la liberté de le faire.

Et quand vient le grand jour des Assises, tout se déroule comme un théâtre où va se former l'intime conviction d'un petit nombre de jurés représentant le peuple.

On exige des preuves pour décider du sort de l'argent. Il suffit d'une conviction personnelle et combien floue pour décider du sort d'un homme.

Et cela dure depuis des générations au cours desquelles le seul progrès enregistré est celui de la preuve scientifique.

Et merveille des merveilles de raisonnement juridique : le pouvoir vient du peuple, or les jurés sont le peuple, donc quand le peuple a parlé il n'y a plus rien à ajouter, d'où aucune possibilité d'appel. Pas besoin de commenter l'intelligence d'un tel raisonnement !

"OMAR M'A TUER" Pendant toutes les audiences, cette inscription a dansé devant les yeux des jurés et elle a hanté les nuits de plusieurs. Nul doute qu'elle ait joué un rôle déterminant dans leur intime conviction.

On se représente la scène, la victime expirant voulant absolument désigner son meurtrier. Elle n'a que son sang pour écrire. OMAR... C'est trop peu. M'A... Trop peu encore. Il faut le faire savoir absolument. Alors elle poursuit péniblement : T, puis U, puis E. Manque le E final, peu importe, le message est complet. Or curieux perfectionnisme pour une femme expirante : elle tient à aller jusqu'au bout. Il ne reste plus qu'à reproduire la lettre précédente. Et c'est là que survient l'inexplicable. A la limite de son épuisement, elle va tracer une lettre plus difficile que la précédente et avec une grosse faute pour une personne dont la culture a largement dépassé l'école élémentaire.

Inexplicable... Sauf si un autre a voulu habilement, trop habilement vu son instruction, faire retomber le crime sur celui qui pouvait le mieux être soupçonné, le jardinier.

Au fait, y a-t-il un examen des qualités intellectuelles des jurés lorsqu'on les choisit pour représenter le peuple ?

INDISPENSABLE LEGISLATION

Naguère il n'y avait pas de milieu, ou bien on était célibataire et il n'y avait pas de rapprochement sexuel, ou bien on était marié et toute forme d'amour physique était recommandée avec défense sévère, du moins dans la morale catholique, de chercher à éviter la fécondation. En face d'une minorité sincère, régnait une pudibonderie engendrant une hypocrisie généralisée en certains milieux, généralement bourgeois bien pensants, mais aussi anticléricaux qui ne leur cédait en rien sur ce sujet.

La virginité était un point d'honneur chez une fille à marier. Y manquer déshonorait irrémédiablement une femme. Aussi surveiller sa fille ou sa sœur ou ses amies de famille était un devoir constant pour toutes les bonnes âmes.

Une naissance illégitime brisait la vie d'une fille-mère et dans certains milieux pas toujours bourgeois, notamment ruraux, elle était passée à la porte comme une femme perdue qui salissait la famille. Par contre on voyait avec indulgence un garçon fréquenter des prostituées parce que cela détournait ses regards des filles honnêtes.

Triste époque, révoltante aujourd'hui mais qui s'explique en partie parce qu'à la base il n'y avait pas de moyen de contrôler les naissances et, dans les mœurs de ce temps, mettre une fille enceinte était un crime, un crime qui pouvait s'absoudre par le mariage mais qui restait toujours un poids dans une réputation par la suite.

Un système si étouffant ne pouvait qu'exploser mais la grande révolution à l'échelle humaine arriva par le contrôle de la fécondité.

Au stade actuel de son évolution, l'homme est amené à la prendre en charge lui-même. Et l'acte d'amour peut rester une relation d'une force sentimentale incomparable sans risquer de provoquer une naissance non désirée. (*Voir N° 10 et N° 5*)

Aujourd'hui les jeunes jouissent d'une liberté excellente dans son principe. Ce ne sont pas les abus qui lui enlèveront sa valeur. De tous temps des hommes ont abusé des meilleures choses. Mais rien n'est plus enrichissant et plus formateur que ces expériences qui enseignent la vie.

Des jeunes qui vivent ensemble apprennent à se connaître et, s'ils décident de se marier, leurs chances de réussite d'une vie conjugale et d'un bonheur partagé sont autrement plus grandes que dans les mariages d'autrefois souvent décidés à l'aveuglette si les époux n'avaient pas disposé d'un temps assez long pour bien se connaître. Des centaines de milliers de jeunes vivent actuellement en couples non mariés. Il serait indécent et irréaliste de leur refuser des droits à la reconnaissance juridique. On ne voit pas pourquoi cette opposition à un nouveau palier juridique entre le célibat et le mariage.

La religion catholique, à la grande tristesse de ses fidèles sincères (les autres la quittent), au lieu d'aller résolument de l'avant comme l'a fait le Christ, souffre toujours de sa maladie antisexuelle qui lui a tant nui par le passé et aujourd'hui plus que jamais. Elle commet une lourde erreur par son opposition à l'évolution sociale.

Le bon sens veut en effet maintenant que la Loi accorde des droits aux couples non mariés.

L'APPEL A LA RELATIVITE

Mais enfin que signifie cette vitesse de la lumière qu'on trouve à la base de la Relativité et qu'on retrouve un peu partout dans la Quantique ?

Cette vitesse, affirme-t-on, est indépendante de celle de sa source, étoile par exemple.

Si on la conçoit comme un projectile qu'envoie devant lui un engin en mouvement, elle s'ajoutera à celle de l'engin lanceur, comme dans le cas d'un obus tiré par un avion de chasse.

Par contre si on la conçoit comme un mouvement du milieu, sa constance va de soi.

Un oiseau effleure de son bec la surface calme d'un étang. Qu'il l'ait fait en volant à une vitesse ou à une autre, dans un sens ou dans un autre, l'onde se répandra à la surface de l'eau à la même vitesse.

De même la lumière d'une étoile s'en éloignera dans tous les sens à la même vitesse quelle que soit la vitesse de l'étoile.

Tout cela se comprend aisément, à la condition qu'on nous dise vitesse par rapport à quoi ?

Par rapport à l'espace ? On n'a jamais pu déceler la moindre vitesse de la Terre par rapport à l'espace comme on pourrait mesurer la vitesse de l'oiseau par rapport à l'eau, ce qui aurait fait de l'espace le substrat universel.

Par rapport à l'étoile émettrice ? Oui, répond la Relativité. Mais si, vue de chez nous, cette étoile a une vitesse appréciable en regard de la vitesse de la lumière, on sera bien obligé d'admettre par rapport à nous une addition des vitesses lorsque la lumière devance l'étoile.

Pour arriver à rendre compatibles les mesures avec la théorie, le seul moyen mathématique est de changer ou bien la durée du temps ou bien la dimension de l'espace, la vitesse de l'étoile modifiant pour elle ou l'espace ou le temps, ou même si on préfère, et la Relativité préfère, l'ensemble espace-temps, le fameux continuum.

Alors s'agit-il d'un phénomène réel ou virtuel, d'une réalité ou d'une question de mesure ?

On peut tout faire avec les mathématiques dont le fonctionnement est d'une rigueur absolue mais il ne faut jamais oublier qu'elles ne travaillent que sur les données premières qu'on leur apporte.

Toujours est-il que l'astronomie nous enseigne l'univers sans trop se soucier de la Relativité.

On nous parle de temps en milliards d'années sur nos montres à nous, de distances en milliards d'années-lumière selon notre mètre à nous.

Quand on sait que tous les corps de l'univers étendent indéfiniment leur champ de gravitation et que toutes les gravitations s'entremêlent, de plus que tout bouge en tous sens, on en vient à se demander si l'univers que voit et étudie l'astronomie serait exactement le même s'il suivait intégralement les lois de la Relativité.

On en vient à se demander aussi par le fait si le bel édifice mathématique de la Relativité n'a pas été construit pour justifier une intuition, intuition féconde, puisqu'elle a rendu compte de beaucoup de phénomènes, mais si, comme toute œuvre humaine, elle ne reste pas imparfaite et si une autre théorie ne viendra pas demain la rectifier, comme elle-même a rectifié celle de Newton, et nous rendre l'univers plus compréhensible.

Or il est intéressant, très intéressant, de savoir que Einstein n'était pas un mathématicien, qu'il procédait par intuition sur les curieux résultats des expériences des autres et leur façon à eux de les expliquer, et que ce n'est qu'après avoir été convaincu de leur avoir trouvé une solution qu'il s'est mis aux mathématiques pour bâtir, non sans mal, la mathématique de sa théorie.

Cela relativise la Relativité. Elle n'apparaît plus alors comme un aboutissement insurpassable, comme une cime posant, aux dires de certains, un point final à toute recherche, mais plus objectivement comme un progrès, comme une nouvelle avancée vers plus de connaissance. Cela nous donne du recul et nous permet d'espérer pouvoir comprendre un peu mieux l'univers et notre position humaine.

Nageant au milieu d'un océan de faits relatifs qu'on ne peut évaluer que par rapport à d'autres faits aussi relatifs qu'eux et donc sans trouver une certitude incassable de vérité, nous sommes anxieux de pouvoir nous raccrocher à au moins un fait absolu. Tous les penseurs du monde ont cherché au cours de l'histoire un absolu qui impose son évidence et ne soit plus l'affirmation d'une croyance, aussi profondément intuitive soit-elle.

Pour le moment seule en effet la croyance apaise notre soif d'absolu mais par pure affirmation, ce qui ne saurait passer pour un raisonnement.

Inversement pour ne pas nous leurrer en disant qu'on n'arrivera jamais à rien, ce qui est cette fois une affirmation gratuite, il faut bien nous rappeler qu'après des millions d'années de laborieuse évolution l'homme ne commence à vraiment avec réfléchir avec méthode que depuis guère plus de quelques siècles.

JE T'AIME

Ce sont les mots les plus beaux du monde mais à quoi reconnaître leur valeur ?

L'amour grandit l'être aimé. Il désire le voir toujours meilleur en tous domaines qui le valorisent. Ce qui ne signifie pas qu'il le pousse aux légèretés ou aux imprudences mais il lui signale aussi les risques pour qu'il les affronte avec plus de sûreté. L'amour est un moteur pour l'être aimé.

Voilà le premier critère de sa valeur.

L'amour est liberté. Il n'est pas servitude. A vouloir confiner l'être aimé pour l'avoir tout à soi, un amour n'est que jalousie, source de souffrances, alors que le véritable amour est source de joie. "Je veux bien me donner mais pas que tu me prennes. Je veux bien t'être fidèle mais pas que tu me l'imposes. Je le serai librement parce que librement je t'aime. Mais si tu m'obligeais à t'aimer, c'est que tu ne le mériterais pas, et cela je n'en veux à aucun prix. Pourquoi me dire: Sois-moi fidèle ? Si je le suis, cela ne sert à rien. Si je ne le suis pas, cela ne sert à rien".

Ce qui ne signifie pas qu'on ne souffrira pas profondément si l'être qu'on aime, et dont on se croyait aimé, vous abandonne. C'est même la pire des souffrances morales.

Voilà le second critère de sa valeur.

Si ces deux critères ne sont pas réalisés, on peut vivre sans exigence un amour passager mais pas se faire d'illusion sur son avenir.

L'amour est une présence constante. "Je suis là". Avec "Je t'aime" ce sont les mots les plus heureux du monde. Même loin, on vit avec l'être aimé. On partage ses joies, ses soucis et ses peines. Bénis soient les moyens de communication qui abolissent les distances. Il est plus facile de vivre son amour de partout aujourd'hui.

Mais la pierre de touche infaillible du véritable amour est d'être là dans le malheur. L'amour est un navire de haute mer qui navigue à travers toutes les tempêtes de la vie. Si un homme abandonne celle qu'il prétendait aimer, si une femme abandonne son mari ou ami parce qu'il a perdu son entreprise et se voit ruiné ou qu'il est malade ou qu'il a eu un accident ou même parce qu'il est en prison, ils n'aimaient pas vraiment. La présence aux jours d'affliction est la plus belle preuve de la vérité d'un amour.

Un amour en effet qui se tarit quand arrive le malheur révèle par là précisément qu'il n'a jamais vraiment existé, ou que l'un des deux n'est plus le même, ou les deux à la fois.

Un tel changement de personnalité n'étonnera personne qui a lu *Reliance* et ceci explique souvent bien des choses. (*Voir N° 6, 29, 33*)

Mais le véritable amour vit toujours après la disparition de l'être aimé. On le garde en soi et si naît un autre amour, et si ce nouvel amour est authentique, il vivra avec le premier en une parfaite communion.

Une telle conception de l'amour étonne à notre époque où les unions se font et se défont sans trop de mal quand il n'y a pas d'enfant, ce qui épargne pas mal de drames. Mais sait-on toujours la valeur de l'amour et a-t-on toujours conscience du sens profond du mot aimer quand on l'offre à l'autre ou qu'on le reçoit ? (*A suivre*)

SPECULATION ENNEMIE N° 1

Le public n'y comprend rien. Les médias économistes ont beau lui fournir à longueurs de pages des explications plus ou moins ésotériques, comment se fait-il que des pays aussi travailleurs, aussi industriels que le Japon, qui semblaient en voie de surpasser économiquement les Etats-Unis, se réveillent en pleine crise financière dont le retentissement traverse les océans ?

Nous avons déjà parlé de ce mal qu'on nous présente pratiquement comme tombant du ciel et sans autre remède que d'attendre qu'il passe, alors qu'il s'explique par une fausse conception du rôle de la monnaie et le détournement de son but qui est sa raison d'être, l'échange.

(Voir N° 8, 29, 30, 33, 36, 37, 38, 39) (Voir aussi "Le pain et la monnaie" Pierre PERSAT)

Répétons sans cesse que la monnaie n'est pas un bien en soi mais une reconnaissance de dette. Elle tient sa valeur uniquement de l'échange du travail entre les hommes. Tant que l'argent est le fruit du travail, elle joue son rôle de véhicule des échanges économiques. C'est ce qui se passe tant que des pays ruinés par la guerre ou pauvres travaillent à leur redressement. Mais à partir du moment où ils arrivent à répondre aux besoins essentiels de leur population, l'argent disponible fait l'objet d'une course effrénée au profit gratuit, sans contrepartie de fourniture de biens ou de travail dont il tire sa légitimité. On ne veut plus gagner de l'argent par son travail, on veut qu'il se multiplie de lui-même.

Et l'on assiste à une foire d'empoigne sur le ring de la Bourse. Détaché de sa base de travail, on attribue à l'argent des valeurs spéculatives qui ne reposent sur rien d'autre que l'appât du gain. Privée du flux normal de capitaux qui sont accaparés et multipliés par mille procédés factices, en toute légalité le plus souvent, l'économie s'asphyxie avec toutes les conséquences dramatiques qui en découlent.

Trop riche par un petit nombre de mains qui ne veulent pas lâcher leur argent et surtout pas le voir perdre de sa valeur, un pays comme le Japon qui pourtant ne ménage pas son travail, connaît la pauvreté des exclus car les échanges, bloqués par le tarissement du flux financier, s'arrêtent.

On a beau nous raconter des histoires, nous inviter à des analyses bourrées de détails plus révélateurs les uns que les autres, nos maux économiques dont sont les victimes les plus petits relèvent d'une seule cause : la spéculation.

Le spectacle de l'économie mondiale est celui d'une lutte sans merci entre possesseurs de capitaux. On s'allie ou on se combat selon l'intérêt du moment. Le but n'est pas le meilleur service rendu d'où on retire légitimement le plus grand profit mais l'exploitation d'autrui dont on accapare l'argent ou qu'on paie au minimum ou exclut simplement de la scène. Le but de l'entreprise n'est pas le plus grand bénéfice pour tous ceux qui lui font gagner un argent légitime mais le profit maximum de ses possesseurs. *(Voir N° 17)*

Mais la rapacité est à courte vue. Plutôt que de gagner de l'argent par le travail, fut-il celui des autres, on veut multiplier celui qu'on détient par tous les moyens. Et c'est la guerre des capitaux à travers le monde, guerre que facilite aujourd'hui la rapidité des communications.

Et l'argent s'amasse dans les mains des spéculateurs, un argent qui ne repose sur rien, qui bloque et dénature l'argent sain qui alimentait les entreprises. La bulle enfle, enfle jusqu'au jour où elle éclate. Et les milliards factices s'évanouissent entraînant dans leur chute la valeur de l'argent sain qui irriguait l'économie.

La spéculation à outrance est l'œuvre des fortunes qui gouvernent le monde, petite minorité à laquelle la masse des citoyens est soumise. Seul la force du nombre peut égaler la force de l'argent et prendre le pouvoir.

Que faudrait-il faire alors ? C'est le travail des spécialistes, non des politiciens, et ils arriveront à établir un nouveau système économique à partir du moment où sera décidé que l'économie est au bénéfice de tous basée sur leur solidarité dans le travail. Comme dans le sport, une saine émulation remplacera la guerre.

Mais on en n'est pas encore là et il s'en faut. C'est à se demander si l'humanité, pas encore assez évoluée, n'a pas besoin périodiquement de catastrophes quand la situation devient intenable. Mais, si le moyen a marché dans le passé, aujourd'hui nous nous trouvons en face de

dangers que l'humanité n'a jamais connus. Seule la terreur peut amener les hommes à réfléchir. Il est fini le temps où un potentat pouvait envoyer des millions d'hommes à la mort car aujourd'hui tout le monde y passe.

Où alors un astéroïde détruit les trois quarts du genre humain. Alors l'autre quart ayant gardé ses acquis économiques et culturels pourra rebâtir de toutes pièces sur les ruines de l'ancien monde une économie planétaire dont l'unique but sera la satisfaction des besoins de tous.

Faudra-t-il en arriver à prier le ciel de nous tomber sur la tête ? Pas fous, les Gaulois.

JOLIES VOLUTES NOCIVES

Rien n'est plus déraisonnable que, non content de respirer un air vicié par les gaz d'échappement des voitures et les fumées industrielles et domestiques, un fumeur s'en injecte directement dans les bronches un autre plus cancérigène pour un plaisir totalement artificiel.

On peut trouver une excuse à la goinfrerie par la nécessité de manger, aux excès de boisson par le besoin naturel de boire, aux débordements sexuels par l'impulsion qui génère la vie, à la colère par la défense contre un agresseur, à la paresse même par l'invocation de la fatigue, mais à la base du besoin de fumer, impossible d'invoquer un semblant de justification biologique.

On est confondu de trouver des filles très belles tirant de grandes bouffées de fumée bleue de leurs doigts levés avec élégance. Si le geste et la volute ondoyante accompagnent un joli sourire, le tableau est ravissant. Mais il se paie horriblement cher par de jeunes poumons encrassés, un sang vicié, une perte de capacité intellectuelle qui s'installe sournoisement, des rides prématurées, un attrait sexuel amoindri. Quand la fille finit par en avoir conscience, elle s'aperçoit qu'elle ne peut plus s'en passer. Si elle ne se révolte pas avec rage, elle, si jalouse de sa liberté, la voilà qui accepte l'esclavage du tabac.

Qui fume à vingt ans est égoïste vis-à-vis de lui-même qui en sera victime après quarante et le lui reprochera.

Ne pourrait-on pas trouver un produit inoffensif qui produirait de jolies volutes montant des doigts élégamment tendus des jolies femmes ?

L'APPEL A LA RELATIVITE

Supposons quelqu'un dans un train si bien insonorisé qu'il lui est impossible de savoir si son train roule ou est à l'arrêt. Disons pour simplifier que la voie est droite et horizontale.

Mais le train se met à accélérer. Alors là il en est informé par l'impulsion qu'il ressent. Il peut même mesurer l'inclinaison que prend un pendule suspendu au plafond du wagon et la durée de cette inclinaison. Si ses mesures sont exactes, il saura exactement à tout moment la distance à laquelle il se trouve du point de départ de l'accélération et la vitesse à laquelle il roule par rapport à la vitesse du début de l'accélération. S'il sait qu'au début il était à l'arrêt, il en déduira à tout moment sa vitesse et sa situation.

Dans l'espace, il en saurait autant avec le déplacement en tous sens d'un poids suspendu à des fils élastiques attachés en divers points de son engin. Selon que le poids dévierait dans un sens ou dans l'autre, vers le haut ou vers le bas de l'engin et la durée de ces déviations, il serait capable de savoir à tout moment, sans la moindre relation avec l'extérieur, sa vitesse et sa position par rapport à son point de départ.

On a conçu des appareils renfermant une boule idéalement lisse en lévitation magnétique à l'intérieur d'une sphère. En calculant la variation de la distance de la boule à un point quelconque de la sphère selon les mouvements auxquels l'appareil est soumis, un ordinateur indique en permanence où se trouve l'appareil et sa vitesse.

Enfin, dira-t-on, au milieu de toute cette relativité des faits, on tient un moyen absolu de se passer de tout repère. L'accélération et son inverse le freinage nous renseignent à eux seuls sans relation extérieure. Enfin voici un absolu dans un monde où tout est relatif. (*Voir N° 50*)

Las ! Il est un cas on ne peut plus général où un engin accélèrera sans que son occupant ait la moindre possibilité de le savoir : celui où l'attire la gravitation. La gravitation et l'inertie qui s'y oppose s'équilibrant librement, aucun effet n'est décelable pour lui. Le repère sur ses fils élastiques restant totalement immobile, il en conclura obligatoirement que sa cabine est immobile ou à vitesse acquise, ce qui sera faux.

L'accélération n'est donc pas fiable. Elle n'est donc pas un absolu.

L'accélération d'une fusée est ressentie par son équipage parce que la poussée est extérieure, l'accélération d'une cabine sous l'effet de la gravitation, non. Parce que celle-ci affecte chaque particule de la cabine et de ses occupants.

On comprendra mieux avec l'exemple de deux cabines placées dans l'espace et reliées par un câble élastique maintenu tendu entre elles par n'importe quel moyen. Si on libère le câble, les occupants ressentiront aussitôt l'accélération provoquée par la tension du câble, lequel tire l'amarrage, lequel tire la cabine, laquelle tire chaque siège, chacun tirant son occupant. On pourrait calculer le déplacement sous l'effet de l'accélération en mesurant la variation de tension ou de pression entre deux corps quelconques de masses connues, comme le fait un appareil à inertie. Bien entendu, les deux cabines seront précipitées l'une vers l'autre.

Mais dans le cas où ce serait la gravitation qui attirerait entre elles les deux cabines et non le câble élastique, ce sont toutes les particules constituant les matériaux et les gens qui seraient attirées uniformément, y compris celles d'un pendule ou d'un appareil à inertie. Il n'y aurait aucun effet décelable par le pendule, ni par tout autre appareil, ni par les passagers, car la gravitation agit directement et uniformément au cœur de la matière.

Mais, action extérieure ou gravitation, la matière dans les deux cas leur oppose la même inertie, sans quoi il n'y aurait pas d'accélération, ce qui exige du temps, mais mouvement instantané.

La gravitation provoquant une accélération indécélable en soi mais seulement relative à un repère, lui-même également relatif à d'autres repères, indéfiniment, il semble bien maintenant que nous devons renoncer à trouver dans l'univers un mouvement absolu, qu'il soit nul, constant ou accéléré, c'est-à-dire indépendant des autres. Tout est relié dans l'univers et tout bouge relativement à tout. La vitesse de la lumière qu'on nous présente comme absolue n'est pas plus absolue que le reste et la matière ne peut se concevoir sans mouvement, pas plus qu'une vague ne se conçoit sans mouvement. (*Voir N° 13*)

Une vague, c'est de l'eau qui bouge. Qu'est-ce qui bouge dans le cas de la matière ? L'espace-temps ? Oui, dit la Relativité mais on se perd en réflexions car on n'a plus aucune prise sur rien. Est-ce définitif ? L'avenir le dira.

Après ce survol de la Relativité qui ressemble à ces survols de satellite qui distinguent mieux les continents que ne font leurs habitants, laissons la ici en chantier. Nous aurons l'occasion d'y revenir pour en tirer des leçons qui ne sont pas négligeables. Le moment est venu de voir ce que peut nous apporter la Quantique. Aujourd'hui il n'est de conception du monde qui soit valable sans faire appel à la fois aux deux théories.

Remarquons au passage combien est loin maintenant le temps de la foi : celle qui donnait à la religion la vérité absolue, l'autre qui niait avec une assurance absolue toute réalité qui ne soit accessible à la raison. Heureux âges où les croyants des deux bords pouvaient dormir à poings fermés ayant réglé toutes les questions du monde.

SES TROIS PILIERS

L'amour au sens plein repose sur trois piliers, le sentiment, l'intelligence et la volonté.

L'amour est pur comme une eau de roche, spontané, généreux, mais il n'est pas que sensibilité, si profonde soit-elle. Il mobilise l'être humain tout entier, cet être doué non seulement de sensibilité mais aussi de raison et d'autonomie.

Dès qu'il naît, dès qu'il commence à s'ouvrir sur un bonheur attendu, il regarde au loin et se colore d'inquiétude : si je me trompais, si tout s'écroulait demain de la confiance que je lui accorde, si la vie brisait cet amour parce que l'être qui prétend m'aimer n'aurait pas le courage d'en surmonter les entraves et m'abandonnait, je ne sais comment je pourrais survivre. Se

tromper sur l'autre prépare une souffrance d'autant plus vive que l'amour qu'on lui donne monte plus haut.

Ainsi, quand l'amour devient vraiment sérieux, un être lucide se demande s'il a raison d'aimer. Et plus ou moins consciemment il s'adresse à sa raison avec une certaine crainte. Mais si la raison répond " : Vous vous comprenez, vous vous estimez, vous vous méritez l'un l'autre ? Alors oui, vas-y". (*Voir N° 50*), il exulte et n'a plus qu'une qu'une envie, vouloir aimer contre vents et marées, vouloir aimer toujours. (*N° 48*)

Parce qu'il a la volonté pour lui, l'amour passe par-dessus tous les obstacles, toutes les circonstances, toutes les querelles, et même les infidélités qui n'ont pas d'importance. La vie est une perpétuelle turbulence. La sensibilité varie. Un jour on adore, un autre on meurtrit. Mais la volonté veille et l'amour est toujours là, et il sera toujours là parce qu'on veut qu'il soit là.

Je t'aime alors signifie bien : Je t'aime, j'ai raison de t'aimer et je veux t'aimer toujours.

C'est bien là la différence entre aimer et simplement être amoureux. Avec une femme qui n'est qu'amoureuse, on ne va pas loin. Avec un garçon seulement amoureux, une fille se prépare des lendemains amers et c'est ce qui explique ces premiers chagrins mais que la jeunesse cicatrise vite et qui sont autant d'expériences pour la vie.

Et voilà qu'on rencontre celui, celle qu'on attendait depuis toujours. On est enfin pleinement heureux car on sait qu'on a raison et on est animé d'une volonté farouche qui ne souffre aucun obstacle que la vie matérielle, la jalousie, les opinions d'autrui s'aviseraient à lui opposer.

"Je ne partirai qu'avec un garçon que je serai capable de suivre jusqu'au bout du monde". Elle l'a trouvé et elle est partie seule avec lui sur son bateau explorer l'Antarctique.

Mais la vie n'est-elle pas aussi une aventure qui mène plus d'une fois jusqu'au bout du monde ?

PAR SIMPLIFICATION

C'est par simplification que nous mettons d'un côté les spéculateurs et de l'autre ceux qui gagnent leur argent par leur travail.

Nous connaissons tous de ces artisans, commerçants, professions libérales ou autres qui au départ n'avaient rien mais qui n'ont eu qu'un intérêt dans la vie, gagner de l'argent. Ils ont travaillé douze heures par jour ou

plus, ignoré les joies de l'existence, surtout ces joies supérieures que sont la culture, le sport, les relations humaines. Chez eux, hors du métier, plus d'homme.

Que par deux fois plus de travail, ils aient acquis deux fois plus d'argent, rien de plus normal. Et s'ils en restaient là, ils pourraient enfin rattraper ce qu'ils n'ont pas vécu.

Mais souvent l'argent qu'ils ont légitimement gagné, voici qu'ils veulent alors qu'il leur rapporte cette fois sans rien faire. A la place de l'avare de jadis qui cherchait par l'usure à exploiter ceux qui se trouvent dans le besoin, le spéculateur d'aujourd'hui s'acharne à se placer du côté des puissances d'argent pour arrondir sa fortune. Pauvre en expérience, il se fait plumer parfois à la Bourse, ce qui le rend encore plus dur avec les autres, lésinant pour quelques sous, sec de cœur et d'esprit.

Les autres ? Qu'ils travaillent comme lui pour se tirer d'affaires ! Leurs malheurs ? Il n'est pas un philanthrope ! Doigts crispés sur son magot, désormais il ne vivra que pour lui.

Nous n'avons pas trop connu de gens qui parvenus à la grosse fortune se soient améliorés. Les membres de milieux riches sont en général plus avenants, plus ouverts, moins près de leur argent.

Nous en avons connu qui se montraient durs en affaires mais qui, hors de leur bureau, venaient au secours de gens nécessiteux. Curieuse dualité dans un même homme que la finance et la générosité. Les mêmes qui dans la société font partie de la puissance financière oppressive peuvent individuellement aider réellement les autres dans le besoin.

Le libéralisme sans frein détériore l'individu et la société, et celui qui s'enrichit, même par les moyens les plus légitimes, a souvent bien du mal, s'il est pauvre en valeur morale, à conserver la générosité constructive de sa jeunesse.

UNE BIEN MOROSE COUTUME

"Allons sur son tombeau consulter mon époux"

Par cette démarche symbolique Andromaque ne voulait pas rencontrer un mort mais l'homme qu'elle portait toujours vivant en elle et avec qui elle prendrait une décision dans sa position tragique.

En face de ce courage d'une femme aimante pour laquelle l'être aimé n'est jamais mort, combien est morose et souvent trompeuse cette procession dans les cimetières à la Toussaint. On va porter des fleurs à la place ultime où ont disparu ceux qu'on a aimés ou simplement connus.

Combien de ces démarches sont sincères ? A côté de ceux qui, comme Andromaque, vont symboliquement retrouver en eux ceux qu'ils pleurent, pour beaucoup, à coup sûr, ce cérémonial n'est qu'une corvée dont on s'éloigne vite à pas lents, telle une sorte d'impôt annuel qu'on paie à la famille, car qu'est-ce qu'on dirait si . . .

Or qu'une personne soit décédée depuis un jour ou depuis un million d'années, pas de différence et sur le lit du mort on pourrait afficher avec réalisme : "Ne vous attardez pas sur mon visage. Vous voyez bien que je n'y suis plus. Allez plutôt me retrouver dans ce que je laisse de vivant". Les corps d'un disparu lui est devenu plus étranger que le dernier grain de sable d'une plage inconnue de Patagonie et dans les cimetières, sous les plus belles dalles, il n'y a rien.

Loin de nous de méconnaître le poids d'émotion que soulèvent aussi bien les tombeaux de Galilée, Lamartine ou Beethoven que les tombes de nos proches et nous comprenons les gens sincères qui se rendent là où ils placent leurs souvenirs.

Mais ne serait-il pas plus véridique de retrouver les disparus dans une cérémonie plus vivante. Par exemple une réunion avec une flamme brillant au milieu des fleurs, où on passerait

des films et des photos, où on lirait des écrits, des lettres, où on regarderait quoi que ce soit qui évoque bien mieux le disparu qu'une pierre tombale ?

Aujourd'hui la technique nous laisse tellement vivants des acteurs dont on repasse les films et qui nous amusent ou nous émeuvent toujours à tel point qu'on oublie qu'ils ne sont plus là.

Cette façon de retrouver vivants nos disparus aurait plus de valeur que la visite au cimetière.

LA SI JOLIE PETITE FILLE

Cette jolie petite fille aux longs cheveux bouclés qui saute à la corde et rit avec les autres puis les entraîne vers la plage pour s'y baigner, cette adorable petite fille, débordante de santé, intelligente, heureuse de vivre, ne sait pas, et heureusement, comment elle est née.

Après la prise du village, deux soldats ivres avaient saisi une jeune fille, l'avaient battue, brûlée et sordidement violée, puis ils l'avaient assommée, la laissant pour morte. La suite ? Peu importe. Neuf mois après naissait un bébé inattendu qu'on avait dû laisser venir, mais si beau que sa mère l'avait tout de suite pris en affection. On lui avait bien dit plus tard que son papa était mort à la guerre, comme à plusieurs enfants de son école. Mais ce papa qu'elle n'avait jamais vu n'était pour elle qu'une image confuse. Son absence ne troublait pas sa joie de vivre.

Pour beaucoup le contraste est troublant : un viol sordide donnant naissance à une si jolie petite fille. Mais alors l'avortement systématique ...

On oublie que la pression de la vie la propage par toutes les voies qu'elle trouve, même ignobles, ou les plus inattendues. (*Voir N° 12*)

On pense peu que les parents ne donnent pas la vie à leurs enfants mais qu'ils la leur transmettent, ce qui ne dévalorise en rien leur rôle.

La vie, organisation suprême, se réplique sans cesse avec la facilité d'une copie (*Voir N° 40*) et chacun de nous est porteur d'un message qui est parvenu jusqu'à nous de millénaire en millénaire sans la moindre interruption depuis son apparition il y a des millions d'années. Dans l'inextricable enchevêtrement de notre généalogie humaine, elle fut avec une certitude quasi absolue transmise plus d'une fois non par amour, ni même par le hasard d'une rencontre anodine, mais par le viol le plus abject. Sans ces viols, à mettre au compte d'incidents statistiques dans nos origines, nous ne serions pas là.

C'est pourquoi dans de tels cas il ne faut pas borner sa vue au dernier incident criminel mais regarder loin dans le passé notre merveilleuse histoire et quand cette nouvelle vie n'en menace pas une autre, quand elle n'entraîne pas de souffrance insupportable, laissons lui son avenir.

QUE PENSER DU BIG BANG ?

Notre univers est âgé de quinze milliards d'années. Oui mais comment l'entendons-nous ?

Notre mesure du temps était définie par la durée d'une révolution de la Terre par rapport au soleil et par rapport aux étoiles. Cette méthode devenant trop imprécise, on a défini la durée de la seconde par celle d'un nombre déterminé de vibrations du césium.

On remarque qu'il s'agit-là d'un postulat qui obéit à l'antique notion d'un temps s'écoulant tel un fleuve avec une régularité immuable.

Or la chronologie du commencement de l'univers se veut si précise qu'on nous la détaille en premières fractions de la première seconde comme si on mesurait le temps sur nos montres à nous.

C'est en observant le décalage vers le rouge du spectre des galaxies en fonction de leur éloignement qu'on en a conclu que l'univers était en expansion et c'est en remontant le temps à la façon d'un film passé à l'envers qu'on en a déduit qu'à l'origine tout l'univers devait être réduit à un point.

Il est évident que si un instantané révèle que mille éclats s'éloignent du même point c'est parce qu'ils en sont partis par explosion, que des ondes concentriques s'écartant d'un point calme révèlent que quelque chose a été lancé dans l'étang à cet endroit.

Mais cette démarche valable dans notre monde local reste-t-elle valable pour évaluer le temps et l'espace dans lesquels nous voulons reconstituer l'évolution de l'univers entier ?

Comment en évaluer le temps d'abord ? D'après nos montres à nous ? L'ennuyeux, c'est que la Relativité nous enseigne que le temps ne passe pas à la même vitesse pour des corps soumis à des champs gravitationnels différents. Notre mesure du temps, que peut-elle alors valoir pour ce qu'on appelle l'atome primitif à la masse égale à celle de l'univers, ce qui produit une gravitation d'une intensité effroyable, donc un ralentissement du temps à un degré quasi éternel. Que signifie donc cette fraction de seconde qui a suffi à moins d'une tête d'épingle pour accoucher d'un univers incommensurable ?

Or on raconte l'histoire du début de l'univers chronomètre à la main, comme si cela se passait aujourd'hui, parce qu'on lui applique froidement les équations de la physique moderne fondées sur les unités de temps, d'espace, de force que nous avons définies avec rigueur certes mais en fonction des données premières de notre monde local. Jusqu'où cette méthode est-elle valable ?

Remarquons d'abord que dire que l'univers a eu un commencement, c'est impliquer un avant car la notion de commencement inclut un avant. Ou alors cet univers n'a pas eu d'avant et il est éternel. Errement mental dans un désert encore stérile.

Qu'une fois le mouvement lancé, les particules se combinent selon les lois connues de la physique moderne ne révèle aucune contradiction et la suite de l'histoire cosmique se tient, hormis la notion de durée, qui rendait d'ailleurs Einstein sceptique sur le Big Bang.

Comment en évaluer l'espace ensuite ? Toute la masse de l'univers concentrée dans un point n'a aucun sens si l'espace n'est autre que ce point de matière-énergie et son champ gravitationnel qui était globalement le même que maintenant, sans autre dimension que lui-même.

On a aussi bien le droit de dire que ce n'est pas un point qui a explosé mais l'univers qui a imploré sur lui-même puisque l'espace, c'est lui. Mais alors que signifie l'expansion de l'univers ?

Pour essayer d'y comprendre quelque chose, posons cette question :

- Quelle est la dimension de l'espace ?

Réponse : "..... ? "

Plaçons alors une règle dans l'espace.

- Quelle est la dimension de cette règle ?

Réponse : "Question stupide. Elle n'a d'autre dimension qu'elle-même".

On place une autre règle à côté de la première.

- Quelle est sa dimension ?

Alors là on peut répondre. Exemple : "La moitié de la première" ou bien "la première est double de la seconde". Cette fois la question a un sens.

Mais les prendre en photo et agrandir la photo en croyant que celle-ci fera modifier la réponse, c'est idiot. Or on nous parle ainsi de l'univers.

Deux voitures distantes de cent mètres s'éloignent l'une de l'autre et à un moment donné sont à deux cents mètres. Fort bien si chacune a conservé sa dimension propre. Mais si chacune a doublé de longueur, si la route et tout le paysage se sont étirés d'autant, autrement dit si la dimension de l'espace dans lequel s'inscrit toute chose... bref. Outre que l'expansion de l'espace ne produirait aucun décalage vers le rouge.

C'est pourquoi expliquer sans rire l'expansion de l'univers par l'expansion de l'espace comme on le fait, ballon gonflé à l'appui, dans des revues, à la radio ou à la télévision, nous offre enfin un absolu, un absolu dans l'ânerie.

On peut nous faire le même coup avec le temps.

Que la théorie de l'expansion de l'univers, la vraie, celle de la distance entre les corps et non celle de l'espace explique le décalage vers le rouge, d'accord. Qu'elle permette de concevoir un modèle cohérent d'univers, d'accord. Mais on voit bien qu'aux extrémités concevables du temps et de l'espace on se perd dans l'incompréhension.

Ce n'est pas nouveau. Notre raison ne dépasse pas encore certaines limites. (Voir N° 9,10,13)

Mais "pas encore", car la vive progression de la science nous le persuade, outre cet optimisme de la vie qui trouve toujours devant elle une issue.

SCIENCE ET CROYANCE

Tant que l'homme n'aura pas découvert ce qui satisfait sa raison et désaltère sa soif de bonheur, tant qu'il n'aura pas de réponse prouvée à sa question de savoir pourquoi il existe et où cette existence le mène, tant qu'il n'aura pas atteint ce degré de savoir à partir duquel il sera certain d'être sur la voie de la vérité et de la vie, celle que ne vient pas constamment démentir la mort, il s'appuiera sur les croyances.

Encore faut-il que ces croyances ne soient pas de pures inventions porteuses de désillusions futures, qu'elles serrent au plus près la réalité dans laquelle il vit et les découvertes que la science soumet à sa critique, qu'elles le rapprochent et non l'écartent de la seule vérité essentielle, celle qui satisfait l'exigence de sa raison et sa soif de bonheur, même si cette vérité ne commence qu'à poindre, telle une montagne se dessinant à peine dans la pâle clarté de l'aube mais déjà certitude de montagne.

Il faut donc que les croyances suivent l'évolution humaine non pour s'éteindre mais pour s'améliorer sans cesse et servir de repères incontestables dans la marche millénaire de l'homme vers il ne sait encore quel destin et pour lui servir de refuge aux jours d'affliction. Alors il acceptera son sort s'il comprend qu'il n'est que provisoire et il connaîtra la paix.

Mais les croyances n'ont que peu ou pas suivi cette progression et elles ne satisfont guère la nécessité de ne pas contredire l'avance des connaissances, même si elles suivent un chemin indépendant de celles-ci, de ne pas non plus laisser rétrograder leurs adeptes dans la montée si dure de la civilisation. Or trop de croyants en sont restés au niveau du Moyen Age. Là est le danger.

A voir l'essor des sectes, à voir le fanatisme de désespoir qui monte dangereusement des positions morales les plus diverses, la crise est aiguë et nous devons faire appel à tout notre optimisme pour nous convaincre que les dirigeants religieux sauront évoluer et sauver ce qui réunit toutes les croyances, ce fond commun de vérité dont elles participent, mais d'où divergent trop vite les opinions et fanatismes de toutes sortes.

Si la science a déçu parce qu'elle n'a pas encore répondu aux exigences spirituelles de l'homme, un progrès convergent des croyances peut lui donner un peu plus de clarté sur lui et le monde.

Lorsque l'empire soviétique s'est brisé de lui-même, économisant peut-être une guerre, bien des gens pensaient qu'avec le retour à l'économie libérale, la Russie allait faire un bond spectaculaire vers une prospérité qu'elle n'avait jamais connue. Réserves de pétrole les plus grosses de la planète, immenses terres à blé, inépuisables gisements de charbon etc... Avec un peuple discipliné, travailleur et endurant, elle avait tout pour égaler rapidement les Etats-Unis. C'est par le même raisonnement que beaucoup prévoyaient la montée en flèche des pays décolonisés au niveau des pays à revenus élevés.

Or ils sont surpris de voir aujourd'hui à quel point de misère et de désordre ces pays sont tombés. On leur avait dit que la liberté de l'économie libérale était porteuse de richesses et pour preuve, ils n'avaient qu'à visiter l'Europe Occidentale et les Etats-Unis.

L'erreur des gens de l'Est était alors de croire que le libéralisme se confondait avec la possibilité de faire ce qu'on voulait au lieu de se voir dicter des ordres par l'Etat. La liberté se confondait avec le n'importe quoi, le débrouille-toi, sans autre but que l'intérêt personnel maintenant que ne pesait plus sur la production agricole et industrielle la puissante organisation soviétique.

Mais on ne retourne pas si facilement un comportement forgé par un demi-siècle d'endoctrinement et de pratiques imposées. Devant un vide soudain d'organisation, voilà une immense population complètement désemparée avec ses cadres à la dérive.

Il ne pouvait s'ensuivre qu'une anarchie de décomposition de la société économique où prolifèrent les mafias en tous genres, les requins de toute espèce, où la désorientation des masses entraîne le découragement, le je m'enfoutisme généralisé, l'improductivité et la misère.

Nous avons comparé l'économie à un être vivant.

Comme chez lui, la désorganisation entraîne la décomposition, sauf qu'un peuple ne meurt pas et qu'inévitablement tôt ou tard il réagit, bien ou mal, mais il réagit.

Sous le régime communiste régnait une organisation qui en voulant prendre en mains toute l'économie paralysait l'esprit d'entreprise et nécessitait une administration gigantesque, laquelle absorbait une énorme partie du travail national.

Mais, aussi lourde qu'elle fut, c'était une organisation. Les gens ne prenaient aucune initiative. Leur travail était réglementé par le menu et leurs besoins étaient autoritairement délimités comme leur protection sociale. S'ils travaillaient dur, ils avaient tous du travail. S'ils mangeaient mal, ils mangeaient à leur faim, Si leurs salaires étaient bas, du moins étaient-ils payés. Si la grève était inconnue, la mendicité guère plus, ni la foule des chômeurs et des SDF des pays dits riches, parce qu'en face d'eux une minorité est riche dont une minorité richissime.

Nous avons parlé de l'organisation comme d'une marche en avant de l'univers. La disparition du régime communiste avant qu'une organisation différente soit mise en place ne pouvait qu'amener une décomposition où pullule la vermine. Si bien que nombreux sont les Russes qui regrettent l'ancien régime communiste.

Le régime libéral, contrairement à son nom, ne laisse que peu de liberté au peuple. Il est organisé par les puissances d'argent, à leur profit certes, mais organisé. Il produit beaucoup de misères cachées que ne connaissaient pas les régimes communistes mais c'est une organisation qui n'a rien de commun avec l'anarchie économique actuelle de la Russie et d'autres pays décolonisés. La colonisation était aussi une organisation.

Comment peuvent-ils maintenant s'en sortir ?

L'aide des pays industrialisés n'est qu'un secours provisoire qui n'a de chance de succès que si elle permet à une nouvelle organisation de se mettre en place. Sinon elle ne fera que remplir en vain le tonneau des Danaïdes et, comme une société, aussi endurante que soit la société russe, ne peut indéfiniment subir sans se révolter, et la révolte, qui est en fait l'expression du besoin d'un ordre nouveau, pousse trop souvent au pouvoir une dictature qui met tous les citoyens d'accord en abattant sur eux une poigne de fer.

Ce qui se passe en Russie rappelle étrangement ce qui se passe au Japon, tant il est vrai que souvent les extrêmes se touchent. Là-bas, c'est l'excès d'une organisation au service des nantis qui réduit à la misère ceux qu'elle exclut.

LA NOBLESSE D'UN PERE

Louis, de son vrai prénom, un jeune chef scout estimé par tout le monde et très aimé de sa troupe, avait trouvé la mort en vélo heurté par une charrette dont le conducteur était en plein dans son tort. Son père alerté l'avait vu mourir dans ses bras. Et ce père nous disait personnellement :

"On voulait que je dépose une plainte. J'aurais touché une grosse somme. Moi j'ai dit non. C'est pas cela qui ne me rendra mon fils. J'ai ma retraite. Je vis sans faire de dépenses. Je suis à l'abri du besoin. J'ai dit non".

Même en face d'un gros propriétaire campagnard, pour lui qui était veuf et n'avait que ce fils, monnayer sa souffrance aurait paru sacrilège. Il l'aurait salie par cet argent dont il pouvait se passer. Il voulait la garder pure.

Dont il pouvait se passer... Car il est clair que le devoir d'un père de famille aurait été de percevoir cet argent qui lui était dû, non pour monnayer le deuil de son fils mais pour faire vivre sa famille. Le père de Louis, lui, ne s'estimait pas dans le besoin. Pour lui cet argent mercantile n'était pas au niveau de sa peine.

Quand on voit un automobiliste attaquer en justice une pauvre vieille dont la chèvre lui avait fait endommager quelque peu sa belle voiture... C'est ce genre d'homme au moral crasseux qui dit que "le sentiment n'a pas sa place en affaires".

Un des critères solides pouvant servir à juger quelqu'un sans grands risques de se tromper : c'est son comportement vis-à-vis de l'argent. L'argent est-il pour lui un moyen d'échange lui permettant de réaliser un projet auquel il tient ou le but de sa vie s'arrête-t-il à l'argent ?

Si tel est le cas, voilà un bien pauvre homme..

A sa mort, une fois son magot passé à d'autres, il n'aura même pas la satisfaction de se dire le plus riche du cimetière.

L'argent est un excellent serviteur véhiculant le travail des hommes mais il devient un affreux tyran qui déshumanise ceux qui s'en laissent accaparer. Alors que tant d'autres en auraient profité pour en soutirer le maximum, le père de Louis, lui, ce genre d'homme à la noblesse qui s'ignore, estimait méprisable d'en accepter en paiement de la vie de son fils. Il aurait sali sa souffrance.

L'APPEL A LA QUANTIQUE

Il serait imprudent de tirer des enseignements de la Relativité sans interroger auparavant sa sœur jumelle, la Quantique, car elles sont nées de la même évolution de la pensée scientifique.

La Quantique, elle, est moins connue du public cultivé, bien que son père soit encore Einstein, car elle manie des concepts autrement abstraits avec un outil mathématique particulièrement ardu.

Avant de l'aborder, balayons tout de suite l'image fautive selon laquelle le monde quantique serait différent du monde macroscopique où nous vivons. Il n'y a pas trente six réalités pas plus qu'il n'y a trente six vérités. Nul raisonnement n'est possible si on renonce au premier de tous les principes : l'être est et n'a pas de contraire. Lui seul est réalité.

Or le domaine que nous connaissons et dans lequel s'est formée notre raison va des galaxies à l'atome. Mais en dessous de l'atome, disons par delà l'angström (dix millionième de millimètre) s'étend un domaine aussi vaste et tellement peu à notre échelle que nos raisonnements s'y perdent, d'où dans le petit cercle des "quantistes" un intense brouhaha de discussions pour essayer de se mettre d'accord sur ce qu'on y comprend.

C'est que les découvertes dans "l'infiniment petit" qui est bel et bien le fondement du domaine macroscopique où nous vivons, comme la molécule d'eau est bien l'élément fondamental de l'océan, nous obligent à remettre en question le fonctionnement même de notre raison.

Or à ce niveau initial, et encore, la matière, si on peut toujours l'appeler ainsi, nous oblige, parce qu'elle est réalité, à revoir les concepts les plus primitifs de notre raison. Quelle est la réalité de l'espace et du temps ? Cet espace est-il réel ou seulement le cadre virtuel de ce que

nous pouvons saisir de la réalité ? Peut-on remonter le temps et peut-on alors parler de passé, de présent et d'avenir ? La réalité mérite-t-elle nom de matière ou d'esprit tant celui-ci interfère avec l'objet qu'on mesure comme s'il en faisait partie ? Est-il vraiment besoin d'un univers parallèle pour expliquer le nôtre ? . . .

Toutes questions soulevées par les quantistes et qui sont par tradition d'ordre philosophique, si bien que la recherche fondamentale les mène à une authentique réflexion philosophique, et comme plus d'un est croyant, voilà de quoi assommer ces rationalistes encore en retard d'un siècle.

Heureux temps douillet que cette fin du XIXe où la science avait définitivement mis au point son cadre universel. Balayée d'un revers de main la religion, reléguée au rang du bavardage stérile la philosophie, tout l'univers tenait dans le cadre de la physico-chimie, y compris la vie, y compris l'homme. La conscience se résolvait en épiphénomène de la matière. Trente ans après, un scientifique, Marcel Boll, écrivait encore, en y incluant l'homme et donc lui-même, "La vie n'est qu'une réaction chimique extrêmement compliquée". Le "n'est que" vaut son pesant d'or.

Dès le début nous avons résolu par principe de ne suivre que le chemin de la raison, celui de la croyance restant pour nous non seulement valable mais incontournable à toute pensée cosmique.

Aujourd'hui il nous faut définir ce que nous entendons par raison : la raison est le fonctionnement de notre intelligence en concordance absolue avec la réalité formellement constatée.

Alors question : notre logique formée dans notre domaine macroscopique est-elle toujours valable dans le domaine qu'explore la Quantique ?

Rien n'est moins sûr et la réponse peut avoir des répercussions incalculables sur notre façon de penser et, comme en l'homme tout retentit sur tout, sur notre sensibilité.

LETTRE A NADINE

Depuis notre retour d'Israël, je pense à ces confidences que tu m'as faites le soir où nous nous sommes retrouvés seuls au bord de la mer à l'écart des autres touristes, comme si tu te déchargeais auprès d'un inconnu d'un lourd secret.

Si je me rappelle bien, à vingt sept ans quand ton père est mort, tu t'es retrouvée seule pour diriger le restaurant. Par une petite annonce tu avais engagé un garçon sérieux et sympathique et la suite l'avait confirmé. Grâce à son aide, le restaurant s'était remis à bien marcher.

Vous étiez faits pour vous comprendre et vous êtes devenus des amis. Colin était divorcé et sa femme lui avait laissé Isabelle, et Isabelle, tu l'aimais bien et tu l'emmenais souvent chez toi.

Passionnée de la voile, tu voulais, toi, c'est bien naturel, en faire partager le plaisir à Colin mais il craignait le mal de mer. Finalement un jour il a accepté d'aller passer un week-end sur ton bateau et ce fut pour lui une découverte. Ce mal de mer n'avait aucun fondement. Il t'a accompagnée plusieurs fois et tu as bientôt pu lui laisser la barre. Il surpassait tous les gars du club que tu avais initiés. Tu étais fière de lui.

Dans ce climat d'estime, de travail partagé et de goûts communs, la suite était prévisible. Par un beau soir, ancrés pour la nuit dans une calanque, vous vous êtes avoué que vous vous aimiez. C'est, tu le dis, un de tes plus beaux souvenirs.

Non, Nadine, tu ne te trompais pas car vous alliez rester sept ans ensemble sans le moindre accrochage. Chaque matin tu le prenais en voiture et tu le ramenait le soir. Sept ans à travailler ensemble, sept ans avec des hauts et des bas, où vous avez traversé ensemble des moments pénibles (l'incendie du 14 mai, l'accusation des drogués)

Sept ans de sorties en mer, de soirées dans des boîtes de la Côte, sept ans où tu t'es occupée d'Isabelle et à qui tu as passé le virus de la mer au point qu'elle veut devenir maintenant monitrice de voile. Non, tu ne te trompais pas sur Colin, lui "le beau garçon, intelligent et fort"

Et puis un jour, le restaurant a périclité devant une grosse concurrence qui s'est installée près de vous. Vous aviez lutté jusqu'au jour où, la mort dans l'âme, tu as dû déposer le bilan.

Tu ne doutais pas de sa réaction. Il allait se défoncer avec toi pour remonter une autre affaire car il t'aimait et la preuve d'un amour n'est-elle pas de faire front ensemble dans le malheur ?

Or en quelques mois tu l'as vu changer. Le restaurant perdu, tu étais à court d'argent mais tu l'as aidé de ton mieux. Lui, il a voulu chercher ailleurs, te disant que tu n'avais qu'à en faire autant de ton côté. C'était pour toi incompréhensible car à vous deux vous aviez toutes les chances d'une remontée rapide. Il y eut une ou deux sorties en mer où il t'a dit qu'il t'aimait. Toi, tu espérais encore mais un jour il t'a téléphoné qu'il avait trouvé un restaurant à Nîmes, qu'il s'était engagé et qu'il allait partir, tout cela sans t'en avoir parlé. Et il est parti en t'offrant "une belle amitié", cette "amitié" des ruptures qu'on oublie aussitôt.

Tu n'y comprenais plus rien et avec ta franchise naturelle tu lui as écrit ce tu en pensais en prenant soin, soulignes-tu, de ne pas le heurter : toi, jamais tu ne l'aurais laissé tomber, jamais.

Mais il l'a très mal pris et il a laissé par la suite la plupart de tes lettres sans réponse.

Un jour où tu te trouvais à Nîmes, tu lui as envoyé des arènes une très belle carte qui ne pouvait que le toucher et t'attirer le reproche attendu : pourquoi n'es-tu pas venu me voir ? Sa réponse ? Colère. Il n'aimait pas cette façon d'agir ! A te demander ce que tu avais fait de mal. Pour en avoir le cœur net, tu lui as proposé d'aller le voir. Il a encore refusé et depuis quatre ans il te ferme sa porte, "comme à un chien", dis-tu.

Voilà ton histoire, Nadine, et je comprends la question qui te tourmente, car tu ne lui cachais pas ta peine. Tu ne trouves qu'une réponse : ton aveuglement. Son amour n'était qu'alimentaire.

Je l'ai pensé aussi sur le moment mais cela ne cadre pas avec les faits. Une autre femme ? Non, tu en es sûre mais son attitude aurait été plus logique. Alors pourquoi ce refus de tout rappel du passé chaque fois que tu voulais en parler ?

Alors il ne reste qu'une explication.

(A suivre)

LA MALADIE D'ARGENT

"Les problèmes d'argent détruisent les familles".

On entend souvent dire cela et c'est lamentable. Et cette réflexion en dit long sur la mentalité des membres d'une famille pour qui cela est vrai.

L'argent, fruit du travail des hommes, est par là éminemment respectable et mérite d'être protégé de sa dégradation capitaliste. Jamais il ne doit devenir le but de leur vie car c'est renverser l'ordre des valeurs. Excellent serviteur, il devient un maître tyrannique qui dessèche le cœur et déforme la raison de ceux qui s'en laissent asservir. (*Voir N°... beaucoup*)

Dans la vie il y a autre chose que l'argent et nombre de personnes vivent heureuses tout en ayant juste ce qu'il faut pour leur bien-être.

"Un roi pourrait-il être - Heureux comme un berger ?" dit la chanson. (*Voir N° 47*)

La misère est pénible, intolérable, pas la pauvreté pour qui a dans sa vie des richesses autrement plus précieuses qui lui donnent son sens et son charme : la jeunesse du cœur, la bonté qui ne se trompe pas d'adresse, l'intelligence, et surtout l'amour sous toutes ses formes, dont cet amour qui unit les corps, les cœurs et les plus hautes facultés mentales.

Qui est riche de beaucoup d'amour aura toujours un refuge à sa portée dans les vicissitudes qu'il pourra traverser.

Que l'argent reste toujours à sa place, c'est une loi de nature. Une vraie mère qui a un différend d'argent avec sa fille ne lui enlèvera rien de son affection. Il n'y a pas de rapport. Et de vrais amis ne se séparent jamais pour un compte pas très exact contrairement au dicton qui n'est jamais valable pour eux. (*Voir N° 14*)

Aimer, c'est constamment donner et recevoir sans jamais parler dette ni créance. (1)

Que d'histoires de succession lamentables ! La rapacité de certains va parfois jusqu'à faire vomir. "J'exige qu'un huissier compte les petites cuillères". Heureusement, d'autres se règlent en climat de bienveillance, à front retourné, comme au restaurant où souvent on lutte pour avoir le privilège de payer l'addition. L'argent dont on hérite n'est pas celui qu'on a gagné et il arrive que des héritiers s'arrangent malgré le Droit pour avantager celui qui en a le plus besoin.

De telles générosités ne sont pas si rares et elles nous réconcilient avec le genre humain.

Les parents doivent donner à leurs enfants le respect de l'argent légitimement gagné mais en même temps leur apprendre à ne jamais s'en laisser dominer. Ils seront dans le vrai, sinon ils risquent de faire des malheureux perpétuellement avides d'argent, jamais satisfaits de ce qu'ils ont, jamais désespérés chaque fois qu'ils en perdent.

La société actuelle en crève de cette maladie d'argent maintenant qu'elle a perdu chez tant de ses membres les richesses morales qui valorisent, protègent et enchantent la vie. On peut aimer autant dans les chaumières que dans les palais.

Le beau mariage fait non pas par amour de l'autre mais pour son argent n'est que prostitution de bon ton. La contrainte d'un enfant à un mariage d'argent n'est autre que proxénétisme aggravé. C'est alors qu'on parle de devoir conjugal là où il ne devrait y avoir qu'élan d'amour.

Quitte à nous faire critiquer, disons que dans ce domaine la jeunesse d'aujourd'hui dans son ensemble a une vue plus saine des choses.

(1) *"La croix de Belledonne" de Pierre Persat*

A QUOI TU REVES ?

L'imagination peut fantasmer en toute liberté dans le secret le plus total. Mais de cette liberté qu'en fait-on ? On peut rêver de richesse, de puissance. On peut rêver d'un amour sublime. On peut aussi rêver de choses moins avouables et même de vices et de crimes sous prétexte que dans le rêve tout est irréel et donc que tout y est permis.

Non. Ce qu'on se permet en rêve révèle l'homme. Dis-moi à quoi tu rêves, je te dirai qui tu es.

SURPOPULATION = DANGER ?

L'accroissement de la population mondiale est-elle nécessairement un danger ?

Pour nous en rendre compte, prenons une île où vit à l'aise une population qui a atteint son équilibre. Arrivent des immigrants. Ils achètent du terrain et le cultivent et, comme les autres habitants, ils produisent et consomment. Il n'en résulte aucun préjudice pour les précédents avec lesquels leur intégration est facile.

Pourquoi ? Précisément parce que chacun apporte son travail, autrement dit sa production, et en même temps son besoin de consommer. L'équilibre de l'échange est respecté. (Voir N° 8)

Il en serait de même si la natalité augmentait brusquement dans l'île. Parvenus en âge de travailler les enfants se comporteraient économiquement à l'égal de nos immigrants.

L'augmentation de la population n'a donc pas en elle-même d'inconvénient si cela se passe de cette façon partout sur la planète. Il n'y aura pas à craindre de surpopulation qui trouvera son correctif par la perte d'intérêt à se poursuivre, comme chez ces insectes qui se gardent de pondre là où la nourriture est insuffisante.

Au cours de l'histoire les nations se sont formées à la fois par croissance naturelle et par apports extérieurs. Les grandes invasions furent des calamités longues à amortir. Par contre l'immigration progressive est facteur de rajeunissement et de renouveau. Les Germains, les Normands se sont fondus dans la population "autochtone", en fait anciennement gauloise puis gallo-romaine.

Et nous sommes tous issus d'une multitude d'ancêtres venant de tous pays, même lointains.

La limite à l'accroissement démographique est celle des ressources et de l'espace nécessaires à la vie. Arrivant dans une île déserte, les immigrants vivront en paix sans trop de mal mais à partir du moment où ils commenceront à se gêner, ils s'élimineront les uns les autres, comme les animaux, les plantes, les insectes. Ce sera le plus adapté et le plus chanceux qui supplantera l'autre mais à quel prix ! La loi naturelle jouera ce rôle correctif cruel jusqu'à l'arrivée de l'intelligence qui saura anticiper ce qui peut arriver de malheureux et guidera l'évolution par une action collective non contraignante et l'inspiration d'une morale personnelle de telle sorte que la population reste proportionnelle aux ressources disponibles. (Voir N° 26)

Nous retrouvons toujours le choix entre le libéralisme anarchique de la nature si coûteux en souffrances et l'intelligence préservant par anticipation le bonheur futur individuel et social.

Voilà une notion capitale qu'il faut enseigner dans toutes les écoles du monde. Nos politiciens en déduiraient aisément quel sont leurs devoirs.

LETTRE A NADINE

(Suite)

Colin n'est plus le même homme : telle est la réponse à la question que tu te poses.

Les personnalités évoluent, Nadine. Ni toi, ni moi ne sommes les personnes que nous étions hier. Nous nous renouvelons à chaque instant et, s'il y a des personnes qui jouissent d'une remarquable stabilité, d'autres par suite d'accidents, d'épreuves ou simplement par fragilité mentale, perdent un peu de ce qu'elles étaient, plus ou moins vite, et parfois tout, vraiment mortes, seulement reliées à leur passé par une mémoire plus ou moins déformante. Elles sont mortes plus par substitution que par mort naturelle.

Tu as connu un Colin aimant, compréhensif, généreux, prêt à se jeter à l'eau pour toi dans la tempête. Tu as connu avec lui des matins éblouissants, des soirs émouvants de bonheur. Avec lui sur le bateau ou sur le sable tiède ou même sur le rocher mouillé par l'orage, vous avez uni vos corps et surtout vos sentiments. Colin était sincère. Rien n'aurait pu vous séparer. Tu n'en doutais pas et tu ne dois pas en douter.

Ce Colin, Nadine, ne commets jamais l'erreur de t'en séparer. Pas plus que tu ne l'aurais oublié si la tempête des Embiez l'avait emporté en t'arrachant la drisse des mains. Le Colin d'aujourd'hui n'est plus lui, même s'il garde son visage, même s'il garde du Colin précédent des souvenirs qu'il retrouve sans doute en les faussant.

Celui qui te rejette, celui qui te traite comme un chien en te fermant sa porte, traite en réalité comme un chien le Colin d'autrefois. Ce n'est pas toi qu'il rejette, c'est son prédécesseur.

Alors, toi, ne gâche pas le bonheur acquis. Il fait partie de ta vie. On ne supprime jamais les années heureuses. On ne peut que les oublier ou les abîmer avec les lunettes du présent qui faussent tout. Pose ces lunettes et vois Colin tel qu'il était ou plus exactement tel qu'il est toujours car le passé ne meurt pas.

Alors que faut-il faire ? Avec le Colin de Nîmes, rien. Ne va pas lui parler du Colin qu'il n'a jamais été. Tu ne parlerais qu'à un étranger. Prends-le pour ce qu'il est, quelqu'un qui a connu l'autre. Mais garde bien en ton cœur le vrai.

Colin qui te reste fidèle. Préserve-toi surtout de deux erreurs : croire t'être trompée, croire que son amour n'était pas sincère.

Dis-toi aussi que si la personnalité se reproduit sans cesse, un autre Colin peut naître qui avec les souvenirs du premier retrouvera une nouvelle Nadine qui, elle, aura su par une fidélité sans faille rester celle des jours heureux.

Alors, Nadine, n'est-ce pas plus clair ainsi ?

L'APPEL A LA QUANTIQUE

Un éléphant est plus fort qu'une souris. Dans notre domaine macroscopique, la force est du côté de la taille, du volume, du poids. Le moucheron est éjecté par l'essuie-glace, le pauvre bougre par le riche. La petite puissance politique doit s'incliner devant la grande.

Dans le domaine de l'extrêmement petit, il en va autrement. L'atome est plus résistant que la molécule, le noyau plus que l'atome. A ce niveau les forces en jeu sont si puissantes qu'il faut des pressions et des températures fantastiques pour contraindre des atomes légers à s'unir pour en former de plus lourds.

La petite cuillère de notre déjeuner n'est sur notre table que parce des étoiles denses - vu le poids d'un pavé, on devine la pression au centre de la Terre, et à plus forte raison au centre du soleil - ont explosé quelque part dans l'univers multipliant en leur centre des pressions et des températures inouïes, seules capables de vaincre l'extraordinaire résistance des atomes légers et les transmuter en atomes plus lourds, comme ceux de notre banale petite cuillère du déjeuner.

C'est ce qui explique que pour étudier des particules de plus en plus ténues, il faille mettre en œuvre des engins de plus en plus puissants.

De même, plus une longueur d'onde est petite, plus, à amplitude égale, elle véhicule de l'énergie. Un dessin aide à le comprendre. Si à partir d'un point donné on trace entre deux lignes horizontales égalisant leur amplitude une sinusoïde de grande longueur d'onde et une autre de petite longueur, on parcourt pour atteindre un autre point plus de chemin avec la seconde qu'avec la première ou, pour dire la même chose, on dépense plus de mouvement, donc plus d'énergie.

De même, lorsque des atomes lourds se fragmentent en atomes plus légers, la perte totale minime de masse de ces derniers a permis de mesurer la fabuleuse énergie dégagée. D'où l'idée que si, au lieu d'un nanogramme d'atomes, on parvenait à en produire des quantités utilisables, on disposerait d'une énergie fantastique.

On y parvint, ce qui confirmait la validité de la Quantique et de la Relativité mais quelle en fut la première utilisation ? La bombe atomique !

Autre caractéristique de ce domaine et dont la physique classique n'avait pas la moindre notion : la révélation du discontinu universel.

La représentation la plus simple, presque simplette, d'un atome, est celle d'un système solaire en miniature : un noyau lourd autour duquel tournent par attraction électrique des électrons. Mais la comparaison s'arrête là. Un satellite se rapproche ou s'éloigne de l'astre central à n'importe quelle distance. La Lune s'éloigne progressivement de la Terre. A l'échelle de l'atome il en va tout autrement. Ainsi, dans le cas le plus simple, le seul électron de l'atome d'hydrogène qui tourne autour du proton parce que bien plus léger que lui ne peut s'en écarter ou s'en approcher que par niveaux distincts. Tout niveau intermédiaire non seulement lui est interdit

mais n'existe pas. Il passe d'un niveau à l'autre par sauts instantanés, libérant ou captant à chaque fois un grain insécable d'énergie, le photon.

Les photons qui forment le rayon lumineux sont des particules distinctes, ce qui n'étonne pas, mais en même temps des "paquets d'ondes". Or les ondes sont continues de nature. Mais voici qu'il faut les admettre comme discontinues.

Finalement ce sont les noyaux atomiques formés de protons et de neutrons qui eux-mêmes se résolvent en paquets d'ondes distincts et, plus profondément encore, aussi les quarks, constituants ultimes (?) de la matière.

Ainsi, l'univers entier n'est fait que de quantons dont la nature profonde, à la fois corpusculaire et ondulatoire, nous est en fait inconnue et que nous ne pouvons explorer qu'en renonçant à l'imagination pour ne recourir qu'au seul raisonnement incluant les mathématiques. (Voir N° 11)

Le pas philosophique est franchi avec la considération de l'espace comme une somme de grains d'espaces et le temps comme une somme de grains de temps. On n'en a pas fini avec ces deux-là !

Ce n'est donc pas par hasard si au N° 28 nous n'avons pu résoudre le paradoxe de Jules que par une suite discontinue de personnalités successives chez le même être conscient.

Continuité, discontinuité, voilà ce qui différencie en gros la Relativité de la Quantique.

Dans la Relativité Restreinte le mouvement est considéré comme continu. Mais très vite Einstein, à propos de la lumière, reprit cette notion en créant ce qui deviendra la mécanique quantique.

Ainsi donc la continuité qui caractérise notre domaine macroscopique n'est que l'effet d'un nombre astronomique d'infimes discontinuités, bien plus encore que l'image d'un écran de télévision qui se résout en une multitude de points si nous le regardons à la loupe. Notre univers familier paraît analogique alors que dans son fond il est numérique. "Tout est nombre", disait Pythagore. Singulière intuition à deux mille cinq cents ans de l'avènement de la Quantique.

Jusqu'ici la Quantique nous oblige à revoir la perception mentale que nous avons du monde mais elle ne remet pas en cause le fonctionnement de notre raison, cette raison sur laquelle nous fondons notre espoir de justifier autrement que par la croyance le sens que nous donnons à notre vie.

L'HEUREUX EURO

Quand, gamin au temps d'Hitler, on affirmait à un professeur devant des camarades perplexes que les pays allaient nécessairement vers une fusion et qu'on en arriverait à la formation d'un Etat mondial, que c'était la condition essentielle à une paix internationale définitive, qu'on citait en exemple nos anciennes provinces comme la Bourgogne, l'Ile-de-France, la Gascogne, l'Anjou, la Bretagne, entre qui aujourd'hui la guerre est impensable, quand on appelle ardemment l'Union Mondiale, on ne doit pouvoir que se féliciter de la naissance de l'Euro.

Eh bien non. Il n'est qu'à se reporter aux divers numéros précédents, N° 1 5 6 10 20 41 42 43 pour connaître notre opposition à l'institution *maintenant* d'une monnaie unique entre des pays qui ne sont pas prêts à la recevoir.

Sous les feux d'artifice de sa naissance bien des désenchantements se préparent, car les difficultés ne vont pas tarder à surgir dans tous les coins au cours des prochaines années parce qu'on met la charrue avant les bœufs et qu'un tel système d'attelage n'a jamais marché.

Les puissances financières qui nous gouvernent ont couru vers leurs intérêts sans se soucier autrement qu'en bonnes paroles de ceux qui, comme d'habitude, vont en faire les frais, les braves gens, les humbles, les sous-payés, les chômeurs et, on le voit venir de loin, les retraités.

L'Union Européenne est par définition celle des hommes pas celle des portefeuilles. Ce n'est pas parce que ces messieurs ont décidé d'imposer une monnaie unique pour mieux faire leurs affaires que les peuples qu'ils dominent vont apprendre à se connaître, à s'apprécier, à vivre ensemble, à travailler ensemble sans y être forcés, à se donner la main et chanter dans une joie commune.

On enferme dans le cadre rigide d'une monnaie unique des économies nationales aux systèmes fiscaux, sociaux, universitaires, dont dépend la vie de millions de personnes, encore trop différents. Une ânerie qu'un âne comprendrait. Le seul point commun qu'on a voulu réaliser mais avec un acharnement qui n'a tenu aucun compte des intérêts du citoyen, du nombre réel des chômeurs et de celui bien plus grand des sous-payés, c'est la stabilité préalable de la valeur des monnaies, comme si la monnaie était un but en soi, alors qu'elle ne peut être par sa nature que le moyen d'échange, à travers tous les étages de la société, du travail commun des hommes, un moyen à ne pas dénaturer.

Bien sûr qu'une monnaie unique sera nécessaire mais comme une conséquence naturelle de l'union des peuples. Mais voici qu'on contraint l'Europe à accoucher de cette monnaie au forceps. Sous anesthésie certes, anesthésie de paillettes et de feux d'artifice. Mais une anesthésie ne dure pas et on ne sait pas trop comment vont se présenter les problèmes qu'une décision aussi grave ne manquera pas de soulever.

Le seul avantage de cette décision technocrate sans scrupule, car ses promoteurs ne pouvaient ignorer ce qu'il en coûterait de sous-paiements, d'exclusions, de mises sur la paille, sera peut-être de provoquer une vigoureuse réaction parmi les personnes généreuses et lucides plus soucieuses de l'intérêt général que de leur coffre-fort personnel. C'est cette vaste prise de conscience qui peut nous épargner bien des déboires car une fois l'Euro lancé il serait plus grave encore de se voir obligé de revenir en arrière.

LA FIN DU SALARIAT

Au N° 17, nous avons proposé une disposition légale d'importance majeure qui en une phrase est une véritable révolution.

Article n - Quiconque utilise le travail d'une autre personne d'une manière permanente et moyennant salaire la rend par le fait son associée.

Aujourd'hui nous allons plus loin dans la logique de cette avancée économique et sociale en demandant la suppression définitive du salariat.

On utilise une machine en lui fournissant l'énergie nécessaire pour qu'elle effectue un travail déterminé à la demande de son propriétaire. Quand elle tombe en panne, on paie un réparateur

pour la remettre en état, ce qui s'apparente au paiement d'une charge sociale. Mais elle n'a pas à bénéficier, ni même à connaître le résultat bénéficiaire ou non de son travail pour l'entreprise. On se sert de la même manière d'un salarié. On lui fournit le salaire nécessaire pour qu'il effectue un travail programmé. Comme pour la machine l'employeur, en bon gestionnaire, recherchera le meilleur rendement de son salarié par rapport au salaire qu'il est obligé de lui fournir.

Ce système ancestral avilissant que tempère un peu d'humanité, oh pas trop, conduit logiquement au conflit social, les intérêts étant par nature opposés. Un équilibre s'établit du fait que, tout comme le possesseur d'une machine doit l'alimenter en énergie et la réparer si elle en a besoin, l'employeur doit accorder à son salarié le salaire minimum pour qu'il reste matériellement et moralement disponible. Et socialement tranquille.

C'est ce besoin du propriétaire qui assurait à l'esclave antique une sécurité qu'envieraient aujourd'hui tant d'exclus moins bien lotis que lui.

Le salariat est à supprimer totalement pour ne laisser place qu'à deux situations de travail : ou bien le chef d'entreprise utilise le concours d'un associé rémunéré dans l'entreprise, ou bien il utilise le concours d'un prestataire de services qui lui facture lui-même son travail, prend en charge ses cotisations sociales et ses impôts.

Le travailleur réellement associé au chef d'entreprise, on imagine l'impact psychologique d'un changement aussi radical sur les travailleurs de cette entreprise. Le climat social serait transformé et bien des problèmes s'estomperaient.

N'ayons tout même pas la naïveté de croire que tous seraient résolus. De nouveaux surgiraient cette fois à l'étage supérieur mais, chacun ayant personnellement sur les bons conseils de son portefeuille intérêt à ce qu'elle marche, un sentiment de responsabilité personnelle dans le résultat de l'entreprise donnerait au travail un sens plus attractif et plus de dignité à ceux qui le font, ce travail étant alors l'affaire de tous.

Réellement disons-nous, car ce ne serait qu'un simulacre trompeur et à retours ravageurs si cette association ne se traduisait que par une pincée humiliante d'actions ou de parts sociales.

C'est ce qui explique le peu de succès de quelques tentatives de ce genre dont les médias ont parlé, trop rares, peureuses et limitées.

Seule, une législation appropriée peut réussir à transformer la servitude en dignité sociale.

L'APPEL A LA QUANTIQUE

Au fait, la Quantique, qu'est-ce que c'est ?

On en cherche en vain une définition satisfaisante. Les auteurs nous y plongent sans se hasarder à la définir, si bien que là encore nous allons essayer de nous débrouiller nous-même.

On peut toujours la définir par rapport à son domaine : la Quantique est la science de l'extrêmement petit et dans ce cas la Relativité est la science de l'extrêmement grand, que ce soit pour l'une comme pour l'autre dans le temps, l'espace, la masse, la vitesse et... non, pas l'énergie, ni la force car les énergies et les forces les plus élevées sont du côté de l'extrêmement petit.

Mais circonscrire un domaine ne dit rien de ce qu'il contient et, comme la Quantique doit tenir compte des effets relativistes et la Relativité de la discontinuité quantique, il n'y a pas de frontière précise entre les deux. Le plus petit cristal de pierre intéresse la pyramide entière.

Alors pour y voir plus clair, disons que la Relativité est la partie de la physique qui œuvre vers les plus grandes dimensions, la Quantique vers les plus petites. Il n'est donc pas étonnant que leur père commun soit encore Einstein.

Conséquence pour notre recherche : nous accorderons plus de crédit à la façon de raisonner de celui-ci qu'à d'autres scientifiques car de tous les scientifiques, passés et présents, c'est lui qui nous présente la plus grande ouverture d'esprit.

Mais tout de suite cette précaution : ce n'est pas une raison pour tenir tout ce qu'il dit pour parole d'Évangile, ce qui serait alors un retour au processus religieux lequel est hors de notre programme.

Les médias parlent volontiers de la Relativité. C'est facile avec la célèbre formule, la bombe atomique, le visage si connu d'Einstein. . .

Mais ils parlent rarement au grand public de la Quantique parce que celle-ci est difficile à comprendre et à exposer, même pour les physiciens, et qu'il est vain de demander un effort purement intellectuel que ne soutient pas l'imagination.

Du reste la complication d'une théorie ne plaide pas en sa faveur. Quand la Terre était immobile, la mathématique du mouvement apparent du Soleil était encore simple, mais le parcours des étoiles sur la sphère céleste vue par l'intérieur compliquait sérieusement les calculs et la rotation de chaque planète autour d'un point virtuel posait des problèmes mathématiques si ardues que nous ne savons pas si tous étaient résolus.

Vint Newton avec son intuition de l'attraction universelle. Les observations montraient qu'elle rendait compte de la réalité. Du coup tout se réduisit à une formule de base simple, le parcours de la Terre déjà connu autour du soleil, les mouvements des planètes et de leurs satellites, la chute des corps dans le vide, l'accélération d'une boule sur un plan incliné, les marées, le calcul de la portée d'un projectile et jusqu'aux découvertes antérieures, telle la loi de Kepler.

C'est à cause de cette obscurité conceptuelle qu'Einstein affirma toujours jusqu'à sa mort contre l'opinion d'autres physiciens que la Quantique était une théorie imparfaite en appelant une autre plus vaste qui simplifierait tout et ainsi mettrait fin à l'inextricable imbroglio mathématique actuel qui fait douter les quantistes eux-mêmes de la confiance qu'il faut accorder à la justesse de nos raisonnements.

Or la mécanique quantique marche. Lui en sont redevables les semi-conducteurs de nos appareils de radio, de télévision, de télécommunication et de nos ordinateurs, nos centrales nucléaires, le laser et bien d'autres choses encore. C'est la conception qu'en ont les physiciens qui ne cadre pas avec la raison et qui la rend si hermétique au public cultivé.

Cela ne suffit pas à nous en détourner, au contraire car c'est là, au cœur même de la matière, que nous pressentons une jonction encore confuse entre ce que nous appelons le spirituel et le matériel. Nos anciennes conceptions peuvent s'en trouver radicalement renouvelées et faire un pas de géant vers une vérité plus proche de l'absolu. Et alors il n'est pas interdit d'espérer en une unification de nos différentes formes de pensée, à la fois rationnelles et sentimentales.

QUEL EST VOTRE CAMP ?

Il est des esprits étroits qui lisant un écrit ou entendant une parole qui ne correspondent pas à leur opinion jeteront le papier au panier ou se boucheront les oreilles.

Par contre un esprit large dira : *qui ne pense pas comme moi m'enrichit* car ou bien ses informations ne sont pas les miennes ou bien il n'en tire pas les mêmes conclusions que moi. Je suis impatient de connaître les unes et les autres.

Il se peut qu'elles se complètent et alors il sera passionnant d'en faire la synthèse.

Il se peut qu'elles se contredisent et alors il s'agira de déceler en quoi. Si c'est moi qui suis dans l'erreur, je rectifierai les miennes. Si c'est l'autre, les miennes en sortiront fortifiées. Je serai gagnant dans les deux cas.

Il se peut aussi que le sujet soit si complexe que les deux versions soient possibles et alors il ne sera pas de trop de connaître les informations et les opinions de l'autre pour multiplier mes chances d'arriver à trouver une réponse valable à la question que des deux côtés on se pose.

La confrontation sincère des idées et des opinions est toujours fructueuse. Il n'y a que les petits esprits, ou, disons le mot, les imbéciles, à ne pas le comprendre. (*Voir N° 3*)

LES SYMPHONIES DE LA VIE

Très connues, les Ve et XIe symphonies de Beethoven symbolisent les deux faces de la vie.

L'une exprime la révolte de l'homme contre son destin, lequel, au fur et à mesure que s'accroissent ses connaissances, le tourmente de plus en plus au point de devenir intolérable. La douleur et la mort, l'injustice et le meurtre comme facteurs d'évolution, la minceur d'une vie

humaine et sa disparition par nécessité logique et biologique évidente le poussent à se révolter. Contre qui ? Ça c'est le pire, contre rien, parce qu'il ne voit plus un dieu auteur de tout cela contre lequel il prendrait la revanche de le lui reprocher.

Pour exprimer cette révolte, il faudrait qu'un chef d'orchestre l'interprète comme nous l'avons expliqué dans le N° 27. Mais lequel y consentira ?

Heureusement, en agissant sur nos appareils individuels, walkman ou sono, nous pouvons essayer nous-mêmes, nous substituant au chef d'orchestre. Avec un peu d'adresse nous donnons à l'œuvre un relief saisissant bien dans l'esprit de l'auteur.

La Vie, la célèbre Pastorale, prend la vie à contre-pied de sa fausse sœur jumelle. Elle chante la beauté de la vie, ce bien inestimable qui nous est prêté un instant béni entre tous. Juste un tourment passager, celui de l'orage, comme pour rappeler qu'il y en a dans toute vie mais qu'il ne faut pas s'y arrêter, que le tourment passe et donne plus d'éclat au bonheur.

Sœurs jumelles, avons-nous dit ? Oui jumelles parce que composées en même temps. Fausses parce que de caractère on ne peut plus opposé bien que conçues en même temps et créées au même concert.

Telle est la vie, un bouillonnement permanent de contradictions. Bonheur et douleur se mêlent. Le vice côtoie la vertu. La plus belle fleur surgit d'un fumier malodorant. Le même être abrite un criminel et un héros. Le plus vertueux cache parfois des pensées inavouables et disons-le crûment parce que c'est strictement exact : sans la défécation nous n'aurions pas les plus hautes manifestations de l'esprit. Telle est la vie.

On ne sait quel dieu prépare dans cet immense chaudron de bien et de mal, de beautés et de laideurs, d'intelligences et de folies, de souffrances et de bonheurs fous, le béton de ce paradis qui défiera le temps et fera oublier à profusion les larmes que les gens ont tant versées ici-bas.

Il est des moments où on abdique toute raison pour n'être plus à l'écoute que de belle musique.

L'an 2000 n'aurait été qu'une année comme les autres si nous n'avions pas adopté le système décimal. Elle respandit non seulement par son symbole mais concrètement car nous avons basé maintes échéances sur cette date et pas seulement en informatique. De nombreux contrats, ne serait-ce que de location, s'arrêtent là.

Quand les hommes ont été amenés à préciser par des signes matériels un nombre de n'importe quoi, dans les transactions notamment, ils ont commencé par représenter les objets encombrants ou absents par d'autres facilement maniables, petits cailloux par exemple, puis, première abstraction, par un signe stable sur un support tel que bois, pierre, parchemin. Puis ils ont trouvé pratique de les grouper. Arrivés à cinq, les Romains unissaient deux traits par leur base, le V, ce qui évitait d'avoir à tracer cinq traits. Arrivés à dix, ils réunissaient deux V pour former le X et ainsi pour le cinquante, le cent, le mille.

Mais il apparut encore plus pratique de réunir les signes par paquets plus gros et par paquets de paquets. On en essaya de plusieurs sortes et notamment les paquets de dix et de douze.

Celui de douze avait l'avantage de se partager, diviser, par deux, trois, quatre et six, tandis que dix n'est divisible que par deux et cinq, et le premier système aurait sans doute prévalu si les hommes n'avaient eu dix doigts et, comme les doigts qu'on a sur soi évitent d'aller chercher ailleurs, on se mit tout bonnement à compter sur ses doigts. Ainsi prévalu le système décimal.

Mais le système ternaire de douze subsiste encore avec les douze heures du jour et les douze de la nuit, les douze mois de l'année, les douze signes du zodiaque, la douzaine d'œufs...

Nous ne parlons ici que du caractère technique des chiffres car leur caractère mystique ou ésotérique est objet de croyances, avec la palme au chiffre sept qui a pour lui de jouir d'une singulière indépendance. Il est le premier à ne rien devoir au deux, ni au trois, le cinq, lui, étant trop inféodé mentalement aux doigts de la main.

On sait quelle fut sa fortune. Par contre son isolement le laissa stérile. On ne connaît guère de système bâti sur la base sept.

Restait le système binaire tellement peu pratique qu'on ne lui avait pas même jeté un regard. Or c'est lui qui triomphe en informatique parce qu'il est le seul adapté au tout ou rien, à exprimer le oui ou le non d'une façon absolue.

Mais tout cela n'est que convention et rien ne se passera sur Terre du simple fait que les hommes sont émus de leur propre système de comptage.

Au fait l'an 2000 fait-il partie du XX^e siècle ou du XXI^e ?

Un homme sur une route arrive à la borne 10 km. Il a bien parcouru 10 km. A cette borne, il commence bien le onzième. Logiquement l'an 2000 est bien la première année du XXI^e siècle.

C'est notre façon d'exprimer les dates qui est inexacte et nous trompe. 1515 se dit quinze cent quinze, ce qui incline à penser quinzième siècle alors que nous devrions dire quinze cent ET quinze, ce qui ferait apparaître que le XV^e est révolu. Mais le fait n'a concrètement aucune importance car la date de la naissance du Christ est mal connue et qu'au Moyen Age, un pape a supprimé plusieurs années successives.

Alors gardons à l'année 2000 tout son prestige moral et, puisque nous avons passé au travers de tant de catastrophes et de massacres, puisque notre progrès matériel est tellement étourdissant, puisque tout peut arriver aussi bien un meilleur encore inimaginable qu'un pire tout aussi inimaginable, puisque désormais notre sort dépend de plus en plus de nous-mêmes, accordons à notre an 2000 un symbole de jeunesse et d'avenir heureux.

LA SI JOLIE PETITE FILLE (Mise au point du numéro 53)

Quelques personnes, rares, ont vu dans cet article une opposition à l'avortement des victimes d'un viol. On se demande comment. Après une nouvelle lecture, nous n'avons rien trouvé à supprimer. Seuls sont à remplacer les points de suspension de : "Mais alors l'avortement

« systématique ... » par « que faut-il en penser ? » Ils étaient une invitation à réfléchir, mais pas évidente pour tout le monde. D'où ce contresens à rebours des idées de l'auteur.

Nous avons dit un jour que si un texte est mal compris, l'auteur ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Mais mal compris de la majorité de ses lecteurs. Jamais on n'empêchera quelqu'un d'ajouter au sens des mots ce qu'il aime y trouver ou y détester par sympathie plus ou moins grande envers l'auteur ou sa passion touchant le sujet traité. On ne peut que limiter par la clarté de l'écriture la déformation de l'écrit. Rare est le lecteur objectif et le risque zéro n'existe nulle part.

L'article en question suivait pourtant l'ordre logique : on constate, on réfléchit, on explique, si on peut. Et c'est seulement après qu'on peut émettre un jugement ou une simple opinion.

On constate : une si jolie petite fille née du viol sordide de sa mère. Le contraste nous stupéfie. Comment cela est-il possible ? Se poser la question, est-ce prendre parti ?

On réfléchit : pour résoudre un problème, on a intérêt à élargir son contexte. Ici, on a la certitude statistique de compter des violeurs parmi nos innombrables ancêtres.

On explique alors : la vie se transmet de toutes les façons, des plus affectueuses aux plus affreuses. C'est ainsi qu'elle surmonte tous les obstacles. Expliquer, est-ce prendre parti ?

Expliquer sert à mieux comprendre et c'est par là que se justifie notre refus de toute position « systématique ». Voilà le mot clé. Il est aussi abusif d'interdire à toute femme violée d'avorter que de l'y pousser systématiquement, que ce soit par pression politique, idéologique ou même religieuse.

Dans l'immense majorité des cas un viol traumatise gravement une femme et elle choisit d'avorter. Peut-on déceintement la désavouer ? Ce serait proprement odieux. Mais s'il arrive pour une raison ou pour une autre, comme celle de l'article, que l'enfant naisse et que la mère, dominant son traumatisme, s'y attache, faut-il cette fois la mettre au ban de la société ou faut-il l'aider ?

Que ce cas soit très rare par rapport au précédent ne change rien au principe et on voit guère au nom de quoi l'auteur devrait se couvrir la tête de cendres pour avoir admis cette liberté-là.

C'est à la mère de décider et à elle seule, et non à des censeurs d'un bord ou d'un autre. Dans le cas de l'article, si la mère aime sa fille en dépit de ce qui s'est passé, si elle domine pour elle son traumatisme, au nom de quoi la condamnerions-nous ? Ne devons-nous pas plutôt l'estimer pour avoir laissé son avenir à sa petite fille ? Et nous réjouir chaque fois que c'est possible ?

LE NUCLEAIRE OU PAS ?

Pouvons-nous raisonnablement continuer à utiliser l'énergie nucléaire ?

Par sa portée mondiale un tel problème devrait être abordé dans un esprit parfaitement objectif.

Actuellement, du moins en public, c'est pratiquement impossible. Hiroshima et Nagasaki, les menaces nucléaires de la guerre froide, les nombreux essais spectaculaires, Tchernobyl et les déchets, radioactifs pour des siècles, abandonnés au fond des océans ou enfouis dans le sol et dont les générations futures devront se débarrasser, outre cette menace permanente d'une catastrophe majeure accidentelle ou criminelle qui plane sur nous et entraîne subconsciemment, pour une large part, un sentiment de précarité universelle justifiant une mentalité de tout permis : « Je veux tout et tout de suite. Je me fous de ce qui arrivera demain ». Et on s'étourdit et on se drogue et on se veut indifférent au malheur des autres, surtout s'ils sont loin. La guerre là-bas pour eux ici est spectacle.

Comment la passion, comment la politique ne se précipiteraient-elles pas sur un tel aliment ? A vouloir écouter la multitude des opinions contradictoires dissertant à tous les échos d'énergie nucléaire, on ne trouve bientôt plus qu'une solution, se boucher les oreilles.

Si encore il ne s'agissait que du sexe des anges ! Mais il y va bel et bien du sort de l'humanité entière. Rien que ça !

Essayons d'examiner le problème la tête froide, selon notre méthode du départ à zéro.

Le problème réside entièrement dans le rapport du bienfait retiré sur le risque couru.

Le bienfait, entendons par là les avantages actuels en production d'énergie électrique et surtout les progrès concrets qu'on peut retirer par la suite d'une connaissance accrue du nucléaire. Jamais les hommes ne s'étaient acquis un tel concentré de puissance. Ayant par la Relativité et la Quantique découvert au fond de l'extrêmement petit la fabuleuse énergie dégagée par la fracture spontanée d'atomes lourds, ils ont réussi à s'en procurer une masse suffisante pour que tous explosent à la fois. Ils sont parvenus surtout à maîtriser cette fission pour en récupérer l'énergie sous forme élémentaire de chaleur, en attendant de pouvoir le faire en convertissant directement cette énergie en électricité.

Progrès immense de la puissance de l'homme et cette fois entièrement dû à son intelligence.

Mais la puissance ne vaut que par le but qu'on lui assigne. Et cette fois l'enjeu de bonheur ou de malheur qui est lié à son emploi est si considérable que c'est plus que jamais à l'homme lui-même de prendre en charge son propre destin. (*Voir N° 22 25 38*)

Si le risque de la radioactivité était nul, on ne voit pas au nom de quoi nous nous priverions de nos centrales nucléaires. Elles sont beaucoup plus propres, plus belles, plus économiques que nos centrales au fuel ou au charbon et beaucoup moins polluantes en émanations cancérigènes classiques. Le plutonium est chimiquement un poison violent mais bien d'autres produits employés couramment dans l'industrie chimique et pharmaceutique le sont aussi. Le cyanure de potassium par exemple. Comme l'est dans la nature le botulisme provenant des viandes avariées.

Tout ceci est une question de sécurité à réaliser par des moyens efficaces et sûrs ramenant le risque d'accidents à un degré autrement plus faible que celui que court en permanence, sans même s'en rendre compte, tout citoyen aujourd'hui du simple fait de la circulation.

Sans le risque de la radioactivité, ce serait tout à l'honneur et à l'avantage de la France de s'être hissée au niveau des pays les plus nucléarisés du monde.

Mais ce risque, comment l'évaluer en dehors de tellement de préjugés qu'il faut une singulière indépendance d'esprit pour raisonner juste ?

Risque civil d'abord.

Nous en avons l'expérience avec Tchernobyl qui a causé tant de dégâts pour deux raisons : la négligence criminelle des concepteurs qui, connaissant le danger, n'ont pas pris les mesures de sécurité indispensables. On peut parler ici de crime contre l'humanité tant le nombre des victimes d'un accident de ce genre peut être élevé. La lâcheté ensuite des autorités qui ont caché aux populations la progression des courants aériens radioactifs comme si les frontières les arrêtaient alors qu'on aurait pu les en protéger. (*Voir N° 53*)

Le risque zéro n'existe pas. Un aérolithe peut très bien tomber et dévaster un village, une ville, un pays ou la Terre entière. Mais qui craint ce risque-là ? Il est infinitésimal. Si nous prenons des mesures de sécurité réduisant à un tel niveau les risques du nucléaire civil, ce serait une erreur de nous en priver. Nous vivons en permanence avec des risques tellement plus graves.

L'ardeur des écologistes à traquer la moindre émanation de radioactivité est une garantie. Ils obligent les responsables à réduire les risques à presque rien. Mais pour être justes, qu'ils se retournent et regardent les pollutions que déversent à flots chaque jour les industries et particuliers. Ce sont elles qui dépassent et de beaucoup par leurs effets cancérigènes les accidents et incidents d'origine radioactive et qu'il faut invoquer pour hâter la recherche d'énergies naturelles, éoliennes et solaires entre autres.

Si ses risques en sont réduits à un degré bien moindre que celui des industries classiques, renoncer à l'énergie nucléaire revient à conserver de l'ancien moins rentable et aux risques diffus, graves, difficiles à réduire, aux dépens du neuf plus rentable et aux risques bien définis. La radioactivité est bien connue et parfaitement décelable au moyen d'appareils nombreux, à la portée pratiquement de tous les citoyens, si on leur en distribue ou si au moins on les incite à en acheter. La sécurité publique n'aurait qu'à y gagner.

Or qui écrit cela ? Un amant de la nature, de la mer, de la haute montagne surtout, mais qui, réfléchissant sur les connaissances et les informations objectives dont il dispose, s'efforce de raisonner juste en toute indépendance, chose toujours suspecte aux mentalités figées.

Reste le danger d'une action criminelle.

C'est trop tard pour le conjurer par un retour en arrière. Qu'une secte suicidaire ou qu'un fou possèdent les moyens de lancer une bombe nucléaire, ce n'est pas en renonçant au nucléaire civil qu'on les arrêtera. A-t-on jamais pensé à fermer tous les laboratoires de biologie pour

empêcher la fabrication d'armes biologiques ? Plus au contraire nous aurons d'avance dans la maîtrise du nucléaire, plus nous serons capables d'installer une surveillance constante des états, groupes et individus. Car c'est là actuellement, et de loin, le danger le plus réel. Que font les écologistes pour forcer les responsables à l'éliminer ?

En fin de comptes il faut toujours voir un problème dans son entier. On ignore ou on veut ignorer que l'exploitation trop récente de l'énergie nucléaire n'en est encore qu'à ses débuts car elle repose exclusivement sur l'extraction de minerais fossiles plus limités encore que le charbon, le pétrole ou le gaz naturel.

Les corps lourds fissiles ne sont en effet que très marginaux à côté des métaux et métalloïdes usuels engendrés dans des cataclysmes stellaires relativement rares, comme ceux à qui nous devons la petite cuillère de notre déjeuner. *(Voir N° 54).*

Notre source future d'énergie nucléaire, et inépuisable, sera celle qui fait briller le soleil et les étoiles : la fusion de l'atome de loin le plus abondant de l'univers, celui de l'hydrogène.

Ce n'est plus une utopie car on a déjà amorcé cette fusion à la température de la fission classique par la bombe à hydrogène. Nul doute qu'on y parviendra. Mais, si le danger de la radioactivité est éloigné et si le problème des déchets est résolu par leur projection dans l'espace ou mieux, bien que plus difficile, dans le soleil, sera posé alors le problème de la maîtrise d'une énergie aussi colossale.

C'est à ce stade que l'humanité courra son danger le plus grave. Qu'on le veuille ou non, son avenir ne sera préservé que par la surveillance permanente à distance de tous les cerveaux.

TONNERRE DE DIEU

Le Père Eternel revient visiter la Terre avec ses anges supersoniques et il est horrifié.

- Mais bon Moi ! Qu'est-ce que c'est que cette chienlit ? Je vous accorde la liberté pour faire ce que vous voulez et à peine je détourne l'œil d'un million d'années, qu'est-ce que je vois ?

Des peuples qui s'étripent pour des bouts de terrain ou parce qu'ils ne me donnent pas le même nom, Yahvé, Dieu, Allah, et tant d'autres que j'y perds mon latin, des foules de gens qui crèvent de faim à côté de goinfres d'argent qui n'en ont jamais assez, des millions de chômeurs et de pauvres gens exclus des richesses de cette planète. Alors que naïvement je vous avais fait cadeau de l'intelligence pour faire votre bien à votre guise, vous fabriquez des machines au seul bénéfice des repus qui se fichent pas mal de voir les autres crever. Pire ! Vous utilisez maintenant mon énergie nucléaire pour pouvoir vous massacrer en masse. Mais qu'est-ce que j'ai fait au... bref, pour avoir aujourd'hui des crétins pareils ? Si je ne me retenais pas, je vous atomiserais tous mais il y a trop de braves gens qui ne sont que les victimes de satanés rapaces ! Ah, quel monde !

Ainsi tonnait Dieu devant les hommes rassemblés.

- A votre avis, Ange Comptable, quelle est la plus grande injustice qui opprime ces créatures ?

- L'argent, mon Créateur, vous l'avez dit, cet argent par lequel les riches asservissent la foule des miséreux. Leurs guerres proviennent de là.

- Tiens, tiens ! Appelez m'en quelques-uns. Voyons, vous là, votre fiche ? Oh oh, comment avez-vous acquis une fortune aussi monstrueuse ?

- Mais, monsieur Dieu, je l'ai acquise en pleine légalité. Votre Ange Inspecteur peut vérifier.

- Et qui est-ce qui a fait cette légalité ?

- Ben... nous.

- Parfait ! Ange Financier, calculez sur votre portable le minimum de ressources pour que tout le monde sur cette planète puisse vivre à l'aise, ouvrez à chacun un compte en "heuros" et vous écrêtez les plus gros pour alimenter ceux qui n'ont pas ce minimum. Cela permettra toujours de payer et travailler. Après, je vais y réfléchir. Allez exécution ! Et que ça saute ! Moi, je vais boire mon café.

INATTAQUABLES PRIVILEGES

Corporation mineure des auxiliaires de justice mais puissante, les huissiers jouissent de privilèges d'Ancien Régime. Récemment encore les pauvres gens qui avaient besoin de délais de survie pour s'acquitter d'une dette imposée par la justice pouvaient s'adresser au juge de l'application par une simple lettre recommandée.

Maintenant ils doivent le faire par la voie d'un huissier d'où une nouvelle ponction d'argent sur les pauvres au profit de nantis pour un acte parfaitement inutile.

Comment a été obtenu ce nouveau privilège ? On n'a pas à le savoir et il ne faut pas en parler.

L'AUTRE ERREUR DE HITLER

Les historiens considèrent que Hitler a commis une erreur fatale en attaquant la Russie.

Outre que l'histoire est une suite d'aléas qui interdit de savoir ce qui se serait passé si tel fait avait été différent (*Voir N° 13*), rien n'est moins sûr. Il pouvait l'emporter sur la Russie.

Stratégiquement et hors de toute morale, cette attaque fut une surprise parfaitement réussie. A voir l'aveuglement de Staline qui malgré les informations et signes avant-coureurs qui lui parvenaient de toutes parts, on se demande par quel blocage mental il a pu refuser l'évidence. Seule explication : une fixation rigide selon laquelle un complot savamment monté par l'Angleterre aux abois lui ferait commettre la faute d'entrer en guerre contre l'Allemagne. Il

n'en démordit pas jusqu'à la dernière minute. Résultat : un succès foudroyant des Allemands qui détruisirent dès le départ le gros des forces russes.

On dit que c'est la vastitude de la Russie qui la sauva. Là aussi, rien n'est moins sûr. En réalité, ce qui la sauva, ce fut une erreur monumentale cette fois de Hitler, mais une erreur tellement ancrée dans son esprit rusé, mais affectivement dérangé, qu'elle lui aurait fait perdre la guerre, quelles que soient ses victoires : un racisme poussé jusqu'à la démence.

En 1941, l'Union Soviétique, malgré une constitution très libérale, est un assemblage de pays, d'ethnies, de religions, de langages différents, mais qui se maintient par l'autorité impitoyable d'un système politique fortement centralisé, et aussi, il ne faut pas l'oublier, par la propagande communiste qui promet l'avènement d'une société heureuse où tous les citoyens mettront leurs ressources en commun. Cela n'éteignait pas pour autant chez ces peuples une aspiration très vive à l'indépendance et à la liberté.

Hitler avait là une carte maîtresse à jouer en stratégie comme en politique, celle des nationalités. On dit qu'en maint endroit les premières troupes allemandes furent reçues avec des fleurs. On sait quelle fut la rapidité de leur avance en direction de Leningrad à travers les pays baltes récemment annexés par Staline. Si Hitler s'était présenté en libérateur, il aurait eu toutes les chances de voir des peuples entiers se soulever contre Staline et venir le rejoindre.

Mais pour lui tous les slaves et compagnie n'étaient que des sous-hommes et il donna des consignes pour qu'on les traitât sans pitié, d'autant plus que l'URSS n'avait pas signé la convention de la Hayes. C'était les pousser par un réflexe de défense à se rallier à Staline dans une union sacrée qui, profitant de l'hiver russe et des immenses étendues à couvrir par les armées allemandes, anéantit le rêve de Hitler.

Ainsi s'ébauche une réponse à la question souvent posée : et si Hitler avait gagné la guerre ? Difficile à imaginer maintenant que nous savons que les Etats-Unis préparaient la bombe atomique.

Mais même sans elle, la réponse est qu'en accumulant contre lui une telle masse de haines, le régime hitlérien n'était pas viable et se serait écroulé à brève échéance à commencer probablement par sa tête car Hitler n'avait pas autour de lui que des amis. Tout régime qui va contre la nature humaine est condamné pour peu que la force qui le maintient artificiellement faiblisse.

En ressoudant le régime soviétique par nécessité de survie des populations, Hitler a permis à celui-ci, plus humain dans son idéologie de communisme universel, de se maintenir une trentaine d'années encore par la force d'un pouvoir tyrannique jusqu'à ce qu'il s'effondre de lui-même.

Toute forme de société se doit de tenir par la libre adhésion de ses membres. Si elle a besoin de recourir à la force, elle prouve sa faiblesse.

VERS L'UNION MONDIALE

Une Confédération Mondiale est le meilleur système politique permettant de mettre fin aux guerres entre nations par une police qui maintiendra l'ordre collectif et une justice qui règlera les conflits. Ce sera le premier de ses bienfaits.

Mais si nous en attendons d'énormes avantages par rapport à la situation la plus délirante que l'humanité ait connue au cours du siècle qui s'achève et qui n'est peut-être pas encore terminée, ce ne sera pas de ce fait l'avènement d'un monde sans risques.

Il n'y a pas de progrès sans risques, ni même de vie sans risques.

Imaginons la planète totalement dominée par un pouvoir ayant toutes les forces policières et militaires en mains. Impossible de songer au salut provenant de l'étranger, comme du temps de Hitler. La planète sera une prison. Les peuples réduits en esclavage n'auront d'autre espoir qu'en une évolution mentale des dirigeants ou en leur mort.

A l'extrême, la planète deviendrait un camp de concentration où une infime minorité de riches règnerait sans frein sur une immense population de pauvres démunis de toute possibilité de résistance par une surveillance individuelle, électronique ou autre. Le système économique actuel que nous dénonçons sans relâche nous démontre que ce n'est pas impossible et d'autant

plus que les organisations capitalistes marchent à grand train vers des concentrations universelles.

Si déjà nous avons été réticents à propos de l'institution de l'Euro, alors que nous aspirons au plus vite à une Union Européenne, c'est précisément parce que ce sont les puissances oppressives d'argent qui en prennent l'initiative et la verrouillent alors que c'était aux peuples d'abord de se comprendre et de s'unir. Les moyens de communication modernes sont un catalyseur particulièrement efficace de cette union. Une minorité technocrate a voulu s'imposer et maintenant il faut à toute vitesse la devancer sur le plan humain si nous ne voulons pas être asservis.

Alors qu'une Union Mondiale est encore à concevoir, nous en voyons déjà les dangers. Si dès aujourd'hui nous n'y prenons pas garde, à coup sûr nous risquons de voir s'installer à sa tête une société financière unique qui, ayant dévoré toutes les autres, règnerait avec un pouvoir économique absolu. Et qui dit domination économique, dit domination politique, militaire ou policière et, qu'on ne se fasse pas d'illusion, judiciaire.

Ouvrons les yeux. On se dirige tout droit vers un monde non de liberté mais d'oppression. Seule la force du nombre est capable d'arrêter l'asservissement économique qu'on nous prépare.

LE POISSON DU GRAND FOND

En pensant à tous ces philosophes qui ont cherché une vérité à travers l'histoire et à nos hommes de science modernes qui à la clarté de leurs théories et découvertes toutes neuves se posent plus que jamais les mêmes questions, une étrange comparaison nous monte sans cesse à l'esprit.

La vérité que nous cherchons est peut-être si simple, si aveuglante que nous ne la voyons pas.

Le poisson des profondeurs ne sait pas que l'eau existe. Il sent que tel mouvement de sa queue le fait avancer, tel autre de ses nageoires tourner au prix d'une certaine résistance à dissiper, résistance qui doit lui sembler aller de soi. Les bulles sont des sphères de plein montant dans un espace vide. S'il était un penseur, sa pensée serait limitée par l'ignorance de l'eau omniprésente dans laquelle il vit et qu'il ne voit pas.

Il y a de quoi s'interroger : ne baignons-nous pas, nous aussi, dans une réalité si évidente, si proche de nous qu'elle nous aveugle ? Mais alors cette réalité si éclatante que nous ne la voyons pas, qu'est-ce qui viendra nous la révéler ?

Ainsi faisaient les philosophes grecs avec la gravitation. De tous temps, tous les jours, rois ou esclaves, jeunes ou vieux, ils marchaient, posaient des choses, en soulevaient d'autres, lançaient des pierres qui retombaient, naviguaient sur une mer plate, se cassaient la figure dans un ravin, et cela leur semblait tellement aller de soi que Démocrite ne pouvait concevoir la formation des corps sans la chute des atomes qui ne pouvaient que tomber puisque hors d'eux il n'y avait que le vide. La gravitation les aveuglait.

Et la question vient : ne vivons-nous pas dans une réalité tellement proche de nous, qui nous baigne, nous pénètre, nous constitue même, réalité tellement essentielle qu'elle nous aveugle ?

Et le jour où nous nous en rendrons compte, ce sera une révélation capable de renverser du tout au tout notre vision du monde et de nous-mêmes, et la Relativité et la Quantique et autres crèveront dans l'évidence comme des baudruches.

La complication est en général un signe défavorable, que ce soit dans la vie courante, dans un logiciel, dans une organisation, dans un système mécanique, dans un enseignement. Loin de lui mériter l'admiration, la complication mathématique d'une théorie dénonce sa faiblesse. A ce compte le maquis mathématique dans lequel on érige tant bien que mal la Quantique révèle surtout l'embarras de compréhension de ses géniteurs eux-mêmes. La vérité se révélera peut-être d'une simplicité insoupçonnée.

Quelle est donc cette réalité qui nous aveugle tellement parce que nous faisons corps avec elle ? Et dont dépendent toutes nos idées sur nos croyances, sur notre vie, sur nos raisons de vivre, sur notre mort, sur notre devenir, sur nos sciences, idées pas forcément fausses mais tellement imparfaites qu'elles se révéleront peut-être naïves par leur complication déconcertante.

Etrange époque que la nôtre où nous vivons une révolution que l'humanité n'a jamais connue, une révolution idéale comme dit Jacques Monod à propos de laquelle il révèle son noir pessimisme, un peut comme Jean Rostand. Mais voici que déjà ils sont tous deux dépassés et que s'ouvrent aujourd'hui des portes qu'ils ne soupçonnaient pas. .

Comme des cantonniers qui construisent une route, nous en sommes toujours, avec nos engins, recherches et théories scientifiques, sur le front d'avancement des travaux alors que derrière nous la route que nous avons déjà construite connaît une circulation intense et que devant nous, nous ne pouvons qu'essayer de voir aussi loin que possible les problèmes que nous allons devoir résoudre dans la progression du chantier.

Est-il alors si difficile de se dire que dans toute marche chaque pas n'est que provisoire et que la Relativité comme la Quantique ne sont que des pas en avant que d'autres suivront ?

Einstein, ce profond intuitif, en a conscience. Raison de plus pour le mettre au premier rang des savants de tous les temps.

ET POURQUOI PAS ?

Au fond, pour vivre heureux est-il vraiment besoin de prophètes, de philosophes, de savants ? Les quelques lignes ci-dessous sont-elles poésie, sagesse ou règle de vie ? Elles sont écrites de la main d'un jeune à n'en pas douter :

"Je ne sais pas comment il se fait que nous, les hommes, nous existions, comment il se fait que nous soyons sur cette planète, comment il se fait que nous ayons conscience de nous, comment il se fait que je sois là. Mais, puisque la vie nous est donnée, je veux la vivre pleinement avec tous ceux qui sont avec moi. Puisque nous savons aimer, je veux étendre le plus loin possible mon amour. Puisque j'ai le choix, je veux que ce soit celui du bonheur le plus pur pour les autres et pour moi".

Y a-t-il besoin d'une réponse ? Les cœurs les plus simples montent d'un trait vers la plus haute vérité et la foi du charbonnier n'a que faire de questions que le penseur le plus tourmenté se pose en vain.

Mais ne soyons pas trop exigeants. On ne peut demander aux intellectuels la foi du charbonnier.

LA S. A.

L'avènement de la société Anonyme a été une révolution dont la réussite économique est brillante mais qui a son terrible revers humain.

De tous temps une communication existait entre tous les acteurs du travail depuis les chefs jusqu'aux plus petits exécutants. Un patron commandait ses ouvriers. Bon ou méchant, généreux ou exploiteur, maître ou esclave, ils étaient d'une façon ou d'une autre plus ou moins reliés, soit directement, soit par une hiérarchie. (Voir N° 29)

Avec la Société Anonyme entre le propriétaire aux innombrables têtes et ceux qui travaillent pour lui la séparation est totale. L'actionnaire ne connaît guère que la Bourse et n'a qu'un but, gagner de l'argent. Jamais aucun contact humain avec ceux qui lui procurent cet argent.

Déshumanisée, la Société Anonyme devenait l'outil juridique par excellence permettant à des minorités de possédants de s'unir dans l'unique ambition de grossir en s'alliant ou se dévorant entre elles selon leur intérêt exclusif. Une Société Anonyme n'a pas de cœur. Son seul sentiment, c'est l'égoïsme absolu. Les marchands de canons n'ont aucune conscience du sang qui coule.

Maintenant il n'y a plus de spécialité pour la Société Anonyme. L'entreprise de maçonnerie achètera une entreprise de télévision. Une de pétrole s'emparera d'une autre de voyages. Une banque se donnera une vocation aérospatiale. Les entreprises privées lorgnent vers les entreprises publiques. L'informatique sent la chair fraîche. Les O. P. A. ne sont rien d'autre que des rapines légales. Peu importe ce que fait la société qu'on dévore, la seule chose qui compte : le profit. Gagner, gagner toujours plus. Voilà l'idéal !

Et croyez-vous que les grandes actions monétaires soient animées par l'amour du prochain ? Ou n'ont-elles d'autre but que de favoriser les intérêts de ces dinosaures qui grossissent par-dessus les frontières et cherchent à s'éliminer les uns les autres ?

Si on extrapolait sans prévoir de réaction humaine on en arriverait vite à une seule Société Anonyme régnant avec un pouvoir économique absolu sur la totalité de la planète. La concurrence cesserait faute de concurrents.

Et qui dit domination économique, dit domination politique, militaire et policière et, qu'on ne se fasse pas d'illusion, judiciaire. Ouvrons les yeux. Si on continue dans cette direction, on se dirige droit vers un monde non de liberté mais d'oppression. Est-ce là notre rêve ?

ESCHYLE ET LA TORTUE

Eschyle, le poète grec ancien, fut tué par une tortue qu'un rapace avait laissée tomber. Le plus étonnant de l'histoire n'est pas l'extraordinaire malchance du poète mais la technique de l'oiseau. Un animal impuissant contre sa proie l'abandonne.

On peut supposer qu'un jour un aigle trop affamé ait voulu emporter dans son aire cette proie trop coriace mais n'ait pas pu la tenir jusqu'au bout et qu'elle se soit brisée sur le rocher. Ravi de cette aubaine il en aurait retenu la leçon et ses petits l'auraient imité.

Le hasard, synonyme d'inorganisation, engendre n'importe quoi dans un monde bougeant sans cesse et fatalement, par pure logique, ce sera parfois un événement heureux qui sera aussitôt reproduit.

Ainsi l'arrivée du n'importe quoi alimente l'évolution. On sait l'importance du hasard dans la recherche scientifique. La logique est optimiste.

FRELE MONIKA

La télévision a au moins le mérite de nous faire entrer en contact rapproché avec un personnage et de nous permettre de le juger directement plutôt que de nous baser sur ce qu'on en dit.

Monika est apparue en gros plan pendant toute son interview et si longtemps qu'il lui aurait été impossible de masquer sa vraie personnalité.

Notre impression très nette est celle d'une midinette qui s'est éprise de son président comme tant d'autres de telle ou telle idole de la chanson ou du sport et qu'elle lui a fait vivre une idylle

que ses adversaires proclament très fort qu'il aurait dû repousser. A ces moralistes qui sentent l'hypocrisie nous demandons à quel degré de responsabilités les hommes et les femmes cessent d'être comme les autres, statistiquement ni meilleurs ni pires. Surtout dans un domaine qui n'a rien à voir avec la fonction. Demande-t-on à un pilote de ligne avant de monter dans l'avion quelle est sa vie sexuelle ?

Mais surtout nous comprenons mieux cette affaire en découvrant une jolie fille simple, sincère, sensible, sans grand caractère et manipulable à merci. Tous les ingrédients étaient réunis pour gonfler la baudruche d'un énorme scandale inconsistant mais pouvant rapporter beaucoup d'argent : l'homme politique le plus puissant du monde compromis avec une jolie poupée facile à manœuvrer dans un domaine secret particulièrement excitant. Les bonnes âmes s'en sont donné à cœur joie jusqu'à jeter en pâture aux attentes vicieuses une pratique sexuelle aussi vieille que le monde et qui faisait même les affaires de ces *fellatores* de la Rome antique. L'aspect sentimental et finalement sympathique de l'histoire avec ses heures de joie et de souffrance a été totalement caché. On a voulu aussi oublier que beaucoup de grands hommes ont eu une vie sentimentale beaucoup plus riche d'émotion et d'aventures que celle-là. Un film superbe raconte la relation émouvante d'Eisenhower avec sa secrétaire pendant la guerre.

Plus qu'une affaire politique, voilà surtout une affaire d'argent, cet argent de scandale pas plus propre que celui de la drogue et dont la hideur ne provient plus de Monika mais de tous ces profiteurs qui probablement avec de bonnes paroles lui font accepter celui qu'on lui offre pour en toucher leur part. (Voir N° 49)

Un président dégradé, une fille meurtrie, mais qui l'un et l'autre ont fini par mériter la compréhension et l'indulgence du peuple américain, plus sain que tous ces hypocrites, au point de faire reculer le Sénat. De cet épisode grotesque, seule, une personne sort grandie, madame Clinton dont la dignité a conquis l'estime du public.

Vraiment la haute classe américaine n'a pas de leçons à donner au monde et il y a bien plus grave que cette affaire farfelue dans un pays moderne où Amnesty International a autant à faire que dans ceux qu'on estime encore arriérés. Exemple : l'exécution d'un homme quatorze ans après sa condamnation, ce qui en dit long sur le degré de civilisation d'un pays qui admet une telle Justice.

Ne jetons plus la pierre à Monika trahie par une amie et qui n'est au fond qu'une frêle méduse parmi de gros poissons à l'appétit sans scrupule.

LA FOLIE DE TCHERNOBYL

La forme d'énergie la plus souple, la plus pratique, la plus propre, la plus universelle que nous utilisons est l'électricité. Elle pénètre en tous domaines. Son rendement dans les moteurs électriques atteint des grandeurs inconnues dans les moteurs à combustion interne où plus de la moitié de l'énergie est perdue en chaleur et les 100 % ou presque dans les appareils de chauffage.

Mais ses sources sont polluantes. Le pétrole, le charbon, le gaz dénaturent l'air que nous respirons et nos aliments. L'énergie éolienne et solaire serait idéale si elle ne revenait encore trop cher pour être produite en masse. L'énergie hydraulique touche à sa limite. Seule, celle d'origine nucléaire est encore capable de produire de l'électricité en quantité suffisante.

Son inconvénient majeur est malheureusement la radioactivité. Or celle-ci est facilement détectable alors qu'on est incapable de mesurer la nocivité réelle des émanations déversées en permanence dans l'atmosphère et dont les victimes meurent quotidiennement, pour ainsi dire banalisées. Pour un décès dû à l'énergie nucléaire, combien sont dus au pétrole, au charbon ou au gaz ?

Correctement surveillée, faits de guerre mis à part, le nombre de victimes de la nucléarisation des centrales aurait dû être zéro. On avait tout en mains dès le début pour neutraliser le danger. Mais la course aux armements et le mercantilisme ont poussé les réalisateurs à le négliger. Et ce furent les décharges américaines et soviétiques, les bateaux à propulsion et armements

nucléaires abandonnés à la rouille en Mer Blanche. Ce fut Tchernobyl. Autant de crimes contre l'humanité.

On fait le procès des responsables du sang contaminé. Pourquoi ne pas faire celui, par exemple, des responsables qui ont omis sciemment de prévenir les habitants de l'Est de la France du passage du nuage radioactif provenant de Tchernobyl ?

Or à Tchernobyl on remet un réacteur en marche alors que la fission du premier n'est pas encore arrêtée et que son énorme sarcophage laisse fuir de plus en plus de gaz et de liquides contaminés.

C'est ici qu'une union mondiale pour la sécurité ferait merveille au lieu de celle de l'argent.

Un organisme indépendant issu des peuples obligerait les pays, chacun selon ses ressources, à financer d'urgence l'élimination des installations dangereuses telle Tchernobyl et la réduction du risque des autres à un niveau infinitésimal.

Alors oui, on pourrait profiter d'une énergie qui a pour elle un grand avenir. (Voir N° 56)

Mais jusqu'à quand faut-il encore attendre que la souffrance oblige à faire à grands frais ce que l'intelligence aurait réalisé avec bonheur ?

ESTHETIQUE INDUSTRIELLE

Pour certains esprits ce que produit la nature est forcément beau et ce que produit l'homme est forcément laid. Et de trouver laid toute construction humaine. (Voir N° 3, 3^{ème} colonne)

Or la beauté va souvent de pair avec la perfection technique. Dassault disait qu'un avion beau était un avion qui volait bien. On tombe en admiration devant l'esthétique de certains ouvrages, comme le pont de la Seine, devant le Concorde, devant le France, devant la Tour Eiffel elle-même.

On condamne avec raison ces laiderons de bois qui supportent des fils électriques mais comment ne pas reconnaître l'élégance de certains grands pylônes se détachant sur les nuages ou la courbe majestueuse d'un grand barrage déversant dans le vide des torrents de neige ?

Il nous faudrait un Victor Hugo pour chanter l'éblouissante traînée que déroule un avion dans le ciel, la redoutable magnificence d'un champignon nucléaire qui ne le cède en rien à celle, reconnue, d'une éruption volcanique, le ravissement qu'on éprouve à contempler de haut les lumières d'une ville, l'allure hallucinante d'un T. G. V. fonçant dans la campagne.

Sachons donc regarder. (Voir "Plus haut, les hommes" de Pierre PERSAT)

L' APPEL A LA QUANTIQUE

(Suite)

Nous trouvons inacceptable la séparation de la réalité en deux mondes, l'un matériel, l'autre spirituel, car il ne peut y avoir qu'une réalité comme il n'y a qu'une vérité. (Voir N° 29)

De même nous ne pouvons admettre la séparation entre monde quantique et monde macroscopique aux lois de la nature incompatibles pour la raison évidente que le second est constitué du premier. Seule entre en ligne la dimension. (Voir N° 41, 53)

Pour prendre une comparaison simple, l'eau calme de notre verre ou d'un étang présente une surface horizontale. Mais si on examine une goutte d'eau sur une vitre propre, on lui voit prendre une forme ballonnée aplatie. On ne va pas en déduire pour autant qu'à cette échelle les lois de l'hydraulique ne sont plus valables, que nous avons affaire à deux mondes différents.

Les forces qui donnent à la goutte d'eau son aspect oblongue agissent également dans les mers mais comme leur portée est limitée, elles ne se font plus sentir. La densité de la poussière de marbre qui flotte dans un rayon de soleil est la même que celle d'un bloc de marbre de dix tonnes.

Or beaucoup de publications adoptent sans sourcilier le concept de deux mondes séparés, simplification bien commode pour donner, comme souvent, des explications farfelues. (Voir N° 52)

L'univers entier est édifié sur les particules dont s'occupe la Quantique et les lois générales qu'on découvre pour celle-ci ne peuvent cesser, à quelque niveau qu'on se place, d'être valables.

Ceci méritait d'être précisé car la Quantique offre de la matière un bien étrange visage : une particule, terme générique pour nommer l'extrêmement petit perd tout aspect matériel pour n'être plus qu'un pur mouvement, une onde, ou mieux un paquet d'ondes qui semble dépourvu de support.

C'est la fameuse dualité onde-corpuscule qui a soulevé tant de problèmes avant qu'on les mette tous deux dans le même sac en les appelant quantons. Non pas que cela nous avance beaucoup mais on désigne au moins la même réalité sous le même terme, même si l'imagination a du mal à suivre, ce qui ne prouve pas sa fausseté. (*Voir N° 1,5,21*)

Ainsi on peut admettre qu'un photon, quanton de lumière, est passé tout entier par deux trous à la fois pour avoir produit des interférences sur une plaque photographique. Une vague passe bien par deux entrées de port rapprochées mais un bateau ne peut le faire que par une seule.

Nous avons parlé de l'atome d'hydrogène comme d'un noyau lourd, le proton, autour duquel tourne un satellite beaucoup plus léger, l'électron. Mais ce n'est qu'une image simplifiée. Une meilleure approche est de se représenter l'électron comme une onde, ou mieux comme un groupe d'ondes vibrant autour du proton, lui-même étant un groupe d'ondes ou de vibrations. Ainsi nous n'avons plus affaire qu'à du mouvement, un mouvement de quoi ? D'espace et de temps. Et il en est ainsi de toute matière dont les constituants fondamentaux sont difficiles à imaginer : des composés d'énergie, régis par des forces et dont nous connaissons l'existence et pouvons même en calculer les caractéristiques au moyen de formules mathématiques relevant non de la notion de déterminisme mais de celle de probabilité.

Ainsi tout notre monde journalier, notre vaisselle, nos maisons, nos montagnes, les astres et nous-mêmes, nous ne reposons que sur de l'immatériel au sens bien proche de celui de l'antique métaphysique, au point qu'appeler la réalité matière ou esprit ne fait plus guère de différence.

Que cela nous surprenne, que nous ne puissions pas l'imaginer, ne va pas pour autant contre notre raison et ne justifie aucun rejet. Le caractère discret, discontinu en jargon quantique, de la réalité profonde de l'univers et notre incapacité à nous la représenter apporterait plutôt une justification à notre idée constante que le monde est autrement plus vaste et plus riche que ce que pouvait tolérer un rationalisme simpliste. Ce n'est donc pas sur ce point que la Quantique nous pose problème. (*A suivre*)

LE SOLEIL D'AUSTERLITZ

La stratégie est un jeu passionnant. On admire l'art avec lequel Alexandre détruisit à Arbèles avec sa petite armée celle de Darius qui mettait en ligne près d'un million d'hommes, César s'empara d'Alésia malgré sa situation d'assiégeant assiégé, Nelson rompit près du cap Trafalgar la flotte franco-espagnole, Napoléon, considéré comme perdu pour s'être laissé entraîner en Europe centrale, remporta l'éclatante victoire d'Austerlitz, l'armée allemande écrasa en 1940 l'armée française pourtant pas tellement inférieure en armements, comme plus tard à Stalingrad l'armée russe écrasa un ennemi puissamment armé.

Etudiée sur la carte et appréciée dans sa préparation et son exécution, une bataille est aussi passionnante qu'une partie d'échecs. Alexandre profitant de l'erreur de Darius qui avait placé ses plus faibles troupes devant les autres et déclenchant dans l'armée perse une énorme pagaille, César battant l'un après l'autre ses assiégeants, nombreux mais désorganisés, Nelson barrant le T à la flotte ennemie, Napoléon accentuant le mouvement tournant des austro-russes pour les tourner eux-mêmes, l'état-major hitlérien employant la même stratégie contre un état-major français aux idées figées, les Russes attaquant les arrières mous d'une puissante armée engagée à Stalingrad, autant d'actions dignes d'admiration.

L'histoire des grandes batailles fait les délices des stratèges et de la descendance des vainqueurs et même des vaincus, aussi bien chez nous que chez nos anciens ennemis. Les noms de nos célèbres victoires brillent sur nos monuments.

Ainsi on élimine la monstrueuse souffrance des victimes, les boulets ouvrant leur sanglante boucherie dans les rangs ennemis, les cris des blessés, les hurlements des brûlés vifs, l'épouvante des agonies, les estropiés, les veuves et les orphelins... Tout cela on l'oublie ou on en fait délibérément abstraction. Passionnant n'est-ce pas le Kriegspiel (jeu de guerre) ? Dieu que la guerre est jolie ! "Austerlitz rayonnante", nous la voyons ainsi avec fierté, nous comme les autres.

Qui sont les vainqueurs qui pénètrent dans une ville et vont en avoir la gloire et les plaisirs ? Ceux qui ont eu de la chance et qui ont réussi à laisser les autres se faire tuer à leur place, oubliant derrière eux les blessés qui souffrent, les morts qui pourrissent.

Les enfants qui jouent à se descendre dans les combats de jeux vidéo savent bien qu'ils ne font que jouer mais bien peu ont conscience que les mêmes jeux devenant réalité prennent une tournure de sang et de larmes. Et même dans cette réalité, avec la guerre à distance, c'est celle-ci qui devient jeu. Dans l'action, les aviateurs ne bombardaient guère qu'une carte de géographie.

Autrefois l'horreur de la guerre dont le nombre des victimes dépasse de loin dans l'histoire celui des cataclysmes naturels, n'était perçue que de peu de gens. Il fallait une expérience encore toute fraîche pour qu'on en mesure collectivement la terrible réalité. Et encore la crainte engendrée par cette expérience a souvent joué en faveur de la guerre elle-même. Il est indéniable que le souvenir de la première guerre mondiale a inspiré une telle crainte aux faibles dirigeants des années trente qu'ils ont laissé aux Nazis la liberté de préparer ouvertement la prochaine, et la pire de toutes, alors que chacun de leurs reculs encourageait et renforçait ces derniers, à la grande colère de qui voyait clair à l'époque : Mais c'est nous qui fabriquons Hitler !

Aujourd'hui la télévision apporte à tous les citoyens la vision directe de ce qu'est la guerre et force les dirigeants à réagir. Cette liaison entre les hommes, capitale aux yeux de Reliance, devient le premier facteur de paix. *(Voir N° 05)*

LE HASARD DANS LES COMPETITIONS

Plus une petite cause produit de grands effets, plus grande est la part du hasard dans ce qui arrive. Plus une statistique porte sur de petits nombres, plus ses écarts sont grands.

Quelques gouttes tombent sur une esplanade en damiers. Un carré en recevra une, le voisin cinq, l'autre trois, un autre pas du tout. Par le fait du hasard, le rapport en gouttes reçues sera de l'un à l'autre très grand. Mais s'il pleut beaucoup, le nombre de gouttes reçues par carreau

ne sera guère différent. Dans tout sport les petits nombres laissent plus de part au hasard que les grands. Il serait juste d'en tenir compte.

Le football réunit les conditions pour que le hasard intervienne très fort contre le mérite de la meilleure équipe parce, par nature, il laisse de petites causes avoir de grands effets et que chaque match n'additionne que quelques buts.

La Coupe du Monde a dépendu d'une légère orientation d'un coup de pied sur une transversale. A deux centimètres près, la Coupe aurait glorifié une autre équipe. C'est pourquoi le facteur chance joue trop dans ce sport pour qu'une différence d'un but soit significative. Et congédier un entraîneur pour deux ou trois matches perdus procède souvent plus d'une nécessité médiatique que de réflexions mûrement raisonnées.

Une si faible différence risque moins de survenir dans le basket où du fait du grand nombre de points les écarts sont généralement plus grands.

Le hasard joue moins encore dans les descentes à ski où les chances sont plus égales pour tous encore que chaque passage modifie peu ou prou la qualité de la neige et que le vent et la clarté solaire peuvent changer. Mais on compte en centièmes de seconde, écarts si ténus qu'ils ne peuvent prouver une différence réelle de performance entre les skieurs qu'ils doivent départager.

Les compétitions sur pistes ou en piscine sont plus à l'abri des aléas. Un faible différence de vent non prise en compte, une position personnelle où le soleil gêne, peuvent jouer pour ou contre tel concurrent, mais si peu que la place sur le podium est justement méritée.

Aujourd'hui où on mesure les performances avec une grande précision, il ne faut pas oublier, si on veut être juste, de se demander quelle est la part du hasard dans chaque discipline sportive.

QUANTIQUE DE LOURDES

Il est remarquable qu'on n'ait jamais vu à Lourdes de miracle à l'échelle macroscopique, tel un bras coupé qui repousse, mais seulement des miracles portant sur le fonctionnement intracellulaire, tels que névroses, paralysies, surdités, cécités. . .

Le miracle se réaliserait donc au niveau de la Quantique, là où l'esprit suscite la matière, ce qui cadre avec l'idée qu'il n'y a qu'un seul monde et non deux. Question à étudier car la foi en sortirait non pas infirmée mais justifiée.

(Note a posteriori : ce petit article est d'une portée incalculable)

L'APPEL A LA QUANTIQUE

(Suite)

Quand la Quantique nous enseigne que l'univers et nous-mêmes, nous sommes formés d'entités inaccessibles à notre imagination mais statistiquement mesurables donc réelles, il n'y a pas tellement de difficultés à l'admettre. Cela nous aide même à comprendre les relations qui peuvent exister entre des faits regardés comme spirituels et d'autres regardés comme matériels. L'unification conceptuelle est toujours un progrès.

Mais par d'autres côtés elle est bien près de choquer notre raison.

De mémoire de chercheur il était implicitement admis que l'observé était distinct de l'observateur. Toutes les sciences matérielles reposaient sur ce principe. Une réaction chimique, un phénomène physique, une molécule, un astre, un malade étaient étudiés en eux-mêmes, sans l'implication de l'observateur ou de l'expérimentateur qui ne faisaient pas partie de l'objet de l'étude. Même dans le cas de l'introspection, on parlait d'une distinction entre soi-même étudiant et soi-même objet d'étude, ce qui faisait dire à Auguste Comte qu'on ne pouvait être en même temps à la fenêtre à se regarder passer dans la rue et passer dans la rue. A tort du reste car l'introspection est un fait et on peut très bien s'observer soi-même sans indulgence, ni compromission.

Or déjà, dans la Relativité, on était gêné par le rôle que prenait l'observateur selon sa position, sa vitesse ou son accélération. La vérité dépendait de l'observateur, la tendance étant

de sous-entendre que ce qui était vrai pour l'un ne l'était plus pour l'autre, d'où notre définition plus précise de la vérité. (Voir N° 44)

Dans le domaine de la Quantique, la confusion cette fois entre observateur et observé est totale et on en arrive à cette énormité que c'est le premier qui détermine la réalité du second. A la limite de la boutade, l'univers n'existerait pas par lui-même mais parce que nous l'observons.

On écrit ainsi que l'état d'un quanton est double tant qu'on ne le regarde pas (ne mesure pas) mais que c'est le fait de le regarder (mesurer) qui lui fait prendre ou l'un ou l'autre de ces deux états et définitivement. Autrement dit, la réalité est pudique et dès qu'elle se voit observée, vite, elle prend un visage de circonstance.

Cela va bien plus loin qu'une action nécessaire à l'observation, comme un éclairage pour voir ce qu'on observe et qui le modifierait, le chaufferait par exemple, car alors on tiendrait compte de la perturbation ou on la supprimerait. Non, il existerait une indétermination réelle en dehors de toute observation et cette indétermination cesserait du seul fait de l'observation.

Or cette observation perturbatrice de la réalité ne serait pas seulement le fait de l'observateur lui-même mais aussi bien celui de tout appareil d'observation ou de mesure, comme si, et ce n'est pas tellement faux, cet appareil n'était autre qu'un organe artificiel venant s'ajouter à nos organes naturels d'information.

N'y aurait-il pas une explication plus sensée ?

A ce niveau-là nous avons affaire à des réalités si ténues qu'on ne peut les observer directement mais seulement par des moyens matériels qui agissent sur eux comme un aveugle déplace forcément de son doigt les micro grains de sable qu'il touche pour savoir s'il y a du sable. Il y aurait à l'évidence interférence entre les instruments de mesure et l'objet observé.

On aurait eu alors affaire précédemment à un a priori philosophique liant observateur et observé qui aurait influencé les expériences et érigé toute une mathématique. Cette hypothèse se promène pour nous en filigrane derrière toute la Quantique.

Mais si la première interprétation était vraie, cela signifierait que la Quantique s'applique non pas à la réalité elle-même mais à la connaissance que nous avons de cette réalité. Cette connaissance serait donc essentiellement subjective, ce qui mettrait fin à tout espoir d'atteindre la vérité des choses et de nous-mêmes. Est-il utile de dire qu'une telle conception est complètement farfelue, d'abord parce qu'elle stérilise toute recherche, ensuite parce que la Quantique avance bel et bien dans du concret. Et quel concret ! : énergie nucléaire, semi-conducteurs, lasers, radars, toute l'électronique en somme, y compris les micro-ondes, l'hélium quantique, etc. . . Notre avenir en dépend, matériel, mais aussi mental.

Ne nous laissons donc pas enfouir sous un amoncellement de considérations spéculatives et de comparaisons plus ou moins laborieuses : le chat à la fois mort et vivant, le voyageur qui arrive avant de partir, le photon qui s'étend dans le vide comme une bulle à la vitesse de la lumière mais qu'il suffit de détecter en un lieu donné pour qu'il s'évanouisse et ne soit plus jamais observable, l'explication de l'attraction ou de la répulsion entre deux particules par une troisième, si bien qu'après il nous faut deux explications au lieu d'une.

Ainsi l'attraction universelle serait le fait du graviton, cette particule qu'on cherche à mettre en évidence. Si on la découvre, saurons-nous enfin vraiment comment et pourquoi tous les corps s'attirent ?

Il existe nombre de documentations sur la Quantique mais à leur lecture attentive et exigeante on relève des incohérences qui laissent perplexe. Les vulgarisateurs comme les physiciens sont souvent en désaccord entre eux. Cela signifie-t-il que la base en est fautive ? Non, elle est solide comme le socle d'une statue mais c'est la statue qui nous intéresse. Or, dès qu'on s'élève de la mesure technique, tout le monde se heurte à une grande difficulté de compréhension, preuve d'immaturation pour une théorie qui se doit d'être claire.

Les physiciens avancent à grands pas dans la mécanique des particules, mais ils le font comme on avance dans une forêt vierge sans voir ce qui dépasse leurs observations et leurs calculs. Si peu qu'ils lèvent la tête, ils pénètrent dans la philosophie et c'est surtout là que nous pouvons les interroger sur ce qui nous intéresse.

Et ce qui nous intéresse, ce sont des faits et non des spéculations, des faits sur lesquels il est possible de fonder une amélioration certaine de nos connaissances sur nous et le monde.

SEUL MAL INGUERISSABLE ?

Il y a trois façons de réagir à un mal, le supporter, l'anesthésier, le guérir. L'idéal, c'est de le guérir. Encore faut-il pouvoir le faire.

Contre la mort, ce mal de tous temps réputé suprême, de tous temps réputé inéluctable, seules les deux premières furent employées.

La première, la supporter en s'y résignant par une austérité sans faille. Elle veut des esprits suffisamment forts, impitoyables à eux-mêmes.

La seconde, l'anesthésie, soit lucide par le sacrifice de soi-même pour une cause aussi valable que possible, celle de l'amour étant la plus belle, soit l'anesthésie autruchienne : ne pas y penser jusqu'au dernier moment qu'on souhaite imprévu et inaperçu. C'est collectivement la réaction de la société moderne qui occulte la mort en évitant d'en parler ou en la présentant accidentelle ou résultant de crimes ou de violences collectives, de la guerre surtout. On tue à tour de bras dans des films qui ne nous émeuvent pas plus que les meurtres du Far West ou piquent notre sagacité par la recherche du coupable. A la fin on éteint la télévision ou on revient chez soi après ce qui n'est qu'une simple distraction.

Mais l'anesthésie la plus répandue aux yeux de la plupart des incroyants, c'est la religion. En écoutant qu'on débarquera dans un monde où règne un bonheur prétendu infini, (pendant qu'on y est, pourquoi s'en priver ?) on enlève à la mort son épouvante. Mais ce sont souvent les premiers à s'épouvanter de son néant.

Mais jamais on n'imagine la troisième solution, la guérison, la suppression du mal, la fin de la mort. Qui la suggérerait passerait pour un fou. On voit la tête de ses interlocuteurs. *(A suivre)*

LEUR ERREUR SUBLIME

Deux bombes ennemies d'une puissance infernale venaient de raser deux villes de leur pays. Pour la première fois leur divin Mikado avait fait entendre sa voix pour accepter la capitulation, lui pour qui aucun Japonais n'acceptait de se rendre. L'univers s'écroulait sur eux. Ils ne pouvaient supporter que leur pays bien-aimé soit réduit en esclavage par ces cruels Américains que la propagande leur présentait depuis plus de quatre ans comme des monstres impies assoiffés de sang.

Et l'on vit pendant quelques jours des pilotes se précipiter en piqué avec leur avion dans l'immense baie bleue de Yokohama, d'autres jeunes se jeter dans le volcan sacré du Fuji-Yama, des couples, dit-on, nager vers le large jusqu'à l'épuisement. Tous ces suicides méritent le respect et ces morts ont une grandeur qui est finalement autrement plus enviable que celle qui survient par une banale agonie de malade ou de vieillard. Cette vision a dû en pousser plus d'un vers une fin glorieuse. Glorieuse mais injustifiée.

Injustifiée car elle privait le Japon meurtri, écrasé, humilié, des meilleures vies dont il allait avoir besoin pour se relever. Un grand peuple aux traditions séculaires ne meurt que s'il s'abandonne. Il se reconstitue toujours, sauf extermination totale, même s'il est dispersé.

Le Mikado aurait pu lancer un appel à tous ces jeunes et leur dire : Restez mobilisés et faites front à l'adversité. Notre Japon va avoir besoin de votre vie plus que jamais car nous allons montrer à nos anciens ennemis que nous sommes plus forts que notre défaite. Agissons de telle sorte qu'il ne puisse que s'incliner devant notre courage et forçons son admiration et son respect.

Or les Japonais ont su faire une volte-face remarquable d'abord en révisant leur opinion sur les Américains, ensuite en leur apportant un concours intelligent qui les a dominés. Avec une modestie respectueuse ils se sont mis à travailler jour et nuit pour relever leurs ruines et reconstituer à neuf une économie dévastée.

A tous ces jeunes de vingt ans qui préféreraient la mort à la servitude, il aurait pu leur dire :

"Quand vous en aurez quarante, notre pays sera de nouveau prospère, quand vous en aurez soixante vous serez les partenaires des Américains. Alors vous aurez transformé votre défaite en victoire. Refusez donc la mort pour affronter l'adversité. Je vous promets que l'avenir vous donnera raison."

RIEN QUE DEUX MILLIARDS

On a des raisons d'être stupéfait devant son poste de télévision lorsqu'on entend l'ancien dirigeant d'une grande banque dire qu'il s'était aperçu que certains comptes ne représentaient rien et qu'ils avaient été tout simplement annulés. De quelle somme s'agissait-il ? De deux milliards environ !

Quand on pense qu'à l'origine de ces sommes il y a une foule de clients et une armée d'employés à qui on demande le plus grand sérieux, que tous les comptes sont suivis avec la plus grande vigilance, qu'on ne manque jamais de prélever des intérêts et frais divers, que si un compte dépasse le découvert autorisé aussitôt un rappel est lancé à son propriétaire, que des mesures sont immédiatement prises contre les mauvais payeurs mais aussi contre ceux qui sont dans le malheur, que c'est précisément de cette base qu'afflue vers les hauteurs la marée d'argent qui constitue les grands capitaux, on est scandalisé par le manque de respect au sommet pour l'argent gagné par le travail des autres. "Aux vertus qu'on exige d'un domestique, connaissez-vous beaucoup de maîtres qui seraient dignes d'être valets ?"

L'argent se gagne péniblement à la base et se gaspille sans vergogne au sommet.

La formule est trop lapidaire pour être généralisée mais que de projets a-t-on vus dépasser de cinquante, cent pour cent et plus, les prévisions ou se voir purement et simplement abandonnés après avoir été entrepris et leur financement irrécupérable ? Que dire de ces comptes fictifs faits pour tromper les actionnaires, les contribuables, l'étranger et soi-même devant les diverses institutions de contrôle ?

La démocratie existe tant bien que mal en politique mais pas dans le royaume de l'argent où la raison du plus fort reste toujours la meilleure.

Le remède est la levée des secrets, des huis clos, de ces sortes de raisons d'Etat qui entourent les hautes finances, et cela ne se fera que par une information claire aux yeux de tous, par le progrès en marche des moyens d'information.

PAS FINI D'EN PARLER

Il ne suffit pas de raisonner juste pour avoir un résultat juste, si les bases de départ ne le sont pas. Nous en avons un exemple typique et qui nous est arrivé à nous-même, ce qui au fond est heureux,, dans l'article du numéro 56.

Un voyageur parcourt un train entre dans le wagon marqué vingt. Il y est bien dès qu'il y entre et il n'y est plus dès qu'il passe dans le wagon vingt et un. La Palisse ne peut mieux dire. Et il est sûr qu'il se trouve dans le vingtième wagon du train puisque le numéro en est affiché.

Oui, mais si le wagon numéro un n'a pas été accroché à la rame, la numérotation est fautive et notre voyageur au billet marqué vingt se trompe.

Pour la numérotation des années, on est parti de l'année de la naissance du Christ à laquelle on a attribué le numéro un. Erreur assez compréhensible car, à l'époque, le zéro n'existait pas.

D'où ce décalage d'une année. Il s'ensuit que le Christ est né à un an. Encore heureux que le siècle n'ait pas été choisi pour unité, sinon Jésus-Christ serait né en l'an cent après Jésus-Christ !

Conclusion : si les données de départ sont erronées, tout calcul aussi impeccable soit-il, sera faux, même s'il est fourni par un puissant ordinateur. Rien n'est plus stupide que de se fier à un ordinateur. Nous illustrons nous-même cette vérité souvent énoncée ici et ce n'est pas un mal. Il faut se méfier des évidences qu'on ne pense pas à contrôler, ce que nous avons précisément oublié.

Quoi qu'il en soit, l'an 2000, même s'il n'est pas le deux millièmè, n'en garde pas moins son prestige avec ses chiffres lumineux qui font naître un espoir fou et une crainte folle. En un siècle à peine, le monde des hommes a tellement changé qu'il est impossible de deviner ce qu'il sera dans cent ans. Alors que dire de l'an 3000 ? L'humanité, si elle ne s'est pas détruite avant, aura certainement conquis le système solaire. Ce ne sera pas le plus important. Le plus important sera ce que seront devenus les hommes. Mais à pareille distance, il est impossible de le deviner. Même au cours d'une vie, l'avenir ne se présente jamais comme on l'avait prévu. Alors soyons prudents dans nos affirmations futuristes pour que notre descendance effrontée n'aille pas raconter par tout l'univers que nous étions des imbéciles.

L'APPEL A LA QUANTIQUE

(Suite)

On comprend que la théorie de la Quantique retienne si peu l'intérêt des personnes cultivées. Aucun auteur ne parvient à l'exposer clairement, encore moins ceux qui la pratiquent.

Submergé de considérations complexes, la seule chose qui nous intéresse, c'est la réalité, non la théorie, ni la spéculation, car on ne sait jamais si on a affaire à du réel ou à du virtuel.

Le fait est qu'au fur et à mesure qu'on en étudie les assises, la matière se révèle de plus en plus complexe et coriace, ce qui nécessite pour percer ses secrets des énergies de plus en plus fortes que seuls peuvent produire des appareils de plus en plus puissants. Une bombe suffit pour détruire une maison, mais pour en pulvériser les gravats, il en faudra une beaucoup plus brisante.

Le stade le plus infime qu'on a atteint est celui du quark dont les combinaisons complexes composent toutes les autres particules. Mais, chose remarquable, la force qui lie les quarks, bien que de courte portée, est de plus en plus forte quand les quarks s'éloignent comme si la matière formait un ensemble qui maintenait sa liaison.

Ce confinement oriente notre réflexion. Ainsi une liaison entre tous ses constituants, qu'ils soient matière ou énergie, assure la réalité de l'univers. Sans elle il n'existerait pas.

Mais le plus important est que cette liaison peut s'affranchir de la distance, donc de l'espace, ce qui a été constaté par une expérience capitale, l'expérience d'Aspect dont nous résumons ici l'essentiel.

Deux corpuscules ayant la même origine restent corrélés (reliés) même quand ils se trouvent éloignés l'un de l'autre, et cela peut s'étendre à des années-lumière. Tout événement subi par l'un, tel une mesure, agira instantanément sur l'autre. La vitesse de la lumière est étrangère à ce fait.

Cette expérience tellement grosse de conséquences a été faite et refaite avec le même résultat. Comment l'expliquer ?

On comprendrait si dès l'origine l'événement avait été programmé pour que les deux corpuscules réagissent en même temps. Mais il intervient ici après l'émission. Ou supposer que le premier a pu savoir d'avance ce qui lui arriverait et en a informé l'autre. Mais ce serait lire dans l'avenir, hypothèse tellement extrême qu'il faut la rejeter jusqu'à preuve du contraire. Ou supposer que l'information a été plus rapide que la lumière mais alors toute la cosmologie einsteinienne si bien assise est réduite en cendres. On a proposé que l'information remonte le temps jusqu'à l'origine commune et le redescende dans le bon sens vers le second, ce qui remet la notion de temps en question et perturbe notre raison. Une remontée du temps signifierait que l'effet précède la cause et on en devine les difficultés.

L'explication la plus simple est de concevoir que cette liaison est indépendante de l'espace et d'admettre que dans cette sorte de phénomène, l'espace est non pas nié, mais tout simplement pas concerné. Seule reste à prendre en compte la notion de temps du fait même de la simultanéité.

Ainsi, deux particules situées à des millions d'années-lumière dans deux galaxies différentes se comportent comme n'en faisant qu'une ou qu'un ensemble unique. Toute action sur l'une agit instantanément sur l'autre sans relation d'espace.

Il faut concevoir que l'espace soit discontinu et qu'en dessous d'une certaine dimension la réalité lui est étrangère. Ainsi s'expliquerait que la liaison entre deux particules s'exprime sans que soit mise en jeu la vitesse cosmique. Leur dimension et leur distance ne jouent plus. Leur liaison est indépendante de l'espace.

Cette façon de voir par sa clarté et sa simplicité satisfait pleinement notre raison. En outre la simultanéité de deux événements éloignés niée par Einstein s'y retrouve puisqu'elle est la donnée de l'expérience.

Il faut alors en déduire que si l'espace, soit ici la dimension, a une réalité, comme nous l'avons toujours supposé sans rencontrer d'obstacle, par contre en dessous d'une certaine grandeur, sa discontinuité entre en jeu et les particules lui échappent. Comme à travers les mailles d'un treillis.

Il est de fait que l'étrange liaison des particules deux à deux, leur cohérence, cesse vite quand le nombre des particules devient important, l'ensemble retrouvant alors une dimension. L'espace, dirait-on, reprend alors ses droits, comme ce treillis qui ne laisse plus passer les grains lorsqu'ils dépassent une grosseur définie.

Les conséquences de cette expérience sont révolutionnaires : l'espace, on s'en doutait, n'est plus un absolu. Autrement dit, la réalité n'est pas toute incluse en lui. Nous repoussons comme sans fondement l'affirmation relativiste selon laquelle la simultanéité n'existe pas entre des événements éloignés. La liaison de deux particules lui rend sa réalité. L'espace substratum universel ne tient pas. Seul, ici, le temps se maintient. Les deux ne seraient donc pas absolument indissociables, ce qui ne resterait vrai qu'à l'échelle macroscopique.

Voilà qui ouvre des horizons nouveaux.

L'ubiquité de l'esprit n'est pas une idée purement métaphysique mais correspond bien à une réalité scientifique puisqu'une particule peut très bien être physiquement considérée comme occupant tout l'univers, ce qui équivaut à dire qu'elle est indépendante de l'espace et qui est plus net. Raison de plus de repousser le concept dangereux pour notre raison de deux mondes, l'un spirituel, l'autre matériel.

Dans notre espace-temps la matière est localisée mais si la conscience est une réalité en soi, donc distincte de la matière qui la supporte, on peut plus facilement maintenant la concevoir comme non localisée à l'exemple de ces corrélations entre particules. Elle le serait donc

uniquement par le corps, plus exactement par le cerveau considéré à l'échelle quantique. Voilà une hypothèse qui ne manque pas de vraisemblance.

De fait la simple sensation n'est pas toujours localisée là où nous la ressentons. Un amputé a parfois mal au pied qu'il n'a plus. Les liaisons nerveuses qui provenaient du membre continuent à transmettre au cerveau le mal de ce membre perdu.

On peut aussi se mettre devant une glace et se passer le doigt sur le visage. Il ne faut guère de temps pour qu'on ressente le toucher du doigt non plus sur son propre visage mais sur l'image qui est dans le miroir. Illusion, dira-t-on, car la vérité de la sensation est ce que nous ressentons sur notre corps, mais alors la sensation de l'amputé ?... N'allons donc pas trop vite. Comparaison n'est pas preuve mais aide à la compréhension. Sur le terrain de la philosophie scientifique, immense mais plein d'embûches, il ne faut faire qu'un pas après l'autre, comme en montagne. A vouloir aller trop vite, on se casse la figure.

Mettons donc sur tout ceci, pour le moment, un grand point d'interrogation.

En attendant on commence à comprendre pourquoi nous cherchons à savoir quel renfort la science peut apporter à nos démarches qui visent à fonder solidement au moins un début de réponse aux questions qui se posent à nous depuis toujours.

FAISONS LE POINT

Si jusqu'ici la Quantique modifie notre vision du monde, qui relève plutôt de la perception mentale, elle ne perturbe en rien le fonctionnement de notre raison. Au contraire, en lui apportant des faits inattendus, elle l'amène par des réflexions nouvelles à élargir ses facultés.

RELATIVITE PRATIQUE

- Qu'y a-t-il, Martin ? Ça ne va pas ?

- Ah, patron, que le temps a été long pour moi aujourd'hui ! Oh là là ! Les heures ont bien compté doubles. Alors je vous demande de me les payer.

PARADISE LOST

*Oh, ces jeudis matin pleins de bruits et de soleil !
La pièce sentait bon le café. Des moineaux piaillaient
Sur le rebord du toit. Des martinets noirs,
Mes oiseaux préférés, se poursuivaient à grands cris.
Un merle chantait dans le fond des jardins.
Les fenêtres ouvertes laissaient voir au loin
Les deux hautes cheminées d'une centrale thermique
Et trois grosses tours blanches d'où montaient
D'immenses nuages de vapeurs éblouissantes.
Dans la rue c'était le charroi des tombereaux,
Le pas des mineurs et de leur canne à égoïne.
Un train de voyageurs sifflait en courant dans la vallée.
Au flanc de la colline qui dominait la ville
Une autre machine haletait, patinait, remordait les rails
En tirant ses lourds wagons craquant et grinçant.
Le charbon crépitait sur les tôles des criblages,
Un marteau-pilon pilonnait le métal sonore
Et les enfants du quartier criaient parce que c'était jeudi.
Ce paysage de mines de mon enfance,
Plein de tintamarres, si vivant, si joyeux,
Aux mille jeux dans les crassiers, dans les jardins,
Dans les cachettes des caves et des greniers,
Sales à recevoir des corrections de nos mères,
Il était, ce paysage-là, le plus doux au monde.
Aux vacances, on nous emmenait à la campagne.
C'est beau, la campagne. Un enfant l'aime toujours.
Mais c'est silencieux. C'est un peu vide et triste
Surtout le soir quand le village s'endort
Et qu'un chien aboie pendant qu'au clocher
Sans se presser, l'heure, toute seule, sonne.
Quand on nous conduisait en promenade
Et que d'aventure au détour d'une pente
On pouvait apercevoir la grande vallée,
Ses cheminées, ses ateliers, ses puits de mines,
Ses grands remblais, ses fumées accueillantes,
Montait alors en nous la joie du pays retrouvé
Mais aussi la nostalgie des enfants loin de leur maison.
Connaissez-vous la plus excitante découverte
Pour un gosse marchant à travers la campagne ?
C'est de trouver au débouché d'un taillis
Deux rails luisant sur un ballast impeccable.
Et si vous avez la chance de percevoir
Le roulement lointain d'un train en marche
Et si vous avez la chance de voir approcher
La face altière de la locomotive
Sous un tournoyant panache de vapeur
Vous êtes pour un instant, bouche bée, grands yeux,
L'enfant le plus heureux de la création.
Que de trains doivent rouler au paradis !*

*Hélas, ce paysage de mines de mon enfance,
Fumant de toutes parts, crépitant de tôles et de charbon,
Peuplé de visages noirs et de frimousses loqueteuses,
Passera bientôt comme un stade éphémère
Dans l'évolution rapide de l'industrie des hommes.
Mais nous, les petits garçons de cet âge héroïque,
Ce paysage-là, nous l'aurons beaucoup aimé.*

(De "Plus haut, les hommes". Pierre PERSAT)

SOUVENIR D'ENFANCE

A l'époque où ce poème fut écrit, rien n'avait changé de ce paysage de houillères. Ce n'est pas par divination mais par simple extrapolation que celui-ci est qualifié d'éphémère mais on ne s'attendait pas à si une rapide disparition. Ainsi le visage du monde humain se transforme de plus en plus vite. Nos villes la nuit déroulent un tapis de constellations. Les autoroutes tranchent la campagne de leurs larges bandes. La montagne retentit de remontées mécaniques. Le ciel, réservé jusqu'ici aux oiseaux, s'illumine de traînées d'avions. Jusqu'au firmament où luisent les étoiles de nos satellites. Il faut maintenant aller loin pour trouver un panorama où l'homme ne manifeste plus sa présence. D'où un tel décalage au cours d'une vie que l'adulte est partagé entre deux sentiments : la nostalgie de son enfance et le malaise de tout ce qui lui manquerait s'il devait vivre comme autrefois. Quant à la belle époque, celle de 1900, non seulement matériellement mais surtout moralement, mœurs, idées, coutumes, politique, enseignement, interdits de vêtements et autres, non, vraiment elle serait invivable.

Heureuse enfance, aux grands yeux neufs, qui découvre et expérimente le monde. Les couleurs sont fraîches, lumineuses, les sons fidèlement enregistrés, les affections profondément ressenties. D'où vient qu'on soit si content de revoir les vapeurs ourlées de soleil levant, les hautes cheminées qui fument, les rails et les locomotives, les crassiers de mauvais charbon qui brûlent pendant des années, et les sirènes qui ponctuent les journées d'école et de travail, tout ce monde de mines et de métallurgie à faire de nos jours hurler les écologistes, si ce n'est l'heureuse faculté d'adaptation de l'enfance qui, parce qu'elle a de la vie à revendre, s'attache à tout, pourvu qu'elle puisse s'y épanouir ?

$$E = M c^2$$

*Pont de lumière entre la matière et l'énergie
Formule admirable dans sa limpide simplicité
Qui saisit aussi bien l'atome que la nébuleuse
Secret des dieux livrant la puissance aux hommes
Le Parthénon, la Cinquième de Beethoven,
Britannicus, cette équation en art les égale
Et l'austère savant qui la sut composer
Fut touché lui aussi de la grâce esthétique.*

(Einstein l'a dit lui-même "d'une grande beauté")

L'APPEL A LA QUANTIQUE

(Suite)

C'est la notion d'espace qui est la plus malmenée par la Quantique. Les hypothèses mettant en doute la notion de temps apparaissent fragiles. Or c'est le temps qui nous importe le plus car à mettre le temps en doute on perd toute notion de passé et d'avenir. Nous avons souligné l'imprécision de la frontière entre le présent et le passé (Voir N° 49) et rien ne s'oppose à

assimiler l'un à l'autre. Ce n'est pas parce que notre mémoire d'un événement passé l'estompe peu à peu qu'il n'a pas eu lieu. Oublié ou non, il est en quelque sorte classé dans les archives du temps et rien logiquement ne s'oppose à ce qu'il puisse redevenir d'actualité. Comme on peut repasser un film oublié et le revivre.

Einstein qui n'a jamais décroché de son postulat de la vitesse limite de la lumière a inscrit l'avenir dans un cône au lieu de le séparer du présent, comme on le fait mentalement, par une sorte de surface plane indéfinie. L'inconvénient de cette représentation est de laisser en dehors du cône un... rien qui ne satisfait personne. Il est tentant d'y mettre un on ne sait quoi de surnaturel mais c'est trop facile et de surcroît on recommence à partager la réalité en deux mondes, ce qui est pour nous inacceptable. (Voir N° 59, 28)

Que le temps puisse s'écouler plus ou moins vite d'un observateur à l'autre ou même devenir extrêmement lent ne pose pas de problème à la raison, mais le faire passer à l'envers, c'est tomber dans l'absurde : on mourrait avant de naître, un cheval galoperait à reculons, les morceaux de porcelaine se réuniraient après (?) le passage de l'éléphant, un brouillard gris se rassemblerait des quatre coins de l'horizon pour rentrer en épaisse fumée dans le trou de la cheminée, etc. . .

Notre esprit possède une faculté précieuse qui nous préserve de l'absurde, le rire.

Pour rire de l'absurdité d'un temps passant à l'envers, on a supposé que, revenu à l'époque de ses grands- parents, le crime redevenant possible, un homme tue sa propre grand-mère encore enfant. Comment lui-même a-t-il pu naître ?

Pour échapper au ridicule et montrer que c'était possible, d'aucuns ont imaginé des univers parallèles qui curieusement "chemineraient" avec le nôtre. En remontant ainsi le temps, cet homme passerait dans un univers parallèle où il tuerait sa grand-mère et où jamais lui-même ne serait né bien qu'il soit en vie dans le nôtre. C. Q. F. D. !

Or cette idée d'univers parallèles a été proposée par des quantistes réputés. Elle escamote en effet tous les problèmes. Pourquoi découvre-t-on des fossiles marins dans les montagnes ? Par besoin de chercher, ils proviennent d'un autre univers. Ainsi métaphysiciens et théologiens expliquaient les mystères par l'existence de deux réalités distinctes, monde naturel et monde surnaturel. Le faux dans l'un pouvait être le vrai dans l'autre. Ainsi s'éteignaient comme par enchantement les contradictions entre la réalité scientifique et une lecture par trop naïve de la pensée religieuse.

Pour nous, répétons qu'il n'y a pas trente six vérités, pas plus que trente six réalités. Alors que l'évidence la plus sommaire nous révèle une réalité tellement plus vaste que ce que nous pouvons en saisir, et même en deviner, pourquoi aller chercher dans d'autres mondes imaginaires ce que nous ne sommes pas encore capables de découvrir dans le nôtre ?

Pour nous protéger de tels errements qui n'ont heureusement guère été suivis, il est élémentaire de nous garder de croire comme d'autres physiciens que leur théorie est définitive, ce qui serait revenir à la fin du XIXe siècle où nombre de scientifiques croyaient avoir atteint le fond de la connaissance. Le vrai savant est plus modeste et Einstein refusa jusqu'au bout contre la prétention d'esprits imprudents le label de perfection à la Quantique. Face à l'immensité de ce que l'avenir offre à la recherche, ils ne voient donc pas, ces crânes férus de leurs derniers succès, qu'ils seront bien vite classés à leur tour parmi les Cro-Magnons de la Science ?

SA MAJESTE L'EQUATION

On parle partout d'équations, les équations de la Relativité, les équations de la Quantique, de la Thermodynamique, de l'Electromagnétisme etc... qui portent souvent le nom de leur auteur. Pour le profane, cela fait savant et mystérieux.

En fait une équation énonce simplement la relation exacte qu'on a établie, découverte ou supposée, entre deux grandeurs, ou deux ensembles de grandeurs, et à partir de laquelle on sera en mesure d'effectuer des calculs.

On peut la présenter de plusieurs façons.

Une équation est l'affirmation d'une relation déterminée entre deux entités. Expression philosophique.

On peut employer une expression scientifique : une équation est la formulation de l'égalité de deux grandeurs.

Ou dire plus simplement : tout ceci est égal à tout cela. Et maintenant, débrouillez-vous. Expression pratique.

Les trois signifient la même chose.

L'équation est la base des mathématiques à commencer par l'addition : $a + b = c$.

Mais alors si on réfléchit sur cette base même, on s'aperçoit que, sans avoir l'air de rien, elle part d'une conception philosophique, d'un pur postulat, à savoir que les corps dénombrés sont totalement distincts et indépendants les uns des autres. Or si tous les corps de l'univers sont peu ou prou reliés, ils ont en commun une réalité, quelle qu'elle soit, et ils ne sont donc pas absolument indépendants. Et on en arrive à cette effarante conclusion que l'équation la plus élémentaire, que le plus simple calcul : l'addition, ne traduit pas l'exacte réalité, qu'il n'est pas vrai dans l'absolu que un plus un fasse deux. En réalité : $1 + 1 = 2 - \varepsilon$. On devine d'ici la grandeur de cet ε ! Déduisez-en ce que vous voudrez... sans rire, car toutes les mathématiques seraient fausses, oh, de si peu ! Mais à l'échelle quantique, cela pourrait tout de même compter.

De fait qu'est-ce au fond que la superposition des états d'un quanton sinon que un plus un égale un, spatialement du moins, et devient deux dès qu'on y touche (le mesure), ce qui ne se produit jamais pour des objets réels à notre échelle. Quantiquement les équations seraient donc toutes fausses. A part ça, la Quantique est une théorie parfaite.

N'ALLONS PAS TROP VITE

Les hommes s'interrogent depuis la préhistoire mais après quelques balbutiements épars au cours de l'Antiquité, ce n'est que depuis guère plus de trois siècles qu'ils ont découvert la méthode scientifique nécessaire au développement de leur savoir et la naissance de la Relativité et de la Quantique ne date que des premières décades du nôtre. Bien qu'elles transforment déjà fortement notre façon de penser, il serait insensé de leur demander réponse à tout, surtout aux questions qui nous touchent le plus profondément. La science évolue si vite maintenant qu'on ne saurait admettre aucune de ses théories comme définitive. Seuls, comptent les faits qu'elle découvre. Ses déductions, réflexions, calculs, hypothèses, prévisions font partie de son travail et il est peu sage de se précipiter chaque fois qu'elle se monte une théorie, laquelle peut se démentir par la suite ou, cas le plus fréquent, se préciser ou se transformer. Que seront dans cent ans les affirmations de la Relativité et de la Quantique ? Nul ne le sait. Seuls les faits établis sont certains. Personne n'appelle plus la circulation du sang "la théorie circulatoire" comme du temps de Harvey. N'empêche qu'il a fallu combien de millénaires pour nous apercevoir d'un fait si évident ? Rappelons-nous le poisson des profondeurs. (*Voir N° 57*)

KOSOVO KOSOVO KOSOVO

Au cœur de l'Europe une dictature se venge de ses échecs précédents en pillant, massacrant et chassant une minorité dont le seul tort est d'avoir ses traditions et ses coutumes, et pas une nation civilisée ne bougerait ? Mais quel gouvernement, quelle personne tant soit peu instruite, quel vétéran du génocide hitlérien peut ignorer ce qu'il en coûte de laisser faire ? La lâcheté n'a jamais rien gagné, surtout quand elle se dissimule sous un oripeau de prudence. Il n'est pas plus sûr moyen de s'attirer le pire que de compter sur le hasard d'un événement qui viendra dispenser d'un devoir de courage. Lors de la montée du nazisme, il fallait être aveugle pour ne pas prévoir la conséquence des abandons successifs devant les coups de force de Hitler. Un gosse le comprenait à cette époque : Mais on est en train de fabriquer Hitler ! (*Voir N° 32*)

Si aucune nation n'intervenait en Serbie, nous entendrions une huée générale dans l'opinion civilisée. Les puissances qui en ont le pouvoir seraient traitées le lâches et avec raison. Quant au principe de non-ingérence, dites-nous si aux cris de sa femme et de ses enfants que votre voisin ivre se met à massacrer, vous n'allez pas intervenir ou appeler la police. Dites-nous si, voyant sa villa prendre feu, vous n'allez pas pénétrer dans son jardin avec votre extincteur ou appeler les pompiers qui en feront autant.

L'intervention en Serbie était justifiée, même si le lourd formalisme d'appel à l'O N U n'a pas été mis en branle. On ne va pas incriminer ceux qui luttent contre un incendie de ne pas avoir adressé à qui de droit les formulaires adéquats.

Ceci acquis, reste à réfléchir sur les moyens employés, ce qui est tout autre chose.

La voie diplomatique ayant été poursuivie longtemps sans succès, le seul moyen d'arrêter ce génocide était l'emploi de la force. Mais il était illusoire dès le début de croire que des frappes aériennes suffiraient à faire plier un dictateur et à le faire destituer par son peuple, surtout si ce ne sont que des cibles militaires qui sont visées. Le bombardement massif des villes allemandes n'a pas soulevé l'indignation de leurs habitants contre les autorités nazies mais contre les Alliés. Il est même dans la psychologie des foules que les vicissitudes de la guerre soudent les peuples autour de leur chef, même contesté.

Les demi-mesures sont inefficaces dans la guerre. Comment croire qu'il suffirait de bombarder de haut sans se mouiller, c'est-à-dire sans rien risquer, un territoire où les oppresseurs ne rencontrent aucune force sur place pour les arrêter ? Les dégâts et pertes qu'ils subissent ne peuvent que les exciter à se venger sur les pauvres gens sans résistance qu'elles ont sous la main, réaction bien prévisible. Qu'on le déplore ou non, à l'action aérienne, il était indispensable d'ajouter une action sur le territoire même. Laquelle ? C'était à voir mais il fallait des forces au sol pour arrêter la tuerie. Bombarder laisse massacreurs et massacrés en contact. Ce n'est pas en lançant des pierres dans les vitres du voisin déchaîné qu'on le calmera mais en allant le ceinturer au plus vite quitte à prendre quelques coups au passage. Le zéro mort en guerre est illusoire et appelle vite des chiffres devant le zéro.

La faiblesse des démocraties est que dans une situation où l'action énergique est urgente, les dirigeants soient obligés de tenir compte de la sensibilité du public qui voudrait qu'on puisse sauver la vie de plusieurs milliers de personnes sans risquer une seule perte chez les sauveteurs.

Le public a inconsciemment raison dans la mesure où une autre arme pourrait être employée massivement et qui risque moins de pertes d'hommes et coûte moins d'argent : l'action psychologique.

La soumission d'un peuple à un dictateur se gagne par la propagande. L'action sur les esprits est plus efficace que celle sur les biens. A ce titre la propagande nazie qui a permis à Hitler d'accéder fort légalement au pouvoir, est un modèle du genre méritant techniquement notre admiration. L'Allemagne fut un gigantesque théâtre où la mise en scène soulevait l'enthousiasme des foules dans une ivresse collective. Les citoyens étaient reliés au dictateur et à lui seul. Comme il n'y avait guère à cette époque d'évasion facile par une radio interdite vers d'autres sources d'information, ils lui étaient asservis.

Maintenant que toutes sortes de moyens de communication sont à la portée de tous sur la Terre, radio, télévision, Internet, téléphone portable, l'action sur les esprits est devenue une

arme autrement plus efficace que la force. Il est plus facile d'empêcher un train de partir, en cas de grève par exemple, en offrant à boire au conducteur qu'en s'arc-boutant devant la locomotive.

Ce qui nous sidère, c'est que, comptant uniquement sur nos forces matérielles, nous soyons en retard d'une guerre.

Les hommes sont mus par leur sensibilité plus que par leur raison et la sensibilité collective entraîne la sensibilité individuelle. C'est le cas du sentiment national que façonnent par leur propagande les dictatures et chez la plupart des gens la raison a du mal alors à se faire écouter.

Ce que redoutent le plus les dictatures qui déforment les informations ou en inventent de fausses pour détourner la colère de leur peuple sans contrôle, ni opposition, c'est la vérité.

Autrefois les frontières formaient barrage aux informations venant des autres pays et en cas de conflit, aussi bien d'un côté que de l'autre, il n'y avait de devoir plus sacré que de lutter jusqu'à la mort contre les infâmes ennemis.

On ne craint pas de se tromper en estimant que la plupart des guerres modernes n'auraient pu se déclencher ou se poursuivre si les citoyens des pays en conflit avaient pu se parler directement, et même d'homme à homme. (*Voir déjà N° 4*)

Mais aujourd'hui où nous disposons de moyens inouïs pour faire passer l'information, pourquoi ne pas les employer massivement ? Un Serbe pourrait-il croire encore une propagande qui lui dit que les Albanais du Kosovo ont leurs écoles et leurs universités, qu'ils ne sont pas maltraités, qu'ils ne demandent qu'à rester chez eux, que ce sont les bombes de l'OTAN qui les font fuir dans un extrême dénuement sur les routes enneigées ?

L'intervention au sol est devenue nécessaire pour arrêter incendies, viols, expulsions et massacres, même s'il doit en résulter des pertes en vies humaines, mais le principal effort doit porter sur les esprits en les informant par tous moyens disponibles. Il ne s'agit pas d'imposer des opinions car à opinion opinion inverse mais tout simplement de renseigner, renseigner sans cesse.

Quand les peuples pourront communiquer de personne à personne, hors l'effet de foules, il est à parier que personne n'acceptera plus la guerre.

L'APPEL A LA QUANTIQUE

(Suite)

Dans tous les domaines, il y a toujours des ultra, des extrémistes, qui démolissent ce qu'ils veulent super exalter. En science comme ailleurs.

Si Einstein a toujours refusé de croire que la Quantique était parfaite, c'est qu'elle laissait à sa raison un malaise inacceptable car elle renonce à voir une cohérence dans l'ordre du monde.

Elle considère en effet seule valable sa méthode d'approche de la réalité par le calcul des probabilités parce qu'il est impossible d'observer un corpuscule sans l'altérer, ni altérer les autres, les rendant ainsi tous inconnaissables. L'incertitude ne serait pas seulement conceptuelle mais une donnée première de la Nature dont l'ignorance qui nous est imposée est érigée en dogme. Ce n'est plus de la science mais de la croyance.

Ce que rejette Einstein dans la conception que se font des Quantistes de haut rang, c'est de la voir logiquement rendre l'univers définitivement incompréhensible, ce qui ne signifie rien moins qu'une défaite absolue pour notre raison. Il est dans le vrai en estimant que la Quantique, dont il est le père, reste malgré tous ses succès une théorie imparfaite comme l'était celle de la gravitation car elle ne tient pas compte des "variables cachées locales ou non locales" (mettant en jeu l'espace ou non), autrement dit des éléments encore inconnus qui peuvent tout éclaircir. Il laisse ainsi sagement ouverte la porte sur l'avenir alors que maint Quantiste, comme certains rationalistes de naguère, croit que sa théorie est en physique le fin du fin de la connaissance.

Nous adhérons pleinement à cette intuition profonde et inexpugnable d'Einstein qui a, jusqu'au bout, maintenu son opinion prudente de grand savant, modeste parce que suprêmement intelligent.

LES ESPRITS S'OUVRENT

Que l'espace ne compte pas pour certains événements physiques est beaucoup moins impensable de nos jours où nous pouvons à la fois savoir qu'un correspondant est aux antipodes et en même temps entendre sa voix tout contre notre oreille. Nous n'étonnerions pas tellement le public par l'annonce de la découverte d'un système de communication instantanée par delà les distances interplanétaires. Les gens diraient : on n'arrête pas le progrès. Tous ceux qui ont entendu parler de la vitesse limite de la lumière penseraient qu'on a utilisé un autre élément que les ondes électromagnétiques. Personne ne crierait à la supercherie. Nous avons acquis une expérience collective qui ouvre les esprits aux idées neuves et leur en facilite l'accueil. Les Terriens ont bien rajeuni.

LE CIEL D'EN BAS

Naguère nous levions les yeux vers l'infini du ciel étoilé pour y chercher un sens à notre vie.

Nous étions impressionnés par son étendue dépassant toute imagination, entassant les milliards sur les milliards. Aujourd'hui nous allons chercher dans l'infiniment petit où nous retrouvons un autre infini cumulant lui aussi les milliards sur les milliards. Un peu comme si, regardant depuis toujours le ciel étoilé au-dessus de nos têtes, nous réalisions soudain avec stupeur qu'en dessous de nos pieds brillent dans les mêmes profondeurs des milliards d'étoiles.

DEPASSONS L'IMAGINATION

L'imagination n'a pas de limites. C'est son intérêt et son danger. Pouvoir nous présenter n'importe quoi à foison dans n'importe quel domaine peut nous égarer si nous ne savons pas discerner ce qui est vrai, possible, impossible, dangereux, heureux, amusant, rêve, art, amour, fantaisie. . .

Dans sa mine inépuisable nous pouvons trouver autant d'idées fécondes que d'idées folles. A la lumière de l'intuition nous y trierons quantité d'éléments à priori remarquables et que notre réflexion ensuite estimera valables ou non. Mais à l'opposé l'imagination peut servir le pire, car tel est l'homme, capable de tout selon la morale ou l'absence de morale qui fait son comportement.

Dans la recherche avancée l'imagination risque d'être un poids lourd si elle ne suit plus. Son impuissance à représenter la réalité peut même en faire un adversaire difficile à refouler. La physique classique avait déjà eu maille à partir avec elle. La Relativité et la Quantique seront souvent amenées à l'ignorer pour pouvoir avancer.

On peut dire que c'est à cause d'elle que le rationalisme de jadis est tombé en panne. Il n'a pas su distinguer de l'imaginaire incontrôlé des croyances l'imaginaire qui servait la raison en lui proposant des représentations futuristes parfaitement plausibles. (*Voir N° 5*)

Voici un siècle et demi, qu'on ait dit à Auguste Comte, le maître à penser de toute une génération de scientifiques, le réaliste, le contempteur de la métaphysique, qu'un siècle plus tard les hommes se parleraient de la Terre à la Lune à des centaines de milliers de kilomètres de distance, il eût taxé cette prédiction d'utopie métaphysique. Son imagination n'aurait pas suivi.

Aujourd'hui le Tartempion qui tartine ses biscottes le matin en écoutant son poste posé entre le beurre et la confiture lui débiter d'un émetteur lointain un flot de nouvelles du monde, est-il capable de se mettre dans la peau d'Auguste Comte pour sentir à quel point la prédiction de cette petite scène banale lui eût paru stupide ?

Telle est la progression. L'utopie raisonnable d'hier sera la banalité de demain et, cette fois, le citoyen moyen aura du mal à imaginer combien son ancêtre avait du mal à imaginer la banalité à laquelle il ne fait même plus attention.

Nous avons trop tendance à extrapoler notre petite sphère locale. Allez dire à un voyageur qui court prendre son train dans neuf minutes que le temps n'existe pas ou au randonneur fourbi qui a encore dix kilomètres à faire que l'espace n'est qu'une illusion, comme le prétendent de hauts esprits relatio-quantistes, et vous verrez leur réaction. Ils ont raison dans notre petite

sphère locale mais si vous projetez vos observations et vos calculs dans les espaces et les temps galactiques ou quantiques, vous devrez conclure à des concepts différents de l'espace et du temps.

L'abondante littérature de science-fiction n'a pas apporté grand-chose à la science car elle ne fait guère qu'exploiter à outrance les acquis et les prévisions de celle-ci. Ainsi faisait Jules Verne dans son voyage de la Terre à la Lune mais il n'aurait jamais eu l'ombre d'une idée que les foules pourraient y assister en vision directe.

Méfions-nous donc de l'imagination et ne comptons pas trop sur son aide dans nos recherches à venir. Elle manque par trop d'imagination.

PHILOSOPHIE REALISTE

Selon une opinion qui persiste encore chez pas mal de gens et même dans quelques milieux scientifiques, les philosophes sont des illuminés qui n'ont pas les pieds sur terre et qui marchent la tête dans les nuages, s'épuisant en vaines et ridicules réflexions.

Ils ont tort. Avoir les pieds sur terre, c'est précisément le souci majeur des philosophes, toujours préoccupés de vérité. Car c'est sur le sol qu'on tient debout. Au lieu de lever les yeux au ciel, ils examinent attentivement sous leurs pieds le socle sur lequel tout repose, à l'égal des physiciens des particules. Et c'est pourquoi ces derniers, à leur grand étonnement, se retrouvent de plain-pied avec les philosophes et qu'on n'avait jamais autant philosophé qu'aujourd'hui.

Même ceux qui avaient jeté un regard condescendant sur la philosophie, tel l'auteur de ces pages, se disent maintenant : mais bon Dieu, c'est bien là que se situe notre recherche, c'est bien là qu'aboutit la science. Réfléchissons ensemble. Il n'y a pas plus réaliste qu'un vrai philosophe.

CE QUE VAUT UN HOMME

Un homme vaut par ce qu'il est pour les autres.

Mais il ne vaut réellement que par ce qu'il est dans son monde intérieur. Celui qui se comporte dans son imagination en bandit de grands chemins ou en monstre sexuel sera contraint de se comporter normalement dans le corset social du milieu où il vit. Mais que ce corset vienne à craquer, comme en offrent tant d'occasions les guerres et les révolutions, ses goûts pernicious soudain se libéreront et alors il agira en monstre déchaîné que pourra seulement tempérer un réflexe de morale d'origine éducative et surtout religieuse car les religions se proposent de guider les hommes.

Mais si la religion détournée de la morale qu'elle enseigne se met à justifier ses actes, alors il se précipitera jusqu'au bout de sa jouissance, jusqu'aux pires horreurs. On en voit constamment l'exemple dans tous les conflits de violence qui se parent de buts religieux, guerres saintes ou croisades. Le pire est atteint quand c'est toute une collectivité déshumanisée qui refoule toute morale pour s'adonner à ses instincts criminels, comme dans les camps de concentration.

C'est en l'absence de toute contrainte sociale que se mesure la valeur réelle d'un être humain.

Il est heureusement une majorité de personnes qui sera révoltée contre la barbarie et beaucoup seront prêtes à se lever pour protéger au moins du pire les plus faibles sans défense. Eviter le pire, n'est-ce pas là le souci de la plupart des militaires normaux. N'allons donc pas soupçonner dans chaque individu autour de nous un monstre qui s'ignore. Ne pouvant connaître ce qui se passe dans le secret des consciences, sachons seulement que l'anormal dérange et fait parler de lui alors que le normal ne fait pas de bruit, ce qui laisse place à une grande majorité de personnes méritant notre estime. Et sachons aussi regarder les fonds obscurs de notre propre imagination sans complaisance. On est surpris parfois de soi-même.

Depuis les temps antiques, l'individu a-t-il changé ? Il faudrait pour cela sonder les reins et les cœurs. Mais ce qui se passe aujourd'hui montre qu'apparemment il n'en est rien, car trop d'hommes manifestent encore leur bestialité. Les hommes valent socialement ce que vaut la société.

UN GRAND DIRECTEUR

Ces petits chefs qui écrasent leurs inférieurs à la moindre faute et qui s'écrasent platement devant leurs supérieurs, ils croient s'élever en abaissant les autres. Ils ne sont en réalité que des minables et nous en connaissons tous.

A l'inverse le vrai chef sait prendre ses gens par la considération et il obtient d'eux estime et dévouement sans élever la voix.

Un jour un chimiste se voit confier un dosage de vitamines dans des foies de poisson. Aidé par son collègue, il effectue soigneusement ses mesures avec les produits et instruments optiques adéquats. La teneur en vitamines est faible. Il revérifie sa technique. Pas de doute. Rassuré, il en rend compte à son directeur qui transmet par courrier le résultat à la firme cliente.

Quelques jours plus tard, réclamation de celle-ci qui proteste, trouvant par des recoupements le résultat aberrant.

Le jeune chimiste et son collègue revoient les fiches du dosage. Rien d'anormal. Tout à coup, à la dernière ligne, une erreur de virgule, énorme, éclatante, qui fausse en fin de calcul le résultat de 50 % !

Catastrophé, il en informe aussitôt son directeur, s'attendant à un reproche sévère, justifié.

Mais le directeur sourit et dicte devant lui à sa secrétaire une lettre où il s'excuse de l'erreur commise, la prenant ainsi à son compte. Silence médusé du jeune chimiste. Et le reproche ? Il était mérité. La faute était lourde. Or pas un mot. Amabilité et sourire.

Le directeur avait compris que, même chez les plus irréprochables, il se produisait fatalement, statistiquement pourrait-on dire, une erreur, ce genre d'erreur si grosse qu'attentif au moindre détail on ne la voit pas. Il avait compris au visage désolé de son subordonné que la leçon porterait toute seule et que tout reproche ne pouvait que l'affaiblir. Elle a si bien porté que

celui-ci en a éprouvé une estime accrue pour cet homme à la psychologie hors pair et qu'ayant plus tard des collaborateurs à son tour, il s'en est inspiré toute sa vie.

En effet à quoi bon donner à un subordonné une leçon qu'il est assez intelligent pour se donner lui-même ? A l'opposé de ces petits chefs prétentieux tout contents d'abaisser les autres, ce directeur se révélait un grand patron et un Homme.

Invraisemblable cette histoire ? Inventée de toutes pièces pour faire bien dans le paysage ? Non. Car le jeune chimiste qui en a retenu la leçon est aujourd'hui celui qui écrit ces lignes.

LIRE LENTEMENT : LIRE BIEN

Nous avons tellement de choses à lire que nous ne pouvons le faire que par une lecture rapide.

L'œil saute d'une phrase à l'autre en captant au passage les mots clés qui permettent d'en saisir le sens. Certains avalent une lettre, un rapport, un article, un livre à une vitesse incroyable. Ils n'en retirent qu'un aperçu superficiel qui leur suffit. Le record est battu par les éditeurs qui expédient un manuscrit de quatre cents pages en quatre minutes. Une bribe à la fin, une autre au début, quatre ou cinq au hasard dans le texte et le verdict tombe : refusé.

Par contre un contrat se lit mot après mot car c'est lui qui fera la loi entre les parties. Par tradition et vu sa responsabilité, un notaire digne de ce nom portera une extrême attention sur les actes qu'il fera signer. Un juge submergé de dossiers lira avec soin au moins le résumé à la fin de celui sur lequel il doit se prononcer.

Un poème par contre ne peut se lire en diagonale et il est heureux qu'en musique chaque mouvement ait un tempo, sinon ce serait le gag du N° 9

L'édition a fait tellement de progrès, le graphisme est tellement coulant qu'il fait glisser le texte comme on gobe un œuf. On ne goûte pas, on ne prend pas le temps de réfléchir à chaque mot qu'on découvre. On lit comme on traverse un paysage à grande vitesse en voiture, sans savoir ce qu'on perd des richesses qu'il réserve. Cette superficialité est typique de notre époque. La vie a beau augmenter, on la parcourt à toute vitesse et psychiquement elle n'est pas plus longue.

L'idéal serait même de lire à la loupe. On goûterait mieux. On réfléchirait davantage. Voilà pourquoi, excepté les poèmes cités, nous tenons au graphisme difficile de Reliance parce qu'il retient mieux l'attention des personnes intéressées, tandis qu'en rebutant les autres dès le départ, il leur évite d'y perdre leur temps.

ET MAINTENANT ?

Et maintenant quel enseignement tirer de notre survol de la Relativité et de la Quantique ?

Notons d'abord que dans le domaine de la théorie scientifique en constante progression, toute idée nouvelle ne peut être que provisoire. Par contre la révélation de faits constatés reste acquise comme fut définitivement acquise la révélation de la rotation de la Terre.

Notre appel à la Relativité et à la Quantique ne nous apporte aucune réponse à nos questions premières sur notre existence, pas plus qu'à nos aspirations affectives, ce que du reste nous ne leur demandons pas. Plus nous pénétrons dans l'immensité, plus nous plongeons dans l'extrêmement petit, plus nous nous éloignons de l'Homme et plus nous découvrons un océan d'étrangeté qui nous réserve de retournantes surprises.

Mais le mérite de ces théories est de nous faire toucher les limites actuelles de notre raison, de nous montrer que nos idées de base sur l'espace et le temps, l'énergie et la matière, ne sont pas aussi absolues au point que naguère nous n'y pensions même pas, que nous avons beaucoup à apprendre, beaucoup à perfectionner nos moyens de connaissances, car plus la science avance, plus elle nous découvre une réalité qui dépasse tout ce que nous pouvions imaginer.

Mais cette réalité est un mystère d'être, pas un mystère de non-être et nous pouvons légitimement adopter un optimisme de fond car nous participons de cette mystérieuse mais riche réalité.

Les premiers pas de la science se sont faits naturellement dans notre domaine macroscopique où nous avons pu vérifier l'excellence de nos mesures et construire sur elles des théories dont les résultats annoncés se sont avérés magnifiquement exacts à beaucoup de décimales près. Et nombre d'esprits en ont conclu à la valeur absolue de ces théories. Il suffirait de perfectionner sans cesse nos moyens de mesure pour obtenir la confirmation indéfinie de toute équation.

Une telle réussite dans notre domaine macroscopique nous avait bétonné l'idée d'un univers tellement rigide qu'il ne laissait place à aucune liberté, aucune désobéissance aux "lois de la nature" dans n'importe quel système depuis l'atome jusqu'à la galaxie, hommes compris. Et ce fut le principe premier de la science : le déterminisme.

Il s'ensuivait que nos idées sur nous-mêmes se révélaient fausses. Faits de matière sonnante et trébuchante, sans que la moindre expérience puisse détecter une réalité à notre esprit, nous n'étions que des machines, mues par une illusion de liberté, simple artifice de la nature.

Matérialisme et déterminisme allaient de pair.

Le déterminisme signifiait que, si on ramenait l'univers à son état du 1^{er} janvier de l'an 1000 à l'instant absolument précis où cette année commence, nous serions en cet instant dans la même position, pensant les mêmes choses, que tous les grains de sable sur toutes plages de la Terre seraient chacun à la même place, que cette nuée en ce moment dans le ciel serait la même...

Le déterminisme signifiait que, théoriquement, si nous avions une information complète sur tous les atomes de l'univers, nous serions en mesure d'en déterminer indéfiniment l'évolution future...

Un esprit qui réfléchit pouvait-il souscrire à cette notion d'une rigidité poussée jusqu'à l'absurde ? Et pourtant le déterminisme fut enseigné dans les Facultés et beaucoup y croient encore.

Que nous apporte, à cet égard, notre survol de la Relativité et de la Quantique ?

Incontestablement une libération. Nous étions bloqués par une vision du monde issue de nos premières découvertes physico-chimiques et des concepts édifiés à partir de celles-ci. Elles ont tout remis en question, démolit nos idées ancrées depuis toujours sur l'espace et le temps, l'énergie et la matière, sur notre façon millénaire de voir le monde. Coups de pied dans la fourmilière des idées reçues, elles sont entrées de plain-pied dans la philosophie, réactivant toute l'histoire de la pensée depuis l'Antiquité jusqu'à ce jour. On rediscute maintenant de Démocrite et de Lao-Tseu. Notre science court si vite maintenant qu'elle laisse loin dans ses rétroviseurs les rationalistes d'hier si sûrs de leurs certitudes négatives. Grâce à elle tout ce qui est logiquement concevable, même si c'est inimaginable, redevient possible. Grâce à elle on respire. On se sent, en reprenant l'expression de Saint-Exupéry, "comme un prisonnier libéré s'émerveille de l'immensité de la mer".

Déjà en 1975 nous écrivions à propos de la seule Relativité : *"Conçue pour expliquer le monde matériel, elle sert aussi l'esprit. Dans une certaine mesure, elle nous délivre. Mais elle n'a pas fini de nous faire réfléchir, car, comme toute théorie, elle ne peut être définitive, elle demande elle aussi à être rectifiée et perfectionnée pour préparer sans doute une théorie encore plus générale dans le sens de l'infiniment petit notamment"*.

Mais à l'opposé gardons-nous bien de faire comme ces exaltés ou charlatans qui s'empressent de trouver partout ce qu'ils sont avides de découvrir. Le pain béni des ondes était déjà venu alimenter leur garde-manger d'explications de pacotille. Contrairement à ce que certains ont affirmé triomphalement, où voit-on que la Relativité et la Quantique prouvent l'existence de Dieu ? A moins d'être éblouis, la seule chose qu'elles affirment, c'est que rien dans la science, ni dans la logique ne s'oppose à la croyance en Dieu. Encore faut-il définir ce qu'on entend par Dieu.

En fin de comptes, le grand, l'immense service que nous rend la science aujourd'hui est d'avoir fait sauter les barrages que nos vieux préjugés plaçaient sur notre route. Elle nous ouvre un immense terrain de recherches qui nous promet sans risque d'erreurs des découvertes ahurissantes.

C'est tout. N'attendons pas autre chose. C'est tout mais ce n'est pas mince.

Nous reviendrons sur certains aspects que nous avons vus au passage et sur d'étranges correspondances qui nous sont apparues entre la Quantique, la Relativité et les intuitions traditionnelles.

Pour le moment devant les difficultés intellectuelles que soulève la science malgré ses réussites matérielles, et qui montrent qu'elle est en pleine révolution, nous devons patienter jusqu'à ce qu'une nouvelle clarté, après la traversée du brouillard actuel, éclaire notre route. Rien ne met cette fois un obstacle à un avenir radieux.

Le problème aujourd'hui est que si l'avenir se présente surabondant de promesses, nous vivons dans le présent, et que notre vie est courte. Or il s'agit de nous aujourd'hui même, non dans un futur lointain dont la mort nous sépare sans que nous puissions savoir si nous n'avons pas d'elle une idée ancestralement fautive. Il s'agit de comprendre aujourd'hui et non demain, de comprendre, si peu que ce soit, quel est notre destin depuis nos origines jusque dans un avenir que nous essayons de percevoir aussi loin que possible.

Quelles que soient les fabuleuses promesses de l'avenir, elles ne nous concernent pas si nous et nos proches enfants, nous n'avons aucune chance de les vivre. Tel est aujourd'hui le problème. Il semble insurmontable, ne nous laissant qu'une petite place pour une espérance de résurrection, un peu comme celle que promettent les religions. La science la plus avancée ne la rend plus impossible. Mais quel est son degré de fiabilité ? Toute la question est là.

Il semble que l'avenir nous soit de nouveau refusé, non par un fond de tunnel comme autrefois, mais au contraire par trop d'étendue que nous ne parviendrons pas à parcourir à temps pour bénéficier de ses découvertes fondamentales. Et nous sommes comme ces naufragés du désert qui vont périr de soif avant d'avoir pu atteindre l'oasis de fraîcheur qui leur rendra la vie.

Est-ce alors à désespérer ? Non, car on peut prendre une autre voie dès aujourd'hui.

NOTRE RAYON DE LIBERTE

Un nageur qui est parvenu à parcourir six kilomètres à la nage avant de remonter épuisé sur le bateau sait qu'en cas de naufrage il dispose d'un rayon de liberté de six kilomètres. Le montagnard qui a gravi, escaladé, cramponné dans la haute montagne pendant 24 heures sait qu'en cas de coup dur il a une autonomie de 24 heures et cela peut le sauver car on est toujours plus fort qu'on croit. Le désespoir peut laisser aller à la perte alors que, contre toute évidence, celui qui est à bout de forces a encore des réserves pour marcher pendant deux jours sans manger, ni boire.

L'histoire de Guillaumet crashé dans les Andes en plein hiver sans équipement que raconte Saint-Exupéry dans "Terre de Hommes" en est un exemple.

L'expression rayon de liberté s'applique aussi au domaine intellectuel. Une faible mémoire est une servitude car elle oblige à recourir sans cesse à des notes, renseignements, questions et autres procédés pour pallier sa déficience mais le rayon de liberté le plus important est celui de l'intelligence. Trop court, elle sera incapable de comprendre, de s'adapter et de sortir des sentiers battus. La sclérose de l'intelligence est signe de vieillissement et combien en sont déjà atteints à vingt ans ?

Les enfants et tous les jeunes n'ont de cesse d'élargir leur rayon de liberté. Ils veulent parcourir le monde. Autrefois ils ne connaissaient que les environs de leur village. Aujourd'hui à dix ans combien ont déjà parcouru plus de kilomètres que Vasco de Gama dans sa vie entière ?

L'adulte l'étendra encore. Plus tard il le défendra et si physiquement il le verra peu à peu rétrécir, il pourra le garder intact dans son esprit et son cœur. Qu'il est triste le vieux qui se complaît dans son égoïsme et ses pantoufles.

C'est pour accroître leur rayon de liberté que le sportif, l'alpiniste, le navigateur cherchent à se dépasser eux-mêmes.

C'est pour accroître leur rayon de liberté que les hommes sont partis à la découverte de terres inconnues, de déserts et de banquises, puis à la conquête de la Lune, puis qu'ils ont lancé leurs engins aux confins du système solaire et rêvent d'y aller eux-mêmes. Ainsi peuvent-ils espérer se libérer de la Terre, leur mère, tel un enfant qui grandit prend sa liberté avec la sienne sans cesser de l'aimer. Ils rêvent de porter leur rayon de liberté au-delà de leur horizon terrestre.

Tel est l'homme, insatisfait de nature et toujours avide de dépassement. C'est en lui que la dynamique de la vie atteint son plus haut niveau.

L'INJUSTICE DU SORT

On se demande pourquoi certains ont de la chance et d'autres cumulent curieusement des ennuis sans rapports les uns avec les autres. On va évoquer leurs horoscopes, parler de destinée, chercher quelque faute ancestrale qui leur vaut leur malheur. On remet en cause la notion de liberté.

En réalité, il ne s'agit simplement que de la répartition aléatoire des petits nombres. Nous en avons parlé dans le *numéro 49*.

Refaisons l'expérience en prenant non pas un sujet qui vit cent ans et connaît vingt malheurs, mais cinq qui vivent chacun à la suite vingt ans, réduisons à dix le nombre des malheurs survenant à eux tous et partons relever les deux derniers chiffres minéralogiques des voitures qui passent, chiffres qui seront les deux derniers de chaque année où se produit pendant ce siècle un malheur pour celui qui la vit. . .

Les voici à premier relevé et sans tricher : 04 47 15 86 00 65 56 47 86 90

Premier sujet vivant de 00 à 19	malheurs 3
Deuxième sujet vivant de 20 à 39	malheurs aucun
Troisième sujet vivant de 40 à 59	malheurs 3
Quatrième sujet vivant de 60 à 79	malheurs 1
Cinquième sujet vivant de 80 à 99	malheurs 3

Tout d'abord ce test est exceptionnellement modéré et les écarts sont généralement plus grands. Mais n'y touchons pas.

Les premier, troisième et cinquième sujets auront chacun trois malheurs dans leur vie, le quatrième seulement un et le deuxième aucun. Ce dernier va peut-être s'en attribuer le mérite, les trois défavorisés se prendront peut-être pour des victimes de maléfica ou s'en rendront responsables.

En réalité ils n'y seront pour rien. Celui qui gagne à un jeu de pur hasard n'a pas à se croire plus intelligent que celui qui perd, sinon c'est un parfait imbécile, un imbécile heureux.

Ainsi en est-il dans la vie. Souvent le hasard jette bas ce qu'ont édifié le travail et l'intelligence comme il récompense parfois une erreur ou une faute et peut même favoriser le crime.

Seule est significative une conclusion portant sur un grand nombre de cas. Ne nous glorifions pas trop de nos succès et ne nous lamentons pas trop de nos échecs. Ils sont tous dus à une combinaison d'action personnelle, de chance et de malchance. Voilà qui nous invite à modérer notre jugement sur les autres et sur nous-mêmes.

LA PEUR D'UNE OMBRE

Le soleil brille en plein midi. Hommes et troupeaux somnolent sous la chaleur. Mais une inquiétude sourd, grandit et une agitation se répand à la ronde. On dirait que le soleil s'éteint, lentement, en plein jour. Les bêtes s'agitent, hennissent, braient, meuglent, aboient. Les mouches se collent contre les murs. La nuit vient. Tout à coup les gens s'affolent. "Le soleil s'en va ! On va tous mourir ! " Et la panique gagne les villages. On prie, on implore grâce. En vain. Tout à coup c'est la nuit complète. Les étoiles s'allument dans un ciel noir comme en pleine nuit. Moment d'angoisse, de terreur. Ainsi vivait-on une éclipse de soleil autrefois.

Aujourd'hui une éclipse de soleil est un spectacle de choix. Nous guettons l'arrivée de cette ombre de notre satellite et, de tous côtés, yeux et caméras sont braqués sur la boule noire et la fastueuse couronne brillante qui l'entoure. Dans la nuit Orion brille de tous ses feux. Pour rien au monde nous ne voudrions rater ça. Personne ne manifeste plus sa peur d'une ombre.

C'est pourquoi la colère nous monte au visage quand des astrologues se servent de l'éclipse à des fins mercantiles. Le terrifiant se vend bien. Alors, comme au Moyen Age, on prédit toutes sortes de catastrophes qui vont s'abattre sur nous à cause d'une ombre. En quel siècle vivons-nous ?

La crédulité n'a pas de bornes. Il y aura encore des gens pour acheter ce galimatias. Toute censure serait vaine. La seule qui serait efficace serait le manque de clients faute d'imbéciles.

ETAIENT-ILS RATIONNELS ?

Les rationalistes positivistes sont partis sur idée saine : ne plus s'en laisser conter par les histoires toutes gratuites et plus ou moins naïves des religions et surtout de la religion dominante en Europe, la religion judéo-chrétienne, à plus forte raison catholique. La Bible heurtait la raison par la création du monde en sept jours alors qu'on comptait déjà en millions d'années, par celle de l'homme avec de la boue sur laquelle avait soufflé le Créateur, par celle, séparée, de la femme depuis une côte d'Adam, par une seule pomme dont la consommation défendue a eu pour punition la souffrance et la mort de milliards d'innocents au cours des siècles, par Josué arrêtant le soleil alors qu'on savait l'essentiel du système solaire, et par tant d'autres faits plus ou moins fantaisistes qu'elle racontait.

Mais, si la théologie n'obligeait pas à croire à tout ce que dit la Bible, l'histoire du Christ était ponctuée de ces obligations de croire que sont les dogmes, la naissance virginale de Jésus alors que débutait la génétique, sa Résurrection, fondement essentiel de la religion, manifestée seulement par des apparitions, l'Ascension alors que la gravitation était depuis longtemps découverte, la contradiction mathématique de Dieu en trois personnes alors que n'étaient

définies ni la notion de Dieu, ni celle de la personne, la Résurrection finale des corps que réintégrerait leur âme. (Comment se débrouilleraient les anthropophages ?...) Ils trouvaient de quoi se gausser.

Les autres religions n'étaient pas plus sérieuses, ni l'Islam avec un autre Dieu, Allah, et un autre prophète, Mahomet, ni celles des peuplades arriérées avec leurs dieux de bois ou de pierre.

Le paradis chrétien était peut-être plus admissible par son aspect mystérieux délivré du temps que le paradis musulman trop facile avec ses belles houaris œuvrant toujours au service et au plaisir des mâles, naturellement.

En face de ces histoires dures à avaler et certaines vraiment indigestes en dépit des efforts de certains croyants pour ressouder les morceaux par des explications du genre tremblement de terre venant à point démanteler les murs de Jéricho, chute d'une météorite embrasant Sodome, épidémie expliquant une plaie d'Egypte, etc... La science toute neuve avançait à pas de géants en physique, chimie, astronomie, microbiologie, paléontologie, évolutionnisme etc... au grand triomphe des rationalistes de la première heure.

Ils ne voyaient pas la réalité profonde sur laquelle germe chez les hommes, en tous temps et en tous lieux, la diversité du concept religieux, pas plus que beaucoup de croyants d'ailleurs.

La philosophie elle-même ne trouvait pas grâce devant les positivistes, elle qui cogitait à perte de vue depuis l'Antiquité sur les mêmes questions sans avancer d'un pouce. Trop éloignée du concret, elle était à leurs yeux sans intérêt.

A la fin du XIXe siècle la science avait ou aurait explication à tout. On atteignait le bout de la connaissance dont on maîtrisait désormais l'essentiel qu'il suffirait de développer : un univers formé de corpuscules matériels agencés de mille et une manières par des forces, connues ou encore inconnues, dans le cadre de l'espace, isotrope et sans limite, et du temps, orienté mais sans fin, deux absolus que personne n'aurait songé à remettre en question et qui garantissaient la constance d'étalons universels. Et tout l'univers, de l'atome aux galaxies, fonctionnait sous la loi d'un déterminisme absolu, au point que si on possédait les paramètres de tous ses éléments, on pourrait théoriquement en déduire la totalité de son avenir sans limite dans le temps. La conscience n'était qu'un épiphénomène de la matière avec pour conséquence sa disparition avec l'organe qui l'engendrait, comme le foie secrète la bile, ce qui signifiait que tout être humain venait du néant et y retournait. Débile dès lors d'aller chercher dans les croyances de vaines illusions. Il n'y avait rien d'autre. Point final.

Mais affectivement ce monument de raison était une redoutable prison et beaucoup cherchaient à s'en évader, soit par un vague déisme à la façon de Voltaire ou de Renan, soit en coupant carrément les ponts entre une science à laquelle leur raison restait fidèle et une religion qu'ils cultivaient tout de même en secret dans leur cœur.

Le malaise hantait en effet les esprits qui se devaient de faire bonne figure. Il était donc rarement avoué. Seuls quelques grands caractères ont osé le faire et avec une rare franchise à laquelle il faut rendre hommage. Jean Rostand et Jacques Monod seront parmi les derniers.

Telle était la situation d'un esprit éclairé de la fin du XIXe siècle, bloqué dans une impasse sans issue. En voulant se libérer de la métaphysique et de la croyance, les rationalistes de l'époque se sont piégés eux-mêmes.

Ce "Contre Moyen Age" est une période noire dans l'histoire de la pensée occidentale. Il imprègnera insidieusement les mentalités et sera une des causes souterraines du nazisme et du pseudo communisme soviétique. Le racisme se trouvait une justification directe chez Darwin, le communisme indirectement en assimilant la lutte des classes à la lutte entre espèces. Tout cela était logique.

Les temps maintenant ont bien changé. C'est la science elle-même qui démolit les barrages qu'on élevait naguère en son nom contre la croyance.

Il est regrettable que toute une partie du public et même des scientifiques vivent encore sur les schémas mentaux hérités du XIXe siècle bouclant les incroyants dans leur prison physico-chimique et obligeant les croyants pour sauver leur foi à se construire un monde surnaturel.

Les uns et les autres restent en arrière de la science et, s'ils ont entendu parler de la Relativité et de la Quantique, ils n'ont pas encore remis à jour leurs anciennes conceptions de l'espace, du temps, de la matière, de l'énergie, de la vie, de la conscience ou âme ou esprit, qu'on appelle cela comme on voudra, d'eux-mêmes enfin.

L'idée des premiers selon laquelle la croyance n'est que drogue ou fantasmagorie est sans appel. Mais d'où tirent-ils une telle assurance ? Leur propre existence ne soulève donc chez eux aucune question ? Ils sont murés dans leur certitude et sont bien incapables de s'en évader.

L'idée des seconds est que le monde qu'ils connaissent et même étudient est secondaire et fugace et qu'un autre monde surnaturel et mystérieux les attend où ils trouveront enfin ce que jamais ils ne connaîtront ici-bas. A la prison des premiers, ils substituent la stérilité de l'univers.

A quoi bon discuter avec les uns et les autres ? Ils sont pétrifiés dans leur attitude et ne pourront jamais s'en défaire. Ce sont leurs enfants qui rajeuniront l'humanité d'idées neuves.

UNE ERE NOUVELLE

Jamais l'humanité ne s'était vue contrainte de procéder à une telle révolution mentale. Après avoir reconnu la faiblesse des idées de base sur lesquelles jusqu'ici elle avait vécu, la voilà maintenant devant un espace blanc qu'elle doit impérativement combler, devant tout un système de pensée à reconstruire solide à partir des réalités que la recherche fondamentale lui découvre. C'est maintenant de toute une mentalité cosmique qu'elle doit se doter sous peine d'une rétrogradation qui la fera retourner pour mille ans dans un nouveau Moyen Age irrationnel où pour survivre il lui sera impératif de se boucher les yeux et de brûler les hommes de science comme les sorciers d'autrefois.

Cette révolution nous sommes en train de la vivre. Aujourd'hui moins que jamais, notre esprit ne peut rester en panne. Devant l'immensité des territoires à découvrir, le cœur autant que la raison nous poussent à nous y lancer avec enthousiasme car l'avenir déborde de promesses. La recherche paie d'abord par la joie qu'elle procure.

LE TUNNEL DU MONT-BLANC

La catastrophe du tunnel du Mont-Blanc est une manifestation de plus des ravages de l'économie de profit : l'argent passe avant les hommes.

Au départ devant l'énorme coût de l'ouvrage on renonça vite au projet de deux tubes et on réduisit le tunnel à deux voies alors que dans le granit des Aiguilles de Chamonix dont la solidité est particulièrement appréciée des grimpeurs, on aurait pu élargir sa section à quatre bandes tel le tunnel de la Croix Rousse à Lyon. Singulière courte vue des concepteurs beaucoup moins capables de voir loin que le simple usager.

Mais l'argent doit rapporter vite. Le danger d'un tube étroit long de onze kilomètres où un simple accrochage bloquait onze kilomètres de voitures était si évident que la réglementation imposa un espacement de cent mètres entre véhicules. Cette distance laissait une place suffisante aux voitures particulières pour faire rapidement demi-tour.

Ce minimum de précaution ne dura pas longtemps.

Le trafic dépassa les prévisions et la rentabilité aussi. Le tunnel devint une manne de profits. Face à la complexité de la direction d'une industrie, la gestion d'un tunnel est on ne peut plus simple. Belle niche commerciale où l'argent abonde et où on peut caser les bons amis.

Devant l'aubaine les appétits s'aiguïsèrent et, comme aucun accident grave n'était à déplorer depuis une trentaine d'années, on ferma les yeux sur la distance réglementaire pour faire passer le maximum de véhicules, surtout de poids lourds, les plus rentables mais aussi les plus dangereux.

On aurait un peu compris si l'entreprise avait été déficitaire et qu'elle ait été amenée à rentabiliser l'ouvrage à tous prix pour ne pas déposer son bilan. Mais elle était prospère, ce qui excitait l'appétit des intéressés et on joua la vie des clients en repoussant les avertissements qui auraient conduit à des dépenses.

Quel cauchemar d'imaginer la terreur des passagers et leurs cris en se voyant rattraper par la masse de feu et de fumée. Une voûte, des parois, où fuir ? Rouler pour gagner sa vie ou partir en vacances et griller vif dans un four crématoire....

On a risqué cela pour faire plus de profits !

DEJA LA BAISSÉ DE L'EURO

Voilà que la valeur de l'Euro nouveau-né se déprécie devant celle du Dollar et selon les idées reçues le public y voit une menace pour l'économie européenne. Ne lui a-t-on pas pendant des générations rebattu les oreilles avec la gloire du Franc fort et l'horrible mal de l'inflation qui spolie ces sympathiques retraités et ouvriers en faisant monter les prix. Quelle grandeur d'âme !

Mais qu'est-ce que la monnaie, sinon une reconnaissance de dette ? On l'a assez répété ici.

Nous avons perdu notre autonomie monétaire en passant prématurément à l'Euro mais ce que nous avons dit du Franc vaut maintenant pour l'Euro.

Quand la différence de valeur réelle du Franc par rapport aux autres monnaies devenait un handicap freinant notre économie, tout gouvernement décidait une dévaluation, aussi inopinément que possible pour éviter la spéculation des initiés, et un nouvel équilibre était rétabli avec les autres monnaies étrangères. Grâce à cet artifice qui spoliait les possesseurs de Francs mais rendait nos produits moins chers pour les étrangers, notre économie était relancée. Les capitaux placés devant cette nouvelle situation n'avaient aucune raison de fuir. Pour eux le mal était fait.

Aujourd'hui il n'y a pas de dévaluation autoritaire mais une libre fluctuation entre Dollar et Euro. L'Euro baisse par rapport au Dollar et se met ainsi en meilleure posture de concurrence.

Or l'Europe ne réagit pas tellement, non parce qu'elle laisse sans regret son Euro perdre de sa valeur mais parce que se profile à l'horizon l'épouvantail de l'inflation et là on voit rouge.

L'inflation est la baisse de valeur de la monnaie non pas vis-à-vis des autres monnaies mais vis-à-vis des biens réels. Les dévaluations sont une affaire entre des monnaies, l'inflation une affaire entre la monnaie et les biens réels, les seuls qui lui donnent sa valeur et son existence.

Quand l'argent s'accumule par spéculation sans contrepartie d'échanges de biens réels ou de services, ce qui asphyxie l'économie, la cybernétique de l'inflation lui reprend sa valeur indue pour la réinjecter dans la circulation générale. Pour contrer ce danger une coalition des puissances d'argent s'est spontanément formée dans les pays riches pour bloquer à mort cette inflation qui les spolie, d'où chômage, misère, délinquance et révoltes. Voilà pourquoi on ne réagit pas trop à la baisse de la monnaie concurrente de peur que l'inflation revienne s'attaquer aux monnaies de ceux qui en ont leurs comptes pleins, cette pelée, cette galeuse d'où vient tout le mal.

ELECTIONS EUROPEENNES

Les élections européennes intéressent bien peu le public. Faut-il s'en étonner ?

On a commencé par faire l'Europe de l'argent avant de faire l'Europe des hommes. Comment alors apparaît-elle aux yeux du public ? Comme une entité vague, mal connue, construite par des technocrates peu accessibles, et on ne sait même pas quelle en est la capitale.

Aux élections françaises on se bat pour des têtes bien connues, pour des visages familiers qui se font aimer ou détester ou même moquer en guignols, pour des assemblées, régions, mairies qui nous touchent de près, pour une politique nationale dont on peut dire pour le moins qu'elle vit.

Le parlement européen est loin des gens. On en connaît peu les têtes et les rouages. On se découvre tout à coup sous la dépendance des autorités européennes quand des événements la font intervenir en matière de santé, de défense, de drogue et bien sûr pour *des plans sociaux*.

Alors que les populations devraient voir large et loin dans l'avenir, on va voter pour des motivations aussi minces que la chasse dans les Landes, pour une liste de moins d'impôts (c'est nouveau), pourquoi pas pour la défense du point-virgule ? Ce scrutin offre bien peu d'intérêt sauf à constituer un certain sondage pour les hommes politiques qu'on connaît. En fait on ne vote pas pour l'Europe, on vote politique intérieure.

La bonne, la concrète, la véritable Europe aurait dû s'entreprendre par une communication intense entre les peuples, par des contacts serrés, par des jeux, par des voyages subventionnés, par un idéal commun, par l'enthousiasme d'une jeunesse qui se découvre et veut du nouveau.

On a dépensé des milliards pour la technocratie et rien pour la rencontre des populations. L'Europe des esprits et des cœurs reste encore à faire.

UNE EXPERIENCE DE PENSEE

L'expérience de pensée, cet exercice pratiqué de tous temps par les philosophes, a été adoptée maintenant par les physiciens et elle souvent employée pour résoudre un problème échappant à toute possibilité d'expérimentation. Nous en avons déjà fait une avec le paradoxe de Jules. (Voir N° 7)

L'expérience de pensée consiste à proposer les hypothèses les plus hardies et à essayer de leur apporter une réponse uniquement par la logique, et si possible par les mathématiques en excluant donc la contradiction et le non-sens.

Elle surgit souvent de l'intuition qui pose un problème et cherche à le résoudre et, si son résultat semble tenir, elle passe à la théorie et elle réclame le verdict de l'expérience concrète.

Faisons l'expérience de pensée suivante.

Si quelque part dans l'espace on fait tourner un cylindre creux, les liquides non miscibles et les mélanges en suspension qu'il contient se plaqueront sur les parois dans l'ordre de leur densité croissante, comme dans toute centrifugeuse.

Mais si en pensée nous supprimons l'univers autour du cylindre, sa rotation n'aura ni repère, ni réalité par absence de relation de l'ensemble, cylindre plus son contenu, avec quoi que ce soit, à moins d'inclure l'observateur lui-même à l'expérience comme le font la Relativité et la Quantique. Mais faisons-en ici abstraction. En l'absence de toute rotation, on ne voit pas alors ce qui pourrait empêcher les corps en suspension de se mélanger de nouveau par agitation thermique.

Mais, l'univers toujours absent, supposons sur le même axe deux cylindres contenant le même mélange et liés par un ressort hélicoïdal maintenu tendu par un cordon quelconque. Le cordon casse. Les deux cylindres se mettent à tourner en sens inverse l'un de l'autre. Cette fois la rotation reprend sa réalité et rien n'empêche d'admettre qu'elle produise sur eux un effet centrifuge car l'énergie du ressort aura été transférée aux deux cylindres. Même s'ils s'éloignent, étant à eux-mêmes leur propre référence de distance, ils garderont le souvenir de l'un par rapport à l'autre.

Conclusion : il est impossible de penser qu'un corps quelconque, qu'il soit matière ou énergie, puisse être absolument indépendant de tout autre corps. On ne peut étudier à fond un corps sans étudier sa relation avec l'univers. Tout est lié dans l'univers. C'est ce que nous enseignait déjà la gravitation universelle. C'est ce que nous enseigne aujourd'hui la Quantique qui élimine de certains problèmes la notion d'espace. C'est ce que veut au fond tout simplement la logique car faire partie de, c'est bien être relié à... Tous les corps sont reliés à tout l'univers.

ASTROLOGIE OU ILLUSION ?

En face de mille et une superstitions, tout esprit se voulant raisonnable a vite fait de les balayer d'un revers de main. Il a raison dans la mesure où d'innombrables charlatans sincères ou non vivent de la crédulité des autres. Il est de ces superstitions tellement bêtes qu'on n'arrive pas à comprendre que des gens puissent y croire.

Mais il faut toujours scruter le fond des choses et se demander pourquoi elles existent.

En se penchant à sa fenêtre quelqu'un voit au loin chaque nuit, côte à côte, trois lumières de luminosité à peu près égale. Il les connaît bien et les appelle les trois sœurs. Une nuit par curiosité il sort pour les reconnaître. L'une est une petite lampe d'un carrefour près de chez lui, la deuxième bien plus loin l'éclairage d'un parking de camions, la troisième à douze kilomètres le phare du terrain d'aviation. Les trois sœurs n'étaient qu'une apparence, visible seulement de la position de son immeuble.

On comprend où on veut en venir. L'astrologie est nigaude car elle se fonde sur ces apparences que sont les constellations du zodiaque et qui n'ont pas plus de réalité que nos trois sœurs.

Le seul fondement qu'on puisse accorder à l'astrologie est le fait que tout est relié dans l'univers et que dans une certaine mesure la répartition des astres joue comme tout le reste un rôle dans notre destin. Rôle semblant bien microscopique parmi les innombrables facteurs qui agissent sur nous dans notre vie ordinaire.

Les prévisions des astrologues sont d'ailleurs assez prudentes et leurs interprétations faciles à moduler selon ce qu'on veut y voir.

Il serait curieux de savoir si un astrologue a prévu avec confirmation ultérieure qu'à tel jour, telle heure, son client recevrait un rappel d'impôt se montant à 4.625,60 Frs, et surtout s'il a réussi la même prédiction à plusieurs reprises.

L'astrologie se nourrit de deux aliments :

- De la "preuve par coïncidence". Si sur le nombre il arrive que des événements coïncident avec les prédictions, ils seront mis en relief parmi tous ceux qui n'y répondront pas. (*Voir N° 36*). De même dans les jeux : un gain énorme pour un seul joueur masque les innombrables pertes et fait oublier la chance infinitésimale que chacun a de gagner.

- De la fine psychologie qu'acquiert un astrologue au contact de ses clients. Lorsqu'il a bien cerné leur personnalité, il peut prévoir ce qui a des chances de leur arriver. Si cela se réalise, son intuition sera portée au compte des astres et son don de voyance confirmé.

Un astrologue peut faire beaucoup de bien s'il emploie son talent à consoler et conseiller ceux sur lesquels il a une emprise. Madame Soleil révélait un admirable bon sens et sa voix faisait autorité. Sous l'astrologue se révélait une fine psychologue bien plus efficace que beaucoup de psychiatres, spécialistes sans aura surnaturelle d'une discipline médicale dont l'objet, l'âme humaine et son substrat cérébral, est encore tellement mystérieux qu'elle n'en est encore qu'à ses

balbutiements. En psychiatrie, l'homme est plus important que le savoir et il est tout en astrologie.

LA TELEPATHIE

Cette fois nous avons affaire à une hypothèse qui repose sur des fondements autrement plus solides. Il est certain qu'à toute pensée, à toute émotion correspond une activité cérébrale. Elle est déjà décelable par ses effets électriques.

L'électroencéphalogramme est classique et personne ne s'étonnera qu'on puisse un jour capter et transmettre les impulsions produites par la pensée. Et rien n'interdit qu'on puisse ensuite à l'aide d'appareils de réémission connecter la pensée de quelqu'un sur celle d'un autre.

Et le pas est vite franchi de la prévision d'une évolution ou d'une modification cérébrale par l'homme lui-même qui permettrait de connecter directement les cerveaux. (*Voir N° 44*)

Comment ? Ici encore il est tentant de penser aux ondes électromagnétiques qui ont pris aujourd'hui la première place dans nos moyens de communication. Mais on ne risque rien à prévoir la découverte de modes de transmission qui, pareils à certains phénomènes quantiques, seront étrangers à l'espace, donc à la distance, donc instantanés.

Déjà dès maintenant il n'est pas impossible qu'on puisse prouver par des expériences matérielles la réalité de la télépathie, ce qui reste encore à faire.

Même si l'action cérébrale à distance est minime, l'énorme faculté d'amplification de nos appareils actuels devrait déjà lui donner une valeur suffisante pour être reçue par d'autres cerveaux.

Olivier Costa de Beauregard fait état d'expériences concrètes et renouvelables où la simple force de pensée de l'expérimentateur provoque la modification de la répartition qui serait normalement aléatoire d'événements survenant en grand nombre. Que cette influence soit amplifiée et il n'est pas déraisonnable d'espérer pouvoir en obtenir une action directe entre les consciences.

On peut même par des expériences de pensée en prévoir les conséquences. Si cette possibilité était prouvée, nous trouverions là une issue inattendue à nos aspirations les plus fondamentales.

NON-INGERENCE ENFIN OUT

L'intervention armée en Yougoslavie mérite une place spéciale dans l'évolution des rapports internationaux. Le sacro-saint principe de non-ingérence dans les affaires intérieures d'un Etat exonérait les autres de toute responsabilité dans les injustices, les exactions, les massacres qui s'y commettaient. Les frontières étaient des barrières morales autant qu'économiques.

Aujourd'hui une conscience collective mondiale s'éveille et on tolère de moins en moins dans un autre pays ce qu'on condamne dans le sien.

Les temps changent en effet. Déjà le procès de Nuremberg, malgré toutes les critiques qu'on pouvait lui faire, avait au moins le mérite de rendre pour la première fois les responsables d'une guerre passibles des tribunaux. (N° 3)

Curieusement la guerre contre l'Irak coupable d'avoir envahi le pays voisin fut brusquement arrêtée pour d'obscures raisons à odeur de pétrole et Sadam Hussein ne fut pas inculpé.

L'intervention armée de l'Otan en Yougoslavie est, elle, à notre connaissance, la première à être engagée dans un but d'ordre moral sans intérêt économique. On savait par des expériences récentes ce qu'il en coûte de laisser faire et l'opinion publique de mieux en mieux informée demandait qu'on arrête les expulsions et massacres.

Que des erreurs aient été commises, notamment d'avoir négligé l'importance de l'information auprès du peuple serbe, n'y change rien. (Voir N° 62)

Le principe de non-ingérence, excuse de toutes les lâchetés, a bel et bien sauté. L'humanité enfin installe une police et une justice au-dessus des nations et nous nous en réjouissons.

Mais il ne faut pas oublier une autre guerre à laquelle doit s'opposer une justice au-dessus de la minorité des magnats de la finance et qui ressemble à un génocide larvé aux millions de victimes. Pourquoi à une époque aux technologies avancées trouve-t-on en face de quelques fortunes insolentes une immense majorité de miséreux exclus de l'humanité ? Sinon que les habitants de notre planète ne sont pas tous considérés comme des associés ayant leurs droits et leurs devoirs.

Faudra-t-il beaucoup de temps pour que les hommes prennent conscience qu'ils sont passagers du même bateau naviguant dans un océan sans limites actuellement visibles et qu'ils ont tout intérêt à s'organiser de façon à vivre aussi heureux que possible, ce qui nécessite un droit et une justice les rendant réellement égaux dans leur statut de Terriens ? Faudra-t-il longtemps pour que les privilégiés du bord se rendent compte qu'une majorité de désespérés sur le même navire risque de se révolter et de le couler ? (Voir N° 36)

Mais ne soyons pas pessimistes car une liaison unit de plus en plus les personnes de tous pays et de toutes conditions et la marche logique de notre évolution aboutit en droite ligne non sans mal à rendre tous les hommes solidaires. C'est dans cette perspective qu'on doit placer l'intervention au Kosovo. (Voir N° 8 32 39)

ALERTE A LA DIOXINE

L'affaire de la dioxine prend des proportions hors de toute vraisemblance.

Il est bon, il est excellent que les autorités et les électeurs prennent conscience de la qualité de vie de notre environnement et de notre alimentation. Par appât de profits ou nécessité économique, les farines animales employées pour nourrir les animaux de boucherie et la volaille sont une horreur et devraient être prohibées.

Ce sont elles les responsables de nos maladies mais pas les quelques pollutions accidentelles qui se produisent. L'arsenic est un poison mais ce n'est pas parce qu'il peut y tomber un peu de détergent qu'il faudra accuser le détergent d'empoisonner quelqu'un.

Comme beaucoup de dérivés benzéniques, la dioxine est cancérigène, mais à un degré si modeste qu'en pollution accidentelle elle n'a jamais tué personne. A longue échéance on ne peut encore se prononcer. Encore faudrait-il qu'elle soit ingérée à dose continue pendant longtemps, ce qui n'est pas le cas des accidents. Qu'on s'en préoccupe, c'est très bien. Qu'on prenne des précautions, tout à fait normal. Mais en faire une catastrophe relève d'une intention de sensationnel dont les visées économiques ne sont pas absentes.

Le tabac tue des dizaines de milliers d'intoxiqués par an. Il n'est pas terriblement exagéré de dire que le fumeur se met un tuyau d'échappement dans la bouche. Si on faisait preuve envers le tabac de la même sévérité qu'envers la dioxine, il y a longtemps qu'on aurait lancé des alertes à la radio, envoyé des haut-parleurs dans les rues et apposé les scellés sur tous les paquets de cigarettes dans les bureaux de tabac.

"En toutes choses il faut savoir raison garder"

LA SOLUTION PAR L'AMOUR

Une jeune fille d'une famille islamique où les filles ne disposent pas de la liberté de choisir leur vie en toute indépendance et un jeune homme d'une famille de vieille tradition chrétienne se rencontrent et un véritable amour naît entre eux. Telle est la puissance de l'amour qu'il passera par-dessus toutes les barrières qu'on lui oppose, se défendra par tous les moyens, ruse, clandestinité, éclats, révoltes, et rien ne le vaincra ni la violence, ni la mort. Que d'histoires magnifiques se vivent dans ces cas-là ! L'amour est le sentiment le plus puissant, le plus profond qui anime les hommes et il l'emporte toujours.

Quand une ethnie s'installe dans un pays, elle a généralement tendance à préserver ses coutumes et traditions, souvent par contrainte sur sa jeunesse qui les a peu vécues. Cela ne va pas sans mal, ni même sans drames. Mais elle ne peut longtemps maintenir son barrage. Le côtoiement quotidien, les échanges commerciaux et les divertissements communs, quand ce n'est pas le travail, favorisent les connaissances réciproques. Le temps passe. De nouvelles relations s'installent entre les personnes plus qu'entre les communautés. Une génération suffit à rendre la cohabitation non seulement vivable mais naturelle.

De toutes les relations celle de l'amour reste la plus efficace pour concilier deux communautés opposées. Deux amants se moquent bien des rivalités ancestrales. Ils sont jaloux de leur indépendance, réagissent vigoureusement à toute menace, ignorent superbement l'influence de l'argent et ne se donnent d'autre but que de vivre ensemble.

Non seulement l'amour unifie ce qui est opposé mais il est créateur et les enfants qu'il suscite sont peu sensibles aux vieux préjugés. Il dissout par là les impossibilités du moment. Contre tous les pessimismes, c'est lui qui aura raison.

SOLVAY 1927

Le mémorable congrès de Solvay d'octobre 1927 réunissait les intelligences les plus performantes au monde, celles qui eurent la plus forte influence sur la pensée scientifique et même philosophique de notre siècle : Marie Curie, Einstein, Bell, Bohr, Born, de Broglie, Dirac, Eisenberg, Langevin, Pauli, Plank, Schrödinger etc... Vingt neuf têtes pensantes qui édifiaient la physique des prochaines générations.

Or toutes ces sommités aujourd'hui ont disparu. Comme tout être humain, riche ou pauvre, savant ou ignorant. Et on se demande quelles pouvaient bien être leurs convictions, leurs opinions philosophiques et religieuses. Comment ont-ils, eux dont la puissance de réflexion dépassait celle du commun des mortels, affronté les vicissitudes de l'existence ? Quelle fut en particulier leur attitude devant la mort ? On dit qu'ils ont discuté entre eux en marge des réunions des problèmes religieux, de celui de l'existence de Dieu à laquelle certains croyaient et d'autres ne croyaient pas, de savoir si le monde avait un sens ou pas, bref des plus hautes questions qui se posent à l'homme depuis toujours.

On n'a pas, à notre connaissance, pris note de ces conversations et c'est dommage. Mais tout génies qu'ils étaient, ils n'étaient pas plus avancés que les autres. Et leurs croyances étaient aussi diverses que celles du commun des mortels, avec cependant, et c'est capital, une plus large ouverture d'esprit.

Il serait invraisemblable que l'un d'eux ait pensé que l'autre était un imbécile parce qu'il croyait en ce que lui-même ne croyait pas. Il n'y a que les petits esprits pour avoir une opinion de soi aussi farfelue et des autres aussi débile.

Cette différence entre la hauteur scientifique de ces intelligences et leur impuissance à découvrir une assise solide à leurs croyances respectives ne doit pas nous surprendre. Leur démarche scientifique est comparable à l'ascension de l'Everest tandis que leur démarche religieuse monte jusqu'au soleil. Alors à cette distance leur différence d'altitude avec celle du penseur moyen a bien peu d'importance.

Or ils sont tous morts et il y a de quoi se poser des questions devant cette perte, apparente ou non, d'esprits hors pair. On peut en conclure à la vanité de toute chose, impasse absolue pour la raison. On peut par contre en mesurer, et là sans crainte de se tromper, l'étendue des problèmes à résoudre avant de pouvoir au moins atteindre la paix intellectuelle et on doit donc leur être reconnaissant des progrès qu'ils ont permis d'accomplir en ce sens, ne serait-ce qu'en balayant les idées reçues qui nous bouchaient l'horizon. Pour aller de l'avant, il faut constamment repousser nos peurs et nos préjugés et Dieu sait si sur ce point nous avons à faire.

Au fond, tous ces savants vivent passionnément une grande aventure. Il est des gens qui escaladent les montagnes. Il en est qui explorent les profondeurs des océans. Il en est qui ne rêvent que de foncer plus loin que la Lune, vers Mars, aux confins du système solaire, sachant qu'ensuite leur soif de conquêtes les propulsera encore vers d'autres cieux. Eux, dans les espaces intérieurs de la réflexion et du calcul, ils partent à la conquête de la Toison d'Or, celle des mystères de l'univers. Poussés par la même ferveur, aventuriers de l'esprit, ils marchent en tête de la caravane humaine et ils peuvent s'en aller ensuite sereinement, persuadés que d'autres reprendront le flambeau et pourront, sans trop savoir comment, les rappeler vers eux. Ainsi, vue sous cet angle, la poésie sert comme chez les Grecs à exprimer ce que notre langage prosaïque ne peut.

Sous les théories et les équations arides, il se cache en réalité, même si leurs auteurs ont la pudeur de ne pas se l'avouer, beaucoup d'amour.

CROYANCE FONDEE OU NON

Tant qu'un fait n'est pas acquis, le sentiment le fait apparaître possible ou impossible ou certain ou dérisoire suivant l'humeur de chacun.

Au temps où la Terre était plate, certains pensaient, en regardant l'horizon de l'océan, qu'il y avait certainement au-delà, très loin, d'autres terres inconnues et que si on naviguait suffisamment longtemps on finirait par les découvrir.

Les affabulateurs devaient en parler comme peuplées par des sauvages et des animaux chimériques, d'autres comme regorgeant de richesses, car rien n'arrête les imaginations dans ces cas-là.

Les déçus de la vie rêvaient d'une aventure où ils iraient prendre une revanche facile et en reviendraient couverts d'or et de gloire.

Les pessimistes n'y voyaient que la perte des inconscients dans un naufrage inéluctable.

Les maladifs éprouvaient une sensation d'épuisement rien que d'y penser.

Les sceptiques haussaient les épaules. Même si c'est vrai, on ne pourra jamais y aller.

Les réalistes s'en moquaient. Il n'y a rien au delà de ce qu'on voit. La terre s'arrête là où est sa limite. C'est évident.

Les excités étaient sûrs et certains qu'il y avait de l'or à ramasser et des femmes voluptueuses à s'offrir dans des jardins idylliques.

Finalement chacun s'en faisait une idée selon son éducation, son caractère, son état de santé ou le fonctionnement de ses glandes endocrines.

Cela dura jusqu'au jour où un navigateur, qui avait sérieusement étudié l'enseignement des géographes de son époque, fut convaincu que cette croyance était fondée et qu'en allant droit vers l'Ouest on trouverait inévitablement des terres nouvelles appartenant sans doute à l'Asie. Il le fit et découvrit l'Amérique.

Cette découverte concrète éteignit du coup les scepticismes, les certitudes négatives, les pessimismes maladifs, les imaginations débiles pour donner raison a posteriori à une croyance fondée.

C'est un peu ce qui se passe dans la tête des gens à propos des croyances à caractère philosophique ou religieux. Les hommes de foi d'une croyance y tiennent dur comme fer. Pour d'autres la croyance est une maladie mentale qu'il faut impérativement éliminer. D'autres affirment qu'on ne saura jamais rien. Les débiles n'ont pour toute croyance que moquerie. Chez tous la sensibilité, l'état nerveux, la passion, la santé même, asservissent la raison, que ce soit dans un sens ou dans l'autre. Bien peu sont capables d'examiner impartialement leur croyance avant de l'adopter ou de la rejeter.

Il faut dire que dans ce domaine de recherche extrême l'incertitude est grande permettant d'innombrables interprétations et, comme il touche à la sensibilité la plus profonde, il suscite tout un tas de croyances hétérogènes. Le malheur est que plus une croyance est forte, plus elle tend à s'opposer aux autres au besoin par la violence. On l'a bien vu par le passé. Aujourd'hui avec le progrès des communications les hommes apprennent à se connaître et à respecter, non sans mal, les croyances d'autrui, puis à les comprendre, puis à mettre en commun leurs concordances. La première vertu de tout croyant, l'anticroyant étant un croyant comme les autres, c'est la tolérance.

La croyance reste malgré tout un domaine où la l'imagination suscite trop facilement l'illusion alors que par son importance extrême elle ne devrait être gouvernée que par la raison, sans compromission avec les espoirs qu'on en attend.

Or, à travers la turbulence des religions, doctrines, sectes, superstitions, scepticismes, négativismes gratuits, il est difficile de se tracer un chemin sans se laisser dévier. Nous ne devons avancer qu'avec prudence, connaissant bien les limites de notre raison, ne jamais prendre une hypothèse que pour une hypothèse, sinon déclarer ouvertement qu'on en fait un acte de foi. C'est sur cet acte de foi que Christophe Colomb a pris la mer, a tenu bon contre un équipage devenu incrédule et a vu sa croyance confirmée.

L'EDUCATION EN PANNE

Une société est un être vivant dont la santé se mesure à la régularité de son fonctionnement. Il est indispensable pour cela qu'elle soit organisée. Aux lois de la nature qui régissent la matière correspondent celles qui régissent les sociétés et qui s'appellent le Droit, que celui-ci soit écrit ou coutumier. Sans le Droit une société est invivable. Allez demander à l'anarchiste le plus obtus s'il s'engagerait sur une autoroute où tout le monde serait libre de rouler dans n'importe quel sens, à n'importe quelle vitesse et sur n'importe quel côté !

Pour établir ce Droit et en surveiller l'application il faut une autorité, autorité que se donne lui-même le peuple, et qui n'est pas une domination mais un service. Un service n'implique en rien que celui qui le rend soit supérieur sur le plan humain à ses subordonnés, pas plus que le contrôleur aérien aux directives de qui les pilotes obéissent n'estime leur être supérieur.

Ce sens de l'organisation sociale est normalement transmis aux enfants par leurs parents puis par leurs maîtres et professeurs, ou plutôt l'était, car un insoutenable manque de respect pour leurs parents et enseignants s'est installé chez beaucoup d'enfants et d'adolescents au point que la vie sociale en est menacée.

Naguère, les enseignants étaient respectés non seulement par les enfants mais aussi par les parents. L'instituteur du village était une personnalité locale avec le médecin, le maire et le curé. Dehors on le saluait. En classe on se tenait bien, trop bien même, ce qui nuisait à l'aisance des relations. Le bureau du maître ou de la maîtresse était sacré. On s'écartait pour leur laisser le passage. Que tout fut parfait, loin de là, mais enfin l'enseignement fonctionnait et préparait les enfants et adolescents à la vie sociale.

La coopération des parents et des enseignants ne posait pas tellement de problèmes. Si un garnement osait se plaindre à son père d'avoir reçu une gifle de l'instituteur, il risquait d'en recevoir une deuxième. Il pouvait y avoir des abus mais sur ce chapitre les incidents entre parents et enseignants étaient rares. Entre ces deux soutiens se faisait ainsi l'apprentissage de la vie.

Aujourd'hui tout est bouleversé. La liberté nécessaire s'est muée en irrespect, désordre, vandalisme, violence. Où ? Surtout dans les milieux défavorisés. Le manque d'argent devant l'abondance qui s'étale au grand jour engendre chez les parents pauvres un complexe devant leurs enfants à qui ils ne peuvent acheter ce dont ils ont tellement envie et dont le sens de la justice aussi se révolte. Les enseignants représentent à leurs yeux l'oppression dont ils souffrent et ils soutiennent leur progéniture quand on la sanctionne.

De leur côté, débordés par un chahut permanent, privés de l'accord des parents, peu soutenus par leurs autorités, trop d'enseignants devant la marée montante du désordre baissent les bras.

La poigne de fer réclamée par certains ne rétablira jamais durablement l'ordre éducatif tant la richesse narguera impunément tant de misères.

SUR LE TROISIEME POUVOIR

Le principe le mieux élaboré de la démocratie est celui des trois pouvoirs accordés par le peuple à des citoyens choisis par lui pour le diriger. Encore faut-il que le peuple en ait le contrôle sinon la nature humaine est telle qu'abandonnée à son bon plaisir ou à sa libre interprétation, elle dévient trop facilement vers le despotisme. Le cas est flagrant du juge d'instruction décidant seul de l'arrestation d'un inculpé, pourtant présumé innocent, au gré de son opinion du moment qui peut dépendre plus de son humeur passagère ou de l'état de son foie que d'une réflexion sérieuse. Il aura peut-être blessé à vie un innocent. Pourtant il ne risquera aucun reproche au nom du principe de l'irresponsabilité du juge. Une Justice qui permet cela, sans contrôle autre que d'elle-même, n'a rien de démocratique.

C'est par ce manque de contrôle qu'est apparue dans des pays civilisés une caste aux privilèges despotiques étonnants. Elle domine les deux autres pouvoirs sous l'œil de laquelle ils n'ont qu'à bien se tenir. Mais elle, qui la surveille ?

Nous sommes pleinement d'accord, si on demande à des personnes à la moralité éprouvée de juger en toute indépendance les cas qu'on leur soumet, pour leur garantir cette indépendance. Sinon elles peuvent se laisser influencer par la crainte des sanctions possibles en cas d'erreur car le meilleur des hommes peut se tromper. Mais leur garantir cette indépendance jusqu'à quel point ? Pas question qu'elle soit totale. On ne sait jamais à quels débordements peut aller progressivement ou brusquement un homme seul ou même une caste. Il lui faut un garde-fou, très large dans ce cas, mais un garde-fou car tout être humain peut être le jouet d'une passion et c'est le protéger de lui-même que de limiter son pouvoir. Le Droit ne joue pas toujours ce rôle, loin de là.

Une qualité majeure que devrait avoir la Justice, c'est le discernement. Elle a pour vocation de protéger l'ordre public. Mais lorsqu'un fait isolé peut perturber hors de proportion l'ordre public, elle doit le juger discrètement en renonçant au principe de la publicité des audiences, laquelle est destinée à montrer aux citoyens que la justice est bien rendue. Principe contestable. Va-t-on opérer en public pour montrer que le chirurgien fait bien son travail ? Et ne pratique-t-on pas d'ailleurs l'huis clos précisément pour ne pas troubler l'ordre public ?

Tout comme la publicité des audiences, les pouvoirs abusifs donnés aux gens de justice les conduits parfois à provoquer d'énormes scandales.

La liberté, l'impunité exorbitantes laissées à un procureur obsédé a fait d'une minime affaire d'alcôve un scandale planétaire au point qu'il a fallu le bon sens des citoyens pour faire cesser le feu à une horde d'hypocrites avides d'argent. La Justice de ce pays n'en sort pas grandie.

Malgré l'évolution rapide de notre époque, la façon de juger n'a guère changé depuis l'Empire romain. On a humanisé les peines, adouci la prison mais les méthodes n'ont guère changé. Seule la science a marqué un gros progrès et sauvé, récemment encore, des innocents. On frémit alors à la pensée de tous les innocents condamnés à mort par le passé. En Justice la notion de preuve n'a rien à voir avec la notion de preuve en science.

Il est temps qu'on reprenne la conception même du troisième pouvoir et qu'on remplace l'ancienne et dangereuse mécanique rouillée par un système de contrôle par la société de son bon fonctionnement avec réparation automatique et indolore de ce qui lui a nui ou la menace. Une fois de plus l'utopie d'aujourd'hui sera la réalité de demain.

LA LIAISON HUMAINE

Autrefois les nouvelles ne circulaient qu'à la vitesse de déplacement des hommes. Seule l'information simple, celle du oui, se transmettait par voie visuelle : la prise de Troie fut annoncée à Argos par des feux allumés de sommet en sommet.

On pouvait aussi convenir d'un signe ou d'une fumée visibles de loin en plein jour, comme le pratiquaient les Indiens. Mais l'information proprement dite était portée par les hommes et leur vitesse étant au mieux celle d'un cheval au galop. Il fallait encore au XVIII^e siècle une huitaine de jours pour envoyer un courrier de Paris à Marseille. L'invention du télégraphe optique réduisit beaucoup les délais de transmission : un bref message pouvait parvenir de l'une à l'autre de ces villes en quelques heures. Mais il suffisait d'un brouillard pour l'arrêter. C'est ainsi que le débarquement de Napoléon à Golfe Juan ne fut connu à Paris que le surlendemain. Le pigeon voyageur restait encore le moyen le plus rapide mais il n'emportait qu'un volume minime d'informations, bien que parfois précieux. Si bien que, dans leur ensemble, les nouvelles ne se transmettaient qu'avec les hommes. Par bateau il fallait compter en mois. Un tremblement de terre survenu en Chine n'entraînait dans nos "actualités" que des mois après. A la Martinique on fêtait le retour de Napoléon de l'île d'Elbe alors qu'il voguait déjà vers Sainte Hélène.

Les hommes étaient tellement séparés par les océans qu'on ignora jusqu'en 1492 l'existence de l'Amérique et des peuples qui l'habitaient comme on ignore en ce moment ceux qui peuvent habiter une planète en dehors du système solaire.

Or voici que "subitement" à l'échelle de l'Histoire, soit en à peine plus d'un siècle, les hommes se sont reliés à un point tel qu'hier, sous Louis XIV, une telle perspective eut paru complètement démentielle. Si, en temps de parcours, la Terre était à cette époque comparable à

une montgolfière, elle est à présent réduite à une bille pour le déplacement des personnes et à un point pour la transmission des informations. (Voir N° 45)

Qu'un tremblement de terre se produise en Indonésie, au lieu de plusieurs mois il y a deux siècles, la nouvelle en est connue du monde entier en quelques minutes. Et même le progrès a été si rapide que ce qui naguère aurait paru un incroyable miracle est à présent tombé dans le banal. A Paris un gosse fait un dessin pour le commandant Cousteau en Antarctique et sur nos écrans nous voyons arriver ce dessin dans ses mains. D'une rue d'un village d'Auvergne un passant souhaite sa fête à un cousin de Kansas City. Du sommet du mont Blanc un alpiniste salue son épouse à Tokyo.

Au temps déjà ancien où le premier homme débarquait sur la Lune, celui-ci conversait tranquillement avec la Terre et des milliards de gens y assistaient en vision quasi directe. (La NASA en diffèrait de plusieurs minutes la retransmission). Autrefois quand un bateau avait disparu à l'horizon, on n'en avait plus de nouvelles pendant des mois, parfois des années lors des explorations.

Et voici qu'aujourd'hui en un rien de temps un réseau serré vient de se tisser autour de la planète reliant partout les individus à volonté. Ce sont bien tous les hommes qui entrent maintenant en contact direct. Utopie il n'y a pas vingt ans.

Lorsque les hommes s'éloigneront à des distances qui retarderaient leur contact par voie hertzienne, un autre mode de liaison instantané peut s'envisager sans reproche d'utopie. La Quantique nous en donne déjà des signes avant-coureurs.

Admettons alors réalisable une liaison instantanée indépendante de l'espace. Cette liaison ne se fera encore que par voie externe. Logiquement doit lui succéder un autre système assurant une liaison directe de pensée à pensée, donc cette fois par voie interne. Dans l'état actuel de nos connaissances, celle-ci ne pourrait marcher qu'à l'aide d'appareils de liaison directe, sans manipulation cérébrale aucune, par un réseau mondial. Ce n'est pas non plus une utopie puisque nous savons qu'à toute pensée correspond une activité cérébrale à caractère électromagnétique déjà détectable, et certainement bien plus encore.

Le stade suivant est le perfectionnement par éducation, intervention chirurgicale ou génétique, de notre organisme, surtout du cerveau. Nous serons reliés de pensée à pensée et nous pourrions échanger à volonté réflexions, sensations et sentiments. Hypothèse certes mais qui suit le cours de la logique. Peu importe qu'on l'imagine mal.

Quand nous supposerons cette liaison constante, nous l'appellerons la "connexion".

Et stade ultime : ce n'est plus simplement la connexion qui s'établira entre deux personnes ou plus mais la réunion de leurs consciences en une seule. Une révolution aux suites insoupçonnables.

A cette hypothèse la plus avancée, nous allons donner le nom de "fusion".

Nous voici enfin parvenus à ce point de départ que nous préparons lentement, prudemment et par petites touches, depuis le début de Reliance.

(Voir N° 5 6 7 19 21 22 23 24 25 26 28 29 30 31 35 40 44 45 47 52 60 64 66)

Et c'est pourquoi nous avons donné à cette mini revue le nom de RELIANCE, nom qui désignera ce système de pensée que nous étudierons par la suite, étant bien compris, que ce soit dit une fois pour toutes, qu'il ne repose que sur une hypothèse, mais une hypothèse qui se veut rationnelle.

L'HYPOTHESE ET LA FOI

L'hypothèse est une idée qui, si elle est confirmée par les faits, permettra de rendre compte d'un événement ou d'atteindre un but. La foi est la certitude qu'on accorde à ce qui n'est pas encore démontré.

Une usine a brûlé. On pense à un court-circuit. On n'en est pas sûr. Ce n'est qu'une hypothèse. Mais plus l'enquête avance, plus la supposition se renforce, au point que certains s'en font une certitude. Mais tant que la preuve ne sera pas établie, ils en resteront sur leur foi.

On veut atteindre le sommet d'une montagne. On pense que telle voie permettra d'y arriver. Plus on en examine les photos, plus on en scrute les détails, plus l'escalade par cette voie

apparaît possible. Arrive un moment où on passe de l'hypothèse à la foi et on attaque la paroi. Mais ce n'est qu'au sommet que la vérité sera acquise.

Christophe Colomb avait rassemblé tous les indices lui permettant de croire son projet réalisable. Cependant il n'en avait pas la certitude. Cette certitude, il se l'accorda par un acte de foi volontaire, sans quoi il ne serait pas parti.

Telle est la marche de l'hypothèse ascendante. Tous les éléments en sa faveur étant réunis, les éléments contraires étant éliminés, un moment arrive où, parvenus à sa lisière, il faut bien faire un acte de foi pour aller plus loin.

Le croyant, s'il est exigeant d'éléments favorables à sa croyance et a pesé avec scrupule les éléments qui lui sont défavorables, ne procède pas autrement que par un acte de foi. La foi de l'intellectuel, comme celle du plongeur qui, parvenu au bout du tremplin, se décide à se lancer, est toujours un acte de volonté.

Tout autre est la foi du charbonnier qui n'examine rien parce qu'il ignore le doute. Il est en paix avec lui-même et n'en demande pas davantage.

L'inconvénient est que sa foi n'est pas communicable par la démonstration. Elle ne peut l'être que par la sensibilité, avec tous les risques de dérives que cette voie comporte, car elle touche profondément l'imagination. Les prosélytes le savent bien qui procèdent par appel aux sentiments plutôt que par appel à la raison.

L'homme, l'avons-nous souvent dit, est un être de sensibilité plus que de raison. De là tant de maux que sa raison, en lui démontrant son intérêt personnel et collectif, lui aurait évités.

Nous, nous maintenons fermement que l'homme ne sera parvenu à sa pleine maturité qu'après avoir résolu en lui l'équilibre et l'alliance des deux.

Alors il connaîtra la paix, pas celle du charbonnier, aussi sympathique soit-elle, mais celle de l'être qui aura pris en mains son propre sort.

UNE MEDECINE EQUILIBREE

On ne peut soigner un homme que si on le considère dans son entier car chez lui, plus que dans tout être vivant, tout retentit sur tout avec en outre la prédominance du mental. Il s'ensuit que le médecin le plus adapté à sa nature est le généraliste. (*Voir N° 6*)

Or la médecine s'est organisée à l'envers.

En bas, celui qui s'occupe du tout-venant, le moins considéré par le public et par beaucoup de ses pairs, le moins payé : le généraliste. Pour les cas sérieux, on passe ou on est aiguillé sur un niveau supérieur : le spécialiste.

En somme les études médicales commençaient par la base générale d'où on pouvait sortir pour pratiquer en généraliste ou qu'on poursuivait d'une façon plus approfondie dans un domaine déterminé qui ferait de vous un éminent et authentique spécialiste.

Cette organisation nous semblait mal adaptée à nous les patients mais, étant donné la mentalité du public et la vive sensibilité qui règne dans la profession médicale, cet article de septembre 1996 se terminait sur une note pessimiste. On ne changerait pas de sitôt un état de fait pétrifié.

Or voici qu'on nous annonce un projet gouvernemental qui semble répondre exactement à la transformation que nous avons souhaitée.

Au départ, tout étudiant en médecine recevrait un tronc commun de connaissances sur le fonctionnement complet de l'organisme humain, aussi bien mental que physique. Ensuite chacun s'aiguillerait soit sur une spécialisation, soit sur un approfondissement des études de médecine générale.

Là est la notion capitale. Ce ne sont pas les spécialistes qui doivent avoir des connaissances et une expérience plus riches que celles des généralistes mais ceux-ci qui doivent avoir autant de connaissances et d'expérience en étendue que les spécialistes en ont en profondeur dans leur domaine bien délimité.

Sans vouloir froisser personne, disons que le spécialiste est l'auxiliaire du généraliste qui seul a une vue panoramique de l'état du patient.

Il doit lui communiquer ses résultats et c'est à celui-ci que revient le dernier mot. Ou plutôt l'avant-dernier car, en fin de comptes, c'est au patient, à condition bien sûr qu'il soit dans un état normal, à donner son accord final pour tout traitement ou toute intervention sur lesquels il a droit à tous les renseignements qu'il désire.

Ainsi charpentée, l'organisation médicale tiendra la route. Mais, pour y arriver, la formation du généraliste devra faire de longs progrès. Souhaitons que le projet arrive à terme et que sa réalisation ne soit pas torpillée au passage.

Aux objections budgétaires, répondons que la santé n'a pas de prix et qu'elle coûte moins que la maladie aux finances sociales et personnelles. Répondons aussi que ce sont des fleuves d'argent que devraient verser à la Sécurité Sociale tabac, les fournisseurs de carburants, de tabac et d'alcool face auxquels ceux de la dioxine et l'amiante ne sont qu'enfants de chœur.

L'EPOPEE LUNAIRE

Un garçon de seize dix-sept ans s'exprimait le vœu de ne pas mourir avant d'avoir vu le début des voyages interplanétaires. Il ne se doutait pas qu'un jour le premier pas de l'homme sur la Lune serait pour lui de l'histoire ancienne.

Etrange et magnifique histoire que cette avance soudaine de l'homme très au-devant de son avenir. Logiquement, une telle tentative aurait dû intervenir beaucoup plus tard. Les projets futuristes rationnels sont le fait d'esprits isolés à qui la question de rentabilité ne se pose pas.

Mais il n'en va pas de même pour toute dépense collective qui exige un but de rentabilité économique ou d'action militaire. La suite logique du progrès aurait d'abord été le lancement de satellites autour de notre planète dans un but militaire évident puis économique, évident lui aussi, ainsi que cela se passe aujourd'hui. Mais obtenir l'accord des financiers nationaux pour réaliser une exploration très coûteuse dont on connaissait l'absence de rentabilité tient d'un

extraordinaire concours de circonstances, l'opinion nationale humiliée devant le monde entier par les prestigieux succès d'un adversaire qu'on prétendait à juste titre dominer mais qui pourtant vous menaçait de mort, une démonstration de force rassurante, une presse avide de sensationnel, la jeunesse enthousiaste d'une nation alliée à la jeunesse de son président, toute une convergence d'éléments psychologiques poussant à "la conquête de l'inutile".

Car on ne pouvait se leurrer. Les astronomes savaient la Lune déserte, sans eau, sans vie, sans pétrole, sans or. Son utilité scientifique était sans commune mesure avec les sommes qu'il aurait fallu dépenser pour y installer un observatoire.

Comment les sénateurs, gardiens des dollars de la nation, auraient-ils pu à froid se montrer tout à coup si généreux ? C'eût été folie. Et pourtant le miracle s'est produit, non pas bref comme les miracles ordinaires, mais s'étendant sur des années, calculé au plus pur de la logique et de la science, refusant obstinément toute place au hasard, si bien que les derniers risques d'une opération très complexe n'ont heureusement pas joué.

Depuis trente ans on n'est pas retourné sur la Lune la laissant à son rôle de Au clair de la Lune, mon ami Pierrot (chanson dont la popularité est due à une faute d'orthographe !) pour s'occuper d'entourer la planète d'engins utiles et rentables. La colonisation de la Lune viendra à son heure lorsqu'elle sera source de profits. En attendant on peut se payer à bien moindres frais le lancement d'engins d'exploration scientifique et d'astronomie spatiale dans le système solaire. La Lune, elle pouvait se contenter de robots.

Mais non. Nul robot ne pouvait remplacer l'homme. Il fallait que ce soit l'homme lui-même dans sa personnalité qui imprime ses premiers pas sur le sol de sa conquête car nul paysage n'est parfait si l'homme n'y grave sa présence.

Depuis ce jour où nous est parvenu d'un autre astre la parole immortelle d'Armstrong : Un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité. Nous avec lui, nous pouvons dire, comme Saint-Exupéry à propos du Sahara lorsqu'il était encore vierge : *la conquête de l'espace n'offrait qu'une heure de ferveur et c'est nous qui l'avons vécue.*

Rêve parmi les rêves des voyageurs de la vie, alors que cet événement fabuleux aurait dû survenir une ou deux générations plus tard, le vœu combien idéaliste du jeune homme aura été largement exaucé. Il n'en est que plus convaincu que l'avenir nous vaudra des heures de ferveur autrement plus exaltantes. Non vraiment seul un vieux naïf peut croire que nous avons déjà tout vu et qu'il n'est que vanité en nous et dans le monde.

LA RELIANCE

Hypothèse qui se veut rationnelle, la Reliance est à la fois : une étape de pensée, une éthique et une morale.

Elle repose sur cinq vérités incontestables :

- L'univers est ce qu'il est actuellement, nous aussi. Quelles que soient ses origines, nous n'avons comme point de départ à notre recherche que de le constater et d'en tirer les conséquences.

- S'il existe, c'est que dans la logique, dans l'absolu, l'Etre ne pouvait pas ne pas exister.

La conception de néant n'est que l'attribution illusoire d'un contraire à l'Etre qui n'en a pas.

- Deux réalités s'imposent à notre recherche, la matière et la conscience. Nous sommes à la fois matière et conscience.

- Tous les corps de l'univers sont reliés entre eux. Aucun ne peut être considéré dans sa plénitude sans référence à l'univers.

- Le temps et l'espace sont les deux supports indispensables à toute représentation du monde, indéterminés, sans dimension, qu'à notre degré de compréhension nous ne pouvons concevoir originellement qu'isotrope pour l'espace, orienté par définition pour le temps, nécessaires à notre conception de la matière, non à notre conception de la conscience. Réalités ou virtualités ? Nous ne savons pas, sauf que toute virtualité repose sur une réalité première et la confirme.

A partir de là commence l'hypothèse :

- Matière et conscience sont sans doute les deux aspects d'une même réalité.

- Si tous les corps de l'univers sont reliés, il s'ensuit que toutes les consciences sont reliées. Comment ? A quel degré ? Nous ne savons pas.

- L'évolution de l'univers est une progression vers toujours plus d'organisation de matière et vers plus de conscience, autrement dit d'esprit. Pour quel aboutissement ? Nous n'en savons rien.

- Au-delà, notre raison avance dans l'inconnu et doit donc savoir reconnaître ses limites actuelles tout en cherchant à les dépasser. Il est encore trop tôt pour savoir et comprendre le sens de l'univers. Ne tirons pas de conclusions de si peu d'informations et de capacité de les comprendre. Nous en savons cependant déjà assez pour deviner la richesse inouïe de l'univers et adopter sur lui, dont nous-mêmes, une position optimiste.

A l'échelle de notre monde local, notre histoire nous apporte de solides certitudes.

- L'évolution a procédé jusqu'ici sous l'aiguillon de la souffrance plus que par l'attrait du plaisir, d'où une pression sur les êtres vivants qui les a poussés au hasard des avatars de notre planète à explorer sans cesse toutes les possibilités offertes pour exploiter celles qui réussissent. Ce processus naturel est terriblement coûteux, mais il n'y en avait pas d'autres jusqu'à l'avènement de l'intelligence, intelligence qui culmine chez l'homme et ira se développant.

- Parvenue à son niveau actuel d'évolution, l'humanité doit se prendre en charge elle-même sous peine de se détruire. Elle fera par son intelligence qui lui enseignera son comportement, autrement dit sa morale. Si nous sommes obligés de nous prendre en charge nous-mêmes, nous devons en effet être libres vis-à-vis de nous-mêmes et ne plus comme les animaux nous laisser mener par notre égoïsme présent, ignorant notre bien futur.

- La morale est donc le schéma directeur du meilleur comportement à adopter en vue du mieux-être physique et moral, présent et futur, de chacun indissociable de celui de tous.

- L'homme est essentiellement un être de sensibilité dont la satisfaction ne peut être garantie que par sa raison.

- Le but de la morale est le bonheur, seul but évolutif qui n'ait besoin d'aucune justification. Ce qui va contre la morale va contre le bonheur.

- La source du bonheur est l'amour, cette force affective qui nous unit tous consciemment ou pas et que rien ne nous empêche d'étendre à tout l'univers.

Voilà qui éclaire le présent.

Mais quel est le destin lointain de l'homme ?

Nous n'en savons rien. Une approche cependant se dessine et qui tient.

Nous progressons de plus en plus vite vers une connexion interne des consciences. C'est le fait le plus marquant aujourd'hui. Nous essaierons de voir comment nous pouvons le comprendre. Il est certain que l'humanité en sera transformée.

Exemple sommaire : si nous établissons une connexion entre nous et un autre, nous comprendrons et sentirons ce qu'il éprouve. La morale en ce qu'elle impose de devoirs envers les autres perdra de sa raison d'être. Le "Tu ne frapperas pas ton prochain" deviendra inutile si on en ressent les coups. Nous y reviendrons abondamment.

Si nous passons au degré suivant, la fusion de deux ou plusieurs consciences, alors de nombreux problèmes millénaires sont immédiatement résolus.

Exemple sommaire : le transfert de la conscience de l'organisme qui la supporte vers un ou plusieurs autres organismes supprimera l'insoluble problème de la mort. Ainsi, la conscience d'un homme près de mourir pourra fusionner avec celle d'un receveur. Les deux ne seront plus désormais qu'un seul être avec une mémoire double du passé de chacun et un présent aussitôt unique pour lui. La disparition du corps n'entraînera plus la disparition de l'homme. Supprimé aussi le problème du surpeuplement, problème insoluble pour qui rêvait d'une vie immortelle dévolue à chacun.

Ce ne sont que des exemples parmi d'autres et même des exemples trop frustrés pour être repris tels quels. Mais ils donnent déjà une indication.

Tout cela est encore trop frais, trop primitif, naïf même en bien des points, et demande à mûrir au soleil de la réflexion. Nombre de questions nouvelles se pressent à l'esprit et c'est bon signe. De questions, le nihilisme en est désert.

Les théories et découvertes les plus avancées n'ont cessé de nous faire découvrir l'extrême richesse de l'univers, homme compris. Si elles ne nous apportent jusqu'ici aucune certitude sur

ce que cherchons, elles ne nous en ferment pas la porte. Au contraire, elles nous libèrent des servitudes de raisonnement dans lesquelles nous enfermaient nos conceptions ancestrales, elles "rationalisent" nos espoirs.

Ainsi après avoir exploré selon nos moyens les théories modernes, il apparaît que nous sommes en face d'un vaste problème d'existence qui nous oblige de plus en plus à chercher et nous promet des découvertes ahurissantes remettant fondamentalement en cause notre système de pensée qui demain changera peut-être du tout au tout.

Mais, pour le moment, la voie rationnelle nous laisse une issue : la liaison de nos consciences individuelles, de sorte que nous connaissions la sécurité personnelle dans la sécurité commune et que notre personnalité soit préservée de la mort sans supprimer celle-ci qui redeviendra tout simplement ce qu'elle doit être : un renouvellement.

L'espérance qu'elle nous justifie est celle de pouvoir toujours plus et, en attendant des découvertes nouvelles, elle nous libère déjà de notre isolement personnel pour nous relier aux autres dans un amour généralisé, source d'un bonheur futur qui n'est plus à la merci d'une vie éphémère.

Telle est Reliance. Ce n'est pas une doctrine, ni une philosophie, ni une science, ni un isme de plus, d'ailleurs le nom choisi s'y prête mal, mais un système de pensées rationnelles qui ôte tout fondement au nihilisme, ouvre largement les portes de l'avenir et permet des croyances conciliant l'affectivité et la raison. Porteuse d'une immense espérance, elle rend l'homme responsable de son présent et de son avenir.

Voilà une conception rationnelle qui ne repose pas sur la métaphysique, qui ne dépend d'aucune conception religieuse mais n'en contredit aucune, qui ouvre à la réflexion de tout esprit qui s'interroge et à son affectivité une espérance solide qui n'a jamais eu sa pareille depuis que l'homme cherche à se comprendre et à comprendre le monde. Elle est essentiellement évolutive. Si sa démarche pêche inévitablement à ses débuts sur bien des points, c'est du moins dans sa direction qu'il faut chercher et nous n'en voyons pas d'autre.

COMBATS DE DINOSAURES

Une association quelconque résulte de l'accord de deux ou plusieurs parties. Mais lorsque l'une d'elle dévore l'autre, il faut parler d'annexion, acte hostile, acte prédateur.

Les dinosaures économiques maintenant ne se cachent plus pour s'emparer d'un plus faible. Ils font sur lui une O.P.A. Ainsi une grande banque cherche-t-elle à s'emparer d'une autre contre la volonté de celle-ci qui refuse d'être une proie.

Quel motif donne-t-elle ? L'intérêt de la France bien sûr qui doit avoir les moyens de lutter à armes égales avec les autres nations. Quel dévouement ! Comme si les puissances d'argent tenaient compte des frontières, comme si l'argent qui n'a pas d'odeur avait une patrie.

Il y a longtemps que les banques centrales ont arraché leur indépendance aux pouvoirs nationaux. Ce sont eux qui dépendent d'elles aujourd'hui et leur obéissent en sous-main. Leurs privilèges ne cessent de s'accroître. La noblesse aujourd'hui est celle de l'argent. On achète tout pourvu que le brave peuple ne le voie pas. Tout, y compris l'impunité de la justice pour des sectes puissantes qui escroquent les braves gens en échange de mirifiques promesses de bonheur.

L'intérêt de la France ? Allons donc ! Seule compte la rapacité insatiable de ces ogres à col blanc dont les attaques n'auraient de justification valable que d'être soi-même assez gros pour ne pas être dévoré à son tour. Mais il n'est pas besoin de s'abriter derrière quelque explication que ce soit. L'appétit de l'argent des autres ne va pas s'embarrasser de justifications.

Ainsi croît une oligarchie redoutable qui fait main basse sur la planète. Nous appelons de tous nos vœux l'Union Mondiale, celle des hommes reliés entre eux par un amour mutuel porteur d'avenir. Mais, à voir comment s'opère la mondialisation au profit des nantis qui finiront par avoir des privilèges de vie et de mort sur la population intégrale de la Terre, il y a de quoi s'inquiéter et sonner l'alarme. (Voir N° 36)

Seule la puissance du nombre, nous l'avons dit souvent, peut contrebalancer celle de l'argent. C'est de cela qu'il faut faire prendre conscience aux multitudes désemparées dans leur misère.

JUSTICE MALADE

La justice est malade, malade par anémie de financement mais malade surtout par manque d'hommes de valeur. Troisième pouvoir mais en passe de devenir le premier en puissance parce que dominant les deux autres qu'elle contrôle et corrige sans être surveillée efficacement elle-même, elle traduit par ses inepties et ses injustices le malaise de toute une société. (Voir N° 67)

Comme toujours ce sont les petits, les faibles qu'elle accable parce qu'ils ignorent le droit avec ses astuces et que leur sort ne prête pas à conséquence pour elle. Mais quand il s'agit d'un procès politique, quel empressement des juges !

Nous avons dénoncé un nouveau privilège accordé sur le dos des petits à une profession qui en a déjà beaucoup (N° 57), voici que depuis peu un seul juge décide sans appel pour les affaires de moins de 30.000 Francs. Si ce juge est un homme équilibré, intelligent et honnête, ses décisions sont généralement de bon sens. Mais si le pauvre justiciable tombe sur un détraqué, les conséquences pour lui peuvent être dramatiques.

Un principe devrait être placé au rang des dogmes de la justice : ne jamais accorder à un juge seul le pouvoir de prendre une décision portant sur l'honneur et les biens d'un justiciable.

Nous avons vu quels dégâts moraux et matériels pouvaient causer des juges d'instruction prenant de leur propre chef la décision d'envoyer en prison des prévenus, pourtant présumés innocents et reconnus innocents par la suite, alors que leur vie et celle de leur famille en étaient irréparablement salies sans que ces juges encouraient pour leur légèreté, ou leur vice, la moindre sanction. Le fait de donner à un homme seul le pouvoir de juger sans possibilité d'appel les petites affaires de petites gens pour qui une somme de moins de 30.000 Frs a vite fait de les saigner à blanc les expose au risque de tomber sur un juge détraqué contre lequel ils n'auront aucun recours.

On devrait établir comme principe intouchable : *judicium unius, judicium nullius*, à l'égal du juridique adage romain : *testis unius, testis nullius*, c'est-à-dire pas de jugement du tout. Nous en

sommes loin puisque cette disposition a pour but de désengorger les tribunaux des petites affaires, celles qui affectent surtout les petites gens que la Justice devrait précisément protéger.

Mécanique rouillée qui n'a guère évolué depuis le droit romain, quand donc la remplacerons-nous par un système impartial dans lequel tout juge verra sa liberté respectée sans pour autant pouvoir prendre impunément des décisions aberrantes ?

C'est à se demander si une Justice par informatique ne serait pas plus juste et plus impartiale.

CE NE FUT PLUS LE MEME (Voir N° 6,7,54)

Le joli petit poupon ! Il vient de naître et à présent il dort, tout frais, tout rose, avec ses grosses joues et sa bouche aussi haute que large. Le miracle se renouvelait d'une naissance parmi tant d'autres en cette belle région de montagnes comme il se renouvelait partout ailleurs. Peu importe qu'il passe inaperçu au-delà du petit cercle de la famille et des connaissances. Une naissance est toujours en elle-même un événement heureux si l'enfant se porte bien.

Comme toujours des têtes se penchent sur le petit lit et elles se demandent ce que cet enfant sera plus tard. Il en fut toujours ainsi. Un nouveau-né est une promesse d'avenir et toujours on a cherché à deviner si cet avenir sera heureux, heureux pour lui et pour les autres, signe d'une vie réussie. La richesse ? Ses parents n'en demandaient pas tant. Ils ne l'avaient pas connue et ils savaient, en bons artisans qu'ils étaient, que la santé et la bonne entente dans un couple valent tout l'or du monde.

La maman se souleva et malgré sa gêne physique déposa un baiser, tendrement, sur le petit front endormi.

- Ah, dit le père, maintenant qu'on a un beau garçon, il faut que j'aie vite le déclarer.

Il dut attendre dans le bureau de l'état civil avant de passer.

- A qui le tour ? demanda une fois de plus le fonctionnaire. A vous ? Bien.

Le père avait déjà tendu son carnet de famille.

- C'est le prénom que vous avez noté là ?

- Oui.

Et le bourgmestre, avec une application nonchalante, inscrivit sur son registre les nom et prénom de l'adorable petit bébé : Hitler Adolphe.

CONCORDANCES A SALUER

Nous avons résolu dès le départ de ne jamais avoir recours à la voie religieuse, ni de nous en laisser influencer. Cela ne nous interdit pas de remarquer au passage des concordances entre elle et la nôtre et de leur réserver un accueil favorable car nous considérons parfaitement valable sous une végétation hétéroclite l'intuition religieuse, souvent méditée pendant des siècles.

Ainsi, à ces croyants que la possibilité d'une connexion puis d'une fusion des personnalités effarouche, on peut faire remarquer que la théologie catholique tient à peu près le même langage.

Quand elle dit que le bonheur des élus sera de participer à la vie divine, d'être accueilli par Dieu dans son sein, qu'est-ce à dire sinon de fusionner avec lui, principe de toute Création, en qui se retrouvera l'âme de chacun. Mystère théologique bien entendu qui laisse le champ libre à l'imagination pour traduire cette conception abstraite par un paradis où l'homme sera admis, âme et corps, en union avec Dieu comme d'ailleurs le promet aussi la théologie islamique.

La "communion des saints" concorde, elle, avec la connexion telle que nous la concevons même si nous lui donnons un sens plus concret.

A tel point que, si nous n'avions pas tenu fermement à repousser tout recours à l'inspiration religieuse, nous aurions pu être soupçonné de cacher une intention, même inconsciente, visant à justifier la croyance catholique.

Ces concordances vont même beaucoup plus loin.

La relativité du temps et de l'espace figure dans la théologie qui prévoit la fin des temps.

L'avant création est bien indiquée dans la Bible : "L'esprit de Dieu flottait sur les eaux" et l'après aussi, c'est-à-dire l'éternité, qui sera un non-temps. Dieu a-t-il étudié la Relativité ?

Quant à l'espace : Dieu est partout, ce qui signifie qu'il n'est nulle part parce que non localisable, état typiquement quantique. Dieu a-t-il étudié aussi la Quantique ?

On s'étonne de constater ici la profondeur de pensée des théologiens des grandes religions qui pendant des siècles avaient longuement réfléchi.

Exemple plus proche : pour beaucoup de gens la souffrance est la preuve absolue de l'inexistence Dieu. Or le Christ lui a donné une valeur de salut. De fait, sans la souffrance ressentie par les êtres vivants dotés de sensibilité, l'Evolution eût été impossible. Mais préconiser maintenant l'amour du prochain, cela ne signifie-t-il pas que la sélection par la force n'est plus facteur d'évolution mais que c'est par l'amour, cette liaison intelligente entre les hommes, que se poursuivra désormais le progrès de l'humanité ?

Autre exemple : le croyant qui prie Dieu sait bien que des millions d'autres croyants en font autant. Or il s'adresse à lui personnellement absorbé dans sa prière comme si Dieu n'avait affaire qu'à lui. Cela ne le gêne pas. Non seulement Dieu est étranger à l'espace mais Lui, l'Unique, se fait un pour chacun de nous. Un peu comme les quantons qui dans certaines conditions se dédoublent tout en restant unis, Dieu se multiplie indéfiniment. Et de cela aucun croyant ne s'étonne.

Ces concordances entre la croyance religieuse et notre démarche rationnelle nous aident à comprendre l'universalité du fait religieux. Nous avons toujours pensé qu'il y avait à la base des religions une intuition voyant fort loin.

Les habillages touchants ou grotesques dont un peu partout on les affuble ne doivent pas nous cacher ce fondement. Encore moins les crimes et les génocides qu'on commet en leur nom. Le pire ennemi des religions a toujours été le fanatisme, cette folie qui tue toute réflexion.

D'où vient cette incrédulité aux idées auxquelles nous avons été amenés par simple réflexion logique mais qui semblent si difficiles à admettre par des gens de pensée religieuse et plus encore par d'autres résolument antireligieux ? Mais par le simple fait que depuis des générations une religion les a imprégnés et que leur imagination a modelé chez eux des représentations de Dieu, d'éternité, d'immortalité, de paradis, d'enfer, voire de péché, de rédemption... qui leur sont devenues familières et auxquelles ils se réfèrent ou pour s'y réfugier ou pour les réfuter au nom de la Raison. En réalité, les uns et les autres ne font que suivre leur imagination.

On reviendra sur ces aspects demandant un gros effort d'abstraction car notre but est de constituer un système de pensée aussi sûr que possible. Mais il faut déjà bien savoir que dans la recherche extrême l'imagination est un redoutable handicap car elle n'a, pour nourrir sa liberté, que les images et expériences qu'elle connaît et combine à sa merci. Mais au-delà plus rien. Dans le domaine de la Quantique l'imagination n'arrive déjà plus à suivre et le chercheur avance uniquement par voie rationnelle et mathématique.

C'est pourquoi, aussi étonnant qu'il puisse paraître à certains, le système de pensée de Reliance a la prétention de tenir. Mieux, il appelle toutes les objections comme on éprouve la solidité d'un pont en le surchargeant à outrance.

Quant à ces correspondances entre des idées religieuses et notre démarche rationnelle, si nous les saluons au passage, elles ne vont pas nous écarter pour autant de la route que nous avons décidé de suivre et qui déjà nous mène vers une oasis désaltérant à la fois le cœur et la raison.

LA QUETE PERPETUELLE

Que cherchons-nous donc, nous, les hommes, par delà cet univers, par-delà cette vie, en nous cognant sur des inconnues que nous avons du mal à résoudre ? Nous cherchons une réponse à notre désir de savoir mais surtout à notre désir de plénitude de vie et de bonheur, le tout ne faisant qu'un, sans même bien pouvoir nous définir notre objet de recherche. Notre peur est d'être le jouet d'une illusion, d'une tromperie de la nature qui jetterait un voile d'absurdité sur le monde.

Avez-vous remarqué que l'étude de la physique jusque dans ses découvertes les plus avancées ne nous apportait que des réponses arides à nos aspirations d'hommes, qui sont de nature

affective. La conscience n'est pas le soubassement matériel organique sur lequel elle se manifeste. Elle est ce qui domine, aime, est heureux ou malheureux.

L'intuition séculaire lui a donné le nom d'âme ou d'esprit. Elle a senti en découvrant le monde et la multiplicité des êtres vivants et pensants qu'ils n'avaient pas d'explication satisfaisante sans une sorte de conscience universelle qui les relierait indépendamment de l'espace et du temps.

De là est née l'idée de Dieu, l'idée qui rend le monde accessible à la raison.

La science physique est là pour bétonner notre route car nous voulons marcher sur des réalités matérielles solides. Mais ce qui nous importe le plus, c'est de savoir si nous avons un sens dans un univers qui doit avoir un sens sans quoi nous serions des êtres absurdes et inutiles. A voir ce qui reste après sa mort de l'homme le plus intelligent, le plus aimant, le plus admirable, le plus digne de vivre, c'est-à-dire rien, on se pose des questions, et cela depuis l'éveil de l'intelligence. Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Nous savons que toute démarche de l'esprit est associée, cause ou effet peu importe, à un mouvement matériel. Nous savons qu'aimer dépend d'une hormone, qu'être heureux ou malheureux dépend du bon fonctionnement physiologique. Mais en rester là serait débile. L'être humain est corps et âme.

On l'a pressenti depuis longtemps. Ne voir en effet que le corps est mutilant. Si l'amour dépend d'une hormone *il n'est pas que cela*. Autant dire que le message d'amour le plus profond n'est que de l'encre et du papier. Certes, sans l'encre et le papier, il n'y aurait pas de message, mais à eux seuls encre et papier ne sont pas le message qui, lui, est d'ordre affectif.

La réalité physique, même inconnue, n'est pas tout, comme le voudrait un matérialisme attardé. Il y a autre chose, sans quoi aucune science, si brillante soit-elle, n'expliquera jamais rien. A nous de le démontrer, sans contestation possible.

LOGIQUE D'UN SYSTEME

Une firme fait d'importants bénéfices. Elle licenciera du personnel pour en réaliser encore de plus grands et affronter avec plus de forces la concurrence. Ses actionnaires sont satisfaits et à la Bourse les cours s'envolent. A l'opposé les ouvriers qui vont être licenciés se désespèrent.

Tout cela est parfaitement normal. Une société a pour but de réaliser des bénéfices. Plus ceux-ci seront gros, plus elle répondra à sa raison d'être, définie par l'article 1832 du Code Civil.

Dans la bataille économique sans merci qui se joue maintenant à l'échelle mondiale, les concurrents doivent être forts pour ne pas se laisser dévorer ou asphyxier par les autres. Il est donc nécessaire de réduire les prix de revient. Si on peut maintenant se passer de machines superflues, quoi de plus légitime que de s'en débarrasser ? Si on peut se passer de payer des salaires à des ouvriers dont maintenant on peut se passer, quoi de plus logique que de s'en débarrasser ?

Tout cela est parfaitement normal.

Tout cela est parfaitement scandaleux.

Tout cela est parfaitement normal dans une économie de profit fondée sur l'intérêt exclusif du propriétaire de l'entreprise, qu'il soit un ou multiple. Machinerie et personnel sont à égalité dans leur rôle commun : le rendement. Ils n'ont rien à voir avec les bénéfices. Ceux qu'on fait, on ne va pas les répartir en argent aux salariés, ni en électricité aux machines. On s'en servira pour les accroître et si pour cela on peut éliminer certaines machines pour d'autres à meilleur rendement et se passer de certains salariés, une saine gestion commande de le faire au plus vite.

Le résultat de cette économie est le monde actuel où la richesse insulte à la pauvreté. A la limite les riches pourraient pour survivre être amenés à éliminer les pauvres. (*Voir N° 36*)

Tout cela est parfaitement scandaleux dans une économie humaine où le travail de chacun devrait assurer le bien de tous. Il faut cesser de considérer l'homme comme une machine et lui donner sa vraie place dans l'entreprise, celle d'associé.

Notre siècle doit voir la fin du salariat et ne compter d'un côté que des associés d'entreprises, de l'autre que des travailleurs indépendants, manuels ou prestataires de services traitant à égalité avec leurs clients, parmi lesquels peut se trouver l'entreprise avec laquelle ils désirent collaborer. (*Voir N° 17 et 55*)

Que se passerait-il dans une entreprise où les travailleurs seraient tous vraiment des associés ?

Celle-ci fait des bénéfices. Tous les associés se réunissent et décident ensemble de ce qu'il faut faire. Comme tout le monde n'a pas la même compétence, les voix sont réparties en fonction de l'autorité de chacun selon le contrat social de l'entreprise, lequel sera défini au départ et modifiable à volonté, telle une constitution nationale. Il se créerait même sur ce point une féconde compétition d'après les expériences vécues.

Cette assemblée peut-elle licencier ? Non. Car l'entreprise est un bloc dont tous les membres participent aux résultats. A eux tous, ils constituent une force de réflexion, de propositions, de décisions, orientée vers le même but. L'homme est ainsi mis en valeur et personne n'est oublié. Il n'y aura jamais besoin d'éliminer personne.

Si l'entreprise est en pertes, le processus sera le même. Cette force jouera à plein pour opérer un redressement quitte à imposer certains sacrifices. Si elle n'y arrive pas, chaque associé sera libre de chercher une autre association ailleurs ou de passer au statut de travailleur indépendant et de se retirer.

Cette conception de l'entreprise changerait du tout au tout le climat social et la productivité en serait puissamment stimulée. Or tout gain de productivité de biens ou de services aboutit toujours au profit du client et comme tout le monde est plus ou moins client de tout le monde. . .

Mais cette forme sociale bénéfique à tous rencontrerait l'opposition acharnée de ceux qu'elle prive du fruit du travail des autres, cette caste privilégiée des possédants d'entreprises qui s'étend de plus en plus sur toute la planète.

C'est dire qu'on n'y arrivera pas de sitôt. On en reste encore à la loi de la Jungle, avec ses guerres financières et pas seulement financières, et sa multitude de victimes, la seule, paraît-il, qui fasse marcher l'économie. Avec une telle mentalité, il faut reconnaître que c'est vrai.

Pour la changer le meilleur moyen est de hâter *la mise en communication de tous les hommes.*

PETITE BOULE DE PLUMES

Quand on part en vacances par exemple de Paris à la Réunion, il ne faut rien oublier. Première démarche, s'assurer d'une place dans un avion et prendre les billets. Penser à emporter l'argent nécessaire ou d'autres moyens de paiement. Préparer les vêtements et les chaussures dont on aura besoin. Emporter les appareils de photo ou les caméscopes. Ne pas oublier les palmes, les tubas, les bouées. Vérifier si on a bien pris tous les papiers officiels à avoir sur soi ou près de soi. Choisir les jeux de vacances et les revues ou livres qu'on espère pouvoir lire. Se munir de documentation sur les principaux sites à visiter. Décider des tenues qu'on adoptera pour le voyage. Ah, au moins, est-on bien assuré ?

Et le jour venu, on porte ses bagages à l'aéroport sans compter ce qu'on a sur soi. Que de choses à trimbaler ! Puis on prend place dans un magnifique avion plein d'électronique, d'appareils de toutes sortes, de cadrans, de commandes, d'engins de sécurité, de confort, de cuisine, de distraction, bref d'une technique ultramoderne.

Quand part la sterne arctique pour sa longue migration de 15.000 kilomètres par delà les océans depuis les régions arctiques jusqu'aux régions antarctiques, qu'emporte-t-elle avec elle ?

Rien.

Pas la moindre provision. Pas la moindre boussole. Rien. Depuis des millions d'années des oiseaux migrateurs partent ainsi pour des distances égalant celles de nos avions de ligne.

Cette petite boule de plumes a en elle tout ce qui est indispensable au plus long courrier et à ses passagers pour une traversée identique.

Et il n'y a pas eu besoin d'ingénieurs pour la construire. Si c'est le hasard qui l'a faite, il faut croire, même s'il y a mis le temps, il faut croire que le hasard est drôlement intelligent.

A moins que ce soit nous qui avec nos théories soyons de parfaits crétins. Cela cadrerait mieux avec la réalité, vous ne trouvez pas ?...

Celui qui ne sait pas rire et jeter sur lui-même un regard moqueur risque de se laisser intoxiquer par ses propres prétentions. Mieux que tous les remèdes du monde, l'humour, surtout à propos de soi-même, est le plus sûr préservatif moral.

UNE AUDACE LEGITIME

Si nous nous reportons maintenant aux articles précédents cités ci-dessous, nous constatons que nous approchons aujourd'hui d'un début de réponse aux questions millénaires que l'homme se pose :

N° 06 Flash (*La patineuse et la vieille dame*)

N° 07 qui est qui ? (*Le paradoxe de Jules*)

N° 25 La petite tête (*Qu'on tient dans ses mains*)

N° 26 La formule personnelle (*qui fait notre personnalité et à laquelle la mémoire assure la continuité*). La personnalité sauvée (*Par la greffe d'un cerveau intact sur un corps mourant*).

N° 30 La communication (*De l'univers à l'homme*)

N° 31 Le problème de la mort (*Sa solution en vue*)

N° 34 Myriam et Julie (*Approche imaginaire d'une fusion des personnalités*)

N° 40 A qui sont les deux ? (*Le demi cerveau original ou le demi cerveau qui lui a été greffé ?*)

N° 44 Vers la connexion (*La connexion entre tous les hommes*)

N° 65 La télépathie (*Non démontrée mais possible dans l'avenir*).

N° 67 La liaison humaine (*De plus en plus intime*)

N° 68 La Reliance (*Esquisse générale du système de pensée de Reliance*).

Outre ce que nous avons survolé des limites de notre raison et des théories de la Relativité et de la Quantique.

Cette solution consiste dans la possibilité de découvrir ce qui matériellement, dans notre organisme, fait apparaître notre conscience, ce que nous appelons "la formule personnelle" de

chacun, de la décrypter pour la conserver, la reproduire ou la faire fusionner avec d'autres, sans les altérer, ni leur imposer une discontinuité.

Il est essentiel de ne pas maintenir la discrimination de la réalité entre réalité spirituelle et réalité matérielle, ce qui ne doit porter atteinte en rien aux plus hautes facultés spirituelles des hommes, ni à leurs sentiments les plus profonds, ni à leurs idéaux les plus généreux, ni à aucune croyance qui les exalte.

A partir de là, nous aurons éludé bien des problèmes et nous pourrons attendre de la recherche extrême des révélations que, pour bien souligner leur étrangeté en regard de nos connaissances actuelles, nous appelons "ahurissantes".

Nous accorder le temps nécessaire avant de connaître ce qui de toutes façons n'a pas de bornes n'est pas un mince acquis.

Complètement fou, s'écrieront les sceptiques ? Que de folies sont devenues maintenant sagesse !

Impensable, penseront d'autres ? Que de choses impensables hier sont banales aujourd'hui !

Inimaginable, trouveront beaucoup ? Alors là, nous sommes d'accord. L'imagination est déjà un obstacle à la vision relativiste et quantique des réalités présentes, elle l'est plus encore à toute représentation de l'avenir. (Voir N° 62)

Pour parler de cet avenir, mieux convient à notre imagination de l'habiller d'illustrations, de symboles, voire de légendes, de voiles diaphanes, à condition que cela n'aille pas contre la raison.

L'être humain est paradoxal. Il tient à conserver sa personnalité mais il est prisonnier de sa personnalité. Il voudrait être seul le centre de l'univers mais il a besoin des autres pour s'évader de lui-même car il sent qu'il ne peut être à lui-même son propre but. La mort le débarrasse de lui-même mais alors il ne comprend pas pourquoi il est né, pourquoi il vit, ce que signifie l'univers qui l'a engendré. Parce qu'il se sent seul, il a eu l'idée de Dieu. Est-ce par peur de la mort, de l'inconnu ? Oui certes, mais pas que cela. Surtout par intelligence refusant l'absurde car dans l'horizon limité que peut atteindre son regard il ne voit rien qui justifie son existence, même si celle-ci est heureuse, ce qui lui rend la mort encore plus intolérable.

Unité de conscience par la jonction d'innombrables consciences antérieures dont il n'a pas gardé le souvenir, unité de conscience par l'union des consciences de ses milliards de cellules, il a besoin autant de conserver sa personnalité intégrale que de la partager avec d'autres, besoin que de toutes façons vient éteindre la mort. Et cette perspective de la mort le perturbe. Il comprend que la mort est féconde pour l'espèce mais il ressent ce qu'elle a de stupide et d'intolérable pour lui-même. De là naît le besoin d'une religion, réponse intuitive mais pas irrationnelle à son propre paradoxe.

Le système de pensée de Reliance vient modestement lui apporter une réponse plus rationnelle.

En connectant sa conscience avec celle d'un ou de plusieurs de ses semblables, il échappe à son isolement mieux que par tous moyens extérieurs.

En sachant que seule sa connexion avec ses semblables, moyennant un amour interactif, garantit désormais son évolution, il s'ouvre un avenir illimité qui répondra de plus en plus à ses aspirations les plus hautes. Son bonheur est à ce prix.

En conservant sa personnalité par abandon d'un organisme à bout de course et en la fusionnant à la personnalité d'un autre pour vivre une personnalité commune nouvelle, il résout à son propre avantage comme à celui de l'espèce l'antique problème de la mort.

Dans le cadre de la Reliance, un vaste domaine de possibilités est à explorer et surtout à vérifier sous le contrôle exigeant mais ouvert de la raison, elle-même connaissant ses limites. Si ce n'est pas encourageant, alors que nous faut-il ?

UNE THEORIE INACHEVEE

La théorie de l'Evolution n'est pas suffisante pour expliquer pourquoi les êtres vivants se perfectionnent jusqu'à se doter d'organes nouveaux et à constituer des espèces nouvelles. L'obligation de réagir à toutes les agressions de la nature et des prédateurs est un moteur d'évolution.

Mais il est un moyen bien plus simple de réagir : disparaître. Pourquoi les espèces connues ne se sont-elles pas tout simplement laissées mourir ? Il faut croire que la lutte pour la vie était autrement plus engageante. C'est bien la sensibilité qui l'a emporté. Pour s'endormir et disparaître, il faut ne pas souffrir, ni de la faim qui tenaille, ni de la dent du prédateur qui déchire.

A quoi s'ajoute chez les hommes l'effroi de mourir. Comme renoncer à la vie n'était pas si facile, il n'y avait d'autre échappatoire que la fuite en avant. Une fois le mouvement amorcé, il devait se poursuivre implacablement jusqu'à susciter les organismes d'aujourd'hui. Il faut croire que si la sensibilité est le moteur de l'évolution, elle doit survenir dès la première manifestation de la vie, et même être inhérente à la matière en liaison avec la conscience.

Mais, même admise, cette nécessité n'explique pas tout. On imagine bien que la girafe poussée par la faim a dû étirer de plus en plus son cou pour atteindre des feuilles de plus en plus hautes. Mais il ne s'agit-là que de modification de ce qui existe déjà. Pour se sauver ou se nourrir un animal est amené à courir de plus en plus vite mais on comprend mal qu'il ait pu un jour se munir d'ailes pour voler.

Ce problème nous a poursuivi jusqu'au jour où nous avons vu surgir de la mer un exocet. Il allait sûrement profiter pour ce vol plané de ses nageoires développées dans la mer pour d'autres raisons. Mais non. Ce vol était un vol par battements de nageoires comme des ailes avec de multiples rebonds successifs dans l'air comme le font les moineaux. C'était là un pont entre la nage dans l'eau et le vol dans l'air. Utilisé ou non, ce pont montre que d'autres doivent exister.

Mais la formation d'un nouvel organe ex nihilo à la complexité stupéfiante exige une telle mutation cellulaire qu'elle doit suivre un programme que nous ne connaissons pas encore.

"Si un biologiste ne peut que croire en l'évolution, il lui est impossible de ne pas y croire" disait Jean Rostand. Mathématiquement le hasard ne peut pas tout faire. Nous ne pouvons que trouver ce processus étonnamment intelligent, même s'il ne tient qu'à la nature des choses. La simple réalité n'a pas fini de nous laisser pantois.

Non, la théorie de l'évolution n'est pas achevée.

HOMO JURIDICUS

On assiste depuis une vingtaine d'années à un déferlement de juridisme dans nos sociétés occidentales. C'est à qui fera le plus appel aux tribunaux pour résoudre des litiges que la plupart du temps un peu de bonne volonté ou de bon sens éviteraient. De plus en plus de gens deviennent aigris, pointilleux, difficiles. Ils ne supportent plus la moindre gêne et ils veulent des responsables à tous leurs petits malheurs en même temps qu'ils rejettent sur les autres les responsabilités qu'ils devraient honnêtement assumer. Les hôpitaux américains sont assiégés d'avocats.

Résultat : tribunaux encombrés, justice rendue à la va-vite, disséquage tatillon du Droit à la virgule près, atmosphère de crainte à propos de tout et de rien qui paralyse les initiatives des novateurs et fausse le bon sens des juges dans l'interprétation des lois et règlements. Voilà une société qui gaspille un temps démesuré et un argent fou à régler ses querelles mesquines.

Autre résultat : plus les gens sont difficiles, plus ils se rendent malheureux, plus ils rendent malheureux les autres dans un air irrespirable.

Fait significatif : on a perdu la notion d'accident. Si un astéroïde tombait sur une maison, c'est tout juste si on n'accuserait pas le maire d'avoir accordé le permis de construire à cet endroit en vertu du principe que tout accident qui arrive dans une commune est de la faute du maire. Si bien qu'on y regarde à deux fois maintenant avant de se porter candidat à cette charge. Pour tout accident on veut un responsable et pour éviter d'être à nouveau tenu pour responsable de ce qui est arrivé à un seul, on va pondre une réglementation qui en brimera cent mille autres.

Le sens du risque, vital pour toute espèce animale, est dégénéré chez l'homme par une accumulation de protections qui affaiblissent sa vigilance et finalement ne le protègent plus du tout.

Quand des maçons travaillaient à une façade de maison sur des échafaudages sans barrières, il s'en tuait mettons un sur dix mille. Maintenant qu'on impose des barrières, on peut être sûr que statistiquement s'il arrive quelque part que manque un seul mètre de barrière il y aura toujours un maçon sur dix mille qui passera dans le vide. On aura atrophié leur instinct de prudence. Bien entendu le pauvre responsable, eût-il été jusque là le plus scrupuleux observateur des consignes, sera condamné, alors qu'il devrait manifestement bénéficier du cas de force majeure par "accident statistique" l'exonérant de toute sanction déshonorante, notion qui manque dans le droit pénal.

La flambée du juridisme a toujours été un indicateur de déclin pour une société car elle s'alimente d'une accumulation de conflits qui la rongent de l'intérieur. Les gens sont maîtres de ce qu'ils possèdent tant que c'est essentiel à leur bien-être mais ils en sont vite esclaves au-delà. Les repus sont les plus hargneux et ils contaminent de juridisme la société toute entière. Mais vient fatalement un jour où le vrai malheur rend les gens beaucoup moins difficiles.

Pendant la guerre, les tribunaux de droit commun n'étaient pas encombrés. Les asiles non plus.

L'AGE DE LA RETRAITE

Qu'est-ce que l'économie, sinon l'échange général du travail de tous pour répondre aux besoins de tous. Plus il y a d'hommes, plus il y a de besoins à satisfaire et plus il y a d'hommes pour les satisfaire. Si donc la durée de la vie moyenne augmente, les besoins augmentent et il va de soi que l'âge de la retraite soit reculé.

Mais ce raisonnement ne tient que si l'augmentation de la durée générale de la vie est identique à une augmentation de population valide, par exemple du fait d'un excédent de natalité ou par apport de population venant de l'extérieur.

Autrement dit à cette augmentation de la durée de la vie doit correspondre celle de tous les âges depuis l'enfance. C'est ce qu'on observe de l'âge le plus mutant, celui de l'adolescence. On passait autrefois directement de l'école au travail. Aujourd'hui, si les enfants sont plus précoces, par contre l'adolescence est plus longue allant de pair avec l'allongement du temps des études et

celui du sport, plus particulièrement apprécié à cet âge au grand bénéfice de leurs capacités intellectuelles et physiques.

Si également le temps où peut s'exercer pleinement l'activité professionnelle est allongé, il est normal que l'âge de la retraite soit reculé.

Or on assiste à une véritable mutation de l'espèce par une longévité dont l'accroissement ne s'explique guère par les progrès de la médecine. Bien des personnes voyant peu les médecins sont, à soixante-quinze ans, même à quatre-vingts, capables de gravir le Mont Blanc sans mettre plus de temps que celles de trente. Il faut en tirer les conséquences économiques.

Au fond, la résistance au recul de l'âge de la retraite vient de la conception du travail comme d'un temps de non-vivre et de celle de la retraite comme du temps de vivre enfin acquis.

Une révolution est à faire en ce sens : celle du travail heureux en alternance avec des vacances heureuses. On peut aimer revenir au travail comme aimer partir en vacances, aimer se reposer le soir comme aimer repartir travailler le matin.

Au lieu de donner des vacances quand la profession n'apportera plus sa joie de vivre, n'est-il pas mieux d'en donner pendant qu'on en bénéficie ?

LES DEUX MOYENS

Par quels moyens peut-on arriver à se procurer de l'argent ? Il n'y en a que deux :

Ou par un échange avec les autres : livraison de marchandise, service, crédit, apport artistique, récréatif, thérapeutique ou autre, dans le cadre des prix naturels, ceux qu'un marché loyal établit spontanément, bref par la satisfaction d'un besoin chez les autres.

Ou par une spoliation des autres.

Cette spoliation peut se faire avec leur consentement. Un joueur qui s'assoit à une table de baccara accepte implicitement de se voir spolié s'il perd. Combien de gens ne font que jouer à la Bourse ?

Mais la plupart du temps ce sera sans leur consentement : les surpaiements qu'on leur arrache, les sous-paiements qu'on leur impose, l'exploitation de leur faiblesse, de leur crédulité et toutes les formes du vol, illégal et surtout légal, la tromperie, la roublardise, les influences malhonnêtes, la corruption, les astuces...

Par quels moyens peut-on arriver à se procurer de l'argent ? Il n'y en a que deux : Ou en le gagnant par échange avec les autres ou en spoliant les autres... C'est clair ?

NE JAMAIS S'ARRETER

Essayons, ne serait-ce qu'à titre exploratoire pour ne pas effrayer le Béotien, d'envisager les conséquences possibles de nos prévisions.

A partir du moment où on a conçu la connexion et la fusion entre consciences, on a ouvert une porte sur des possibilités immenses et insoupçonnables. Pour peu que cette hypothèse se confirme, cette porte ne se fermera plus.

Envisageons quelques exemples de connexion.

Un médecin n'aura plus à interroger son malade. Il se connectera sur lui et ressentira, lui-même, dans son propre corps, avec l'intensité qu'il désirera, tout ce que ressent le malade. Le procédé sera particulièrement efficace lorsqu'il aura affaire à un perturbé mental car il reste encore actuellement extrêmement difficile à un psychiatre de connaître ce qui se passe dans la tête de son malade. D'où les résultats souvent décevants ou même périlleux des diagnostics en psychologie.

En se connectant, deux personnes vivront mieux leur amitié ou leur amour. La voie est déjà préparée chez des êtres qui ne peuvent plus se quitter. Aucune distance ne les séparera.

Qu'on étende la connexion et le mensonge disparaîtra progressivement de la société. Inévitablement s'ensuivra une grande indulgence de tous envers tous car on s'apercevra que sous couvert de morale et d'ordre social, et même en dépit d'efforts personnels méritoires pour

s'amender, croupit toujours au fond des gens, comme en soi-même, quelque chose de mal qu'on se garde de montrer.

La fin du mensonge serait-elle un bien ? Pour le moment, la réponse est non. La connexion sera viable seulement si elle est librement consentie. Obligatoire, elle deviendrait le pire esclavage : l'esclavage de la pensée. L'esclave manuel a au moins la liberté de penser ce qu'il veut.

On voit tout de suite que déjà au niveau de la connexion, une réglementation est indispensable.

Si nous passons au niveau de la fusion, l'humanité ne pourra survivre sans une réglementation intelligente et stricte, facile à appliquer puisque la société orientera directement les esprits.

Si un garçon et une fille fusionnaient en procréant, la fille serait obligatoirement la réceptrice pour la formation de l'enfant. Mais voilà un enfant qui serait privé d'un papa. Dans une famille monoparentale l'enfant est généralement frustré, à moins qu'il n'ait près de lui une amitié fidèle qui compense le parent qui lui manque. Donc à interdire ou à rendre impossible.

On voit donc très vite que, par la gravité des problèmes qu'elles soulèvent, la connexion et la fusion n'iront pas sans contrôle de la société.

Mais poussons plus loin et admettons le fait.

Cet enfant sera bien normalement constitué et il pourra être parent à son tour. Mais son biparent pourrait aussi bien fusionner avec lui pour se perpétuer. Cette pérennité serait-elle admissible ? Non, car l'enfant receveur pourrait lui aussi en faire autant avec son conjoint et ce renouvellement deviendrait socialement un inceste.

Un homme va mourir. Il peut fusionner avec un receveur bénévole. Mais qui aura envie de fusionner avec une personne vieille et malade, ou encore désaxée ou méchante ? Non, il faudra d'abord "extraire" sa personnalité, la rajeunir ou mieux qu'elle le fasse elle-même, qu'elle corrige ses défauts et élimine de sa mémoire, en accord avec le receveur, les événements vécus malsains (qui néanmoins pourront être stockés par ailleurs). . .

La fusion sera donc rarement possible directement. Elle devra être préparée par la connexion.

Mais dans tous les cas le sentiment essentiel est l'amour. Sans lui l'humanité ne pourra survivre. Avec lui tout effort de changement est heureux parce que libre. Sans lui tout est tyrannie.

Autre chose: il n'est pas interdit, on l'a dit, de penser que la personnalité soit conservée sur un support autre que le corps. Ce serait plus intelligent que cette conservation, à grands frais, d'un corps congelé, lequel est précisément l'élément utilement périssable de l'être humain. Ici encore une orientation sociale est indispensable car de multiples problèmes devront être réglés.

De quoi tourner la tête ! Surtout si nous envisageons la poursuite du processus car sans orientation l'humanité entière finirait par ne faire qu'un seul être. A moins qu'il ne soit Dieu ?...

Autre hypothèse : chacun serait relié à un centre universel dominant le temps et l'espace. On voit lequel : Dieu encore. En mourant, on fusionnerait avec lui, à qui on pourrait déjà être connecté. On retrouve la religion traditionnelle !

Reste qu'avec la connexion et la fusion toutes les combinaisons sont possibles, ce qui ne signifie pas qu'elles soient toutes souhaitables.

Arrêtons-nous là pour aujourd'hui car ces hypothèses d'école commencent à nous échapper. Il sera bon de mettre de l'ordre dans tout cela. Maintenant si quelqu'un est troublé, on nous l'a dit, qu'il se reporte au N° 9 ou qu'il prenne le parti de s'en amuser, de considérer tout cela comme un jeu auquel il peut s'intéresser, en attendant de revenir voir ce qu'il y a de vrai ou de vraisemblable dans de telles expériences de pensée.

Quoi qu'il en soit une chose est sûre : l'humanité court de plus en plus vite vers une liaison entre tous ses membres. Cette nouvelle situation sans précédent doit être préparée dès maintenant.

Une autre chose est sûre : sans un solide sentiment d'amour entre tous les hommes, l'humanité est appelée à disparaître car sa raison asservie à sa sensibilité se laisserait entraîner par une puissance matérielle qu'elle ne contrôlerait pas. La persistance de la loi de la Jungle,

même sous sa forme économique, meurtrière elle aussi, mène tout droit à ce qui serait la perte d'une humanité de plus dans l'univers. S'il y en a d'autres.

Il s'ensuit pour nous un devoir impérieux, évident, incontestable, qu'aucun idéal, aucune religion ne peut ignorer : unir tous les hommes dans une liaison de raison et de cœur. Leur salut en dépend. Cette réforme réalisée, l'avenir, qu'on le conçoive comme on voudra, ne sera plus menacé.

MEFIONS-NOUS DES RECVLS

L'inconcevable même pas au Moyen Age, même pas aux temps dits modernes, même pas il y a un siècle, l'inconcevable il n'y a que cinquante ans se réalise maintenant et ne fait que commencer.

En un demi-siècle nous avons envoyé des hommes sur la Lune, nos engins dépassent le système solaire, les secrets de la matière se dévoilent et transforment nos vies et ce n'est pas fini.

Mais tout cela ne nous atteint, même si c'est profondément, que par voie externe.

Le plus important, l'essentiel, est maintenant à notre portée: l'exploration de nous-mêmes, la transformation de nous-mêmes, l'établissement de notre relation par voie interne avec les autres, et de proche en proche avec l'humanité entière, la maîtrise de notre destin en somme, vision qui se perd dans l'avenir car la recherche extrême continuera et l'avenir est toujours imprévisible.

Bien peu de gens se rendent compte de la révolution qu'ils vivent. Ils sentent qu'ils ne pourraient déjà plus accepter les conditions d'existence de la génération précédente. Les jeunes de notre décennie auraient vite fait de se révolter. Ils jouissent, même si c'est fort mal, de libertés que leurs parents eux-mêmes se prennent à envier. Ils trouvent dans leur berceau des connaissances à faire pâlir d'envie les savants des décennies précédentes et dès leur enfance ils assimilent des techniques toujours nouvelles.

On ne peut que s'en réjouir, mais non sans inquiétude car les rétrogrades sont toujours là et tout au long de l'histoire les avances de civilisation sont coupées de reculs barbares. Notre liberté conquise, il faut la défendre et se méfier du retour des servitudes renaissantes ça et là dans le monde. Or rien n'est plus dangereux que l'asservissement des religions. Paradoxe pour incroyants, eux aussi ont intérêt à les protéger.

POUR UNE PAILLOTE !

Quelle disproportion entre une minable affaire de paillote et le scandale politique et médiatique qu'une décision de justice a entraîné ! Bien des gens de bon sens en haussent les épaules.

La justice a pour mission de maintenir l'ordre public et d'assurer le bon fonctionnement de la société par l'application correcte de la Loi.

Tous les hommes sont égaux devant la Loi. Mais tous les hommes ne sont pas égaux entre eux. Si bien que l'application sans discernement de ce principe aboutit à une injustice. (Voir N° 47)

Tous les juges sont égaux dans leur irresponsabilité. Mais tous les juges ne sont pas égaux au moins en intelligence, ce qui rend problématique l'application aveugle de ce principe. (Voir N° 69)

Les bons principes ne sont pas eux-mêmes égaux entre eux. Ainsi la publicité de la Justice doit-elle passer après le maintien de l'ordre public. Ainsi le huis clos pour éviter le scandale.

L'une des premières qualités que devrait avoir tout juge digne de ce nom, c'est le discernement.

Ce qui est important, c'est que justice soit faite à égalité de faute quel que soit le coupable mais pas la publicité des décisions et jugements.

Cette publicité a pour but en effet de faire des exemples afin que tout citoyen sache à quoi s'en tenir s'il enfreint la Loi. Ainsi maintient-elle l'ordre public. Si au contraire la publicité d'une affaire risque d'aboutir à un scandale perturbateur de l'ordre public, elle doit être proscrite. Question de discernement.

Non pas, répétons-le, qu'un délit ne doive pas être sanctionné mais quand l'ordre public exige la discrétion la Justice doit s'exercer avec discrétion. Il y a bien des moyens de le faire sans répandre partout un parfum de scandale délétère hors de mesure avec l'objet du délit.

Il était évident qu'une décision de justice relative à l'incendie, certes répréhensible, d'une paillote, d'ailleurs illégale, dans un coin de plage corse inconnu de la grande majorité de la nation, n'aurait pas le même impact sur l'ordre public suivant que le coupable serait un citoyen anonyme ou une haute personnalité. Il y avait là une belle raison de ne pas provoquer un scandale.

On voit comment les choses ont dû se passer...

Un préfet énergique arrive pour mettre de l'ordre dans une pétaudière où on compte des assassinats, ce qui est très grave. Or voici qu'un ridicule problème de paillote emmerde tout le monde. Il n'y va par quatre chemins. "Allez, allez, pas de temps à perdre. Foutez-moi ça en l'air".

Il a tort mais d'ici à en faire un scandale national à grand tapage de médias pendant des mois il y a un abîme. Quand on met pour ça les menottes à un préfet, haut fonctionnaire représentant l'Etat, c'est l'Etat lui-même qu'on atteint. Où voit-on dans la publicité qui en est faite quelque service que ce soit rendu à l'ordre public ?

Comment l'incident aurait dû se régler ?

La Justice est saisie. Réflexion. Discernement : la publicité de cette affaire passant devant les tribunaux entraînerait des répercussions nationales hors de proportion avec le délit. Communication aux autorités. La sanction tombe, contrôlée par les juges : le préfet est discrètement cassé. Justice est rendue car proportionnelle au délit.

Cela n'a pas été le cas. Dommage pour le pays qu'on dit pays de la raison. Question : qui est gagnant dans cette débile et coûteuse histoire ?

Summum jus, summa injuria, on n'a rien inventé.

L'INFLATION JUGULEE ?

L'inflation réinjecte dans l'économie l'argent illégitime, celui qui ne provient pas d'un échange, à leur prix naturel, de biens ou de services réels mais a été indûment acquis soit par la surfacturation de leur valeur, soit par des rémunérations d'emplois fictifs et toutes sortes de

dépenses inutiles, soit par les artifices monétaires de ceux qui se servent de leur argent pour en amasser encore davantage sans la moindre contrepartie de travail. C'est ainsi que l'économie grâce au correctif de l'inflation a pu prospérer en Occident pendant une trentaine d'années.

Mais les surpaiements des uns peuvent être compensés par les sous-paiements des autres, l'enrichissement d'une minorité par l'appauvrissement d'un grand nombre sans que la monnaie en souffre.

C'est ainsi que le franc germinal a connu pendant des générations une remarquable stabilité : la compensation de l'enrichissement d'une caste de privilégiés par les salaires de misère maigrement accordés à une classe laborieuse travaillant dans des conditions de baigne, y compris des enfants de douze, dix, huit ans, et par journées de dix, douze heures et sans aucunes vacances.

C'est ainsi que ce système a pu se perpétuer jusqu'à la première guerre mondiale qui a nivelé bien des fortunes et redistribué les cartes. N'ayant plus de compensation par les sous-paiements à l'heure où le relèvement des destructions causées par deux guerres mondiales à intervalle rapproché assurait le plein emploi, l'économie a répondu à l'accroissement sans contrepartie de la richesse d'une minorité par une inflation compensatrice qui rétablissait l'équilibre, réaction aveugle par ailleurs car l'inflation ne fait pas de différence entre l'argent illégitime et l'argent gagné par le travail. (*Voir N° 3 5 7 21 65..*)

En somme l'inflation prend aux riches l'argent qu'elle rend aux pauvres, en allégeant leurs dettes par exemple. C'était intolérable. Il fallait la réduire à tous prix. Mais l'économie est un être vivant qui a la vie dure. Les économistes au pouvoir s'y sont constamment cassé les dents jusqu'à ce que l'entrée en lice des pays sous-développés vienne ramener les conditions d'autrefois.

Ainsi se renouvelle plus que jamais dans l'économie mondiale l'enrichissement d'infimes minorités sans que reprenne l'inflation parce que l'argent illégitimement acquis d'un côté est compensé de l'autre par le sous-paiement généralisé du travail. Le chômage impose des restrictions à la limite de la survie. C'est lui qui retient l'attention des hommes politiques. On voit moins le nombre d'emplois précaires qu'une foule de salariés est obligée d'accepter, des jeunes surtout, emplois sous-payés parce que les employeurs sont contraints d'y avoir recours pour diminuer leurs prix de revient face à la concurrence étrangère ou parce qu'ils profitent de la modération craintive des chercheurs d'emplois. Les deux souvent.

Mais n'oublions pas que l'économie est le fait des hommes et qu'à la puissance de l'argent s'oppose la puissance du nombre. La réaction en chaîne peut se produire à tout instant. A moins que l'économie mondiale ne l'anticipe par un séisme financier qui fera s'écrouler des montagnes.

A voir se reproduire les agitations boursières, on sent venir dans peu de temps un séisme majeur.

L'AUBE INDISCERNABLE

Tout se passera-t-il dans les temps futurs comme nous essayons de l'imaginer ? Ce serait naïf de le croire, d'autant plus que nous sommes avertis de l'indigence de notre imagination. Même les choses de la vie courante n'arrivent jamais exactement comme on le prévoit. Alors encore moins les réalités supérieures que nous avons du mal à atteindre. Nous avons voulu simplement indiquer dans quelle direction se trouve notre avenir en vue d'y orienter valablement notre recherche et nous préserver d'attitudes niaises et stériles, qu'elles soient pour ou qu'elles soient contre l'existence de ces réalités qui nous dépassent.

Cependant nous tenons pour assurées une connexion prochaine entre les hommes et une fusion de leurs personnalités, ce qui ne sera possible que dans un climat d'amour solide vivifiant l'humanité entière. Perspective finalement pas tellement contraire aux espérances des siècles passés.

Vaste synthèse donc qui est une base de départ car il faudra beaucoup de temps, de recherche et d'intuition pour construire peu à peu le système de pensée solide qui seul peut nous préserver de l'illusion, notre douceuse et pire ennemie.

Nous en savons déjà assez pour nous guider au milieu des incertitudes actuelles où s'effacent la plupart de nos repères existentiels et moraux.

Tout d'abord l'avenir de l'humanité passe par sa capacité à communiquer par tous moyens afin d'éliminer entre ses membres et ses groupements, ethniques, religieux, nationaux, etc... la méconnaissance mutuelle, source la plus fréquente de conflits et de leur apprendre à s'estimer en premier lieu, à être bien ensemble par la suite. Voyages, fêtes, sports, plaisirs échangés, partage des idées, recherches communes surtout et créativité favoriseront cette union mondiale des intelligences et des cœurs qui rendra l'égoïsme des générations précédentes intenable.

Le plus urgent donc est de remplacer progressivement l'actuel système économique d'égoïsme par un système d'émulation et de coopération. Le communisme n'a pas marché parce que c'était un viol au lieu d'être un amour librement partagé. Toute une législation est à refondre en ce sens. Mais la transition ne pourra se faire que lorsque les agents économiques, depuis les plus humbles salariés jusqu'aux dirigeants mondiaux, auront tous reconnu que l'ancien système est dépassé et que personne n'a intérêt à rendre la vie infernale à personne sur la petite boule bleue qu'ils ont découverte si fragile dans un espace sans borne.

Une heureuse évolution l'ayant rendue capable de prendre en mains son propre destin, l'humanité se découvre un devoir absolu de se mettre à évoluer par elle-même vers un avenir qui sera ce qu'elle en fera. Et là il n'y a pas de limite en vue. De quoi soulever un enthousiasme planétaire.

La souffrance, puissant indicateur de ce qui est mal, nous incite à en tenir compte non pour en éliminer les effets mais les causes. Aucune souffrance n'est à négliger, y compris celle qui faisait partie des malédictions antiques : tu enfanteras dans la douleur, tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, y compris la souffrance de tous temps inéluctable, celle qu'engendre la mort.

Avec les futures possibilités de fusion de nos personnalités, la mort remplira, peut-être plus vite qu'on le croit, son rôle de rajeunissement, sans effacer l'existence des personnes qui subissent cette mutation ou la décident elles-mêmes. Que pareille éventualité ahurisse la plupart des esprits murés dans des certitudes que depuis toujours impose l'expérience, n'a pas de quoi nous en détourner. C'est bien normal.

Si nous nous retournons vers le passé, il n'y a pas grand risque à le considérer comme une façon mentale de classer les événements par ordre de cause à effet et, comme on ne peut le séparer du présent, à admettre qu'il fait corps avec lui.

Il doit donc, en principe, être récupérable. Comment ? On n'en sait rien. Mais il n'y a rien qui dissuade dans la logique de chercher à décrypter et reconstituer ce que nous avons appelé la formule personnelle des personnes disparues du présent. Rien en tous cas n'interdit aujourd'hui de conclure à l'ouverture de cette voie vers ce qui sera, pour emprunter un mot au langage religieux, une résurrection. (Au nom de quoi devrions-nous repousser cette concordance ?)

On dit que notre époque a perdu ses valeurs et ses repères. En regard de ce que nous avons trouvé, il serait plus juste de dire qu'elle en est aveuglée par l'arrivée massive de toutes sortes de bouleversements techniques, intellectuels et moraux qu'elle n'a pas eu encore le temps d'assimiler. Il n'empêche que les vraies valeurs, les vrais repères sont toujours là, fidèles, et facilement reconnaissables.

Chaque être humain aspire à son bien-être et à son bonheur. Il le trouvera seul peut-être un moment mais on ne peut être heureux seul longtemps. Personne n'est à lui-même son propre but. Le bonheur authentique étouffe dans l'individu. Il est une pression vers l'extérieur et ne cherche qu'à être partagé. Conscient de sa liaison matérielle, intellectuelle et morale avec tous les autres, y compris avec la nature et le reste du monde, l'être humain ne peut que parfaire son bonheur avec le bonheur des autres. C'est la source naturelle d'une morale pure, infiniment simple si on ne la surcharge pas d'interdits factices rétrogrades.

LA MORALE

La morale est la signalisation qui nous permet de savoir ce qu'il faut faire ou éviter de faire en vue de notre bonheur commun présent et futur.

Il n'est pas de morale qui ne concernerait que l'individu car elle irait contre son intérêt en le faisant entrer inévitablement en conflit avec la morale individuelle des autres.

La source du bonheur est l'amour, s'aimer soi-même, aimer les autres et tout ce qui est bon et beau dans le monde. On ne peut s'aimer seul sans vite éprouver le besoin de partager cet amour.

La morale est bien facile à établir entre des personnes qui ont conscience les unes des autres et se portent mutuellement estime et amour. Est-il même besoin d'établir des règles à observer dans les rapports entre un père, une mère et des enfants qui sont toute affection entre eux ?

Le but de la morale étant le bonheur pour soi-même et les autres, le seul plaisir ne peut être notre guide car il est indifférent à ce qu'il adviendra de bon ou mauvais après lui.

Le plaisir est sain quand il ne porte préjudice à personne, y compris à qui l'éprouve. Il épanouit la vie et il la fait évoluer par une récompense comme la souffrance par son aiguillon.

Le plaisir est malsain quand il cause un préjudice, une peine ou une souffrance aux autres, ou en prépare pour qui se le permet. En fait il escroque la vie en la corrigeant par la douleur.

Le plaisir n'est pas le bonheur. Il l'engendre souvent, notamment quand il s'échange avec celui d'autrui, mais le bonheur le plus pur peut provenir d'un effort, d'une peine ou d'une souffrance qu'on engage précisément pour le gagner.

Tout plaisir aux dépens présents ou futurs des autres ou de soi-même est donc à éliminer.

Tel est le grand principe qui fonde la morale.

Sur cette base il est facile de savoir comment se comporter en toutes choses, par exemple en matière économique ou sexuelle, au lieu de se tourmenter de prescriptions et d'interdits fluctuant selon les conventions, préjugés ou coutumes.

Le renoncement que la morale impose est pleinement justifié car il a pour effet moins de souffrance et plus de bonheur pour soi et les autres.

Sur d'aussi solides fondations, la morale proprement dite se rapprocherait plutôt d'un enseignement tiré des expériences vécues. "Attention, ici tu risques de... ne le fais pas". "Attention, là tu gagneras à... fais-le". La morale est alors un système de feux rouges et verts signalant les dangers de la vie et les aiguillages bénéfiques.

Ainsi conçue, la morale tient, claire, franche, libre de défenses et obligations sans fondement.

Elle seule peut emporter l'adhésion des foules.

LES HYPERREACTIONS

Le car démarre. Un jeune homme debout rétablit son équilibre d'en pas en arrière et marche sur le pied d'un bonhomme confortablement assis. Désolé, il lui exprime poliment ses excuses. L'autre lui répond avec colère qu'il n'est qu'une poule mouillée, qu'il n'a que du sang de navet dans les veines, que la jeunesse aujourd'hui etc.

Réaction dépassant largement le "préjudice" subi, même si l'autre avait des cors aux pieds.

Lorsqu'une réaction dépasse largement sa cause, c'est que joue une autre raison, cachée. On sait qu'il ne faut pas parler de cordes dans la maison d'un pendu. La moindre allusion à une corde vous attirera des réactions véhémentes avec des larmes dans les yeux à propos d'un tout autre sujet. Vous n'y comprendrez rien. Et pour peu que vous ayez vous-mêmes des ennuis, vous risquez de provoquer une escalade qui peut ouvrir un coffre à reproches réciproques, eux aussi cachés.

Certaines situations favorisent les hyperréactions. La plus connue est celle de la voiture où les conducteurs ont tendance à se montrer agressifs. Un coup de klaxon et l'interpellé est prêt à sauter sur celui qui voulait trop vite l'avertir que le feu était passé au vert. Il y a même eu des tués dans ces sortes d'altercations imprévues quelques minutes plus tôt. Que les adversaires aient tous les deux une raison cachée d'irritation et les répliques progressent à une allure exponentielle pouvant mener jusqu'aux coups.

Mais l'hyperréaction est parfois chronique. Le sujet atteint est souvent quelqu'un qui souffre d'un complexe d'échec. Il s'en veut à lui, il en veut à la société, il en est irrité et il réagit avec excès aux minuscules agressions de tous les jours. Le caractère à prendre avec des pincettes.

Mais ce genre d'hyperréaction est plutôt sélectif. Une personne sera épargnée à l'inverse de toutes les autres. Ou alors c'est une personne en particulier qui recevra des réponses acerbes.

Quelle conduite tenir en cas d'hyperréaction ?

D'abord comprendre que joue une cause cachée qui ne vous concerne pas, ce qui demande du self-control. Laisser alors l'hyperréaction tomber dans le vide. L'erreur serait de marcher, d'y ajouter votre hyperréaction personnelle. Le résultat serait violent ou humiliant. Se rappeler qu'il suffit d'un verre d'eau pour éteindre un début d'incendie. Ici le verre d'eau sera souvent l'humour, cet humour qui désarme les adversaires mieux que tout appel à la raison. En tous cas jamais de vexation. La vexation est un explosif, un explosif parfois à retardement.

A l'école l'hyperréaction est catastrophique. Le faible qui se met en colère pour un rien s'attire les vexations des petits camarades qui s'amusent à l'irriter, sans bien se rendre compte à cet âge de ce qu'il souffre. La raison cachée en est le plus souvent familiale par manque d'affection, souvent aussi un système nerveux déficient.

Quand on se trouve confronté à une hyperréaction, il faut comprendre que joue une cause cachée et ne jamais embrayer.

LA JUSTICE OU LA VERITE ?

Voici que l'affaire Papon revient en scène. Affaire mal jugée dans un climat de fausseté où la justice a bien du mal à s'y retrouver.

Nous avons essayé d'améliorer les critères que nous avons proposés pour juger équitablement en toute affaire aussi grave que la participation au génocide des Juifs sous l'Occupation. Or nous n'avons rien eu à y changer. C'est très clair et, si on en avait suivi de semblables, toute relaxe ou toute condamnation aurait été juste. (*Voir N° 30*)

Ce qui nous sidère dans tout le tapage médiatique concernant cette affaire, c'est l'amputation d'un élément majeur qui était à l'époque la base de tout. On nous présente un tableau de Papon envoyant de lui-même des gens aux camps de la mort.

C'est incompréhensible ou alors nous avons affaire à un tel monstre qu'on se demande pourquoi il n'a été condamné qu'à dix ans de détention.

Et n'apparaît qu'un fonctionnaire dans un confortable bureau, au milieu de ses dossiers, décidant tout seul du sort de milliers d'innocents.

Quel est donc cet élément majeur qu'on oublie ?

Rien que la présence des Allemands avec la sinistre Gestapo qui contrôlait avec d'autant plus de zèle les fonctionnaires que leur rôle était élevé.

Le véritable tableau symbolisant cette époque est celui d'un jeune fonctionnaire de Préfecture travaillant sous l'œil soupçonneux de deux policiers de la Gestapo qui regardent par-dessus son épaule, sur fond de soldats allemands, bottés et casqués, et de chars d'assaut. C'est à partir de cette situation d'oppression qu'il faut juger Papon en ce qu'il a fait de bien ou de mal, non de la situation de souveraineté qu'on lui attribue.

Or pas un mot des Allemands dans le flot médiatique, pas un mot de la Gestapo, rien. Papon toujours présenté seul en face de ses victimes innocentes ou de leurs enfants. Et c'est ainsi qu'on présente les choses, c'est ainsi qu'on en parle aux enfants, c'est ainsi qu'on juge...

Papon coupable ou non ? Nous n'en savons rien.

Ce qui nous révolte, c'est la façon de présenter cette époque, sans rapports avec celle que nous avons vécue. Ce qu'on occulte, c'est l'état d'esprit des fonctionnaires et policiers qui ont tenu le coup à leur poste en faisant, bien souvent à leurs risques et périls, tout le contraire de ce qu'ils écrivaient dans les rapports officiels.

Jamais sans doute dans l'histoire les documents ne sont aussi contraires à la réalité. Nous en avons donné des exemples vécus. (*Voir N° 41*)

Papon coupable ou non, tout est faussé dans ce procès à retardement, comme est faussée l'histoire de ces années noires parce qu'il reste encore trop d'intérêts politiques qui lui sont attachés.

On peut juger objectivement, en toute liberté, le règne de Louis XIV, par lequel plus personne n'est maintenant concerné. Mais il faut déjà une grande indépendance d'esprit pour juger sereinement la III^e République et la guerre de 1914.

Alors attendons encore une génération, à moins qu'une découverte scientifique permette de voir directement ce qui s'est passé dans l'ombre.

Autre élément qui n'échappera pas aux lecteurs de Reliance : juger un homme cinquante ans après, c'est juger un autre homme. La personnalité change et l'homme nouveau peut très bien désavouer à fond le comportement de l'ancien. Le système judiciaire américain nous donne l'exemple horrible de l'exécution après douze ans de prison et plus de criminels qui se sont tellement transformés au cours de leur longue détention que ce ne sont plus les mêmes hommes. Le vieillard Papon est-il encore le jeune fonctionnaire de Bordeaux ?

Le procès Papon est un procès démagogique, un procès politique, pas un procès historique.

CURIEUSE QUESTION

- Pourquoi cherchez-vous toujours à comprendre ?
 - Parce que la nature m'a doté d'une raison et que je ne crois pas que ce soit avec défense de s'en servir.
 - Mais là où il n'y a rien à comprendre ?
 - Je veux comprendre pourquoi à cet endroit il n'y aurait rien à comprendre.
 - Mais si notre raison ne peut pas l'atteindre ?
 - Alors, c'est qu'il y a bien là quelque chose à comprendre mais que nous ne pouvons pas atteindre par la raison. Pour le moment du moins, car pourquoi cette raison serait la seule chose immuable dans un univers où, partout, tout bouge, tout évolue, tout progresse ? Pourriez-vous le soutenir à donner votre tête à couper ? Non. Alors nous continuons.
-

LE PASSE EST-IL PRESENT ?

On ne peut trouver de frontière entre le passé et le présent alors qu'on se heurte à celle qui nous sépare de l'avenir. C'est tout le problème du temps. D'un côté ce qui est fixé ou constamment en train de se fixer. De l'autre ce qui est possible, indéterminé, de moins en moins prévisible au fur et à mesure qu'on s'éloigne vers le futur. Telle est la constatation que nous sommes obligés de faire sans échappatoire en vue.

Il n'y a qu'un présent dans l'univers mais ce présent intègre le passé par son existence même.

On soulève d'un mètre un objet d'un kilo. Ceci fait, cet événement appartient au passé et y reste immuablement fixé. On pourrait dire que cette façon de voir n'est qu'une représentation mentale permettant à notre mémoire de classer les événements selon la suite cause-effet, que cet événement a perdu comme les précédents toute réalité. C'est faux. Il reste dans le présent par l'énergie potentielle acquise par la masse de l'objet et même par le simple fait qu'il occupe une nouvelle position dans l'espace. Force est donc de reconnaître que le présent inclut bien le passé, qu'il en est le résultat, qu'à la limite il est réellement ce passé jusqu'à l'instant à partir duquel il bascule vers le futur.

De toutes façons quelle que soit la représentation qu'on s'en fasse, le passé de l'univers est indestructible et ce n'est pas parce qu'on a oublié tel événement qu'il n'a pas eu lieu.

Cette vérité logique n'est pas une spéculation. Elle a des conséquences directes sur notre façon de nous comporter. Certaines gens la refusent. Pour eux, le passé c'est le passé. Ils ne veulent plus en entendre parler, ni s'en souvenir. Si bien qu'avec une pareille mentalité, le présent rétrécit de plus en plus leur vie jusqu'à ne plus rien leur laisser devant eux à l'approche la mort. Ce sont des malades, d'une maladie qui sent le sépulcre. Pour se protéger du passé, ils s'enterrent eux-mêmes un peu chaque jour.

La majorité des autres trient dans le passé les événements heureux et refoulent les événements malheureux. Ils ont raison de dire que le passé est le passé dans la mesure où c'est pour eux un moyen de se protéger. La mémoire a d'ailleurs vite tendance à oublier ou à ramener à une plus juste valeur les peines et souffrances qu'on a dû supporter, d'où cette qualification quasi constante de belle époque accordée aux temps anciens.

Il en est par contre qui, par suite souvent de malheurs qui les ont traumatisés, ne voient dans leur vie passée que des ruines. Ils ont de la vérité une vision déformée, car toute vie comporte des moments valables pour soi ou pour les autres qui ont mérité d'être vécus. A eux, avec l'aide de ceux qui les entourent de leur affection, de faire l'effort nécessaire pour retrouver la vérité, ce qui n'est pas toujours facile.

Ceux qui vieillissent, et ce ne sont pas forcément les gens âgés, ne vivent que du passé et refusent de regarder de l'avenir plus loin que le bout de la semaine ou de la journée, de plus en plus déphasés d'une actualité qui ne les intéresse plus ou plus guère, se laissant emporter sans réaction par le flot de la vie, comme des épaves. Ils ne vivent plus vraiment. Ils végètent.

La seule attitude valable tient dans cette image : prendre son sac sur le dos avec tout son passé, bien précieux qu'on ne veut pas abandonner, et marcher résolument vers de nouveaux matins. A disséquer le passé pour en ressasser les erreurs et les fautes, on se détruit contre toute raison.

Le chemin que tu n'as pas suivi t'apparaîtra toujours pavé d'or car tu ne sauras jamais quel imprévisible malheur il pouvait te réserver. Ne regrette jamais rien du passé mais sers-toi de son expérience pour l'avenir.

Cette vérité incontestable à elle seule réfute tous les regrets : l'erreur, la faute que nous avons commises, peuvent nous avoir épargné un malheur et cela nous ne le saurons jamais. L'erreur ou la faute n'en restent pas moins une erreur ou une faute dont nous pouvons tirer une expérience.

Il faut donc les prendre pour des faits d'histoire, de ceux qui nous servent d'enseignement.

Une souffrance reste acquise et tout ce qui arrivera par la suite ne la changera en rien, sauf qu'à coup sûr elle sera vue peu à peu sous d'autres couleurs car elle fait partie de la richesse du passé. Au lieu de toujours la ruminer avec morbidité, mieux vaut la revivre avec tendresse.

Un bonheur reste lui aussi un trésor acquis et tout ce qui pourra arriver par la suite ne l'altérera en rien et on peut en vivre toujours.

Il n'y a pas de bonheur perdu. Il n'y a qu'un monde qui a changé et surtout des personnalités qui ne sont plus les mêmes. Lui, il reste intact.

Lorsqu'une amitié ou un amour sincère, profond, partagé, illuminant votre vie et lui donnant sa pleine valeur, vient à se briser, lorsque l'être qui vous aime vous abandonne, ce n'est plus le même être qui s'en va. (Voir N° 67 34 40)

Si c'est vous qui rejetez l'être que vous avez sincèrement aimé, examinez-vous. Vous êtes-vous trompé ? En avez-vous en réalité aimé un autre ? Ou n'êtes-vous plus vous-même mais le successeur de celui que vous étiez hier...

Quelle que soit la réponse que vous vous apportiez, rien ne fera que les jours heureux n'aient plus leur place dans votre vie. Les nier est une sottise, une erreur. Vouloir les oublier ne les supprimera pas. Ils font définitivement partie du passé, de votre passé à vous si vous êtes encore vous-même, de celui de votre être antérieur si vous, vous avez changé. Et c'est là que la science par son aspect philosophique nous vient en aide.

La conception rigide du temps si évidente pour la science de naguère a été réformée par une autre selon laquelle le temps varie pour chaque objet en fonction de sa vitesse et des forces auxquelles il est soumis. Certains même conçoivent qu'il puisse remonter. Sans aller aussi loin, si ce que nous appelons le passé peut être valablement regardé comme aussi proche que ce qui vient de se produire à l'instant, autant le relier au présent que nous sommes en train de vivre. Même si nous avons changé de personnalité au point de renier ce que nous aimions, nous avons hérité en nous de tout ce que notre prédécesseur a vécu de bonheurs et de souffrances.

Reliance, qui reste en deçà des données relativistes et quantiques spécifiques au temps, admet simplement que tout passé est reconstituable, et non seulement humain mais universel. Cette façon de voir est plus juste et elle nous épargne bien des problèmes et nous évite bien des erreurs.

C'est ce qui s'exprime sous une forme plus évocatrice dans la lettre à Nadine. (N° 53 et 54)
Le passé ne meurt pas. Rien n'est donc irréparable. (A suivre)

LA VERTU DE L'OPTIMISME

"L'espèce humaine passera comme ont passé les Dinosaures et les Stégocéphales. Peu à peu, la petite étoile qui nous sert de soleil abandonnera sa force éclairante et chauffante... Toute vie alors aura cessé sur la terre, qui, astre périmé continuera de tourner sans fin dans des espaces sans bornes... Alors, de toute la civilisation humaine ou surhumaine - découvertes, philosophies, idéaux, religions - rien ne subsistera".

Ainsi écrivait Jean Rostand dans "Pensées d'un biologiste" en 1954. Les points de suspension invitaient à réfléchir. Sans le soleil, l'humanité était condamnée, avec sa cruelle et merveilleuse histoire, à disparaître à tout jamais. Était-il en effet une vérité plus évidente, plus absolue ?

Pourtant un optimiste, sans être forcément croyant, aurait pu dire " : Qui sait ? D'ici là, dans mille ans ou plus, nous aurons peut-être trouvé le moyen de survivre sur notre planète malgré le froid sidéral et la pleine nuit". En tous cas il ne se serait pas laissé emporter par un pessimisme aussi absolu. Il se serait plutôt abrité dans l'impossibilité de prévoir l'avenir.

Or il n'a pas fallu attendre mille ans, ni même cent ans pour avoir la réponse : trois ans, oui, trois ans après, le 4 octobre 1957, à la surprise du monde entier le premier Spoutnik ouvrait aux hommes la conquête de l'espace, rendant du même coup indéfendable l'affirmation selon laquelle il est impossible à l'humanité de survivre à la Terre. Désormais on pouvait raisonnablement prévoir que les hommes pourraient s'en évader et aller s'installer dans l'espace ou sur d'autres planètes. Bien plus il n'a pas fallu attendre mille ans mais seulement quinze ans pour que le premier homme pose ses premiers pas sur la Lune.

C'est l'optimiste qui avait raison : il ne s'était pas arrêté aux limites de son savoir.

Jean Rostand, avec beaucoup d'autres, en était encore resté, lui, à l'époque où l'astronome, Camille Flammarion, parlait de *cette face cachée de la Lune à jamais inconnue aux hommes*. Parole qui aujourd'hui nous remplit de jubilation. Il est curieux qu'un tel esprit épris de certitude, d'une franchise totale quel qu'en soit le prix, n'ait rien connu ou retenu de la

Relativité et de la Quantique qui lui auraient inspiré au moins quelque doute sur, disait-il, ses noires certitudes.

Souvent, nous l'avons vu, le savant est prisonnier de sa spécialité. Nous, nous sommes plus libres et pour nous, quoi qu'on dise, le seul fait d'être là et d'aller de démenti en démenti à nos impossibilités nous pousse à un solide optimisme.

CRIME OU ACCIDENT ?

Un guide expérimenté doit emmener des enfants dans une promenade de neige. Les gosses sont contents. Lui aussi. Il a consulté la météo qui n'a rien d'extraordinaire, ni bonne, ni mauvaise. Si chaque fois qu'on n'a pas le grand beau, on restait chez soi, la moitié du temps y passerait. A partir d'une longue expérience, il est convaincu que le risque est négligeable. Il y aurait emmené ses propres enfants.

Une pente à traverser. Son souci : que les enfants ne se bousculent pas. Ils risqueraient de rentrer mouillés et d'attraper froid.

Tout à coup de là-haut part un fleuve de neige et c'est le drame. Le risque minime n'est pas un risque zéro et à quelques minutes près il a joué.

La suite est révoltante. A ce brave homme accablé de douleur, on passe les menottes comme à un bandit et il va en prison. (Voir N° 38)

N'était-il pas suffisamment accablé qu'il faille lui en rajouter ? Risquait-il de s'enfuir ou de recommencer ou de contrecarrer l'enquête, seules motivations à une incarcération préventive ?

Jusqu'ici dans son métier de guide il était exempt de tout reproche. Après coup on se dit, et il se dit et même il admet ouvertement, qu'il aurait dû... Eh oui, après coup on sait toujours ce qu'il aurait fallu faire... Et quel numéro de Loto jouer. Toute la vie, c'est ainsi.

En d'autres temps on s'en serait tenu à la thèse évidente d'un accident. Mais de nos jours il faut toujours à tous prix trouver un responsable. Et on traîne le malheureux homme au pénal. Comme un malfaiteur. (voir le N° 71, prémonitoire)

Et un procureur qui sans doute ne connaît rien de rien à la montagne ose demander trois ans de prison contre lui. Est-ce ainsi qu'on sèche les larmes des familles des enfants disparus ? Alors que parents et guide sont réunis dans la même affliction et devraient les uns et les autres être soutenus. La noblesse des parents d'une victime ne serait-elle pas précisément de venir partager sa douleur avec celle du guide ? Et que l'accident reste au niveau civil qui est le sien ?

Mais non. Comme on ne peut s'en prendre au Destin, on va se venger sur celui qu'il accable lui aussi. Quel contraste avec l'histoire du N° 53 !

Qu'il est petit le pas de l'homme ! Et qu'elle est grande la montagne ! Et pourtant le pas obstiné de l'homme le mène à la cime de la montagne.

MONTAGNE ET LIBERTE

"La montagne est le dernier domaine de liberté qui nous reste. On est libre de passer par où on veut, de tenter l'aventure qu'on veut, et même de s'y tuer, à condition de respecter la liberté des autres, de ne pas menacer leur vie en y exposant la sienne. C'est ce qui lui donne son prix inestimable. Le jour où l'un de ces cols blancs qui nous gouvernent du haut de leurs bureaux ouatés de grands fonctionnaires pondra un Droit de la Montagne, le jour où il le fera voter au petit matin à la sauvette par une poignée de députés présents, ce jour-là on pourra dire adieu à cette liberté. Alors on verra des conneries de ce genre :

"Attendu que l'accès normal au refuge passait par la traversée du torrent,

"Attendu que pour permettre cette traversée le gardien s'était contenté d'y placer une poutre de bois,

"Attendu qu'il était prévisible qu'un client du refuge, payant sa nuitée, pouvait glisser sur cette poutre et tomber dans l'eau glacée,

"Attendu que le gardien n'avait placé sur cette poutre ni protection, ni écriteau prévenant du danger,

"Attendu que de ce fait le plaignant a glissé, est tombé dans l'eau froide et a contracté une bronchite, ainsi que l'attestent les certificats médicaux annexés,

"Condamnons le gardien à verser au plaignant la somme de... plus... plus...

Ou alors au Tribunal Correctionnel :

- Vous n'avez donc pas emprunté la voie normale.

- Non, monsieur le Président.

- Vous n'avez pas utilisé un moyen de sécurité, tel un piton ou un anneau de corde ainsi que monsieur l'expert l'indique dans son rapport.

- Non, monsieur le Président. Mais je n'aurais jamais pensé que mon ami qui était très fort en escalade puisse dérocher à cet endroit facile.

- Monsieur l'expert dit qu'il est constant que celui qui mène une cordée en est responsable. A ce titre, vous deviez prévoir tout incident qui pouvait arriver. Votre responsabilité est donc en cause. Après consultation, le Tribunal vous condamne à trois mois de prison avec sursis . . .

Ou plus simplement, comme dans toute réglementation censée exprimant la volonté du peuple :

"Par décret N° 6.998-15 en date du 31 février 1515, il est interdit :

- D'emprunter toute voie menacée par des chutes de pierre, de glace ou de corps quelconques.

- De passer sous des séracs ou par toute partie de montagne pouvant être atteinte par une avalanche de séracs ou de neige.

- De franchir toute crevasse sans être encordé sur baudrier certifié, au moyen d'une corde certifiée, fixée à un point d'attache offrant toute garantie de sécurité en conformité avec la norme 989 ter déterminant la procédure à employer pour le franchissement des crevasses.

- D'effectuer tout rappel d'une hauteur de plus de 31 mètres du point de départ à l'arrivée.

- D'effectuer une escalade hors des voies répertoriées et certifiées par le Commissaire à la Sécurité en Alpinisme et Spéléologie.

- D'omettre sur lesdites voies l'utilisation de tout piton de sécurité obligatoire installé marqué de rouge suivant la norme 12.004 HB.

- D'utiliser des cordes d'attache et de rappel de plus de trois ans depuis la date de leur visa et de diamètre inférieur à treize millimètres.

- De bivouaquer par une température inférieure à - 10° sans vent ou à 0° par vent de plus de 31 kilomètres à l'heure.

- De laisser sans réponse pendant plus de trois minutes tout appel de contrôle du Centre de Surveillance des Sports Alpestres.

- D'entreprendre toute course de niveau B ou supérieur sans avoir acquitté le timbre fiscal correspondant au niveau autorisé.

- Etc... etc...

Oui, le jour où la réglementation s'abattra sur la montagne, ce sera fini de notre liberté".

(Ainsi écrit un personnage de "La Croix de Belledonne", roman sur la montagne de Pierre PERSAT)

(Erratum : l'article "Le passé est-il présent ?" dont la fin a été publiée par erreur au N° 73 commence en réalité au verso de ce numéro 74)

LE PASSE EST-IL PRESENT ?

(Suite)

Du fait que le passé soit indissociable du présent, qu'il en fasse partie, tout ce que l'homme a fait de mal dans le passé est donc remédiable.

Cela semble étrange mais ainsi le veut la logique. Si le passé est ce qu'il est, mais fait partie du présent qui seul évolue, il est rectifiable par le présent.

Pierre vise Matthieu pour le tuer mais ne fait que le blesser. Peu importe cet échec, il n'en a pas moins commis un crime. S'il n'en voit pas le mal, c'est un handicapé de la conscience et il mérite la même indifférence morale que le tigre qui saute sur Matthieu, ce qui ne veut pas dire que le tigre et Pierre ne doivent pas être neutralisés. Mais si Pierre comprend son acte, s'il le regrette et le condamne, son crime ne pourra plus dans le passé être dissocié de son regret présent.

De même si Matthieu en cultivait une haine contre Pierre et ne voulait jamais plus en démordre, il resterait un handicapé mental, mais, s'il pardonne, sa haine ne sera plus dans le passé dissociable de son pardon.

Crime et regret, victime et pardon, telle est la meilleure configuration de ce crime qui restera une histoire humaine ayant sa valeur positive.

Prenons le crime le plus épouvantable que l'humanité ait connu, le génocide industrialisé dans les camps de la mort. Il restera bien tel qu'il est dans l'histoire, c'est-à-dire dans le passé, définitivement. Comment peut-il alors être rectifié ? Comment peut-il être compensé ? Impossible.

Tout d'abord est-il besoin de rappeler la distinction entre l'homme d'un côté et la matière et l'animalité de l'autre ? Le volcan qui gaze, brûle et extermine la population entière de son île ne va pas être accusé de génocide, pas plus que d'assassinat le léopard qui guette et dévore un enfant, parce que le volcan ne sait pas, pas plus que l'animal. L'homme sait. L'homme a conscience de sa responsabilité. C'est ce qui fait, suivant ses intentions et ses actes, sa grandeur ou son abjection. Ce n'est pas le nombre des victimes qui fait le génocide, c'est que celui-ci ait été voulu, organisé, exécuté. Et cette monstruosité humaine restera dans l'histoire comme un passé indestructible.

Alors quelle compensation peut-on lui opposer ?

Pour mieux comprendre, mettons qu'une humanité d'une autre planète prenne connaissance de ce génocide commis récemment sur la nôtre.

Tout d'abord, en les voyant lire les récits et les lettres, regarder les photos et assister aux projections de films qui leur font vivre ces horreurs, nous nous sentirions honteux et humiliés, ayant conscience de la liaison qui à leurs yeux nous unit tous, nous les Terriens.

Mais spontanément, nous réagirions en leur faisant remarquer : "Oui, ce sont des nôtres qui ont commis ce crime mais les responsables furent peu nombreux et à notre immense majorité nous en ressentons un regret terrible, nous les condamnons, nous en inspirons l'horreur à nos enfants".

Ainsi, bien que reliés à ces Nazis qui étaient, c'est vrai, des Terriens comme nous, nous submergerions leur crime sous une réprobation unanime, si bien que l'autre humanité, c'est cela qui est capital, repartirait en emportant avec le passé de ce crime l'immense réprobation qui lui resterait indélébilement attachée. Le présent aurait racheté le passé.

Nous n'agissons que dans le présent mais celui-ci comprend le passé. Ainsi, celui qui peut empêcher une manifestation glorifiant l'holocauste et ne le fait pas, participe, en ce moment même, dans le présent, à l'holocauste du passé.

Mais il n'y eut pas que ce crime dans l'histoire et c'est toute l'histoire qu'il faudrait réécrire en portant sur elle dans la mesure où elle nous touche encore un jugement nuancé. Les Croisades sont à désavouer devant les Musulmans.

Mais, pour être juste, il faut tenir compte de la conscience de responsabilité qui, nulle au départ, s'est développée avec l'évolution de l'espèce humaine. Tuer un homme ne fut un crime que seulement depuis quelques millénaires tandis que faire massacrer des armées entières restait une décision normale pour un conquérant qui estimait au contraire mériter pour cela tous les honneurs.

Mais impossible qu'aucun des auteurs d'un génocide n'ait aujourd'hui conscience de sa responsabilité. C'est notre réaction présente à ce crime, notre condamnation, notre blocage pour qu'il ne se reproduise pas, qui fera partie de lui dans l'histoire, qui fera partie de lui dans le passé.

LA LIAISON ACCELEREE

Voici une vingtaine d'années en longeant la côte sénégalaise nous avons été frappé par un spectacle surprenant. Dans un village où arrivaient des fils électriques sur des poteaux de bois peu soucieux de la verticale, les cases aux apparences très pauvres, en tous cas sans voirie, se hérissaient d'antennes de télévision. Pourquoi des gens aussi démunis se sacrifiaient-ils pour une dépense encore plus importante qu'aujourd'hui ?

La réponse était évidente : un irrésistible besoin de se relier au monde, d'être présent à ses spectacles, de vivre directement ce qui s'y passait. Voici que par cet écran magique la vie rétrécie du village s'ouvrait sur le monde entier.

Les habitants se le disaient-ils ainsi ? Sans doute pas. Le besoin inné à l'homme de se relier à ses semblables, son avidité de découvertes qui pour compenser s'inventait des histoires, rencontrait soudain là une issue et on s'y précipitait.

Ce sont aujourd'hui tous les hommes qui se précipitent sur ce qui les relie, télé(s), Internet, portables, etc.. Et cela ne fait que commencer. La liaison directe des pensées, que suivra celle des consciences, suscite déjà en seulement trois ans que Reliance existe beaucoup moins de scepticisme. Après tout ce qu'on a vu, on ne sait jamais...

HEUREUSEMENT LE SPORT

Il est au moins une valeur admise par tous, la joie de vivre par la santé, la jeunesse, l'esthétique et la performance du plus merveilleux organisme de l'univers connu, le corps humain, cette joie qui retentit si heureusement sur l'esprit.

D'où l'importance du sport pour la société aussi bien que pour la personne. Les anciens Grecs qui furent si en avance en science et en philosophie l'avaient fort bien compris.

Le sport ne va pas sans le culte de la beauté.

Là aussi les anciens Grecs sont nos maîtres, eux dont la statuaire est une merveille.

Quel plaisir de voir ces garçons et ces filles dignes de la statuaire antique s'élancer, sauter, courir, plonger, s'opposer dans une saine émulation faite de considération pour l'adversaire et non de haine, comme en témoigne la main serrée.

Mens sana in corpore sano, un idéal bien réalisable qu'exprime la maxime de Juvénal. Tout est lié dans l'homme et l'harmonie de son état moral ne se réalise bien qu'en interaction avec l'harmonie de son état physique.

C'est pourquoi les meilleurs sports sont ceux qui équilibrent l'homme dans son entier.

On peut juger de la valeur d'un sport à la parfaite harmonie qu'il réalise entre le corps dans tout son ensemble et avec toutes ses ressources, et l'esprit dans ce qu'il a de meilleur, volonté, franchise, esprit d'équipe. Il n'est pas complet le sport qui n'intéresse qu'une partie du corps, ou n'est qu'un effort immédiat laissant de côté l'effort de fond, ou ne fait appel qu'à la force morale. Il est valable certes mais il n'est que partiel et il doit être complété par un autre.

Le sport complet est un sport de fond qui met en jeu toutes les ressources de l'organisme. Une décharge brusque et brève, tels le 80 m haies, le 50 m nage libre, les divers lancers, les sauts et les plongeurs, l'escrime... fait plus appel à la force nerveuse et musculaire immédiate qu'à l'effort athlétique prolongé qui, lui, mobilise plus les réserves de fond de l'organisme et du mental.

Les sports à engins, tir, voltige, vol à voile, parachutisme, courses automobiles... exigent une bonne force morale et nerveuse mais laissent une moindre place au fonctionnement musculaire.

Aussi dans tous ces cas les pratiquants éprouvent-ils le besoin de compléter leur préparation ou de retrouver leur équilibre dans une autre activité, gymnastique, randonnée, jeux de plage ...

Parmi les sports complets, citons, à condition que ce soit sur des longueurs exigeant de l'endurance : la course à pied, la natation, la voile, le cyclisme, le tennis, le ski, le patin à glace et la plupart des sports d'équipe.

Le rugby est plus complet que le football qui n'en mérite pas moins le qualificatif de complet. De même le basket, le handball et les sports similaires. La haute compétition de voile aux traversées par tous les temps met en jeu toutes les ressources physiques et morales. Et l'on ne s'étonnera pas que nous placions au premier rang l'alpinisme de haut niveau aux escalades qui portent souvent les membres au maximum de leur extension, aux cramponnages sur glace souvent rudes et délicats, aux efforts soutenus sur des durées particulièrement longues, sport qui engage pleinement les ressources physiques et morales, sport privilégié offrant de surcroît la beauté inestimable de son ambiance.

Les compétitions sont toujours un régal et seules elles sont capables d'animer les foules d'un enthousiasme qui unit les spectateurs sans qu'interviennent leurs différences politiques, raciales ou religieuses pour troubler la règle du jeu.

Une exception cependant, la compétition de marche à pied, inesthétique parce que antinaturelle. L'homme est d'abord un marcheur formé pour réaliser de longues étapes. Mais pour aller plus vite, il devient coureur. Un gosse pressé se met spontanément à courir au lieu de se déhancher comme un marcheur de compétition, sauf pour rigoler.

Notons à ce sujet qu'un corps harmonieux n'est pas un corps hypertrophié. Les masses de muscles qui s'exhibent laissent une impression d'aloï mitigé, avec aggravation chez les femmes qui se déforment aux dépens cruels de leur aspect féminin.

C'est, semble-t-il, la natation qui donne aux formes féminines une esthétique particulièrement harmonieuse avec en plus une douceur de peau que nul autre sport ne permet d'obtenir.

Soyons donc vigilants pour protéger le sport à tous prix. Son interdiction pour qui que ce soit où que ce soit serait une régression désastreuse.

REDOUTABLES CONVERGENCES

Tout le monde a remarqué que les incidents ou accidents surviennent par périodes paraissant néfastes, ce qu'on appelle la loi des séries. "Un malheur vient rarement seul". (Voir N° 49)

Deux automobilistes à qualité égale peuvent au cours de la même année avoir l'un aucun accrochage, l'autre trois ou quatre. Ce n'est que si les circonstances sont les mêmes ou les accrochages trop nombreux qu'une cause doit être recherchée.

Ainsi dans la vie. Il est des personnes ou des familles à malheur ou à chance. Un entrepreneur sait qu'il peut lui arriver un accident corporel tombant en pleine baisse de commandes, elle-même s'ajoutant à une grève, chez lui ou ailleurs, et au même moment la défaillance d'un créancier.

De telles convergences d'événements contraires sont redoutables. On peut se croire victime d'un mauvais sort ou pire en déduire un sentiment grave de mésestime de soi alors qu'il ne s'agit que d'événements indépendants survenant au hasard.

La notion de hasard fait corps avec celle d'inorganisé. La lutte contre le hasard est la base de l'action pour leur survie de tous les organismes vivants, êtres organisés par excellence. Ils abondent de systèmes de réaction contre les éventuelles agressions physiques ou biologiques. Les organes s'entraident. Les redondances rattrapent les défaillances des mécanismes de survie.

La régulation du hasard s'impose dans notre société organisée. La sécurité ferroviaire est conçue de sorte que l'erreur d'un seul ne puisse jamais provoquer un accident. La sécurité aérienne est encore plus organisée, si bien que le voyage aérien qui semble plus exposé est le plus sûr.

Lorsqu'on traverse une série noire, il faut en tirer la leçon si c'est possible, mais la dernière chose à faire est de s'en accuser soi-même.

Ce sentiment poignant de culpabilité en a poussé plus d'un au suicide. On voit toujours après coup ce qu'il aurait fallu faire. C'est trop évident : j'aurais dû jouer le cheval N° 8 au lieu du N° 9, j'ai mal choisi, je suis un minable.

Quand il traverse une série noire l'être intelligent et fort continue de marcher imperturbablement, sachant bien qu'elle aura une fin, et qu'à toute série noire correspond une série lumineuse.

LE VIDE DE LA VIE

Ce "mal de l'âme" dont parle Jacques Monod, "ce gouffre que nous voyons s'ouvrir sous nos pas", c'est la perte de toute raison d'être qui aujourd'hui laisse désemparés tant de gens qui lèvent la tête et se mettent à réfléchir.

Autrefois, à l'âge de la Foi, dans son silence les soirs d'hiver au coin du feu le brave paysan n'avait pas de question à se poser sur la raison de son existence. La religion lui répondait par avance que sa vie était destinée à lui préparer le bonheur final que Dieu lui réservait. Pour un Chrétien, un Juif, un Musulman, sous des descriptions différentes de ce bonheur, bien plus attirantes chez les Musulmans il faut le reconnaître, la réponse était la même et la question ne se posait même pas. Sous une abondante féerie, jamais perdu de vue grâce à un culte évocateur, l'essentiel s'imposait : on vivait pour un au-delà qui compenserait toutes les misères d'un monde impitoyable et récompenserait toutes les vertus.

La morale en découlait, bonne en principe, peu recommandable quand la religion servait à faire la guerre ou à commettre le crime. Mais restait la base de la foi qui donnait à chacun sa valeur.

Pour une multitude d'êtres humains, surtout de pays évolués, cette destinée s'est vidée de toute consistance car elle s'appuie sur le merveilleux et non sur le réel, le seul qui soit objet de science. Et les âmes errent dans un vide sans fond, "ce gouffre" comme l'appelle Jacques Monod.

La science dans ses premiers succès avait démoli ce qui l'encomrait. Mais en avançant dans le domaine qu'elle avait conquis, elle s'est aperçue de ses limites et, regardant par delà, elle a dû

revoir ses certitudes. C'est ainsi que naquirent la Relativité et la Quantique et que de nouveaux problèmes apparurent dont les solutions ne sont encore que provisoires. On est devenu prudent.

En tous cas, l'horizon n'est plus bouché comme avant. Il a fallu pour cela que la science fasse ces progrès pour découvrir que les choses ne pouvaient pas être aussi simples et que dans la complexité d'un monde dont nous n'apercevons que le modeste horizon qui nous entoure, il y avait des mystères autrement plus vastes que ceux que nous présentaient nos religions.

Laisser les portes grandes ouvertes sur l'avenir est encore l'attitude la plus rationnelle et la plus disponible à l'espérance que puisse sans risque d'erreur adopter le penseur d'aujourd'hui.

Quoi qu'il arrive, à voir la quantité d'imprévisible que nous a apportée notre siècle, il y a tant de choses devant nous que ce n'est certainement pas le vide comme nous l'affirmait imprudemment le pseudo réaliste d'autrefois.

REPONSE A UN CROYANT

"Pour nous, chrétiens, quand vous prétendez que l'Homme doit prendre en charge son propre destin, vous commettez une faute contre Dieu, péché d'orgueil, en substituant l'Homme à Lui. Nous, nous savons que notre destin est entre ses mains, pas dans les nôtres. Nous nous en remettons à Lui".

Cet aspect ne peut en effet vous échapper mais vous êtes-vous demandé si ce devoir que s'impose l'Homme n'entre pas dans la volonté du Créateur ?

Dans la Genèse une phrase est étonnante : Dieu fit l'Homme à son image et à sa ressemblance. Il suffisait de dire qu'il l'a créé, au mieux qu'il l'a créé libre et responsable. Mais pourquoi l'a-t-il fait à son image et à sa ressemblance ? Au lieu de la retourner à la façon humoristique de Voltaire en disant que l'Homme le lui a bien rendu, ce qui est fort vrai à voir la façon dont on l'a dépeint, ne serait-il pas plus réfléchi pour un chrétien d'y voir une volonté du Créateur de susciter par l'Homme, sa créature, un reflet de lui-même, un vice-Dieu en somme, à qui il confierait la charge de son propre destin ? A quoi servirait la liberté qu'il lui a donnée si ce n'est pas d'abord pour se construire lui-même ?

Si telle est la volonté du Créateur de confier à l'Homme ses prérogatives au moins en ce qui le concerne, est-ce lui porter atteinte que de s'en charger en son nom, d'être son délégué qui agira pour Lui et devra Lui en rendre compte ?

Et ceci vaut pour les peuples de la génération d'Abraham : juifs, chrétiens, musulmans.

Les chrétiens verront une autre correspondance entre le commandement sentimental du Christ : Aimez-vous les uns les autres et la perspective rationnelle selon laquelle l'avenir de l'humanité dépend maintenant de la bonne entente entre ses membres, sinon d'un solide amour mutuel. D'où la nécessité d'abolir la Loi de la Jungle, en économie comme ailleurs, pour de nouveaux rapports sociaux favorisant la solidarité et l'émulation.

A qui veut réfléchir honnêtement dans quelque position qu'il se trouve, de telles correspondances ne peuvent échapper, sans que cela n'aille à l'encontre de la liberté de penser de chacun.

C'est le moment de relire le numéro 3, col. 3

IMMORTELS INFUSOIRES

La querelle entre la foi et la raison apparaît aujourd'hui bien ridicule. En voici un exemple :

A l'argument que Jean Rostand avançait contre la croyance en l'immortalité de l'âme : si nous avons une âme immortelle, il faut qu'il y en ait une aussi dans les infusoires qui habitent le rectum des grenouilles, nous ajoutons : et dans toute particule aussi. Ainsi son argument s'éteint devant la non-séparabilité de la réalité en naturel et surnaturel, la non-séparabilité de la vie et de la conscience, cette conscience qu'il étendait d'ailleurs lui-même à la matière, "à l'état latent", précise-t-il, et la non-séparabilité du passé et du présent. L'argument choc n'est pas a priori l'argument le plus solide.

PUISQUE...

Puisque nous savons que notre avenir dépend de nous-mêmes, puisque nous savons que notre réussite est liée à notre capacité à nous relier entre nous, puisque le danger de plus en plus menaçant serait de continuer à pratiquer quelque part sur notre planète la loi de la Jungle, puisque notre poussée vers un avenir plus heureux réduisant de plus en plus dans le passé les temps de souffrance par lesquels l'humanité a dû passer pour arriver à prendre son essor, notre voie au prochain millénaire est claire, évidente, éclatante : réaliser pour nous tous l'union affective et rationnelle qui nous délivrera de la souffrance et de la mort, nous assurer du bonheur présent par la conquête de nous-mêmes et de l'univers, préparer le bonheur futur par l'accession à une conscience commune qui nous donnera du même coup la maîtrise de l'espace et du temps.

Perspectives pour le moment difficiles à exprimer autrement que par cette sorte de résumé qui précède mais perspectives lumineuses qui s'imposent par la seule force de leur logique à partir de la réalité explorée aussi loin que possible sans avoir besoin d'être édifiées en morale tant elles sont de nature à orienter aussi bien notre pensée que notre comportement vis-à-vis de nous-mêmes et de nos semblables.

Si nous en prenons bien conscience, si nous méditons leurs conséquences, si nous en alimentons la pensée des autres, si nous les mettons en pratique avec obstination, courage et enthousiasme, sans attendre que les autres nous suivent, nous nous ferons faire des progrès accélérés vers une humanité qui pourra enfin vraiment s'épanouir.

Et voici alors que, mis à jour, les fondements des religions, des philosophies et des sciences se découvrent un but commun qui les justifie et qui les réunit dans un sens universel dont elles se sentent toutes tellement altérées.

Tel est l'enjeu du troisième millénaire sur le fronton duquel on peut afficher en paraphrase la formule de Jacques Monod terminant son livre : *A nous de choisir entre le Royaume et les ténèbres.*

REACTION SEATTLE ENFIN

Nous avons maintes fois déploré la complicité des potentats du commerce qui par des combats sélectionnant les plus forts mettaient progressivement en place une oligarchie asservissant cette fois la population du monde entier et souvent redit que seule la force du nombre pouvait contrer celle de l'argent. (N° 35 36 37 39 43 51 57 69 72)

Or voici que, devançant nos prévisions, un peu partout maintenant beaucoup de gens commencent à se rendre compte du danger, voici que de très diverses provenances des manifestants viennent prévenir, à Seattle même, les seigneurs de l'Organisation Mondiale du Commerce que, plus avertis, les peuples ne se laisseront désormais plus faire.

Car qu'est-ce que le commerce ? Sinon la vente réciproque des biens procurés par le travail. Si l'échange ainsi pratiqué est complémentaire, sinon il n'aurait pas lieu, il va de soi que tous les travailleurs manuels et intellectuels, comme les artistes dont les œuvres se vendent aussi, doivent normalement avoir leur juste part des richesses qu'ils ont contribué à produire.

C'est sous forme d'argent que s'échange le travail de tous à travers les circuits bancaires du monde. C'est leur travail qui engendre les capitaux, ces réserves de travail qui permettent de monter des usines, de construire des bateaux, de financer l'enseignement... Toutes choses qui méritent salaire. Le travail est le grand service universel qui s'échange parce que chaque spécialité de ce travail est complémentaire des autres. Le libéralisme marche bien si chacun joue le jeu.

Mais de tous temps ce jeu a été faussé par des gens qui profitent de leur situation, de leur influence, de leur domination pour vendre ou accaparer, ce qui revient au même, le travail des autres. Et c'est ainsi que se forme l'oligarchie des "superbes" qui amasse l'argent qui devrait normalement revenir au travail qui l'a engendré.

L'organisation de la société, ses lois et ses privilèges, les astuces financières et autres le permettent ainsi. Pour qui est bien placé, il y a tant de moyens de se procurer de l'argent moins dangereux que d'attaquer une banque. C'est ainsi qu'une pyramide de fortunes élève à son sommet la minorité qui veut dominer le monde.

Mais aujourd'hui, grâce aux progrès fulgurants de la communication, les peuples de la Terre apprennent de plus en plus vite à ne plus se laisser abuser par les discours de ceux qui les exploitent. Ils sentent confusément mais vivement que les autorités qui prennent pour eux des décisions importantes dans le silence de leur Olympe International ne visent en fait que leur propre intérêt et que, dans leurs données, les citoyens innombrables et anonymes ne comptent qu'en tant que travailleurs et consommateurs pouvant faire marcher leurs affaires. Va-t-on dire un seul mot sur la dignité de l'Homme dans des négociations dont le seul but est l'organisation de la distribution du profit ? Va-t-on parler de générosité, de secours désintéressé aux plus démunis, de simple équité dans la répartition des ressources ? Ce serait déplacé. Il n'y a pas de place aux sentiments dans de telles conférences techniques où il n'est question que d'arrangements commerciaux en vue de mieux faire marcher les affaires, celles des nantis s'entend.

Que les peuples ouvrent maintenant les yeux et enfoncent le coin de la justice sociale au cœur des plus coriaces décisions financières ne peut être que de bon augure. Allons ! Ne désespérons pas du jour où l'homme vaudra mieux que l'argent.

TOUS DES LACHES !

Une femme est agressée dans le métro par un individu qui veut lui voler son sac à mains. Elle crie, se débat. Le voleur a réussi à lui prendre son sac, attend l'arrêt et s'enfuit. Pas un seul des passagers n'est intervenu. Pas une seule protestation. C'est seulement le voleur parti qu'on abreuve la victime de commisérations inutiles.

Autrefois on aurait crié contre le voleur. Des hommes se seraient levés et auraient au moins essayé de le tenir. Il y a même des chances qu'ils lui auraient administré une bonne raclée.

Maintenant si on n'est pas soi-même menacé, on s'abstient. On s'en lave les mains. Le cas est odieux lorsqu'une fille est agressée par des loubards. Alors là le silence devient de la complicité. Car, même si on ne peut rien faire contre des hommes armés, on peut toujours gueuler. Sommes-nous donc devenus un peuple de lâches ?

JUSTICE A TOUS POUVOIRS

Quand une société donne à un seul homme le pouvoir d'en détruire un autre sur la seule opinion qu'il en a, elle rétrograde au niveau des potentats qui font exécuter quiconque leur déplaît.

Un juge d'instruction peut impunément envoyer quelqu'un en prison sur un simple soupçon et partir ensuite en vacances sans la moindre gêne. La déformation professionnelle a éteint en lui tout sentiment humain dans l'exercice de son métier. Il se sait intouchable car telle est la Loi.

Il paraît d'après le directeur d'une maison de détention que quinze pour cent de ses détenus seront reconnus lavés de tous soupçons et relâchés après souvent des mois de détention et bien d'autres dont la faute mineure les fera condamner... à la détention déjà subie, alors que leur cas ne pouvait aller au-delà d'un simple sursis.

Qu'une telle atteinte aux Droits de l'Homme et qu'un tel privilège d'immunité en faveur des juges qui en sont responsables, sévissent dans notre pays, place celui-ci au ban des nations civilisées. Mais combien de médias osent en parler ?

Or voici que les excès d'une caste intouchable ont fini par capter l'attention du pouvoir législatif. Oh, il ne faut pas nier que certaines arrières pensées politiques aient pu jouer. Mais à tout prendre, il était bon qu'elles aient servi à mettre à jour les défauts criards d'un système.

On parle de rendre les juges responsables des décisions qu'ils prennent, ce qui est la moindre des choses pour des actes dont dépend souvent la vie des justiciables. La faute d'un pilote de ligne qui a porté atteinte à la vie de ses passagers est lourdement sanctionnée. Pourquoi celle d'un juge qui, par sa légèreté ou sa négligence ou ses idées fixes a porté atteinte à la vie des justiciables ne le serait-elle pas ?

Il ne faut jamais donner trop de pouvoirs à un homme seul car il sera tenté d'en abuser. Le système démocratique vise précisément à éviter que le cas se produise. Pourquoi le troisième pouvoir, bien à l'abri du regard des citoyens, jouit-il du privilège de n'avoir aucun garde-fou ?

N'est-ce pas mettre au rang des incapables des juges que l'honneur incite au contraire à se sentir investis d'une responsabilité majeure ?

UN DEPART VOLONTAIRE

Dans une récente émission télévisée, on citait l'exemple d'un couple âgé qui avait délibérément mis fin à ses jours après avoir tous les deux exposé par écrit leur motivation, débouché une bouteille de Champagne et pris ensemble en toute sérénité une dose mortelle de somnifère.

Même si l'histoire est rapportée avec trop peu de précisions, elle fait réfléchir.

Et d'abord, quelle que soit l'opinion qu'on ait sur cet acte, quelle que soit la réaction morale qu'il puisse soulever, on ne peut le considérer qu'avec respect. Ensemble ils en avaient décidé ainsi, lucidement, après, on s'en doute, une longue réflexion. Ensemble ils ont pris leur départ vers l'inconnu, départ de toutes façons inéluctable, plutôt que d'attendre de se laisser sombrer lentement dans la vieillesse et d'être à la charge de leurs enfants. Une telle décision commune ne se comprend pas sans un amour élevé et un courage qui sera allé jusqu'au bout de sa logique.

Ensuite on se demande au nom de quoi, si on ne se réfère à aucune religion, on s'arroge sans réfléchir le droit de s'opposer à qui décide ainsi de s'en aller.

On comprend qu'il faille arrêter le traumatisé ou le malade qui dans une crise de désespoir tente de mettre fin à ses jours. C'est une personne en péril à laquelle on se doit de porter secours. Il n'y a pas de questions à se poser pour porter secours à qui que ce soit qui se noie.

Mais si on a affaire à quelqu'un sain d'esprit qui a décidé lucidement de ne plus souffrir inutilement ou de ne pas sombrer dans l'impotence mentale, a-t-on le droit de lui ôter toute

possibilité de réaliser sa décision, de l'immobiliser dans son lit, de lui subtiliser tous les moyens qu'il peut trouver autour de lui, de lui imposer les affres de son impuissance ? Ne peut-on pas penser que, loin d'accomplir un acte de sauvetage, on porte ainsi une atteinte grave à sa liberté la plus fondamentale, celle de choisir entre vivre ou se retirer dignement, qu'on fait passer pour vertueux un comportement qui ne relève que de la peur ou pour dévouée une détention égoïste ?

Nous soulignons bien ici que nous n'avons pas de réponse à cette question, comme nous l'avions déjà bien souligné au N° 9.

Ce qui n'interdit pas, à titre d'hypothèse d'école, de pousser la réflexion plus loin et de se demander s'il serait bon de laisser à qui que ce soit la liberté d'apporter son aide à toute personne qui l'a expressément demandée.

Ici pas d'hésitation : surtout pas. On voit immédiatement le parti que pourraient en tirer des criminels, les influences et les pressions qu'un héritier trop pressé pourrait exercer sur un faible. Une réglementation stricte, à hauteur de la criminalité, devrait être mise en place visant à éviter des débordements graves. Il ne serait pas difficile de prescrire, par exemple, que la personne, majeure évidemment, qui décide de partir et pour cela demande de l'aide, doive l'exprimer à plusieurs reprises à définir, pendant un temps à définir, sans aucun retour en arrière, et sous le contrôle de médecins attestant sa pleine lucidité et moyennant consignation de sa volonté par-devant des juges. Une fois la libre décision de l'intéressé ainsi légalisée, l'euthanasie ne devrait jamais être laissée aux soins d'une seule personne mais à ceux d'un collègue au nombre fixé par la justice. Par contre dans le cas où l'intéressé, à la suite des précautions requises, ne voudrait d'aucune aide, interdiction serait faite à quiconque de s'opposer à son acte.

Il ne s'agit pas ici, dans ce qui n'est, soulignons-le, qu'hypothèse, de prendre parti sur un sujet aussi grave, mais, quelle que soit la position que chacun adopte en son âme et conscience, de défendre une liberté fondamentale.

Tout ce qu'on peut dire aujourd'hui, c'est que si l'homme doit prendre en charge son propre destin, il est logique qu'il ne se limite pas à l'avenir de son espèce mais qu'il cherche à maîtriser aussi la mort de sa propre personne, redoutable problème qui n'a encore jamais été abordé.

Le couple cité plus haut a su le faire à sa manière mais nous ne songeons pas du tout à un tel procédé, courageux certes, mais qui passera dans les temps futurs pour un procédé archaïque.

Nul doute que le problème s'éclairera avec les progrès de la recherche sur la personnalité tout à fait dans la ligne de Reliance. Pour le moment il reste posé en attendant une solution heureuse encore impossible à prévoir et même à imaginer.

ENTHOUSIASME 2000

Cette date qui brille par son symbole mais non par sa réalité (il reste encore un an pour terminer le deuxième millénaire) doit être célébrée à son de trompes car elle annonce un siècle bourré de promesses et un millénaire aux réalisations à pulvériser les prévisions les plus éblouissantes que la logique puisse concevoir, bien au-delà de ce que notre indigente imagination ne sait que combiner à partir de ce qu'elle sait déjà sans pouvoir rien inventer de vraiment nouveau.

A travers sous-bestialités, meurtres, massacres, guerres, génocides, comme un glacier avance, lentement, silencieusement, indifférent aux tempêtes, chaque jour l'humanité progresse. Pour un crime qui éclate à grand tapage de médias, que de chercheurs obscurs, que d'inventeurs inconnus, que d'humbles dévouements assurent la vie cellulaire de l'humanité et préparent des lendemains que ne peuvent imaginer les visionnaires.

La guerre de 1914, les tranchées, les attaques, le fracas des canons ... Pendant ce temps, sortant du Bureau des Brevets de Berne, un employé encore inconnu du public achève la théorie de la Relativité qui renversera bien des affirmations philosophiques et mettra dans les mains de l'humanité une puissance matérielle qui la rendra elle-même pour la première fois responsable de sa survie.

La Quantique nous enseigne que ce n'est pas ce qui se voit qui est le plus fort, le plus important, mais ce qui se passe au plus infime niveau de la matière. Renversement total du silence des espaces infinis qui effrayait Pascal, l'antique silence du modeste, du petit, de

l'invisible, a maintenant de quoi nous effrayer par les redoutables puissances qu'il commence à nous révéler.

Et nous voilà encore, nous, les Hommes, à nous demander ce que nous faisons sur une planète perdue dans le froid d'un vide sans fond ? Que vaut une vie à elle seule ? Et comment croire à notre portée l'Etre sans qui le monde n'a pas de sens ?

Trop grandes questions auxquelles une seule réponse est sûre : nous nous découvrons maintenant responsables de notre destin. Sauf cataclysme de probabilité infime pour le peu de temps qui nous reste avant de parvenir à assurer matériellement notre vie, c'est de nous que dépend notre avenir.

Il dépend de nous que persiste ou cesse la loi de la Jungle, notre plus virulente ennemie. Nous ne parlons pas de ses crimes et de ses guerres mais de sa forme la plus sournoise, sa forme économique, nid de misère et de révolte d'où partent la plupart du temps ces crimes et ces guerres, aliment des plus cruels désespoirs, des plus violents fanatismes.

Il dépend de nous que les rapports humains se fondent sur une entière liberté de communication, sur la connaissance et la compréhension mutuelle.

Il dépend de nous de nous relier pour réaliser les uns par les autres une vie plus heureuse aussi bien sensuelle que spirituelle.

Il dépend de nous de former une conscience globale dans un amour unanime sans lequel une telle union serait un enfer.

Il dépend de nous d'abreuver notre bonheur par la découverte et la conquête de cet univers dont nous sommes et qu'on a encore à peine amorcées.

Des mots ? Non. Directions à suivre. A nous de sortir aussi vite que possible de notre barbarie en cette heure des plus grands dangers pour voir enfin se concrétiser nos espoirs millénaires.

Sur l'élan du siècle qui s'achève, accueillons avec un enthousiasme légitime les années 2000.

VOICI LES ANNEES 2000

Nous voici déjà en l'an 2000, cette date symbole qui nous semblait lointaine et porteuse des rêves de progrès plus extraordinaires les uns que les autres. Depuis l'entrée dans le XXe siècle, souvent, lorsque quelqu'un faisait une prédiction, il fixait l'an 2000 comme date de sa réalisation. On allait voir des choses fantastiques et qui ne se sont pas réalisées alors que d'inimaginables à l'époque l'ont bel et bien été.

1900 ! Les trains roulaient déjà partout depuis longtemps, les automobiles supplantaient rapidement les fiacres, les navires marchaient à la vapeur, les sous-marins entraient en ligne, les premiers avions tentaient leurs premiers raids, l'électricité se répandait dans les campagnes, la T.S.F. lançait ses premiers messages, les astronomes avec leurs télescopes découvraient les nébuleuses... Tout cela était déjà inventé et le siècle n'a fait que le perfectionner et lui donner une grande extension. La fusée chimique elle-même était connue et son principe n'a pas changé malgré son formidable développement. Les vraies découvertes se situent ailleurs.

1900 ! La jeune science triomphante reposait sur des bases inébranlables. Elle rendait vaine la philosophie et réduisait aux rêveries toutes les croyances. Elle seule, en se développant, répondrait à toutes les questions que se pose l'humanité et lui apporterait le bonheur en lui supprimant ses souffrances. Caricature ? Pas tellement. A relire les écrits de cette époque, c'était bien la pensée secrète de beaucoup.

Cela n'a pas duré longtemps. La Relativité et la Quantique entrent bientôt en lice. Ces bases inébranlables sont ruinées. Les deux piliers, temps et espace, ne tiennent plus. La matière, c'est à ne plus rien comprendre, devient sa propre énergie. Et surtout le déterminisme au pouvoir absolu est détrôné par le peuple des particules et relégué au simple rang d'effet statistique.

Les années 2000 s'ouvrent sur un système de pensée plus réaliste portant sur des horizons autrement plus vastes. Le XXe siècle a fait tomber bien des chaînes et libéré bien des esprits. Sous d'autres aspects bien des conceptions et des espoirs millénaires deviennent possibles dans un avenir imprévisible, à la fois heureux et redoutable.

Mais aujourd'hui une chose est sûre : l'homme est de plus en plus responsable de son avenir. Il a maintenant le pouvoir négatif de se détruire lui-même sans recours, pouvoir inimaginable au début de ce siècle.

Mais il se donne aussi de plus en plus le pouvoir positif de se charger lui-même de son évolution dans sa propre substance physique et spirituelle. Et cela va très vite.

Physiquement le changement est plus long car il faut plusieurs générations pour que le corps se modifie encore que la durée de la jeunesse ait spectaculairement augmenté.

C'est au niveau de l'esprit que l'évolution a été rapide. Notre vision mentale de l'univers a été bouleversée. Nous avons vu fuir l'horizon stellaire à des profondeurs sans fin. Nous avons plongé dans celui non moins vaste de l'infiniment petit où peine notre macro logique. Nous avons vu notre petite boule bleue isolée dans un vide glacé, obscur, indifférent, où il n'est pour nous aucun refuge. La pensée de l'homme ordinaire enrichie d'une marée d'informations s'étend maintenant de son village ou son quartier à toute la planète. Jamais les hommes ne se sont sentis aussi vulnérables. C'est la conscience sourde de leur précarité qui les pousse de plus en plus vers une union mondiale où ils pourront vivre ensemble en relative sécurité même si cette mondialisation est initiée par les égoïsmes d'argent à leur profit.

A l'homme de 1900 bien installé dans ses certitudes, religieuses ou antireligieuses, succède l'homme de l'an 2000 que les bouleversements qui le touchent rendent plus sage, plus modeste, plus tolérant et surtout plus ouvert aux immenses perspectives dont il peut rationnellement alimenter son espérance. A l'horizon bouché de l'an 1900 succède l'horizon sans limites de l'an 2000.

L'ultime fin du deuxième millénaire prouve abondamment que l'homme est parti à la conquête matérielle du monde et que celle-ci va continuer et s'amplifier.

Mais rien de palpable n'est encore entrepris de sa propre conquête spirituelle, laquelle n'a été jusqu'ici que l'œuvre des religions, des artisans de la morale et de l'empirisme du plaisir et de la souffrance, mais en rien celle de la science qui systématiquement l'a ignorée jusqu'ici.

Nous comptons que la science, sortant de ses limites matérielles, vienne se joindre aux religions, les justifie, les épure, et forme avec elles une unité d'action en vue de l'épanouissement de l'homme.

Le siècle qui vient sera, à n'en pas douter, celui de la pensée, celui de l'esprit.

Tout en poursuivant sa conquête matérielle, il entreprendra l'étude et la conquête de la personnalité par celle du cerveau et de la pensée. Ainsi nous n'avons encore aucune preuve scientifique que la conscience, l'esprit si on veut, qui se manifeste par le cerveau, soit une réalité autonome par rapport à lui, comme nous le sentons intuitivement, comme l'affirment la plupart des religions, ou n'en est autre que la "sécrétion", ce qui semble ridicule.

Sur la lancée du siècle qui s'achève, il est certain que le prochain et plus encore le troisième millénaire vont reprendre nos anciens concepts, les refondre et poursuivre nos connaissances les plus avancées.

Pour peu qu'on tente de l'imaginer, cela donne le vertige, mais un vertige heureux, d'autant plus qu'il est dans la logique de notre démarche que nous y participerions.

Modestie, confiance, enthousiasme, voilà ce que nous inspirent les années 2000.

DU HAUT D'UN PONT

Au-dessous de notre pont passent, passent dans la nuit les lumières des voitures. Passe, passe la file des feux rouges qui s'éloignent. Des processions de phares blancs approchent, se mêlent et disparaissent par-dessous le pont. Des chapelets lumineux tournent par les bretelles d'accès. Et de toute cette animation un bruit continu monte vers le ciel.

Là-haut luisent placidement Jupiter et Saturne, énormes planètes de gaz, indifférentes au brouhaha de la vie des hommes. Comme brilleraient avec indifférence Mars, Venus, Mercure si elles étaient là. Toutes sont des planètes désertes, Mercure et Vénus brûlants, Mars nu et glacé. Comme brillerait ce soir si elle était là, notre sœur la Lune, désert dont aucune vie ne trouble grand silence.

En bas le flot bruyant des voitures et camions est un miracle, comme bruit partout en ce moment l'activité des hommes. Bon Dieu, qu'est-il donc arrivé à notre planète ? Pourquoi elle seule, la troisième du système solaire, a-t-elle eu ce privilège inouï de pouvoir susciter la vie et de la guider jusqu'à former ces êtres pensants qui partout maintenant la gouvernent ?

Partout les villes bruissent de voitures, partout les feux des avions clignotent, partout les mers sont ponctuées des signaux lumineux de navires. Que cette planète est vibrante de vie ! Oui, qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

Et toujours la même réponse : nous n'en savons rien. Sommes-nous là par suite de la convergence d'une somme invraisemblable de hasards ? Devons-nous en conclure à notre chanceuse contingence ? C'est une opinion sans plus, et bien fragile.

Peu importe cette contingence. Peu importe que nous soyons un miracle issu d'un hasard cosmique incommensurable ou le but d'un dessein divin. Le fait est que nous sommes là et que c'est à nous à en tirer parti, de toutes nos forces, avec cet espoir violent qui se distingue mal du désespoir.

Même infimes parmi des milliards infinis d'êtres actuels ou passés ou parmi les milliards infinis d'infinis d'êtres qui auraient pu être, rien ne nous empêchera plus de figurer dans le cours des temps. C'est à partir de là que nous cherchons à comprendre notre sens et notre chemin. C'est de cette réalité irréfutable que part notre volonté farouche d'aller sans capituler jusqu'au bout du parti qu'on peut en tirer. Avons-nous le choix ?

Depuis le fond des âges, avec les moyens dont ils disposent, des penseurs sont mus par le même besoin de savoir. Après avoir exploré toutes les voies, épousé toutes les croyances, ils comptent maintenant sur l'apport des connaissances nouvelles. C'est ce que nous attendons des années 2000.

ESPOIRS ET PREVISIONS

Nous attendons du nouveau millénaire bien plus que ce que nous pouvons imaginer, simplement parce qu'à lui seul, le siècle qui bientôt s'achève nous a apporté des choses qu'à son début nous ne pouvions imaginer : la colossale énergie nucléaire et surtout le pouvoir de l'utiliser, la télévision qui a permis entre autres à des millions de personnes d'assister en direct au premier pas de l'homme sur la Lune, le lancement d'engins explorer le système solaire, l'informatique et son aide omniprésente à diriger et à inventer, la liaison mondiale par Internet, le laser aux innombrables applications, de même que la découverte des étoiles neutrons. Mais surtout la révolution dans nos idées premières sur le temps, l'espace, la matière, l'énergie, l'état de l'univers.

Le prochain siècle multipliera nos connaissances et notre puissance matérielle. Il nous délivrera en particulier, espérons-le, de l'asservissement physique et conceptuel de ce mur que constitue la vitesse limite de la lumière...

Mais toutes ces acquisitions n'ont pas encore atteint l'homme lui-même dans sa substance intellectuelle et morale. Elles n'ont pas amélioré sa sensibilité. Elle ne l'ont pas rendu plus intelligent, plus généreux, plus heureux.

Notre siècle a prouvé abondamment que l'homme n'est pas meilleur qu'autrefois. Pour peu que la civilisation qui le tient vienne à être débordée par une guerre, une révolution, un fanatisme, voilà qu'il retombe plus bas que le pire des animaux car, lui, il sait. Si on veut qu'il soit véritablement homme, foncièrement sensible au bonheur des autres et à son propre bonheur futur et cela en toutes circonstances, même lorsqu'il est seul et fortement tenté par une jouissance néfaste et sans crainte d'une punition quelconque, il faut le remodeler en profondeur à partir du stade actuel de son évolution car, tel qu'il est aujourd'hui, il est plus dangereux par sa puissance que toutes les bombes nucléaires qu'il réunit.

Le monde change à toute vitesse mais l'homme reste le même. Le haineux qui insultait son voisin de village l'insulte toujours de la même façon s'il est à l'autre bout du monde. L'assassin qui tuait par le poignard tue aussi bien par laser. Le voleur qui pillait par bris de coffre le fait encore mieux par informatique. On ment tout autant par Internet que par des paroles. Le fanatisme que répandent les ondes est pareil à celui des tréteaux d'autrefois... Non, la découverte de l'ADN n'a pas changé le cœur de l'homme.

Or l'homme est un être de sensibilité beaucoup plus que de raison. Ce sont ses sentiments qui orientent avec le plus de force son comportement, qui lui fournissent le plus d'arguments dans les choix qu'il doit faire et dont dépend souvent le reste de sa vie personnelle et collective.

Ce sont les religions et non les philosciences qui ont toujours eu le plus de poids sur les mentalités des peuples et des individus.

Les grands fanatismes qui ont cruellement sévi sur des parties importantes de l'humanité furent affaires de sensibilité démentielle, même s'ils en appelaient abusivement à la raison.

Quoi qu'on en pense, seul parmi tous les êtres supérieurs, l'homme est depuis l'essor de sa pensée un être fondamentalement religieux, même par antireligion, car dans ce cas, pour peu qu'il réfléchisse, il en éprouve désespérément le vide. De là le recours à l'irrationnel des sectes.

Nous attendons du siècle prochain qu'un œcuménisme bien compris sache unifier toutes les religions du monde, une fois élagué leur poids mort de croyances intenable. Une seule religion rallierait l'humanité entière, parlerait la voix de la raison aussi bien que celle du cœur, exalterait la science, et se développerait harmonieusement en se diversifiant en de multiples branches.

Nous attendons aussi du nouveau millénaire que disparaisse définitivement de nos relations commerciales la loi de la Jungle, celle qui, depuis l'âge animal, fait de l'égoïsme le moteur de l'évolution, celle qui accorde aux gagnants des combats inhumains pour l'argent le droit de s'attribuer le plus gros des ressources de la planète.

La nouvelle économie fondée sur l'intelligence d'une coopération mondiale à tous niveaux et sur un amour solide empreignant aussi bien la personne que la société, sera la seule capable d'assurer à tous un bien-être matériel durable.

Mais quelle force peut opérer cette révolution ?

Celle de la raison est limitée mais celle de la sensibilité puissante. Si notre sensibilité est guidée par la nouvelle religion, symbiose de raison et de cœur, elle sera en mesure de faire

accepter cette révolution par l'ensemble du genre humain. Une fois reconnus ses bienfaits, la nouvelle économie sera définitivement garantie contre tout retour en arrière.

C'est sur le troisième millénaire que nous plaçons nos espoirs de bien-être physique et mental avec la fin des souffrances et la transformation de la mort par de nouvelles connaissances sur la nature de la personnalité et la possibilité d'intervenir directement sur elle pour assurer sa pérennité en attendant un avenir encore inconnu.

La liaison en marche préparera les hommes à se comprendre et la religion universelle leur donnera l'irrésistible besoin de s'aimer, seule condition d'un bonheur personnel et collectif et d'un progrès assuré vers des lendemains inimaginables.

PACS BOITEUX

Tout état de fait concernant le fonctionnement d'une société nécessite une législation adéquate pour l'organiser. De là est né le projet de loi du PACS, (Pacte Civil de Solidarité).

L'état de fait qui l'a motivé est dû surtout à la récente évolution des mœurs, alors qu'un tel projet méritait d'être envisagé depuis longtemps.

Il a toujours paru normal par exemple que deux frères ayant toujours vécu et travaillé à la ferme paternelle en poursuivent ensemble l'exploitation. Il a toujours été fréquent que deux sœurs qui ne se sont pas mariées vivent ensemble sous le même toit pour des raisons de ressources et d'entraide sans que les mauvaises langues du village leur attribuent des relations particulières.

Mais le cas devenu le plus fréquent est celui des jeunes gens qui se mettent à vivre ensemble sans s'engager dans le mariage, ce qui était honni au début du siècle et qui aujourd'hui paraît normal, prudent et sympathique.

Cette union libre posait beaucoup de problèmes, prévus ou fortuits, surtout quand arrivaient des enfants, parce que la législation voulait l'ignorer. L'époque n'est pas loin où la fille non mariée qui avait un enfant était qualifiée avec mépris de "fille-mère", interdite par les gens de bonne société de tout contact avec leurs enfants, souvent chassée par son père pour protéger l'honneur de la famille. On croit rêver ! (Voir N° 50)

Il faut dire qu'est intervenue depuis, dans le cadre de la prise en main de son destin par l'humanité, la maîtrise par le couple de sa propre fécondité. Sauf négligence, on a aujourd'hui les enfants qu'on veut.

Ces unions libres, souvent beaucoup plus pures de toute visée financière que bien des mariages, une loi devait finir par les reconnaître et les protéger et protéger les enfants qui en naissent.

Un autre phénomène de société s'est largement développé : les unions homosexuelles.

Hypocritement ignorées jusqu'à ces dernières décades, les voilà sortant maintenant de l'ombre, se développant et réclamant leurs droits au soleil.

Sans la juger, reconnaissons que sur les voies de la vie l'union homosexuelle est une impasse. Comme toute autre union, elle peut résulter d'un amour sincère. N'empêche qu'elle est une impasse, qui peut d'ailleurs jouer un rôle régulateur du nombre des naissances. De toutes façons en tant que fait social, l'union homosexuelle appelait une législation pour l'organiser et la protéger.

Mais peut-on mettre dans le même cas les trois situations ci-dessus ? Assurément non. Régulariser la cohabitation ancestrale s'imposait depuis longtemps et avantager l'union féconde en regard de l'union stérile aurait été un acte de sagesse tendant à ramener la société à plus d'équilibre.

Or quel PACS nous ont-ils imposé ? Et quel fut encore ici le poids de l'argent ?... (A suivre)

BLOCAGE MENTAL

C'est fini, je ne veux plus le voir !. . .

Terminé, je ne lui adresse plus la parole !. . .

Si elle m'écrit, je lui renvoie sa lettre !. . .

Je ne veux plus jamais qu'on me parle de lui !. . .

Ils nous ont humiliés ! L'honneur nous impose de rompre tout de suite avec eux !. . .

Nous avons tous entendu ou même proféré des paroles de ce genre sous le coup d'une blessure subie dans notre valeur, nos sentiments ou même notre porte-monnaie. Blocage réactionnel sans plus.

Mais ce blocage devient un blocage mental s'il nous fait repousser obstinément par la suite toute discussion, toute concession, voire toute relation avec un adversaire, réel ou supposé, qui, lui, reste normalement ouvert. On s'interdit la réflexion, on se bâillonne l'intelligence, on oppose même à sa propre sensibilité habituellement élevée une sensibilité de bas niveau.

Le plus souvent le temps arrange les choses et on oublie le ressentiment éternel, sinon il n'y aurait plus que des fantômes muets dans les rues.

Mais il arrive que certains esprits rigides ne puisse jamais revenir à la normale. Passe encore pour eux. Mais imposer son blocage à des enfants, en cas de divorce par exemple, est odieux.

Il arrive aussi que des gens qui s'obstinent à rester fâchés avec quelqu'un pendant des années soient surpris par sa mort. Ils en supportent le regret douloureux le reste de leur vie, à moins que ce soient d'insensibles amputés affectifs.

Ce blocage mental est réellement un mal psychologique et des plus redoutables. Il provoque des ravages entre les individus, parfois des crimes et il explique, surtout lorsqu'il est collectif, plus d'une guerre au cours de l'histoire.

L'intelligence tourne comme un moteur bien huilé tant qu'elle n'est pas enrayée par une réaction sentimentale irraisonnée. Il est des domaines où le risque est nul. Un calcul mathématique ne changera pas selon l'état d'âme du mathématicien, pas plus que la densité du mercure ne sera modifiée selon l'état d'âme de l'expérimentateur.

Mais il arrive souvent que cette belle mécanique qui fait merveille dans les sciences et les techniques se grippe par réaction de sensibilité dans les relations humaines. Elle tombe alors en panne comme un moteur dont un manque d'huile soude les rouages au point qu'aucun effort n'arrive à les débloquent. L'huile qui manque n'est autre souvent que le simple bon sens, ce qui est un signe de faiblesse passagère d'esprit ou de cœur.

Des réactions de blocage, nous en avons tous à certains moments. Ce n'est pas grave. Ce qui est grave, c'est de s'y enfermer, de s'en faire une chaîne et, après s'être laissé capter par une impulsion primaire, de ne pas savoir s'en libérer.

Le blocage mental est uniquement le fait de la sensibilité, jamais de la raison.

Les personnes qui sont incapables, une fois la première réaction sentimentale passée, de reprendre des relations normales avec leur adversaire pour essayer au moins de le comprendre sont des infirmes dont l'intelligence est paralysée.

S'il est vrai que la vie est un système de relations, que la plus grande de nos richesses est celle des relations humaines, le blocage qui les interrompt est une sorte d'antivivre, un trouble affectif qui obscurcit l'entendement.

Pour nous en préserver, gravons dans nos réflexes la règle absolue de ne jamais fermer nos portes à qui que ce soit, y compris à notre pire ennemi, ou supposé tel. Le blocage mental est une prison dans laquelle on s'enferme soi-même. Lorsqu'on s'en évade, tout redevient possible.

Nous plaçons au verso, à comparer avec *Reliance*, un texte tiré d'un ouvrage précédent. Depuis lors, nous n'avons eu aucun motif de modifier ce point de vue minimum qui satisfait aussi bien la raison que le cœur. Et nul ne nous l'a contesté.

REMARQUABLE CONVERGENCE (*Écrit en 1975, donc bien avant Reliance*).

Depuis le premier homme à se demander ce qu'il faisait au milieu de sa forêt jusqu'au savant actuel qui se pose la même question au milieu des galaxies, des dizaines, peut-être des centaines de milles de cerveaux ont passé leur vie à réfléchir. Et de leurs réflexions sont sorties les réponses qui ont fondé les religions, les philosophies et les sciences.

Mais la recherche impose de travailler sur des hauteurs où il est impossible de rester longtemps. Malgré sa passion pour les cimes, l'alpiniste ne peut vivre en permanence à haute altitude. Il ponctue sa vie de sommets atteints mais sur chacun il ne reste qu'un moment et il redescend se reposer dans sa vallée où il retrouve les siens, sa maison, son travail, sa vie quotidienne.

En dehors de ses moments de recherche, le chercheur est un homme comme les autres qui a besoin de tranquillité, de contacts humains, de joies simples, de distractions et même de rigolades.

Et il a besoin de repères dans sa vie sans être toujours obligé de reprendre à chaque fois la longue route de ses réflexions.

Souvent il lui prend l'envie de retrouver la foi du charbonnier.

Mais après tout, maintenant que nous sommes assurés de l'essentiel, pourquoi ne pas revenir à l'ancien refuge, celui des religions ? Notre vie est trop courte pour nous permettre d'attendre. Sans renoncer pour autant à la recherche, on a souvent envie de faire comme ces cosmonautes qui, après avoir parcouru durant des mois ou même des années le système solaire, retrouvent avec étonnement cette merveille des merveilles qu'est la plus humble cour de ferme. Des poules grattent le fumier. Un chat renverse son écuelle. Et dans la mare des canards font coin-coin. . . On sourit. Au fond le bonheur est bien simple. Il suffit d'ouvrir les yeux. Mais pour nous aider à ouvrir les yeux sur le miracle d'une cour de ferme, la prouesse technique d'un périple autour du système solaire n'est peut-être pas de trop.

Alors, oui ou non, la religion est-elle notre cour de ferme où nous pourrions venir nous reposer chaque fois que la fatigue rendra nos pas trop lourds ? On hausse les épaules. Pourquoi pas ? Pourquoi pas si...

... si, écartant le merveilleux, jugeant à leur valeur dogmes et prescriptions, avertis des prérogatives d'une hiérarchie soucieuse de ses responsabilités, nous retrouvons dans ses profondeurs l'essentiel d'une vérité que nous avons déjà découverte.

Notre Christianisme adore un Dieu qui est amour. Il ne l'a pas toujours été mais depuis les temps bibliques il s'est bien arrangé. Et cette notion nous enchante parce qu'elle correspond à ce que nous avons recherché par d'autres voies.

Quel que soit le regard qu'on porte sur le Christ, il est celui qui a proclamé de la façon la plus simple et la plus nette : "Aimez-vous les uns les autres", principe même de la loi de l'Homme. Et Juif, il a étendu ce commandement d'amour à tous les hommes quelles que soient leur nationalité, leur position sociale, leur croyance. En son temps, il fallait le faire !

Il a dit : "Aimez votre prochain comme vous-même". Nous traduisons aussitôt par étendez votre affectivité aux autres pour former avec eux une unité. Mais la formule du Christ par sa simplicité est autrement vivante.

Il a dit : "Heureux les bons car ils posséderont la Terre". C'était assurer à ceux qui prennent le contre-pied de la loi de la Jungle que l'avenir leur appartenait. Ce contre-pied, il l'a pris lui-même en exaltant les pauvres, les humbles, les opprimés, précisément ceux-là que la loi de la Jungle élimine impitoyablement.

Au moment où il se sentait condamné, Jésus a poussé son amour pour ses disciples jusqu'à désirer s'intégrer à eux et il a concrétisé ce désir d'intégration en leur distribuant du pain et du vin comme son corps et son sang.

Cela nous suffit largement pour justifier notre repos dans cette religion où nous retrouvons l'essentiel de nos découvertes. Les miracles, les relations merveilleuses, les vérités à croire et les consignes à observer en sont ramenés à leur juste niveau.

Et après tout, si nous voulons jouer le jeu, nous le ferons en toute connaissance de cause, parce que telle est l'ambiance dans laquelle nous trouverons la paix, la fraternité de tous, la poésie et finalement la foi du charbonnier.

On peut être le plus grand savant du siècle, le philosophe le plus prévenu de la relativité des croyances, le chef d'état le plus génial, et s'en aller certain jour se ranger tranquillement auprès des fidèles d'une petite église de campagne pour écouter avec recueillement et abandon l'histoire de l'eau changée en vin au grand plaisir des hôtes de Cana. Parce qu'on est intelligent. Et on laisse les imbéciles à leur ébahissement.

Venir s'asseoir parmi les fidèles d'une religion bien comprise, en goûter la sérénité et se dire qu'après tout cette chaleur humaine vaut les études les plus savantes sur la théorie des Quanta, n'est-ce pas faire preuve de largeur d'esprit et de simplicité de cœur ?

A celui qui doit choisir ou d'adhérer à une religion, ou de ne croire en rien, nous pouvons à coup sûr répondre : "La religion est née d'une recherche de la vérité. Elle procède par intuition pénétrante. Si elle comble les aspirations des hommes depuis de nombreuses générations, c'est que, dans une mesure ou dans une autre, elle contient une part de vérité. En y croyant, tu seras certain de posséder cette part de vérité. En ne croyant à rien du tout, tu es certain de ne pas avoir de vérité du tout".

A tous ceux qui hésitent à persister dans leur croyance, nous pouvons donner ce conseil :

"Vous avez la chance de participer à une religion. Gardez-vous de l'abandonner. Plus vous serez avertis de ce qui est essentiel en elle, moins vous serez gênés par ce qui est secondaire. Vous

vous y sentirez alors en sécurité et vous l'aimerez. Soyez assurés que l'humanité future ne détruira pas cette religion. Elle la soulèvera et la justifiera comme la marée soulève et justifie le bateau qu'en même temps elle redresse".

Que chacun fasse ce qu'il voudra de ce conseil mais qu'il réfléchisse à ce qu'il gagnerait au change. La petite barque des sectes éphémères est-elle plus sûre ? A moins qu'on préfère nager tout seul dans une mer déserte... Non vraiment rien ne vaut en attendant le port des temps futurs ces grands navires qui ont fait leurs preuves en traversant les tempêtes de l'histoire. Ici comme souvent ailleurs, l'intelligence se confond avec la plus authentique humilité.

Quant à moi, simple citoyen, s'il m'était donné de connaître toutes les sciences des hommes, de vivre tous les âges et de parcourir tous les cieux, au retour, je sais bien ce que je ferais. J'irais me réfugier dans un petit village de Judée, la nuit de Noël et je me glisserais sans bruit parmi les bergers qui contemplant en souriant un nouveau-né dans sa crèche.

UNE JUSTICE INFORMATIQUE

Au numéro 69 nous avons évoqué la possibilité de rendre la justice par voie informatique.

Or voici que cette idée présentée plutôt comme une boutade a fait son chemin. Elle n'est pas si irréaliste qu'il n'y paraît.

L'élaboration de la Loi s'effectue hors de toute contingence particulière. On part de l'organisation de la société telle qu'elle doit être. Le législateur raisonne d'après des cas généraux intéressant la société entière et non en considération de tel cas isolé. Ce n'est pas parce que le législateur a dans son jardin un arbre planté à trois mètres du voisin qu'il va réduire à trois mètres la distance prévue au Code Civil. Il est d'ailleurs heureux que le législateur soit un être à têtes multiples, ce qui réduit l'influence des cas particuliers. C'est pourquoi, il faut le reconnaître, les lois générales ne sont pas si mal faites. Le Code Civil fut une avancée remarquable de la société et il brille autrement plus que le soleil d'Austerlitz dans la gloire de Napoléon dont on oublie trop souvent l'œuvre administrative.

Le législateur édicte donc une loi générale valable pour tous, du plus haut au plus bas de l'échelle sociale, des plus riches aux plus pauvres. Ne connaissant pas d'avance les justiciables, il est impartial.

Les juges ne sont pas dans une situation aussi favorable.

Contrairement au travail du Législateur qui se déroule plutôt dans l'idéal, le travail du juge porte sur des cas particuliers jamais identiques, travail toujours soumis aux aléas des influences directes ou subtiles, des préjugés personnels et même de l'humeur du juge, fût-il le plus scrupuleux de son indépendance d'esprit.

Dans une affaire de mitoyenneté, le juge qui a le même problème que l'un des deux antagonistes sera plus sensible à sa cause. A l'inverse, certain juge à qui on a volé son véhicule devient particulièrement dur dans ses condamnations contre tout voleur d'un même véhicule. (*authentique*).

C'est pourquoi les jugements des tribunaux ont un caractère assez aléatoire que réduit la possibilité d'appel, mais pas toujours. (*Voir N° 69*)

Caractère aléatoire démontré par le nombre des jugements cassés en Cours d'Appel et nombre d'entre ces derniers de nouveau en Cour de Cassation.

Nous nous sommes toujours étonnés du concept de "bon avocat". Pourquoi une cause peut-elle être jugée différemment selon l'avocat qui la plaide ? Une cause est ce qu'elle est. Son jugement ne devrait pas être différent d'un tribunal à l'autre ou suivant tel ou tel avocat. On ne va pas décider du choix de câbles électriques d'après l'éloquence des ingénieurs mais sur les caractéristiques mécaniques et électriques de ces câbles.

L'ordinateur, lui, ne serait pas sensible aux sollicitations externes ou internes, d'où une assurance d'impartialité totale.

Va-t-on dire qu'on asservirait ainsi l'homme à la machine ? Non, car en fin de compte ce seront bien des hommes qui auront élaboré leur jugement dans chaque cas et surtout avec une impartialité impossible à atteindre dans la pratique.

Ce ne serait en fait que l'extension des codes civil et pénal qui exposent les principes et prévoient les cas généraux mais, ne pouvant deviner l'extrême multiplicité des variantes dans la réalité, établissent seulement le cadre dans lequel doit évoluer tout jugement, le reste étant livré à l'appréciation des juges, d'où ces risques d'iniquité que limitent seulement les voies d'appel.

C'est oublier aussi que cet instrument bénéficie d'une mémoire illimitée, si bien qu'on peut étudier avec le plus grand soin un très grand nombre de cas possibles, en tenant compte des diverses circonstances dans lesquelles ils sont survenus : climat ambiant, influences parentales ou autres, état mental des accusés, différences de fortune, de situation sociale, répercussions sur la famille ou la société, et plus encore.

Par la suite, quand un cas lui sera soumis, il le connectera sur le cas identique préalablement jugé, sinon sur le plus proche possible, et rendra immédiatement son arrêt.

La seule question sera de lui apporter des informations exactes et nombreuses, aussi bien matérielles que psychologiques, historiques, familiales, relationnelles, médicales, etc... toutes informations affectées d'un degré de crédibilité allant du doute à la certitude, degré dont il serait

tenu compte, ainsi que d'un éventuel désaccord entre les parties sur l'une ou plusieurs de ces informations, pour qu'il assimile exactement ce cas au cas identique préalablement jugé.

Ainsi, au civil comme au pénal, toute affaire qui sera portée devant un tribunal trouvera son jugement idéalement prononcé par avance.

On en vient à une limite où il n'y aurait plus besoin de juges jugeant mais de juges contrôlant. Les parties pourraient obtenir par soumission informatique un jugement immédiat.

Mais qui établirait ces jugements préalables ?

Ce serait un groupe spécialisé de juges et de personnes de divers milieux aussi représentatifs que possible de la société et élus par elle. Ainsi le bon sens s'allierait avec la loi et en tempérerait la rigidité... et les inepties.

L'ordinateur peut mémoriser un nombre indéfini de jugements et en tirer ensuite un jugement qui sera juste parce qu'impartial. Ainsi le même jugement serait rendu en fonction des justiciables présentant les mêmes données.

Mieux, en consultant son ordinateur avant d'entreprendre, chacun serait prévenu. On en voit le bénéfice pour la paix sociale.

Désengorgement des tribunaux, gain de temps et surtout la vraie justice, la justice égale pour tous et justice parce que tenant compte pour chacun de son cas particulier, idéal auquel on est encore loin, très loin d'être parvenu.

La justice informatique présentera l'immense avantage d'être impartiale et rapide. Ce sera une révolution fondamentale qu'il faut déjà préparer, ne serait-ce qu'en en rendant l'idée populaire.

Nul doute que tous ceux qui en vivent lui opposeront un barrage acharné, ainsi que ceux qui savent s'en servir à leur profit.

L'informatique a déjà transformé notre manière de vivre dans bien des domaines. Voilà qu'elle transformera sous peu l'antique façon de rendre la justice en vue d'une société mieux équilibrée.

Nous retrouvons ici encore l'idée fondamentale de Reliance selon laquelle l'humanité est en marche vers toujours plus de liaisons entre ses membres jusqu'à former entre eux une conscience commune. L'invraisemblable, l'utopique aux esprits raisonnables d'hier est déjà tout naturel aux enfants qui se baladent dans les rues en bavardant avec les copains à l'autre bout de la France.

AUTRE CONCORDANCE (*L'histoire du péché originel*)

On peut sourire à l'histoire du péché originel telle qu'on la raconte souvent d'après la Bible.

Désobéissant à Yahvé, Eve, tentée par Satan en uniforme de serpent, cueille une pomme, y plante ses jolies dents et la tend à ce grand benêt d'Adam qui la croque à son tour. Yahvé pique alors une colère mémorable. Il les expulse du Paradis Terrestre et les abandonne à Satan et à tous ses maux : Froid (ils étaient nus), Douleur, Maladie, Mort, Violence, Crime, Guerre, Génocide, etc. Et par-dessus le marché il dit à Eve : "Tu enfanteras dans la douleur", et dit à Adam ce curieux : "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front" à croire que pour Yahvé travailler est particulièrement pénible. Le comble est que dans sa colère il fait retomber cette malédiction sur tous les descendants des deux coupables. Voilà une pomme qu'il aura fait payer cher !

Mais Yahvé n'est pas si mauvais diable. Il est capable de se repentir, comme l'écrit plus d'une fois la Bible, et il ne va tout de même pas abandonner ses créatures à son ennemi. Lorsqu'elles en auront bien bavé, il leur enverra son Messie pour les tirer des griffes de Satan.

Tout ceci est bien compliqué et il est surtout scandaleusement injuste de faire retomber la faute des parents sur les enfants : à sa naissance, le petit bébé, l'innocent par excellence, est un pécheur, un coupable. Une énormité qui passe mal, même chez les fidèles les plus sincères.

Pourtant, si on change de registre et qu'on se mette à réfléchir plus avant dans cette histoire, on lui trouve un parallèle avec nos connaissances qui ne pouvait se deviner en des temps où on était loin d'avoir la moindre idée d'Evolution. La Terre ne tourne que depuis quelques siècles.

Depuis près des origines les êtres vivants ont progressé aux dépens les uns des autres. Le combat pour la vie a sélectionné ceux que le hasard des perturbations génétiques a favorisés d'une supériorité qui leur a permis d'éliminer leurs concurrents et ainsi de survivre et de se reproduire. Ce que nous appelons la Loi de la Jungle : l'égoïsme absolu, la totale ignorance de la souffrance des autres, le parasitage et le meurtre généralisé, a été le grand moteur de l'Evolution.

Or voici que l'Homme atteint un niveau d'intelligence et de sensibilité qui inverse du tout au tout l'intérêt de la loi de la Jungle. Son intelligence rend celle-ci d'abord inutile puisqu'il se charge lui-même de son évolution, court-circuitant ainsi de nombreux millénaires de souffrance, mais surtout terriblement dangereuse dans la mesure où elle met entre ses mains de plus en plus d'énergie au point qu'il pourrait déjà se détruire lui-même. De son côté, sa sensibilité de plus en plus performante le relie toujours mieux à la souffrance d'autrui. Ainsi monte en lui la certitude qu'il doit renoncer d'urgence à l'ancestrale loi de la Jungle, à ce "péché originel" qui va maintenant contre son intérêt, contre ses sentiments et contre la dignité qu'il s'attribue.

Si on l'assimile à cet instinct de Jungle hérité de nos ancêtres animaux, le péché originel se comprend alors aisément et il perd son injustice. Dans son principe, l'intuition d'un obscur péché originel, symbolisé naïvement par le chapardage d'une pomme, n'était pas si mal fondée.

Voilà une nouvelle concordance qui nous invite à parler avec plus de respect et de discernement de ces sortes de messages qui nous sont parvenus de nos ancêtres à travers les siècles. (N° 69, 75)

Il faut veiller cependant à ne pas tomber dans un "concordisme" systématique. Rien dans nos connaissances ne concorde avec un paradis antérieur à l'histoire de la pomme, lequel s'imposait à l'esprit croyant puisque le Malheur n'avait commencé qu'avec elle. Un paradis originel serait d'ailleurs contraire aux faits bien établis d'une évolution ascendante.

LE BEL ETALAGE

Dans ce supermarché de tous côtés plein de marchandises le rayon boucherie-charcuterie offre à la vue des clients dans des vitrines impeccables, artistiquement éclairées, des rangées de barquettes sous cellophane de côtes de porc, de côtes de veaux, d'agneaux, d'escalopes, de beefsteaks, de lardons... Tout cela si appétissant.

Personne ne pense que pour approvisionner cet étalage de viandes élégamment présenté, il a fallu massacrer quantités d'animaux, que l'homme ne fait en cela que pratiquer l'animale loi de la Jungle qui veut que le plus fort vive aux dépens du plus faible, cette loi qui impose : tuer pour vivre. On peut tuer son semblable pour se sauver en cas de famine mais ce ne sera qu'exceptionnel. Ou un chien, difficile, car le chien est un ami de l'homme. Ou un cheval, encore difficile, car lui aussi compte parmi nos précieux amis. Mais à l'égard d'un bœuf, d'un agneau, d'une volaille, on ne va pas faire de sentiment. Quant au cochon, sa mise à mort sera fête au village.

Si, en parlant ainsi, vous nous accusez de sensiblerie, reportez-vous au N° 22 col 3.

Tuer sans quoi on périrait de faim peut certes s'assimiler à la légitime défense. Mais vivre si possible en puisant plus bas dans la chaîne alimentaire comme font les végétariens ne serait-ce pas plus digne de l'homme ?

En attendant de pouvoir fabriquer une nourriture délicieuse à partir de la matière elle-même.

DEFENSE DE RIRE !

L'homme descend du singe et le singe desc... non, du singe suffit. Or le singe est un animal couvert de poils comme tout mammifère terrestre qui se respecte. L'homme, lui, est nu et il n'en est pas tellement affecté car il se charge de se vêtir suivant son goût, sa convenance, son grade, sa fonction sociale, sa fantaisie aussi.

Mais la nature n'a pas achevé son travail et bon nombre de nos frères de race conservent une pilosité héritée de notre ancêtre qui descend de l'arbre au point que chez certains on a envie d'y

mettre le feu. Mais on se garde bien de le faire car dans une bonne démocratie toute opinion est libre.

Alors la nôtre ? Qu'il n'est qu'un seul système pileux qui soit beau : la chevelure. La barbe, la moustache ? On peut en discuter et certains hommes célèbres nous seraient méconnaissables si on leur enlevait leur barbe. Voyez-vous Socrate, Charlemagne, Pasteur, sans leur barbe ? Celle-ci fait partie à tout jamais du personnage.

Pour tout le reste du corps, opinion personnelle, le poil est laid et mérite d'être éliminé.

Beaucoup de femmes le ressentent et savourent la caresse d'un regard d'homme sur une peau bien épilée. Mais les hommes, ces grands égoïstes, ou ils ne se soucient pas du plaisir des femmes, ou ils estiment que notre force masculine se mesure au reste de notre toison de singe.

Cependant il est des cas où ils sont amenés à faire attention à leur aspect superficiel, dans les manifestations sportives notamment. Beaucoup de coureurs cyclistes se rasent les bras et les jambes. Nous avons entendu des filles s'écrier : "Mais c'est super !". Elles suivent spontanément le cours de l'évolution de notre espèce où toute pilosité va s'effaçant. Notons que la beauté de la plupart des statues antiques ou modernes gagne à s'être affranchie de la servitude pileuse.

Dans ce domaine il est étonnant que les hommes en général n'accordent de soins attentifs qu'au-dessus du cou et les femmes qu'au-dessus de la ceinture et aux jambes. Dans certaines ethnies les femmes savent plaire à leurs époux jusqu'aux régions que lui seul est censé voir. On ne sait pas si les hommes ont la même délicatesse. Mais foin de toute fausse pudeur : pourquoi l'esthétique corporelle ferait-elle des exceptions ?...

M'oui... Des goûts et des couleurs... En tous cas ce n'est pas là une question hautement philosophique, ni ce qui va troubler la paix mondiale qui a bien d'autres soucis à se faire !...

Encore que, attendez : "Si le nez de Cléopâtre... "

LES DEUX MEDECINES

La nature humaine, aussi bien physique que mentale, a toujours souffert de nombreux maux dont elle a toujours été obligée de chercher à se guérir et il y a toujours eu des hommes qui se sont spécialisés dans cette fonction : les médecins.

Ce plus vieux métier du monde, il n'est pas le seul, a suscité de tous temps un ensemble de pratiques où se mêlaient empirisme et croyances, exploitation malhonnête et dévouement sincère.

La médecine proprement dite est née le jour où des guérisseurs ont commencé à privilégier la recherche méthodique sur la croyance. Elle a fait beaucoup de progrès et nous lui sommes reconnaissants de beaucoup de guérisons de maladies invalidantes ou mortelles. La souffrance en particulier a été considérablement réduite.

Mais l'être humain, dans son corps et dans son esprit, est d'une complexité telle que la médecine méthodique et surtout la médecine officielle, celle qui est l'objet de diplômes, ne suffit pas à tout guérir. Hors de son territoire, il reste un vaste domaine encore inconnu que la souffrance appelle à grands cris à explorer. Malheureusement l'inconnu laisse place autant aux guérisseurs sincères qu'aux charlatans de tous poils.

La confiance que le malade accorde à son médecin ou à son guérisseur est la base même de tout traitement. Le contact entre les deux est primordial et la psychologie n'est pas la moindre des qualités de tout bon médecin. Or cette confiance repose sur la foi qu'a le malade dans le savoir de la personne qui le soigne, savoir tout garanti par les diplômes dans la médecine officielle mais plus difficile à démontrer dans la médecine parallèle. Dans ce dernier cas le souci majeur du charlatan sera de capter la confiance du malade par l'étalage d'un savoir à caractère plus ou moins mystérieux alors que le guérisseur sincère s'appuiera sur les succès qu'il a obtenus.

Il arrive pourtant que ce dernier estime nécessaire d'apporter lui aussi aux malades des explications pseudo scientifiques. En voici un exemple :

"Les huiles essentielles modifient le champ électromagnétique de la personne et ont des effets de vibration sur le système nerveux sympathique. Il se passe donc quelque chose sur le plan énergétique lorsqu'on administre une huile essentielle". Ici à l'évidence on use de termes empruntés à la science pour parler savant tout en avouant honnêtement qu'on ne sait pas comment cela agit.

La phrase exacte aurait été : " Il se passe donc quelque chose lorsqu'on administre des huiles essentielles". Cela suffisait. Il n'est pas besoin en effet de comprendre, ou de se donner l'air de comprendre, pourvu que le remède agisse.

Il existe à la fois de bons guérisseurs qui obtiennent des résultats indéniables là où les médecins officiels échouent et des charlatans qui pour mieux exploiter la crédulité populaire farcissent leur phraséologie de termes picorés dans les revues scientifiques et dont eux-mêmes ignorent la signification.

Le charlatan dit : "Les astres envoient des ondes cosmiques relativistes dans mes neurones qui les traduisent en vibrations électromagnétiques orientant selon votre mal les oscillations telluriques de mon pendule". Rien de tel pour épater les braves gens, muets devant tant de science.

Par contre ce genre de verbiage bloque immédiatement les gens cultivés qui referment sans plus d'examen tout document qui l'utilise.

Or ce n'est pas parce que son explication est fausse qu'un bon résultat cesse d'être valable.

Certains médecins las des plaintes des malades chez qui ils ne réussissent pas à obtenir d'atténuation de leurs douleurs les envoient, confidentiellement, à des guérisseurs et ensuite s'étonnent de les voir aller mieux ou guéris. Ils ont une explication facile toute prête : l'effet placebo. Mais si dans des cas précis les bons résultats se renouvellent, il y a matière à réflexion.

Lorsqu'il ne peut donner d'explication valable le vrai guérisseur, lui, avoue honnêtement : Comment ça marche ? Je n'en sais rien. Je sais seulement que ça marche. C'est ce qui compte et pour moi et pour vous. Peu importe l'explication.

Un des signes des bons guérisseurs est leur mépris du verbiage pseudo scientifique, ce qui ne les empêche pas à l'occasion de se reporter à des acquis de la médecine classique sur la morphologie et le fonctionnement du corps humain. La seule publicité des guérisseurs dignes de ce nom vient de leurs bons résultats, la meilleure, celle du bouche à oreille par les gens qu'ils ont guéris.

Que la médecine parallèle soit valable, qui le nierait au vu de ses succès là où la médecine officielle échoue. L'être humain garde encore tant d'inconnues ! Mais comment la débarrasser des charlatans ? Ne pourrait-on lui donner un statut officiel pour la protéger et lui permettre d'apporter sa contribution à la médecine officielle qui ne peut qu'en bénéficier et, en retour, lui apporter l'appui de sa méthodologie ?

Mais, plutôt que médecine parallèle, il serait préférable de dire médecine empirique car c'est bien la constatation des résultats obtenus après une longue pratique qui est sa méthode effective pour déterminer la valeur d'un traitement, méthode après tout valable si on ne la travestit pas d'explications farfelues.

Ici encore l'ouverture d'esprit, celle du N° 03, renverserait un conflit latent entre médecine empirique et médecine officielle au plus grand profit des malades et des praticiens des deux bords.

LE VIDE RUSSE

On aurait pu penser qu'après la fin du système communiste, la Russie découvrirait la prospérité de l'économie libérale et on s'étonne de la voir patauger dans un état semi-anarchique. L'explication tient au manque d'organisation qui a suivi. Elle a repoussé la sage transition de Gorbatchev.

Le désordre tue. Laissez une ville sans autorité et sans police, les voleurs assurés de l'impunité, le manque de ressources et la faim forçant les gens à n'importe quel expédient pour vivre, des fonctionnaires et des soldats mal payés obligés pour survivre d'exiger des dessous de table, et vous verrez vite s'installer un désordre dont profiteront des requins qui s'enrichiront à vive allure de la misère populaire et viendront jouer les Grands Ducs dans les palaces à la mode.

C'est vrai pour n'importe quelle ville ou pays quand son organisation, bonne ou mauvaise, débonnaire ou dictatoriale, disparaît. La Jungle s'y réinstalle aussitôt. Nulle société ne peut vivre sans organisation, fut-elle tyrannique. (*Voir N° 16*)

La Chine nous offre l'exemple d'une transition plus sage. Tien An Men, que ne pouvaient comprendre les vieux apparatchiks, se réalise progressivement sous la poussée des générations montantes.

AU PETIT JOUR SUR LA MER ROUGE

J'ouvre les yeux au petit jour et vois déferler à grande vitesse la couche supérieure d'un système nuageux que rase l'appareil. Les puissants réacteurs avalent docilement l'espace, traversant imperturbablement les masses ouatées qui tour à tour les voilent et les découvrent. Les passagers sommeillent encore dans ce doux ronronnement qui les avait endormis. Nous survolons la Mer Rouge.

Je ne veux pas perdre cette heure-là avant qu'elle ne devienne banale comme pour tant de gens aujourd'hui, hélas ! On s'habitue vite au miracle après l'avoir jugé un peu plus tôt impensable.

Nous nous éveillons dans une douce tiédeur et respirons à l'aise. Pourtant derrière le hublot, il fait moins quarante et l'air raréfié laisse les trois quarts de l'atmosphère sous nos ailes.

Le miracle ? Il n'y a pas si longtemps, les hommes démunis de tout cherchaient à survivre dans les forêts, les savanes, les déserts, cueillant et chassant comme tous les autres animaux. Démunis de tout, ils ont pourtant retiré de la planète les matériaux avec lesquels ils ont fabriqué cet appareil qui nous transporte à mille kilomètres à l'heure et onze mille mètres d'altitude par-dessus les continents et les mers. Quel animal en a fait autant ?

Nous étions autrefois les rois de la création et nous n'avons rien de commun avec les animaux, si ce n'est des similitudes corporelles. Il a bien fallu depuis descendre les marches du trône et admettre notre espèce parmi les innombrables espèces peuplant la planète. "La seule chose dont je sois vraiment sûr, écrivait Jean Rostand, c'est que nous sommes de la même étoffe que les autres bêtes... ". Et nous aussi, par souci de nous préserver de toute illusion, nous l'avons admis. Nous l'avons admis sans pousser la réflexion plus loin, sans nous dire : "Peut-être, mais ne sommes-nous que cela ?"... Oui, ne sommes-nous que cela ?

Nous filons nonchalamment à grande vitesse à la surface de cette mer aux énormes vagues nuageuses dont les plus proches n'ont pas le temps d'être vues et les autres ralentissent leur allure au fur et à mesure qu'elles se font lointaines.

Depuis de fond des âges, bien avant l'arrivée de l'homme, déjà les oiseaux savaient construire leurs nids et certains traverser les océans, les araignées tisser leurs toiles, les marmottes prévoir l'hiver en creusant à temps leurs terriers, les castors barrer les rivières, les abeilles agencer géométriquement leurs ruches... Prédateurs et proies savaient se dissimuler avec un art extrême... Insectes et microbes n'étaient pas en reste. Et c'est au milieu de ce peuple des vivants, déjà, si bien organisé qu'est apparu un être nouveau, un être faible, nu, sans crocs, sans armes, sans carapace, se défendant tant bien que mal en se cachant, poussé par la faim et par la peur à errer à travers un monde hostile à la recherche de sa survie. (*Voir N°39*)

Or voici que, subitement, en quelques centaines de générations à peine, son espèce explose, conquiert la planète entière et domine de loin, de plus en plus loin, de plus en plus vite, toutes les autres espèces de la Terre.

Que lui est-il donc arrivé à ce déshérité de la nature ?

Par le hublot je vois toujours filer régulièrement sous l'aile la surface ouatée où s'irise maintenant le soleil levant. A ces altitudes à l'air raréfié, au froid sidéral, inviolées depuis le début de la vie sur Terre, voici que jour et nuit les hommes circulent banalement dans des milliers d'appareils comme le nôtre.

L'homme rien qu'un animal ? Mais quel animal aussi nu, aussi démuné que lui aurait pu, avec au départ absolument rien dans les mains, se construire un tel appareil et l'utiliser de cette façon ? L'homme rien qu'un animal ? Mais quel animal a inventé les outils que la nature ne lui donnait pas ? Aucun n'a monté une roue, base même de la mobilité. Aucun n'a dessiné sur les parois d'une caverne. Aucun ne s'est préoccupé d'enterrer ses morts. Si l'origine est la même, l'homme a sur l'animal l'avance de l'esprit.

La couche nuageuse a soudain cessé. Je colle mon front contre le hublot : elle est déjà à l'horizon, comme une banquise.

Nous étions autrefois des dieux. Un rationalisme réactionnaire, auquel n'échappent pas certains scientifiques, nous place maintenant au rang des bêtes. Ainsi procède l'esprit commun qui en toutes choses oscille d'un extrême à l'autre comme un pendule avant de s'arrêter à la position finale de la juste mesure.

Guillaumet qui venait de se sauver en marchant sans équipement pendant des jours et des nuits dans l'hiver glacial des Andes disait à Saint Exupéry : "Ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait". Une bête exténuée se laisse mourir. Un homme exténué sait qu'il a encore en lui des ressources largement supérieures à celles de son animalité. Déjà au niveau même de la bête, il domine.

La sono annonce que nous commençons notre descente sur Djeddah. Ainsi nous aurons parcouru d'un seul vol un arc de cercle important de la circonférence terrestre. Les passagers n'en ont cure. Ils s'agitent, parlent, essaient de voir la côte d'Arabie.

L'homme rien qu'un animal ? Si des insectes savent s'éclairer dans l'ombre, si les torpilles savent se défendre par une décharge électrique, a-t-on vu des animaux lever les yeux vers le ciel étoilé et se poser des questions sur leur existence ? En a-t-on vu dépasser le jour présent, hormis par instinct de provision et de reproduction, pour s'interroger sur leur histoire, leur naissance et leur mort ? Où est leur littérature, leur science, leur poésie ? Leur voit-on le moindre souffle de croyance ou de refus de croyance ? Hé, le singe, tu crois en Dieu ou pas ? Grrrr !. . . Jean Rostand dit qu'il ne voit rien chez l'homme qui n'ait ses prémices chez la bête. Comment, diable, peut-on voir chez le singe une ombre de prémices de mathématiques, ou de théories comme la dérive des continents, la génétique, la relativité ?...

Les espèces sont les mêmes depuis des millions d'années. Elles ont même moins changé que les îles et les continents. Seuls les hommes à nombre de générations égal évoluent à une vitesse phénoménale. Il y a à peine cent ans que le premier aéroplane réussissait un premier saut de puce et nous voilà parcourant la planète dans un confortable engin avec l'aisance d'un poisson dans l'eau.

Avec l'homme sont apparus, et l'amour, pas seulement celui qui préside à la reproduction, celui qui va jusqu'au plus sublime sacrifice, et la haine, pas l'instinct de tuer pour vivre ou jouer, celle qui ravale son homme bien au-dessous du plus bestial de la bête. Apparue l'intelligence qui médite et réfléchit, source de croyances, de philosophies et de sciences. Apparue l'impatience de conquérir les terres, les mers, les airs, les autres planètes, les espaces sidéraux, l'univers. Apparue le tourment d'un sens à la vie et au monde. Apparue l'espérance d'un avenir plus heureux. Non vraiment, rien d'animal dans tout cela. Si l'homme n'est pas une bête, qui veut faire la bête l'est bien plus qu'il croit.

Nous allons atterrir à Djeddah. C'est avec reconnaissance pour ce vol et ceux à qui je le dois que j'attache ma ceinture.

REMANENCE DE BARBARIE

La peine de mort est indigne d'un pays civilisé mais exécuter un condamné après une détention de plusieurs années, surtout sans avoir la certitude absolue de sa culpabilité, dénote chez une grande nation comme les Etats-Unis une réelle rémanence de barbarie.

L'être humain évolue continuellement, plus ou moins vite, et il arrive que ce ne soit plus le même homme qu'on juge si beaucoup de temps s'est écoulé depuis son crime. (*Voir N° 28*)

La lenteur de la Justice aboutit souvent à faire payer un forfait par un autre que son auteur.

Lorsque la réflexion a intimement transformé un coupable, lorsque celui-ci se repent sincèrement, lorsqu'on ne reconnaît plus chez lui l'homme qui a commis le crime, peut-on le juger comme s'il était resté le criminel d'autrefois ?

Certes, en toute justice, un fait doit s'apprécier au moment où il s'est produit mais l'homme doit être jugé en fonction de ce qu'il est au moment où on le juge. C'est pourquoi une bonne justice devrait être rapide. L'idéal serait qu'elle intervienne dès que le forfait est établi. Ceci est souvent impossible mais alors le temps passé devrait tendre au bénéfice du reconnu coupable.

A plus forte raison si ce dernier par suite de l'âge ou de la maladie a perdu une bonne part de ses facultés intellectuelles. Condamner après de longues années de prison, et surtout exécuter ce condamné, est une pratique inhumaine dont la communauté internationale devrait se saisir.

Il est à désirer qu'une règle s'établisse. Si, après un temps déterminé, long évidemment, un accusé a vraiment et nettement changé, ce que doit pouvoir déceler un examen attentif, le jugement devrait avoir lieu par contumace, soit que celui qui n'est plus jugeable n'assiste pas au procès, soit que l'être nouveau y figure seulement comme témoin. Le mode actuel de prescription trop aléatoire devrait lui aussi être modifié.

Vœu pieux pour le moment car on devine l'indignation des parents des victimes et de la presse qui exigent à bon droit sanction et réparation.

On retrouve ici l'éternel conflit entre l'exemplarité publique de la peine nécessaire à la sauvegarde de l'ordre social et la justice propre à la personne qui, elle, devrait s'exercer en fonction du seul coupable, ce que ne font guère que pour les temps de détention les juges d'application des peines. Tel est le plus grave problème car pour juger quelqu'un il faut le connaître et si nous pouvions nous mettre dans la tête des autres, il y a des chances que nous soyons souvent surpris, parfois bouleversés.

Jean Rostand déclare avec justesse : *"Ce héros est peut-être bien coupable de n'être pas allé plus haut dans la vertu, ce scélérat bien méritant de n'être pas allé plus bas dans le crime"*.

A l'avenir la solution sera, espérons-le, qu'après le jugement public le condamné soit pris en charge par une institution spécialisée car il en est d'un forfait comme d'une maladie grave. Tous deux, forfait et maladie, sont un dysfonctionnement affectant une personne, dysfonctionnement dont celle-ci est elle-même, avec ses propres victimes, aussi une victime.

Mais nous entrons là dans une conception fondamentalement révolutionnaire de la Justice actuelle qui disparaîtra devant un système assurant en premier lieu la prévention du forfait et, en cas d'échec, une aide humaine aussi bien à l'auteur qu'à ses victimes. Y a-t-il une grande distance entre un meurtre et une crise d'hystérie, entre l'incubation d'une maladie et l'aberration mentale au sein de laquelle se prépare un assassinat ?

Peut-être qu'avec les progrès accélérés de la liaison entre les hommes un tel système actuellement chimérique fera l'objet de recherches urgentes et sera mis en place plus tôt qu'on le croit.

La Justice actuelle qui trop souvent écrase au lieu de régénérer appartiendra alors au passé.

PAS DE RETOUR EN ARRIERE

Le langage est né lorsque les hommes primitifs éprouvant de plus en plus le besoin de communiquer ont senti à l'usage qu'ils pouvaient le faire par les sons autrement mieux que par les gestes et les contacts. Mais, les moyens de déplacement étant limités, chaque région a

développé son propre langage si bien qu'au-delà d'une certaine distance on ne se comprenait plus.

Le brassage des guerres et des conquêtes a atténué cet isolement et fait prévaloir le langage du vainqueur. Ainsi se sont formées les grandes langues. Mais les particularismes n'ont pas disparu. Il n'y a pas si longtemps que tous nos provinciaux, avec leurs idiomes différents, comprennent le français dont la connaissance était chez eux auparavant la distinction des gens instruits.

Soyons reconnaissants à cette génération d'instituteurs qui dans toutes nos campagnes ont fait apprendre puis employer le français par tous les enfants. La France est aujourd'hui un pays remarquablement uni par sa langue, ce qui a contribué à en faire une des grandes nations les plus homogènes qui soient. C'est un exemple pour le monde futur où on devra partout parler la même langue.

Or il se produit actuellement un mouvement voulant défendre et même régénérer les dialectes locaux parce qu'ils véhiculent les cultures régionales. Nous voulons bien mais à la condition formelle que ce ne soit pas aux dépens du français, pas plus dans les autres pays aux dépens de leur langue nationale. (*Voir N° 24*)

Les nombreuses et souvent riches cultures locales ne doivent pas s'isoler mais former ensemble des ruisseaux, des rivières et des fleuves qui aboutiront à faire naître une culture mondiale de l'apport de tous les particularismes régionaux.

N'oublions jamais que l'avenir du genre humain dépend de sa capacité à s'unir.

CE QUI DOIT ARRIVER

L'argent est une reconnaissance de dette engendrée par la fourniture d'un bien ou d'un service en attendant que celui qui le reçoit choisisse en contrepartie un bien ou un service qu'il estime d'une valeur équivalente.

Sorti de là tout argent issu d'une fabrication factice ou engendré par une fausse valeur présente ou future qu'on donne à un titre pour des raisons de spéculation comme à la Bourse, est un argent virtuel, un argent reposant sur du vide qui peut s'évanouir par à-coups ou d'un jour à l'autre comme se dégonfle ou éclate une baudruche.

Tous les signes se réunissent actuellement d'une enflure boursière à l'échelle mondiale et il est à prévoir un séisme qui, comme tous les séismes tectoniques prévisibles, se produira inévitablement un jour ou l'autre sans qu'on puisse en savoir d'avance ni l'épicentre, ni la date.

CONTINGENCE ET GRANDEUR

Jean Rostand dit : *"Qu'on le veuille ou non, et quelque idéalisme que l'on professe, l'édifice de l'amour humain, avec tout ce que ce mot implique de bestialité et de sublimation, de fureur et de sacrifice, avec tout de qu'il signifie de léger, de touchant ou de terrible, est construit sur les minimales différences moléculaires de quelques dérivés du phénanthrène"*. Il en concluait à l'insignifiance de l'homme *"miracle sans intérêt"* qui n'est là que par une convergence de hasards.

On peut lui répondre qu'il s'agit là d'un simple aiguillage, au gré sans doute des circonstances, mais qui n'a pas plus besoin de mise en œuvre que celui décide de la direction d'un train.

On peut lui répondre aussi que la vie utilise tous les moyens pour se propager, des plus économiques tels ces minimales différences moléculaires aux plus complexes, qu'elle passe par toutes les voies, des plus anodines aux plus labyrinthiques, parce qu'elle est une pression montante. (*N° 12*)

Par les voies les plus anodines ? Cela ne nous étonne plus aujourd'hui : Regardez ce petit bout de fil de cuivre dénudé. Il ne bouge pas. Il est froid. On pourrait le couper avec des ciseaux ou avec ses doigts. Et pourtant il passe en lui en ce moment - regardez-le bien - des millions

d'impulsions électriques qui véhiculent des paroles, des écrits, des images, de la musique... Car par Internet il peut relier tous les hommes du monde.

Par lui s'échangent les informations les plus variées, nouvelles, spectacles, enseignement, manifestations politiques, sociales, relations scientifiques, et des paroles de haine comme des mots d'amour, petit fil de rien du tout. Va-t-on sous son aspect insignifiant en déduire l'insignifiance des relations humaines ?

Nous savons que le déterminisme n'existe pas à la base de la matière et qu'il est à notre échelle seulement l'effet du grand nombre. Ni le lieu, ni la date de notre naissance n'étaient déterminés et rien ne dit que celle-ci l'était.

Même si ne devons notre vie qu'à une convergence de hasards hautement improbables et à la synthèse fortuite de quelques molécules, ce qui reste à confirmer, le fait est que nous sommes là. C'est notre certitude de départ. Et que nous marchons vers toujours plus d'organisation, de puissance, de liberté, de maîtrise de notre avenir.

L'être humain dépend personnellement d'un rien mais, une fois qu'il est là, il monte jusqu'aux sommets de la conscience. Et la liaison de tous les hommes pourra constituer l'humanité future.

Pascal avait déjà reconnu l'insignifiance matérielle de l'homme mais, penseur plus complet, il en avait montré aussi la grandeur par son esprit.

UNE CERTITUDE MAJEURE

Certitude majeure au point de départ de Reliance : tout est lié dans l'univers. A travers l'espace, c'est certain et facilement compréhensible. A travers le temps, beaucoup moins. On ne discerne qu'un présent dans l'univers mais nous savons que le temps n'a rien d'absolu. (*Voir N° 49*)

Si tout est lié dans l'univers au point que la Quantique commence à en faire l'expérience matérielle, pourquoi voudrait-on que les consciences fassent exception ? (*Voir N° 64 67 68 69 70 71*)

La liaison entre les hommes n'est donc pas une prévision. Ce qui est une prévision, c'est sa détection et la possibilité de l'utiliser.

Bien isolés dans notre personnalité intérieure, ayant chacun l'impression d'être unique au monde, nous ne ressentons pas cette sorte de propriété que nous avons les uns des autres. Heureusement d'ailleurs car si chaque prédateur ressentait la souffrance de sa victime, il n'aurait pu y avoir d'évolution des espèces, préhistorique compris.

Mais ne pas ressentir quelque chose n'est pas une preuve de son inexistence. A part la lumière et la chaleur, nous ignorions tout des autres rayonnements. A part de minimes effets de frottement, nous ignorions tout de l'électricité. Réalités si intégrées maintenant à notre vie que leur suppression la paralyserait : usines, transports, téléphone, radio, télévision, radars, informatique, tout s'arrêterait. Or il y a peu on ignorait tout cela.

Comment, par quel moyen s'opère cette liaison ?

Nous n'en savons rien sinon que nous avons tout lieu de supposer que plus les êtres vivants sont perfectionnés, plus elle est active, ce qui placerait les hommes au premier rang de cette interexistence et que c'est chez eux que nous aurions les plus grandes chances de pouvoir la mettre en évidence. Ce n'est bien entendu qu'une hypothèse, mais une sérieuse hypothèse de travail et une hypothèse dont l'enjeu est énorme.

L'utilisation de cette liaison nous permettrait de résoudre certains problèmes majeurs touchant à notre existence. Pour le moment nous n'en sommes qu'à la phase exploratoire mais elle ouvre de telles perspectives que les recherches dans ce sens ne peuvent que soulever une ferveur jamais égalée.

INVINCIBLE OPTIMISME

(Voir N° 34)

Il n'est pas de pessimisme plus noir que celui de Jean Rostand. Or voici, nichée parmi ses *"Pensées d'un Biologiste"*, l'une d'elles qui, sans avoir l'air de rien, comme jetée parmi celles qui lui venaient à l'esprit, correspond de très près à la séquence de raisonnements exposée dans Reliance. S'il lui avait accordé plus d'attention au milieu de ses *"noires certitudes"*, s'il l'avait cultivée par ses réflexions, cette graine aurait pu devenir chez lui un arbre solide. La voici : *"Un pouvoir de multiplication sans limite appartient à la plupart des cellules qui composent l'organisme. Il siège en chacun de nous une réserve incommensurable de vie, et de quoi fournir leur principe à des mondes de protoplasme. On pourrait donc, dès aujourd'hui, s'opposer à la mort totale d'un être en cultivant des cellules prélevées sur lui. Et, tant que demeurerait présente, dans une parcelle de vie, l'irreproductible combinaison de chromosomes à quoi il devait son individualité, on n'aurait pas le droit de le tenir pour absolument disparu, car rien n'interdit que la science, quelque jour, apprenne à refaire un être complet à partir d'une de ses cellules. ". . . Et ce fut écrit avant 1968 !*

Or cette simple croyance de Jean Rostand en la possibilité de reconstituer un organisme complet à partir d'une seule de ses cellules vient de se réaliser : on a déjà réussi, exactement de cette façon, à reproduire des animaux supérieurs.

Cela nous permet de revoir les numéros : 26, 28, 31, 39, 47, 72, 74, 76, sur la connexion des personnes.

Ce qu'il faut en retenir, c'est que si par évidence notre personnalité tient à l'organisation qui est la nôtre, (voir N° 27), celle-ci peut être décryptée, conservée, reproduite. Dès lors, sous un jour nouveau, la résurrection corporelle redevient possible. Etrange concordance avec ce que les religions avaient intuitivement perçu et naïvement illustré depuis des temps immémoriaux.

Mais le véritable problème restera un mystère : la personne reproduite sera-t-elle la précédente ou une nouvelle ? Nouvelle, répond la Gnose de Princeton, ensemble de réflexions d'un groupe de scientifiques. Pour nous : les deux à la fois.

C'est tout le paradoxe de Jules. (Voir N° 07) Il se résout si on postule que nous mourons et naissons à chaque instant selon un temps qui s'écoule par quanta discontinus en accord avec la Quantique. Nous ne sommes plus par exemple celui que nous étions hier mais nous lui sommes encore si semblable que nous nous reconnaissons en lui sans discontinuité.

Ce n'est qu'au cours des années que le changement devient perceptible, puis évident. On regarde une photo et on se dit sans bien en mesurer la portée : "C'était moi alors".

Inséparabilité passé-présent, discontinuité du temps, liaison des consciences indépendamment de l'espace, voilà ce qu'il faut bien admettre pour première approche de la réalité, réalité appelée à s'éclairer au prochain millénaire. (Voir N° 76).

Aujourd'hui, c'est la raison et non plus l'imagination qui fonde sur l'avenir nos plus solides espérances sans grands risques de nous tromper.

VERS PLUS DE JUSTICE ?

C'est avec plaisir que nous avons entendu un avocat renommé demander une Justice élective, une Justice élue et surveillée par le public.

Le troisième pouvoir a fini par se constituer en bastille fermée aux regards du public, fortement bardé de prérogatives, légalement irresponsable, bien à l'abri pour ses fautes de toute espèce de sanction autre que celle qu'il veut bien s'appliquer à lui-même.

Le justiciable peut la plupart du temps faire appel mais il reste enfermé dans la bastille. Il a besoin d'un avocat pour éviter les embûches et son appel est toujours aléatoire.

Le pouvoir exorbitant accordé à un juge d'instruction laisse la place à tous les abus. Ainsi la déposition du prévenu ou d'un témoin n'est jamais rédigée par lui.

Un exemple vécu : une secrétaire témoigne en faveur d'un prévenu qu'elle sait innocent. Elle raconte d'une façon exacte ce qu'elle connaît bien pour y avoir joué un rôle personnel. Mais le juge d'instruction a déjà son idée en tête sur la culpabilité du prévenu et ne veut pas se laisser induire en doute. La déposition qu'il lui fait signer relate bien ce qu'elle a dit mais trouée de "pour ainsi dire", de "peut-être", de "sans doute", façon insidieuse d'insinuer précisément le doute, et surtout répète qu'elle n'est qu'une secrétaire pour suggérer qu'elle ne peut qu'être sous l'emprise de sa fonction et sans doute circonvenue par l'intéressé, alors qu'elle se présente spontanément de sa propre initiative, poussée par l'indignation. Si bien que sa déposition apparaît finalement délavée, suspecte et dessert plutôt celui qu'elle voulait justifier.

La moindre des honnêtetés voudrait qu'une déposition qu'on lui fait signer soit rédigée par le dépositaire lui-même, en toute quiétude, assisté par qui il voudrait. Cela ne se fait pas, dit-on.

Simple exemple parmi d'autres de cette Justice qui fait un peu trop ce qu'elle veut, appliquant la Loi sans autre contrôle que le sien, parlant un langage obscur au commun des mortels, gaspillant beaucoup de temps et en faisant perdre aux autres par un formalisme compliqué à plaisir et des atermoiements à n'en plus finir.

Dans une démocratie tout pouvoir dépend du peuple. Or la Justice française n'a pas de compte à rendre au peuple parce qu'elle n'est pas soumise à son suffrage.

Qu'on commence à parler maintenant d'un changement laisse espérer que la puissance et l'immunité des juges seront bientôt tempérées par la surveillance d'un public de mieux en mieux éclairé.

L'avons-nous assez désiré ? (N° 15 36 67 69 76)

LE SYNDROME DE L'ENTETEMENT

L'entêtement est un blocage mental purement affectif, une sorte de lumbago sentimental rendant tout mouvement ou tout changement douloureux et souvent impossible. La raison n'y peut rien. Aucun argument n'en vient à bout. Le sujet atteint est incapable de modifier son attitude, sauf si survient quelque chose de fort qui le rend sensible au mal qu'il fait aux autres et à lui-même.

L'amour-propre envers soi-même et surtout face aux autres en est souvent le déclencheur mais le plus nocif est le ressentiment éprouvé à la suite d'un froissement subi, justifié ou non, de la part d'autrui. L'esprit se fige dans une volonté définitivement hostile à tout retour en arrière.

Si le traumatisé ne veut plus parler à son "offenseur", c'est pour la vie. S'il lui ferme sa porte, inutile de venir y frapper. Au contraire, la tenir alors close le remplira de jubilation.

L'entêtement n'est jamais signe d'intelligence. Le têtu persistera à passer par la fenêtre parce qu'il en a décidé ainsi, bien qu'il ait conscience de sa sottise. A ses yeux ce serait déchoir.

L'être qui jouit d'une libre intelligence n'aura au contraire jamais la moindre peine à reconnaître une erreur. Il en tirera plutôt une satisfaction par loyauté envers lui-même comme envers les autres. Si par contre il voit qu'il a raison, il tiendra sa position posément, fermement,

sans céder à cette tendance à la concession qu'on rencontre fréquemment chez le faible qui n'ose pas s'affirmer devant qui le domine ou qui a peur de faire la moindre peine à celui qui l'apprécie.

Le susceptible qui se vexe pour un rien, imaginaire le plus souvent, qui prend aussitôt une attitude définitivement fermée, est malheureux et rend malheureux son entourage et ses amis constamment obligés de veiller à ne pas le froisser.

Le jour où inmanquablement cela se produit, il faut user de trésors de diplomatie pour qu'enfin il se débloque, souvent avec des larmes.

Les plus atteints tiennent souvent leur attitude fermée pendant des années, parfois toute leur vie sans qu'il soit possible de trouver avec eux une ouverture qui les libèrerait.

Si eux-mêmes se rendent compte qu'il leur suffirait d'une parole ou d'un geste pour éteindre un conflit, parfois grave, ils en seront réellement incapables et ils vivront dans l'angoisse à attendre que le ou les autres le fassent.

Si la plus grande richesse est celle des relations humaines, se fermer à toute ouverture, fut-ce à son pire ennemi, c'est agir à contresens de la liaison avec son semblable qui place l'homme au premier rang des vivants. C'est une sclérose plus ou moins voulue, en tous cas un handicap majeur qui peut gâcher une vie et même plusieurs.

Pour les préserver de cette déformation chronique, il est bon d'enseigner aux enfants et aux adolescents cette règle de vie : ne jamais se fermer à quiconque, jamais. Affronter s'il le faut, se justifier autant qu'on peut, mais communiquer, communiquer toujours. C'est par la liaison vivante qu'on peut retrouver la paix et la joie de vivre les uns avec les autres, jamais par un refus rigide de bois mort, jamais par une porte fermée.

L'entêté est celui qui s'obstine à vouloir passer par la fenêtre alors qu'il s'aperçoit que la porte est ouverte.

MEDECINE ET SOUFFRANCE

Il n'y a pas si longtemps le premier effort que devait s'imposer un étudiant en médecine était de s'endurcir à la souffrance des malades. Il n'y a pas si longtemps celle-ci n'était guère acceptée qu'en qualité de symptôme. Il n'y a pas si longtemps on entendait crier dans les hôpitaux. Emus, les braves gens se disaient : C'est pour son bien.

Ce sous-produit de la chirurgie était plutôt considéré comme une gêne, pas comme un mal en soi. Ce n'est que récemment qu'on a pris la souffrance comme un mal à traiter en tant que tel. Que de temps il a fallu pour admettre cette évidence !

L'OBSERVATEUR CREATEUR ?

On ne peut s'empêcher d'éprouver un certain malaise en réfléchissant aux théories de la Relativité et de la Quantique lorsqu'elles en viennent à accorder la priorité à l'observateur sur la réalité. Toute la science est fondée sur le principe que la réalité est ce qu'elle est, que nous tenons à la découvrir exactement comme elle est, que nous en sommes les observateurs ou expérimentateurs absolument neutres, nous interdisant de la déformer par tendance à trop désirer la faire cadrer avec nos théories.

Une montagne peut être vue raide ou douce, sombre ou neigeuse, suivant la position de l'observateur ou suivant l'aspect sous lequel il peut seulement la voir, elle n'en reste pas moins la montagne telle qu'elle est.

Si, en observant quoi que ce soit, nous sommes obligés de le déformer, nous voulons bien l'admettre et en tenir compte, mais nous refusons de croire que c'est notre seule observation qui informe ou déforme, ou aille jusqu'à créer l'objet ou le phénomène étudié. (*Voir déjà N° 59*)

L'histoire du chat de Schrödinger dans un état à la fois mort et vivant tant qu'on ne l'a pas observé et qui devient ou mort ou vivant par le seul fait qu'on l'observe ne tient pas debout et on s'étonne que des "savants" nous l'aient ainsi présentée.

Qu'on nous fournisse d'autres interprétations que beaucoup de celles qu'on nous offre et qui ne sont autres que celles que des Quantistes s'élaborent laborieusement à eux-mêmes pour essayer de comprendre leurs propres observations mais au moins des interprétations qui se tiennent.

Or on a l'impression très nette qu'ils sont dépassés par leur propre science, dont on ne doute pas, mais que dans leur esprit le Qualitatif ne domine pas le Quantitatif. (*Voir important N° 01*)

Mieux vaut avouer carrément qu'on ne comprend pas que de se bâtir des montages farfelus.

Ou alors c'est tout l'univers qui s'écroule et la logique avec, à moins que ce ne soit une certaine science qui demande à être renouvelée à sa base. C'est plus vraisemblable.

Tout cela pour faire remarquer que le système de pensée de Reliance se situe en deçà de ces domaines controversés et n'en est donc pas affecté.

MEMOIRE SANS LIMITE

La mémoire du passé sera tôt ou tard irrémédiablement perdue. Les années passent, de nouveaux événements arrivent et les générations oublient. On pouvait tenir cela pour certain avant l'invention de l'imprimerie, à plus forte raison de l'écriture. Maintenant qu'on parvient à mettre tout le contenu de la bibliothèque nationale dans le volume d'une goutte d'eau, le passé semble singulièrement coriace à se faire oublier. Cela nous aide à concevoir que notre distinction entre passé et présent ne soit qu'un arrangement pratique de notre esprit mais qu'il n'y ait en réalité aucune discontinuité entre eux.

L'HOMME DANS SON UNITE

A ceux qui disent que l'amour aussi élevé soit-il, n'est qu'une question d'hormones, nous répondons : "Oui, mais pas que cela. Il monte jusqu'à la plus haute spiritualité".

A ceux qui disent que l'amour véritable est pur sentiment spirituel, nous répondons : "Pur ? Oui. Il n'empêche que son socle matériel tient à une question d'hormones".

Il ne faut jamais oublier cette dualité esprit et matière qui apporte une première réponse à la question : qui sommes-nous ? Toute manifestation de l'esprit s'accompagne d'une manifestation matérielle dans une organisation déterminée, quels que soient les matériaux avec lesquels cette organisation fonctionne et qui peuvent être remplacés, ce qui permet d'espérer pouvoir ressusciter cette organisation si on arrive à la décrypter.

Lorsqu'on a bien compris cela, on saisit l'homme dans son entier sans l'amputer d'aucune sorte.

INCONNU MAIS PAS NEANT

Même si notre disparition personnelle arrivera dans le futur, rien ne pourra plus nous empêcher d'être parce que avoir été et être se confond au cours du temps. Ainsi le déduit-on de l'inséparabilité du passé et du présent et de la relativité du temps, deux idées qui auraient paru folles avant que la science ait bouleversé notre vision des réalités supérieures. Et, comme le présent avance vers l'avenir, cette disparition ne peut être que temporaire. Telle est la logique, même si l'imagination est ici totalement dépassée.

Nous voilà une fois de plus devant cette immensité d'inconnu à découvrir et il serait vain et même puéril de chercher à pousser plus loin des réflexions qui manquent d'informations nouvelles. L'essentiel est de savoir qu'au-delà de notre vision étroite du monde s'étend un

territoire nous réservant sans doute bien des surprises, alors que beaucoup de scientifiques du siècle dernier croyaient avoir atteint le bout de la science, à l'égal de ces philosophes antiques et médiévaux qui imaginaient qu'à une certaine distance on atteignait le bout du monde où l'océan et son ciel s'arrêtaient net dans le vide vertical.

CONTINGENTS ? ET APRES ?

Que l'existence de chaque être humain soit le résultat d'une convergence de hasards, c'est certain. Mais cela ne revient-il pas à dire que si chaque être vivant est le fruit d'événements fortuits, c'est que le déterminisme n'existe pas davantage au niveau de la personne que de la particule, qu'il n'est concevable, admissible, mesurable, usinable, que statistiquement, dans le très grand nombre, et cela ne commence guère, d'après la Quantique, qu'au-dessus du dix millionième de millimètre et que ce sont les petites causes par leur nombre qui ont les plus grands effets ?

Nous nous voudrions personnellement déterminés, nécessaires depuis le commencement de l'univers. Mais la théologie chrétienne elle-même refuse de l'admettre. Pour elle Dieu seul est l'être nécessaire. Nous, nous aurions pu ne pas naître si...(interprétation religieuse) Dieu ne l'avait pas voulu, si... (interprétation neutre) toute une série d'événements aléatoires ne s'étaient pas produits qu'un rien aurait pu bloquer. Tout au plus nous ne sommes nécessaires que statistiquement à la façon de quelque chose qui un jour ou l'autre devait arriver dans l'univers parce telle est sa nature mais rien n'imposait que ce soit à une date ou en un lieu déterminés.

Peu importe du reste puisque nous sommes là et définitivement là. Tel est, rappelons-le, notre point de départ dans notre système de pensée. La suite est un domaine de réflexions faisant appel aux plus hautes connaissances et auquel l'ancienne logique d'une science primitive n'oppose plus aucun barrage. Et cela nous mène fort loin.

LIAISON ACCELEREE

La liaison entre les hommes progresse à pas de géants. Le simple portable transforme nos distances techniques et affectives. Pour avoir des nouvelles du Japon autrefois il fallait trois mois. A présent, d'où qu'on soit, on peut parler immédiatement avec quelqu'un à Tokyo ou à Singapour.

Mais la palme revient à Internet, cette énorme bibliothèque où on trouve aussi bien de beaux livres bien classés que de pleines poubelles d'informations disparates où il faut fouiller comme chiffonniers pour en extraire ce qu'on cherche.

Cette liaison nous conforte dans notre espoir de nous voir tous mentalement reliés. Mais ne soyons pas naïfs. Rien ne s'obtient du premier coup et Internet nous réserve bien de déboires avant de remplir correctement sa fonction de relation.

C'est que les hommes n'ont pas encore fondamentalement changé avec tous leurs défauts et leurs vices. Alors, plus que jamais, restons prudents.

CHASSE ET CULTURE

Où voit-on une culture dans tuer pour le plaisir de tuer ?

Au temps où, comme aux autres prédateurs, chasser pour survivre s'imposait aux hommes, il leur fallait du courage et de l'habileté. Au fond de la forêt, dans la steppe, la savane, en montagne ou dans le désert, la famille ou la tribu se devaient de compter des hommes forts et d'expérience pour assurer la provision de viandes nécessaires à la nourriture de tous.

C'est que le gibier ne se laisse pas faire. Il sent le danger, détale à toute vitesse ou s'envole ou se terre ou alors, s'il est puissant, attaque avec violence et tue ce faible prédateur qui n'a pour se défendre à son tour ni cuirasse, ni crocs, ni griffes, ni venin et court lentement.

Mais l'homme a pour lui l'intelligence et sait tirer la leçon des expériences réussies comme de celles qui ont tourné au tragique. De génération en génération une science de la chasse s'est formée et transmise. Un art est né, nécessaire à la vie des microsociétés : connaissance des comportements animaux, flair, courage, prudence et audace, exaltation du courage et de l'adresse, récompense des plus méritants. Et, comme croyances et réalités se mêlaient, offrandes aux dieux de la chasse, rites favorables, repérage des signes funestes, etc... On chantait les exploits dignes de passer à la postérité, on portait le deuil des héros. Leur histoire faisait partie de l'histoire de la communauté.

Oui, la chasse entraînait bien une culture.

De nos jours la chasse n'a plus rien de vital pour la société. Elle a perdu ses raisons et ses vertus. Elle a dégénéré en simple et triste plaisir de tuer des animaux vivants. Proposez de les remplacer par des objets ou des robots exigeant la même adresse et vous verrez votre peu de succès. On veut tuer des animaux bien vivants. Ah, le beau plaisir !

La chasse moderne peut se justifier par la nécessité de limiter l'extension d'une espèce trop envahissante. Elle s'apparente à la dératisation, à la démoustication. Si quelqu'un y trouve son plaisir, tant mieux pour lui. On n'a aucun reproche à lui faire car le but n'est plus le même.

La dignité de l'homme est de respecter la vie parce qu'il en connaît maintenant la valeur sur une planète au sein d'un univers jusqu'ici stérile. Ecraser un escargot inoffensif pour s'amuser en se promenant dénote chez un adulte un infantilisme inquiétant.

Non, la chasse pour le plaisir de tuer des animaux n'a plus de justification car les cibles artificielles exigeant la même habileté sont indéfiniment variées et peu coûteuses.

L'odeur des sous-bois, l'envol au petit matin des canards sauvages, les frémissements de la forêt, toute cette authentique poésie n'est pas le privilège de la chasse et ne la justifie pas. Un safari photo en apporte autant. On peut au mieux concéder à la chasse le plaisir d'améliorer l'ordinaire ou la récompense d'une belle prise dans une fête de famille mais la motivation n'est pas le plaisir de tuer pour tuer. Encore que la marge soit bien mince.

Qu'on ne vienne pas alors nous raconter que la chasse véhicule une culture ou qu'elle se justifie par une tradition dont les bases ont disparu. Elle ne fait que perpétuer une cruauté dépassée.

OÙ EST LA CIVILISATION ?

Ramenez un continent tel l'Afrique dans l'état où il se trouvait avant l'arrivée de l'homme et transportez-y tels qu'ils sont aujourd'hui avec leur savoir et leurs souvenirs mais complètement nus et sans rien emporter avec eux, strictement rien, à la façon des oiseaux migrateurs, les millions d'habitants de l'Europe, sans aucune possibilité de retour, ni de communication hors de ce continent, et il y a de fortes chances qu'avant un siècle ils auront reconstruit maisons, usines, bateaux, chemins de fer, voitures, avions, liaisons hertziennes, églises et universités. Ils auront vite retrouvé le monde qu'ils ont perdu.

L'inverse n'est pas vrai. Enlevez tous les habitants actuels de la Terre et remplacez les par toute la population de l'âge de pierre. Peu nombreux ils auront tout en surabondance. Pourtant tout tombera à l'abandon et ce sera un énorme gâchis jusqu'à ce qu'ils réinventent l'écriture.

Car la civilisation est dans l'homme, non dans ses œuvres qui n'en sont que le témoignage.

FACILE PROPHETIE

Point n'était besoin d'être prophète pour oser annoncer ce qui devait arriver selon le N° 81. Il suffisait d'un peu de bon sens.

Un groupe de gens achète un terrain près d'un lac et fait construire une vaste maison pour s'y installer. Le prix des parts sera proportionnel au montant des dépenses réalisées.

Par la suite, en cas de revente, ce prix sera relativement fixe en monnaie constante. Il variera suivant la situation de chaque partenaire et selon que le prix des terrains alentours montera.

Le placement sera d'autant plus sûr qu'à l'encontre des produits du commerce dont la hausse se compense immédiatement par plus de production, on ne fabrique pas des terrains et que, dans un périmètre donné leur rareté allant en augmentant, leur prix ne peut qu'en faire autant.

Mais si la construction est destinée à servir d'hôtel, en plus de la valeur du bien, se greffe une valeur commerciale qui, elle, est sujette à variations spéculatives, au bon sens du terme.

La situation de l'hôtel, la valeur de ses services peuvent faire espérer un succès amenant de substantiels bénéfices. Les parts ou actions tenteront fort les acquéreurs potentiels et ceux-ci accepteront de les payer très au-dessus de leur valeur initiale. Ce supplément de prix n'est pas engendré par une fourniture de biens ou services, fondement de la monnaie, mais par une anticipation du bénéfice que procurera la fourniture des services qu'une clientèle satisfaite acceptera de payer.

Cette hausse qu'on ajoute au prix initial est une anticipation, une sorte de "crédit au futur", comme nous l'avions qualifié au N° 30.

Oui mais voilà : si une pollution vient dégrader l'attrait du lac ou, simplement, une gestion défectueuse l'attrait de l'hôtel, les actions mises en vente ne trouveront preneurs qu'à un prix très bas pour se prémunir contre le risque de la non réalisation de l'assainissement prévu du lac ou d'un mauvais service de l'hôtel sous une nouvelle direction. "Le futur" n'aura pas remboursé le prêt et l'acquéreur qui l'a fait en sera pour sa poche. La plus-value qu'il aura consenti à payer n'était que de l'espoir. Elle ne reposait sur rien d'acquis.

Ainsi en est-il à la Bourse. Un vent de hausse s'empare du public. Les actions de telle valeur se mettent à monter, monter. Plus elles montent, plus il y a des gens qui les achètent. Arrive le jour où le vide devient patent. On dit alors que des milliards se sont envolés. En fait c'était des milliards qui n'existaient pas.

La Bourse joue le rôle d'une place publique où joue l'effet de foule. Or la foule est versatile, bien moins intelligente que la moyenne des intelligences des personnes qui la composent. En elle circulent des informations, des rumeurs, des frayeurs, des précipitations, d'autant plus facilement que les communications sont maintenant instantanées et mondiales, à tel point que des cotations doivent être arrêtées lorsqu'il y a délire.

Des fortunes se font et se défont lors des soubresauts surprises. Les gens sont tellement tendus à gagner de l'argent qu'ils cèdent à des envolées mirifiques ou paniquent à des chutes inattendues, perdant de vue la base même des valeurs réelles : la taille des sociétés cotées et leur bonne ou mauvaise gestion face à leur marché.

On a trop habitué le public à la possibilité de gagner de l'argent sans rien faire. Tout cela est malsain. Mais qui en paie les inconvénients ?

Surtout la foule des petits porteurs pour qui la Bourse est une sorte de loterie qui peut rapporter gros. Ils papillonnent d'une valeur à l'autre alors que la Bourse est surtout la maison du placement à long terme. La facilité des échanges en fait une foire où l'argent circule au gré des vents contraires. D'où ces séismes à répétition.

Malsain au point qu'on frémit en pensant que des gens, emportés par un fol espoir de gain, empruntent pour acheter des valeurs qui montent momentanément au-dessus des prévisions les plus optimistes. Comme il arrive que d'autres empruntent pour jouer aux courses sur le cheval qui va sûrement gagner.

Mais, même en période calme où les cours oscillent autour d'une valeur moyenne, les maîtres du jeu sont ceux qui ont une influence sur le marché. Car la Bourse est un instrument très sensible, comme un baromètre. Il suffit d'une information discrète, d'une rumeur, de tuyaux chuchotés à l'oreille pour la faire varier quelque peu en plus ou en moins. Ceux qui ont une

influence lancent une rumeur et voilà une valeur qui baisse. Ils achètent. Rumeur inverse un peu plus tard et la voilà qui monte. Ils vendent. Telle une pompe aspirante et refoulante, la Bourse grignote à petits coups l'argent du public pour le verser aux comptes des personnalités ou sociétés influentes.

Un autre système de transactions est-il envisageable ? Peut-être une obligation de délai de réflexion entre un ordre et son exécution, mais imposée universellement par une autorité mondiale.

EGOÏSTE ENVERS SOI-MEME

L'égoïste est à lui-même son propre but. Il ne pense qu'à lui, veut tout pour lui, reste insensible aux malheurs qu'il rencontre autour de lui. "Il y a longtemps que le sang des autres ne m'impressionne plus" (sic). Face à des dévouements admirables, lui ne voit partout que ses intérêts.

Nous avons tous quelque exemple de cet égoïsme classique et, au fond, n'en avons-nous pas tous un petit peu nous aussi ? Mais il est une autre forme d'égoïsme qui par sa nature est peut-être pire : l'égoïsme envers soi-même.

C'est le cas du jeune fumeur qui sait parfaitement qu'il en souffrira plus tard. Pas encore dépendant du tabac, il pourrait s'arrêter sans peine. Mais son plaisir immédiat passe avant. Il ne se soucie pas de ce qu'il sera dans dix ou vingt ans. Il est égoïste envers son lui-même futur.

Ce vice n'est pas nouveau. Aux temps préhistoriques, il fallait profiter des beaux jours pour préparer l'hiver, entasser du bois, ramasser des fruits, chasser ou pêcher, construire ou réparer une hutte pour se protéger du froid. Il y avait sûrement des individus qui se prélassaient au soleil en refusant de penser à ce qu'ils allaient inévitablement souffrir à la saison du vent glacial et de la faim. L'homme de l'hiver maudirait alors l'homme de l'été. Celui-ci n'en avait cure. Il se condamnait à mort mais l'hiver était tellement loin !

La montagne de la vie cache souvent aux jeunes l'autre côté, celui de la vieillesse avec ses misères et c'est pourquoi la cotisation pour la retraite est une obligation intelligente. Mais ils ont l'excuse de leur âge. Par contre beaucoup se droguent sans scrupule en sachant bien qu'ils le paieront sous peu. Peu importe ce qu'il leur faudra souffrir. Il n'y a que le jour d'aujourd'hui qui compte. Demain, c'est loin et, pour eux, crever un peu plus tôt, un peu plus tard, ça n'a aucune importance. Qu'ils s'intoxiquent, ils s'en moquent du moment que ça ne leur fait pas mal. Ils font penser à ces chiens qui croquent leur patte paralysée comme un os qu'ils auraient trouvé.

Comment un égoïste vis-à-vis de lui-même pourrait-il être généreux envers les autres ? Mathématiquement c'est un égoïste au carré.

Il est par contre des personnes qui ne se ménagent pas et nuisent à leur santé au service des autres. Leur cas est différent car leur sacrifice ou leur négligence n'a pas pour but leur propre personne. Simplement elles se trompent car à ruiner leur santé, elles risquent précisément de ne plus pouvoir aider les autres, ce qui est contraire au but qu'elles poursuivent.

Préserver sa santé n'a rien à voir avec l'égoïsme.

LA POSITION DU RAMEUR

Nous connaissons le passé et nous ignorons l'avenir, banalité philosophique et populaire.

Faut-il en déduire que l'homme avance le dos à l'avenir en regardant son passé dans la position du rameur dans sa barque ? Rien n'est moins justifié. Au contraire la position de l'explorateur face à l'avenir correspond mieux à la réalité.

Poussé par son besoin fondamental de découvrir, l'explorateur des continents et des mers, des pôles et des tropiques et maintenant des abîmes marins et des espaces interplanétaires a toujours eu en lui cette attitude mentale d'aller de l'avant et non à reculons. Il connaît déjà le passé plus ou moins bien, n'ayant pas eu le temps de l'étudier plus profondément, laissant à d'autres le soin de le faire. Ce qui le pousse, c'est l'impérieux besoin de découvrir ce qu'il ne

connaît pas encore. C'est dans cette direction qu'il se tourne, c'est vers l'avenir qu'il regarde et non vers le territoire déjà parcouru.

Partir de la position du rameur, comme on nous le propose parfois, se ressent dans toute la suite des raisonnements qui, sans être faux pour autant, y perdent une part de leur force probante.

Même les religions sont tournées face à l'avenir qu'elles veulent s'annexer et, si elles s'appuient sur le passé par la tradition, c'est pour y puiser des forces en vue de se préserver et de se perpétuer. La religion juive a toujours été tournée vers l'avenir dans l'attente du Messie. La religion chrétienne très fortement puisque le premier siècle attendait avec impatience l'avènement du Christ glorieux qui jugerait les vivants et les morts et établirait définitivement le royaume de Dieu. La religion musulmane promet à la suite d'une vie conforme aux préceptes du Coran un au-delà qu'elle dépeint comme un jardin édénique où seront comblés les désirs de l'homme tant physiques que sentimentaux et spirituels. Aucune n'est tournée vers le passé.

Maintenant que le temps puisse être parcouru à l'envers aussi bien qu'à l'endroit, c'est plutôt une hypothèse théologique découlant de l'idée selon laquelle Dieu crée l'univers et l'homme constamment dans le temps, qu'il connaît le passé et l'avenir, alors que nous, les hommes, nous ne le parcourons que dans un sens, dans la position du rameur qui rame sans voir l'avenir.

Hypothèse que rien de rationnel ne confirme et que depuis la Relativité rien n'interdit et à laquelle on peut croire sans déchoir. Toujours est-il que si elle répond à certaines questions, de nature religieuse notamment, elle soulève d'énormes problèmes conceptuels de temps qui à l'inverse de l'espace ne semblent pas près d'être résolus.

LE MEME GUIDON DE VELO

Il ne faut pas tenir à deux le même guidon de vélo. Aussi bon cycliste soit-on l'un et l'autre, c'est le meilleur moyen d'aller à terre. Sauf si l'un des deux le tient pour la forme et se garde bien d'intervenir. On ne balaie pas mieux en tenant à deux le même manche à balai. . .

Amusant d'évidence et pourtant que de fois l'échec est dû au syndrome du guidon de vélo !

Deux personnes décident de fonder une entreprise à parts égales et de la diriger en tout ensemble, sans suprématie aucune, c'est juré. Mauvaise configuration : inévitablement malgré leur bonne entente arrivera le moment où l'un d'eux devra laisser la direction à l'autre ou mieux les deux se partager les responsabilités. Si aucun n'entend céder une prérogative en quoi que ce soit, alors c'est la guerre, tout va mal. L'entreprise court à sa perte.

Une association ne marche que si chacun assume seul une responsabilité. Ainsi une aciérie ayant deux dirigeants égaux fonctionnait très bien parce que l'un se chargeait des questions humaines et l'autre des questions techniques.

Une bonne organisation attribue à chacun un domaine où il exerce seul son autorité. Le ou les autres doivent lui en laisser l'entière responsabilité, ce qui n'exclut en rien la concertation.

Au contraire celle-ci est une aide indispensable mais elle ne doit pas se transformer en moyen de pression, en immixtion. Chacun apporte ses informations, exprime son point de vue mais se garde de donner un conseil. "C'est toi qui vois, c'est toi qui décides". Il en sera de même dans le cas inverse lorsqu'il s'agira du domaine d'un autre.

Or qui dit responsabilité dit droit à l'erreur.

Evidemment point trop n'en faut. Mais c'est une faute que d'en faire le reproche au responsable. Ou il est assez intelligent pour en tirer la leçon lui-même, ou il en est incapable et sa place est ailleurs. Dans le cas de deux associés égaux, le plus intelligent envisage en silence leur séparation plutôt que d'attendre que tout se gâte.

"C'est quand il ne se passe rien que se préparent les catastrophes". (N° 26)

Une bonne organisation ne comporte aucune situation où deux personnes ou plus ont la même fonction pour le même travail avec les mêmes hommes. Ils ne forment pas une équipe où chacun a son rôle mais une rivalité qui les paralyse.

Des batailles ont été perdues parce que des généraux avaient des stratégies opposées sans autorité pour les départager, d'où la faiblesse bien connue des coalitions. Des combinaisons politiques échouent parce qu'elles reçoivent des directives divergentes. Les associations à but non lucratif où tout le monde commande comptent parmi les plus fragiles parce qu'on y trouve toujours des gens qui cherchent à dominer.

Remarquez les cas de désordre dans beaucoup de domaines, commerciaux, policiers, administratifs, médicaux et autres et vous verrez souvent que ce ne sont pas deux personnes qui veulent y tenir le même guidon de vélo mais trente six.

POUVOIR TOUT SE DIRE

La courtoisie ou la simple civilité veut qu'on ménage les personnes de son entourage et encore mieux ceux qu'on aime en n'exprimant pas des opinions contraires aux leurs ou en les présentant comme celles d'autrui. Il est même préférable de les garder pour soi par égard pour eux.

Mais alors on perd par le fait même tout échange fructueux de points de vue contraires. On se prive de toute mise en commun de l'apport de chacun. On renonce au principe fécond : " qui ne pense pas comme moi m'enrichit". (Voir N° 55)

Exprimer à un ami une pensée, une opinion opposées aux siennes, c'est lui faire preuve d'une amitié indéfectible puisqu'on peut tout lui dire. En faire autant avec des interlocuteurs de choix, c'est leur faire comprendre qu'on estime leur intelligence au-dessus de tout amour-propre.

REPONSE A UNE OBJECTION

"Lors d'un crack en Bourse, quand les médias disent que des milliards ont été perdus, vous répondez que ces milliards n'existaient pas. En réalité cet argent n'est pas perdu pour tout le monde puisque ces milliards ont bel et bien été empochés par les vendeurs au cours le plus élevé. Ils existaient donc bel et bien".

Non. Soit un possesseur d'actions valant au départ un million. Leur cours monte, monte. Il les voit atteindre deux millions. Il est content. Il boit le Champagne. Sur son carnet de fortune, il note : actions X = deux millions. Cette valeur est bien réelle puisqu'on lui en offre ce prix. Mais pas fou ! Il attend qu'elles montent encore.

Soudain un crack : les voilà revenues à un million. Cette fois il s'envoie de l'huile de ricin, tellement dépité de "perdre" un million mais surtout de ne pas avoir vendu au cours le plus haut.

Mais supposons qu'il l'ait fait. Il aurait bel et bien reçu un million de plus en valeur factice, ce qui n'est donc pas perdu pour tout le monde.

Oui, mais l'acquéreur, lui, aura perdu un million sur une valeur qui n'existait pas et qu'il voit volatilisée. Le million de trop empoché par le vendeur provient en fait de l'argent antérieurement possédé par l'acquéreur et non d'une pseudo valeur surfaite qui n'était que du vent.

Le seul argent légitime est celui du prix naturel des biens et services en échange sur le marché. La seule surévaluation raisonnable s'appuie sur une perspective fondée d'un surplus de rentabilité de l'entreprise qu'aura permis un apport d'argent en actions. Il y aura donc bien eu ici échange. L'avidité à gagner de l'argent par pure spéculation pousse à prendre des risques inconsidérés et rien d'étonnant que le spéculateur reçoive de temps en temps une bonne correction.

Une hausse boursière sans fondement n'aurait cependant pas d'autre inconvénient que de faire jubiler puis se catastropher les porteurs de valeurs s'ils ne les vendaient pas. Mais il n'y a pas de hausse s'il n'y a pas d'offre et l'effondrement des cours est une spoliation des acquéreurs au profit des vendeurs. Ce jeu est malsain car ce sont les petits, les naïfs appâtés par le gain qui surtout s'y laissent prendre, comme aux jeux de hasard. La perte sur ce qui s'apparente à une fausse monnaie doit alors être péniblement remboursée par l'argent fruit du travail.

La spéculation boursière est malsaine car elle est la fille d'une avidité qui se donne des airs de vertu. Le système devrait avoir son garde-fou. Celui que nous avons envisagé serait le plus simple mais alors on entend les hurlements : porter ainsi atteinte aux privilèges du libéralisme financier ! A quand une nuit du 4 août pour l'argent mondial ?

LA LEÇON DE CALAIS

Calais a perdu aux dernières minutes par penalty, d'un cheveu selon certains. Mais dans le cas d'une prolongation qui dit qu'il n'aurait pas encaissé deux ou trois buts au lieu d'un ? Peu importe, le résultat est là : un club d'amateurs a manqué de peu de battre tous les clubs de professionnels et son échec limite a été partout salué avec les honneurs et d'abord par son adversaire.

La leçon qu'il faut en tirer est que l'argent que rapporte un sport aussi populaire le ravale au rang d'entreprise commerciale dont les participants retirent de fabuleux revenus, sans qu'il accroisse pour autant les performances des sportifs. Le budget du club de Calais, selon les médias, n'est que de quatre pour cent de celui de Nantes. Or malgré ses modestes ressources, grâce à la collaboration enthousiaste de tous, par la volonté, l'entraînement et l'esprit d'équipe de ses sportifs amateurs, mais qui voulaient monter le plus haut possible, le club de Calais a égalé les plus riches, les plus favorisés, les plus dotés de moyens et de temps libre.

La défaite limite de Calais est autrement plus méritoire que la victoire limite de Nantes.

Si le grand public a pris le parti de Calais, c'est que pour une fois le sport d'argent succombait devant le sport désintéressé, celui qui n'a d'autre motivation que l'enthousiasme de gagner.

Peut-on aujourd'hui libérer le football de la servitude de la grosse finance ? C'est peu probable tant il y a d'intérêts en jeu.

Il serait cependant souhaitable qu'une équipe jouant au nom de telle ville ne soit formée que de citoyens de cette ville et de ses alentours.

Les joueurs qu'elle achète à d'autres villes ou à l'étranger pour lutter à son profit répondent exactement à la définition de mercenaires. Cette ville est alors mal venue de se glorifier d'une victoire que ses mercenaires ont remportée pour elle. Tout comme un écrivain se déshonore quand il signe un livre écrit en réalité par un "nègre". Et Dieu sait si cela se fait !

Evidemment ce trafic de joueurs ne trompe personne puisque les médias en parlent ouvertement, mais par exemple un "Bravo Marseille" ne veut plus dire : "Bravo les Marseillais" mais : "Bravo pour les mercenaires que vous engagez. Vous êtes de bons commerciaux"

Voilà qui est loin d'être sportif. En sport on engage sa propre personne, pas celle des autres, et on lutte pour son propre honneur et celui des siens, pas pour qui vous paie et contre qui on pourra combattre un jour si on y trouve avantage.

Qui libèrera le sport populaire des puissances d'argent ? Celui qui paie : un public éclairé.

Voilà pourquoi ce numéro porte la date du 7 mai.

LA SEXUALITE HUMAINE

Il n'est guère de domaines où les opinions les plus diverses, les plus variables, les plus opposées n'aient été aussi passionnément affirmées ou interdites selon les groupes sociaux au cours des âges. Il faut ajouter : et les plus stupides.

C'est qu'il s'agit d'une des forces les plus puissantes, les plus intimes, les plus concrètes qui agissent sur les êtres humains, force qu'il est moins risqué de guider que d'étouffer. Relativement simple chez l'animal, elle devient chez l'homme extrêmement complexe car l'homme est un être qui pense mais dont la sensibilité s'oppose sans cesse à la raison et "le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas". Ajouter à sa nature la complexité des rapports familiaux, sociaux, religieux et autres, et bien malin qui peut se targuer de voir clair dans pareil maquis.

Oui, maquis invraisemblable où on rencontre le dévouement le plus élevé aussi bien que le crime le plus abject, la pensée la plus idéale que l'imaginaire le plus sordide, la chasteté intégrale par effort spirituel que la précipitation effrénée au fond de n'importe quel plaisir au prix de la souffrance des autres, le bonheur le plus pur que la déception la plus suicidaire...

Bref, parler de la sexualité humaine conduit à parler finalement de tout l'homme. Comment alors s'y reconnaître ?

Le plus simple est d'employer une fois de plus la méthode du "départ compteur à zéro". On efface tout et on recommence. Ou du moins on essaie.

Tout d'abord, la sexualité tire sa force d'une évidence : il n'y aurait plus d'humanité si elle disparaissait. Un organisme ne peut survivre si, d'une façon ou d'une autre, il ne reçoit pas un aliment. Une espèce supérieure ne peut survivre si sa sexualité ne fonctionne pas d'une façon ou d'une autre chez la majorité de ses membres, pas obligatoirement chez tous.

L'alimentation est indispensable à l'individu, même si elle se fait autrement que par l'estomac, cordon ombilical ou perfusion par exemple. La sexualité est indispensable à l'espèce, même si un certain nombre d'individus ne l'exercent pas, volontairement ou par impossibilité. On périt rapidement si on ne s'alimente pas. On peut vivre en bonne santé sans aucune activité sexuelle.

C'est cette liberté que la nature laisse, plus ou moins, à la personne qui permet toutes sortes de relations avec autrui et... avec soi-même.

Voici donc pour la base physiologique de cette fonction de premier ordre qui prend chez l'homme, depuis son enfance, un développement aux aspects les plus divers, souvent cachés : sensuel, sentimental, moral, social, religieux, guerrier...

Si on veut s'y reconnaître, il faut distinguer dès le départ l'amour de l'acte sexuel.

A propos de l'homme qui en mal d'aventure s'en va passer un moment même très vif avec une fille de trottoir il serait ridicule de parler d'amour.

Inversement un sentiment très fort, très élevé, sublime, peut naître entre deux êtres qui ne peuvent réaliser un couple, entre un prêtre et une religieuse par exemple qui pour rien au monde ne manqueraient ni l'un ni l'autre à leurs vœux et à leurs devoirs. S'écrire, se parler, se sourire, se serrer la main, s'embrasser au plus comme des amis les combleront de joie et de force. L'amour platonique n'est pas le moins fort. L'amour sans relation physique n'est pas le moins authentique.

Tout de suite, précision : "sans relations physiques" ne signifie pas que la fonction sexuelle ne joue pas. Nous avons assez dit que l'être humain est un tout, qu'à toute manifestation mentale correspond une manifestation physique pour le renier dans cette manifestation de la plus haute humanité qu'est cet amour qui s'affirme purement spirituel. Même dans un tel amour, les deux parties n'en sont pas moins reliées à distance par toutes les fibres de leur être, nerveuses, endocrines et autres encore inconnues, sans qu'elles aient pour autant la moindre expression physique.

L'amour platonique est plus fréquent qu'on ne croit. Il se réalise ainsi chaque fois qu'une situation quelconque s'oppose à sa concrétisation dans sa plénitude. On lui donne souvent le nom d'amitié mais entre un homme et une femme cette amitié prend la force profondément sentimentale de l'amour et s'en trouve même souvent renforcée.

Mais l'amour est parfait lorsqu'un être rencontre un autre être qui pour lui en vaudra des millions d'autres, l'être qui éteindra tous les autres, l'être avec lequel on voudra s'intégrer et passer sa vie entière, s'exalter mutuellement le plus haut possible, avoir des enfants et se perpétuer dans l'avenir.

Cet amour se fonde solidement sur les trois piliers que nous avons évoqués au numéro 51.

C'est pourquoi il est triste d'entendre un pasteur célébrant leur mariage dire aux deux amants : "Vous êtes unis jusqu'à ce que la mort vous sépare". La religion dépasse la vie terrestre et voici qu'elle limite l'amour à cette vie ? Ils pourraient lui répliquer : "Non ! Pour toujours".

On ne peut en effet s'aimer vraiment qu'en voulant s'aimer toujours, de toutes ses forces, par travers toutes les vicissitudes et même par-delà la mort. Il n'est de bonheur plus complet. On ne peut pas l'abandonner et, si l'être aimé s'en va, on lui consacre un amour plus vivant encore.

Tel est l'amour idéal. Mais existe-t-il, et si oui peut-il durer toute une vie ? (*A suivre*)

LA SANTE, PREMIER DEVOIR

Le premier devoir envers soi-même comme envers les autres est de veiller à sa santé, à sa santé mentale aussi bien qu'à sa santé physique.

Si la santé mentale est plus importante que la santé physique, le mieux est tout de même de jouir de tout son potentiel, physique et mental. La santé est notre plus grande richesse personnelle, celle sur laquelle se fonde notre plus grande richesse sociale, nos relations humaines.

Une mauvaise santé réduit en effet notre rayon de liberté et rétrécit tristement notre vie jusqu'à l'enfermer et même l'emprisonner. (*Voir N° 35*)

Obligé de veiller sans cesse aux maux dont il souffre, le malade est distrait de ceux avec qui il vit comme l'automobiliste inquiet en permanence de la marche de son moteur défectueux est distrait de ceux qu'il transporte. Quand on est en bonne santé, on s'oublie pour vivre en pleine liberté pour soi et les autres, comme on oublie un bon moteur pour s'intéresser au voyage et à ceux qu'on transporte.

Une mauvaise santé tend à aiguiller sur les solutions pessimistes, à envisager constamment l'avenir sous de sombres couleurs, à renoncer à une fête, à une visite, à un voyage auxquels on est invité parce qu'on n'y trouvera qu'un maigre attrait. Elle rend surtout le travail pénible, comme elle rend pénible l'aide aux autres, à ceux qu'on aime, à ceux qu'on doit sauver.

Le devoir de santé n'a rien d'égoïste. En fait il est générosité envers soi-même, car on peut être égoïste envers soi-même (*Voir N° 83*) et un organisme en bon état favorise les relations avec les autres, alors qu'une santé déficiente oblige à s'occuper constamment de soi. On trouve les malades exigeants, les vieux égoïstes mais ils ont tant à faire à veiller sur eux-mêmes.

Il est cependant possible de préserver sa santé mentale d'une mauvaise santé physique. C'est souvent le cas de gens qui exercent une responsabilité importante ou qui poursuivent des tâches qui leur tiennent à cœur.

Dominer ses maux physiques est une victoire de l'esprit qui triomphe d'une déficience du corps.

C'est ainsi que Pascal aurait trouvé en pleine rage de dents, au cours d'une nuit d'insomnie, la solution au problème de la cycloïde. Beaucoup de chercheurs, d'artistes, de chefs d'Etat, de généraux ont poursuivi avec succès leur carrière malgré un mal qu'ils ont voulu ignorer. Et combien de parents surmontent chaque jour les handicaps de leur santé pour élever leurs enfants ?

Cette liberté chèrement payée prouve que la maladie peut être dominée et retournée au bénéfice de l'esprit et du cœur.

Il n'en reste pas moins que la santé physique en facilitant les efforts de toute nature permet d'aller plus loin si on sait la mettre à profit.

Le corps est un merveilleux instrument pour mener une vie heureuse. Lorsqu'il est en bon état, lorsqu'il fonctionne bien, les couleurs sont vives, les sons clairs, les efforts généreux, l'esprit alerte, les relations faciles, les plaisirs vifs et libres de toute entrave. La santé optimise les situations pénibles. Elle incite à garder la tête au milieu des tempêtes comme à supporter le poids des erreurs qu'on a commises. Elle permet de conserver sa sérénité quand tout va mal.

La santé, cette perfection physique de chacun, ce bien précieux pour l'humanité entière, il est un devoir suprême de la défendre contre tous les intérêts qui se soucient peu de la menacer.

L'écologie est une guerre permanente de légitime défense contre les agressions de l'argent.

Pour préserver leur argent, pour lutter contre la concurrence, pour en amasser davantage, toute une caste de nantis va jusqu'à refuser d'ouvrir les yeux sur les dommages qu'ils peuvent se causer à eux-mêmes. Pour eux, le profit passe avant tout et il ignore les risques qui ne le menacent pas lui-même. La tyrannie de l'argent est impitoyable. A tout citoyen de la combattre avec une fermeté impitoyable. Ils l'ont bien compris, les vrais écologistes qui se donnent pour mission de garder à l'humanité une planète saine.

Ceux qui nous gouvernent devraient être à leur tour également impitoyables envers les entreprises qui nuisent à la santé publique. Quiconque porte atteinte ou menace la santé

publique doit être puni. Il n'y a pas d'intérêts qui tiennent. La santé publique passe avant tout. Elle est sacrée.

Mais reste à savoir comment maintenant nous débarrasser des produits qui nous empoisonnent.

Les méfaits du tabac dépassent ceux de la drogue et les fabricants de cigarettes devraient être poursuivis, leurs entreprises fermées, leurs dealers neutralisés.

Dans la même logique l'usage des dérivés du pétrole devrait être interdit, mais, contrairement au tabac qui ne sert à rien, leur emploi pour le transport, l'industrie et l'usage domestique est malheureusement incontournable. Il devient donc urgent de pousser la recherche sur d'autres sources d'énergie, comme si une guerre allait couper notre approvisionnement en pétrole.

L'énergie nucléaire, elle, a bon dos. Ses risques aujourd'hui sont pourtant limités autant du fait des techniciens que du fait du public dont la peur incite les responsables à une surveillance pointilleuse. Tchernobyl ? Oui Tchernobyl. Or pour une catastrophe massive comme celle-ci, qui peut d'ailleurs être rendue définitivement évitable, combien de santés démolies, combien de maladies, combien de souffrances, combien de décès à travers les pays touchés par Tchernobyl sont dus au tabac, au pétrole et à la drogue ? Face à ces méfaits, Tchernobyl ferait pâle figure.

Que dire d'un prétendu écologiste qui parcourt une plage de la Hague un compteur Geiger dans la main et une cigarette à la bouche ? Entre le danger des traces de radioactivité qu'il traque à juste titre et celui de la fumée que chaque jour il s'envoie dans les poumons la différence est énorme et il ne s'en rend pas compte. *(Voir N° 51)*

Même différence entre le danger de cette fameuse dioxine, qu'il faut éliminer bien sûr, un peu comme ces boîtes rouillées qu'on ramasse sur les plages polluées, et le danger autrement plus grave de cette marée de pétrole qui les envahit.

De même entre le danger du fameux trou d'ozone dont on ne signale pas encore la moindre victime et celui autrement plus grave de l'abus d'alcool qui tue des millions de personnes chaque année.

Pour ne pas être le jouet de tous les vents du sensationnel, l'écologie demande finalement beaucoup de discernement. Science qui guide le développement de l'industrie mondiale de façon à préserver l'intégrité de la vie partout sur la planète, elle doit obtenir que la protection universelle de la santé figure aux tous premiers rangs de la future Constitution Mondiale.

DIEU

L'idée de Dieu n'est pas une idée scientifique.

L'idée de Dieu n'est pas une idée religieuse.

L'idée de Dieu est une idée de raison pure.

Rien dans la science actuelle ne prouve l'existence de Dieu. On peut l'en déduire mais sous sa propre responsabilité. Par contre il est devenu impossible d'invoquer la science pour la nier.

Bien que l'élaboration de l'idée de Dieu dans sa forme achevée, c'est-à-dire monothéiste, soit le résultat des réflexions de penseurs en grande majorité religieux, bien que les religions les plus consistantes en fassent leur fondement absolu sans lequel elles perdraient toute raison d'être, Dieu n'est pas leur exclusivité et les critiques qu'on peut leur adresser n'atteignent pas Dieu. L'idée de Dieu est le propre de l'humanité arrivant à son niveau actuel d'évolution mentale. *(A suivre)*

LA LIAISON VERTICALE

Si la liaison des hommes à travers l'espace se développe à une allure accélérée, elle progresse aussi à travers le temps.

Avant l'invention du dessin et de la sculpture, le souvenir d'un disparu aussi vivant soit-il au cœur et à l'esprit de ceux qui l'aimaient ou le vénéraient, s'estompait vite quand ils disparaissaient à leur tour et il n'en restait rien après quelques générations, sauf pour les personnages les plus marquants dont le souvenir se transmettait oralement dans leur culture, notamment pour ceux qui étaient marqués d'un sceau divin.

Mais, même dans ce cas, quand une civilisation était détruite ou se perdait dans une autre, ces personnages finissaient dans un oubli total. Ils n'en restaient pas moins que dans les faits leur passé était indestructible mais leur liaison aux hommes futurs était irrémédiablement coupée.

En découvrant le dessin, la sculpture et leurs variantes, les hommes acquièrent des possibilités de pérennité plus sûres que la mémoire parce que les matériaux qu'ils choisissaient comme support étaient généralement connus pour être indestructibles. Les fouilles actuelles ne font qu'aller rejoindre leurs désirs.

Mais le dessin et la sculpture sont immobiles, sauf ces rares cas de répétitions annonciatrices du cinéma mais limitées à un petit nombre. C'est l'écriture qui apporta le moyen dynamique de conserver autrement plus vivant le souvenir des hommes car l'écriture "raconte", c'est-à-dire "fait revivre" sous un plus petit volume et sans autre limite que la longueur de son texte. Elle a surtout sur le dessin et la sculpture l'avantage insigne d'être reproductible à volonté, avec aussi bien moins de risques de déformations.

Avec l'écriture l'Histoire proprement dite est née et aujourd'hui nous pouvons de textes en textes nous promener à travers toute l'Antiquité où nous retrouvons, si vivantes, les bases de notre culture. Hammourabi fraternise avec Montesquieu, Homère avec Victor Hugo, Sophocle avec Corneille, Alexandre avec Napoléon, Démocrite avec Einstein.

Mais hier encore on pouvait dire : c'est vrai pour les hommes qui ont fait l'Histoire mais les petits, les humbles, qui se souvient d'eux après quelques générations ? Peut-on encore retrouver leur nom au fond de quelque archive poussiéreuse du Moyen Age qui n'a pas brûlé ? Et s'il fallait maintenir l'histoire de chaque individu, combien de montagnes d'écriture devrions-nous accumuler ? C'était proprement impensable.

Or voici qu'en un rien de temps les moyens de conserver vivante la mémoire du passé ont grandi à pas de géant. Une fraction de seconde remplace des journées de travail d'un peintre pour fixer l'aspect extérieur d'une personne et ce privilège des fortunés est à la portée des plus pauvres.

Le cinéma restitue le mouvement des êtres et des choses à une date connaissable. L'enregistrement de la voix si personnelle à chacun est facile et sans limite. Et voici que grâce à l'informatique les possibilités de mémoire se révèlent incommensurables. Déjà, loin de faire une montagne, l'enregistrement visuel et sonore d'une vie entière tiendrait dans quelques décimètres cubes.

Il est banal maintenant de revoir, non souvent sans quelque émotion, des scènes complètes d'une fête de famille où chacun se reconnaît et retrouve ceux qui furent autrefois. On est replongé un moment dans le passé, passé aujourd'hui virtuel certes, mais passé pourtant réel et indestructible dans le temps. Les deux vont s'identifiant.

Nous naissons la mémoire neuve mais vide. Dès que nos yeux s'ouvrent, nous cherchons à étendre nos connaissances non seulement pour nos besoins vitaux et sociaux mais par besoin inné de connaître le monde qui nous entoure et presque en même temps celui d'où nous venons. Très faible est notre mémoire innée. Nous aurons tout à apprendre par l'extérieur en enregistrant soit notre expérience directe, soit les informations et l'éducation que nous apportent nos parents, notre entourage et nos enseignants.

On peut dire que notre enfantement loin d'être achevé à la naissance se poursuivra toute notre vie car nous apprendrons toute notre vie.

Alors phénomène remarquable : nos souvenirs depuis notre enfance jusqu'à ce jour, nous ne les séparons guère de ce que nous avons appris sur ce qui s'est passé avant nous. Nous revoyons non seulement nos parents dans leurs faits et gestes tels qu'ils nous les ont racontés ou que nous avons entendu raconter, non seulement leur passé nous est devenu familier, un peu comme le nôtre, mais c'est l'Histoire entière qu'il nous semble avoir vécue avec tous les détails que nous avons appris et que comble au besoin notre imagination.

Quand nous parlons de César, nous avons le souvenir de la Guerre des Gaules, nous le revoyons au passage du Rubicon, en Egypte avec Cléopâtre, entrant au Sénat où il sera assassiné. Nous nous rappelons Napoléon acclamé avec des torches à la veille d'Austerlitz, assistant à cheval avec ses jumelles à l'arrivée de Blücher à Waterloo, tout comme nous nous revoyons nous-mêmes sur une plage où nous avons passé nos vacances.

Ainsi le passé se reconstitue en nous comme en réponse à la tendance de nos prédécesseurs à vouloir laisser après eux quelque chose d'eux-mêmes.

Les puissants Pharaons ont construit d'énormes pyramides pour mettre leur pérennité à l'abri des vicissitudes du temps, tendant ainsi la main aux générations de l'avenir, lesquelles grâce aux investigations des archéologues tendent à travers le passé la main aux Pharaons. (Voir N° 46)

Nous assistons bel et bien à une évolution fondamentale de l'humanité vers une liaison de plus en plus profonde, aussi bien à travers le temps qu'à travers l'espace.

Que dans l'espace cette liaison, synonyme d'organisation, ne puisse se réaliser politiquement qu'au prix d'âpres combats et beaucoup de souffrance et mentalement que par une évolution scientifique et morale, que dans le temps elle ne puisse se réaliser qu'au prix de recherches ardues exigeant des moyens de plus en plus perfectionnés, sa progression n'en est pas moins irrésistible, évidente, éclatante.

L'humanité s'affirme comme une construction en cours, et construction qui s'accélère, partie intégrante d'un univers qui lui-même s'organise et que nous découvrons aussi en expansion accélérée.

Oui, mais pour aboutir à quoi ? Dans quel but ?

On n'en sait rien. Mais nous sommes bien près de penser avec Theillard de Chardin à un mystérieux point oméga vers lequel tend notre raison profonde aussi bien que notre sensibilité toujours altérée d'un bonheur qu'elle est incapable de définir. Et nous voilà, au bout de notre avancée actuelle, errant comme des âmes en peine à travers un brouillard que nous voyons lumineux mais dont nous ne savons encore rien de ce qu'il cache.

Heureusement, en attendant des découvertes encore lointaines, nous avons maintenant de fortes raisons de croire en une fusion des consciences dans le temps comme dans l'espace. Ainsi un disparu pourrait reparaître en une personne vivante. Ainsi la mort n'être plus que biologique. Ainsi une impensable utopie devenir à son tour réalité.

LA BONNE INTENTION !

Pour réduire l'écart entre les couches de population aux niveaux de vie différents, des hommes politiques bien intentionnés proposent d'obliger les constructeurs publics et privés à mêler dans un même quartier les habitations simples et luxueuses. Ainsi édifierait-on une société où riches et pauvres apprendraient à se connaître et où règnerait cette harmonie sociale qu'appellent tant d'idéalistes depuis toujours.

C'est bien mal connaître les hommes. Karl Marx disait : Dans un village de cases où les gens ne se plaignent pas de leur habitat, une famille un jour se construit une maison. Voilà tous les autres tristes de ne pas avoir aussi une maison et portant rancune à ses habitants. Quand tous les gens de ce village auront une maison, ils seront satisfaits et s'entendront facilement. Mais que l'un des habitants du village vienne à se faire construire un château, ils seront malheureux de voir ce château dominer leurs maisons et jaloux de ses occupants. Quoi de plus humain ?

La paix sociale est bien mieux assurée dans un pays où des villages sont faits de cases et d'autres de maisons et où par-ci par-là s'élève quelque château. Si les villes et les villages groupent les habitats selon les ressources de leurs occupants, ce n'est pas par hasard mais par une tendance naturelle des personnes et des familles à se grouper selon leurs niveaux de vie.

Les enfants sont particulièrement sensibles au rang social. Dans certaines institutions où des âmes charitables mêlent des petits enfants de familles pauvres et de familles riches, il arrive ceci : Moi, mon papa, il a une usine, c'est lui qui commande partout ! Et moi, mon papa, il est chirurgien de l'hôpital et il nous fait construire une belle maison ! Et toi ?

La voix hésite : Mon papa, il ramasse les poubelles, mais nous habitons dans un grand deux pièces

- Oh que ça !...

C'est comme une gifle. Alors le petit visage rougit, le petit menton se plisse. Il aime bien son papa. Les autres, il les tuerait !

Celui qui possède ce que les autres autour de lui n'ont pas prend souvent plaisir à le montrer, à s'en croire supérieur. On l'envie. La jalousie s'installe. Un rien blesse.

Or le bien le plus voyant, celui qui classe le plus, qui fait le cadre de vie, c'est la maison ou l'appartement. Autrefois la vanité de la position sociale s'exprimait dans le vêtement. Maintenant qu'on s'habille à l'aise, sans se soucier tellement des autres, on ne distingue plus le P. D. G. du lampiste. Mais l'habitant d'un appartement modeste se sent humilié quand son voisin le reçoit dans son appartement luxueux, surtout s'il croit percevoir chez lui un petit air supérieur. Sa jalousie n'a rien d'étonnant.

Pour faciliter la paix sociale, au lieu de faire vivre côte à côte les pauvres et les riches, avec pour toute réussite une proximité explosive, donnez plutôt à chacun la possibilité de travailler pour se faire construire ou acheter là où il veut l'habitation qu'il désire.

Ce sont les écarts de revenus par trop criards qu'il faut réduire si on veut réduire les écarts de niveaux de vie au sein d'une même population.

POURQUOI MANDAT LIMITE ?

Pour ou contre la durée du mandat présidentiel à cinq ans ? Les arguments opposés semblent bien minces et l'enjeu ne justifie pas le tapage actuel où beaucoup trouvent avantage à détourner les citoyens des problèmes plus importants mais dont la solution les embarrasse.

Deux arguments semblent dominer. Un changement plus fréquent à la Présidence de la République a l'inconvénient d'alourdir le fonctionnement politique par des élections plus fréquentes qui opposent les partis en querelles plus ou moins stériles et qui coûtent cher en temps et en argent. Par contre l'évolution en tous domaines va maintenant si vite que la fréquence des élections présidentielles semble devoir suivre.

Dans tous les cas, il paraît franchement inutile d'imposer une limite au renouvellement du mandat de qui que ce soit si le mandataire remplit ses fonctions à la satisfaction générale.

A partir du moment où une réélection dépend de la volonté librement exprimée du peuple, les citoyens sont bien assez grands pour estimer si le président doit rester ou partir. A défaut on risque de se priver de l'homme exceptionnel et d'expérience au moment où on en aura le plus besoin.

LA DEMISSION DES PARENTS

Devant la baisse du niveau général d'éducation de la jeunesse, on accuse souvent les parents de manquer à leurs devoirs. Ils ont des excuses.

Autrefois le menuisier transmettait à son fils l'art de son métier, comment reconnaître de quel arbre provenait tel bois selon son aspect et son toucher, combien d'années de séchage il exigeait pour faire des meubles qui passeraient à la descendance, de quelle façon se servir des diverses scies, forets et varlopes. Il lui enseignait patiemment le tour de main nécessaire à chaque cas particulier et dans l'exécution il se démontrait insurpassable. Le fils avait alors une grande admiration pour son père et voulait l'égaliser.

Et il en était ainsi des maçons, cultivateurs, forgerons, boulangers, tailleurs, coiffeurs, etc. L'éducation était basée sur l'estime des parents. L'enseignant venait ensuite qui en bénéficiait.

Aujourd'hui, avec le progrès des connaissances et des moyens de leur diffusion, la plupart des gosses en savent dix fois plus que leurs parents. D'où chez ces derniers un complexe d'infériorité qui les paralyse. A tort car les parents ont sur leurs enfants l'inestimable expérience de la vie.

La morale qu'ils enseignaient a changé plus encore. Elle était fondée sur l'exemple qu'ils donnaient, quitte à cacher leurs écarts, sur l'estime de soi selon de solides critères ancestraux, sur la religion avec laquelle les anticléricaux sur ce point ne voulaient pas être en reste.

C'est dans le domaine de la sexualité que la révolution a été la plus profonde. Il faut dire que la maîtrise de la fécondité n'était pas encore acquise. Il suffisait d'une fois pour qu'une fille soit enceinte et un affreux code de moralité rejetait la "fille-mère" au ban de la société.

La peur d'un pareil scandale séparait garçons et filles. Celles-ci étaient soumises à une surveillance imposée par l'honneur des parents. Combien d'avortements sont restés secrets de famille.

Dominés par les connaissances nouvelles, admettant mal l'émergence d'une morale plus proche de la liberté humaine, se sentant maintenant submergés par un progrès électronique où sont à l'aise leurs enfants, trop de parents ont renoncé à les comprendre et à les éduquer. Ils ont des excuses.

DIEU (Suite)

Il apparaît que pour diriger leur comportement, seuls les hommes raisonnent tandis que les animaux procèdent simplement par association de sensations mémorisées. Un chien ne va pas se dire : "Les rosiers piquent. Or c'est un rosier. Donc il va me piquer". Il s'en écarte parce qu'il ressent encore en mémoire les piqûres que lui a faites un rosier. Nous agissons nous-mêmes de cette façon sans y penser dans la vie courante.

Mais nous pouvons aussi réfléchir, nous poser la question : Pourquoi les rosiers ont-ils des épines ? Et d'essayer de relier dans une combinaison logique tout ce que nous savons sur l'évolution. Autrement dit, nous cherchons à comprendre et nous ne serons satisfaits que si nous tenons une réponse, réponse qui peut n'être que partielle ou approchée pourvu qu'elle nous paraisse juste. Ainsi procédons-nous par les démarches de ce que nous appelons la raison.

Cette raison, à voir grâce à elle la stupéfiante ascension matérielle et intellectuelle de son bénéficiaire, on doit bien constater qu'elle n'a pas si mal fonctionné, preuve de sa fiabilité.

Au fur et à mesure qu'ils acquéraient leurs facultés supérieures, ou dans le cas d'une brusque mutation dès qu'ils les eurent acquises, les hommes ont cherché à comprendre le monde, d'abord autour d'eux, puis de plus en plus loin, jusqu'à embrasser la totalité de ce qu'ils connaissaient et imaginaient. Ils ont très vite compris que la réalité dépassait et de loin leur propre horizon et

leur propre vie. De là à penser qu'il y avait un lien commun entre tout ce qui existe, il n'y avait qu'un pas à faire, pas qui a tout de même fait l'objet d'une lente maturation au cours des siècles.

L'idée de Dieu provient du besoin, conscient ou non, de comprendre globalement le monde. Ainsi le veut la raison fondamentale. Mais comme maintes questions en découlant restaient sans réponse, comme ces vides étaient pénibles à supporter, l'imagination aidée de l'intuition s'est empressée de les combler. Là est l'apport des religions, apport loin d'être nécessairement faux au moins dans leurs fondements, apport que renforce souvent une théologie aux raisonnements logiques, mais cet apport n'est garanti ni par des connaissances vérifiées, ni par des preuves ou des hypothèses rationnelles. Sans parler de naïvetés inévitables ou d'accaparements par toutes sortes de puissances au service de leurs intérêts.

L'idée de Dieu se fonde sur le premier de tous les principes, le principe absolu : l'existence de l'univers et de la conscience. (*Voir le N° 19*)

A partir de là, nous avons le choix entre deux conceptions théoriquement possibles.

Ou bien l'univers est un ensemble hétéroclite de particules et d'énergies se trouvant là, sans raison et sans but, sous l'effet d'un hasard qui s'ignore, et dans lequel il est vain de chercher un ordre ou un sens quelconques. Hormis la conscience humaine, la seule dont nous soyons parfaitement sûrs, puisqu'elle est nous-mêmes, il n'en est aucune autre et cet univers d'une richesse ahurissante n'existe même pas pour lui puisqu'il s'ignore dans un éternel coma et n'est connu par personne d'autre que nous qui devons disparaître. Au-delà de notre petit cercle vital éphémère, il n'y a plus rien à comprendre. Exclu de la raison, l'univers est, par définition, absurde et, comme nous en faisons partie, nous aussi.

On a beau l'explorer, on ne peut rien tirer de pareille conception. Elle est totalement stérile.

Ou bien tout est lié dans l'univers, y compris nous-mêmes. C'est ce qu'impose la logique. C'est ce que nous confirme une constante expérience directe et scientifique. L'exemple le plus général en est la gravitation mais d'autres forces agissent aussi que nous connaissons, plus celles sans doute que nous ne connaissons pas encore.

Quant à la conscience, par notre expérience directe nous savons qu'elle est liée à la matière dans une organisation en fonctionnement sans que nous puissions en dire plus. Mais il apparaît imprudent de la croire notre apanage exclusif.

Il est inconcevable en effet que l'univers aux richesses dépassant l'imagination puisse exister dans une inconscience absolue, soit de lui-même, soit d'une entité distincte de lui-même. N'exister pour personne, pas même pour soi, revient à ne pas exister du tout, ce néant qui se dément à sa propre définition. (*Voir N° 64*)

Cette liaison universelle inséparable de cette conscience qui est nous-mêmes mais que nous sommes obligés d'étendre à l'univers par l'évidence que son absence le rendrait absurde, unifie tout ce qui existe autour d'un centre non pas spatial mais logique. Là le monde devient compréhensible. Là le monde a un sens, mystérieux bien sûr, mais un sens que nous pouvons découvrir peu à peu par les nouveaux apports de nos recherches et de nos réflexions. Là nous approchons de l'idée de Dieu.

Il est remarquable qu'Einstein, ce grand intuitif, ait soutenu jusqu'au bout sa certitude d'un univers où il y avait nécessairement quelque chose à comprendre contre le pratique renoncement à comprendre de l'Ecole de Copenhague qui avançait délibérément en aveugle dans ses recherches.

A ce niveau d'idées, la querelle entre déterministes ou indéterministes n'a plus guère d'intérêt. Et même qui dit que la raison et la sensibilité ne s'uniront pas finalement pour collaborer aux futurs progrès de la connaissance ? (*A suivre*)

L'INEFFAÇABLE BONHEUR

- *Nadine, Nadine, attention, casse-cou ! s'écria la voyante. Ne va pas te lier avec Colin ! C'est un piège ! Je vois une histoire qui te rend heureuse pendant des années mais qui se termine mal. Tu aimes Colin, tu vis avec lui et aujourd'hui tu veux te l'associer pour diriger l'hôtel avec toi parce qu'il a été pour toi un bon collaborateur. Bien sûr c'est pour lui une promotion parce que tes affaires marchent bien et tu vas de plus en plus t'occuper de sa fille que sa mère a abandonnée.*

Dans le travail vous vous épaulerez. Vous ferez de la voile pour vos vacances et tu emmèneras aussi en mer sa fille qui grâce à toi deviendra une monitrice de voile. Vous vous apporterez beaucoup de bonheur.

Paula éclata de rire vers son amie, la voyante.

- Mais alors pourquoi tu me cries casse-cou ?

- Parce que je vois à l'horizon l'hôtel en rouge malgré votre travail. Je vois, oh, le noir, sa fermeture.

- Mais raison de plus. Comme sur l'océan, dans la vie aussi on risque la tempête. A deux on est plus fort. On s'en tire mieux quand on s'épaule, surtout quand on s'aime. C'est même là, comme tu le dis, qu'on voit qu'un amour est vrai. Sur mer, quand il a fallu en baver, Colin me l'a bien montré. Au contraire, tu devrais m'approuver.

La voyante regardait toujours fixement ses cartes lumineuses éparpillées au hasard sur le tapis violet.

- Les hommes changent, Nadine. Tu vas lui apporter beaucoup, parce que tu es généreuse, et à sa fille aussi. Mais je vois toujours ces scintillements qui se répètent. C'est bien cela. Une fois l'hôtel perdu, quand vous ne saurez plus ce que vous allez devenir, au lieu d'être celui que tu attends, lui au contraire il te rejettera, il te fermera sa porte, oui sa porte, comme à un chien. Et il te défendra même de voir sa fille.

- Oh Sarah, ça, c'est impossible ! Tu dois t'y perdre dans tes cartes. Colin, je le connais trop pour le croire capable de ce que tu racontes.

- Le Colin d'aujourd'hui oui mais sais-tu celui qu'il sera dans douze ans ? Moi, je le vois très nettement. Non, Nadine, ne fais pas ça. Réfléchis. Tu souffrirais trop de son rejet, de son mépris, de son ingratitude. Réfléchis, je t'en prie. . .

Un silence. Les deux mains sur son visage, Nadine réfléchissait. Puis elle releva la tête.

- Tu m'as bien dit douze ans ?

- Je vois sept, trois, deux : oui, douze ans.

- Alors écoute : ce n'est pas parce que celui qui m'aime maintenant aura changé dans douze ans et sera devenu un autre homme que c'est moi aujourd'hui qui vais le laisser tomber. Au contraire, tu m'annonces douze années heureuses. Et si l'autre après me ferme sa porte et si je dois en souffrir, le Colin que j'aime et qui m'aime n'en sera que plus avec moi. Oh, merci, merci, Sarah.

MORNE SOLITUDE

Une neige fine tombait sur ce petit hameau perdu dans la montagne. On bavardait entre voisins devant le feu de bois, histoire de passer la soirée, avant de revenir chacun dans son chalet car la nuit est longue l'hiver. Au-dessous quelques clarines de vaches tintaient dans l'étable d'où montait une douce chaleur. Que se passait-il au village en bas dans la vallée ? Depuis bien huit jours personne n'était monté. La vieille Amélie vivait-elle encore ? Sans doute car son fils malgré la neige serait bien venu annoncer son décès.

Les voisins partis, un dernier tour à l'étable, on allait se coucher laissant la dernière bûche lancer ses derniers crépitements. Maintenant seule l'horloge égrenait son tic-tac régulier. Jusqu'à demain ce serait le grand silence de l'Alpe dans le lourd isolement des siens restés en bas.

Oui, que se passait-il au village ? Tiendrait-elle encore longtemps, la tante Amélie ? Et les enfants pouvaient-ils aller à l'école avec ces congères que le vent avait accumulées la veille ?

Avant de s'endormir, Joseph se demandait aussi si sa livraison de fromages était bien arrivée à la ville car la route est longue et tortueuse et ce ne serait pas la première fois que les avalanches la couperaient. La ville... La ville toute bruisante d'automobiles et de trains. Comme la vie doit y être facile, surtout en hiver ! Plus loin, d'autres villages et d'autres vallées. Encore plus loin, ce Rhône qu'il avait vu pendant son régiment et plus loin toute la France si vaste avec Paris que d'autres avaient eu la chance de voir pendant la guerre avec la Prusse. Et encore plus loin ces pays étrangers, autant d'ennemis. Même cette Italie avec son Piémont, de l'autre côté des montagnes, on ne pouvait s'y fier.

Autrefois au village, pendant son bout d'école, son maître lui avait montré la carte de la Terre avec ses océans, ses continents, l'Afrique, l'Amérique, la Chine, l'Océanie, pays de nègres, de peaux-rouges, de jaunes, de sauvages. Pour aller là-bas il fallait des semaines, des mois et pour en avoir des nouvelles aussi. C'était tellement loin, un peu irréel pour lui. Mais puisque le maître le disait, et le curé aussi, et que même on y envoyait des missionnaires...

C'était hier. En un siècle tout a changé.

Quand le gel et la neige les assiègent dans le grand silence des altitudes, les montagnards isolés voient et entendent maintenant ce qui se passe dans le monde. Ils assistent à des spectacles, ils participent à des manifestations, ils observent de près le visage de celui qui leur parle à des milliers de kilomètres. Les malheurs n'arrivent pas qu'à eux et les misères de beaucoup atténuent les leurs. Ils apprennent les problèmes des autres et leurs passions. Ainsi le monde se dévoile dans le chalet du montagnard et le montagnard s'enrichit massivement d'un flot d'informations de toutes sortes qui feront que parents et surtout enfants ne seront plus comme avant.

Le premier effet de cette révélation populaire fut d'affaiblir la vie avec les voisins. On se parlait, on se voyait moins. Les rues étaient désertes l'été, chacun collé à son poste de télévision. Au début, tels des gosses émerveillés, les gens avalaient passivement des foules de nouveautés. "Ils étaient vécus" par les médias bien plus qu'ils ne vivaient par eux-mêmes.

Aujourd'hui ils se mettent à réfléchir, à ne plus accepter sans discernement les informations qui tombent. La remontée vers les médias s'amplifie avec ces émissions où les gens sont invités à dire ce qu'ils pensent, à faire part de leurs réactions, à poser des questions sur tout ce qui les intéresse, les exalte ou les révolte.

On saisit rarement l'importance d'une telle révolution, révolution au sens littéral du terme. La plupart des habitants de tous pays ne connaissaient que le petit cercle du voisinage avec ses idées et ses coutumes, ne voyant chez les autres que des étrangers dont ils se méfiaient. C'était facile d'entraîner un peuple dans la guerre contre des gens qu'on ne connaît pas, dont la langue ne se comprend pas, auxquels on prête sans démentis des intentions hostiles. S'ils se mettent tous à se parler, ils ne se laisseront plus faire.

A la liaison de masses s'ajoute la liaison personnelle avec l'extension accélérée du téléphone et de l'Internet. Une nouvelle humanité est bien en train de naître que nos tout proches ancêtres ne pouvaient prévoir. En dépit des nihilistes et des prophètes de malheur, c'est bien aux optimistes que l'observation objective donne raison.

IN CAUDA VENENUM

C'est bien vers la fin que se trouve le poison.

Les bons alpinistes savent le danger des fins de course. L'attention se relâche et on glisse dans la dernière crevasse. Danger de la sortie d'escalade quand on émerge par la dernière traction ou de la fin du dernier rappel si facile. Un guide avait coutume de dire : tant qu'une course n'est pas finie, elle n'est pas terminée. Joli et vrai.

Partout c'est vrai. La fin d'une lettre peut être gâchée par une dernière phrase écrite en pensant déjà à autre chose. Les graphologues savent l'importance du dernier mot et de l'aspect de la signature, là où déjà on ne se surveille plus.

Les orateurs grecs et latins soulignaient l'importance de la péroraison. On l'oublie trop maintenant, surtout avec les gros plans que donne la télévision. Un jour un personnage politique à la fin d'une grande envolée passionnée laissa échapper un sourire révélateur de sa comédie. Ce sourire lui aura coûté cher.

La manière de quitter quelqu'un est plus importante que la manière de l'accueillir. Un mot maladroit, une porte qu'on ferme en claquant et toutes les manifestations d'amitié de la part d'un hôte qu'on connaît mal s'évanouissent.

C'est à la fin des trajets en voiture que surviennent le plus souvent les accidents, surtout quand tombe la nuit, à la fin d'un travail qu'un menuisier se fait scier un doigt, en touchant sa tronçonneuse pas encore totalement arrêtée qu'un bûcheron s'ensanglante la main, en manquant le dernier barreau de son échelle qu'un couvreur se fait une entorse, en oubliant son fer qu'une repasseuse brûle linge, en criant victoire trop tôt qu'une équipe encaisse un but décisif, en arrêtant trop vite l'ordinateur qu'on efface tout...

Et combien d'amants savent terminer un épisode amoureux sans faire souffrir ? Si tel est le cas, leur amour n'était pas réel mais pourquoi en rendre le souvenir amer ?

"In cauda venenum" oui, il en est souvent ainsi dans la vie comme "dans la queue (du scorpion où se cache) le venin".

A MARCHES FORCEES

L'humanité évolue plus vite que le prévoient les plus optimistes. Au début du siècle, prédire que les pays européens pourraient, autrement que par conquête de type napoléonien toujours éphémère, fusionner par consentement mutuel en une seule nation relevait de l'utopie. En cette fin de siècle, on parle banalement de mondialisation.

Nous avons toujours estimé que l'humanité n'en était qu'à l'aube de son histoire, qu'à travers de plus en plus de périls elle marchait vers son unification, plus poussée par la souffrance que dirigée par l'intelligence, car l'homme est un être de sensibilité plus que de raison, et qu'une fois unie elle pourrait consacrer alors toute sa vitalité à l'accomplissement d'un destin encore bien difficile à prévoir mais que nous espérons heureux parce que maîtrisé.

Tel est le schéma dans lequel s'inscrit notre vision de l'histoire humaine par tous ses côtés : techniques, religieux, philosophiques, scientifiques, politiques... Schéma jamais démenti.

Or, tel est l'homme, que cette marche en avant ne se fait que par bonds chaotiques avec retours en arrière, fanatismes, guerres, massacres, génocides... Et qu'il faut bien en passer par-là en tâchant à chaque fois de minimiser les dégâts.

Nous marchons à grands pas vers la mondialisation grâce surtout à la liaison accélérée entre tous les hommes de la planète. Progrès inimaginable il y a même seulement un demi-siècle. Chaque jour n'importe quel citoyen a des nouvelles des autres pays du monde, y compris de ceux dont il ignorait le nom. D'où cette évolution rapide des mentalités par ces brassages d'informations réciproques dont la résultante est unificatrice.

Mais l'union de tous les hommes de la Terre ne peut se réaliser que s'ils se connaissent, s'apprécient, se sentent solidaires et partagent les mêmes sentiments fondamentaux car c'est la sensibilité plus que la raison qui fonde les sociétés.

Si logiquement, nous, les Européens, nous cherchons à constituer une nation commune, il ne fallait pas commencer par une coalition d'intérêts financiers égoïstes qui imposent à nos différents pays une monnaie unique. Celle-ci était nécessaire mais à son heure, une fois réalisée cette sensibilité commune fruit d'une connaissance mutuelle et du sentiment d'appartenir à une même communauté. Tous les pays européens ont leurs valeurs, leurs traditions, leurs spécificités artistiques, leur façon de vivre à se faire mutuellement connaître et apprécier. Quand ils auront travaillé ensemble, aimé ensemble, se seront amusés ensemble, ils pourront alors fonder entre eux une supnation solide. Et cela maintenant peut aller très vite. A ce stade viendra tout naturellement le besoin d'avoir une monnaie unique qui les unira dans leurs échanges. L'imposition prématurée de l'Euro par les puissances financières laisse craindre des difficultés qui ne trouveront leur solution que par la réalisation humaine et non seulement financière de l'unité européenne. Tout ce qu'on peut espérer de cette erreur est une réaction des diverses populations pour neutraliser ses effets nocifs en hâtant leur propre union.

Si plus tard certains disent que c'est grâce à l'Euro que l'Europe s'est faite, cela équivaudra à dire que c'est parce qu'on a poussé quelqu'un à l'eau qu'il a pu se sauver.

Mais les choses vont vite et il en résulte un danger grave : celui de voir bientôt une infime minorité financière exploiter l'ensemble des peuples de la planète sans que ceux-ci aient un ailleurs pour aller s'y réfugier. *(Voir N° 11 39 43)*

Cette menace est sans doute ressentie par beaucoup d'esprits clairvoyants puisqu'un mouvement de résistance commence à se manifester contre la montée d'une caste de privilégiés qui cherche à mettre l'économie mondiale au service de ses intérêts. Les manifestations contre la conférence de Seattle en sont un indice encourageant. *(N° 76)*

Tout ceci pour dire qu'il serait imprudent de rêver d'une marche triomphale de l'humanité vers son unification. Comme tout progrès majeur celle-ci devra payer un lourd prix de difficultés, renverser bien des bastilles, combattre bien des esprits rétrogrades, gagner peut-être des conflits sanglants mais nous ne doutons pas de son avenir car la vie finit toujours par triompher. *(N° 12)*

PREMICES DE LIAISON

Quand au cours d'une conférence internationale deux ambassadeurs voulaient se parler en secret il leur suffisait de s'éloigner de quelques pas dans un parc pour être sûrs de ne pas être entendus. Le risque était limité à la portée de leurs voix. Seul un espion caché sous la terre ou dans la verdure aurait pu les entendre à condition de savoir d'avance où ils allaient se rencontrer et de rendre sa cachette parfaitement invisible.

A Yalta, Staline avait fait placer partout des micros autour des résidences de Churchill et Roosevelt et sur leurs lieux de promenade. Ceux-ci devaient bien s'en douter mais à quel point ?

Aujourd'hui nous semons partout des indices de notre passage : banques, administrations, péages, trains, téléphones, chèques, cartes, Internet... Il est possible de nous suivre à la trace sauf à prendre des précautions de Sioux pour y échapper. Aucun échange visuel, sonore, scriptural, radioélectrique ou autre n'est sûr de rester secret, y compris ceux dont persiste une trace encore indétectable. En faisant tourner son tour, le potier antique enregistrerait sans le savoir les paroles et les sons ambiants.

Aujourd'hui les moyens d'espionnage sont innombrables. Il suffit ainsi d'un rayon laser envoyé sur la vitre du local où se déroule une conférence secrète pour enregistrer les conversations.

Les procédés de codage eux-mêmes finissent toujours par être percés. Pendant la guerre les Anglais avaient décrypté le chiffre allemand, les Américains traduisaient en clair les messages japonais. Or ils n'avaient qu'un embryon d'informatique. A présent nul moyen logique de communication secrète ne résiste plus de quelques heures.

Le seul message sûr est un signal ou un texte au sens convenu d'avance entre envoyeur et destinataire, procédé largement utilisé pendant la guerre. Mais sa capacité d'informations est réduite. Il n'est pas utilisable pour l'échange rapide et constant qu'exigent les opérations militaires.

Il arrive pourtant que le sens de certains messages se laisse deviner. Le célèbre message "Les sanglots longs des violons de l'automne"... appelait manifestement la suite et il laissa penser aux Allemands que quelque chose se préparait en relation avec le débarquement attendu et devant se déclencher lorsque cette suite serait émise : "Blessent mon cœur d'une langueur monotone". De nombreux cas mystérieux de télépathie n'ont sans doute d'autre explication qu'une fine intuition.

L'homme est un être social qui pour des motifs militaires ou commerciaux, par sympathie ou même par simple curiosité est vivement tendu à connaître la pensée de ses semblables. Viendra le jour où nul secret n'aura de raison d'être car toutes les consciences seront reliées en une conscience commune. Est-ce une utopie ? Il serait imprudent de le dire. Il n'est qu'à voir avec quelle rapidité s'installent les moyens d'information les plus perfectionnés au point que nul secret ne sera préservé. Même celui qu'une personne sera seule à connaître ne tiendra plus devant les ordinateurs connectés à son cerveau et sans même qu'il soit besoin de contacts matériels.

Esclavage ou libération de la personne ? Sympathie et bien-être entre les hommes ou guerre psychologique provoquant maints conflits sanglants ? Une fois de plus le progrès est ce qu'on en fait et nous voilà revenus à ces problèmes moraux que peut résoudre l'intelligence au bénéfice de tous ou qui doivent encore attendre que la souffrance de tous causée par l'égoïsme hérité de la Jungle s'en charge elle-même à sa façon. (*Voir N° 12 21 22 34 44 70 76 77 79...*)

A l'allure où s'établit la connexion entre les hommes, nous n'allons pas tarder à le savoir.

L'ILLUSION QUOTIDIENNE

L'extraterrestre qui voudrait se faire une idée de notre vie sur la Terre en parcourant les journaux que nous lisons tous les jours aurait toute raison de s'effrayer et de nous plaindre. Voyons pour aujourd'hui : actes de terrorisme, naufrage, rapt d'enfant, match gagné, deux meurtres, orage, seize morts sur la route, conflit politique, feu de forêt, virus, sondage, mode, confidences d'un centenaire, cours de la Bourse, nombreuses publicités... Stop. Mais nous pouvons le croire assez intelligent pour ne pas s'en arrêter là.

La presse, surtout les quotidiens, suit la demande du public qui ne s'intéresse qu'aux événements sortant de l'ordinaire. L'heureux se vend mal, sauf s'il s'agit d'un exploit. Le tragique, l'accident spectaculaire (pas celui qui ne tue qu'un individu sur la route, banal, mais celui qui survient en montagne ou sur la mer), la déclaration d'un personnage politique, le hold up, le scandale sexuel, l'escroquerie, tout ce qui frappe l'imagination alimente le public qui en a faim. Le journal qui publierait uniquement les événements heureux irait vite au panier.

On peut comparer l'actualité visible à la surface de la mer. Les articles des quotidiens ressemblent aux vagues. Les grands événements comme les révolutions et les guerres ressemblent, eux, à ces grandes tempêtes ou raz-de-marée séculaires. Mais la vraie réalité, celle qui façonne le monde, se compare aux profondeurs océaniques où se préparent en secret les climats à venir de la planète. Elles ignorent vagues et typhons.

L'événement important qui transforme notre vie se passe généralement en silence sous le tumulte du quotidien. En un siècle, grâce au travail obscur des enseignants, des explorateurs, des ingénieurs, des chercheurs dans tous les secteurs de la science, de la médecine et de la psychologie, grâce aussi aux trouvailles d'une foule de techniciens, notre façon de vivre et de penser a tellement changé que nous ne pourrions accepter un retour aux temps passés.

Essayons d'imaginer ce retour à la fin du XIXe.

Plus de télévision, plus de radio, plus de voitures sauf si vous êtes riche, et encore quelles voitures ! plus de téléphone chez vous. Ménagères, plus de frigo, plus d'aspirateur, allez laver votre linge au lavoir.

Vous chauffer ? Allumez vos poêles à charbon le matin. Travailleurs, plus de vacances. Secrétaires, écrivez à la main. Comptables, vous avez un crayon pour vos calculs.

New-York, oui, à plus de huit jours de Paris. Médecins, vous avez la teinture d'iode et les tisanes. Chirurgiens, vos scalpels et si vos malades crient, vous les asphyxiez à l'éther. Dentistes, arrachez sans écouter. Vous aimez la grande musique ? Facile, allez au concert chaque semaine si vous pouvez vous le payer. Les dernières nouvelles ? Vous avez le journal chaque matin. Horreur, elle a montré ses mollets ! Elle ? Une fille mère, une fille perdue. Vous voulez inviter cette femme ? Mais c'est une divorcée ! Nos deux amoureux ? Ah non, jamais seuls tant qu'ils ne sont pas mariés ! Des nègres chez nous ? Pas question. Pourquoi l'enfermez-vous ? C'est un intoxiqué de romans : il prétend qu'on ira réellement marcher sur la Lune et explorer les planètes. Quant à Internet, aux satellites, pas la moindre idée.

Cette évolution du monde s'est faite silencieusement, en profondeur, sous les vagues des événements superficiels que relatent les journaux. Le sensationnel recouvre de son tapage l'essentiel.

CE FAUX CORDON OMBILICAL

La joie qu'apporte la naissance d'un enfant désiré est faite avant tout de générosité. On a un enfant pour lui-même, pas pour soi. Les parents normaux ne sont pour lui que désirs : qu'il grandisse heureux et en bonne santé, qu'il fasse de bonnes études, qu'il réussisse sa vie professionnelle, qu'il rencontre une femme adorable, ou, si c'est une fille, un garçon parfait ! Ils mettront tout en œuvre pour cela et, quand arrivera pour lui ou pour elle moment de prendre son indépendance, c'est alors que se manifesterà le meilleur de leur affection mutuelle. Les parents seront un moteur, pas un frein. Tel est le processus d'une vie familiale intelligente.

Or il est des parents qui considèrent leur enfant comme un bien propre, comme un toutou. Ils l'imprègnent inconsciemment de cette dépendance par leur comportement même en élevant dans du coton leur précieux trésor. Erreur égoïste et dangereuse : ou l'enfant restera infantile toute sa vie, ou il ne pourra plus supporter une sujétion étouffante et se révoltera pour une légitime indépendance, d'où un conflit inévitable. On peut parler alors de seconde rupture du cordon ombilical. Mais alors pourquoi en sont-ils encore là ?

La plupart du temps, les premiers responsables sont les parents car ils ont sur l'enfant la supériorité de l'âge et de l'expérience. Mais les enfants peuvent aussi être responsables. Tout le monde ne naît pas avec la même intelligence. Sur cinq enfants élevés de la même manière quatre ne soulèveront aucun problème avec leurs parents au moment de leur adolescence mais le cinquième provoquera un conflit douloureux alors qu'il a des parents généreux et avertis mais qui ne pourront rien faire devant une tête fragile détraquée par trop d'influences externes. La raison, surtout à ses débuts, est trop facilement aveuglée par une sensibilité qui bat la campagne. Il ne leur reste plus qu'à espérer que la vie à coups de déboires mette du plomb dans la tête de leur rejeton.

Mais de là à soutenir que la crise de l'adolescence est inévitable et qu'il est normal qu'elle fasse souffrir, il y a une marge d'obscurantisme insoutenable de nos jours.

L'adolescence n'est pas une crise mais une évolution naturelle, une mutation. Il est ridicule de parler de la nécessité de trancher un quelconque cordon ombilical. Dans les familles normales la prise d'envol des jeunes ne stérilise en rien l'affection mutuelle. Celle-ci au contraire trouve à ce moment l'occasion de se révéler dans toute sa profondeur, comme chez un couple obligé de se séparer quelque temps pour une raison majeure.

Ceux qui considèrent comme inévitable et nécessaire la crise douloureuse de l'adolescence sont des attardés, encore sous le coup de la sentence biblique : tu enfanteras dans la douleur.

On n'enfante plus guère dans la douleur. Pourquoi faut-il que certains prétendus psychologues prétendent encore que le conflit des adolescents contre leurs parents est utile, voire indispensable à leur futur équilibre d'adulte ?

Si crise il y a, c'est par manque d'intelligence des deux côtés, ou même simplement d'un seul. Nouvel exemple de l'antagonisme originel de l'intelligence et de la souffrance chez les hommes.

DIEU

(Suite)

D'aucuns soutiennent qu'on ne peut pas comprendre Dieu parce qu'alors on serait plus grand que lui. Ils raisonnent par notion de volume et avancent l'argument qu'une boîte est plus grande que son contenu (étymologiquement com-prend). Mais pour nous comprendre Dieu, c'est approcher suffisamment de raisons qui se tiennent pour nous permettre d'y croire sans risque de nous tromper même si nous sommes incapables de le comprendre.

SOMMES-NOUS SEULS ?

Sommes-nous seuls dans l'univers ? La question tourmente les esprits depuis que les astronomes ont découvert les véritables dimensions du monde.

Nous sommes semblables aux habitants d'une île perdue dans l'océan qui penseraient que les îles qu'ils aperçoivent à l'horizon, à l'extrême limite de leurs regards, ont aussi des habitants et qui seraient impatients de les connaître. Ils arrivent un jour à se construire de plus grands bateaux et leurs marins partent pour de longs voyages. Mais, à chacun de leurs retours, ils rapportent que toutes les îles qu'ils ont découvertes sont désertes. De génération en génération, plus leur exploration s'étend, plus se confirme leur conviction qu'ils sont seuls dans l'océan infini. Les uns s'abandonneront au désespoir. Les autres mettront leur espérance en un autre monde où ils seront accueillis par des habitants au cœur pur. Les plus forts se sauveront de leur isolement en allant aménager et peupler ces îles de telle sorte qu'à l'avenir leur civilisation recouvre tout ce que compte d'îles l'océan tout entier.

Cette dernière position la plus réaliste et elle n'empêche pas pour autant de conserver tout de même l'espoir de découvrir un jour des îles habitées par d'autres hommes et de fraterniser avec eux.

Nous sommes dans la même situation. Mais alors quelle réponse réaliste pouvons-nous nous donner ?

Vu la convergence apparemment inouïe des conditions que nous estimions nécessaires pour que la vie, surtout la vie intelligente, survienne dans l'univers, la réponse hier était quasi négative.

Aujourd'hui nous avons de nouvelles raisons de penser qu'elle n'est pas aussi improbable qu'on le croyait depuis qu'on a observé avec stupéfaction sa présence dans des conditions jugées auparavant incompatibles avec elle. (*Voir N° 9*)

Mais restait le plus fort argument contre l'hypothèse de l'existence d'autres humanités à l'intérieur de notre galaxie : s'il y en avait d'autres, certaines parmi le nombre auraient déjà dû statistiquement dépasser et de loin le stade où elles pouvaient nous lancer des signaux, anxieuses comme nous de savoir si elles étaient seules. Si malgré notre écoute nous n'en avons jamais reçu, c'est que le ciel a toutes chances d'être vide de toute humanité autre que la nôtre.

Cet argument a perdu maintenant beaucoup de sa force de par la théorie même du Big Bang.

Le Big Bang nous paraît incompréhensible si on fait de lui le commencement de Tout avant lequel il n'y avait pas d'avant. Nous avons vu que sur ce point la raison ne suivait pas. (*Voir N° 11*)

Par contre il paraît raisonnable si on l'interprète comme repère zéro pour origine des mesures de temps permettant de déterminer la chronologie des événements qui suivront, plutôt en fonction de leur succession qu'en valeur absolue, car d'après la Relativité il est impossible que nos montres actuelles marchent au même rythme que celui de ces premières fractions de seconde que nous dissèquent aujourd'hui imperturbablement certaines publications de vulgarisation scientifique.

Partant du même instant repéré zéro pour l'univers entier, nous pouvons en conclure que toutes les particules ont partout le même âge, que tous les corps de l'univers en sont "en gros" au même stade de leur évolution quelles que soient les voies qu'ils ont suivies, que c'est donc partout à peu près en même temps, à un ou deux millions d'années près, que la vie a commencé à se former de très loin en très loin puis à des endroits de plus en plus proches et en se perfectionnant jusqu'à produire ces êtres doués d'une intelligence supérieure que sont les hommes. Et comme tout le reste de l'univers, ces derniers ont donc tous à peu près partout le même âge.

Nous avons mis quelques milliers d'années à découvrir et savoir envoyer les ondes électromagnétiques. Même si d'autres humanités ont sur nous ces milliers d'années d'avance, comme ces ondes mettent de dix à cent mille ans à nous parvenir de l'intérieur même de notre galaxie, leurs signaux ne doivent pas encore avoir eu le temps de nous parvenir. Et même si certaines ont commencé à une époque suffisante, nous venons d'entreprendre notre écoute depuis si peu de temps que nous les avons manqués. Les chances d'être atteints par un faisceau directionnel en provenance d'une planète extra solaire sont si rares que c'est pendant des siècles que nous devons maintenir notre veille pour espérer au moins en capter un.

La théorie des Quanta nous ouvre bien une possibilité d'action instantanée malgré la distance, mais nous ne savons pas l'utiliser, ne serait-ce qu'en simples récepteurs. Nous sommes sourds pour l'instant aux signaux de cet ordre.

Tout ce raisonnement repose en définitive sur deux postulats, que les lois de la nature soient les mêmes partout dans l'univers, ce que, même à la suite de la révolution relativiste et quantique, l'observation n'a jamais démenti, que l'hypothèse du Big Bang soit exacte en tant que repère de temps universel. D'où il faut conclure que l'univers en est maintenant à l'âge où la vie commence à se former un peu partout, "maintenant" devant s'entendre en nombre respectable d'années.

Les premières humanités ont peut-être commencé à envoyer depuis quelques millénaires leurs faisceaux directionnels aussi fins que nos rayons laser, seule façon de conserver leur énergie ponctuelle, dans de multiples directions de leur voûte étoilée poussées par le même

espoir que le nôtre. En y mettant de la constance, nous parviendrons bien à nous rejoindre. Et d'ici là une bonne surprise n'est peut-être pas impossible.

Il fut un temps où on avait beau s'éloigner de plus en plus des Colonnes d'Hercule en quête d'une terre nouvelle, il n'y avait rien, rien, rien.

Jusqu'au jour où, instruit de la rotondité de la Terre, un navigateur a persévéré et réussi à découvrir un continent ignoré. Nous en sommes sans doute aux temps où nous pensions que nos rivages nous isolaient au milieu d'un océan infini.

Mais trêve de ces raisonnements philosophiques ou scientifiques qui nous épuisent. Écoutons plutôt le bon-sens du charbonnier avec son humour.

Voyons ! Nous habitons l'une des planètes tournant autour d'une étoile banale, si banale qu'il y en a des milliards dans notre galaxie. Et cette galaxie est si banale qu'elle n'est qu'une molécule parmi tellement de milliards de galaxies qu'on peut les considérer comme un gaz. Et vous voudriez que nous soyons les seuls êtres vivants et, plus fort encore, les seuls intelligents sur des milliards de milliards d'autres que nous ?... Eh bé ! C'est ce qui s'appelle de la modestie !

L'ARGUMENT A POSTERIORI

En disant que si l'homme est apparu dans l'univers, c'est que l'univers était capable de susciter l'homme, on ne fait qu'énoncer une vérité de Lapalisse. Mais en déduire que l'homme était nécessaire, que l'univers aboutissait donc à l'homme, c'est outrepasser le raisonnement. Tout ce qu'on peut en déduire, c'est que l'univers est ainsi fait qu'il était possible que l'homme apparaisse sur notre planète et que la probabilité de son apparition ailleurs, aussi rare soit-elle, croît avec le temps et avec la formation, un peu partout, de planètes elles aussi favorables à la vie, jusqu'à s'approcher de la certitude au fur et à mesure que le temps passe.

Il n'est donc nul besoin pour se convaincre de l'existence présente ou future d'autres consciences dans l'univers de mettre en jeu ces notions d'infini où se perd actuellement notre raison.

DIS-MOI CE QUE TU MANGES

Quand l'homme est apparu, soit après une lente évolution, soit par une brusque mutation, il se trouvait bien démuni pour lutter contre ses ennemis déjà installés depuis des millions d'années et fortement armés. Il n'avait ni crocs, ni griffes, ni carapace. C'était un piètre coureur, un mauvais grimpeur aux arbres et il avait du mal à nager. Il ne pouvait s'attaquer, du moins au début, aux autres espèces pour les tuer et se nourrir de leur chair, un début se comptant en millénaires. Force lui était pour se nourrir de cueillir les fruits et les plantes à sa portée, puis, avec l'expérience, de les cultiver.

Ce n'est que lorsqu'il se sera fabriqué des armes qu'il commencera à chasser des animaux plus rapides ou plus forts que lui et pourra se nourrir de leur chair crue. Mais sa denture réduite ne devait guère l'y inciter. Il ne devait s'y résoudre que s'il n'avait rien d'autre à manger.

Et puis, un jour, il apprit à conserver le feu naturel, puis à le produire lui-même. La viande devint alors facilement mastiquable à ses faibles dents tout en prenant un goût agréable.

L'homme est un omnivore parce qu'il peut faire cuire, bouillir, rôtir la viande. Ce ne sera pas cependant sa nourriture idéale car la carie commencera à lui gâter les dents et à le faire souffrir. L'homme restera avant tout un végétarien et il sera plus résistant s'il consomme plus de végétaux que de viande.

Les façons de se nourrir ont souvent varié suivant les ressources, les coutumes et les époques. Mais les maux causés par les aliments ont appris aux médecins les bases d'une alimentation équilibrée. En Occident, la tradition d'Hippocrate n'a jamais cessé d'être valable. Elle repose elle aussi sur le principe universel de la juste mesure.

Une alimentation équilibrée est composée d'une part principale en glucides, d'une plus réduite en protides, d'une plus mince en lipides et d'une suite d'éléments de faible masse mais d'une importance majeure comme les vitamines et les oligo-éléments, outre que souvent l'homme éprouve le besoin d'excitants en plus de ceux naturels à son organisme. Mécaniquement la digestion est favorisée par les fibres qui drainent le tube digestif.

Les glucides proviennent en majeure partie des végétaux dont la plupart donne des sucres lents que l'organisme utilise en énergie musculaire de longue durée, interne ou externe. Certains, des sucres rapides nécessaires aux efforts immédiats.

Le sucre proprement dit est extrait industriellement de végétaux. Il entre en forte proportion dans la composition des pâtisseries et des friandises. Il est transformable de suite par l'organisme en glucose pour être utilisé en énergie.

Les protides proviennent en faible partie des végétaux mais c'est l'aliment carné ou provenant des animaux, lait, œufs, qui en apporte le plus et le plus vite. Ils servent principalement à la construction et à la maintenance de l'organisme.

Les lipides sont les corps gras, énergétiques par excellence, en particulier source de chaleur, que l'organisme met en réserve un peu partout en attendant leur utilisation à sa demande.

La cuisine répartit en quantités variables les glucides, les protides et les lipides. Elle n'a qu'une action indirecte sur la distribution des vitamines et des oligo-éléments à part le sel que certains placent dans cette catégorie.

Bien que soit grande la marge d'écart sans inconvénient fâcheux, une nourriture équilibrée devra comprendre en majeure partie des glucides en provenance de végétaux dont une partie sera crue pour conserver les vitamines que la cuisson altérerait, en moindre partie des protides d'origine carnée, en faible partie des lipides, lesquels d'ailleurs ne sont pas indispensables puisque le corps les synthétise à partir des éléments précédents. Leur utilisation est surtout une affaire de goût, ce qui n'est pas à négliger car le plaisir de manger facilite la digestion.

L'excès de glucides lents n'a pas trop d'inconvénient. L'excès de sucres rapides pousse au diabète les sujets prédisposés. L'excès d'aliments carnés est le plus redoutable car il favorise insidieusement toutes sortes d'infections. Allié à l'excès de corps gras, il est source de maladies vasculaires, sans compter que les corps gras surchauffés sont cancérigènes.

Quant aux oligo-éléments et aux vitamines, une nourriture équilibrée et variée en apporte suffisamment pour que ses consommateurs en bonne santé n'aient pas besoin de s'en préoccuper.

Il fut un temps où courait l'opinion selon laquelle plus un aliment était concentré, meilleur il était. A ce compte-là, le sucre ordinaire battait tous les records. Or un être nourri exclusivement de sucre ne tardera pas à périr. Tout aliment concentré est à éviter s'il est par trop exclusif car le transit alimentaire a besoin de matériaux qui le drainent, ce dont se chargent admirablement les fibres végétales. A l'autre bout de la chaîne, ne pas oublier que l'exercice physique parmi toutes ses qualités est le meilleur garant d'une bonne assimilation.

Restent les excitants qui agissent directement sur le système nerveux, le café et l'alcool. Ils sont affaires de goût et de besoin. Le café pris en doses banales n'a jamais tué personne. Son inconvénient bien connu est d'énerver, ce qui n'entre pas dans une pathologie dangereuse. Il rend par contre l'appréciable service de donner quand il le faut un coup d'accélérateur. L'alcool, lui, comporte des risques bien connus. Mais sa nocivité dépend de son habillage et de sa quantité, un peu comme le feu qui peut être bienfaisant en même temps qu'agréable s'il est modéré mais terriblement brûlant s'il est excessif. Un verre de bon vin est reconnu depuis longtemps pour bénéfique à la santé en même temps qu'il ensoleille repas. Là encore nous retrouvons l'importance de la juste mesure bénéfique en toutes choses.

Finalement, loin de toute diététique, la cuisine de nos ancêtres où abondaient fruits, légumes et farines venant droit de la ferme, œufs, lait et viandes d'animaux élevés dans des champs encore exempts de

pesticides, n'était pas mal équilibrée. Si dans certaines régions elle paraît surchargée de corps gras, le travail musculaire des paysans et la résistance au froid entraînée par un chauffage rudimentaire les justifiaient.

Nous absorbons de nos jours à la va-vite des aliments plus fins mais frelatés, où dominent les viandes à la préparation plus rentable que celle des végétaux et le sucre industriel qui fait passer plus facilement la mal-bouffe. Les machines remplacent les cuisiniers. On congèle et on stérilise à tout va. La fraîcheur et les précieuses vitamines en font les frais et c'est par la voie des remèdes qu'il faut réparer excès et carences.

Quand retrouva-t-on partout une nourriture saine ?

LA MORALE

(Voir N° 72)

Le fondement de la morale est relativement simple. La morale personnelle, c'est-à-dire le comportement à suivre dans son propre intérêt futur, consiste à éviter ce qui dans le plaisir présent nuit ou risque de nuire plus tard, d'où soit une renonciation à ce qui tente, soit un effort pour faire ce qu'il faut mais qui ne tente guère. Cette morale personnelle qui peut paraître égoïste mais que nous devons aussi à la société, puisque nous vivons par elle, est souvent difficile à observer car personne d'autre que l'homme lui-même ne vient exercer une pression ou un contrôle et il est tellement facile à la tentation de l'instant de détourner à son profit la réflexion qui privilégierait l'intérêt à venir.

La morale envers les autres consiste à s'abstenir, au moins, de ce qui leur nuit mais, à un niveau plus élevé, à donner la priorité aux actes individuels qui vont dans le sens du bien commun, d'où là encore un comportement souvent opposé au plaisir immédiat. Elle s'observe plus facilement que la morale envers soi-même car elle est soutenue ou imposée par le code moral de la société.

Mais cette morale se limite trop à l'aire sociale où on vit, couple, famille, tribu, pays. Tel qui sera correct et même dévoué envers les siens se considérera libéré de toute morale envers les étrangers, surtout s'il est en guerre avec eux.

Pire, il donnera à ses crimes la bonne conscience d'un justicier. Plus profond sera son attachement à son groupe, à sa patrie ou à sa religion, plus redoutable sera son manque de morale envers les gens qui n'en font pas partie. C'est alors que, pour beaucoup, toutes les viles

passions refoulées se trouvent lâchées jusqu'aux pires atrocités. La solution à ces maux tenant à l'égoïsme local apparaît maintenant claire : étendre le rayon de son appartenance à l'humanité entière et propager ce sentiment autour de soi.

Tout homme réaliste qui veut travailler à fonder une humanité meilleure se doit d'élargir les esprits et les cœurs à la dimension du monde.

La morale est finalement une construction intime qui guide notre action personnelle même si aucune force extérieure nous l'impose parce que la relation avec nous-mêmes nous ferait une douleur d'agir en contradiction avec ce que nous sommes.

La morale pure et simple n'est donc pas cette construction arbitraire qu'affirment certains révolutionnaires. En fait, ce qu'ils dénoncent non sans raison, ce sont les interdictions absurdes, d'origine superstitieuse souvent, mais plus souvent encore imposées par l'égoïsme des intérêts politiques, nationaux, commerciaux, religieux ou autres, dont on surcharge la morale personnelle.

Au début la morale primitive était celle de la bande, la plus frustrée, celle qui gouvernait probablement les premiers hommes, leur famille sans doute, puis leur tribu, celle qui gouvernait Hitler, celle qui gouverne toujours les groupes que nous qualifions de "hors la loi" mais chez qui règne un code d'honneur qui soude la bande.

Aujourd'hui il n'est pas de morale valable qui ne soit universelle. Si nous sommes encore loin de nous en imprégner et même de la formuler, car ce sont les intérêts financiers qui soudent les groupes mais heureusement dans le cadre des lois, faisons confiance en l'Homme puisque tôt ou tard, forcé par la souffrance à faire appel à l'intelligence, il finira bien par en reconnaître la valeur et, ce qui est capital, à se l'incorporer.

LA GESTION DU BONHEUR

(A suivre)

Rien n'est perdu du passé car rien ne fera que ce qui fut ne fut pas, même si nous n'en gardons pas le souvenir. C'est tout le mystère du passé.

Nous ne devons pas altérer le passé par ce qui a pu arriver plus tard. Les jours heureux ou malheureux sont acquis et resteront tels qu'ils ont été mais nous pouvons toujours les rendre inséparables d'un présent qui les préserve ou les répare.

Tel qui fut abandonné ou trahi par une femme à qui il faisait totalement confiance risque de détruire en lui l'être qu'il adorait s'il projette sur les années de bonheur qu'il a vécues avec elle l'attitude qu'elle a eue par la suite. La personnalité change. Il a tort de croire que c'est la même femme qui l'a cruellement déçu. Le futur ne change pas le passé. *(Voir N° 53)*

Tel qui a perdu un être aimé ne le quittera jamais s'il le garde présent en lui. Sa douleur se calme et il retrouve sa sérénité car le bonheur qu'ils ont connu tous les deux reste inaltérable, inscrit dans les archives du temps, et il pourra toujours en vivre heureux par la suite. *(Voir N° 61)*

Il en est de même pour un passé malheureux. Il reste lui aussi inaltérable. Mais on peut lui associer ce qui le répare de sorte qu'il soit inséparable désormais de cette réparation. *(Voir N° 73)*

Quelqu'un vous a cruellement meurtri, sali, injurié. S'il vous en exprime le regret, ce regret est indissociable de son comportement passé. Le présent n'aura pas changé le passé, il l'aura racheté. Si cette personne est morte, vous pouvez réparer sa faute en vous assurant d'être capable de lui accorder votre pardon si elle pouvait encore vous le demander. Cette générosité posthume sera indissociable du mal qu'elle vous a fait.

Ainsi tout bonheur passé peut être préservé de ce qui l'a détruit, de même que tout malheur passé peut être réparé par une générosité présente.

"LE BOUTON DU MANDARIN"

Vous êtes un homme moyen sans plus ni moins de soucis que les autres. Un bouton est devant vous. Il vous suffit d'appuyer pour toucher dix francs mais vous ferez mourir en Chine une jolie petite fille. Personne ne le saura. Jamais. Allez-vous appuyer ? La question n'est pas nouvelle mais elle a le mérite de révéler la morale de quelqu'un.

- Pour dix francs, non.

Terrible réponse : elle signifie que, pour plus, on hésiterait, pour beaucoup plus, pas du tout.

- Tuer pour de l'argent, moi ? Jamais !

- Mais en vertu de quoi ? Votre religion vous l'interdit ? Non, vous êtes incroyant. Mais puisque personne ne le saura...

- Oui mais moi je le saurai et je porterai toujours le poids de ce crime.

Réponse d'un homme digne de ce nom.

La distance est ainsi nettement établie entre une personne évoluée et un être humain voisin de la bête sauvage qui tue à chaque occasion de satisfaire à son appétit, sans se poser de questions.

Mais entre ces deux extrêmes, il y a des gradations dans la moralité. Au lieu de la touchante petite fille, mettons un vieillard au bout de sa vie et au lieu de dix francs, dix mille. Combien de personnes appuieront sur le bouton ? Même si ces dix mille francs ne leur sont pas indispensables, on peut répondre sans grands risques de se tromper : beaucoup, puisque personne ne le saura. N'ayons pas trop d'illusions sur le genre humain.

L'homme ne vaut vraiment que par ce qu'il est capable de faire ou de s'interdire de faire lorsqu'il se trouve totalement libre, sans spectateur, sans autre juge que lui-même, sans croyance en une justice immanente quelconque. Il est plus que probable que, à part une minorité généreuse hors de toute idée de récompense divine, c'est la société par l'extérieur et la religion par l'intérieur qui tiennent la morale des hommes. Qu'un secret absolu, qu'une guerre, qu'une révolution viennent à faire sauter cette morale et des hommes, soit isolément, soit, pire, pris d'une excitation mutuelle, se livreront aux pires horreurs.

L'être humain évolué, lui, en sera absolument incapable, bloqué par une morale fondamentale incorporée à son esprit et à sa sensibilité.

Et chacun de nous peut se demander sans concession ce qu'il vaut. Si élevée soit, d'après vous, votre morale, que ferez-vous si un preneur d'otage exige sous la menace probablement simulée de tuer votre enfant une somme que vous ne pourrez avoir qu'en appuyant sur le bouton qui, lui, tuera sans le moindre doute, et vous le savez, la petite fille inconnue de Chine ?

Ne pas se dérober en disant le cas impossible.



CHETIF EURO

L'Euro n'est pas encore entré dans notre porte-monnaie que déjà il montre sa faiblesse de prématuré. Ce n'est pas faute de l'avoir prévu. (Voir N° 1, 6, 10, "41", 42, 43, 55, 65).

Un pays indépendant a sa monnaie et ses autorités doivent la gouverner aussi bien que le reste. Le pouvoir de battre monnaie a toujours été le privilège de la souveraineté, laquelle peut moduler sa valeur en fonction des besoins de son économie. Les abus d'un privilège ne signifient pas que celui-ci soit mauvais. Dans bien des circonstances la modulation de la valeur de l'unité monétaire a permis de sortir d'une situation difficile. Que les plus chauds partisans de l'Euro se rappellent la dévaluation de 14% du Franc d'août 1969, décidée par Pompidou et Giscard d'Estaing.

L'indépendance d'une banque centrale à l'intérieur d'un pays est déjà dangereuse car elle prive son gouvernement d'un moyen d'action. Mais enfin c'est la banque centrale du pays et elle est bien obligée de servir à terme les intérêts de celui-ci du fait qu'elle est intéressée au sort de sa monnaie. Le pays est en effet une unité et rien de ce qui s'y passe ne lui est étranger.

Il n'en est pas de même de l'Union Européenne qui n'est encore qu'une association de pays indépendants qui n'ont pas encore fusionné. Ils ont bien élaboré une réglementation commune mais qui ne suffit pas à constituer une réglementation nationale unique comme il convient à tout pays formant une unité.

Il était prématuré de vouloir imposer une seule monnaie à un amalgame de nations aux systèmes administratifs, fiscaux, judiciaires, sociaux, universitaires différents, et surtout pas encore unis par le sentiment de leurs habitants de constituer une surnation. La sensibilité à une influence majeure sur l'économie alors qu'on croit encore que celle-ci lui est totalement étrangère.

Résultat : alors qu'un pays tel les Etats-Unis marche de son propre pas, l'Union Européenne lie entre eux par une seule monnaie les pieds de ses participants les obligeant à marcher du même pas bien qu'ils soient de taille différente. Qui des deux avancera le plus vite ? Dans ces conditions comment vouloir que l'Euro puisse rivaliser avec le Dollar aussi longtemps que l'Europe ne sera pas qu'un seul et même pays vivant du même sentiment national sous les mêmes lois, où s'appliquera à tous le jeu équitable de la même économie ?

La baisse de l'Euro n'est pas que négative car elle appelle les possesseurs de monnaie forte à venir acheter en Europe et les Européens à réserver leurs dépenses à leurs propres pays, mais il est des produits qu'on ne trouve qu'au dehors et qui font monter les prix d'où le spectre de l'inflation, cette pelée, cette galeuse, qui transfère l'argent des riches aux pauvres et qu'il faut à tous prix refouler en pressurant ces derniers et les nombreuses petites entreprises par des taux d'emprunts plus élevés, ce qui entraîne des blocages de salaires et des mises en chômage.

C'est parce que nous redoutons cette réaction de la Finance Internationale que la poursuite de la baisse de l'Euro nous inquiète.

QUEL TROISIEME AGE ?

Rien n'est plus irritant que d'entendre parler de tous cotés de troisième âge. C'est restrictif, amputant, débile. Au-delà de la trentaine l'âge n'est guère plus qu'un numéro minéralogique pour l'état civil. En fait on commence à vieillir par la tête. La société a déclaré vieille toute personne après un certain âge, mais cet âge a varié suivant les époques et de nos jours il s'allonge d'année en année. Croire que c'est dû uniquement aux progrès de la médecine est faux car beaucoup d'hommes et de femmes alignant les années n'ont jamais consulté un médecin.

Le vieillissement est, avant tout, un effet de société qui détériore l'esprit et le pousse à renoncer à la lutte universelle pour la vie. On se laisse aller aux excuses faciles. On se prélassé dans ses pantoufles. Et surtout on ne se donne plus de buts devant soi, l'horreur. N'étant plus

animé par l'esprit, le corps suit cette déchéance et, ne luttant plus à son tour, laisse le champ libre à toutes sortes de maux.

Et combien de prétendus jeunes sont déjà en sénescence dans ce second âge dont on ne parle pas ?

Celui qui semble avoir été oublié par le temps est simplement celui qui, indifférent aux formalités, ne pense jamais à son état civil.

CHAMP DE BATAILLE

Combien d'automobilistes pensent que la route est un champ de bataille qui fait en France chaque année de 6.000 à 8.000 morts ? A l'heure passée sur la route le danger est le quart de celui de l'heure passée au front pendant la première guerre mondiale. De longues accalmies régnaient entre les assauts. Le soldat était en permanence au front mais pas toujours en première ligne. On n'est sur la route que le temps de son trajet.

Divers calculs de ce genre aboutissent tous à une sous-évaluation du public des dangers de la route. Que survienne un accident de montagne ou le naufrage d'un voilier en mer, les médias leur font large place. Mais le simple accident de la route est si banal qu'il n'est connu que dans un rayon étroit. Or de tous les transports, et même de toutes les activités usuelles, la circulation automobile est la plus dangereuse.

Lorsqu'on observe le comportement de nombreux automobilistes, on constate qu'ils ne se rendent pas compte du risque. Il y a des fous, bien sûr, mais beaucoup ignorent le carré de la vitesse et que s'il faut 10 mètres à 50 km/h pour s'arrêter, pneus fumants, à 100 km/h il en faudra 40, à 200 cela passera à 160 ! Or rouler à 120 ou à 150 ne fait pas tellement de différence. Pourtant c'est après 100 que le danger croît vertigineusement.

On frémit à voir un flot de voitures se suivre de près à grande vitesse sur les autoroutes, se glisser dans une configuration mortelle de poids lourds, slalomer entre les files, même sans trop de brusquerie. Se voir suivre de trop près a de quoi inquiéter. Il ne faut pas hésiter à avertir l'imprudent par des signes de feux et, au besoin, se laisser ostensiblement doubler par l'imbécile.

Sur autoroute les véhicules roulent tous cependant dans le même sens. Sur une route départementale passent en sens inverse des véhicules qui additionneront leurs vitesses en cas de collision. Le danger est autrement plus grand, même en dessous des 90 km/h autorisés. La murette centrale devrait être installée partout.

Plus que l'imprudence coupable, c'est la bêtise inconsciente qui tue. A quand des cours obligatoires d'accidentologie de la circulation, avec stages dans les hôpitaux, avant délivrance du permis de conduire ?

DESARROI 2000

Il semble que l'humanité ne puisse pas se libérer de ses anciennes façons de penser pour adopter une vision d'elle-même et du monde plus conforme avec ce qu'elle a appris. Nous avons gardé nos schémas mentaux à la fois du vieux Moyen Age et du Moyen Age du XIXème, époque du Scientisme. On a traité sans discernement les anciennes "croyances" de billevesées sans consistance, ne s'arrêtant qu'à une illustration par trop naïve pour se tourner vers le scientifique comme le Messie des temps modernes et ce messie se révèle incapable de répondre à ce que nous attendons de lui. La plupart des gens maintenant ne savent plus où ils en sont et ils vivent sans chercher à savoir, au moins d'une façon approchée, ce que peut bien être le sens de leur vie et du monde. Toute leur philosophie peut se résumer au : "C'est comme ça parce que c'est comme ça". Avec un tel raisonnement, la science n'irait pas loin. Tout concourt aujourd'hui à rétrécir notre champ de vision au petit quotidien qui nous accapare tellement. Le peu de temps qui nous reste à la réflexion est hermétiquement bouché par l'audiovisuel et mille raisons de s'évader. Quant à se poser des questions sur le sens de l'homme et du monde, c'est jacasser dans le vide. On s'intéresse au fameux Big Bang par curiosité et au jeu de meccano de l'ADN dont on attend,

à juste titre, un remède à bien des maux mais qui n'apporte aucune lumière sur ce que nous sommes, nous, êtres conscients, aimant et souffrant, heureux et malheureux, ni à ce que nous pouvons bien signifier au milieu de cet univers dont la dimension nous écrase.

C'est pour échapper à ce désarroi tel un bruit de fond lancinant que la société moderne évacue la mort en refoulant tout ce qui permettrait d'y penser. On tue à longueur de films, on se régale d'enquêtes policières sur des cadavres, on commémore des batailles aux millions de victimes mais quant à s'attarder à une réflexion sur la mort, il ne faut surtout pas. A peine a-t-on la conviction que quelqu'un est au terme de sa vie qu'on le relègue déjà dans l'antichambre de la mort et on se prépare à s'habituer à son absence. Celui qui meurt est seul et n'est que drame individuel. S'il est encore lucide, il s'enfonce, seul, dans ce tunnel, dans "l'horreur de cet étroit passage", comme disait Lamartine. Heureux celui qui périt de mort violente : "A peine le temps de souffrir, certainement pas celui d'y penser". (*Renaud dans le film : Les Visiteurs du Soir*).

Nous sommes vraiment en panne aujourd'hui dans la recherche millénaire de l'Homme sur le monde et lui-même, cette recherche qui commence au sorcier et passe au prêtre et au savant. A beaucoup de gens, la religion n'offre que des rites qu'on maintient pieusement parce qu'il n'y a rien d'autre à mettre à la place. Lorsqu'à un enterrement un ministre du culte parle de vie contre la mort, de résurrection, de salut éternel, de paradis musulman, de nirvana, on écoute en silence des paroles vides de sens, en se demandant souvent si celui qui les prononce y croit lui-même, et puis on s'en va. A quoi bon chercher à comprendre là où il n'y a rien à comprendre ? On se dit qu'à part ce qu'on voit et ce qu'on atteint par la recherche, il n'y a rien. Comme ça, pas de problème.

La moindre prudence rendrait pourtant modeste devant la complexité infinie du monde et interdirait ces propos nihilistes dont la niaiserie est désolante. Ce Dieu qu'ils réfutent est tellement bête qu'aucun penseur éclairé ne s'y est arrêté.

"On dit aussi vrai que Dieu existe ou n'existe pas" (*Pierre PERSAT : "Plus haut, les hommes"*) L'essence même du monde est aussi hors de portée de notre raison que serait le soleil de l'astronome qui monterait sur une chaise pour être plus près de lui. La plupart des gens instruits sont même incapables d'intégrer à leurs schémas intellectuels ce que nous apprennent la Relativité et la Quantique. Pour tout le monde ou presque l'espace et le temps restent ce qu'ils furent depuis toujours : des absolus à ne surtout pas discuter. On compare par exemple volume et durée de vie d'un homme au volume et à la durée de l'univers connu sans penser que l'espace et le temps qu'on sous-entend absolus ne sont que des données relatives et peuvent perdre toute fiabilité, et même toute validité, par delà un certain niveau de recherche, lequel demande évidemment un sérieux effort de réflexion. (*Voir N° 63*)

Combien de gens dans leur pensée intime en restent ainsi au niveau du XIXe siècle finissant et se contentent de leurs certitudes négatives ?

Combien d'autres n'ont qu'une vague religion par défaut, uniquement par peur du vide ? Combien de gens de nos jours savent réfléchir ? S'agissant de ces problèmes, aujourd'hui la tendance générale est de capituler en les refoulant et l'esprit reste désemparé dans un désert mental angoissant.

Il est une autre attitude plus réaliste : puisque nous sommes embarqués dans le temps, au spectacle d'une humanité en progression éblouissante, nous sommes en droit d'attendre d'un avenir peut-être pas si lointain des lumières que nous ne voyons pas encore et nous pouvons marcher vers lui en toute confiance. Il est certain que demain ne sera plus comme aujourd'hui et que naître et mourir se verront peu à peu sous un autre jour. Toute la question est d'avancer dans nos recherches.

"Le sommet peut paraître inaccessible, mais le pas suivant on peut toujours le faire". (*N° 74*)

REDOUTABLES QUESTIONS

A quel stade de sa formation un être humain acquiert-il sa personnalité ? Il est difficile de qualifier de personne la première cellule microscopique née d'un spermatozoïde et d'un ovule. Inversement comment ne pas reconnaître un être humain dans le petit bébé que sa mère sent déjà remuer en elle ? De cette constatation naît l'idée que la personnalité s'éveille depuis la

première cellule jusqu'à la naissance et continue de progresser jusqu'à l'âge où le garçon ou la fille auront acquis leur pleine conscience d'eux-mêmes.

De cette conception qui paraît la plus proche de la réalité découle une morale.

Personne ne condamnera l'intervention destinée à guérir. Mais plus difficile est le cas où l'enfant sera un handicapé promis à une vie de souffrances et surtout mentalement atteint. Tout ici est question d'appréciation, étant compris que c'est l'esprit qui fait l'homme, et donc que son substratum, le système cérébral, devra être considéré en premier. Toute vie qu'on donne mérite d'être vécue sinon il faut l'arrêter le plus tôt possible car il y a erreur de la nature ou faute des parents s'ils ont détérioré leur santé.

Qui devra prendre la décision de trancher dans les cas incertains ? Les parents, en priorité la mère, qui devront être pleinement informés et entourés des conseillers qu'ils désireront. A quel moment ? Dès que l'information sera fiable, la limite extrême étant celle de la naissance dans les cas désespérés. La réglementation devra respecter une délicate responsabilité et ne pas intervenir avec ses gros sabots. Le problème doit être traité dans une liberté garantie et la décision respectée sans pression d'aucune sorte, surtout pas idéologique.

Cas plus difficile à trancher, celui de l'avortement qui est toujours le cas de la mère. Un enfant s'annonce qui n'a pas été désiré. La jeune mère désemparée prend la décision d'avorter. Il y a eu maladresse dont l'enjeu est une vie humaine. C'est là que se pose le problème de savoir à quel stade l'être en formation est une personne. Supprimer un bébé vers sa naissance est un homicide. Supprimer la première cellule germinale peut sembler insignifiant. Entre les deux, jusqu'où peut-on aller pour se permettre d'interrompre une vie ?

Plus grave est le problème de savoir si on est en droit de se servir de l'être en formation comme d'un cobaye. Sacrifier une première cellule, c'est déjà interrompre une promesse de vie, s'opposer à la venue au monde d'un de nos semblables. Et sacrifier un embryon, allons-nous l'accepter ? Il se produit assez de fausses couches et d'accidents pour alimenter nos expériences.
(A suivre)

LE PARLER SNOB

Le parler snob consiste à utiliser des mots rares, obscurs ou à la mode, pour dire la même chose que ceux que tout le monde emploie couramment.

"L'on dit que..." Pourquoi ce "l'on" qu'on trouva à longueurs de pages alors que le pronom "on" est parfait et n'a pas besoin d'être chaperonné par l'article ? Ce dernier ne s'admet que par euphonie comme le "t" dans : "Comment nomme-t-on ?" Et même dans ce rôle il n'est pas toujours indispensable. "Et l'on dit que..." sonne simplement mieux que "Et on dit que..." mais, à part ce cas, "l'on" est agaçant de snobisme. Or ce "l'on" pullule aujourd'hui dans les livres et les journaux. Mais qui dit : "Si l'on vient, l'on te prévient" ?

Beaucoup de gens, et non des moindres, croient se mettre en valeur par un beau parler ridicule.

Ainsi différentiel au lieu de différence. "Mon cher, nous devons tenir compte du différentiel des indices d'inflation publiés depuis lors".

"Perdurer", ce bâtard agaçant à gifler des verbes persister et durer, alors que nous avons durer, persister, continuer, survivre, se poursuivre, se maintenir etc, et dont il est de bon ton de farcir aujourd'hui son discours. Disons-nous : le temps me perdure de vous voir ?

Ainsi "alternatif" pour "autre". On dit projet alternatif pour un autre projet. On parle d'une énergie alternative pour une autre énergie alors qu'alternatif signifie qui va et vient régulièrement : courant alternatif. Or par alternatif les écolos pensent remplacement sans retour, ce qui est un contresens. Dit-on : "Je vais m'acheter un parapluie alternatif" au lieu de "Je vais m'acheter un autre parapluie" ?

Ainsi initialiser au lieu d'entreprendre, réhabiliter au lieu de rénover, (horrible contresens contaminant les textes officiels), finaliser au lieu de terminer, interpellé au lieu d'intriguer : "Ce rapport m'interpelle." Ingeneering pour étude d'ensemble. Problématique pour problème. Et que veut dire ce systémique employé à tort et à travers ?

Le simple "oui", parfait, pratique, idéal, est détrôné par le snob et inutile "Tout à fait". On répondra bientôt : "Tu m'aimes ? - Tout à fait". "Voulez-vous prendre pour époux... ? Tout à fait".

En escalade, pour désigner autrefois toute précaution prise pour parer à une chute, on parlait d'assurance. Un génie est venu parler d'assurage et tout le monde a suivi. Les nouveaux grimpeurs ne connaissent plus que l'assurage. Va-t-on bientôt s'assurer auprès des compagnies d'assurage ?

Et que dire des expressions à la mode qui vous font grincer des dents. Que n'entend-on pas revenir maintes fois le beurre qu'on veut avoir avec l'argent du beurre et le pauvre bébé qu'on jette avec l'eau du bain et cette récente tasse de thé qui n'est à personne ? Ceux qui ressortent sans cesse la même image n'en sentent donc pas l'insipide odeur du réchauffé ?

L'informatique est venue offrir un champ libre aux charabias de tous poils au point que les nouveaux utilisateurs, naturellement très attentifs, ne doivent surtout pas se fier au sens des mots.

Ainsi éditer pour visualiser : va-t-on chez un éditeur ? Saisir pour écrire une information. Il est vrai que saisir mérite mieux des honoraires. Périphérique pour annexe : quelle circulation ? Interface pour liaison ou système de liaison : à chaque appareil son visage ! Banque de données pour stock d'informations : un terme de finances accolé à un terme de mathématiques, quelle technicité ! Répertoire alors que dossier est au contraire plus clair. Sauvegarder pour enregistrer : d'un danger imminent ? Utilitaires pour outils : Dit-on boîte à utilitaires ? Fichier au lieu de document : mot plutôt policier ou fiscal. Presse-papiers pour espace de transit : ce terme serait mieux à sa place en usine. Mémoire morte pour informations enregistrées : ce qui est mort est-il conservé ? Mémoire vive pour en cours de traitement, donc pas encore en mémoire. etc...

Telle est la force de l'habitude qu'après une première phase de critique amusée, chacun parle maintenant le charabia informatique sans compter le franglais et qu'il faut faire un retour en arrière pour s'en rendre compte. D'où ici des critiques à prévoir.

Alors qu'on devrait précisément présenter l'innovation avec les mots les plus clairs, les plus simples pour la faire comprendre, les initiés se font valoir par un langage hermétique qui les situe au-dessus du commun des mortels. Pour préserver leur aristocratie, ils ferment la porte derrière eux. A quoi servirait en effet de sortir d'une grande école, d'être un économiste distingué, un maître de l'administration, de la fiscalité, de la médecine, de la justice, de l'informatique, si on parlait comme tout le monde ?

Le receleur d'abus de biens sociaux est-il préférable au profiteur de détournements sociaux ?

Est-il besoin de parler de dioxyde de carbone au lieu de gaz carbonique, ce bon vieux CO² de l'école primaire ? Et demandera-t-on bientôt un verre d'oxyde d'hydrogène au lieu d'un verre d'eau ?

Il n'est décidément pas simple de parler simple. Ce parler simple est heureusement naturel chez les hommes de valeur qui se reconnaissent précisément à leur simplicité en tous domaines. Mais rien ne peut empêcher les autres de brouiller le langage des médias, des administrations, de la Justice, du fisc, qui ont pourtant pour mission de s'adresser au grand public.

Dans un monde en pleine mutation, les néologismes naissent spontanément pour désigner des nouveautés qui n'avaient pas de nom. Une langue vit avec la société. Cinéma, avion, automobile, camera, vidéo, radar, tous les télé... quelque chose, n'existaient pas jadis encore que beaucoup aient étymologiquement une racine latine, grecque ou étrangère, ce qui est plus intelligent, ou se réduisent à une contraction d'initiales d'origine, tel le radar.

Le néologisme sert le progrès. Il enrichit langue, la rajeunit. Celui qui naît spontanément est clair et ne tarde pas à figurer dans le dictionnaire. C'est le cas de l'argot, cette pépinière de mots nouveaux dont les plus heureux sont vite adoptés partout. Boileau avait du bon-sens : "Les crocheteurs du port aux foins sont nos maîtres en fait de langage".

Mais remplacer des mots bien connus, bien adaptés au public, par des mots obscurs pour se donner un air supérieur fait simplement sourire.

Allons ! Tout cela n'est pas bien grave et relève d'une vanité vieille comme le monde, notre envie banale de nous mettre en valeur à toute occasion devant nos congénères. Le parler snob en est une, facile, à la portée du premier venu.

Et que de fois il nous vient aux lèvres ou aux doigts cette tentation de parler snob au lieu de parler simple, d'où notre ferme détermination de sabrer tout ce qui peut être dit plus simplement

DIEU

(Suite)

Que tout soit relié dans l'univers connu et encore inconnu dont nous ne voyons pas la fin, que rien ne soit compréhensible sans recours à une source première à tout ce qui existe, définition même de Dieu, c'est incontestable. Si donc Dieu est cette source de toute existence, puisque le plus haut niveau de l'être est la conscience, il est logique de le concevoir comme conscience, et comme nous ne voyons pas que la matière inanimée, fût-elle caillou, particule ou galaxie, ait conscience de son existence, n'étant nous-mêmes que des êtres limités dans l'espace et le temps, nous ne pouvons concevoir le monde sans une conscience qui lui donne sa réalité.

Tout part du premier principe, le seul dont on peut dire : "C'est comme ça parce que c'est comme ça" (Voir N° 19), principe absolu, dont la meilleure approche est de le concevoir conscience.

Que deviennent alors en regard de Dieu l'espace et le temps, ces absolus de naguère, que nous savons maintenant combien relatifs ? Dire alors que Dieu est infini, c'est le soumettre à ces notions contestables et on est bien obligé de concevoir Dieu non dominé par eux mais les dominant. Dieu n'est pas éternel, mais non soumis au temps. Dieu n'est pas partout, mais non soumis à l'espace. Dieu n'est pas une personne, ce qui le réduirait à lui-même comme chacun de nous. Un Dieu réduit serait un contresens. Devant son mystère il est plus facile de savoir ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. Vraiment le Dieu de la raison pure, origine de toutes choses dans la logique, et non dans le temps, nous laisse bien désarmés dans notre esprit et dans notre sensibilité alors qu'au plus profond de notre être il est inexpugnable.

C'est pour combler cette distance intolérable et désespérante qu'interviennent les religions. On le sent dès leurs principes : Iahvé créa le ciel et la terre : domaine rationnel... et créa Adam : domaine religieux. Allah est grand : domaine rationnel... et Mahomet est son prophète : domaine religieux. Je crois en Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre : domaine rationnel... et en Jésus-Christ, son fils unique : domaine religieux. Je crois qu'il n'y a pas de Dieu : domaine religieux... parce que je ne l'ai jamais vu : domaine rationnel. J'affirme qu'il n'existe pas : domaine religieux et rationnel mais totalement vide de sens car seul un homme qui n'existerait pas aurait raison de l'affirmer.

Or cette idée de Dieu si sèche, si aride, née chez l'homme à un certain stade de son évolution, se révélera tout au long de son histoire et dans l'avenir l'idée la plus excitante, la plus prolifique pour sa raison et sa sensibilité. *(A suivre)*

NIXON, CLINTON ET AUTRES

Il y va de l'honneur et de la force d'une démocratie que son président soit irréprochable mais ce n'est pas quand il est en fonction qu'il faut le démolir aux yeux du peuple qui l'a élu. Il doit en être comme d'un mariage : "Si quelqu'un a connaissance d'un empêchement à cette union, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais".

C'est à sa candidature qu'il faut tout mettre en œuvre pour examiner minutieusement son passé. Une fois élu, aucune révélation, aucune calomnie ne doit pouvoir l'atteindre. Seuls un crime, une forfaiture, un délit grave commis pendant sa présidence peuvent le faire placer en examen secret et aboutir ou non à un jugement public.

Nixon comptera parmi les grands présidents des Etats-Unis. Or les révélations de deux journalistes sur une de ces fautes d'espionnage politique banales mais banalement secrètes ont entraîné sa chute.

Pire encore, une histoire sexuelle intime exposée sans pudeur à la face du monde a failli faire tomber le président Clinton. Ces mœurs hypocrites ne font pas honneur à une grande nation.

Nul n'est au-dessus des lois mais les lois doivent d'abord servir l'intérêt du pays et prévoir toutes solutions de justice qui le protègent.

CONTRE L'EFFET DE SERRE

Pour lutter contre la menace que représente le réchauffement de la planète par l'augmentation de la teneur en CO² de l'atmosphère, voici qu'on nous propose de réduire ses émissions par diverses contraintes visant à limiter l'usage des voitures à carburants fossiles, à renoncer aux centrales thermiques, à pénaliser les industries génératrices de fumée, à modérer les chauffages domestiques polluants, toutes propositions négatives difficiles à faire accepter. On parle bien moins d'un recours positif à la végétation basse et aux grandes forêts.

Le climat dont nous jouissons s'est établi peu à peu pendant des millions d'années moyennant un équilibre entre, d'un côté, les émissions du CO² provenant des émanations organiques et des éruptions volcaniques, plus celui apporté par la combustion lente du méthane remontant des fonds océaniques, et de l'autre, sa décomposition par les plantes vertes qui absorbent le carbone et restituent son oxygène à l'atmosphère, sans parler de la combinaison du carbone au calcium qui a formé les calcaires recouvrant une surface importante des continents et des fonds marins.

Si nous avons peu d'action sur la nature, nous pouvons par contre briser nous-même ce fragile équilibre et c'est bien ce qui arrive aujourd'hui.

Aujourd'hui l'urbanisation, les remembrements, les implantations industrielles ont supprimé de vastes espaces verts. Des montagnes ont été dénudées en un ou deux siècles par une exploitation forestière à outrance et n'offrent plus dès lors que de vastes espaces déserts trop favorables au ski, comme à l'Alpe d'Huez. Mais le record de folie appartient à la destruction systématique par des milliers de tronçonneuses de la forêt équatoriale, véritable génocide de la multitude des arbres qui protègent notre équilibre climatique et renouvellent notre air pur, et que nous paierons au prix fort, si nous n'arrêtons pas le massacre.

Ce délicat équilibre, nous cherchons à le sauvegarder en aval par la réduction problématique de nos activités polluantes mais nous négligeons son rétablissement en amont en ne rendant pas à la planète la part de son manteau de verdure que nous lui avons détruit au préjudice de notre santé, et en particulier ses forêts.

Plutôt que d'essayer de mettre en place un système douteux de restrictions des rejets carbonés imposable à toutes les nations, ce qui ne serait réaliste que dans le cas où toutes seraient arrivées à un niveau d'industrialisation à peu près égal, la priorité devrait être donnée à la restitution intensive des espaces verts supprimés et au reboisement rapide à l'échelle planétaire, lequel ne sera efficace que dans quelques années.

L'arbre est notre meilleur ami puisque déjà devant l'accroissement de la teneur en CO² de l'atmosphère on constate qu'il se met à croître plus vite qu'avant. Une prise de conscience des États devrait le remettre partout à l'honneur.

Regardons par exemple ce que supprime de végétation la surface de nos villes. Pourquoi ne pas recouvrir nos toits de verdure, d'arbustes et même, pour les plus imposants, d'arbres véritables ?

Les cas de telles réalisations sont rares car le coût en est très élevé. Pour le généraliser aux immeubles moyens, une aide publique serait nécessaire, prise sur le budget consacré aux parcs et aux allées boisées des villes. Une meilleure santé générale ne peut que faire réaliser des économies d'ensemble pouvant compenser la dépense.

Il est plus facile d'imposer aux pays industrialisés des dépenses "végétales" qui font marcher les affaires qu'une réduction de leurs activités polluantes qui leur nuit. Dans ce domaine il est moins risqué de pousser que de freiner, d'aiguiller que d'interdire. Prouver qu'une politique de la nature est rentable fera surgir les capitaux comme des champignons à l'inverse de la conférence de la Hayes qui ne sera guère que restrictive.

LA POLLUTION DE L'ARGENT

Celui qui amasse de l'argent seulement pour en avoir est un borné qui s'arrête en chemin : l'argent n'est qu'un moyen intermédiaire, pas un but. Avec son solide bon-sens notre brave La Fontaine s'en moque dans "L'avare qui a perdu son trésor": *Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent - Mettez une pierre à la place - Elle vous vaudra tout autant*

Par contre celui qui travaille pour avoir l'argent qui lui permettra d'atteindre le but qu'il se donne a parfaitement compris son rôle.

Ainsi les grands inventeurs, comme Edison, les grands chefs d'industrie, comme Ford, les grands explorateurs, comme Dumont d'Urville, n'ont vu dans l'argent qu'ils gagnaient que le moyen de réaliser leurs ambitions.

Et qui peut dire que le miséreux Van Gogh n'a pas, lui aussi, réussi sa vie ?

Méfiez-vous de l'argent que vous gagnez et voyez au-delà. Ne vous laissez jamais capturer par lui : il vous détruirait. N'en faites jamais la condition de votre amitié, le maître de votre amour car vous n'auriez que pacotille. Laissez-le toujours à son niveau d'utile carburant, en dessous des valeurs humaines. C'est parce que trop de gens s'en font réellement une drogue qu'il détruit les familles et les sociétés bien plus que n'importe quelle autre drogue. Combien de divorces, combien de guerres, combien de révolutions n'ont d'autres causes que des questions d'argent ?

L'argent étouffe quand on n'en a pas. Si vous n'avez pas d'argent, la société vous rejette parmi les nécessiteux, les exclus, les parias. Vous êtes avides d'argent comme celui qui se noie est avide d'air pour respirer.

C'est lorsque vient le bien-être qu'on se libère le mieux de l'esclavage de l'argent, qu'on se montre le plus généreux. La courbe de l'avidité est alors à son plus bas.

Mais lorsque l'argent commence à s'amasser, la courbe de l'avidité se met à remonter, non plus par nécessité vitale mais par cet égoïsme croissant qui rend âpre au gain, aveugle à la misère d'autrui, sourd à ses plaintes. Alors il faudra que les exclus de la production générale se soulèvent pour que les nantis les entendent et s'en préoccupent, s'il n'est pas trop tard. Sinon une révolution se chargera de rétablir l'équilibre.

Nous assistons aujourd'hui à une montée de la marée financière qui, par les médias, occulte au public moyen la foule des exclus en tous pays de la planète. A entendre les milliards qui passent par la Bourse, tout le monde nage dans la richesse. Si on extrapole la courbe de puissance ascendante des grands groupes financiers, on aboutit à la domination totale de la population planétaire par une infime minorité richissime. Ce danger souvent dénoncé ici est enfin mieux perçu de ses futures victimes potentielles. (*Voir N° 76*)

Face à la puissance de l'argent, la population n'est pas désarmée car elle peut lui opposer celle du nombre. Comment alors se résoudra l'inévitable conflit ? Réponse bien connue ici : comme toujours par l'intelligence ou par la souffrance.

MAJESTUEUX PYLONES

Il n'est pas toujours vrai que les pylônes à haute tension enlaidissent les paysages. Ils sont devenus superbes, fins, élancés, et l'ample flexion des câbles de l'un à l'autre n'est pas étrangère au sentiment d'esthétique qu'ils inspirent.

Il est des esprits pour qui tout ce qui n'est pas naturel doit être caché, comme si l'Homme ne faisait pas partie de la nature.

Pour ces esprits obtus l'utile est l'opposé du beau. Rien n'est plus faux. C'est parce que les ponts étaient destinés à faire passer de lourdes charges d'une rive à l'autre que leurs constructeurs ont dû disposer les pierres en voûtes solides qui n'avaient pas besoin de ciment, bases de l'art roman. C'est parce qu'il doivent supporter tout au long du tablier un poids égal que les câbles d'un pont suspendu sont disposés en gracieuses lignes divergentes. C'est parce qu'il doit respecter strictement les lois d'écoulement des fluides qu'un avion présente une forme aussi parfaite. C'est parce qu'il doit fendre la mer avec la moindre résistance qu'un bateau offre

une silhouette esthétiquement élancée. On admire l'élégance des voiles blanches à la surface des eaux. Or la voile est étudiée uniquement pour utiliser au maximum la force du vent, tirant gratuitement sa beauté de son efficacité même. Lorsque au-dessus des cimes neigeuses se déroule dans le ciel bleu la fine traînée d'un avion, on ne peut que s'émerveiller d'une aussi splendide présence de l'homme. Or les concepteurs de l'appareil ne recherchaient que son rendement. La beauté venait récompenser la technique. *(Voir N° 34)*

L'emplacement est primordial dans la valeur esthétique de toute construction. Terminant l'escalade de la Centrale du Soreiller, nous avons été choqués par les pylônes plantés de l'autre côté de la vallée sur le glacier en dôme de la Girose. Ils juraient avec les cimes. Il serait insupportable de voir le plus magnifique pylône avec ses câbles au sommet du Mont Blanc, alors que le même pylône sur un éperon rocheux au milieu des forêts de la vallée s'harmonise très bien avec le paysage alpestre. C'est pourquoi il est beaucoup plus intelligent de veiller à la position des pylônes que de nous priver de leur esthétique.

Il y a toujours eu des esprits rétrogrades qui s'opposent avec entêtement à tout ce qui est nouveau. Dans l'Antiquité il y eut certainement des gens pour condamner le Parthénon sur l'Acropole, les Pyramides, les obélisques, le phare d'Alexandrie parce qu'ils enlaidissaient le paysage. Ils trouvent asile maintenant dans l'écologie qu'ils déforment pour rejeter tout ce qui est progrès y compris la présence de l'homme dans la nature.

Au contraire la véritable écologie s'intéresse à l'avenir. Elle est une science, la science qui guide le développement biologique et industriel du monde de façon à préserver l'intégrité de la vie partout sur la planète. Elle exige beaucoup de discernement. Son pire ennemi est le sectarisme. Loin de s'opposer au progrès, elle se doit de le devancer et pour cela s'imposer le maximum de connaissances et de réflexion. *(Voir N° 85)*

C'est dire que l'écologie dépasse la politique. Sa vocation est d'être incarnée par une autorité mondiale ayant pouvoir sur la planète entière. L'Homme est en voie de conquérir la Terre. Il a intérêt à y vivre heureux. En attendant quoi ? Il verra.

Mais désormais il doit se prendre en charge lui-même, se corriger, perfectionner son intelligence et sa sensibilité pour faire de son île natale au milieu de l'univers un point de départ vers des conquêtes qu'il ignore encore. Voilà qui dépasse bien des crânes dits écologiques.

DIEU *(Suite)*

Certains prétendent que l'idée de Dieu n'a pas de sens, que le monde est ce qu'il est sans plus. Mais peut-on séparer l'idée de Dieu de l'idée du monde ? C'est bien parce que le monde existe que s'impose à l'esprit le pourquoi de son existence.

C'est bien parce qu'il est stérile et contraire à la plus tangible réalité de considérer que les choses ne sont que des ensembles hétéroclites et sans lien, alors que nous avons l'expérience universelle d'une liaison, d'une relation, d'une interaction, peu importe le mot, de chaque partie avec le tout. Toute la physique le prouve. C'est bien la compréhension de ce tout qui est le plus grand problème qui se pose irrésistiblement à notre raison et à ce niveau plus encore qu'à notre sensibilité. Entre absurdité totale et compréhension même partielle, même imparfaite dans son acquis actuel, avons-nous le choix ? Et c'est à la base, au principe si on veut, de cette unité universelle, que nous donnons le nom de Dieu. Maintenant,

que nous le concevions distinct ou indistinct de sa Création, cela revient pratiquement au même et nous ne voyons guère d'intérêt à cette différence, à part que la première conception semble simplifier bien des problèmes.

Certains disent qu'aucun argument ne leur enlève leur scepticisme et que le problème : "Dieu ou pas Dieu ?", On a beau chercher, n'a pas de solution. D'autres disent qu'il n'existe de réalité que ce qu'on voit ou qu'on peut atteindre par la science et que l'idée de Dieu n'est qu'une fable.

Entre les deux, il y a un abîme. Les premiers pensent que la compréhension d'une entité première qu'ils ne nient pas, est impossible, les seconds affirment avec une foi absolue qu'à la base de tout il n'y a rien.

C'est cette seconde position qui est intenable et nous ramène au *N° 19*.

Nous sommes ici au sommet de la déduction logique et de la plus fine intuition. C'est pourquoi nous estimons débilés les esprits négatifs qui viennent rejeter toute réflexion et piétiner un mystère aussi sensible de leurs gros sabots. On peut être nihiliste et chercher à comprendre sérieusement l'opinion des autres sans se prendre pour l'intelligence même opposée à des imbéciles. La modestie sied mieux aux esprits supérieurs.

Assurément le nihiliste peut se prélasser dans la paix du caillou insensible alors que la fleur se tourmente de l'eau et du soleil pour éclore. Il n'en reste pas moins que si la question de Dieu ne se posait pas, elle n'aurait pas tourmenté les plus grandes intelligences de l'histoire et, après une certaine dépression à l'orée de la science, elle ne reparaitrait pas aujourd'hui au premier rang de la pensée scientifique elle-même.

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE

A notre sens, l'alpinisme bien compris est un des sports les plus complets qui soient.

L'escalade exerce tous les muscles dans leur plus grande extension. L'altitude développe une excellente capacité respiratoire. Les longues heures d'efforts favorisent l'acquisition de réserves de longue durée. La découverte de multiples dangers apprend à les neutraliser par une attention soutenue. Apprivoisées, les parois et les pentes de glace affolantes se gravissent avec une tranquille maîtrise de soi. Le gel, le brouillard, le blizzard convenablement affrontés renforcent les défenses du corps. Rien n'attise plus la volonté de recommencer que l'échec d'une course par suite de mauvais temps, d'un défaut de préparation, d'une erreur de parcours, d'un oubli stupide, d'une blessure qui vous immobilise pour un temps. S'il y a des montagnards qui pour de telles raisons ont abandonné la montagne, nous n'en avons jamais vu.

Mais le vrai montagnard n'est pas qu'une belle machine à grimper, comme on en voit quelquefois.

Il sait savourer les matins des grandes courses où le ciel fourmillant d'étoiles respandit sur les sommets obscurs, le pur joyaux de Vénus lorsqu'elle précède l'aube, le premier rayon de soleil illuminant de rose les neiges alentour, les chandelles de glace pendues aux rimayes, le vol superbe des choucas qui se jouent des rafales de vent, le jeu des nuages au-dessus des abîmes, le flamboiement des derniers rayons d'un soleil qui s'ovalise avant de s'éteindre sous les lointains, les premières étoiles qui s'allument, le chant des torrents qui anime l'ombre nocturne des altitudes, et même les fournaises nuageuses qu'embrasent par saccades les éclairs aux soirs d'orage quand on est bien à l'abri.

On trouve tout dans la montagne, chacun selon son état d'esprit, y compris le réconfort à une souffrance de cœur ou à celle d'un deuil, souffrances souvent secrètes parce que pudiques. Ce que nous lui avons apporté dans le tourment, la montagne nous le renvoie dans la sérénité.

On trouve tout dans la montagne, le plus heureux étant l'amour, celui qu'elle a forgé entre deux êtres qui se connaissent et s'estiment pour avoir partagé les mêmes efforts, subi les mêmes échecs, exulté de la même joie aux voies et sommets réussis, goûté ensemble aux sources d'eau vive, passé parfois tous deux la nuit à la belle étoile, affronté les mêmes risques, relié leurs vies à la même corde, s'être peut-être querellés plus d'une fois, mais se tenant toujours par la main. Aussi solidement formée, une telle cordée peut affronter sans crainte les inévitables tribulations de la vie.

PRUDENCE ET TOLERANCE

Les mentalités ont fait des progrès incontestables depuis quelques décennies. S'agissant de ce pensent, croient ou professent les uns et les autres, personnellement ou en groupe, on ne rencontre plus guère que des attardés pour ricaner devant un lieu de culte ou même des croyants obtus d'une religion en faire autant de toute religion autre que la leur.

C'est que notre siècle a infligé de sévères leçons à ces esprits bien campés dans leurs certitudes négatives au nom de leur prétendue raison. Ils avaient tout vu, tout appris et rejetaient avec condescendance dans la poubelle des utopies toute croyance comme toute

prévision dépassant leurs petites connaissances physico-chimiques. "Cette face cachée de la Lune à jamais inconnue aux hommes". Quiconque aurait prédit qu'en moins d'un siècle des hommes y débarqueraient se serait attiré les quolibets des imbéciles. Comme de prédire nombre de choses qui aujourd'hui nous sont banales, ne serait-ce que de sortir un petit appareil de sa poche et parler à un tiers se trouvant à Toronto. Pour ses lecteurs, Jules Verne ne prédisait pas que les hommes iraient dans la Lune. Il les faisait simplement rêver en tant que romancier, comme Perrault avec le conte de Cendrillon. Et les religions soulevaient le même sourire et la même commisération que la croyance futuriste en un engin capable de faire sauter une ville entière ou en un appareil merveilleux permettant de se voir et de se parler d'un bout de la Terre à l'autre.

Pour être dans le vrai, il faut absolument reconnaître, ce que trop de croyants, eux aussi mentalement figés, ne font pas, que la recherche religieuse a entraîné avec elle une foule de légendes, d'âneries même, et servi, à tous âges et en tous pays, bien des intérêts politiques et financiers qui se l'accaparaient. Il est trop facile au nom de la Foi de monter les têtes fragiles et de les lancer contre un adversaire. Le fanatisme religieux n'a d'égal que le fanatisme antireligieux. Notre siècle ne l'a que trop prouvé.

Maintenant les gens simples ne s'étonnent plus de rien et les intellectuels, troublés par la relativité de l'espace et du temps, ne s'arrêtent plus, lorsqu'ils vont au bout de leurs réflexions, à la superficialité des croyances mais s'interrogent sur ce qu'elles peuvent recouvrir. En tous cas, personne ne mettrait aujourd'hui sa tête à couper pour tenir les positions de naguère. La réalité révèle tellement d'effarants mystères qu'au lieu d'affirmer il est plus prudent d'attendre.

TOUR EIFFEL DE LUMIERES

Il ne doit pas rester beaucoup de gens pour réclamer la destruction de la Tour Eiffel, la grande parisienne qui resplendit aujourd'hui de tous ses feux sur tous les écrans du monde. On admire ses concepteurs qui sont parvenus à la faire réaliser dans toute son ampleur pour une simple exposition alors qu'elle devait être démolie après. Ce magnifique pylône date de près d'un siècle et demi et il reste aujourd'hui un chef-d'œuvre de technique et d'architecture comme l'une des sept merveilles du monde, chef-d'œuvre mis en valeur par un emplacement de toute beauté.

La Tour Eiffel est tellement entrée dans notre subconscient qu'en prononçant son nom on ne pense ni à une tour, ni à un ingénieur. On ne voit que la belle silhouette, élancée et ajourée.

Or l'annonce de son projet souleva un tollé général non seulement chez les artistes mais chez les intellectuels de l'époque et, après l'exposition qui marquait le centenaire de la Révolution, beaucoup n'eurent de cesse de la voir démolie... à cause de sa laideur dans le ciel parisien, comme ces pylônes construits maintenant en plein milieu d'un lotissement de villas. Les rétro écologistes actuels ne manquent pas d'ancêtres, écologistes du reste que de nom car l'écologie est la science qui guide le développement de l'humanité et non son recul. Rien moins que rétro, elle fait face à l'avenir.

De tous temps il y eut des esprits rétrogrades figés dans leur opposition systématique à la montée matérielle et spirituelle de l'humanité. Ils trouvent leur aliment maintenant dans l'art où à leurs yeux aucune réalisation technique ne peut trouver place. Ils ne voient pas la beauté d'une double voie ferrée filant vers les montagnes, de deux cheminées blanches d'où s'élèvent paisiblement dans le soleil du matin des nuées de vapeur d'eau éblouissantes, de la courbe harmonieuse de la plupart des grands barrages, d'un phare isolé sur un rocher au milieu des vagues balayant l'immensité marine de ses rayons diaphanes, d'un majestueux navire fendant l'étendue bleue de l'océan, du vol imperturbable d'un avion de ligne traversant droit les nuages, d'un pont réussi enjambant d'une seule travée une vallée sauvage, d'un firmament de lumières qu'offre toute ville quand on la découvre de haut... Non, ils ont des idées reçues sur la beauté, bien ratatinés dans leur conventionnel, et rien de ce qui sort de nouveau ne trouve grâce à leurs yeux. *(Voir N° 34 et 92)*

Pendant plus de trente ans, la Tour Eiffel fut protégée contre ses détracteurs par son esthétique et la sympathie populaire jusqu'à ce que l'avènement de la radio lui donne une justification technique, à l'inverse de nos plus beaux pylônes qui doivent leur existence à leur seule utilité et leur esthétique à leur perfection technique.

Viendra l'heure où on ne transportera plus l'énergie par câbles. Alors on classera certains pylônes particulièrement réussis et bien placés au patrimoine de l'humanité comme témoins de toute une époque. Les nouveaux rétros les admireront à leur tour mais pour répudier tout ce qui sera réalisé par la suite tant on retrouve toujours les mêmes retardataires tout au long de l'histoire.

COURAGE, CONCORDE !

Mettre fin au vol d'un appareil qui n'a pas eu d'accident grave depuis trois décades et pour un débris de fer indépendant de lui semble excessif.

Avion superbe en avance sur son époque. Malgré l'abaissement inélégant de son nez aux approches alors que la vision des pilotes serait assurée à présent par vidéo, l'étroitesse claustrophobique de sa cabine, la petitesse de ses hublots dont rares sont ceux qui laissent regarder en bas, il n'en restait pas moins un avion de ligne sans rival, et de loin, allant à la latitude de Paris à New-York plus vite que la rotation de la Terre.

Apollo, Concorde, deux réalisations permettant aux hommes de s'évader du sol terrestre qui marqueront leur siècle et resteront très en avance sur leur époque, deux symboles des temps futurs, inimaginables au siècle dernier, relevant du divin il y a seulement quelques générations.

Et nous revenons à ces débuts où l'homme ne voyait autour de lui que des animaux, des poissons et des plantes et un sol inerte. Il n'avait rien, absolument rien, mais il était doté d'une

intelligence qui lui assurerait un triomphe éclatant sur tous ses rivaux et quel triomphe ! Alors n'allez pas nous priver du Concorde et redonnez-nous vite un Apollo pour foncer cette fois sur Mars.

VINCENT SCOTTO DISAIT

Vincent Scotto disait à peu près ceci : J'ai fait trois cents chansons. Deux cent cinquante ne valent rien. Trente sont passables. Dix-sept excellentes. Trois des chefs-d'œuvre. Eh bien, si je n'avais pas fait les deux cent cinquante qui ne valent rien, jamais je n'aurais fait les trois qui sont des chefs-d'œuvre.

Il énonçait ainsi un processus général. La réussite ne s'obtient que par une sélection parmi un grand nombre d'essais. S'il n'y avait pas ce nombre, il n'y aurait pas de sélection et donc pas de réussite. Aussi ne faut-il pas déplorer la masse d'échecs dans la marche vers la réalisation de l'union mondiale. Elle se fait encore par la lutte entre les puissances nationales ou internationales, guerres proprement dites, exactions économiques, exploitation des pauvres par les riches...

Nous assistons de plus en plus à l'âpre et longue lutte de l'intelligence contre la souffrance. Combien de négociations, combien d'essais, combien de fatigues faut-il aux êtres d'exception pour faire admettre par ceux qui règnent sur les sociétés et les nations qu'il est de l'intérêt du monde et finalement du leur propre de mettre sur pied une organisation commune visant le bien de tous, épargnant à tous les vicissitudes des luttes fratricides de toutes natures, stimulant l'énergie de chacun par l'avantage directement perçu d'une vie passionnante et libre dans la mesure où elle vise aussi bien le bonheur de tous que de chacun.

Ce but qui peut paraître utopique, mais l'utopie s'est si souvent réalisée, ne peut s'atteindre que par un grand nombre d'essais ratés. Chaque échec est un enseignement dont les êtres efficaces savent tirer parti. L'échec est un pas en avant vers la réussite.

Aussi, contrairement aux pessimistes en tous genres, ne nous désespérons pas de voir se répéter les vieux malheurs du monde. C'est à force de provoquer leur propre malheur que les bornés finissent par comprendre. Vincent Scotto savait-il que son cas était universel ?

ULTIMA VERBA

(Voir absolument N° 19)

Au lieu que tout soit vide, tout est plein, si bien que nous pouvons tailler dans ce plein tout idéal, toute théorie sur le temps et l'espace et faire toute supposition avec la certitude que la vérité est tellement vaste, tellement inexplorée que nous sommes sûrs d'en saisir au moins une parcelle à la seule condition de ne jamais contredire ce plein de quelque façon que ce soit. La certitude absolue est l'Être. Tout ce qui va contre cette certitude est erreur absolue. Telle est la vérité que jamais aucune intelligence en quelque domaine que ce soit ne pourra nier, jamais.

C'est cette vérité de l'Être, que d'aucuns appellent Dieu, qui nous protège du désespoir absolu, aussi bien personnel que collectif.

C'est par cette vérité première que peuvent se justifier, par mille et un côtés, toute religion, toute philosophie, toute science hormis quoi que ce soit qui ne la respecterait pas. C'est contre elle que se brise le nihilisme, cette religion du néant révélant l'indigence de qui la soutient.

A partir de là peuvent diverger croyances, philosophies et même sciences car la réalité est si complexe qu'aucune ne peut la saisir sans erreur, sans sueur et sans larmes, s'opposant souvent entre elles en violences ouvertes ou larvées selon les interprétations qu'on en donne. Les intérêts égoïstes, les basses ambitions, tous les fanatismes, la niaiserie, le vice et l'hypocrisie, bref tout ce qu'engendre de maux la bêtise collective et individuelle, viendra se mettre au travers de la recherche que depuis l'aube de sa raison l'humanité poursuit sur son destin. Mais celle-ci va toujours de l'avant car il y a et il y aura toujours des esprits et des cœurs d'exception pour la faire avancer contre vents et marées. Poussée de plus en plus par le fouet cinglant de la souffrance, de plus en plus tirée par l'intelligence et consciente que seule, l'intelligence peut lui ouvrir le bonheur, l'humanité se cherche, se comprend, s'unifie et approche du stade où elle commencera enfin à prendre son essor.

Bien entendu, les individus, peuples et peuplades n'ont pas suivi tout au long des âges notre raisonnement cartésien pour arriver à l'idée de Dieu telle que nous la concevons, fort diaphane d'ailleurs, mais qu'il nous est impossible d'éliminer, sauf à fermer obstinément les yeux.

Nous sommes comme au sommet d'une montagne voyant par quels tours et détours sont arrivés les grimpeurs, les voies qu'ils ont découvertes, les erreurs qu'ils ont commises, les obstacles qu'il leur a fallu surmonter pour arriver jusqu'à nous.

Vue depuis le départ, le cheminement de la pensée humaine au cours de l'histoire se décrit différemment. Ce fut probablement une marée d'intuitions plus que de réflexions qui a dû au début lentement se lever dans les esprits primitifs.

C'est poussés par une intuition confuse que depuis leur apparition les hommes ont d'abord senti plus que compris que le monde ne se limitait pas à leur petit bout d'horizon que caressaient les astres familiers et que leur vie ne pouvait se résumer à quelques décades. Ils se sont probablement vus très vite entourés de mystères, s'en sont naturellement effrayés, et leur imagination a dû fonctionner en roue libre pour les conjurer, pour apporter les premières réponses aux premières redoutables questions qu'ils se posaient sur leur existence et celle du monde.

La première perception de la mort fut certainement angoissante. Et quoi de plus naturel et de consolant que de "découvrir" que les ancêtres vivaient au-dessus d'eux, désormais à l'abri de la mort, principale caractéristique de la divinité.

Quant aux forces néfastes ou favorables de la nature, quoi de plus simple que de projeter sur elles sa propre conscience, de leur affecter une âme. C'était bien l'explication la plus facile, celle que "découvre" un petit enfant qui bat sa petite voiture qui lui a fait mal ou qu'il embrasse pour qu'elle roule bien. C'est ainsi qu'il y eut des démons et des dieux.

Au départ prévaut le sentiment de danger. Tout est hostile, la forêt, le désert, la savane, les glaces, les autres animaux, les maladies aussi et on est bien forcé de se défendre et d'attaquer à son tour pour manger. On ne peut vivre sans s'opposer à tout ce qui n'est pas soi ou son clan.

Ainsi naissent des groupements de plus en plus importants, l'union faisant la force, et de plus en plus organisés, mais la mentalité qui domine est une mentalité d'opposition. Et dans l'imaginaire il est prudent, parfois urgent, d'amadouer les forces maléfiques en leur offrant des sacrifices, autant du reste que d'en offrir aussi aux forces bénéfiques pour gagner leurs faveurs, toutes forces qui se présentent naturellement à l'imagination primitive sous des visages de dieux.

Cette mentalité d'opposition règnera entre les partisans des diverses croyances, chacune voyant en l'autre un adversaire mortel à détruire. Les conflits entre les hommes s'accompagneront à chaque fois de conflits entre leurs dieux.

Mais avec le temps les esprits avancent et les plus doués passent de l'opposition à la synthèse. Ils sentent que les dieux n'expliquent pas tout, qu'il doit y avoir au-dessus d'eux quelque chose de plus universel en qui ils verraient mieux l'unité du monde. Et les penseurs des grandes religions en arrivent progressivement au monothéisme.

Le sommet est atteint. Il ne reste plus, un plus qui durera des siècles tant il y a dans les grandes religions des dogmes intouchables à modifier, plus qu'à faire leur synthèse en une unique religion qui perdra sans doute son nom au confluent de la science déjà confondue avec la philosophie.

Qui ne voit dans ce bouillonnement millénaire une constante recherche de l'humanité aspirant à connaître le monde, à se connaître elle-même et à découvrir sa raison d'être. Religions, philosophies, sciences, par tous les chemins qu'elle découvre l'humanité marche vers son unité et, lorsqu'elle y parviendra, elle sera majeure, discernera l'essentiel et décidera seule de son avenir.

Il n'est pas besoin pour comprendre cela de se fourvoyer dans un nihilisme qui démolit tout et retourne à l'animalité où on n'avait pas encore l'idée de se connaître et de connaître le monde.

C'est au sein des multiples croyances qu'ont avancé les réflexions les plus ardentes, que tant d'esprits se sont affrontés, passionnés, souvent impitoyables entre eux parce que convaincus dans leur générosité qu'ils dénaient le sort du genre humain et devaient le protéger à tout prix.

On sort maintenant mais non sans mal de cet antagonisme somme toute primitif pour unifier dans une vaste synthèse tous les apports de la pensée humaine depuis plus de dix mille ans.

Quand on a compris cela, on brise les entraves de tous ses sectarismes, qu'ils soient religieux ou antireligieux, pour aller délivrer ses compagnons et respirer avec eux l'air pur d'un avenir aux lointains sans limites, "comme un prisonnier libéré s'émerveille de l'immensité de la mer".

Pouvait-on mieux que par cette image de Saint-Exupéry exprimer pareil soulagement ?

BLAISE PASCAL

(Voir N° 78)

A notre connaissance, l'esprit le plus complet des temps modernes. Il aurait fait bonne équipe avec Einstein. On a dit qu'aujourd'hui il serait athée. Il y a cent ans peut-être, maintenant non. Très informé de théologie, foncièrement scientifique, plus penseur que Descartes trop systématique donc limité, il a réfléchi avec une extrême intuition sur tous les sujets qui tourmentent le génie humain. S'il n'a pas remis ouvertement sa religion en question, il l'a sûrement fait. Mais, devant la perspective de l'immense chemin à parcourir pour arriver à une conception rationnelle du monde, il a survolé d'un coup d'aile tous les siècles à venir pour couper court aux recherches millénaires et atteindre par pure intuition une certitude qu'il traduisait en termes bibliques : *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et non Dieu des philosophes et des savants*. Ainsi ouvrait-il l'horizon tout entier à son cœur et à sa raison.

RETRAITE SI ATTENDUE

On nous parle partout de la retraite comme si elle était le but de la vie, une libération, une récompense de tant d'années de labeur, des vacances perpétuelles. Est-elle en fait si enviable ?

La retraite, on sait comment elle commence, on sait comment elle finit. La façon dont on la vit fait toute la différence. Une minorité sait s'organiser pour faire de la retraite une époque attendue de plein travail où jamais on n'aurait été aussi actif. Le guide toujours obligé de veiller à la sécurité du client se lance dans des premières qu'il convoitait depuis toujours. Le scientifique n'ayant plus à se morfondre dans des tâches inférieures entreprend des recherches qu'il avait toujours eu envie de faire. Maintenant qu'il a le temps de poursuivre ses études sur les Incas, le professeur part sur place au Pérou. Le chirurgien tient à se prouver que telle opération est réalisable. Le maçon va construire lui-même sa maison... Tous avaient un travail dans lequel ils se sentaient enfermés. A présent, voici qu'ils peuvent s'éclater, mais en déplorant qu'ils n'aient pas pu le faire à l'époque où ils avaient le plus de force et d'endurance. Le manque de disponibilité que laisse actuellement le travail valorise pour eux la retraite.

Mais pour la majorité la retraite est-elle si enviable ? Est-ce si enviable pour celui qui plaçait dans sa fonction sa principale raison de vivre de se voir mis au rancart ?

Même le simple cheminot peut trouver sa retraite quelque peu amère. Le premier jour il savoure de pouvoir rester au lit comme en vacances alors que ses copains sont "obligés" de se rendre au travail. Le huitième jour, il entend avec un peu de nostalgie partir les trains. Un mois après il va rencontrer les copains au dépôt des motrices : Tu en as de la veine, lui dit-on. On l'envie. Il ne le ressent déjà plus ainsi. Il regarde s'éloigner avec un sourd regret le train qu'il conduisait habituellement, son train. Ce n'était pas toujours drôle. S'il faisait un sale temps, s'il était un peu patraque, cela lui coûtait, mais il fallait bien que le train parte. C'était son rôle à lui de le conduire. Il participait à la vie de tous. Il s'en rend compte maintenant qu'il se sent mis au panier, inutile, tout juste bon à taper le carton avec d'autres retraités pour tuer le temps ou à s'abrutir devant sa télévision.

Ce qui l'étonne, c'est de voir passer les samedis et les dimanches avec indifférence. Comme il était long à venir ce samedi soir où il irait retrouver Marie-José pour aller s'éclater ensemble la soirée dans une boîte ! Plus tard, où il aurait le week-end pour faire du sport ou son jardin ou partir à la campagne avec sa femme et ses gosses ! A présent : Encore samedi ? Ah, déjà !

Autre chose : avant, un mal de dos, une simple fatigue, un rhume, on ne s'y arrêtait pas. On le sentait à peine, juste pour s'en plaindre, et on faisait son boulot avec les copains qui, souvent, râlaient eux aussi contre quelque rhumatisme. Aujourd'hui le moindre bobo, quelle affaire ! Pour un rien on remet un petit travail, on reste dans ses pantoufles parce qu'il fait un peu froid ou un peu chaud ou un peu sombre ou un peu clair ou un peu de vent ou la pollution... Résultat : l'organisme et le mental n'ayant plus d'obligations, plus de stress, ne luttent plus. Ils s'étiolent et ils iront vite baissant jusqu'à, oui, jusqu'à... Mais notre cheminot retraité finira par se faire à son sort. Il se transformera lui-même en vieux sans plus rien attendre que...

Nous sommes victimes d'une antique malédiction selon laquelle travail et plaisir sont contradictoires. "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front". Ce fut vrai pour la plupart des travailleurs au cours des temps mais les techniques ont rendu le travail plus facile. Il n'exclut pas le plaisir sinon l'intérêt s'il est apprécié. Qu'il impose des contraintes n'y change rien. L'ardeur qu'on déploie pour un club de sport impose aussi des contraintes mais on les remplit avec passion.

Si donc on arrive à laisser à chacun le choix de son travail, si on rend celui-ci plus facile, plus intéressant, s'il exige moins d'heures dans une semaine, alors trente ans de travail, trente ans de repos, c'est idiot. On prive les plus jeunes d'une part des loisirs dont surabondent les anciens et dont ils profiteraient mieux. On prive les anciens des tâches qui les valoriseraient, utiliseraient leur expérience et surtout leur assureraient une bonne forme intellectuelle et physique. L'ancien système de la retraite est maintenant dépassé. Il faut le supprimer.

Supprimons cette frontière qui coupe la vie en deux, celle de l'activité, celle du repos, sorte de mise hors service. Appelons rôle social le travail en échange duquel nous bénéficions de celui des autres. Consacrons à ce rôle social les lundis, mardis, mercredis, peut-être les jeudis, et à la liberté individuelle les autres jours, y compris les congés actuels, le tout avec des variantes selon les professions. Plus de retraités, ni de troisième âge, le maintien de la participation de tous selon les moyens de chacun à la vie active et à la progression de la société. Quant aux journées rendues indisponibles par l'âge, elles seraient indemnisées au même rang que celles rendues indisponibles par la maladie, la maternité, l'infirmité, l'accident. Les assurances pourraient toujours apporter un complément désirable. Plus de problème avec la durée moyenne de la vie.

Impossible, dira-t-on, de mêler travail et loisir si on veut que l'économie puisse fonctionner ?

Allons donc ! Il y a trente six moyens d'y arriver pour peu qu'on s'organise intelligemment, en visant l'intérêt général par-dessus les égoïsmes privés. Du moment qu'on est ensemble pour produire et satisfaire les besoins de tous, une répartition du rôle de chacun est-elle si difficile ?

La suppression de la retraite, avec son odeur d'antichambre plus ou moins lointaine de la mort, permettrait à tous de vivre plus intensément. Au lieu de se voir à un certain âge relégué au rang des inutiles, payé à ne rien faire, de plus en plus dépassé par le progrès et l'évolution de la société, on resterait un acteur de la fête de la vie où les expérimentés apportent leur compétence, les nouveaux leur dynamisme. C'est ce qui renouvelle la vie qui alimente la joie de vivre. A son premier voyage en avion, on vit un rêve. Par la suite on prend vite l'avion avec indifférence. Le premier TGV bruissait de caméras, aujourd'hui on s'en sert comme du métro. Les enfants s'extasient de tout ce qu'ils découvrent. On est vieux quand on ne participe plus à l'évolution de l'humanité, fossilisé si on ne s'y intéresse plus.

L'idée de supprimer la retraite peut faire grincer des dents. Mais ceci n'est aucunement une provocation. Qu'on y réfléchisse au sein d'une nouvelle organisation professionnelle. La société en serait radicalement rajeunie.

CONFIDENTIEL 2001

J'écris Reliance parce que c'est le moyen le moins onéreux que j'aie pu trouver pour faire passer des idées que j'ai adoptées à la lumière d'une culture constamment renouvelée et soumise à critique, idées principalement axées sur deux pôles qu'on a prétendus antagonistes : le fondement (je dis bien le fondement) de la pensée religieuse et l'avancée la plus accessible pour moi de la pensée scientifique, les deux convergeant sur la philosophie.

Pour le reste, ce sont des opinions sur toute sorte de sujets, notamment ceux qui me tiennent le plus à cœur, comme la justice, l'économie, l'évolution... ou qui semblent mériter la curiosité.

Deux règles de base me guident : une indépendance absolue et l'acceptation totale de la liberté de contradiction des autres.

J'ai toujours suivi la même ligne de pensée qui s'est construite et progresse au fil des années. J'ai toujours remis en cause avec le souci de la vérité les renseignements que je recueillais de tous côtés sans a priori d'aucune sorte, ce qui est pour tout le monde extrêmement difficile et dont je me méfie pour moi-même.

Des idées toutes faites, nous en avons tous. Elles dictent tout de suite notre réaction à chaque information qui arrive. Au lieu d'accueillir celle-ci d'une façon objective et neutre, nous lui accordons instantanément notre faveur ou la rejetons. Le cas est patent en politique où la même phrase sera entendue différemment si elle est prononcée par un homme de droite ou par un homme de gauche selon qu'on est soi-même de droite ou de gauche. En matière de croyance, c'est la sensibilité plus que la raison qui l'emporte. Elle joue un rôle non négligeable en philosophie et il est difficile de l'éliminer de la science même. Les idées toutes faites, une mentalité traditionnelle ou acquise, des réactions purement affectives, un vécu sentimental ou son rejet, non moins sentimental, attendent l'information à la porte d'entrée, renvoyant la réflexion rationnelle au sous-sol. Celle-ci aura bien du mal à remonter ensuite sans ascenseur. Chez la plupart des gens elle est constamment repoussée par le mur d'idées préconçues que leur sensibilité lui a élevé une fois pour toutes.

Ce que je trouve pitoyable, c'est que des jeunes intelligences soient les jouets d'idées toutes faites de quelque côté qu'elles arrivent, qu'elles se fossilisent dans des opinions qui ne s'examinent pas, qu'elles s'enferment dans leur petit trou quotidien sans jamais réfléchir. Avoir ses idées, pas forcément opposées à celles des autres, mais ses idées à soi, pourvu surtout qu'elles se tiennent, voilà qui donne une vraie personnalité mais une personnalité capable de s'enrichir de la personnalité des autres.

Cette ligne de pensée née à mon adolescence et qui se poursuit à travers "Plus haut, les hommes", "A la recherche d'une vérité", un peu par "Le pain et la monnaie", je la prolonge dans Reliance.

Tant pis si je choque. Tant pis si je me choque moi-même. Ce n'est pas parce qu'elle ne me plaît pas ou qu'elle va contre mes pensées favorites, qu'une vérité cesse d'être une vérité. Je me suis donné pour règle qu'un seul fait constaté ou prouvé qui va à l'encontre de ce que je sais ou de ce que je pense, m'oblige à réviser radicalement ma position, même à l'abandonner totalement.

Voilà pourquoi je veux être seul à écrire Reliance pour ne pas me laisser influencer par des sensibilités étrangères qui n'ont pas la même éthique de vérité mais discutent selon leur sensibilité propre dont ils peuvent ne pas se rendre compte eux-mêmes.

Voilà pourquoi je suis parti volontairement d'esprits les plus éloignés de ma sensibilité première, plus particulièrement Jean Rostand et Jacques Monod à cause de leur intégrité face aux réactions sentimentales qui faussent tout dès le principe. Si je ne suis pas d'accord avec quelqu'un, je ne veux pas que ce soit en vertu chez moi de réactions premières, mais à la suite d'une réflexion aussi raisonnée que possible.

Reliance me permet de faire passer mon message à peu de frais. Mais la surface disponible est restreinte. Je n'ai pas le droit de perdre une seule ligne, pas plus que de paraître écourter un article faute de place. Je me dois d'être concis. Bien des phrases sont des têtes de chapitre. Pas de place pour citer mes sources. Mais j'y ai gagné en densité d'écriture car je me suis aperçu qu'on pouvait en dire autant avec beaucoup moins de mots. Par ailleurs le système de renvois à des numéros antérieurs assure une continuité dans toute la série.

Il y a très longtemps que j'ai remarqué que ce sont les idées de base qui gouvernent le comportement intellectuel et matériel des gens comme des groupes ou sociétés. Si à l'origine, une idée de base est fautive, tout le reste du raisonnement en sera faussé.

Voilà pourquoi je me garde de m'enfoncer dans les chiffres et les détails érudits au milieu desquels on perd de vue les données de départ. Je m'en tiens au raisonnement qualitatif, celui qui à la fois est à la source de la pensée et a le dernier mot.

En matière philosophique, au lieu d'opposer systématiquement science(s) et religion(s), comme on ne l'a que trop fait d'un côté comme de l'autre, les inclure dans la recherche millénaire de l'humanité sur son propre destin permet de les grouper dans une théorie globale qui se tient, élimine bien des contradictions et facilite grandement leur compréhension, solide comme un phare.

Mes meilleurs fournisseurs en informations sont les scientifiques, mais je dénie à aucun le droit de m'imposer son opinion en dehors de sa science. Je lui fais totalement confiance dans son domaine mais s'il en sort pour nous imposer les conclusions philosophiques, morales, sociales qu'il en tire, je lui dis non. Je lui demande des faits aussi sûrs que possible, c'est tout. Après, je suis assez grand pour y réfléchir moi-même par mes propres moyens. "Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre".

Qu'il pleuve, qu'il vente, je poursuis Reliance en toute indépendance, n'ayant de comptes à rendre à personne, totalement réfractaire à qui voudrait m'influencer. Par contre, je ne suis pas rivé à mes idées. Si on m'apporte la preuve d'une erreur, j'opère un virage à 180° sans le moindre complexe.

Je crois avoir un message à transmettre, comme nous avons tous un message à transmettre, ce que nous apprenons à nos enfants entre autres. Je n'ai pas la prétention de posséder la vérité. Celle-ci est si vaste, si complexe, que cette prétention serait une royale ânerie. J'estime que

chacun doit apporter sa goutte d'eau à cette vérité qui est l'objet de la science, de l'intuition, de la réflexion personnelle. Cela implique qu'il est de la moindre honnêteté de respecter la goutte d'eau des autres pourvu qu'elle soit pure de tout parti pris, de toute haine ou mépris. C'est là peut-être le plus difficile car on est plus influencé par qui on aime que par ses adversaires. Que chacun s'examine sur ce point. Je reconnais l'avoir beaucoup été avant de revendiquer ma pleine liberté de pensée devant les autres, non sans crainte d'ailleurs. Mais la liberté une fois goûtée, on n'a plus envie de la perdre.

L'INDEPENDANCE D'ESPRIT

L'indépendance d'esprit est la plus élevée des libertés, celle qu'on a avec soi-même.

Or sa conquête est très difficile au point que rares sont ceux qui peuvent la revendiquer. Etre libre vis-à-vis de soi-même, c'est refuser de se laisser influencer par ses affections, ses habitudes, son éducation, ses réactions coutumières, son âge, son état mental aussi. Il est tellement connu que l'optimisme ou le pessimisme dépendent souvent du bon ou du mauvais fonctionnement des glandes endocrines, ce qui sert de prétexte à beaucoup pour tenter de faire passer l'homme pour une machine.

Nous avons tous des pensées coutumières qui se mettent en marche comme une cassette dès qu'on aborde tel ou tel sujet. Elles ont été forgées au cours de notre enfance et de notre éducation, au hasard de notre vécu, de nos réussites, de nos échecs, de nos amours heureux ou malheureux (ceux qui sont vrais, donc au masculin) etc... si bien que nous sommes esclaves d'a priori dont nous devons nous délivrer si nous voulons penser juste.

Il est des domaines où il est facile de se protéger, là où deux et deux font quatre quelle que soit notre éducation ou notre humeur. La densité du mercure reste la même pour les pessimistes et les optimistes, pour les croyants et les incroyants, comme pour n'importe quel homme politique, mais que nous entendions certains mots tabous et se déclenchent suivant les gens des réactions automatiques prenant la place de toute réflexion.

Pylône, radioactivité, barrage, ozone, pétrole, vaccination, extrême droite ou gauche, sexualité, religion, immigration, capital, exclusion, mendicité... Que de mots soulèvent en nous des idées toutes faites barrant la route à toute réflexion !

Exemple type : nous vivons depuis toujours dans une radioactivité naturelle mais du fait qu'elle est naturelle, comme nous l'avons entendu dans une conférence, celle-ci est inoffensive. Puisqu'elle est naturelle, l'électricité, elle aussi, est donc inoffensive, la foudre par exemple.

Un excellent exercice de souplesse mentale consiste à prendre par instants systématiquement le parti opposé à nos réactions habituelles.

Celui qu'on déteste et qui le mérite bien, je vais lui trouver des qualités réelles. Quel régime plus odieux que celui de Hitler ? Je reconnais que les défilés hitlériens ne manquaient pas de grandeur wagnérienne. Le colonialisme est du pur esclavagisme. Les pays exploités ont tout de même bénéficié par quelques côtés de notre progrès. C'est en ne visant que leurs propres intérêts que les Français et les Anglais ont reconstruit le canal de Suez, oui mais les Egyptiens n'en ont-ils pas retiré des bénéfices et à leur départ les autres ont-ils emporté le canal avec eux ? Ma religion est la seule vraie et tout ce qu'enseignent les autres est faux, de même qu'un seul parti est valable, tout ce que proposent et font les autres est mauvais. Je vais jouer à me mettre à la place d'un de mes adversaires et m'efforcer de penser comme lui..

Il est bon de revenir ici sur deux articles :

"L'étiquttomanie" du N° 13 est à préciser : ce n'est pas quand on se dit de droite ou de gauche qu'on est hémiplegique mais quand on est stupide au point de tenir systématiquement pour faux et mauvais tout ce que dit ou fait le parti opposé.

Qu'il soit de droite ou de gauche par ses tendances ou convictions, l'esprit indépendant sait reconnaître ce que disent ou font de bien ceux qui sont d'une opinion contraire. C'est à cela qu'on juge la valeur intellectuelle et morale de quelqu'un. A les entendre, il faut croire que cette valeur est bien rare chez nombre de politiciens.

L'autre article "Petits ou grands" du N° 3 est à l'opposé, lui, de portée universelle car il révèle comment fonctionne une intelligence vraiment libre : Les petits esprits voient partout des contradictions, les grands esprits partout des concordances. Les petits esprits opposent, les grands concilient.

L'indépendance d'esprit est la plus élevée des libertés, celle qu'on a avec soi-même. Chacun de nous peut se demander s'il la possède vraiment.

QUI EST LA VACHE FOLLE ?

On voit maintenant ce que coûte la course sans frein au profit, au-delà même de tout bon-sens.

Pas un seul éleveur de bétail n'ignorait que les bovins sont des herbivores. Mais quand on a trouvé que nourris de déchets animaux, ils prenaient plus de poids, adieu la bonne herbe des prés. Et ce qui d'une façon ou d'une autre devait arriver est arrivé. On ne viole pas impunément la nature.

LA VRAIE MONDIALISATION

La mondialisation est en train de prendre une couleur négative. Alors que l'évolution inéluctable de l'humanité l'amène à s'unifier sur la planète devenue maintenant parcourable en tous sens et partout accessible aux informations les plus diverses, permettant ainsi aux hommes les plus éloignés de se connaître, de partager leurs cultures et de faciliter leurs échanges, voici que ce terme de mondialisation devient synonyme de capitalisme oppresseur de l'humanité entière par une minorité richissime ayant en mains le pouvoir le plus absolu que les romanciers auraient pu imaginer.

Dieu sait si nous avons ici dénoncé le pouvoir des puissances d'argent sur les populations trop peu informées, l'exploitation de leur travail au moyen de mécanismes économiques qu'elles se sont façonnés, leur expansion par-dessus les frontières, à tel point que si cette invasion n'est pas arrêtée, l'humanité en sera totalement asservie.

Or qu'est-ce que la mondialisation sinon l'unité de tous les peuples dans une confédération garantissant à tous leur sécurité, le règlement pacifique de leurs différents, le libre échange de leurs biens comme de leurs arts, idées et idéaux, leur mixage démographique et au plus haut niveau leur compréhension, leur estime et leur amour mutuels. C'est alors que nous ne formerons qu'une seule humanité face à l'univers. Tel sera, nous en sommes convaincus, le début d'une conquête aux lointains encore imprévisibles mais plus heureux.

C'est cette union des peuples que nous nommons mondialisation et non l'accaparement des ressources de la planète par une minorité oppressive au sommet de laquelle règnerait la plus gigantesque dictature de tous les temps. (*Voir N° 76*)

Nous sommes rassuré de voir que ce danger est maintenant bien perçu et que les organismes qui l'engendrent éveillent de plus en plus la méfiance des opinions publiques et des esprits éclairés.

Comme il faut battre à la course un euro prématuré en hâtant la formation de l'Europe des hommes, il faut rattraper et devancer l'universalisation financière par une authentique mondialisation de tous les peuples en la faisant connaître, comprendre, désirer, aimer, et non en la faisant brûler dans quelque défilé comme un épouvantail.

LA SEXUALITE HUMAINE

(*Suite*)

Le jeune garçon éprouve un jour de nouveaux désirs intimes, découvre le plaisir de se caresser et, s'il n'est pas bridé par le sentiment de honte que ses parents et éducateurs lui ont inspiré, il arrive vite à pousser son plaisir à son terme sans en parler à personne. Tout à coup, il trouvera avec émoi que ce serait "super" de partager ce plaisir avec un autre et il en fera un temps le scénario secret de ses rêves érotiques. Puis, encore poussé plus loin par son irrésistible imagination, il s'écriera : Et si c'était avec une fille ! Emoi étourdissant où dans ses phantasmes apparaissent souvent des filles qu'il connaît et auxquelles bien entendu il ne parlera jamais de rien. Ainsi s'éveille en général le primo adolescent à la sexualité normale dont l'éclosion sera souvent de premières et timides amourettes. Age des petites passions et des petits gros chagrins qui seront un enseignement et le conduiront vers une sexualité épanouie fondant sa vie sentimentale comme celle de l'être aimé avec qui il vivra et aura des enfants.

La sexualité mène à l'amour dans sa plénitude, celui qui synthétise sensualité, intelligence et volonté en un seul bonheur.

Tel est le parcours habituel de la sexualité à son éveil chez le garçon, avec bien entendu des variantes. Chez la fille ce chemin dès l'origine prendra une allure plus sentimentale avec, comme chez le garçon, une phase plus ou moins fugitive d'homosexualité. Mais rien ne permet de dire que les sentiments seront plus forts chez elle. Les chagrins semblent même plus vifs chez le garçon.

Si ce processus peut se dérouler sans entraves il ne pose pas de problème pour les enfants équilibrés et au besoin bien entourés. Par contre il risque fort de provoquer des drames intimes chez les adolescents sensibles qui, sous l'influence d'éducateurs bornés, ne voient dans la sexualité que honte et péché et s'efforcent courageusement, souvent en vain, de l'étouffer. Il n'y a pas encore un siècle toute une classe d'éducateurs, religieux ou pas, séparaient sévèrement garçons et filles, leur interdisaient de se rencontrer, n'avaient que réprobation pour toute parole et plus encore tout acte touchant la sexualité. Voilà un domaine dont on ne parlait qu'en secret et qu'on cachait aux enfants le plus longtemps possible, au point que parfois des filles arrivaient au mariage sans trop savoir ce que cachait son mystère.

Il n'était dans l'Eglise question que de pureté, de chasteté, de repentir, de contrition, de pénitence. La banale et bien innocente masturbation vouait son malheureux auteur, garçon ou fille, à la damnation éternelle en cas de mort sans avoir eu le temps de se confesser. Dans l'ensemble les éducateurs anticléricaux n'étaient pas moins sévères. Si bien que le garçon ou la fille qui prenait tout cela au plus haut sérieux n'avait d'autres ressources que de se taire et de se cacher, n'avouant leurs péchés chez les catholiques que dans le secret du confessionnal. Pour les futurs moines ou prêtres, la chasteté absolue était de rigueur du fait qu'ils ne devaient pas avoir de charge de famille et que l'acte sexuel hors mariage était strictement interdit. Le péché personnel masculin ou féminin était toujours mortel.

Comment réagissait-on à une morale aussi prude ?

Trois solutions, ou réussir à comprimer et tarir sa sexualité, ou sauver les apparences en se livrant en secret aux phantasmes ou aux actes érotiques seul ou avec un ou une partenaire de l'autre sexe ou du sien, ou se déclarer ouvertement libre de toute contrainte et faire l'objet de la réprobation du milieu dans lequel on vivait, le garçon étant cependant regardé avec plus d'indulgence que la fille dont l'inconduite dans les milieux bourgeois et autres bien pensants attirait la honte sur la famille. La cohabitation du couple non marié eût été un scandale. La naissance d'un enfant hors mariage déshonorait toute la famille sauf si les deux coupables réparaient leur faute en se mariant, et encore la réputation du couple en restait-elle marquée à vie.

Une telle mentalité était dangereuse parce que s'opposant à l'une des plus grandes forces de la nature humaine et des plus belles.

Si l'éveil de la sexualité est bloqué par une morale oppressive, elle risque d'exploser par la suite en déviations redoutables. Tel garçon qui n'en avait pas la moindre idée se trouve un jour brusquement entrepris par un camarade homosexuel. Il est ressentira un tel choc de réprobation et en même temps un tel plaisir violent qu'il restera marqué toute sa vie par l'homosexualité, même s'il ne s'y livre jamais. Tel autre qui n'avait jamais su que cela existait, assistant à une scène de viol au cinéma, ressentira un tel choc sensuel que par la suite il ne pourra jamais faire l'amour avec la femme que pourtant il aime vraiment sans se sentir commettant un viol. La séparation des garçons et des filles figeait souvent l'éclosion de la sexualité à la phase homosexuelle, même si elle ne se concrétisait pas. Combien d'actes de pédophilie ont leur origine dans une sexualité étouffée à son éveil et qui, débridée un jour par l'effondrement d'une croyance ou d'une morale personnelle, finit par trouver une issue abominable. C'est là peut-être l'explication de l'âge souvent avancé des pédophiles et en provenance de milieux les plus restrictifs.

Dans leur grande majorité les éducateurs laïcs et les prêtres sont irréprochables. Les prêtres ont pu stériliser toute sexualité par une ascèse rigoureuse et restent fidèles à leurs vœux toute leur vie. Nous pouvons l'affirmer ici contre bien des scepticismes. Mais si chez certains la perte de la foi ou d'un idéal humain entraîne la ruine de la morale, alors une déviation refoulée explosera si surgit une occasion irrésistible.

Quels que soient les excès auxquels maintenant on assiste, la libération des mœurs fut une révolution heureuse en harmonie avec la découverte de la maîtrise de la fécondité sans laquelle cette révolution eût été incomplète. A la jeunesse de naguère toute renfermée de mutisme, d'hypocrisie et de gêne, ne parlant qu'en symboles vulgaires, succède aujourd'hui une jeunesse plus ouverte, plus libre, plus saine où on parle de toutes ces choses avec une aisance naturelle. Les relations garçons et filles ne posent aucun problème et il paraît légitime que des couples fassent un essai de vie commune avant tout engagement et même la poursuivent quand ils ont des enfants. Sur ce point, le PACS est une heureuse innovation juridique que l'évolution de la société rendait depuis longtemps indispensable.

Les enfants d'aujourd'hui alors qu'ils sont encore indifférents à la sexualité en savent déjà plus long que les grands adolescents d'autrefois et le passage est déjà tout préparé pour eux. De leur côté les parents sont mieux avertis. Ils se gardent de faire honte aux enfants quand ceux-ci parlent innocemment des choses sexuelles, et surtout s'ils les surprennent à leur plaisir. C'est là au contraire une précieuse occasion de les informer et de répondre franchement à toutes leurs questions, non sans les avertir des dangers dont la sexualité n'est pas exempte tout comme ils en parleraient à propos de la conduite des voitures.

Car la libération des mœurs apporte une liberté qui ne va pas sans danger et donc sans morale.

Si de plus en plus l'homme doit se prendre en charge lui-même, il serait absurde qu'il fasse une exception pour sa sexualité. Dire que l'amour ne se commande pas, que la sexualité est à laisser au hasard, alors qu'on sait que le hasard apporte indifféremment le bonheur ou la souffrance, c'est faire preuve d'un esprit demeuré au niveau de la bête laquelle se laisse aller au rut et enfante comme ça vient une progéniture dont survivront seuls les petits qui auront de la chance.

La sexualité est chose trop importante dans la vie pour être laissée au hasard des plaisirs incontrôlés. Le rôle de la morale sexuelle est précisément de nous avertir des dangers auxquels notre liberté nous expose et de nous aiguiller sur l'un des bonheurs les plus purs de la condition humaine. Dans ce domaine si complexe quelle morale peut-on soutenir qui résiste à toute critique ?

QUEL HOMME A POIGNE ?

Il est banal aujourd'hui que des lycéens insultent leur professeur, que des petits gamins frappent leur maîtresse, quand ce ne sont pas les parents eux-mêmes, qu'il y ait des quartiers où la police ne pénètre pas, tapages, vols, brutalités, dégradations, effractions, incendies de voitures, manque de respect des faibles et des autorités... Face à la violence qui ne s'embarrasse pas de nuances juridiques, on fait du superdroit comme si on n'avait jamais reconnu qu'à pousser le droit à l'extrême on aboutissait à l'extrême injustice : désaveu de la police, inculpation des maires, lâchage des enseignants par l'Education Nationale, c'est la corporation des juges elle-même qui est d'abord à remettre d'aplomb. Le meilleur code judiciaire est encore le bon-sens mais celui-ci ne figure pas dans les études de droit.

Si bien qu'en face à la dégradation de l'ordre public on se demande quel est l'homme de caractère, politique ou autre, qui osera enfin taper un bon coup sur la table en criant : Ça suffit !

Il manque à une certaine jeunesse, minoritaire mais qui empoisonne toutes les autres, à la fois des valeurs qu'elle respecte et une autorité qui sait se faire respecter.

Les valeurs de ténacité, de courage, d'exploits, de records en imposent toujours. Il faut aborder ces matamores avec ce qu'ils sont eux-mêmes bien incapables de faire. Ils baissent vite pavillon.

L'autorité n'a pas à tenir compte de toute cette gent de robe qui ne fait que brandir textes et réglementations qui ne sont en fait que prime à la casse. "Toi, tu as saboté le métro. Toi, tu as volé le sac de la vieille dame. Toi, tu as incendié une voiture. Et vous deux, vous avez blessé un chauffeur de bus. Eh bien, on va vous fournir le compte de ce que ça coûte et vous le rembourserez par votre salaire dans un organisme de travail que nous avons créé pour votre service".

Les autorités de proximité, police, enseignants, maires, se sentant soutenues, ne pourraient que s'en réjouir et les têtes malfaisantes ne ricaneraient plus à la barbe de la police. "Eh, faites gaffe, les gars. Maintenant, ça ne badine plus".

Il suffirait en effet de quelques hommes à poigne pour remettre de l'ordre dans la société, et d'abord par leur seule présence. Pour les autres trublions qui ne voudraient pas comprendre, à la moindre casse prouvée, l'envoi dans un stage de travail réformateur serait le meilleur service à leur rendre. En tous cas pas de séjour en prison, pépinière de banditisme, mais un travail sain encadré par un personnel fortement motivé et loin de toutes les tentations des quartiers à risques.

Et par-dessus tout, ne pas oublier que la misère de cette jeunesse est le fruit d'une rapacité généralisée pour qui l'argent prime l'homme. Voilà, si on n'y met ordre, le danger le plus grave qui menace la paix sociale du monde.

ETRANGES DESTINS

On se perd en réflexions sur des destins exceptionnels. Qu'un fils de roi accède au trône est banal mais qu'un inconnu, un anonyme perdu dans la masse des petits, des sans-grade puisse parvenir au rang des grands hommes qui font l'histoire, en bien ou en mal, a de quoi laisser rêveur.

Quelle chance donneriez-vous à ce soldat parmi tant d'autres qui creuse en ce moment à la pelle une tranchée dans la boue ? Misérable comme tous les fantassins qui se trouvent enchaînés par cette interminable guerre, sale, loqueteux, pouvant être déchiqueté à tout instant par un obus, que comptera-t-il demain dans son pays s'il en tire ? Son nom ? Hitler Anton, euh, Adolph. Connais pas.

Incroyable qu'une jeune fille d'un petit village de Lorraine, gardienne de moutons, s'enhardisse au point de forcer successivement les portes des nobles jusqu'à celles du roi, se

mette à la tête d'une armée de soudards, chasse les Anglais du siège d'Orléans, aille faire sacrer son roi à Reims pour périr sur un bûcher et compter parmi les plus grands noms de l'histoire.

Stupéfiant que le nom d'un sceptique et faible fonctionnaire nommé par Tibère procureur d'une province éloignée de l'empire soit prononcé chaque jour depuis deux mille ans par des centaines de milliers de fidèles, célébrité à laquelle nul empereur n'eût osé prétendre : Ponce Pilate.

Bien plus encore que cette petite fille allant puiser de l'eau à la fontaine de Nazareth devienne la mère d'une immense foule de croyants à travers les âges, aimée comme femme ne le fut jamais.

TREPASSES, OYEZ OBSEQUES

On voyait tellement de publicités pour les contrats de placement en vue du temps heureux de la retraite qu'on faisait de celle-ci le but de la vie. On travaillait pourquoi ? Pour faire vivre son couple ? Pour élever ses enfants ? Pour s'offrir des vacances ? Pour réaliser un projet qui sera la réussite de sa vie ? Que nenni ! Pour vite toucher la retraite. Ah, la gente retraite !

Maintenant c'est la publicité des conventions obsèques qui fleurit dans les journaux et bouche nos boîtes à lettres. Publicité joyeuse montrant des visages hilarants. A se tordre de rire.

A quand l'averse des publicités pour le choix de telle entreprise de pompes funèbres ? "Vivez confortablement votre mort dans le cercueil Truc" "Choisissez le crématoire climatisé Machin". "Demandez la tombe mobile insonorisée Chose"... Evidemment il faut bien que tout le monde vive, pompes funèbres comprises, mais une certaine discrétion siérait mieux à certains métiers où il est plus agréable d'être vendeur que client.

La société moderne occulte la mort. On ne s'en va plus de chez soi mais de l'hôpital. Le véhicule funèbre anonyme se faufile à travers la circulation. Le cadavre du film policier n'a d'autre rôle que d'être le point de départ d'une enquête.

Ce ne sont pas les victimes qu'on cherche à voir en passant devant un accident de la route mais l'état des voitures. La chute spectaculaire d'un avion a plus de relief chez les journalistes que le sort des passagers. . .

Quant au sens spirituel de la vie que rappelle toute mort, au problème du destin de l'homme que celle-ci à chaque fois remet en cause, si on n'a pas une solide religion pour y répondre, on s'en bouche les yeux par peur d'avoir à y réfléchir. Heureusement le monde moderne, si agité, ne laisse guère de temps pour lever la tête du tyrannique quotidien. Il est des choses auxquelles il vaut mieux ne pas penser.

Sauf si elles permettent de gagner du fric. Le profit sur le deuil n'a cure de regrets éternels.

LA SOUFFRANCE

Supposons que la souffrance physique soit supprimée. On verrait des gamins se rouler nus dans les ronces et se jeter par jeu le sang qui coule, des goinfres se bâfrer sans avoir mal au ventre, des marcheurs continuer pour leur plaisir malgré leurs moignons en sang, on n'aurait pas le réflexe brusque et salutaire de retirer sa main quand on touche un fer brûlant, on se laisserait geler sans se couvrir, on avalerait n'importe quel poison sans se tordre de douleur. A chaque fois il faudrait réfléchir pour juger si tel acte porte atteinte à notre organisme. Le feu, lui, n'attend pas qu'on en discute pour brûler, alors que la radioactivité ne se sent pas. (*Voir N° 43*)

De fait nous n'existerions pas si nos ancêtres animaux s'étaient laissés manger, blesser, sans réagir. La souffrance est essentiellement une information, une alerte à ce qui nuit, une puissante poussée à survivre par la peur de ce qui fait mal, par la chasse pour manger ou la contre-attaque pour se défendre, ou la fuite, ou simplement l'attention aux plaies. La vie n'aurait pas pu se développer sans la souffrance qui la protège et la guide. Autrement impérieuse que le plaisir, la souffrance est inhérente à la vie.

On peut penser qu'elle a été ressentie par les vivants dès leur formation. Plus leur sensibilité se développait, plus vives étaient leurs souffrances et pour leur bien, car les faux chanceux qui ne

les sentaient pas s'éliminaient eux-mêmes ou se laissaient éliminer. A ce compte, on peut dire que les animaux sont les êtres vivants qui éprouvent le plus fortement la douleur. Et comme chez l'être humain l'esprit prévaut sur le corps, aux douleurs physiques s'ajoutent, plus vives encore, ces douleurs morales que sont ses regrets, ses peines, ses remords, ses chagrins. En contrepartie il ressent le plaisir plus qu'aucun autre être vivant. Lui seul peut accéder au bonheur

Si donc la souffrance est l'information de ce qui porte atteinte à la vie, il s'ensuit qu'elle ne doit pas être admise, encore moins recherchée, mais attaquée à sa racine et dans ses causes, autrement plus que dans ses effets. C'est par aberration que la sainteté, synonyme religieux de perfection, a été attachée à la culture de la souffrance et de la mortification, au jeûne pour le jeûne, sans visée thérapeutique. Ni Moïse, ni Jésus, ni Mahomet n'ont appelé la souffrance sur eux ou sur leurs disciples. Seule, est admise la souffrance-châtiment en compensation d'une faute, afin que cette faute qui nuit à la personne ou à la société ne se reproduise plus. Elle prend alors un sens positif, puisque que son but est de barrer la route à d'autres maux.

En médecine occulter la douleur par des analgésiques sans se préoccuper de la maladie est une erreur qui risque de coûter la guérison.

La souffrance incite à l'intelligence qui par des moyens plus heureux obtient le même résultat. Non sans mal la plupart du temps. Combien de combats atroces faut-il pour que des ennemis finissent par rechercher un accord ? Combien de décès faut-il pour qu'on prenne des précautions contre le tabac, l'alcool, les drogues, les pollutions, les fanatismes politiques, religieux ou antireligieux, les comportements dangereux ? Finalement la souffrance conduit de force à l'intelligence.

La religion chrétienne tient sa plus haute justification au fait d'avoir intégré la souffrance.

De la souffrance qui écrase, inutile, révoltante, incompréhensible, le Christ par son supplice sur la croix a fait la souffrance rédemptrice, celle qui libère l'homme de la Jungle où elle-même l'avait préparé, celle qui peut même se traduire en joie offerte à l'être aimé. Là on peut bifurquer, l'incroyant disant seulement qu'elle incite vivement les hommes à chercher un remède au mal qui leur nuit, le croyant ajoutant que, même en l'attente d'un remède, elle rachète par son offrande les fautes qui les opposent à l'amour divin, les deux interprétations au fond non contradictoires s'accordant sur son caractère positif.

Et si la mort est souffrance, la mort est à rayer elle aussi du destin des hommes. C'est à cette conclusion qu'aboutit la logique. C'est exactement ce que signifie la Résurrection du Christ.

LA SEXUALITE HUMAINE

(Suite)

Il est des sujets délicats à traiter parce que touchant l'intimité des personnes. Exemple : les opinions politiques, la religion, la sexualité.

On n'exprime pas ses opinions politiques quand on a affaire à des gens qu'on ne connaît pas. Il est même recommandé dans la vie professionnelle, surtout chez les commerçants, de ne pas montrer à quel bord on appartient, d'observer vis-à-vis des clients une sorte de laïcité pour ne pas les éloigner par des opinions contraires aux leurs.

Encore moins parle-t-on religion en dehors de coreligionnaires. Le sujet est trop sensible. Il touche à la raison de vivre de chacun et dans ce domaine le terrain est miné. Il suffit de peu de choses pour faire mal.

Quant à la sexualité, si la société laisse une grande liberté de paroles aujourd'hui, dès qu'on touche à la sexualité personnelle, qu'on se montre désireux de savoir comment l'autre la vit, à part le ou les amis intimes, si on en a, immédiatement la porte se ferme à toute confiance. Non pas qu'on ne désire pas communiquer mais retombe aussitôt le rideau noir d'une pudicité pleine de hontes que des générations ont élevé devant nous.

Si le minitel rose a connu un tel succès, relayé aujourd'hui par Internet, c'est parce que sur ce chapitre beaucoup de gens ont trouvé à exprimer leurs désirs inavoués, leurs phantasmes intimes, les actes auxquels ils se livrent, seuls ou avec d'autres, leur champ secret, à quelqu'un et que ce quelqu'un est un inconnu et que cet inconnu ne sait pas non plus avec qui il se libère.

Au lieu de s'en indigner ou de s'en moquer, mieux vaut comprendre que ce contact anonyme permet de dire ouvertement ce qu'on est obligé de cacher. Il est très difficile de recueillir dans ce

domaine des confidences franches et complètes. Elles se méritent par une sympathie, un accueil et surtout par une largeur de vue qui ne laisse place à aucun doute. Les statistiques sur la sexualité des gens se succèdent mais les statistiques, c'est tout le monde et personne. Autre chose est l'expression individuelle libre et sans complexe. Chose curieuse : il semble qu'on reçoive plus facilement les confidences du sexe opposé.

Il est bon que la vie sexuelle soit un domaine réservé, un espace de liberté qui ne regarde personne, pour préserver le plaisir et le bonheur de chacun comme du couple. Ce qui gâche tout, c'est l'ambiance d'inconvenant, de honteux, d'inavouable qu'on donne à ce domaine et qui change cette liberté en oppression et cette oppression pousse parfois des êtres fragiles à des déviations qui, elles, sont souvent vraiment inavouables. La sexualité est tournée vers l'autre. Si elle est repliée sur soi, elle ne peut s'épanouir. Elle est inévitablement déséquilibrée et frustrante. Seule une ascèse peut la remplacer par un idéal qui s'épanouit dans la générosité envers autrui.

Il serait malsain de chercher à savoir comment chaque personne qu'on rencontre vit sa sexualité. Mais sur ce chapitre il ne faut jamais juger les gens sur la mine. Tel qu'ont croit vertueux peut, seulement peut, être au fond vicieux. Tel qui se montre très libre dans ses relations avec les autres de sexe opposé n'est pas pour autant un coureur de jupons ou une tireuse de pantalons. Souvent même, c'est le contraire. Que de surprises on aurait dans un sens ou dans l'autre si on pouvait enlever aux êtres humains leur habillage de présentation tissé encore plus par leur fonction, leur entourage ou leur famille que par eux-mêmes.

Mais ne peut-on rêver d'une société où s'exprimerait librement une sexualité guidée par une morale intelligente et claire, où l'amour pourrait s'épanouir ouvertement sans vaine contrainte ?

LA VRAIE FAMILLE

La famille fut le premier groupe social et reste pour tous les peuples la cellule fondamentale de la société qu'aucune révolution n'a pu briser. C'est que la rencontre du couple, la naissance des enfants et les soins qu'on leur donne, l'enfance en commun des frères et sœurs créent une solidarité affective particulièrement solide pour la sécurité de tous depuis la Jungle jusqu'à nos jours. Que survienne une menace ou un coup dur, les querelles aussitôt s'effacent et, lorsqu'un des parents va mourir, ils sont tous là quel que soit le chemin que chacun a pris.

Comme il est sain, comme il est naturel, comme il est affectueux d'apporter spontanément son aide à qui se trouve dans le besoin, y compris conseils et admonestations si c'est nécessaire ! Parents aux enfants, enfants aux parents, enfants entre eux, chacun dans la mesure où il le peut, l'entraide familiale fut de tous temps, en tous pays, en toutes civilisations, reconnue pour une loi de la nature, fortifiée par la loi de la coutume, renforcée par la loi écrite.

Au temps où n'existait aucune aide publique la famille était la sécurité sociale de tous. C'est une des raisons qui favorisait les grandes familles. Ne pas avoir d'enfant était une malédiction, une porte fermée sur l'avenir. La femme stérile était odieusement déconsidérée, répudiée. La femme adultère chez les anciens Juifs était lapidée parce qu'elle mettait la famille en danger. A la base de tels excès, en dépit des fanatismes qui comme toujours cancérisent la plupart des comportements collectifs même les mieux intentionnés, il y avait la hantise généralisée des lendemains de misère. Le pire égoïste sous la pression de son groupe social était obligé d'intervenir pour sauver ses proches. Dans certains îles du Pacifique, et sans doute ailleurs, s'était spontanément établi un vrai communisme, sexuel, familial, social, qui élevait en commun les enfants et assurait la sécurité des incapables et des parents âgés.

Telle est la famille saine car comme tout organisme biologique, comme tout ordre social, la famille peut être malade et on peut apporter mille cas d'égoïsme, de déchirement, de haine, au sein d'une même famille, et par le fait d'autant plus impitoyables. Que des clans, que des tribus, que des peuples se fassent la guerre, c'est la loi de la Jungle qui se poursuit. Par contre quoi de plus anormal, quoi de plus triste qu'une hostilité qui détruit le cœur d'une famille ? Le pire ennemi de la famille est l'argent qui sépare ses membres si leur affection ne le domine pas et même celui qui arrive gratuitement, cas classique des héritages. Mais la maladie n'a jamais prouvé que la santé n'existait pas.

Aujourd'hui les liens familiaux ont tendance à se distendre. D'abord la sécurité est mieux assurée par l'ordre social et les situations d'urgence moins fréquentes. Ensuite la facilité des déplacements favorise l'établissement des enfants loin du pays natal. On a tendance à s'oublier, ou du moins on avait, car maintenant il devient plus facile de rester en relation d'un continent à un autre qu'autrefois d'un canton à un autre. Si la famille est saine, si la famille est unie, elle reste toujours une base d'affection et de sécurité morale et matérielle pour tous ses membres.

A qui n'a pas la chance d'avoir une famille où règnent l'affection et la solidarité reste l'amitié, celle des vrais amis, de ceux au secours de qui on se précipite à la moindre alerte, de ceux qui en feront autant pour vous. On en trouve peu d'exemples dans les milieux aisés. L'accession à l'argent statistiquement rend égoïste. Quand on est dans son confort, quand on n'a plus besoin des autres, on s'enfonce dans le chacun pour soi. Mais dans les temps difficiles, dans la gêne, la misère, surtout pendant les guerres, des groupes se forment spontanément dont les membres se voueront une solidarité de cœur et de volonté à toute épreuve. Combien ont trouvé dans les copains plus qu'ils n'auraient trouvé dans leur famille ?

Rien à voir avec ces amis qui le sont tant que tout va bien. On se salue, on s'invite, on échange des cadeaux aux circonstances d'usage, ces cadeaux qui flattent autant celui qui donne que celui qui reçoit. Qu'arrive un coup dur, on a d'amères déceptions mais aussi des surprises qui valent tout l'or du monde. Un décor est tombé. On découvre le vrai paysage humain de son entourage.

Les épreuves ont un avantage : elles vous révèlent la substance réelle de vos amitiés. De vos affections familiales aussi.

LE CULTE DE LA PEUR

Depuis l'affaire du sang contaminé, les vétérinaires, les agents de la fonction publique, les responsables politiques ouvrent tout grand le parapluie pour fuir leur responsabilité sans égard pour les autres. Il est vrai que ce fut cuisant.

Mais de là à pousser à l'excès inverse, à abattre des troupeaux entiers de bêtes saines autour d'un cas isolé, faisant sans doute plus de victimes que la maladie même, on tombe dans la folie.

Les grandes pestes de l'histoire se sont bien arrêtées toutes seules alors qu'on ne savait pas les traiter, sinon l'humanité aurait disparu. Il n'empêche que la vaccination, cette vaccination dont on abuse pour des pathologies moins graves, aurait sauvé alors des millions de vies.

La fièvre aphteuse ne date pas d'hier. Elle ne touche pas l'homme. Les nouveaux troupeaux contaminés finissent par s'immuniser eux-mêmes. Et on peut protéger les bêtes saines sans ruiner les éleveurs par un vaccin connu depuis longtemps.

L'abattage de troupeaux entiers simplement parce qu'ils peuvent avoir été contaminés paraît un moyen barbare et naïf pour enrayer une épidémie qui ignore les frontières. Sachant que la nature se régule elle-même, pourquoi ne pas s'en tenir à la seule protection des hommes en laissant aux animaux le temps de trouver la parade naturelle ? On pouvait suivre son évolution en se contentant d'abattre les bêtes malades, ou même les soigner car on signale des guérisons obtenues par des moyens à la portée de tous et qu'on veut ignorer.

PLUS VITE QUE LA LUMIERE

Quand les hommes iront sur Mars, leurs communications avec la Terre demanderont de trois minutes au rapprochement le plus favorable assez rare et une vingtaine dans le cas extrême. A la distance de Jupiter, il faut compter par heures selon les positions de cette planète par rapport à nous.

La Relativité nous enseigne que la vitesse de la lumière est un mur cosmique indépassable. Devons-nous alors renoncer à tout espoir de communiquer avec des humanités se trouvant dans d'autres systèmes solaires ? Sinon en y mettant des durées allant de quelques années à des milliers de générations, rien que pour communiquer à l'intérieur de notre propre galaxie ? . . .

Pas forcément. D'abord en sciences aucune théorie n'a le dernier mot. Un fait établi reste définitif, les dimensions de la Terre par exemple. Mais une théorie ne peut être qu'un pas en avant, non la fin du savoir. Toutes les théories, mathématiques comprises, raisonnent à partir de postulats indémontrables dont elles tirent des conséquences à soumettre à l'épreuve de la réalité.

Quand nous essayons de réfléchir à ce problème de la communication spatiale, nous nous représentons mentalement sur une feuille de papier deux étoiles A et B par deux petits ronds, A par exemple à gauche et B à droite, et nous les relient par une droite. Comme on sait que l'information ne peut se propager plus vite que la lumière, on calcule très bien, sachant leur distance, le temps minimum nécessaire à la communication entre A et B, un temps, hélas, impossible à réduire à tout jamais. L'évidence est là, incorruptible, sur notre feuille de papier. On a beau y réfléchir, la Relativité nous interdit tout espoir de pouvoir communiquer de A à B sans y épuiser des vies humaines. Mais est-ce vraiment définitif ?

En y regardant de plus près, on se rend compte tout à coup que le dessin est fait sur une feuille de papier et qu'on n'a pas pensé à la feuille de papier, laquelle représente l'espace. Si on la plie, on rapproche les deux points jusqu'à ce qu'ils se touchent. L'information alors sera instantanée sans que la Relativité soit violée.

Qu'est-ce à dire, sinon que la Relativité, qui avait déjà elle-même détrôné l'espace traditionnel, est, elle aussi, relative et qu'on peut concevoir un autre espace non relativiste, deux espaces cohabitant pour ainsi dire. Sur notre lancée, nous pouvons encore réduire la feuille de papier en bouillie jusqu'à n'en faire plus qu'un point. Dès lors la conception de deux espaces ou trente six n'offre plus aucun intérêt et la distinction spatiale entre un point et quinze milliards d'années-lumière n'a plus de sens.

Folie ? La Relativité et les Quanta ont tellement malmené nos "évidences absolues" d'espace et de temps que rien ne peut plus nous étonner. L'idée d'une autre voie que celle de la lumière et

des ondes électromagnétiques en général ne se heurte plus à une impossibilité absolue, si bien que des esprits travaillent actuellement sur des hypothèses de ce genre avec l'outil mathématique auquel nous devons les inventions les plus impossibles de notre époque. (Voir N° 60)

La communication instantanée indépendante de l'espace, donc de la distance, n'est déjà plus une utopie. Reportons-nous seulement un siècle et demi en arrière. Converser d'un continent à l'autre était une utopie car la parole ne pouvait se transmettre plus vite que le son, évidence même.

Mais alors pourquoi, si d'autres humanités peuplent l'univers, au moins quelques-unes ne nous ont pas encore envoyé de messages ? Une autre réponse peut être ajoutée à celle du N° 88.

Nous avons beau inonder de messages radio un village perdu au cœur de l'Amazonie, il n'en saura rien parce qu'il n'a pas encore de récepteur et qu'il ignore tout des ondes radiophoniques.

Vrai ou pas, il est possible en tous cas que nous soyons sourds aux appels extérieurs autres que par voie spatiale traditionnelle et qu'il n'y ait pas d'autre possibilité de nous apprendre comment saisir leurs signaux que par cette voie-là. Comme nous nous n'aurions pas d'autre moyen d'apprendre la radiophonie aux amazoniens que d'aller chez eux. En somme, si nous n'avons reçu aucun signal, ce serait parce que nous ne sommes pas encore parvenus à être en mesure de les capter. Cette hypothèse se tient.

La physique moderne n'a pas fini de démolir et reconstruire nos systèmes de pensée millénaires.

Des deux grands dieux qui trônaient depuis toujours dans l'Univers Olympien de la physique, le Temps et l'Espace, c'est bien le trône de ce dernier qui se met depuis quelque temps à vaciller, libérant les esprits des barrages qui leur interdisaient de plus grandes découvertes et ramenant au jour, rajeunies, des conceptions que l'histoire avait un peu trop vite enterrées. Si bien que par prudence on est amené à se dire plus modestement qu'on n'a sans doute encore rien vu.

L'INTENABLE ISOLEMENT

Il y a seulement deux ou trois siècles des hommes supérieurs comme Galilée, Newton, Descartes, Pascal pouvaient encore embrasser chacun l'ensemble des connaissances scientifiques de son temps. L'expansion phénoménale des sciences aujourd'hui ne permet qu'aux spécialistes de chaque discipline de la bien connaître et de s'y consacrer. Comme on ne peut pas être spécialiste, même superficiellement, en tout, il devient impossible à un homme seul d'être suffisamment informé pour être capable poursuivre seul sa réflexion sur les problèmes d'envergure universelle. On commençait déjà à s'en rendre compte avec Pascal et Descartes qui partant de connaissances encyclopédiques pratiquement identiques tiraient des conclusions divergentes. Maintenant à leur égal, c'est dans le monde entier que des esprits se hâtent de découvertes en découvertes au point qu'il est impossible de prévoir ce que seront la science et notre façon de penser dans un siècle.

S'il devient donc de plus en plus difficile aujourd'hui à un esprit isolé d'intégrer, sinon superficiellement donc sans une solide garantie de sérieux, l'ensemble des connaissances nouvelles et de réfléchir valablement aux questions majeures que l'homme se pose sur lui-même, sur le monde, sur son origine, sur son avenir personnel et collectif, aucun penseur ne pourra bientôt plus détenir à lui seul un savoir suffisant pour lui permettre de penser juste.

En prévoyant une connexion des consciences au point de former progressivement cette sorte de conscience "suprahominale" en laquelle se fondront, sans se perdre, nos consciences personnelles, nous trouvons bien là la solution aux problèmes de l'expansion démographique et au raz-de-marée mondial de la connaissance, en tous cas une première ébauche solide de réponse à ces problèmes fondamentaux auxquels les religions répondent à leur manière, provisoire peut-être, mais pas fausses dans son principe : Quelle est l'origine et l'aboutissement de l'univers ? Qu'est-ce que Dieu ? Peut-on lier le sort de la personne au fonctionnement et à la destruction du corps ? Toutes questions auxquelles s'est trouvé confronté le premier homme pensant dès qu'il eut découvert le monde et sa propre réalité.

On peut prévoir que dans un avenir sans doute plus très lointain nous en saurons plus long sur ces questions encore insolubles et d'abord si elles sont bien posées.

Lorsque nous disons qu'il est impossible de ne pas garder quelque chose des anciennes croyances, que le nihilisme, cette croyance du rien, est intenable, la science au fur et à mesure qu'elle avance, et maintenant en dix ans elle fait un pas de mille ans autrefois, nous apporte une constante justification.

Depuis la remise en cause de nos notions d'espace et de temps en passant par le Big Bang dont on commence à rectifier la naïveté première, notre cheminement intellectuel est semblable à celui de voyageurs qui avancent dans un brouillard de plus en plus clair et s'attendent à découvrir devant eux un immense paysage à explorer.

Il était déjà impossible à Descartes et Pascal de prévoir la vie moderne à seulement guère plus de trois siècles de distance. Nous sommes encore bien moins capables en ce début de siècle de prévoir comment vivront au début du prochain les générations à venir. Le plus sûr est alors de passer directement par intuition raisonnée à ce que sera d'une façon ou d'une autre l'humanité dans un lointain encore inaccessible et de se dire, en reprenant la formule de Pascal avec une variante que de nos jours il ne refuserait sans doute pas :

"Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, plutôt que le Dieu des philosophes et des savants", un Dieu inconnu vers lequel ils marchent laborieusement.

C'est la seule pensée qui nous apporte la paix du cœur tout en justifiant l'enthousiasme de nos intelligences pour les recherches les plus hardies, telles celles que nous commençons à mener parallèlement dans le cosmos et sur nous-mêmes.

TRISTES TALIBANS

Il paraît incroyable d'assister à notre époque dans un pays entier à un abaissement de la femme qui rappelle les temps les plus sombres de l'Histoire et que les autres nations laissent faire.

Le fanatisme, l'avons-nous dit, est un cancer qui ravage n'importe quelle forme collective de pensée, de croyance, de religion, d'antireligion, d'idéal patriotique ou même scientifique.

Car c'est bien en interprétant leur religion à leur manière, disent les médias, qu'une minorité fanatisée impose aux femmes un voile aux grilles de prison, qu'elle les prive de soins, d'instruction, d'hygiène même, les réduisant au seul rôle de propriété de l'homme aux fins de reproduction.

Le scandale n'est pas le fanatisme qui sévit à grande échelle encore de par le monde mais la lâcheté de ceux qui peuvent intervenir à commencer par l'O.N.U. dont c'est le rôle d'assurer la défense des Droits de l'Homme partout où elle peut. Et qui ne peut rien faire peut toujours "gueuler".

Mais voilà : il y a toujours des intérêts matériels et politiques en jeu. Le Pétrole est autrement plus puissant que l'Honneur. L'arme nucléaire disséminée maintenant un peu partout inquiète.

Alors, au lieu d'entreprendre une action pour défendre les femmes, on va plaider la cause d'antiques statues de pierre contre la destruction desquelles l'indignation des autorités internationales peut s'exprimer sans risques de représailles. Qu'il faille préserver le patrimoine de l'humanité, bien sûr, mais le sort de millions de femmes ne passe donc pas avant ?

On mesure le chemin qui reste à parcourir pour éliminer l'oppression des hommes par les hommes. La lutte entre les espèces s'est prolongée entre les hommes et de tous temps une minorité a sacrifié à ses intérêts, à sa gloire ou à son fanatisme la foule des soumis. Un seul club de haut placés a décidé de la Grande Guerre où ont péri des millions d'hommes qui n'y étaient pour rien et qui s'y seraient opposés s'ils avaient pu se parler.

Mais ne soyons pas trop pessimistes. Malgré de nombreux allers-retours la civilisation progresse. Déjà les dictateurs ne sont plus à l'abri de la justice internationale et la liberté de la minijupe finira toujours par éliminer la prison du voile noir

LA VALEUR DES PRINCIPES

- Si vous continuez tout droit, vous allez directement dans le lac. Contournez-le.
 - Ah non, ma boussole m'indique le Nord. Je suis toujours ma boussole. C'est un principe.
 - Mais vous retrouverez bien le Nord après. Vous allez vous noyer. L'eau est trop froide.
 - Ah non, je suis ma boussole. C'est un principe.
- Et pour suivre son principe notre homme se noie.

Mais qu'est-ce qu'un principe ? Un principe est une direction générale qu'on a reconnue bonne et qui oriente vers tel genre de choix parmi les multiples aiguillages que la vie sans cesse présente. Mais attention, un principe n'est pas une servitude. Si on le suit les yeux fermés, on court à la catastrophe car il est toujours des cas où il devient par contre un danger.

On est par principe réfractaire aux vaccins et sérums mais quelle mère refuserait d'en laisser administrer à son enfant qui risque de mourir de tétanos ou de méningite aiguë ? Cela ne signifie pas que son principe soit mauvais mais qu'elle se trouve dans un cas d'exception. On peut tenir à bon droit aux méthodes naturelles mais ira-t-on laisser une mère ou son bébé mourir en couche si une césarienne est leur seule chance de survie ? Il n'empêche que les méthodes naturelles sont de beaucoup les meilleures. On peut être végétarien et se trouver sur un radeau perdu en mer sans autre source de nourriture que le poisson. Va-t-on se laisser mourir alors que les autres naufragés survivent en pêchant ? On a pour principe de ne jamais se mêler des affaires des autres mais si la maison du voisin brûle ? On est de droite ou de gauche mais si celui auquel on est opposé par principe dit partout que trois et trois font six, ira-t-on dire partout que c'est faux ?

Il y a toujours des royalistes plus royalistes que le roi qui font détester la royauté. Les bûchers ont causé plus de tort à l'Eglise que tous ses ennemis. Les tyrannies persécutant toute forme de religion n'ont fait que renforcer le sentiment religieux de leur peuple. Islamiste ou Juif, l'extrémiste nuit à la cause qu'il veut défendre. Tous ont en commun qu'ils se laissent asservir par leur passion et non diriger par leur raison. Méfions-nous des rigorismes de tous bords.

ECOLOGIE ET JUSTE MESURE

De tous temps les hommes furent soumis à la radioactivité naturelle provenant des roches radioactives, tel le granit, et des rayons cosmiques secondaires, très puissants, issus du cosmos. Le minerai de radium est aussi un produit naturel.

De tous temps les hommes furent exposés à la pollution de tous les volcans du monde déversant en permanence dans l'atmosphère d'énormes nuages de gaz carbonique et sulfureux, à celles des remontées du fond des mers d'un méthane moins spectaculaire mais tout aussi permanent et des émanations du sol d'un gaz impropre à la vie et radioactif, le radon. L'amiante et la silice de roche provoquant l'asbestose et la silicose sont autrement plus anciennes que l'humanité.

De tous temps les hommes furent exposés aux ondes radioélectriques émises par les milliers de coups de foudre qui éclatent à chaque seconde à la surface de la Terre, à celles que nous envoie le soleil lui-même sous forme de lumière visible et de rayonnement invisible, ultraviolet et plus.

De tous temps les hommes furent exposés aux variations climatiques alternant les âges polaires et les âges tropicaux comme le furent leurs ancêtres animaux qui en avaient vu d'autres.

Tout cela n'a pas empêché la vie d'apparaître, de s'y adapter, de s'en servir même en utilisant le gaz carbonique à foison, en se fabriquant une atmosphère oxygénée grâce aux ondes radioélectriques visibles de la lumière et aux invisibles.

Attention ! Il ne s'agit pas ici de nier les dangers de la radioactivité, de la pollution, de l'effet de serre, de l'exposition exagérée au soleil et aux ondes électromagnétiques mais de ramener les choses à leur juste proportion. A voir tout ce que la Vie a dû surmonter pour s'imposer à un milieu minéral dangereux, on peut lui faire confiance pour résoudre les problèmes à venir et, comme les Hommes font partie de la Vie, il n'est pas déraisonnable de compter sur leur intelligence, même si celle-ci doit être encore sévèrement aiguillonnée par la souffrance pour ses erreurs.

Dans ces domaines où la passion règne plus que la raison, il est bon de se replacer dans la juste mesure si on veut réfléchir correctement. Seule la juste mesure permet d'atteindre la vérité.

O. G. M.

(Voir N° 10 22 25 26 27 36 39 56 72 75 77)

Depuis les temps les plus reculés, les hommes ont constamment cherché à modifier leur environnement à leur avantage. Il était bien naturel de préférer les graines des plantes les plus belles en vue d'obtenir de meilleures récoltes, d'accoupler les bêtes les plus fortes pour en avoir les meilleurs rejetons. Ils ont constamment cherché à apprivoiser les animaux sauvages en animaux domestiques, les modifiant ainsi à leur service.

Sans doute plus tard, à la suite probablement d'accidents dont les conséquences se révélaient avantageuses pour eux, ils se sont mis à castrer certains animaux les modifiant bien plus que par la sélection qu'ils pratiquaient jusqu'alors.

Quand ils furent plus nombreux, ils se mirent à commercer, à se faire la guerre, à voyager, ce qui permit à chacun de ramener chez lui ce qu'il découvrait d'intéressant chez les autres en fait de plantes alimentaires, de techniques artisanales, d'armes ou simplement d'ornementation.

Sélection, apprivoisement, castration, importation de plantes et d'animaux valurent à nos ancêtres le chien, le cheval, le lama, le bœuf, l'éléphant, le ver à soie, le blé, le riz, la pomme de terre, le maïs, des fleurs nouvelles, etc...

Si nous sommes tous nous-mêmes des hommes génétiquement modifiés au cours des millénaires, peu de gens se rendent compte à quel point le paysage de nos campagnes qui nous apparaît si naturel avec ses cultures, ses arbres, ses prairies, ses haies, son bétail, ce paysage qui nous enchante et dont nous tirons le plus clair de notre nourriture, est le résultat de la modification de la nature constamment poursuivie par l'homme.

Mais la remarque essentielle, capitale, qui ne doit pas nous échapper sous peine de nous conduire aux pires erreurs, est que cette modification de la nature n'a été faite qu'avec sa permission.

Elle désavoue par le gel l'implantation du palmier dans les régions froides, par le chat celle du petit oiseau des îles, par l'avalanche les arbres à tronc cassant, par l'érosion des sols les destructions de forêts, par la stérilité des hybrides le croisement d'une espèce à l'autre, probablement par la myxomatose l'introduction inconsidérée du lapin en Australie...

En d'autres termes, ce n'est pas la nature que nous avons modifiée mais l'orientation du cours de son évolution. Elle gardait toujours le contrôle de nos interventions, réparait nos erreurs ou les punissait. Nous pensions par exemple définitivement maîtriser des maladies grâce aux antibiotiques. Voilà qu'elle nous rappelle vertement à un peu plus de modestie et de réalisme en nous prouvant que les micro-organismes sont, tout comme nous, des êtres vivants qui apprennent à leur tour à se défendre, si bien que chaque antibiotique renforce finalement le micro-organisme qu'il prétendait éliminer. La logique de la vie pousse chaque être à réagir par de nouvelles défenses.

Mais ce contrôle de la nature sur nos interventions était appelé à lui échapper par le progrès de nos connaissances et nous devons arriver tôt ou tard au stade où nous pourrions la dominer.

La montée en puissance du génie humain atteint maintenant la source même de la vie, cette sorte de fabuleux ensemble de logiciels aux relais, interactions et redondances multiples. La découverte de l'ADN est jusqu'ici la plus redoutable de l'histoire des sciences car elle offre à l'homme le pouvoir d'intervenir sur toute forme de vie à commencer par la sienne. Ce qu'il atteint, va jusqu'à la substance même de son corps cérébral, organisme matériel qui met son esprit en relations avec l'univers. S'ouvrent donc à lui des possibilités incommensurables car c'est bien son destin, physique et mental, qu'il est en train de mettre en jeu alors qu'il ne fait que l'aborder. Et les dangers qu'il court sont de loin plus graves que ceux qu'il a affrontés jusqu'ici. S'il surclasse la nature en fabriquant par exemple du plutonium qui n'existait pas sur Terre, il la surclasse encore plus en prenant lui-même le contrôle que la vie exerçait depuis toujours.

L'avenir de l'homme est bien là, dans la découverte biologique qui permet sa propre découverte. Le XXe siècle fut celui de l'acquisition de la puissance matérielle, le XXIe sera celui de la puissance biologique. Faudra-t-il alors renouveler les mêmes erreurs et aborder l'ère de la biologie par un gigantesque massacre laissant loin derrière lui celui d'Hiroshima si, par bêtise et par cet appât désastreux du gain qui aujourd'hui infecte toute l'économie mondiale, nous dévoyons ou désintégrons l'ADN des espèces animales et végétales dont nous vivons, ou, pire, celui de notre espèce ? Cette peur est insensée comme celle de l'An Mil, diront certains. Il n'empêche qu'il y a risque, un risque que nous ne sommes pas encore capables de mesurer. On clone déjà des animaux et on est bien près de cloner des êtres humains sans savoir ce que sera leur personnalité. On déplace des séquences d'ADN d'une espèce vers une autre, chose impossible à la nature. Dans ce cas la probabilité de générer un être normal est d'une chance sur un nombre inconnu de monstres.

Faut-il alors arrêter toute recherche ? Certes pas ! C'est l'avenir de l'humanité qui en dépend et cet avenir peut être merveilleux. Mais de grâce n'allons pas jouer les apprentis sorciers, ce qui cette fois peut nous coûter incomparablement plus cher que les grandes pestes du Moyen Age.

Que le maïs génétiquement modifié soit dans le monde deux fois plus abondant, qui pourrait s'en plaindre, à condition bien sûr que tous les peuples en bénéficient et non la seule féodalité de l'argent ? Mais si pour bénéficier d'une amélioration de la quantité ou de la qualité de notre nourriture, il faut assumer un risque de contamination ou de dégénérescence que nous sommes encore incapables d'évaluer, nous disons : halte là !

Les scientifiques ont la noble mission de poursuivre leurs recherches. L'avenir de l'humanité en dépend, sa santé, son développement, sa puissance. Le progrès fabuleux du génie génétique annonce une ère nouvelle que nous ne faisons qu'entrevoir, porteuse d'immenses espérances. Mais le malheur est que les recherches sont surveillées de près par la meute financière toujours avide à saisir dans leurs travaux la moindre occasion de profits, quels que soient les risques, car l'argent est par nature aveugle au sang et à la mort, y compris chez ses possédants.

Heureusement face à la puissance de cette infime minorité de possédants se dresse la puissance du nombre et les populations mieux informées commencent à en prendre conscience. Une réaction de vigilance s'impose. Mais pas n'importe laquelle car là aussi il y a risque.

Il est dangereux de jouer de la sensibilité de la foule. Telle rumeur qu'une personne isolée rejeterait en riant prend sur mille autres et se mue en article de foi à ne surtout pas discuter. L'effet de foule prime le bon-sens de l'individu.

La vigilance sur le danger possible des O.G.M. est chose trop sérieuse pour être traitée avec passion car la passion obscurcit la raison. Les manifestations bruyantes, les tracts avec têtes de mort, les balivernes qu'on balance à la foule pour l'exciter au lieu de l'informer sereinement, un remue-ménage à tout va, ne sont pas de bonnes méthodes pour mener un débat aussi important.

En fait, trois propositions sont à considérer :

1° - L'homme est appelé à prendre en mains son propre destin et il a intérêt à ce que ce soit pour son bien.

2° - Or les progrès génétiques seront inévitablement adoptés partout demain.

3° - Donc les O.G.M. doivent être une conquête heureuse et non un risque de désastre.

Mais pour le moment il est prématuré de se lancer dans une pareille aventure car elle comporte des risques cachés qui peuvent mettre l'humanité en péril. Peuvent : cela suffit à rendre prudent.

La tentation de réaliser d'énormes profits au prix d'énormes risques est à refouler sans merci en attendant que les scientifiques aient acquis assez de connaissances pour être dans chaque cas certains que le risque n'est pas plus grand que celui de recevoir une météorite sur la tête.

Est-il vraiment si difficile de raisonner juste ?

LA LIBERTE DE Pensee

La liberté de pensée ne va pas sans la liberté de changer de pensée. Nous pouvons regretter de voir quelqu'un, surtout si nous avons de l'affection pour lui, ne plus partager une opinion, une foi même, auxquelles nous tenions, mais nous n'avons pas le droit de le lui interdire et pas davantage de l'en blâmer.

Je ne partage point vos idées, disait Voltaire, mais je me battraï jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de les dire.

Aux époques d'obscurantisme le clergé traitait de renégat tout être qui abandonnait sa religion et cette mentalité sectaire n'a pas disparu dans le monde. Des anticléricaux ont traité de même des personnes qui se sont converties à une religion à laquelle auparavant elles s'opposaient.

Il n'y a que les imbéciles, dit la sagesse populaire, qui ne changent jamais d'avis. Pourquoi en politique jette-t-on l'anathème sur celui qui au cours de sa vie a varié dans ses convictions ?

C'est un signe de petitesse d'esprit qui appelle la méfiance sur ceux qui crient au scandale.

Pendant les années sombres, les mêmes citoyens ont crié avec la même foi : Vive Pétain, Vive de Gaulle, lorsqu'en raison des retournements d'une époque incroyablement agitée les deux cris signifiaient pareillement : Vive la France.

Ce qui serait trahir, ce serait de rester dans un parti qu'on en vient à désapprouver, de se réclamer d'une croyance à laquelle on ne participe plus, notamment par intérêt financier ou politique. L'honnêteté commande de le faire savoir et de sortir du groupe auquel on appartenait en respectant ses membres, quand bien même on s'opposerait désormais aux idées qu'ils professent. Cela demande un réel courage si on a affaire à d'immuables obtus qui crieront à la trahison ou à des amis qui seront nécessairement peinés. Dans tous les cas il faut agir avec délicatesse de manière à mériter le maintien de leur estime.

La vie est une évolution continue et il est bon de faire diverses expériences, même opposées, surtout dans sa jeunesse, car, si on est intelligent, on peut mieux comprendre, pour l'avoir partagée, la pensée de ceux avec qui on n'est plus en accord. L'expérience est mère de la tolérance.

UN POUVOIR SANS CONTROLE

La démocratie est l'organisation du peuple qui se prend en charge lui-même par le gouvernement qu'il se donne. Ce gouvernement ne peut fonctionner correctement que s'il est exercé par trois pouvoirs séparés : le législatif, l'exécutif, le judiciaire, pouvoirs qui sont présidés par un magistrat commun : le Président de la République.

Le savant qui par la découverte de cette formule couronnait l'œuvre des grands législateurs à travers les siècles : Montesquieu, mérite d'être honoré parmi les grands hommes de l'Histoire.

Il s'ensuivait qu'il était anormal que le Président de la République situé par sa fonction au-dessus de ces trois pouvoirs ne soit pas élu directement par le peuple. Cette dernière imperfection a été réparée par de Gaulle.

Mais le principe que tout pouvoir émane du peuple a été appliqué d'une manière simpliste aux Cours d'Assises dont les décisions furent prises longtemps par des citoyens tirés au sort, donc au hasard, et décidant seuls en secret sans avoir même à donner leurs motivations et sans appel, une aberration criante qui a duré longtemps, à peine corrigée à une date récente par la présence dans leurs délibérations d'un juge qui, par sa position et son métier, subit moins facilement l'opinion de la foule, corrigée un peu mieux actuellement par la possibilité de faire appel.

Mais inversement, ce principe que tout pouvoir émane du peuple est resté ignoré pour le pouvoir judiciaire. Le peuple est laissé à l'écart de la nomination, directe ou indirecte, des magistrats. Tout se passe au sein d'un sérail sans fenêtres.

On le voit aujourd'hui où des juges qui se faisaient par tradition un point d'honneur d'agir avec discernement dans leurs initiatives et dans leurs jugements se mettent à enfler leurs

prérogatives au point d'intervenir pratiquement dans la vie politique, violant délibérément le secret de l'instruction et recherchant manifestement la publicité médiatique sur leur nom.

Alors que le principe fondamental de l'égalité de tous devant la loi concerne aussi la Justice qui ne devrait s'attribuer aucune domination sur les deux autres pouvoirs, la démocratie française est actuellement malade de ce pouvoir abusif.

L'HABIT FAIT LE MOINE

Crissement de freins. Coups de klaxon hargneux.

- Peux pas faire attention, corniaud !

- Crétin ! Et la priorité, non ?

- Ta gueule, fumier !

- Toi, l'abruti, je vais t'en donner du fumier.

Deux portières s'ouvrent. Deux hommes en sortent.

- Oh ! Monsieur le Professeur, c'est donc vous ? Très honoré de vous rencontrer.

- Mais, cher Maître, quel plaisir de vous voir ! Comment allez-vous ?

Eh oui, la voiture pour trop de gens est un superhabit qui transforme ainsi son conducteur.

"L'habit ne fait pas le moine", cela veut dire qu'il ne faut pas se fier aux apparences que les gens se donnent. Combien de vols ne sont-ils pas commis par des malfaiteurs déguisés en gendarmes. Que d'escroqueries sournoisement montées par des gens se drapant d'une honnêteté intransigeante !

Pourtant un concierge, plus exactement l'époux d'une concierge, effacé, timide, lorsqu'il secondait sa femme, semblait un empereur dans son uniforme de police lorsqu'il réglait la circulation.

Et croyez-vous que les automobilistes obtempèreraient aussi facilement à un agent si celui-ci était habillé en civil ? Et que ce même agent ne se sentirait pas dévalorisé sans son uniforme de détenteur de la force publique ?

Ce brave homme courbé qui passe dans la rue devient un personnage impressionnant quand, revêtu de son hermine, il préside la Cour d'Assise.

L'uniforme militaire a transformé plus que les discours toute une jeunesse allemande qui se rengorgeait de gloire dans les défilés au pas cadencé de la musique hitlérienne. Le soldat qui sous l'uniforme a tué des ennemis n'est plus qu'un inoffensif civil une fois revenu dans son village.

Toutes les religions ont recouru à un habit de cérémonie et si l'habit ne fait pas le moine, le moine a bien besoin d'un habit pour mieux se sentir moine.

Il n'est guère d'autorité qui se passe d'un vêtement spécial qui la désigne ainsi au public et attribue à son porteur une force qui le conforte.

Inversement le costume cravate que portent aussi bien aujourd'hui le P.D.G. que l'employé dénote une société plus hiérarchiquement égalitaire.

L'INDEPENDANCE D'ESPRIT

Ce n'est pas avec ses ennemis qu'il est difficile de maintenir son indépendance d'esprit mais avec ses amis parce qu'on désire leur être aussi proche que possible et partager avec eux les mêmes convictions. Dans un couple qui s'adore, comment ne pas tendre à unifier ses opinions en les infléchissant les unes vers les autres, en les déformant plus ou moins, ou même en y renonçant ?

- Mais tu n'étais pas un militant de gauche, toi ?

- Si. Mais j'ai suis devenu amoureux d'une fille de droite. Alors maintenant je milite à droite.

Sans tomber dans ce retournement ridicule mais plus fréquent qu'on croit, lorsqu'on expose une idée contraire à celles de l'être aimé, combien n'est-on pas poussé à la présenter avec beaucoup de précautions, à l'adoucir, à la minimiser pour la lui faire partager ou tolérer plus facilement ?

C'est seulement dans le cadre d'une profonde amitié qu'on peut dire franchement ce qu'on pense à l'ami qui en fera autant avec vous. On s'enrichira alors mutuellement d'une recherche commune.

La loyauté de la discussion, la prédisposition à reconnaître ce qu'il y a de vrai chez l'autre, la détermination à changer sa propre opinion si c'est lui qui a finalement raison, parce qu'on a pour seul but la recherche de la vérité, sachant qu'inversement l'autre en fera autant si finalement c'est lui qui se trompe, tout cela implique une remarquable intelligence des deux côtés.

Dans la vie courante, il est rare qu'on puisse dire franchement ce qu'on pense. Les gens sont ainsi faits, nous compris, que nous naviguerions en constante tempête de chamaillerie, de bagarre généralisées. Il faut surtout s'abstenir d'exprimer une opinion contraire à celles des personnes par qui on gagne sa vie. Un commerçant se garde bien d'afficher ses idées politiques ou religieuses. Le journaliste le plus indépendant en théorie ne peut chagriner qui le paie.

Il est d'autres cas où il vaut mieux se taire.

Quand on a affaire à quelqu'un de passionné pour toute cause qui n'est pas recherche de la vérité. Inutile alors de parler. On ne serait pas écouté.

De même quand on est en face de gens butés, attachés à leurs idées toutes faites, passé tel âge, la plupart n'en changeront plus, âge qui peut aller de l'adolescence pourtant éminemment novatrice à généralement la quarantaine déjà figée, guère au-delà. Il est cependant des esprits heureux qui conservent leur adolescence toute leur vie.

Mais s'il est déjà difficile d'être totalement libre devant les autres, peut-on l'être vraiment avec soi-même ? C'est bien là le plus difficile.

Etre libre vis-à-vis de soi-même, c'est savoir reconnaître les pensées, les idées, les valeurs sur lesquelles nous vivons, uniquement parce que nous les avons reçues des autres, parents, éducateurs, amis ou appartenances, sans jamais les avoir remises en question pour les rejeter ou les rendre réellement personnelles. Or ce sont elles qui gouvernent notre comportement sentimental et social. Il en est qui valent de l'or, mais d'autres sont sans valeur, dépassées, paralysantes.

Admettre que sa ferveur dans un cas est injustifiée, son aversion dans un autre, passe encore. Réserver toujours, quels que soient son amour ou sa haine, son enthousiasme ou sa déception ou même son désespoir, un petit coin de lucidité au creux de sa conscience pour se parler à soi-même en toute liberté sans concession aucune, demande déjà une forte dose de volonté.

Renoncer, ne serait-ce que cinq minutes, juste pour faire une expérience, à une conviction à laquelle nous sommes attachés, qui nous a toujours soutenus, et même enchantés, pour la remettre en examen en regard de ce nous avons appris et, si, honnêtement, nous sommes amenés à la reconnaître fautive, nous en affranchir résolument, demande cette fois un certain héroïsme.

Les chaînes sentimentales sont les plus difficiles à briser. Dans des domaines comme ceux de l'idéal social, de la religion, de l'amour, bien souvent faire le pas ne se décide pas sans crise morale. Il en est maint exemple dans l'histoire.

Par contre reconnaître ce qu'il y a de valable, de bon et de beau dans ce que nous avons reçu de nos parents, éducateurs, auteurs et tous esprits estimés, même au prix d'un retour sur certaines idées nouvelles que nous avons adoptées à l'époque où nous construisions notre personnalité et que finalement nous retrouvons fautes, gratifie amplement ceux d'entre nous qui en sont capables.

La plus belle, la plus authentique, la plus féconde des libertés est celle qu'on réussit à conquérir sur soi-même.

RAISONS DE MODESTIE

On ne peut regarder une jeune femme, un jeune homme au maximum de leur épanouissement physique et intellectuel aussi bien que sentimental, pour ne parler que de l'âge le plus complet de la vie, sans s'émerveiller du fait que leur être entier était déjà contenu en puissance dans une cellule microscopique. Cela nous aide à comprendre que, tout étant relié dans le monde, la moindre particule ou contient, ou résume, ou représente l'univers entier. On le comprend mieux en faisant abstraction de l'espace dont la relativité dévoilée par la science

devient aujourd'hui plus accessible à l'imaginaire par l'usage des transmissions instantanées à longue distance.

La relativité du temps, elle, échappe encore à l'imagination qui n'arrive pas à en faire l'abstraction et ne peut au mieux qu'assimiler l'éternité à un instant sans durée.

Vraiment nous retrouvons sans cesse le mystère insondable dans lequel nous sommes plongés. Nous ne voyons, nous ne vivons de la réalité que les effets en bout de course comme nous regardons machinalement devant nous le visage d'une présentatrice de télévision sans plus penser qu'elle est à des centaines de kilomètres et que l'aspect de son visage est fragmenté en millions de points élémentaires traités et transmis par ondes et câbles puis rassemblés de nouveau sur notre écran la faisant apparaître comme si elle était là.

Cela nous le savons puisque c'est notre œuvre.

Nous avons déjà appris que le ciel nous apparaîtrait tout différent si la lumière était instantanée et nous permettrait de le voir comme il est actuellement. Notre système solaire n'en serait pas modifié mais les proches constellations n'auraient déjà plus leur aspect familier et le reste du ciel, nous ne pourrions plus le reconnaître.

Face à une réalité que nous commençons à peine à découvrir et qui se révèle de plus en plus prodigieuse, nous ne soupçonnons peut-être pas des évidences qui nous crèvent les yeux, tel le poisson des profondeurs qui ne sait pas que l'eau existe tant elle lui est présente. (*Voir N° 57*).

Cela nous rend modeste dans nos réflexions philosophiques et il a bien de la chance le cerveau supérieur qui tranche avec aplomb des problèmes aussi capitaux que ceux de l'existence ou non de Dieu, de la pensée religieuse, de la destinée humaine, d'un sens à la vie. Nous saluons bien bas cet esprit qui, omniscient, se rend de ce fait égal à ce Dieu qu'il réfute. Quant à nous, nous avouons volontiers qu'à part l'absurdité des murs où certains voulaient enfermer notre raison, sur nos plus grands problèmes nous ne savons rien.

"Mais ça alors, dirait Jean Gabin, je le sais !"

Et pourtant nous savons que toute hypothèse en appelant au néant est insoutenable, qu'entre la matière et la vie il n'y a pas de frontière, pas plus qu'entre elle et l'Homme, que pour en arriver à notre vie personnelle par le simple jeu des relations aléatoires entre des corps mus par diverses forces, il a fallu que se produise un nombre incommensurable d'événements dans un univers de dimensions et de temps de même mesure, qu'une fois en action l'intelligence accélèrera de plus en plus notre progression vers un existant supérieur dont nous ne savons encore rien à part que nous n'avons aucune raison de ne pas le voir heureux, puisque c'est nous qui devons le construire. Savoir ce rien nous suffit pour le moment.

HISTORIQUE

Lorsqu'en juillet 1986 je commençais à publier Reliance, on m'avait prédit qu'au bout de quatre ou cinq numéros je n'aurai plus rien à y mettre.

Or voici le numéro cent et je n'y ai pas abordé le dixième des sujets que je voudrais traiter.

A vrai dire, je n'espérais pas moi-même atteindre ce numéro-là, du moins sous cette forme.

Reliance me prend du temps et me coûte de l'argent tempéré quelque peu par les lecteurs qui me remettent spontanément leur obole, ce qui ne touche et dont je les remercie d'autant plus cordialement que je ne veux pas être rémunéré pour garder mon indépendance.

Mais le chiffre de CENT est suffisamment symbolique pour m'inciter à faire le point et à souligner les principes qui m'ont paru essentiels.

Le principe de base auquel je me suis tenu est l'indépendance de pensée. C'est pour l'observer que j'ai voulu écrire seul car on est trop influencé par un associé qui ne peut être qu'un ami.

L'indépendance de pensée est un trésor que peu de gens peuvent s'offrir. J'ai voulu le rappeler dans le N° 99. Celui qui écrit pense sans cesse à ceux de ses lecteurs dont il connaît l'esprit et les réactions affectives. Il est fortement tenté d'infléchir son propos pour ne pas leur déplaire, surtout à ceux qui lui témoignent leur amitié. A qui ne veut pas dévier de sa pensée personnelle, s'impose face à ses amis une constance vigilance.

De toutes façons, je ne veux pas de fantaisies, d'affirmations gratuites, de crédulités sans fondement. C'est ce qui gâche souvent des causes nobles. Tout admettre les yeux fermés au nom d'un principe, d'une croyance, d'une politique, d'une éthique même, n'est pas de mon fort. Savoir dans quelque domaine que ce soit ce qu'il y a de vrai, de possible, de faux, avec toutes les gradations de crédibilité qu'une saine réflexion impose, a toujours été mon but et cela requiert une grande modestie, à l'opposé de ceux qui affirment tout avec une assurance sans réplique. Le maître mot serait celui de discernement, surtout dans les domaines dont on est un chaud partisan car alors on est enclin à vouloir que tout y soit vrai.

Principe immuable également, corollaire du précédent, non seulement laisser la liberté absolue aux autres de n'être pas de mon avis mais rechercher la contradiction pour voir si telle pensée tient. "*Qui ne pense pas comme moi m'enrichit*". Ce qui résiste à l'épreuve de la contradiction a toutes chances d'être juste.

Principe relatif mais auquel je tiens, exposer aussi clairement que possible ce que je crois et considère assuré de manière à ne laisser place à aucune déformation de mes propos. Voilà le plus difficile. On me dit partout que je parle clair mais j'ai parfois quelque difficulté à rectifier ce qui est mal compris de ce que j'ai voulu dire.

Principe relatif aussi, écrire court et concis parce que l'attention du lecteur décroche vite lorsque la réflexion est ardue. Je n'ai pas non plus la place de m'étaler en explications.

Principe simplement tactique, un graphisme pas trop facile pour inciter le lecteur à parcourir lentement le texte afin qu'il ait le temps de le comprendre. Rien de plus déconcertant qu'un bref coup d'œil recto verso (gloup !) d'un numéro auquel j'ai souvent consacré des heures. L'inconvénient est de rendre la lecture pénible à tel qui éprouve quelque difficulté à prendre connaissance de ce qui l'intéresse. Principe à abandonner.

Au bout de cent numéros, il est bien difficile aussi de conserver la formule de "journal expérimental". Celle de "journal privé" convient mieux. On comprendra par contre que je reste attaché à la formule "d'expression libre et sans limite".

Maintenant trois colonnes ou deux ? Le système des trois colonnes est plus élégant, mais il est plus difficile à réaliser, chaque ligne devant être autant que possible sans trous (double intervalle entre les mots) tout en arrivant "justifié" en bout de ligne. Les imprimeurs espacent plus ou moins les lettres entre elles, ce que pour le moment je ne peux pas faire. Le système de deux colonnes me laissera plus de liberté graphique.

Enfin le rythme de deux numéros par mois ne me permet guère de disposer du temps nécessaire à d'autres rédactions. C'est pour cette raison que j'ai dû espacer les derniers numéros. A l'avenir les suivants garderont la numérotation actuelle mais paraîtront à des dates variables.

J'espère qu'ainsi rajeuni, le nouveau Reliance, sera apprécié par mes lecteurs en qui je ne vois, qu'ils soient d'accord ou non avec ce que j'écris, que des amis. Le lecteur doit mieux comprendre maintenant la raison de cette "expression libre et sans limite".

Nos idées, nos opinions, nos réactions affectives ont d'abord été déposées en nous au temps de notre enfance par nos parents et nos premiers enseignants. Nous les absorbions alors sans les juger. Puis peu à peu notre esprit critique commença à les examiner, à les aimer ou non avant même d'y réfléchir, puis à donner une valeur à celles qui nous plaisaient et à rejeter les autres. L'adolescence est l'âge où se forme la personnalité. Cela ne va pas sans va-et-vient, sans remises en question successives. Mais c'est ainsi qu'on se façonne un ensemble d'idées et de sentiments qui, en se solidifiant, formeront notre mentalité.

Ce seront comme des cassettes qui, à toute occasion, se mettront en marche en nous et dicteront nos réactions sans que nous en ayons conscience.

Nous croyons ainsi qu'elles nous appartiennent en propre mais, si nous les examinons de nouveau en nous demandant comment nous les avons formées, nous nous apercevons que nous avons accueilli la plupart d'entre elles de gens que nous aimons ou admirons et rejeté celles provenant de nos adversaires, fussent-ils nos parents. Rares sont celles que nous avons élaborées nous-mêmes. Notre mentalité s'est formée plus sous influence affective que par réflexion totalement libre.

Vérifier ses idées et réactions n'est pas facile et demande de la volonté, le plus sûr procédé consistant à ouvrir largement son esprit et confronter ses idées à celles des autres. Telle est la base de Reliance. N° 09 "*Petits ou grands*", (esprits bien sûr), repris au N° 55 "*qui ne pense pas comme moi m'enrichit*". Une formule en or.

De fait, en exposant dans Reliance mes idées à moi, sans en dévier, je n'ai cherché ni à plaire, ni à déplaire à personne, et pleinement respecté les idées des autres. Ma liberté sans limite m'a permis d'aborder sans complexes des sujets aussi extrêmes que ceux de la religion, de la philosophie et de la science, eux qui soulèvent partout passions et controverses, et d'y voir plus clair.

Et c'est un peu par provocation que je termine ce centième numéro sur le sujet le plus sec à la raison mais le plus chaud au cœur, autant affirmé que nié, autant invoqué pour justifier la haine que l'amour d'autrui, mais inexpugnable, Dieu.

ET REVOICI DIEU

L'idée fondamentale de Dieu n'est pas une idée religieuse mais une idée de pure logique sans laquelle aucune compréhension du monde n'est accessible à la raison. Mais si on ne peut pas ne pas croire en Dieu, on ne peut qu'y croire.

Où le monde n'a aucune liaison, aucune logique, aucun sens, ce qui paradoxalement équivaudrait à ce fameux néant qui se nie lui-même, cet absurde par excellence, rejeté par tout esprit qui pense.

Où le monde a une unité, un sens, une cohésion reliant en quelque sorte toutes choses, consciences comprises, ce que notre expérience immédiate, notre intuition et la science rendent universellement évident, et alors on ne peut le concevoir sans un fondement, sans un caractère commun à tout ce qui existe et qui par pure logique puisqu'il est là, ne pouvait pas ne pas être, l'Etre lui-même.

L'Etre étant donc à la base de tout, y compris de la conscience, ne peut s'admettre inconscient et il correspond alors à la notion qu'évoque précisément le nom de Dieu. Un Dieu qui n'aurait même pas la connaissance de sa propre existence ne serait pas différent du néant, absurdité suprême impossible à soutenir. (*Voir N° 19*)

Mais de ce Dieu que nous impose la raison pure, que pouvons-nous connaître ?

Là, nous nous heurtons à un mur ou plutôt à un manque de hauteur car aussi haut que peuvent porter notre raison, notre imagination, notre intuition extrême, concevoir le principe même par qui toute chose existe serait atteindre la limite de nos connaissances. Celles-ci progressent mais il serait ridicule d'imaginer nos savants dire dans un avenir aussi lointain qu'on voudra : c'est fini, maintenant on sait tout.

Nous voilà donc en face d'une évidence dont le mystère n'offre aucune prise au raisonnement. On pourrait s'en arrêter là et conclure que l'idée de Dieu est totalement stérile et ne sert à rien.

C'est la position de l'incroyant, position qui marque tout de même un progrès sur celle, intenable, de l'athée proprement dit. De fait ceux qui se disent athées ne sont pour la plupart que des sceptiques ou des incroyants, car l'athéisme pur est une foi qu'en vertu même de leur hostilité à toute foi ils ne peuvent soutenir sans se contredire. L'incroyant a au moins sur l'athée l'avantage de la modestie.

Mais l'homme au sens plein du terme est ainsi fait qu'il va toujours de l'avant, qu'il n'admet aucune limite et que, ce qu'il ne peut atteindre, il n'a de cesse de toujours s'en rapprocher. Tel est le moteur de toute exploration, de toute recherche, artistique ou autre, le moteur fondamental de la science elle-même.

Bien que l'idée de Dieu ne soit pas religieuse puisque imposée par la raison, il ne fait guère de doute qu'elle soit née d'une inspiration religieuse, ce qui est naturel car, à la base de toute religion, il y a chez l'homme depuis l'apparition de sa raison, l'irrésistible besoin de chercher à comprendre le monde et lui-même. Mais, de rationnelle, elle redevient religieuse lorsqu'on rétrécit Dieu en une sorte de roi universel avec lequel on entretient des rapports humains, louanges, prière, amour, appels à son aide, recours à sa justice, qu'on invoque pour justifier les causes les plus diverses, des plus élevées aux plus bestiales, car rien n'est plus facile que d'imaginer à sa guise ce qu'on ne connaît pas.

Mais faute de pouvoir connaître le Dieu de la raison, peut-on au moins essayer de s'en rapprocher sans cesser d'être rationnel ?

A celui qui monte sur une montagne pour se rapprocher du soleil, on peut objecter que son gain est dérisoire. C'est exact mais peut-on lui dire qu'il se trompe ? Sa taille à cette échelle est certes infime. Il n'empêche que le rapprochement est bien du même ordre. Il est dans le vrai.

Que pouvons-nous alors savoir des caractéristiques de Dieu, si peu que ce soit ?

D'abord est-il plus juste de le confondre avec tout ce qui existe, univers plus on ne sait quoi, ou de l'en concevoir distinct ?

En distinguant Dieu de "sa créature," on élimine la difficulté du panthéisme qui assimile Dieu au Grand Tout et donc pour le moins à notre univers connu, lequel est de toute façon formé de parties. Qu'un écoule soit une partie de Dieu est ridicule.

Dieu ne peut donc en stricte logique être conçu qu'en être simple mais alors il n'offre aucune prise à notre réflexion.

On ne peut par ailleurs concevoir Dieu que par nos notions d'espace et de temps, notions relatives par excellence. Là est le plus ardu car nous ne pouvons échapper à leur contrainte. C'est ainsi qu'outre le nom d'Infini, nous lui attribuons le nom d'Eternel, sachant fort bien que ce n'est là qu'une approche. Le contraire serait ridicule, un Dieu borné, un Dieu à titre temporaire !

Mais plutôt que de le voir sans espace, tel un point, accorder à Dieu la notion d'infini est déjà plus accessible à notre imagination, sachant que l'infini échappe à notre raison et que mathématiquement on ne peut rien tirer de l'infini.

Par contre le nom d'Eternel lui sied assez mal. C'est pour le coup qu'il mérite de figurer comme un vieux barbu siégeant sur un nuage. C'est sans doute pour ne pas l'exposer aux caricatures que les religions juive et musulmane en interdisent toute représentation. Les pères du christianisme n'ont pas eu cette prudence alors qu'ils avaient pourtant le Christ, Dieu fait homme, à représenter.

En somme en restant purement rationnel on peut aussi bien approcher Dieu en tant qu'être simple qu'en tant qu'être infini, mais Dieu être simple prend pour nous une connotation restrictive, tandis que Dieu être infini nous libère par une connotation d'illimité. C'est pourquoi cette seconde façon de le concevoir nous convient mieux car elle nous permet d'attribuer logiquement à Dieu toute qualité que nous jugeons suprême. C'est à nous de le faire, en en prenant tous les risques. C'est ce qu'ont fait spontanément, avec plus ou moins de bonheur, les religions achevées, celles parvenues au monothéisme.

Mais peut-on dire que ces religions sont, pour autant, irrationnelles dans leur fondement ?

Distinguer, pour rester scrupuleusement rationnel, l'idée de Dieu idée logique, de l'idée de Dieu idée religieuse, ne signifie pas que soient d'un côté l'intelligence et la raison et de l'autre l'irrationnel, l'imaginaire, la naïveté, voire la niaiserie ou pire l'obscurantisme criminel.

Nous avons toujours perçu à la base du fait religieux, sous une pléthore de superstition, de folklore, de merveilleux, même de ridicule, l'ardente aspiration congénitale de l'homme à découvrir et comprendre le monde et lui-même. C'est cette force à dynamisme religieux qui poussa l'imagination primitive à tourner en roue libre, en attendant le contrôle de la raison qui, elle, procède de vérification en déduction sous l'impulsion de l'intuition qui à chaque époque devance toujours la science, et de loin. Le fleuve de la connaissance se forme à la fois des eaux de la religion et de la science. Il n'y a que l'esprit à courte vue, ou qui n'a pas tellement réfléchi, pour ne voir que de l'irrationnel dans le fait religieux.

La marche de l'humanité aura été longue et difficile pour parvenir à ce concept universel unificateur de sa pensée : idoles, dieux, adoration et rejet, réflexions et bêtises, appels à la raison pour ou contre lui, crimes en son nom ou contre lui, mais on sait quelle en fut la fortune.

Ce concept définitivement acquis, malgré la cécité d'un côté et le fanatisme de l'autre, voici que s'annonce une autre longue marche pour l'épurer de mille crédulités et incompréhensions qui encore le défigurent. Un renouveau poindra quand les religions fusionnant en une seule, les philosophies d'accord sur l'essentiel et les sciences parvenues à maturité, formeront une base commune vers un futur encore imprévisible mais où il y a de fortes chances que Dieu et l'Homme ne soient pas tellement loin l'un de l'autre. Telle est la perspective la plus audacieuse que nous pouvons entrevoir aujourd'hui. Si aride à la raison mais si féconde au cœur, l'idée de Dieu, bien comprise, restera toujours notre meilleur guide.

FIN DE CES CENT NUMEROS

© Tous droits de reproduction, même partielle, réservés pour tous pays.